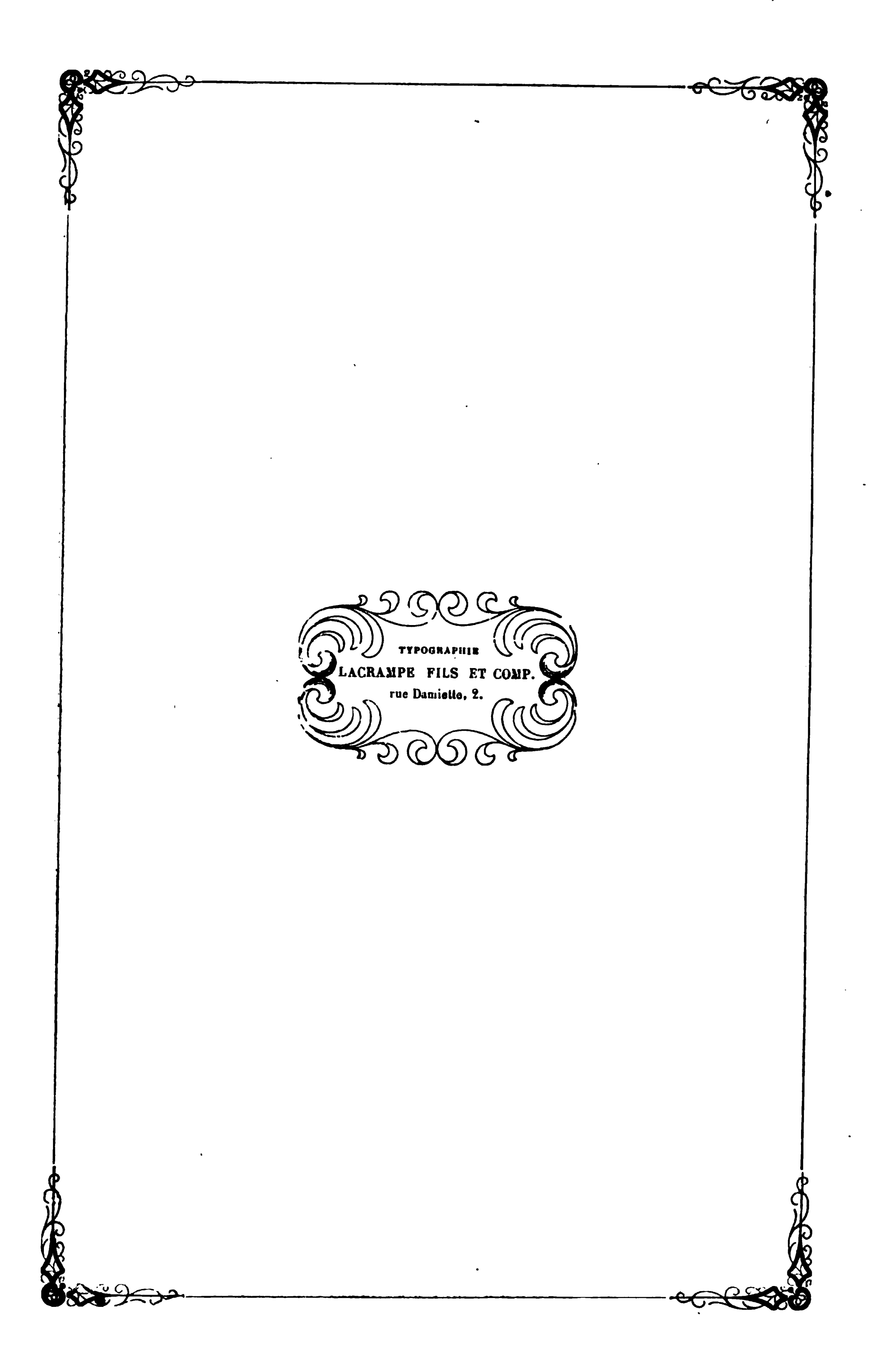
LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

VIE DES SAINTS.

III.


TYPOGRAPHIE
LACRAMPE FILS ET COMP.
rue Damiette, 2.


LÉGENDE
CÉLESTE

LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE DE LA

VIE DES SAINTS

AVEC LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CELLE DE LA SAINTE-VIERGE

ET

Le Précis historique des Fêtes de l'Année

LE TOUT D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS ET D'ECCLÉSIASTIQUES

Ouvrage revu par MM. les Vicaires généraux

ET APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

TOME TROISIÈME.

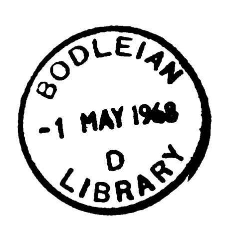


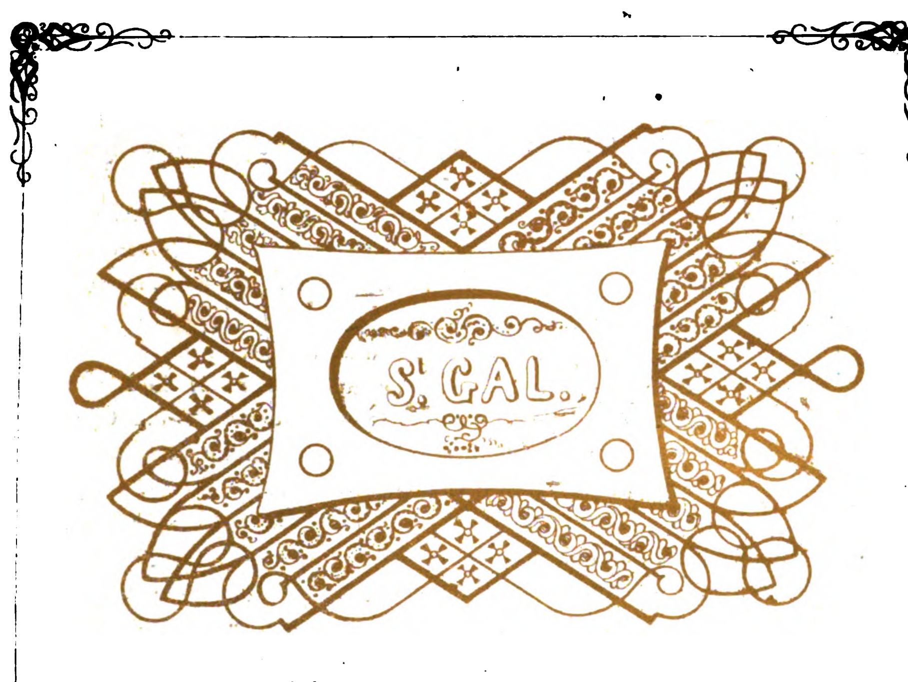
PARIS

J. B. HERMAN ET CIE

RUE DE CONDÉ, 16.







ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

1er JUILLET.

Saint Gal, né vers l'an 489, eut pour patrie la ville d'Auvergne connue depuis sous le nom de Clermont. Georges son père sortait d'une des meilleures maisons de la province. Léocadie sa mère descendait de la famille de Vettius Epagatus, célèbre romain, qui versa son sang à Lyon, pour la gloire de Jésus-Christ. Ils prirent l'un et l'autre un grand soin de l'éducation de leur fils, et ils songèrent à lui faire épouser la fille d'un sénateur, parti fort honorable.

Mais le saint ne se prêta point à leurs arrangements; animé du désir ardent de ne vivre que pour Dieu dans la retraite, il s'enfuit secrètement de la maison paternelle. Il pria l'abbé du monastère de Cournon de le recevoir parmi ses religieux; ce qui lui fut accordé, lorsqu'il eut obtenu le consentement de son père. Il vit arriver avec joie le jour où il

renonça à toutes les vanités mondaines, pour embrasser la pauvreté monastique.

On le remarqua bientôt à son zèle pour la mortification et à sa ferveur dans tous les exercices de la communauté. Sa piété et sa douceur charmaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient. Saint Quintien, évêque d'Auvergne, voulut se l'attacher, et l'ordonna diacre.

Quelque temps après, Thierri, roi d'Austrasie, obligea Quintien à le lui céder. Il le fit venir à sa cour, et l'y retint jusqu'à l'an 527. Le saint évêque d'Auvergne étant mort cette année, le peuple demanda saint Gal pour pasteur, et il eut la satisfaction de l'obtenir. L'humilité, la charité et le zèle du nouvel évêque brillèrent du plus vif éclat.

Saint Gal fut favorisé du don des miracles. Il arrêta, par ses prières, les flammes d'un incendie qui allait réduire toute la ville en cendres. Une autre fois il délivra son troupeau d'une maladie épidémique qui causait de grands ravages dans les provinces voisines. Il mourut vers l'an 553, plein de bonnes œuvres et de mérites.

On honore à Clermont, le 1er novembre, un autre saint Gal appelé *le second*. Il fut fait évêque de cette ville en 650.

Réflexions.

C'est de l'esprit d'oraison que les saints tiraient toutes leurs lumières et toute leur force ; c'était là le principe de toutes ces bénédictions que le ciel répandait par eux sur le monde, et le moyen qu'il employait pour communiquer à leurs âmes une pureté vraiment angélique. « Cet « esprit, dit un Père de l'Église, est nourri par la retraite, qu'on peut en « quelque sorte regarder comme la mère de la pureté. Cette merveilleuse « transformation de nos âmes que produit la prière, vient de ce que Dieu « y manifeste sa gloire dans le secret de nos cœurs. En effet, quand toutes « les portes de nos sens sont fermées aux créatures, et que Dieu demeure « avec nous et nous avec lui ; quand, affranchis du tumulte et des distrac- « tions du monde, nous donnons toute notre attention à notre intérieur, « et que nous nous connaissons tels que nous sommes, nous devenons « alors capables de voir clairement le royaume de Dieu établi en nous, « par la charité et par les désirs brûlants qui consument toute la rouille « des affections terrestres : car le royaume du ciel, ou plutôt le maître « des cieux, est au dedans de nous, ainsi que Jésus-Christ nous l'assure. »

SAINT LÉONORE, VULGAIREMENT SAINT LUNAIRE,

ÉVÊQUE EN BRETAGNE.

Saint Léonore, d'une famille illustre, embrassa l'état monastique dans le pays de Galles, après avoir été élevé sous la conduite de saint Iltut. Étant passé en France, dont la province de Domnonée faisait partie, il fonda un monastère entre les rivières de Rance et d'Arguenon. L'emplacement lui fut donné par Jona, comte du pays.

Le roi Childebert l'estimait singulièrement pour ses vertus, et il l'invita d'une manière très-pressante à venir le voir à Paris. Le saint se rendit aux instances du prince, qui le reçut avec de grandes marques de vénération. A son retour, il apprit la mort funeste de Jona son protecteur, que Conomor avait tout à la fois dépouillé de sa principauté et de la vie. Il donna une retraite à Judual, fils du malheureux comte, et le fit embarquer pour la Grande-Bretagne, sans craindre les suites de la colère du tyran. Judual revint ensuite, et recouvra les biens de son père.

Le saint avait le titre d'évêque, quoiqu'il n'eût point de siége. C'était alors une coutume établie dans l'Eglise britannique, d'honorer les principaux abbés de la dignité épiscopale. On ignore en quelle année mourut saint Léonore. Son corps fut transporté dans une église paroissiale près de Saint-Malo, dite encore aujourd'hui de *Saint-Lunaire*. On fait la fête de sa translation le 13 d'octobre; mais sa principale fête se célèbre le 1er de juillet dans les différents diocèses de Bretagne. Ce saint est patron de plusieurs églises.

SAINT THIBAUT,

ERMITE.

Saint Thibaut descendait de la famille des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul, et naquit à Provins en Brie en 1017. Il reçut au baptême le nom de *Thibaut*, archevêque de Vienne, son oncle, qui était en grande vénération. Dans sa jeunesse, il préserva son cœur de la corruption du monde; plus on s'efforçait de lui inspirer du goût pour les vanités du siècle, plus il prenait de précautions pour se prémunir contre les piéges qu'on lui tendait.



En lisant les vies des pères du désert, il fut singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyait, et il se sentit un grand désir de les imiter. Les vies de saint Jean-Baptiste, de saint Paul ermite, de saint Antoine et d'Arsène, firent sur lui une impression singulière. Il soupirait sans cesse après le bonheur qu'ils avaient eu de goûter les douceurs de la solitude, et de converser continuellement avec Dieu par l'exercice de la prière et de la contemplation. Souvent il visitait un pieux solitaire nommé Burchard, qui vivait dans une petite île de la Seine, et il s'essayait, sous sa conduite, à la pratique du jeûne, des veilles et des différentes mortifications. Son père voulut inutilement le retenir dans le monde, en lui proposant des partis avantageux et des postes brillants, soit à la cour, soit dans les armées.

Peu de temps après, il s'en alla à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, avec un de ses amis nommé Gautier. Là, ils échangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendiants, et se rendirent à pied en Allemagne. La forêt de Petingen, en Souabe, leur ayant paru propre à l'exécution de leur dessein, ils s'y arrêtèrent, et s'y construisirent des cellules. Ils avaient appris de Burchard que la vie ascétique exige le travail des mains, et ils allaient dans les villages voisins exercer le métier de manœuvres avec les maçons, et se joindre aux serviteurs des fermiers, afin de partager avec eux de pénibles travaux. Ils employaient leur salaire à acheter du pain bis, qui faisait toute leur nourriture. Lorsque la nuit était venue, ils se retiraient dans leur forêt, y chantaient ensemble les louanges de Dieu, et passaient un temps considérable dans l'exercice de la contemplation.

Il fut aisé de s'apercevoir à leur conduite qu'ils n'étaient point destinés, par leur naissance, à vivre du travail de leurs mains. La sainteté de leur vie attirait aussi sur eux les regards des hommes. Voyant leur secret découvert, ils résolurent d'abandonner un lieu où il ne leur était pas possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds un pèlerinage à Compostelle, et ils reprirent ensuite la route d'Allemagne. En passant par Trèves, Thibaut y rencontra son père, qui ne le reconnut point à la pauvreté de ses habits et à son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus forte émotion à la vue de celui qui lui avait donné le jour ; il réprima cependant les sentiments de la nature, et il entreprit avec son compagnon un pèlerinage à Rome. Les deux saints allèrent toujours nu-pieds. Lorsqu'ils eurent visité tous les lieux de dévotion de l'Italie, ils se fixèrent dans un désert nommé Salanigo, près de Vicence, et bâtirent, du consentement du seigneur du lieu, une

cellule dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tombait en ruine. Là, l'exercice de la prière et de la contemplation faisait leur occupation continuelle; mais Dieu appela Gautier à lui au bout de deux ans.

Thibaut regarda la mort de son compagnon comme un avertissement que le ciel lui donnait de la proximité de la sienne; il redoubla donc de ferveur dans tous ses exercices. Il ne vivait que d'eau, de pain d'avoine et de racines, et il en vint bientôt jusqu'à s'interdire même absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittait le cilice. Une planche lui servait de lit, et, pendant les cinq dernières années de sa vie, il ne dormait plus qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé de ses éminentes vertus, l'éleva au sacerdoce, et plusieurs personnes de piété lui confièrent la conduite de leur conscience.

Son père et sa mère, qui vivaient encore, ayant appris que l'ermite de Salanigo, dont on parlait dans toute l'Europe, était ce fils qui, par sa fuite, leur avait fait verser tant de larmes, se mirent aussitôt en route pour l'aller voir. Ils furent si fortement touchés du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, qu'à l'instant ils se prosternèrent aux pieds de leur fils sans pouvoir lui dire un seul mot. Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise, ils se relevèrent, et la foi triomphant en eux des sentiments de la nature, la joie prit la place de la douleur. Ils sentirent tout à coup la vanité du monde, et ils résolurent de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Le comte Arnoul fut rappelé en Brie pour ses affaires; mais, avant que de partir, il accorda à Gisle, sa femme, la permission qu'elle lui avait demandée de finir sa vie auprès de son fils. Thibaut lui fit bâtir une petite cellule à quelque distance de la sienne, et se chargea du soin de la former à la pratique de la perfection.

Peu de temps après, le saint fut attaqué de la maladie dont il mourut. Sentant approcher son dernier moment, il envoya chercher Pierre, abbé de Vangadice, de l'ordre des camaldules, qui lui avait donné l'habit de religieux un an auparavant; il lui recommanda sa mère et ses disciples; puis, après avoir reçu le saint viatique, il mourut en paix, le 30 juin 1066, âgé d'environ trente-trois ans; il en avait passé trois tant en Souabe que dans ses pèlerinages, et douze dans le désert de Salanigo. On porta ses reliques dans l'église qui appartenait à l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens; on les transféra depuis dans une chapelle qui est auprès d'Auxerre, et qui porte le nom de *Saint-Thibaut-aux-Bois*. Le serviteur de Dieu fut canonisé par Alexandre III. On l'honore à Sens, à Provins, à Paris, à Auxerre, à Langres, à Toul, à Trèves, à Autun, à Beauvais et à Metz, où il y a une église collégiale de son nom.



SAINT OTHON,

ÉVÊQUE DE BAMBERG, EN FRANCONIE, APOTRE DE POMÉRANIE.

2 JUILLET.

Saint Othon de Souabe embrassa l'état ecclésiastique dans l'intention d'y trouver plus de facilité pour l'exécution du projet qu'il avait de se consacrer entièrement au service de Dieu. L'empereur Henri IV, instruit de sa science et de sa piété, le donna pour chapelain à la princesse Judith, sa sœur, lorsqu'il la maria à Boleslas III, duc de Pologne. Après la mort de Judith, il revint en Allemagne, et fut fait chancelier de l'empereur.

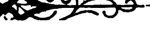
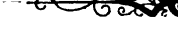
On apportait alors à l'empereur les anneaux et les croix des évêques et des principaux abbés quand ils étaient morts; le prince s'en emparait, et les vendait à ceux qu'il avait lui-même choisis pour gouverner les églises ou les abbayes vacantes. Les souverains pontifes condamnaient une telle conduite comme simoniaque et préjudiciable aux droits de l'Église. Henri ne se soumit point à cette condamnation; il la méprisa même, et provoqua l'élection de l'antipape Guibert. Othon fit tous ses efforts pour lui inspirer des sentiments de repentir, et ne balança point à se déclarer hautement contre le schisme.

Malgré cette généreuse liberté, l'empereur l'estima toujours singulièrement, et il lui en donna des preuves en le plaçant sur le siége épiscopal de Bamberg, en 1103. Le saint s'adressa à Rome pour être confirmé dans son élection, et reçut le *pallium* du pape Pascal II. Il s'employa de toutes ses forces à éteindre un schisme et à prévenir les maux qui en sont les suites ordinaires. Ce fut surtout à la diète qui se tint à Ratisbonne en 1104 qu'il montra sa capacité, son éloquence, et son zèle pour le rétablissement de la paix dans l'Église.

Deux ans après, Henri V succéda à son père, et persista dans le schisme. Mais il accorda au saint la même estime que lui avait accordée son prédécesseur, quoiqu'il le sût attaché au pape légitime : tant il est vrai que la vertu se fait respecter de ceux même qui ne la pratiquent pas, et que la douceur sait désarmer les caractères les plus intraitables.

Saint Othon ne séparait point les exercices de la vie intérieure des fonctions du ministère. Il fit de pieuses fondations, disant que c'était autant d'hôtelleries qu'il bâtissait sur la route qui conduit à l'éternité.

Boleslas IV, duc de Pologne, fils de ce Boleslas qui avait épousé la sœur de l'empereur Henri IV, succéda à Ladislas II, son frère aîné. Ayant

fait la conquête d'une partie de la Poméranie, il pria le saint de venir instruire des vérités du christianisme les idolâtres de ce pays. Othon saisit cette occasion d'accroître le royaume de Jésus-Christ; il régla les affaires de son diocèse, puis il se mit en route avec un nombre considérable d'ouvriers évangéliques. Ayant traversé la Pologne et la Prusse, il arriva enfin dans la Poméranie orientale. Uratislas II, duc de la Haute-Poméranie, reçut le baptême en 1124, avec la plus grande partie de ses sujets. Le zèle du saint missionnaire produisit des conversions innombrables. Il établit des prêtres partout où il le jugea nécessaire, et pourvut avec sagesse aux différents besoins des nouveaux convertis.

Les villes de Stettin et de Juliers étant retombées dans l'idolâtrie, il fit un second voyage dans la Poméranie en 1128. Non-seulement il rétablit la profession du christianisme dans ces deux villes, mais il porta encore la lumière de l'Évangile chez plusieurs autres peuples barbares. De retour dans son diocèse, il y mourut le 30 juin 1139. Il fut canonisé par Clément III en 1189. La châsse qui renferme ses reliques se garde à Hannover dans le trésor de l'électeur.

SAINT PHOCAS,

JARDINIER, MARTYR.

3 JUILLET.

Saint Phocas demeurait près de la porte de Sinope, ville du Pont, et s'occupait à cultiver un jardin qui lui fournissait non-seulement de quoi vivre, mais de quoi faire aux pauvres des aumônes abondantes. Dans cette profession, vile aux yeux du monde, il s'efforçait d'imiter la vertu des anciens patriarches.

Sa maison était ouverte aux étrangers et aux voyageurs qui ne savaient où loger. Après avoir assisté libéralement les pauvres durant plusieurs années, il fut trouvé digne de donner sa vie pour Jésus-Christ.

Malgré l'obscurité de sa profession, on le connaissait dans tout le pays à cause de sa vertu et de sa charité.

On l'accusa d'être chrétien durant une cruelle persécution, qu'on croit être celle qu'alluma Dioclétien en 303. Son prétendu crime était si notoire, qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires. Les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelque endroit qu'ils le ren-



contrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, qu'ils ne connaissaient point, et se rendirent à l'invitation que le saint leur faisait de loger chez lui. Ils furent si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui découvrirent en soupant le sujet de leur voyage, et le prièrent de leur dire où ils pourraient plus aisément rencontrer ce Phocas, qu'on leur avait ordonné de mettre à mort. Le serviteur de Dieu, sans témoigner la moindre surprise, leur répondit qu'il le connaissait bien, et que le lendemain matin il leur donnerait toutes les instructions dont ils avaient besoin.

S'étant retirés pour aller se coucher, le saint creusa un tombeau, et employa le reste de la nuit à se disposer à sa dernière heure. Quand le jour fut venu, il alla trouver ses hôtes, et leur dit que Phocas était en leur puissance, et qu'il ne tenait plus qu'à eux d'exécuter la commission dont ils étaient chargés. Comme ils lui demandaient où il était, il répondit avec tranquillité : « Le voici devant vous; c'est moi-même. » Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montrait tant de vertu, et qui les avait reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas les encouragea indirectement, en leur répétant qu'il ne craignait point la mort, puisqu'elle devait lui procurer les plus précieux avantages. Revenant enfin de leur surprise, ils exécutèrent l'ordre cruel qu'ils avaient reçu, et ils lui coupèrent la tête. On bâtit depuis, sous l'invocation de ce saint, une église qui devint célèbre dans tout l'Orient, et on y déposa la plus grande partie des reliques de Phocas.

Saint Astère, qui était évêque d'Amasée vers l'an 400, prononça le panégyrique du saint martyr dans une église qui possédait une petite portion de sa dépouille mortelle. Il y dit : « Phocas, depuis sa mort, « est devenu l'appui et la colonne des Eglises ; on vient de tous côtés au « lieu de prière dans lequel j'ai le bonheur de parler ; le magnifique tem- « ple (de Sinope) qui possède son corps, procure des consolations aux « affligés et la santé aux malades ; il est comme un magasin public tou- « jours ouvert aux indigents ; tous les lieux où il y a une portion de ses « reliques sont célèbres par des miracles, et l'objet de la vénération des « chrétiens ; les Romains, dont la capitale possède le chef du saint, l'ho- « norent de la même manière que saint Pierre et saint Paul. » Il ajoute que les marins chantent des hymnes à sa gloire ; que souvent il les a délivrés du danger ; qu'ils réservent pour les pauvres une partie du gain qu'ils font, et qu'ils l'appellent *la part de Phocas*. Saint Astère dit encore qu'un roi barbare lui avait envoyé son diadème tout garni de diamants,



avec un beau casque, afin qu'il les mît dans l'église de Saint-Phocas, pour que le martyr les offrît à Dieu en reconnaissance de ce qu'il l'avait fait roi.

L'empereur Phocas bâtit aussi à Constantinople une belle église sous l'invocation du saint, et y fit transférer une partie considérable de ses reliques. Les Grecs appellent souvent saint Phocas *hiéro-martyr* ou *martyr sacré*, épithète qu'ils donnent quelquefois aux illustres martyrs qui n'étaient point évêques.

SAINT HÉLIODORE,

ÉVÊQUE D'ALTINO, EN ITALIE.

Saint Héliodore était né en Dalmatie, dans le même pays que saint Jérôme, à ce que l'on croit, et il s'attacha de bonne heure à ce grand saint, plus encore pour suivre ses conseils dans l'ordre de la vertu et de la perfection chrétienne, que pour profiter de ses lumières et de son érudition profonde dans les sciences humaines. La vie solitaire avait pour lui des attraits particuliers; mais en entrant dans un monastère, il lui aurait fallu se séparer de son maître, et ce sacrifice lui parut au-dessus de ses forces. Il resta donc dans le monde, sans l'aimer ni le fréquenter, et vivant comme les anachorètes, uniquement occupé de la prière et de la lecture des livres saints.

Cependant saint Jérôme ayant résolu de faire un voyage en Orient avec les prêtres Evagre et Innocent, Héliodore voulut les accompagner. Leur dessein n'était pas d'acquérir une science plus étendue, en visitant les hommes célèbres qui florissaient alors dans l'Église : depuis longtemps ils savaient qu'il n'y a qu'une science désirable et vraiment utile, *la science de Jésus-Christ crucifié*, et ils se seraient crus coupables d'en chercher une autre. Ils voulaient s'édifier et s'exciter davantage à la vertu, par la vue des exemples admirables que donnaient à cette époque cette multitude de saints personnages dont l'Orient était peuplé. Ils parcoururent ensemble la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, et passèrent en Syrie, où ils s'arrêtèrent quelque temps.

D'Antioche, saint Jérôme se retira dans un désert de la province de Chalcide, vers les confins de la Syrie et de l'Arabie. Ses compagnons l'y suivirent, à l'exception d'Evagre, qui resta dans cette ville et qui, étant riche, se chargea de pourvoir à leur subsistance.

Mais tout à coup l'amour de la patrie et le désir de revoir ses parents se réveillèrent dans le cœur d'Héliodore, et il voulut retourner en Dalmatie. C'est en vain que saint Jérôme s'efforça de lui représenter ce projet comme un piége du démon, jaloux de sa perfection et de son salut. Ses sollicitations vives et pressantes ne purent le résoudre à demeurer avec lui. La seule chose qu'il en put obtenir, ce fut la promesse qu'il viendrait le rejoindre plus tard, après avoir satisfait à ce qu'il regardait comme un devoir de la piété filiale. Cependant saint Jérôme, ne le voyant pas revenir, craignit que l'amour de ses parents et des biens de la terre n'ébranlât sa vocation, et il lui écrivit une lettre pressante pour l'exhorter à rompre entièrement avec le monde. Il lui disait : « Vous savez avec « quelle douleur je vous ai vu partir, et maintenant mon amitié, dont « vous avez méprisé les larmes et les vives instances, vient vous solliciter de nouveau d'accomplir les promesses que vous m'avez faites. A « votre départ, vous me priâtes de vous écrire pour vous les rappeler, « pour vous engager à revenir auprès de nous, et moi je vous le promis. « Je vous y engage, hâtez-vous de partir. Je ne veux point vous représenter ici le souvenir de notre amitié ; la solitude aime les cœurs entièrement dépouillés et vides. Que les difficultés du premier voyage ne « vous effrayent point, et puisque vous croyez en Jésus-Christ, croyez « aussi à sa parole : *Cherchez d'abord le royaume des cieux, et tout le reste « vous sera donné par surcroît.* Vous n'avez besoin ni de besace ni de « bâton. On est assez riche quand on est pauvre avec Jésus-Christ. Mais « j'ai tort de recourir encore aux prières. Que faites-vous donc dans la « maison paternelle, lâche soldat?... Voilà que la trompette se fait entendre du ciel ; le vainqueur du monde descend sur les nuées ; un « glaive à deux tranchants sort de sa bouche, et moissonne tout ce qu'il « rencontre. Écoutez l'édit du roi : *Celui qui n'est pas avec moi est contre « moi ; celui qui ne recueille pas avec moi disperse.* Souvenez-vous du jour « où vous vous êtes enrôlé par le baptême sous les bannières de Jésus-Christ. Alors vous jurâtes de n'épargner ni votre père, ni votre mère, « pour la gloire de son nom. Eh bien ! voilà l'ennemi qui s'efforce de « faire mourir Jésus-Christ dans votre cœur, qui cherche à vous ravir la « récompense que vous mériterez en combattant. Oui, lors même que « vos petits-neveux se jetteraient entre vos bras ; que votre mère, les « cheveux épars, les habits déchirés, viendrait vous montrer le sein qui « vous a nourri ; et que votre père, étendu sur le seuil de la porte, voudrait vous faire de son corps une barrière insurmontable, volez sous « l'étendard de la croix sans répandre une larme. Le jour viendra, oui,

« il viendra, où vous retournerez victorieux dans votre patrie, où vous « traverserez la céleste Jérusalem, portant sur la tête la couronne que « vous aurez méritée dans le combat. Alors vous y recevrez avec Paul le « droit de cité; alors vous le demanderez, ce même droit, et pour vos « parents et pour moi, qui vous ai exhorté à vous vaincre vous-même. « Je n'ignore pas quels sont les liens par lesquels vous vous prétendez « retenu; je n'ai pas un cœur de bronze, et j'ai passé par les mêmes « épreuves. Une sœur chérie privée de son époux vous serre dans ses « bras. Les esclaves entre les mains desquels vous avez passé votre en- « fance s'écrient : A quels maîtres nous abandonnez-vous? Votre nour- « rice, chargée d'années, et son mari, à qui vous devez, après votre père, « les sentiments de la piété filiale, vous disent les larmes aux yeux : At- « tendez encore un peu; nous allons mourir, et vous donnerez au moins « la sépulture à nos corps. Enfin votre mère, le front couvert des rides « de la vieillesse, en appelle à votre tendresse. Mais tous ces liens sont « faciles à rompre quand on aime Dieu. Mais, direz-vous encore, n'est-on « plus chrétien dès qu'on reste dans le monde? Écoutez les paroles de « Jésus-Christ : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, « donnez-le aux pauvres, et venez, suivez-moi.* Or, vous avez promis que « vous travailleriez à être parfait; car lorsque vous avez quitté les armes « et renoncé au mariage, pour le royaume des cieux, qu'avez-vous fait « autre chose qu'entrer dans la voie de la perfection?... Que craindriez- « vous donc, en hésitant de regagner la solitude? La pauvreté? mais « Jésus-Christ appelle les pauvres bienheureux. Le travail, la fatigue! « mais l'athlète n'est couronné qu'après le combat. La faim! mais la foi « ne la redoute pas. Auriez-vous peur de coucher sur la terre nue un « corps accablé de jeûnes et de veilles? mais le Seigneur y est avec vous. « Saint Paul répond à tout en deux mots : *Les peines de la vie présente ne « sont rien en comparaison de la gloire de la vie future.* Vous êtes trop « ami de vous-même, mon cher frère, si vous voulez tout à la fois vous « réjouir avec le siècle et régner ensuite avec Jésus-Christ. »

C'est ainsi que saint Jérôme, usant de la liberté d'une sainte amitié, exhortait Héliodore, par les motifs les plus pressants, à rentrer dans la voie de la perfection, qu'il semblait avoir abandonnée. Mais Dieu avait d'autres desseins sur son serviteur. Après la mort de sa mère, il passa en Italie, et comme le clergé de la ville d'Aquilée jouissait alors d'une grande réputation de vertus, il se retira dans cette ville pour s'y édifier de ses exemples et s'aider de ses conseils. Son mérite et sa piété ne tardèrent pas à être connus de la ville entière, et lorsque le siége épis-



copal d'Altino vint à vaquer dans la métropole d'Aquilée, on l'élut d'une voix unanime pour le remplir. Il eût été difficile de faire un meilleur choix, et de donner à cette église un évêque qui fût plus selon le cœur de Dieu.

Saint Héliodore fut un des plus grands prélats de son siècle, si fécond en hommes éminents dans tous les genres, et la doctrine de l'Église catholique n'eut pas de plus ferme soutien, de défenseur plus éclairé. Il s'opposa avec vigueur aux dogmes impies des ariens et des apollinaristes, et contracta une étroite amitié avec le grand saint Ambroise, qui était le boulevard de la vraie foi dans l'Eglise d'Occident. Sa charité pour les pauvres était égale à son zèle pour la conversion des hérétiques et des pécheurs, et dès qu'il fut appelé à gouverner le diocèse d'Altino, il se regarda comme ne s'appartenant plus à lui-même, et se devant tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Ce saint évêque mourut vers l'an 390 ou 395.

Saint Jérôme n'oublia jamais son ancien élève, et dans une de ses lettres il lui rend le témoignage d'avoir conservé, étant évêque, toute l'austérité et toute la régularité de la vie monastique.

Réflexions.

Si saint Héliodore avait mieux aimé d'abord rester au sein de sa famille, plutôt que de rentrer dans la solitude où l'appelait son maître et son ami, ce n'était pas assurément par attachement aux biens de la terre : la suite de sa vie prouva bien qu'il était animé de tout autres sentiments. Mais la Providence, dont les voies sont aussi incompréhensibles qu'admirables, le destinait à une vocation plus sublime, dont la vie solitaire l'aurait éloigné, et elle se servit des vertus exemplaires qu'il pratiquait au milieu du monde, pour le mettre à la tête d'un nombreux troupeau.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG.

5 JUILLET.

Il y a peu d'existences qui aient été aussi longues que celle du bienheureux Pierre de Luxembourg, si on examine ses actes; et il y en a peu qui aient été aussi courtes, si on examine sa durée. Il naquit le 20 juillet 1369, et il était le cinquième des enfants de Gui de Luxembourg,



comte de Ligny, et de Mathide de Châtillon, comtesse de Saint-Pol. Sa vertueusé mère voulut le nourrir elle-même, par un pressentiment de ce qu'il serait un jour, et pour le former elle-même à la vertu dès sa plus tendre enfance. Pierre de Luxembourg perdit sa mère à l'âge de quatre ans; mais il eut le bonheur de passer dans les mains d'une parente aussi pieuse, qui prit un soin particulier de son éducation. Le jeune enfant seconda ces intentions, et fit paraître des penchants admirables.

La tante du jeune Pierre lui procura les maîtres les plus habiles, et ils eurent la consolation de lui voir faire en peu de temps les plus grands progrès dans les sciences et dans la vertu. Dès l'âge de dix ans on l'envoya à Paris; et, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il s'adonna à la science du droit canon, dans laquelle il devint très-habile. A l'âge de douze ans Pierre passait pour un prodige de piété et de science. Dans ce temps il eut le chagrin de perdre son père, et son frère aîné le comte de Saint-Paul fut fait prisonnier par les Anglais, dans une bataille qu'ils gagnèrent contre les Français. Le jeune Pierre fut alors donné en otage, pendant que son frère aîné travaillait à amasser les sommes nécessaires pour payer sa rançon. Les Anglais, charmés de sa vertu, et comptant sur sa bonne foi, ne voulurent point d'autre engagement que sa parole. Le roi d'Angleterre, Richard II, fit tout ce qu'il put pour l'engager à venir à Londres, mais le désir de se perfectionner dans ses études le fit revenir à Paris.

Peu de temps après son retour, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale. Un jeune clerc ayant refusé par orgueil de porter la croix dans une procession publique, le jeune chanoine la prit et la porta lui-même avec une modestie qui édifia tout Paris. Le bruit de sa sainteté se répandant de toutes parts, Clément VII, qui était à Avignon et que la France reconnaissait pour pape, le nomma archidiacre de Chartres, et peu de temps après le fit, à l'âge de seize ans, évêque de Metz. Son humilité, qui le faisait juger indigne de l'auguste caractère de prêtre et d'évêque, fit qu'il refusa l'une et l'autre dignité. Mais il fallut obéir, et il ne pensa plus qu'à se mettre en état de remplir dignement les fonctions dont on l'honorait. Il voulut que son entrée dans Metz eût quelque rapport avec celle de Jésus-Christ dans Jérusalem, et il ordonna que la dépense qu'on voulait faire pour le recevoir splendidement fût consacrée au soulagement des pauvres. Dès qu'il fut arrivé, il ne pensa qu'à visiter toutes les églises de son diocèse, pour porter partout le feu de l'amour divin. On ne parlait que de ses aumônes, de ses mortifications, et du bon exemple



qu'il laissait partout où il passait. Clément VII le fit venir à Avignon, et trouva que sa réputation était bien au-dessous de ses vertus, et il l'éleva à la dignité de cardinal. Pierre de Luxembourg n'avait alors que dix-sept ans. Les austérités auxquelles ils se livrait étaient telles, que le pape se crut obligé de lui ordonner de les modérer. Le saint cardinal se soumit, mais il augmenta ses aumônes au point qu'il se refusait à lui-même le nécessaire. Cependant la vie austère qu'il avait menée avait tellement épuisé ses forces, qu'il tomba dans une maladie dangereuse; il sentit approcher sa fin, et s'y prépara avec une ferveur admirable; sa mort, qui arriva l'an 1387, avant sa dix-huitième année, fut suivie d'un grand nombre de miracles, ce qui a porté la ville d'Avignon à le mettre au nombre de ses protecteurs.

Réflexions.

De tant de grands hommes qui ont illustré la maison de Luxembourg, parmi lesquels il y eut cinq empereurs d'Occident, plusieurs rois de Hongrie et de Bohême, il n'y en a point qui lui ait procuré une gloire plus solide que le bienheureux Pierre. Les hommes cherchent à se distinguer par un héroïsme profane et par le faste des grandeurs humaines; et à peine ont-ils disparu, qu'ils tombent dans l'oubli : les saints, fuyant par humilité les dignités et les honneurs, ne cherchent que l'obscurité et l'anéantissement, et Dieu fait éclater leur gloire par toute la terre, et force les hommes à les respecter. Chaque siècle nous donne des preuves de cette conduite de Dieu à l'égard de ses saints. Et cependant on fait tout pour devenir grand devant les hommes, et on ne fait rien pour devenir grand devant Dieu! Quelle étrange conduite!

SAINT PALLADE,

APOTRE DES SCOTS.

6 JUILLET.

Le nom de Pallade, que portait ce saint, montre qu'il était Romain. La plupart des auteurs s'accordent même à dire qu'il était diacre de l'Eglise de Rome. Au moins lisons-nous dans la chronique de saint Prosper qu'un pélagien, nommé Agricola, ayant troublé par ses erreurs les églises britanniques, le pape Célestin envoya en Angleterre, sur les



représentations du diacre Pallade, saint Germain, évêque d'Auxerre, en qualité de légat, et que celui-ci, après avoir exterminé l'hérésie de Pélage, ramena les Bretons à la foi catholique. L'intérêt que prenait Pallade aux îles britanniques ne se borna pas là; l'on ne peut guère douter qu'il ne soit ce même Pallade qui partit de Rome en 431, par ordre du pape Célestin, et qui fut établi premier évêque des Scots.

Les Scots étaient un peuple grossier et barbare dans le quatrième et le cinquième siècle : c'est ce que nous apprenons des historiens qui parlent des mœurs des anciens Irlandais.

Saint Pallade, selon la chronique de saint Prosper, arriva chez les Scots sous le consulat de Bassius et d'Antiochus, l'an 431 de Jésus-Christ. On comprend aisément combien la mission qu'il entreprit dut lui coûter de peines et de fatigues. Les Scots ayant été s'établir dans le nord de la Bretagne, vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, le saint les y suivit : il prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle, et forma une Eglise fort nombreuse. Les historiens d'Écosse disent que la foi fut plantée dans le nord de la Bretagne vers l'an 200 de Jésus-Christ, sous le règne de Donald, et sous le pontificat de Victor; mais ils conviennent unanimement que saint Pallade, qu'ils appellent saint Padie, fut le premier évêque du pays; ils lui donnent même le titre de premier apôtre d'Écosse : peut-être que le saint fut le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Il mourut vers l'an 430, à Fordun, capitale du petit territoire de Mernis, située au milieu et à quinze milles d'Aberdeen. Ses reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Fordun. En 1409, Guillaume Scènes, archevêque de Saint-André et primat d'Ecosse, les mit dans une châsse qui était enrichie d'or et de pierreries.

Les historiens d'Ecosse et les calendriers du moyen âge disent que saint Pallade eut pour disciples saint Servan et saint Ternan, et qu'il sacra le premier évêque d'Orkney, et le second évêque des Pictes; mais il paraît, par la chronologie d'Ussérius, que ces deux saints ne vivaient pas du temps de l'apôtre des Scots.

SAINT JULIEN,

SOLITAIRE EN MÉSOPOTAMIE.

Saint Julien, étant encore fort jeune, fut emmené captif dans quelque

contrée de l'Occident dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, et vendu comme esclave en Syrie. Pendant plusieurs années il aggrava le poids de ses chaînes par l'impatience avec laquelle il les portait; mais, ayant eu le bonheur d'être éclairé des lumières de la foi, il sut estimer son état, et se servir de ses peines pour la sanctification de son âme. La mort de son maître, qui arriva peu de temps après sa conversion, lui fit recouvrer la liberté. Il n'écouta plus dès lors que les mouvements de sa ferveur : il se consacra sans réserve au service de Dieu, dans un monastère de la Mésopotamie. Il faisait de fréquentes visites à saint Ephrem pour le consulter sur les voies de la vie intérieure, et ce grand homme allait le voir souvent lui-même pour s'édifier par sa sainte conversation. Il ne pouvait, dit-il, se lasser d'admirer les sublimes sentiments et les lumières spirituelles dont Dieu favorisait un homme qui, aux yeux du monde, ne paraissait qu'un ignorant et un barbare.

Julien était d'une complexion robuste, et endurci aux fatigues; mais il affaiblissait son corps par de grandes austérités. Il travaillait des mains, et ce travail consistait à faire des voiles de navire. La vue de ses fautes passées et la considération des jugements de Dieu le plongeaient dans une grande tristesse. Saint Ephrem, étonné de voir dans les exemplaires de la Bible dont Julien s'était servi quelques jours, des mots totalement effacés, et d'autres que l'on pouvait à peine lire, quoique le livre fût auparavant entier et fort beau, lui en demanda la raison. Le saint lui répondit avec ingénuité que cela venait des larmes qui lui étaient échappées pendant ses lectures.

Saint Julien tremblait dans l'attente de ce dernier jour où il lui faudrait rendre compte au souverain juge. Avec une telle disposition, il s'interdisait jusqu'à la pensée des amusements. Son humilité paraissait dans ses discours, dans ses actions et dans tout son extérieur. Il eut beaucoup à souffrir de certains moines tièdes et négligents dans leurs exercices; mais il s'estimait heureux d'avoir, par là, trouvé une occasion de racheter ses péchés, et de pratiquer la patience, la douceur et la charité. Sa prière était presque continuelle. Il s'était fait dans sa cellule une espèce de tombeau, où il se renfermait lorsque les devoirs de la communauté ne demandaient point ailleurs sa présence. Quand il était à l'office divin, il tenait son corps immobile, et il y avait une attention aussi parfaite que s'il eût été devant le tribunal du juge suprême de tous les hommes. Il fut, au rapport de saint Ephrem, honoré du don des miracles. Il mourut vers l'an 370, après en avoir passé vingt-cinq dans son monastère.



SAINT PANTÈNE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

7 JUILLET.

Ce grand homme, digne des temps apostoliques, florissait dans le second siècle de l'Eglise. Il était Sicilien de naissance, et professait la philosophie stoïcienne. Son éloquence lui a mérité de la part de Clément d'Alexandrie le titre d'*abeille de Sicile*. L'amour qu'il avait pour la vertu lui inspira d'abord de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme, et ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile.

Après sa conversion, il étudia les livres saints sous les disciples des apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie en Egypte. Il y avait dans cette ville une célèbre école où l'on enseignait la doctrine chrétienne, et qui devait son établissement aux disciples de saint Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres; mais il cachait par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avait cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens, quelque temps avant l'année 179 de Jésus-Christ, la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à une excellente méthode, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes.

Les Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, eurent occasion de connaître saint Pantène; ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des brachmanes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école, et partit pour les Indes avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Evangile pour les nations orientales.

Nous apprenons d'Eusèbe que saint Pantène, en arrivant dans les Indes, y trouva quelques semences de la foi qui y avaient été jetées précédemment; il y vit aussi un livre de l'Évangile de saint Mathieu écrit en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par saint Barthélemy. Étant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville était alors gouvernée par le célèbre Clément.

Saint Pantène continua toujours d'enseigner; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il professa ainsi jusqu'au règne de Caracalla, et par conséquent jusqu'à l'année 216. Rufin dit que ce grand homme termina par une heureuse mort une vie noble et excellente. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'Occident.

Réflexions.

La beauté et la sainteté de la morale évangélique, qui opérèrent la conversion de saint Pantène, se font principalement sentir lorsqu'on les compare avec ces vertus imparfaites et souvent fausses des plus fameux sages du paganisme. Dans quelles contradictions et dans quelles erreurs ceux-ci ne sont-ils pas tombés, même par rapport à la Divinité et au souverain bien! A combien de vices n'ont-ils pas donné le nom de vertu! Combien de crimes n'ont-ils pas préconisés! Il est vrai qu'ils montrèrent du zèle pour la justice, du mépris pour les richesses, de la modération dans la prospérité, de la patience dans certaines épreuves, de la générosité, du courage, du désintéressement; mais si le motif de ces dispositions était vicieux, si elles avaient leur source dans l'orgueil ou dans quelque autre principe semblable, que devient la vertu? Il n'en reste plus que le vain fantôme. Or, c'est ce qui est arrivé presque toujours à ces philosophes, dont quelques personnes affectent de relever si haut la sagesse. Il n'y a donc que le christianisme dont la morale soit véritablement pure, et qui ait le privilége de former de vrais sages.

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Saint Félix est un des plus célèbres évêques qui aient occupé le siége de Nantes. Il sortait d'une des premières familles de l'Aquitaine. Illustre par sa naissance, il l'était encore plus par ses vertus, par son éloquence et par son savoir. Il possédait si bien la langue grecque, qu'elle paraissait lui être naturelle. Il était poëte et orateur, et, autant que l'on peut en juger par les expressions de Fortunat, il avait fait en vers le panégyrique de sainte Radegonde. Il était marié, et dans la trente-septième année de son âge, lorsqu'il fut appelé, en 549, pour succéder au saint évêque Evemère, sur le siége de Nantes. Son zèle pour la discipline parut dans



les règlements qu'il fit pour son diocèse; il en donna aussi de grandes preuves dans les conciles auxquels il assista, et qui s'étaient assemblés pour pourvoir au maintien du bon ordre. Sa charité n'avait d'autres bornes que celles de la nécessité des malheureux. Considérant que les revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, il n'en voulut être que l'administrateur. Il vendit même son propre patrimoine pour le distribuer à l'Église et à ceux qui étaient dans le besoin. Enfin il ne craignait rien tant que de laisser dans son diocèse un indigent dont il n'eût pas soulagé la misère.

Il exécuta avec beaucoup de magnificence le projet que son prédécesseur avait formé, de bâtir une cathédrale dans l'enceinte de la ville de Nantes. Il y avait dans cette église, selon Fortunat, trois nefs, dont la principale était soutenue par de belles colonnes; au milieu était une grande coupole. Euphrone, archevêque de Tours, et les évêques d'Angers, du Mans, de Rennes, de Poitiers et d'Angoulême, en firent la dédicace. Les évêques bretons n'y furent point invités, apparemment parce qu'il n'y avait point alors de communication libre entre la France et la Bretagne. Les Bretons d'ailleurs ne possédaient dans le diocèse de Nantes que le territoire du Croisic, où était le palais de Guérande, qu'on croit avoir été ainsi nommé de Guérech Ier, comte de Vannes, qui y faisait sa résidence.

Lorsque Félix fut fait évêque, Canao, un des successeurs de Guérech, avait mis à mort trois de ses frères, et il en tenait en prison un quatrième nommé Macliau. Le saint se fit son intercesseur, et il lui obtint la vie avec la liberté.

Guérech II, comte de Vannes, dévastait les diocèses de Rennes et de Nantes, et obtenait de grands avantages sur l'armée que le roi Chilpéric avait envoyée contre lui. Félix alla le trouver, et l'engagea à retirer ses troupes et à faire la paix. Le saint évêque mourut le 8 janvier 684, dans la soixante-dixième année de son âge, et la trente-troisième année de son épiscopat. On l'honore à Nantes, dont il fut le seizième évêque depuis saint Clair, le 7 juillet, qui fut le jour de la translation de ses reliques.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE BRINDES,

GÉNÉRAL DES CAPUCINS.

Le bienheureux Laurent de Brindes fut un des plus grands hommes



de son temps, non-seulement par son éminente sainteté, mais encore par les qualités élevées de l'esprit et du cœur dont il fut doué. Honoré de l'estime et de la confiance des souverains pontifes et de tous les princes catholiques, il rendit aux uns et aux autres des services signalés, et mérita bien de l'Eglise tout entière, en contribuant, par ses exhortations et ses prières, aux victoires éclatantes que les chrétiens remportèrent sur les Turcs à cette époque. Nous allons rapporter rapidement les principaux traits de sa longue et sainte vie.

Il naquit à Brindes, le 22 juillet 1559, et reçut au baptême le nom de Jules-César. Guillaume de Rossi et Elisabeth Mafella, ses parents, tous deux de familles distinguées, lui firent donner une éducation soignée et chrétienne, et favorisèrent par tous les moyens l'attrait qu'il manifesta de bonne heure pour la vie religieuse. Conformément au désir qu'il lui en avait exprimé plusieurs fois, son père le revêtit de l'habit de Saint-François, et le conduisit au monastère de Saint-Paul, de la ville de Brindes, où il le confia à la direction du R. P. Giacomo, célèbre prédicateur de l'ordre.

Jules perdit son père, et il fut obligé de quitter Brindes, pour se retirer à Venise, chez un oncle qu'il y avait et qui voulut bien se charger de poursuivre son éducation. C'était un prêtre séculier, d'une grande piété et d'un savoir profond, à qui on avait confié le soin de gouverner les jeunes gens qui fréquentaient le collége Saint-Marc. Jules de Rossi déposa alors l'habit de Saint-François; mais telle était déjà l'idée qu'on avait de sa sainteté, que quelques-uns de ses parents gardèrent son habit conventuel, comme une relique précieuse.

Jules était trop parfait pour se plaire dans le monde; il lui fallait un état plus saint que les professions ordinaires, et il résolut d'entrer dans l'institut des capucins, qui avait été réformé au commencement du seizième siècle. Ce fut le 18 février 1575 qui exécuta ce pieux dessein, à Vérone. Son année de noviciat étant terminée, il prononça ses vœux, et il prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis. Aussitôt après, on l'envoya finir ses études à Padoue, contre l'usage ordinaire qui voulait que le jeune profès fût encore pendant deux ou trois ans sous la surveillance d'un gardien, afin de se perfectionner et de s'affermir dans les vertus qu'il avait dû acquérir pendant son noviciat. Le latin, le grec et l'hébreu devinrent très-familiers à notre saint, par l'application extrême qu'il donna à l'étude, et il relisait souvent dans le texte original l'Ancien et le Nouveau Testament.

Le bienheureux Laurent fit tous ses efforts pour ne point recevoir la



prêtrise, à l'exemple de saint François, qui l'avait toujours refusée par humilité; mais ses supérieurs voulurent qu'il entrât dans les ordres, et il obéit. Il savait que l'*obéissance est plus agréable à Dieu que tous les sacrifices*, et jamais il n'hésita à soumettre sa volonté personnelle, toutes les fois que son inclination particulière se trouva plus ou moins opposée à la volonté de ceux qui avaient autorité sur lui.

C'est ici que nous allons voir commencer cette longue suite de travaux et de missions délicates, qui remplirent la carrière du bienheureux Laurent de Brindes. Clément VIII, un des plus grands pontifes qui aient gouverné l'Eglise, informé de sa vertu et de ses succès dans la chaire, le fit venir à Rome pour travailler à la conversion des juifs, œuvre qu'il avait fortement à cœur, et dont il s'occupait avec zèle depuis longtemps.

Clément VIII ayant donc communiqué au père Laurent son dessein pour la conversion des Juifs, le saint missionnaire voulut se préparer à cet important travail en implorant la bénédiction divine sur son entreprise, puis en réfléchissant attentivement et en consultant des personnes sages et expérimentées sur les moyens les plus propres à en assurer le succès. Sa première démarche fut de tâcher de se concilier l'affection de ceux qui allaient devenir les objets de son zèle. Il leur montrait beaucoup d'égards dans ses entretiens, et en même temps la plus grande politesse. Il s'efforçait de les convaincre que nul autre motif que le désir de leur salut et l'espoir de le procurer n'avait pu l'engager à se charger d'une pareille mission. Lorsqu'il montait en chaire, il portait avec lui une Bible hébraïque, d'où il tirait les textes qu'il traduisait ensuite en rabbinique et en italien. Il invitait alors les rabbins à examiner et à vérifier l'exactitude des citations et des traductions, et la justesse des conséquences qu'il tirait de ces passages. Nul mot offensant pour ses auditeurs ne lui échappa jamais. Ses instructions étaient entremêlées de petits épisodes, qui tout à la fois plaisaient et soutenaient l'attention, et se terminaient d'ordinaire par une exhortation vive et affectueuse; elles produisirent beaucoup de conversions.

Laurent prêcha ensuite devant le pape lui-même, qui en fut extraordinairement content et édifié; puis successivement à Mantoue, à Padoue, à Vérone et à Venise, toujours avec succès et au grand applaudissement de ses nombreux auditeurs.

Mais les talents du saint religieux ne se bornaient pas à la chaire seule, et ses supérieurs, après l'avoir fait prêcher dans presque toute l'Italie, lui firent enseigner la théologie dans un de leurs couvents. Nous ne dirons pas qu'il s'acquitta avec zèle de ces nouvelles fonctions, et



qu'il ne demeura point au-dessous de la réputation qu'il avait méritée sur un autre théâtre; il en devait être ainsi. Mais ce qui a droit d'étonner, dans ce siècle, où l'enseignement de la théologie se réduisait à une dialectique sèche et aride, Laurent adopta pour ses élèves un plan vaste, qui est précisément celui que le savant père Petau a mis plus tard en usage dans son livre des *Dogmes théologiques*, et qui dès lors est devenu général.

De la chaire de théologie, le bienheureux Laurent passa à des fonctions d'un autre genre, pour lesquelles il ne montra ni moins de talent, ni moins d'habileté. Il fut successivement gardien de plusieurs maisons, et ensuite provincial de Toscane et des États de Venise. Député au chapitre qui se tenait à Rome en 1596, il y fut nommé définiteur général, l'une des places les plus élevées et les plus importantes de son ordre. Il n'avait que trente-neuf ans; mais on fit moins d'attention à son âge qu'à son mérite universellement reconnu et admiré.

Sur ces entrefaites, le pape Clément VIII, qui, de concert avec l'empereur Rodolphe II, s'occupait de l'établissement des capucins dans les États impériaux de l'Allemagne et de la Bohême, jeta les yeux sur le père Laurent pour l'exécution de cette affaire, également importante et difficile; car l'ordre de Saint-François est entièrement dévoué à la défense de la foi et aux besoins spirituels des peuples, et à cette époque les novateurs ne réussissaient que trop à répandre le venin de leurs erreurs dans toutes les parties de ce vaste empire. Aussi le projet du pape et de l'empereur devait-il rencontrer de ce côté des obstacles nombreux, et le père Laurent ne se les dissimula pas. Onze prêtres de son ordre et deux frères se mirent en route sous sa direction, et furent accueillis à Vienne avec la plus grande distinction par l'archiduc Mathias, frère de l'empereur. Ils éprouvèrent bien quelque opposition de la part d'un petit nombre de courtisans qui étaient protestants; mais cela n'eut pas de suite, et le premier couvent de l'ordre en Allemagne fut fondé dans la capitale de l'Autriche avec beaucoup de solennité. Cependant Laurent, y ayant laissé six de ses compagnons, partit avec le reste pour la ville de Prague, où il devait faire un second établissement. L'archevêque de cette ville le reçut avec transport. L'empereur, qui habitait alors un château peu éloigné de la capitale de la Bohême, l'accueillit aussi avec des démonstrations particulières d'estime et de bienveillance; mais bientôt les choses changèrent de face. Une partie de la noblesse et des bourgeois s'efforça de mettre des obstacles à l'admission des capucins. A la tête des mécontents était Tycho-Brahé, si célèbre





par ses connaissances en astronomie, et qui, quoique protestant, jouissait de toute la confiance de l'empereur. L'opposition formée contre le père Laurent et ses compagnons réussit pendant quelque temps, l'empereur refusa même de les voir ; mais il revint bientôt à de meilleurs sentiments, donna à ces religieux des marques de sa faveur, et fonda pour eux un couvent à Prague, un autre à Vienne, et un troisième à Gratz, capitale de la Styrie. C'est de ces couvents que tirent leur origine les trois provinces de l'ordre de Saint-François, d'Autriche, de Bohême et de Styrie, qui furent formées dans la suite.

L'empereur, qui avait eu occasion de connaître la prudence et l'habileté du père Laurent, à la manière dont il venait de remplir une mission délicate, songea à l'employer dans une affaire d'un genre tout différent et aussi difficile. Mahomet III, qui occupait alors le trône ottoman, s'étant avancé vers le Danube, annonçait le projet d'envahir la Hongrie. Rodolphe leva une armée et invita tous les princes de l'Allemagne, tant catholiques que protestants, à venir se joindre à lui pour la défense de la chrétienté. Mais il craignit que ses invitations, quelque pressantes qu'elles fussent, n'obtinssent pas tout le résultat qu'il désirait, et il leur envoya le père Laurent pour les déterminer. Le succès du saint religieux fut complet : tous les secours demandés furent envoyés avec célérité, et l'archiduc Mathias fut choisi pour généralissime de l'armée chrétienne. Mais là ne devait point se terminer encore la mission du bienheureux Laurent : le Seigneur lui réservait un triomphe d'un autre genre. A la demande de Mathias, du nonce et de plusieurs des princes confédérés, le pape lui ordonna de se rendre à l'armée, afin de contribuer aux succès de la campagne, par ses conseils et par ses prières. Il obéit sans résistance. Sitôt qu'il fut arrivé, on rangea devant lui l'armée en bataille. Le saint religieux, la croix à la main, harangua les soldats et les assura formellement d'une victoire certaine ; ensuite il les prépara au combat par la prière et par la pénitence. Le jour de l'engagement, le général ottoman présenta 80,000 hommes en bataille rangée ; le général des chrétiens n'en avait que 18,000. Frappés de cette différence, quelques officiers de l'empereur, même des plus intrépides, conseillaient d'agir avec prudence et de se retirer dans l'intérieur du pays. L'archiduc ayant appelé le père Laurent au conseil, celui-ci s'y rendit, prit connaissance de l'objet de la délibération, opina pour l'attaque, et, pour la seconde fois, il donna à l'assemblée l'assurance d'une victoire complète. Cette réponse ayant diminué les craintes, l'on résolut de commencer le combat sur-le-champ, et on rangea les soldats en bataille. Le père Laurent, à

cheval, se plaça à la première ligne, revêtu de son habit religieux. Alors élevant un crucifix qu'il tenait à la main, il se tourna vers les troupes, et leur parla avec tant de force, qu'elles ne voulurent pas attendre l'attaque des Turcs. Sur-le-champ elles s'élancèrent contre l'ennemi avec une valeur incroyable. Les Turcs, de leur côté, les reçurent avec fermeté, et le choc fut terrible. Le père Laurent fut un moment entouré par les infidèles; mais les colonels Rosbourg et Altain, accourus pour le défendre, l'arrachèrent au péril et le conjurèrent de se retirer, lui disant que ce n'était pas là sa place. « Vous vous trompez, leur répon-« dit-il à haute voix; c'est ici que je dois être; avançons, avançons, et « la victoire est à nous! » Les chrétiens recommencent la charge, et l'ennemi, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions.

Cette bataille se donna le 11 octobre 1611. Une seconde eu lieu le 14 du même mois, et fut suivie des mêmes succès. Les Turcs se retirèrent alors au delà du Danube, après avoir perdu 30,000 hommes. On ne saurait exprimer les sentiments d'admiration que le père Laurent avait inspirés aux généraux et aux soldats. Le duc de Mercœur, qui commandait sous l'archiduc, déclara que ce saint religieux avait plus fait lui seul dans cette guerre que toutes les troupes ensemble, et qu'après Dieu c'était à lui qu'il fallait attribuer les deux victoires remportées sur les ennemis du nom chrétien. Lors de la cérémonie de la béatification du père Laurent, cet événement mémorable fut représenté dans un tableau placé au-dessus de la principale porte du Vatican. On y lisait en lettres d'or une inscription latine, dont voici la traduction : « L'Autriche se « trouvant dans la plus grande détresse, le bienheureux Laurent de Brin-« des, la croix à la main, épouvante et met en fuite les ennemis du nom « chrétien. »

La guerre étant terminée de la manière extraordinaire que nous venons de rapporter, le père Laurent retourna en Italie à pied, et gardant le plus strict incognito, pour éviter les honneurs qu'on n'aurait pas manqué de lui rendre s'il eût été reconnu dans sa route. Mais à peine était-il arrivé à Rome, que le chapitre de l'ordre, rassemblé pour l'élection d'un général, lui déféra cette charge à l'unanimité. Il fallut donc bientôt recommencer de nouvelles courses. Le père Laurent n'était pas encore remis de ses fatigues, lorsqu'il se mit à parcourir successivement tous les pays où il existait des couvents de sa dépendance, le Milanais, la Flandre, l'Espagne, l'Allemagne et la France.

A la fin de son généralat, le père Laurent revint à Rome, avec l'espoir de passer le reste de ses jours dans quelque couvent obscur, par-



tageant son temps entre la prière, les œuvres de mortification et l'exercice du saint ministère. Mais le pape, l'empereur et les princes catholiques d'Allemagne le forcèrent à prendre une part active dans un des événements les plus importants de l'histoire moderne.

La mort de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, avait causé plusieurs contestations touchant sa succession. Les princes protestants d'Allemagne se servirent de ce prétexte pour s'assembler à Hall, et former l'*Union protestante*, destinée, ainsi qu'ils l'annonçaient, à défendre leurs libertés et leur religion. Ils choisirent pour leur président l'électeur palatin, et le prince Christian d'Anhalt pour général en chef. L'électeur refusa de faire partie de cette ligue : mais Henri IV, roi de France, la favorisa. Pour s'opposer à cette coalition, les princes catholiques d'Allemagne formèrent une confédération, dite *la Ligue catholique*, et placèrent à leur tête le duc de Bavière. Ils voulaient contre-balancer la puissante influence du roi de France en faveur de l'union, et ils résolurent d'envoyer des ambassadeurs aux autres princes catholiques, pour les engager à se joindre à la confédération. On voulut surtout s'attacher le roi d'Espagne, et cette importante mission fut confiée au père Laurent. Philippe III, qui gouvernait alors ce royaume, était plein d'estime pour le saint religieux qui lui était député. Il lui fit la réception la plus flatteuse, et se détermina facilement, d'après ses conseils, à entrer dans la ligue. Il fut convenu, cependant, que le duc de Bavière resterait à la tête des affaires. Cette disposition était juste; car la maison de Bavière a toujours été regardée comme un des principaux soutiens de la cause catholique en Allemagne, tant par l'influence politique que lui donnent ses vastes domaines, que par son zèle et par son attachement à la religion. L'union et la ligue dont nous parlons subsistèrent jusqu'au traité de Westphalie, auquel elles servirent de bases.

D'un autre côté, le père Laurent s'employa utilement auprès du roi pour les intérêts de son ordre, et en obtint la permission de fonder plusieurs établissements en Castille, où il n'y en avait point eu jusqu'alors. Mais il était dans sa destinée d'être appelé partout où l'intérêt des affaires réclamait une prudence et une habileté peu communes. Un événement qui eut lieu en Allemagne, sur ces entrefaites, fournit à la ligue catholique l'occasion de prendre les armes. Il était de la plus grande importance que les premières opérations fussent exécutées avec ensemble et énergie. Le pape, à la demande de quelques-uns des principaux membres de la confédération, ordonna au père Laurent de se rendre auprès du duc de Bavière; et, pour donner plus d'importance à

sa mission, il lui conféra le titre de nonce apostolique et d'ambassadeur extraordinaire de la cour de Rome auprès de l'électeur. La sagesse de l'humble religieux, son zèle pour les intérêts de l'Église, son attention continuelle aux affaires dont il était chargé, lui méritèrent la confiance de tous les princes, l'admiration et les applaudissements des peuples.

L'année 1617 fut marquée par un différend qui s'éleva entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Une guerre générale dans toute l'Europe pouvait en être la suite. Le pape Paul V, redoutant ce malheur, employa pour le détourner tous les moyens qu'il avait en son pouvoir. D'autres princes catholiques, sur les instances du saint père, secondèrent ces efforts. L'on proposa divers projets d'accommodement; des médiateurs s'offrirent pour rapprocher les princes divisés; mais tous ces soins furent inutiles, et une entière rupture paraissait imminente, lorsque le souverain pontife eut recours au père Laurent. C'est alors qu'on vit mieux que jamais quelle haute autorité un homme de bien peut exercer sur ceux avec lesquels il a des affaires délicates à traiter. Ce que n'avaient pu faire les plus grands personnages de l'Europe, un simple religieux l'accomplit en quelques semaines, par l'ascendant de sa vertu et la sagesse des accommodements qu'il sut proposer.

Au milieu de tant de voyages, d'occupations et d'affaires d'une si haute importance, le bienheureux Laurent ne cessa pas un seul instant d'être le religieux le plus humble, le plus mortifié, le plus régulier. Les honneurs dont il était environné, la distraction continuelle que ses missions semblaient lui donner, tout cela ne l'empêchait pas d'être intimement uni à Dieu, et de s'acquitter fidèlement de tous les exercices de piété qui étaient prescrits par sa règle. Il ne laissa jamais passer un jour sans offrir le saint sacrifice des autels, pour lequel il avait une dévotion toute particulière. Lorsqu'il célébrait en public, il n'y mettait pas plus d'une demi-heure; mais quand il le faisait en particulier, il s'abandonnait aux impressions de la grâce et de la joie intérieure, qui dans ce moment remplissaient son âme.

La patience du bienheureux Laurent était admirable. Il souffrait beaucoup de la goutte, mais il souffrait en silence; et tandis que la violence de la douleur couvrait son front d'une sueur abondante, il conservait le calme et la sérénité de son âme, sans la moindre altération.

Avec des vertus si héroïques et si éclatantes, il ne faut pas être étonné que le saint religieux ait joui de la plus haute vénération. Dès qu'on savait qu'il devait arriver quelque part, on allait en foule à sa rencontre, et l'on se prosternait devant lui pour obtenir sa bénédiction. Un jour



qu'il était allé rendre visite au cardinal Borromée, frère et successeur de saint Charles sur le siége de Milan, ce prélat se jeta lui-même à ses pieds, avec une foule de peuple qui était présent, et lui demanda avec instance de bénir le pasteur et le troupeau.

Pendant son dernier séjour à Rome, le bienheureux Laurent eut une révélation de sa mort prochaine, et il voulut se retirer à Brindes, sa patrie, pour y terminer paisiblement sa sainte carrière; mais Dieu en avait disposé autrement. Un ordre du pape le fit partir de nouveau pour Naples, et de là pour l'Espagne, afin d'obtenir la révocation des pouvoirs du vice-roi, dont le gouvernement tyrannique et arbitraire excitait un mécontentement universel parmi la noblesse. Le roi le reçut de la manière la plus honorable et la plus distinguée, et révoqua le duc d'Ossone, après avoir examiné avec soin les griefs qui lui étaient reprochés. Le bienheureux ne devait pas voir lui-même la fin de cette affaire, et le temps était arrivé pour lui d'aller recevoir la récompense de ses longs et glorieux travaux. Il fut attaqué de sa dernière maladie, peu après son arrivée au château de Bélem, près de Lisbonne; et malgré les assurances contraires des médecins, il annonça que sa fin était prochaine. Le roi, les princes et la noblesse, tout le monde s'informait avec intérêt des progrès du mal : la crainte de le perdre excitait une affliction générale. Le jour qui précéda sa mort, il fit venir auprès de lui deux religieux qui l'avaient accompagné, et il les pria d'aller se prosterner aux pieds du général des capucins, pour lui demander pardon de toutes les fautes qu'il avait commises, et le recommander à ses prières. Le lendemain, 22 juillet 1619, il mourut, en répétant jusqu'au dernier soupir le saint nom de Jésus.

Lorsque le duc de Bavière apprit sa mort, il s'écria : « J'ai perdu l'homme le plus capable de me donner de bons conseils, le plus sage directeur et l'ami le plus vrai que j'aie jamais eu. »

La réputation de sainteté dont jouissait le père Laurent était si universelle et si bien établie, qu'aussitôt après sa mort on s'adressa au saint-siége pour obtenir sa canonisation. Le procès fut en effet commencé dès l'année 1624 par ordre d'Urbain VIII; mais il y eut ensuite une grande interruption, et le décret de béatification ne fut publié que le 1er juin 1783, par le pape Pie VI. Ce décret rapporte un grand nombre de miracles authentiques opérés par le bienheureux Laurent, pendant sa vie et après sa mort.

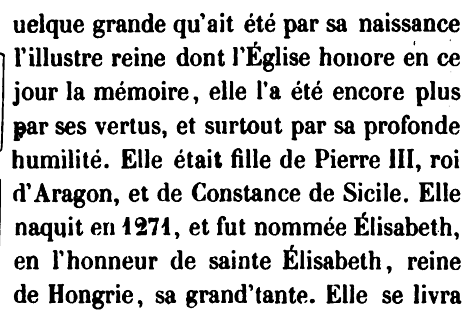




REINE DE PORTUGAL.



8 JUILLET.



Quelque grande qu'ait été par sa naissance l'illustre reine dont l'Église honore en ce jour la mémoire, elle l'a été encore plus par ses vertus, et surtout par sa profonde humilité. Elle était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance de Sicile. Elle naquit en 1271, et fut nommée Élisabeth, en l'honneur de sainte Élisabeth, reine de Hongrie, sa grand'tante. Elle se livra à la pratique de la vertu dès ses plus tendres années. A l'âge de huit ans, elle récitait régulièrement l'office de l'Eglise, et elle en observait exactement les jeûnes. La haute réputation où elle était parvenue, jointe à une éclatante beauté, la fit rechercher par les plus grands princes de l'Europe, et elle épousa à l'âge de douze ans Denis, roi de Portugal.

Élisabeth, parvenue au trône dans un âge où les personnes de son sexe ne songent qu'à goûter les

plaisirs du monde, ne diminua rien de sa ferveur. Elle sut allier, aux devoirs attachés à son rang, une fidélité inviolable à ses exercices de piété. Les abstinences prescrites par l'Église ne lui suffisaient pas, elle jeûnait encore les samedis et les veilles des fêtes de la sainte Vierge.

La charité pour les indigents était une des vertus qu'on admirait principalement dans sainte Élisabeth. Par ses soins, les pauvres étrangers étaient pourvus de logements et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait faire une exacte recherche des indigents honteux, et leur fournissait secrètement de quoi subsister d'une manière conforme à leur état. Elle visitait les malades, les servait et les pansait de ses propres mains. Elle fit divers établissements dans toutes les parties du royaume; elle fonda entre autres, à Coïmbre, un hôpital près de son palais, et à Torres-Novas, une maison pour les femmes repenties, avec un autre hôpital pour les enfants trouvés. Indifférente à tout ce qui la regardait personnellement, elle ne s'occupait que des moyens de procurer du soulagement aux malheureux, et paraissait vivre uniquement pour eux. Tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs. Elle aimait et respectait son mari; elle lui était soumise, et supportait ses défauts avec patience.

Denis avait d'excellentes qualités : il aimait la justice; il était brave, humain et compatissant; mais il n'observa pas toujours les saintes lois du mariage, et il scandalisa la cour par des désordres dont sainte Élisabeth souffrit la première. Les prières de la sainte finirent par obtenir leur juste récompense; Denis renonça à ses passions, et vécut, depuis, selon l'esprit de Dieu. Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion, qu'arriva l'événement que nous allons rapporter.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre; et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres*, et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé : il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. » Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle



qui était commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le délateur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four, et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné, en le voyant de retour contre son attente; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Le roi Denis, qui régnait depuis quarante-cinq ans, tomba malade. Élisabeth lui donna les plus grandes marques d'attachement et d'affection. Elle le servait elle-même, et ne sortait presque jamais de sa chambre que pour aller à l'église. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, fit paraître une sincère pénitence. Il mourut à Santarem le 6 de janvier 1325. Lorsqu'il eut expiré, la reine alla prier pour lui dans son oratoire; puis elle se consacra au service de Dieu, en prenant l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Elle assista aux funérailles de son mari, et suivit son corps jusqu'à l'église des cisterciens d'Odiveras, que le prince avait choisie pour sa sépulture.

Elle désirait se consacrer à la pénitence, par la profession religieuse; mais elle en fut d'abord détournée par des motifs de charité. On lui fit observer que sa retraite l'empêcherait de répartir elle-même ses revenus sur une foule d'infortunés qui n'avaient d'autre ressource que sa charité inépuisable. Ainsi elle se contenta de porter l'habit du tiers-ordre de Saint-François, et de vivre dans une maison attenante au monastère, où elle rassembla quatre-vingt-dix religieuses.

La guerre s'étant allumée entre le fils d'Élisabeth, Alphonse IV, surnommé *le Brave*, roi de Portugal, et Alphonse XI, roi de Castille, les deux princes se hâtèrent de lever chacun une armée. Cette nouvelle pénétra la sainte d'une vive douleur. Elle résolut de prévenir les malheurs de la guerre, en éteignant le feu de la discorde. Comme on voulait lui persuader de différer son voyage, à cause des chaleurs qui régnaient alors, elle répondit qu'il n'y aurait peut-être jamais de circonstance où elle dût être plus disposée à faire le sacrifice de sa vie, s'il le fallait. A peine eut-on appris qu'elle était en route, que l'animosité diminua dans les cœurs. Enfin elle arriva à Estremoz, sur les frontières de Portugal



et de Castille, où était son fils, et elle l'exhorta fortement à faire la paix.

La fièvre dont elle fut prise en arrivant annonça bientôt qu'elle touchait à la fin de sa vie. Elle se confessa plusieurs fois, reçut le saint viatique à genoux et aux pieds de l'autel, puis le sacrement de l'extrême-onction. Elle montra pendant toute sa maladie une grande dévotion pour la sainte Vierge, qu'elle invoquait très-fréquemment; elle paraissait remplie de joie et de consolation intérieure. Elle mourut entre les bras de son fils, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra chez les clarisses de Coïmbre, et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. En 1612, on leva de terre son corps, qui se trouva intact, et qui est aujourd'hui renfermé dans une châsse magnifique. Urbain VIII canonisa la servante de Dieu en 1625, et fixa sa fête au 8 juillet.

SAINT PROCOPE,

MARTYR EN PALESTINE.

Saint Procope était né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appelé Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste : il y fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syro-chaldaïque. C'était, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme divin, qui avait toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture; encore passait-il souvent deux ou trois jours sans manger. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs; mais il était encore plus versé dans la connaissance des livres saints.

Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303, Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. On l'arrêta à Bethsan, et on le conduisit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens. Paulin, gouverneur de la province, auquel il fut présenté, lui ordonna de sacrifier aux dieux; mais le saint lui répondit qu'il n'y avait qu'un Dieu créateur et conservateur du monde. Paulin lui ayant dit alors de sacrifier aux empereurs, c'est-à-dire, à Dioclétien, à Hercule, à Galère et à Constance, il refusa aussi de le faire. Le gouverneur le condamna à être décapité. Saint Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *grand martyr*.



SAINT THIBAUD,

ABBÉ DES VAUX DE CERNAY.

Thibaud, né au château de Marly, a été, par ses vertus, le principal ornement de l'illustre famille de Montmorency. Bouchard de Montmorency, son père, le fit élever d'une manière conforme à sa naissance, et l'engagea depuis dans la profession des armes, à laquelle sa maison avait fourni un grand nombre de héros. Il eut le bonheur, dès ses premières années, de craindre l'air contagieux du monde, et il se crut redevable de cette grâce à la dévotion qu'il avait toujours eue pour la sainte Vierge. Il donnait un temps considérable à la prière, et allait souvent visiter l'église de l'abbaye de Port-Royal, fondée en 1204 par Matthieu de Montmorency, et libéralement dotée par son père : ce qui l'en a fait regarder comme le second fondateur.

Le saint, dégoûté de plus en plus du siècle, se retira chez les cisterciens des Vaux de Cernay, et y prit l'habit monastique en 1220. Ses éminentes vertus le rendirent l'admiration de la communauté, qui l'élut pour abbé en 1234. Il gouverna ses frères avec autant de sagesse que de charité; il leur inspira par ses exemples l'amour de la pauvreté, du silence, de la prière et des autres vertus religieuses. Il fut singulièrement estimé du roi saint Louis, du célèbre Guillaume, évêque de Paris, et de plusieurs autres personnages illustres. La réputation qu'il s'était acquise par son gouvernement lui fit donner la supériorité générale des abbayes de Port-Royal-des-Champs, du Trésor dans le Vexin, et de Breux-Benoît au diocèse d'Évreux. Sa bienheureuse mort arriva le 8 décembre 1247. Il est honoré le 8 juillet aux Vaux de Cernay, où l'on va visiter sa châsse aux fêtes de la Pentecôte. Dans d'autres églises on fait sa fête le 9 du même mois.

SAINTE ANATOLIE.

9 JUILLET.

L'illustre Anatolie, vierge et martyre, dont le martyrologe romain fait mention en ce jour, était originaire de Rome. Elle eut le bonheur d'être élevée, comme sa sœur Victoire, dans la religion chrétienne. Elles per-



dirent fort jeunes leurs parents, qui leur laissèrent des biens considérables. Elles vivaient ensemble dans la retraite, occupées à faire de bonnes œuvres, et ne pensant qu'à assurer leur salut. Mais l'éclat de leur beauté et leurs grands biens engagèrent deux jeunes seigneurs, nommés Aurélien et Eugène, à les rechercher en mariage.

Aurélien ne trouva point dans Anatolie d'opposition à sa demande; Eugène, au contraire, en trouva beaucoup dans Victoire. Le motif d'Anatolie était qu'elle emploierait en bonnes œuvres le surcroît de biens que lui procurerait ce mariage, et qu'elle pourrait gagner à Jésus-Christ Aurélien, qui était idolâtre. Victoire, qui la voyait prête à se fiancer, lui dit : « Comment pouvez-vous, ma sœur, choisir un autre époux que Jésus-Christ? Ne lui avez-vous pas engagé votre cœur, et seriez-vous assez malheureuse pour lui manquer de foi? » Anatolie, frappée de cette exhortation, renonce au mariage. Les deux jeunes seigneurs, outrés, obtiennent la permission d'enlever les deux vierges, et mettent tout en usage pour les déterminer à les épouser.

Ces deux fidèles épouses de Jésus-Christ firent bien voir que rien ne les séparerait de leur divin époux, et on ne put les déterminer à transgresser le vœu qu'elles avaient fait de renoncer au monde. Leur piété et quelques miracles opérés par Anatolie ayant provoqué, parmi les païens, un grand nombre de conversions, l'empereur, à qui on en fit un rapport, ordonna qu'on les plongeât dans un cachot; ce qui fut exécuté. Les agents du prince idolâtre, surpassant leur maître en cruautés, jetèrent dans la prison d'Anatolie un serpent énorme, qui devait immanquablement l'étouffer dans ses replis. Mais le monstre respecta la servante de Dieu; et le geôlier, témoin de ce miracle, se fit chrétien et souffrit le martyre pour sa nouvelle croyance. L'empereur condamna alors Anatolie au dernier supplice, et des soldats envoyés dans son cachot la percèrent de leurs épées. Quelque temps après, sa sœur reçut également la palme du martyre.

SAINT ÉPHREM,

D'ÉDESSE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint diacre fut le plus illustre des docteurs qui brillèrent dans l'Église de Syrie, par leur doctrine et leurs écrits. Il naquit à Nisibe,

ville considérable de la Mésopotamie, située sur le bord du Tigre. Ses parents vivaient à la campagne, et subsistaient du travail de leurs mains; mais ils avaient été ennoblis par le sang des martyrs de leur famille, et ils avaient eux-mêmes confessé Jésus-Christ, sous Dioclétien et ses successeurs.

Éphrem fut consacré à Dieu dès son enfance; il ne reçut le baptême qu'à dix-huit ans. Il avait eu, avant ce temps-là, à se reprocher certaines fautes que la délicatesse de sa conscience lui grossissait extrêmement, et qu'il ne cessa jamais de pleurer, se reprochant continuellement son ingratitude envers Dieu. Le saint, dans sa *Confession*, s'accuse lui-même de quelques-unes de ces fautes qu'il avait commises dans son jeune âge, et sur lesquelles il gémit tant que dura sa vie. La première était d'avoir, en jouant, chassé la vache d'un voisin sur des montagnes où elle avait été dévorée par les bêtes; la seconde, d'avoir une fois douté si la Providence s'étendait à toutes nos actions. Il exagère beaucoup celle-ci, quoiqu'elle fût arrivée avant son baptême, et que le doute n'eût été qu'une pensée vague, et nullement réfléchie. Il remercie Dieu, dans son *Testament*, de ce que, depuis son baptême, le ciel l'a préservé de toute autre erreur dans la foi; il ajoute qu'il a de grandes grâces à rendre au Seigneur, pour lui avoir découvert, après la tentation, la folie de l'erreur où il était, et l'aveuglement qu'il y avait à vouloir pénétrer les secrets de la Providence.

Saint Éphrem, depuis son baptême, fut vivement frappé de la crainte des jugements de Dieu. Toujours il avait présent à l'esprit le compte rigoureux que nous rendrons de toutes nos actions. Il prit l'habit monastique pour ne plus s'occuper que des vérités éternelles, et se mit sous la conduite d'un saint abbé, qui lui permit de vivre dans un ermitage séparé de la communauté.

C'était une coutume dans les monastères d'Égypte et de la Mésopotamie, que chaque religieux travaillât des mains, et vînt à la fin de chaque semaine rendre compte de son travail au supérieur. Le travail était toujours pénible, afin qu'il pût faire une partie de la pénitence de ceux qui s'y consacraient. Il devait aussi être de telle nature, qu'il n'empêchât point l'âme d'être constamment unie à Dieu : aussi les moines avaient-ils coutume d'y joindre toujours la prière et la méditation. C'était pour cela qu'on ordonnait d'abord aux jeunes novices d'apprendre le Psautier par cœur. Quand ils avaient pris sur leur travail de quoi fournir à leur subsistance, ils distribuaient aux pauvres le reste du salaire. Ephrem pratiquait rigoureusement la vertu de pauvreté, et il suffit, pour s'en



convaincre, de se rappeler ces paroles de son *Testament* : « Ephrem n'a « jamais possédé ni bourse, ni bâton, ni quoi que ce soit au monde; son « cœur n'a point eu d'affection pour l'or ou l'argent, ni pour aucune « sorte de biens temporels. » Il était naturellement porté à la colère; mais il avait si parfaitement vaincu cette passion, que la vertu opposée était devenue une de celles qui brillaient le plus en lui, et qu'on l'appelait ordinairement *la douceur*, ou *le pacifique de Dieu*. Jamais on ne le vit contester ou disputer avec personne; les larmes et les prières étaient les armes qu'il employait contre les pécheurs endurcis. Il se méprisait souverainement, et désirait que les autres eussent de lui la même idée, et qu'ils le regardassent comme indigne d'être compté parmi les créatures. Son humilité, qui paraissait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, se fait principalement remarquer dans ses écrits, et surtout dans ses deux livres intitulés : *Confessions*.

Saint Ephrem passa plusieurs années dans le désert, toujours recueilli et détaché des objets sensibles. Il y vivait, suivant l'expression de saint Grégoire de Nazianze, comme n'ayant point de corps, et étant hors du monde. Son zèle lui attira diverses persécutions, de la part de certains moines qui ne suivaient pas leurs règles; mais il trouvait une grande consolation dans les exemples et les conseils de saint Julien, dont il a écrit la vie. Il ne se découragea point lorsque la mort lui eut enlevé ce serviteur de Dieu. Ce fut aussi vers le même temps, c'est-à-dire en 338, qu'il perdit saint Jacques, évêque de Nisibe, qui dirigeait sa conscience.

Peu de temps après, Dieu lui inspira le dessein de quitter sa patrie. Il se rendit à Edesse, pour y vénérer des reliques qu'on croit être celles de l'apôtre saint Thomas. Il avait aussi un ardent désir de visiter les anachorètes qui demeuraient sur les montagnes de cette ville.

Durant le séjour que saint Ephrem fit à Edesse, il y fut universellement estimé et respecté. Ayant été ordonné diacre, il y devint l'apôtre de la pénitence, qu'il prêcha avec autant de fruit que de zèle. De temps en temps il retournait dans son désert, pour s'y renouveler dans l'esprit de prière et de componction. Toutes les fois qu'il en sortait, on le voyait pénétré d'une ardeur toute nouvelle, qu'il manifestait par la force et l'onction avec lesquelles il annonçait les vérités du salut. La nature lui avait donné un rare talent pour la parole, et ce talent, il l'avait perfectionné par l'étude et l'exercice de la contemplation. Il était poëte, et assez versé dans la dialectique; mais il ignorait les autres parties de la philosophie grecque. Ce défaut de connaissance était racheté en lui par un grand sens, par une pénétration singulière, et par le soin qu'il prenait

de bien méditer les livres saints. A la connaissance des dogmes de la foi catholique, il joignait une intelligence parfaite de l'Ecriture. Il savait supérieurement la langue syriaque, dans laquelle il a écrit avec beaucoup de pureté et d'élégance. Ses expressions coulaient avec la rapidité d'un torrent, quoique cependant elles ne répondissent point à l'impétuosité et à la multitude des pensées qui lui venaient, en parlant sur les sujets de piété. Comme il concevait les choses avec netteté, sa diction était pure et agréable. Ses idées, pour être sublimes, n'en étaient pas moins faciles à saisir. Son style simple et aisé attachait singulièrement. Le saint parlait d'ailleurs avec tant de douceur et d'abondance, il avait un ton de voix si naturel, il était si vivement pénétré de ce qu'il disait, qu'on ne pouvait résister à ses discours. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales, dont l'application est très-heureuse chez lui, et qui ont une grâce et une beauté telles, qu'on ne peut les faire passer dans une traduction.

Le saint docteur amena plusieurs idolâtres à la connaissance de la vérité; il convertit aussi un grand nombre d'hérétiques. Saint Jérôme fait un bel éloge du livre qu'il composa contre les macédoniens, pour prouver la divinité du Saint-Esprit. Il établit l'efficacité de la pénitence, contre les novatiens qui, quoiqu'ils fussent les plus orgueilleux de tous les hommes, ne parurent devant lui, selon l'expression de saint Grégoire de Nysse, que comme des enfants sans force et pleins de timidité. Il ne remporta pas une victoire moins éclatante sur les millénaristes, les marcionites, les manichéens, et les disciples de l'impie Bardesanes. Cet hérésiarque niait la résurrection de la chair, et avait répandu ses erreurs à Edesse, par le moyen de certains vers que le peuple avait appris à chanter. Saint Ephrem, pour remédier au mal, fit apprendre aux habitants de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés, et qui contenaient la doctrine catholique.

Vers l'an 376, Apollinaire commença à dogmatiser publiquement. Il soutenait qu'il n'y avait point eu d'âme humaine en Jésus-Christ, et qu'elle avait été suppléée en lui par la personne divine. Il concluait de là que Jésus-Christ n'était point véritablement homme; qu'il avait bien pris un corps, mais non pas toute la nature humaine. Saint Ephrem, oubliant son grand âge, parut sur les rangs, attaqua vigoureusement l'apollinarisme, et le terrassa. Il étouffa encore plusieurs autres hérésies dans leur naissance. Son invincible patience le fit triompher de la fureur des ariens sous l'empereur Constance, et de celle des idolâtres sous Julien l'Apostat.



Ce fut en conséquence d'un avertissement du ciel, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il entreprit, vers l'an 372, un long voyage, pour faire une visite à saint Basile. Arrivé à Césarée, il se rendit à la grande église, où prêchait le saint archevêque. Après le sermon, Basile l'envoya chercher, et lui demanda, par le moyen d'un interprète, s'il n'était point Ephrem, ce serviteur de Jésus-Christ. « Je suis, répondit celui-ci, cet « Ephrem qui est bien éloigné du chemin du ciel. » Puis, fondant en larmes et prenant un ton de voix plus élevé, il dit : « O mon père! ayez « piété d'un misérable pécheur, et daignez le conduire dans la véritable « voie. » Saint Basile lui donna, conformément à ses désirs, des règles pour mener une vie sainte. Il eut avec lui plusieurs entretiens sur des matières de piété, et conçut pour sa personne une vénération singulière. Avant de le laisser partir, il éleva son compagnon au sacerdoce.

De retour à Edesse, Ephrem se renferma dans une petite cellule, où il se prépara avec une nouvelle ferveur au passage de l'éternité, et où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Il écrivit alors ses soixante-seize *Parénèses :* ce sont des exhortations touchantes sur la pénitence, et qui consistent principalement en prières très-affectives, dont plusieurs ont été insérées dans l'office de l'Église, par les Syriens. Le saint s'y exprime ainsi en parlant de lui-même : « Je suis sur le point de mourir. « Je fais mon testament pour tous ceux qui, après moi, aimeront la vertu. « Persévérez nuit et jour dans la prière. Semblables au laboureur qui « travaille sans cesse pour se procurer une abondante moisson, n'in- « terrompez jamais vos pieux exercices. Priez sans interruption. »

Les circonstances de la mort de saint Ephrem sont très-édifiantes; nous allons en rapporter les principales. Durant sa dernière maladie, il dit à ses disciples et à ses amis : « Ne chantez point d'hymnes funéraires quand « on m'enterrera, et ne permettez point qu'on me fasse d'éloge funèbre. « N'enveloppez mon corps dans rien de précieux, et n'élevez aucun « monument à ma mémoire. Traitez-moi en pèlerin; car je suis vérita- « blement pèlerin et étranger sur la terre, comme mes pères l'ont été. » Sachant que plusieurs personnes préparaient de riches étoffes pour ses funérailles, il en marqua une grande douleur, et demanda que ces étoffes fussent vendues au profit des pauvres.

Toute la ville était assemblée devant la porte du saint, et l'on tâchait d'approcher de lui le plus qu'il était possible, pour entendre les dernières instructions qu'il donnait. Il mourut vers l'an 378, dans un âge fort avancé. Immédiatement après sa mort, on célébra sa fête à Edesse. Les Latins l'ont honoré longtemps le 1er de février, et les Grecs le 28



janvier. Le véritable martyrologe de Bède met sa mort au 9 juillet; ce qui s'accorde avec Pallade, qui dit qu'il mourut au temps de la moisson.

LES SEPT FRÈRES,

MARTYRS,

ET SAINTE FÉLICITÉ, LEUR MÈRE.

10 JUILLET.

Ces saints, dont les triomphes sont si célèbres dans les écrits des Pères, souffrirent sous Antonin le Pieux. Félicité était une dame romaine, également distinguée par sa vertu et par sa naissance. Elle éleva ses sept enfants dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari, elle servit Dieu, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples, ainsi que ceux de sa famille, arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encourageaient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation.

Les prêtres païens, furieux des pertes que faisait la religion dont ils étaient les ministres, portèrent leurs plaintes devant l'empereur Antonin. « Vous ne pouvez supporter, lui dirent-ils, la hardiesse avec laquelle « Félicité professe la doctrine des chrétiens; plusieurs abandonnent le « culte des dieux immortels, qui sont les gardiens et les protecteurs de « l'empire; cet abandon et la tolérance d'un culte étranger les outragent; « aussi sont-ils extrêmement irrités contre la ville et contre tout l'Etat. « On ne peut les apaiser, qu'en obligeant Félicité et ses enfants à leur « offrir des sacrifices. »

Antonin, qui était lui-même superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il chargea Publius, préfet de Rome, de leur donner satisfaction, et de faire ce qu'ils demandaient pour apaiser les dieux. En conséquence de cet ordre, Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfants. Lorsqu'ils furent venus, il prit la mère à part, et employa tous les moyens possibles pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez « à me connaître, répondit Félicité, et ne vous flattez pas de m'effrayer « par vos menaces, ni de me séduire par vos paroles. J'espère, par la

« vertu de l'esprit de Dieu, qui combattra avec moi, sortir victorieuse « de toutes les épreuves.

— « Malheureuse femme, dit Publius transporté de rage, comment la « mort peut-elle vous paraître si désirable, que vous exposiez vos en« fants à être privés de la vie, et me forciez à la leur ravir par de « cruels tourments?

— « Mes enfants, reprit Félicité, vivront éternellement avec Jésus« Christ, s'ils lui sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices « qui ne finiront point, s'ils sacrifient aux idoles. »

Le lendemain, Publius, étant assis sur son tribunal dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfants; puis s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos enfants, qui sont à « la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux premières charges de « l'Etat.

— « Votre pitié, répondit la sainte, est une impiété réelle, et la pré« tendue compassion à laquelle vous m'exhortez annoncerait la plus « cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit : « Regardez le ciel où Jésus-Christ vous attend avec ses saints; per« sistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. » A ces mots, Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle était bien hardie de donner, en sa présence, de pareils avis, qui montraient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs.

Il résolut de faire une nouvelle tentative, en prenant les saints séparément pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesses. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères; mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez de faire est « contraire à la raison. J'attends de la bonté du Seigneur Jésus, qu'il « me préserve d'une telle impiété. » Le juge ordonna qu'on le battît cruellement, après quoi il le renvoya en prison. Félix, le second des frères, fut ensuite amené. Comme on le pressait de sacrifier, il répondit : « Il « n'y a qu'un seul Dieu, et c'est à lui que nous devons offrir le sacrifice « de nos cœurs. Jamais nous n'oublierons l'amour que nous devons à « Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de la « cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi. » Les autres frères, ayant été interrogés, firent une semblable réponse, et protestèrent que rien ne serait capable de les priver de la récompense éternelle promise aux juges. Martial, qui parla le dernier, dit : « Tous ceux qui ne confessent « pas que Jésus-Christ est vrai Dieu, seront jetés dans un feu qui ne « s'éteindra jamais. » L'interrogatoire fini, les saints souffrirent la peine

du fouet, et furent ramenés en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différents juges, et condamnés à divers genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie sous de violents coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté la tête en bas dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière, quatre mois après. Elle est nommée le 23 de novembre dans le martyrologe romain, qui a consacré le 10 juillet à la mémoire des sept frères. C'est en ce dernier jour que la fête de ces saints est marquée dans l'ancien calendrier romain publié par Buchérius. Il y avait près de la voie Salarienne et sur le tombeau de sainte Félicité une église bâtie en son honneur.

Réflexions.

Ce fut dans cette église que saint Grégoire le Grand prêcha sa troisième homélie sur les Évangiles, le jour de la fête de la sainte martyre. Voici de quelle manière il s'y exprime : « Félicité, ayant sept enfants, « craignait plus de les laisser sur la terre après elle, que les autres mères « ne craignent de survivre aux leurs. Elle fut plus que martyre, puis- « qu'elle souffrit en quelque sorte ce que souffrait chacun de ses enfants. « Elle combattit la huitième, selon l'ordre du temps; mais elle fut dans « la peine durant toute cette scène sanglante; elle commença son mar- « tyre dans l'aîné de ses enfants, et ne le consomma que par sa propre « mort. Elle reçut une couronne pour elle et pour tous ceux qu'elle « avait mis au monde. En les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de « sa constance. Comme mère, elle éprouvait tout ce que la nature fait « souffrir en pareille circonstance; mais elle se réjouissait dans son « cœur, par les sentiments que lui inspirait l'espérance. » Le même Père prend de là occasion de montrer combien la foi est faible en nous : dans sainte Félicité, elle triomphe de la chair et du sang, et dans nous elle n'est pas capable d'arrêter les saillies de nos passions, ni de détacher nos cœurs de ce monde perfide et corrompu. « Soyons du moins cou- « verts de confusion, ajoute-t-il, en voyant que nous sommes si éloignés « de la vertu de cette sainte, et que nous permettons aux mauvais pen- « chants d'étouffer la foi dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble; « la moindre contradiction nous irrite ou nous décourage, et cependant

« les supplices et la mort même ne purent ébranler l'âme courageuse « de Félicité... Nous pleurons sans cesse lorsque Dieu nous redemande « les enfants qu'il nous avait donnés, tandis que Félicité s'attriste que « les siens ne meurent pas pour Jésus-Christ, et se réjouit de les voir « sceller leur foi par l'effusion de leur sang. »

SAINT ULRICH,

BÉNÉDICTIN.

Saint Ulrich vit le jour à Ratisbonne, vers le commencement du onzième siècle. Son père, nommé Bérold, était un des plus puissants seigneurs de la cour de Henri III, et jouissait d'une grande confiance auprès de ce prince, si rempli d'estime pour les hommes de mérite. Les plus heureuses dispositions se manifestèrent de bonne heure dans le jeune Ulrich, et rien ne fut négligé pour lui donner une éducation brillante. Il avait l'esprit vif et pénétrant; mais ce qui le distinguait davantage, ce qui le faisait surtout admirer et chérir de ses maîtres, c'étaient sa piété et son application à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Comme il avait l'humeur naturellement vive et enjouée, il se défiait des écarts dans lesquels elle aurait pu l'entraîner, et il veillait avec le plus grand soin sur lui-même, de crainte qu'il ne lui échappât quelque chose qui pût offenser Dieu. La grâce lui fit comprendre, dès l'âge le plus tendre, toute la vanité des biens et des plaisirs de ce monde, et lui en fit goûter d'incomparablement plus doux, dans l'entière consécration qu'il fit de lui-même au Seigneur.

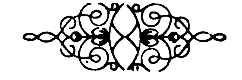
Lorsque son éducation fut achevée, son père le produisit à la cour de l'empereur Henri III, où bientôt il s'acquit l'estime et l'amitié de tous ceux qui la composaient. Chacun admirait sa modestie; la bonté était peinte sur son visage et l'accompagnait partout; sa piété, douce et sans ostentation, édifiait sans choquer personne. L'évêque de Freising, qui était son oncle, l'appela dans son diocèse, lui conféra le diaconat et le fit prévôt de sa cathédrale. Dans cette nouvelle dignité, Ulrich montra de plus en plus combien sa vertu était solide, en s'appliquant tout entier et sans réserve aux devoirs de son état. Il fit régner la régularité dans son chapitre, en donnant lui-même aux chanoines l'exemple de l'exactitude, de la piété et de la ferveur. Ses charités

étaient immenses, et dans un temps de disette on le vit vendre ou engager tous ses biens, pour venir au secours des malheureux.

C'était alors l'usage pour un grand nombre de personnes pieuses, de visiter les lieux saints. Ulrich entreprit et exécuta ce pèlerinage lointain, et puisa dans cette terre sanctifiée par la présence de l'Homme-Dieu, une nouvelle ferveur, un zèle nouveau pour sa sanctification. Aussi à son retour il n'eut plus d'autre pensée que celle de tout abandonner pour cet objet, l'*unique nécessaire en ce monde*. Après de mûres réflexions, il se détermina à entrer dans l'abbaye de Cluny, et il fut admis avec empressement par le saint abbé Hugues. Celui-ci connut bientôt son mérite, le fit ordonner prêtre, et le nomma confesseur de la maison, avec la charge de maître des novices. Plus tard, on lui donna encore la direction des religieuses de Marcignac : preuve de la confiance entière que l'on avait dans sa vertu et dans ses connaissances pour la conduite des âmes.

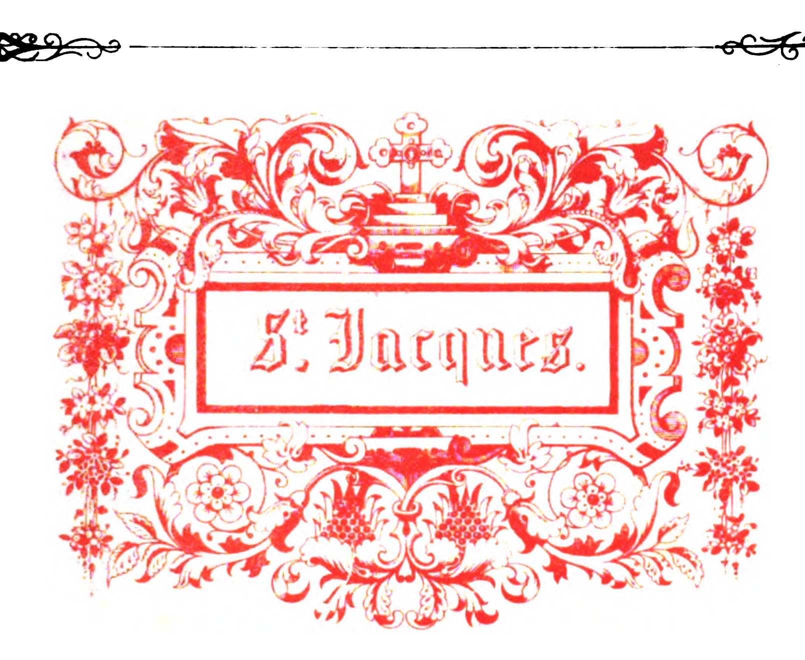
Saint Ulrich devint dans la suite prieur de l'abbaye de Payerne, dans le diocèse de Lausanne, et il eut le bonheur de ramener un nombre infini de pécheurs dans les voies du salut, par ses exemples, ses prières et ses exhortations touchantes. De là le saint religieux passa dans le diocèse de Bâle, où il fit construire un monastère spacieux, avec une église également vaste et élégante. Ce monastère, auquel il donna lui-même le nom de Cella, devint une pépinière de saints, par le soin qu'il eut toujours de n'y admettre que des sujets parfaitement éprouvés et d'une vocation sûre. A une lieue de cet établissement, il en fonda bientôt un second pour toutes les personnes du sexe qui voudraient se retirer dans la solitude.

On croit que saint Ulrich mourut l'an 1093, le 10 juillet. Il avait composé, à la demande du bienheureux Guillaume, abbé de Hirachau, un livre des coutumes et des règles pratiquées à Cluny. Cet ouvrage, divisé en deux parties, fut adopté dans plusieurs monastères d'Allemagne.






S.t Jacques
Evêque de Nisibe.
S.te Elisabeth.
Saint Gal.
Lith. Arbieu.



ÉVÊQUE DE NISIBE.

11 JUILLET.

Saint Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Église syriaque, était de Nisibe, en Mésopotamie, pays qui faisait partie de l'empire d'Orient. La nature l'avait doué d'un beau génie, qu'il cultiva par son application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit dans les sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Ecriture sainte. A peine fut-il entré dans le monde, qu'il aperçut que les partisans de ses maximes étaient dominés par l'ambition, par la vanité, par l'amour des plaisirs; qu'on y vivait dans un tumulte continuel; qu'on n'y trouvait point le temps de rentrer en soi-même; qu'on y négligeait la plus importante de toutes les affaires. La vue de tant de dangers le pénétra d'une sainte frayeur; il résolut d'assurer son salut et d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis.

Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Pendant l'hiver, il y vivait dans une grotte souterraine; il passait dans les bois le reste de l'année. Il joignait de grandes austérités à l'exercice de la prière. Des racines et des herbes crues faisaient toute sa nourriture. Il n'avait d'autre vêtement qu'une tunique et un manteau, faits l'un et l'autre de poil de chèvre. Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il fut à la fin découvert. Plusieurs personnes gravissaient chaque jour les roches escarpées qu'il habitait, pour se recommander à ses prières, et le consulter sur les affaires de leur conscience. Ayant été favorisé du don des miracles et de celui de prophétie, il en donna diverses preuves dans un voyage qu'il fit en Perse pour visiter les églises qui venaient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chancelaient et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi; il amena aussi plusieurs idolâtres à la connaissance de l'Evangile.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe. Il continua toujours le genre de vie qu'il menait sur les montagnes; il ajouta à ses jeûnes et à ses autres austérités une exactitude extrême à remplir les devoirs que lui imposait sa dignité. La conversion des pécheurs et la persévérance des justes étaient deux objets qui l'occupaient continuellement. Il avait aussi un grand soin des pauvres; sa charité pour eux allait si loin, qu'il semblait ne rien posséder que pour soulager leurs misères.

Entre autres miracles de saint Jacques de Nisibe, Théodoret rapporte le suivant. Un jour que le saint était en voyage, une troupe de mendiants vint l'aborder. Ces malheureux, pour tirer de lui quelque argent, prétendirent qu'ils n'avaient point de quoi faire enterrer un de leurs compagnons, qu'ils montrèrent étendu par terre, et qu'ils disaient mort, quoiqu'il fût plein de vie. Le serviteur de Dieu leur donna ce qu'ils demandaient; puis il se mit en prière pour obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission des péchés qu'il avait commis pendant sa vie, et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des saints. Aussitôt qu'il fut parti, les mendiants coururent à leur camarade, afin de partager avec lui le butin qu'ils venaient de faire; mais ils furent étrangement surpris de le trouver véritablement mort. Saisis de douleur et de crainte, ils jettent de grands cris, ils courent après l'homme de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandent pardon de leur faute, le conjurent d'avoir pitié d'eux, et de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint, attendri par leurs



prières et leurs larmes, les reçoit avec bonté, et ressuscite le mort.

Arius ayant semé ses dogmes impies dans plusieurs contrées, saint Jacques sut préserver son Église de la contagion du mal, et mit tout en œuvre pour étouffer l'hérésie naissante. Il assista, en 325, au concile de Nicée; il se trouva aussi à celui qui se tint à Antioche, sous saint Eustache, vers l'an 326. Il était à Constantinople, en 336, lorsque Constantin ordonna à saint Alexandre, évêque de cette ville, de quitter son siége s'il ne voulait pas communiquer avec Arius. Durant les troubles qui s'élevèrent à cette occasion, saint Jacques exhorta le peuple à recourir à Dieu par le jeûne et la prière. Huit jours après, c'est-à-dire le dimanche même où l'on devait recevoir Arius à la communion, cet impie fut trouvé mort dans sa demeure.

Le plus célèbre de tous les miracles de saint Jacques de Nisibe est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des barbares. Il est rapporté par Théodoret dans son Histoire religieuse et dans son Histoire ecclésiastique; par Théophane, par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, et par Philostorge lui-même, qui, étant arien, ne peut être soupçonné d'avoir été trop favorable au saint évêque.

Les Perses vinrent, en 350, mettre le siége devant Nisibe. S'étant emparés de toutes les avenues, ils tournèrent leurs machines contre les murailles, qu'ils sapèrent avec une ardeur à laquelle rien ne paraissait devoir résister. Tous leurs efforts furent pourtant inutiles. Après soixante-dix jours de fatigues, qui n'avaient produit aucun effet, ils construisirent, à une distance considérable de Nisibe, une écluse pour arrêter le fleuve Mygdonius, qui passait à travers cette ville; ils l'abattirent ensuite, lorsque l'eau fut à une très-grande hauteur, en sorte que la violence avec laquelle elle vint frapper une des murailles, y fit une large brèche. Aussitôt ils poussèrent des cris de joie, s'imaginant être vainqueurs; ils renvoyèrent toutefois l'assaut au lendemain, à cause de l'inondation qui les empêchait d'approcher. Le lendemain, en effet, ils se présentèrent devant la ville, sûrs de la victoire; mais ils furent singulièrement étonnés de ne plus voir de brèche: les assiégés avaient élevé une nouvelle muraille avec une promptitude surprenante, excités au travail par le saint évêque, qui, pendant tout ce temps-là, était resté en prière dans l'église. Sapor, roi des Perses, qui commandait lui-même le siége, s'avançant en personne, s'imagina voir sur le rempart un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi, et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire; il crut que c'était l'empereur Constance, et menaça de la mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était à An-

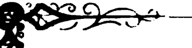


tioche. Sur les nouvelles assurances qu'on lui donna que l'empereur des Romains n'était réellement point à Nisibe, et convaincu que le ciel combattait pour ses ennemis, il lança un javelot en l'air comme pour se venger de ce que la Divinité semblait prendre parti contre lui. Saint Ephrem, qui était alors à Nisibe, pria saint Jacques d'aller sur le rempart considérer l'armée des Perses, et de demander à Dieu la défaite de ces infidèles. Le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, se contenta de prier Dieu de délivrer la ville des malheurs d'un si long siége. Étant monté sur le haut d'une tour, d'où il découvrait la plaine toute couverte d'hommes et de chevaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : « Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier « l'orgueil de vos ennemis, défaites cette multitude par une armée « de moucherons. » Cette prière fut exaucée, et l'on vit renouveler le prodige que Moïse avait autrefois opéré en Egypte pour la délivrance du peuple d'Israël. A peine le saint eut-il cessé de parler, qu'un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient, et mirent en désordre toute l'armée des Perses. Une grande partie de ces troupes fut emportée par la famine et la peste qui survint bientôt après. Sapor, outré de désespoir, mit le feu à ses machines, abandonna le siége qui durait depuis plus de trois mois, et prit la route de Perse avec les débris de son armée.

Le même prince reçut un autre échec devant les murs de Nisibe en 359. Pour s'en venger, il tourna ses armes contre Amide, emporta cette ville, et en fit passer la garnison et la plus grande partie des habitants au fil de l'épée. Ceux de Nisibe attribuèrent leur délivrance à l'intercession de saint Jacques, qui, selon la plus commune opinion, était passé de ce monde dans le séjour de la gloire avant ce dernier siége : il mourut, au rapport de Gennade, sous le règne de Constance, dont la mort arriva en 361. La plupart des modernes mettent celle de saint Jacques en 350, peu après le second siége de Nisibe.

Saint Jacques est mis, comme saint Ephrem, au nombre des plus célèbres docteurs de l'Église de Syrie. Quoique Syrien de naissance, il composa divers traités dans la langue des Arméniens pour l'instruction de ces peuples, et cela à la prière d'un saint évêque nommé Grégoire. Nous avons encore la lettre que Grégoire écrivit à ce sujet à saint Jacques. Il lui promet d'aller le voir, et de passer quelque temps avec lui, afin de se perfectionner par ses leçons dans la connaissance et la pra-





tique de la vertu. « Daignez, lui dit-il, me donner quelques courtes instructions, et m'apprendre quel est le véritable fondement de la vie spirituelle de la foi. Enseignez-moi par quels moyens nous devons élever l'édifice de nos âmes, par quelles bonnes œuvres et quelles vertus on doit l'achever et le porter à sa perfection. » Saint Jacques fit ce que Grégoire lui demandait, et composa de beaux discours qui nous ont été conservés.

Réflexions.

La protection visible que Dieu accorde à ses serviteurs doit nous exciter à mettre en lui notre confiance. Quand bien même, leur dit-il, une mère oublierait le fruit de ses entrailles, jamais je ne vous oublierai. Il les assure qu'il sera toujours leur appui, leur refuge, leur défenseur. Sur quoi saint Chrysostome s'écrie : « Je dis à tous les hommes, à haute « voix, et puissent mes paroles se faire entendre plus loin que le son des « trompettes : un bon chrétien n'a rien à craindre sur la terre, ni de la « part des autres hommes, ni de la part des tyrans, ni de la part du « démon. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* » Que la conduite du Seigneur à l'égard des méchants est bien différente ! il ne les regarde plus comme son peuple ; il ne veille point sur eux avec une providence spéciale ; il les traite comme une vigne stérile et abandonnée ; il est leur ennemi, et s'il jette les yeux sur eux, c'est *pour le mal*, et non *pour le bien*. Quel repos et quelle consolation pourrait goûter un pécheur, qui sait qu'un bras tout-puissant est sans cesse armé contre lui ?

SAINT JEAN DE BERGAME,

MARTYR.

Ce saint était un des évêques les plus distingués du septième siècle. Élevé sur le siége de Bergame du temps du roi Aribert Ier et du pape Vitalien, il trouva son diocèse encore infecté des erreurs de l'arianisme ; mais il travailla à les combattre avec tant de zèle, qu'il parvint à les faire disparaître entièrement du milieu de son troupeau. Ses efforts furent d'abord paralysés par la discorde des deux frères Pertharite et Gondebert, entre lesquels Aribert avait partagé son royaume en mourant, et par l'usurpation de Grimoald, duc de Bénévent. Mais il triompha de tout par sa prudence et son adresse, et dans la suite il trouva même un puissant



appui dans la protection de ce prince, aussi bien que dans Pertharite, qui lui succéda. Un jour qu'il se trouvait à table avec le roi, il crut devoir faire une remontrance paternelle au jeune Cunibert, son fils, qui s'était permis quelque chose contre la justice. Celui-ci en fut vivement choqué, et résolut aussitôt de perdre le saint évêque. Dans cette vue, il fit conduire à l'hôtellerie où il logeait un cheval extrêmement fougueux, et il défendit de lui en donner un autre pour son retour de Pavie à Bergame, espérant par ce moyen qu'il viendrait à bout de lui ôter la vie, sans paraître avoir été son meurtrier aux yeux des hommes. Mais, lorsque Jean le monta, ce cheval se trouva si doux, que tout le monde en fut surpris, et que le jeune prince, étonné et confus, vint se jeter à ses pieds, avouant sa faute et lui demandant pardon de son criminel dessein.

Saint Jean de Bergame fut mis à mort par les ariens, qui le haïssaient, et remporta ainsi la couronne du martyre, le 11 juillet 683.

LA BIENHEUREUSE JEANNE SCOPELLO,

VIERGE DE L'ORDRE DES CARMÉLITES.

Jeanne Scopello naquit en 1428, à Reggio, dans le duché de Mantoue. Ses parents, qui y tenaient un rang distingué, jouissaient d'une grande reputation de vertu, et firent élever leur fille dans toutes les pratiques de la vie chrétienne. Jeanne fut dès son enfance comblée d'abondantes bénédictions; de bonne heure elle résolut de n'avoir jamais d'autre époux que le Sauveur, et malgré les instances, les menaces même de ses parents, qui lui avaient préparé un établissement dans le monde, elle ne voulut jamais consentir à partager son cœur entre Dieu et la terre. Cependant elle consentit à ne point quitter la maison paternelle, mais elle s'y revêtit de l'habit de carmélite, et y vécut de la manière la plus pauvre et la plus austère, jusqu'au moment où elle devint entièrement libre de suivre son attrait pour la vie religieuse, par la mort de son père et de sa mère. Elle renonça à la succession considérable qu'ils lui avaient laissée, et comme elle voulait néanmoins fonder un monastère, elle s'appliqua à recueillir dans cette vue les aumônes et les libéralités des personnes pieuses. Après quatre ans de prières et d'efforts, elle réussit à établir un couvent qui fut appelé Sainte-Marie-du-



Peuple, et elle se plaça avec toutes ses compagnes sous la direction des pères de la congrégation de Mantoue. Jeanne fut aussitôt nommée supérieure de la maison, et s'appliqua à guider ses sœurs dans les voies de la perfection, par l'exemple de toutes les vertus qu'elle leur montrait dans sa personne.

Saintement ennemie de son corps, elle l'affligeait par des jeûnes, des veilles et des mortifications de tous genres. Depuis le jour de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à la fête de Pâques, sa nourriture n'était que du pain et de l'eau. Chaque jour elle donnait au moins cinq heures à la prière, et elle s'appliquait avec tant de ferveur à ce saint exercice, qu'elle obtenait de Dieu toutes les grâces qu'elle lui demandait. Une mère affligée vint un jour lui recommander son fils, nommé Augustin, qui était engagé dans les erreurs des manichéens. Jeanne fait venir au monastère ce pauvre aveugle, et lui représente avec force son égarement. Quelque pressants que fussent les motifs de conversion qu'elle lui présentait, le malheureux n'en fut pas ébranlé, et resta sourd au langage de la charité; mais si les paroles de la sainte fille furent infructueuses, ses prières finirent par obtenir un succès complet. Elle fit au Seigneur une douce violence, et le jeune homme, subitement touché, abjura ses erreurs, les confessa humblement, et donna toutes les marques d'un véritable repentir. La bienheureuse obtint aussi la guérison de Julie Sessi, femme distinguée de la ville de Reggio, qui était attaquée d'une maladie très-grave, et avait réclamé son crédit auprès de Dieu.

A l'âge de soixante-trois ans, se voyant près de sa fin, elle reçut avec beaucoup de dévotion les derniers sacrements de l'Église; puis, ayant appelé près d'elle toutes ses religieuses, elle leur parla avec beaucoup de force et d'onction; les exhortant surtout à la piété, à la charité mutuelle, à l'exacte observance de la règle. Elle rendit son âme à son Créateur le 9 juillet 1491.

Les religieuses de son monastère, qui l'avaient vénérée pendant sa vie, lui conservèrent les mêmes sentiments après sa mort. Au bout de deux ans, ayant trouvé son corps sans corruption, elles en avertirent l'évêque de Reggio, qui, s'étant transporté sur les lieux, vit lui-même avec admiration ce prodige. Il voulut transférer dans un lieu plus apparent les précieux restes de la servante de Dieu, et, à cet effet, il ordonna une procession solennelle, qui attira une grande foule de peuple. A la fin de cette pieuse cérémonie, le saint corps fut placé dans une châsse auprès du maître-autel de l'église du monastère, où il repose maintenant. On y lit une épitaphe très-honorable à la mémoire de la bienheureuse Jeanne.

Ses reliques sont exposées à la vénération publique, et le pape Clément XIV approuva, le 24 août 1771, le culte rendu depuis près de trois siècles à cette sainte carmélite.

SAINT JEAN GUALBERT,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE.

12 JUILLET.

Saint Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble, établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres; mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjugua tellement, que ce qui lui avait paru criminel ne lui offrit plus rien que de légitime. Il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilége de sa naissance. La doctrine évangélique ne s'accordait point avec sa conduite; mais il cherchait à s'étourdir sur ce point, et bientôt les plus puissants motifs de vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût ménagé une circonstance pour lui ouvrir les yeux, et le tirer de l'état déplorable où il était réduit. Voici comment la chose arriva :

Hugues Gualbert avait été tué par un gentilhomme du pays. Jean, son frère, forma le projet de venger sa mort, en ôtant la vie au meurtrier, qui semblait n'avoir rien à craindre des lois. Animé de plus en plus par les discours de son père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Il oublia qu'il ne peut être permis de rendre injure pour injure, et que nous n'avons pas le droit de nous faire justice nous-même. Aveuglé par sa passion, il se persuada que son honneur était intéressé, et qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu en la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence, un jour de vendredi saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance; il met l'épée à la main, et se prépare à la lui passer au travers du corps; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement



frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur, priant pour ses propres bourreaux, amollit la dureté de son cœur; il tendit la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous re-« fuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous ac-« corde non-seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de « me pardonner mes péchés. » S'étant ensuite embrassés l'un l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'ordre de saint Benoît. Etant entré dans l'église du monastère, il y pria devant un crucifix, avec une ferveur extraordinaire. Au sortir de l'église, il alla trouver l'abbé, se prosterna à ses pieds, et lui demanda l'habit monastique. La crainte d'irriter son père fit qu'on lui refusa la grâce qu'il sollicitait; mais du moins il obtint, par sa persévérance, la permission de suivre, en habit séculier, les exercices de la communauté. Quelques jours après, il se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avait emprunté. Son père, informé de la démarche qu'il venait de faire, accourut au monastère, où il éclata en invectives et en menaces contre les religieux de Saint-Miniat. A la fin cependant il s'adoucit, et touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il en fut si satisfait, qu'il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bons sentiments où il était.

Le jeune religieux se livra tout entier aux plus austères pratiques de la pénitence. L'abbé du monastère étant mort, les religieux s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Presque tous les suffrages se réunirent en faveur de Jean Gualbert; mais il fut impossible d'obtenir son consentement, et de lui faire accepter la place à laquelle on venait de le nommer.

Peu de temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux, et alla chercher un lieu où il pût vivre dans une solitude plus entière. Il visita l'ermitage de Camaldoli pour s'y édifier avec ceux qui l'habitaient; puis il gagna une vallée fort agréable, nommée *Vallombreuse* à cause de la multitude des saules qui la couvrent de leur ombre. Le saint y trouva deux ermites, auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de se bâtir un petit monastère, et d'y former une communauté où l'on suivrait la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. L'abbesse de Saint-Hilaire leur donna l'emplacement nécessaire pour la construction des bâtiments. Lorsque le monastère fut achevé, l'évêque de Paderborn, qui avait suivi l'empereur

Henri III en Italie, en vint consacrer la chapelle. Le nouvel ordre fut approuvé, en 1070, par le pape Alexandre II, ainsi que la règle qu'il observait, et qui était la même que celle de saint Benoît, à quelques constitutions près, que saint Jean Gualbert y avait ajoutées. C'est de cette approbation que l'on a coutume de dater la formation de l'ordre de Vallombreuse. Le saint en fut le premier abbé. Il fit porter à ses moines un habit couleur de cendre, et il établit parmi eux l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, l'amour des austérités, de la pénitence, et la charité la plus universelle.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissements considérables. Saint Jean Gualbert fonda le monastère de Saint-Salvi, ceux de Moscetta, de Passignano, de Rozzuolo et de Monte-Salario. Il établit la réforme dans quelques autres, et quand il mourut, il y avait douze maisons qui suivaient son institut. Outre les religieux de chœur, il recevait aussi des frères convers pour vaquer aux fonctions extérieures. On dit que c'est pour la première fois qu'on trouve ainsi les moines divisés en deux classes. Quoi qu'il en soit, cette division fut bientôt adoptée par les autres ordres.

La charité envers les pauvres était une des principales vertus de saint Jean Gualbert; il n'en renvoyait aucun sans lui donner l'aumône, et souvent il lui arriva de vider les magasins de ses monastères pour soulager les indigents.

Le bruit de sa sainteté se répandit presque dans tout le monde chrétien. Le saint pape Léon IX fit le voyage de Passignano pour avoir l'avantage de le voir et de converser avec lui. Les papes Étienne IX et Alexandre II eurent aussi pour sa personne une vénération singulière. Le dernier rapporte que le pays où il vivait fut redevable à son zèle de l'extinction de la simonie.

Le saint ayant été pris d'une fièvre violente à Passignano, fit venir les abbés et tous les supérieurs de son ordre. Après leur avoir annoncé qu'il allait être séparé d'eux, il les exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle; il demanda ensuite les derniers sacrements, qu'il reçut dans de grands sentiments de piété. Il mourut le 12 juillet 1073, à l'âge de soixante-quatorze ans, et fut canonisé, en 1183, par le pape Célestin III.

Réflexions.

Les grâces signalées que reçut saint Jean Gualbert furent en lui le fruit



du pardon d'une injure. Quoi de plus propre à nous toucher, que la circonstance dans laquelle Jésus-Christ nous inculque, par son exemple, le précepte qu'il nous avait fait, de pardonner à nos ennemis? Nous ne méritons plus d'être appelés ses disciples, si, sans égard à ses tourments et à sa dernière prière, nous violons sa loi et conservons de l'aigreur contre notre semblable, auquel il veut que nous pardonnions pour l'amour de lui. Comment pouvoir haïr un homme qui est notre frère à tant de titres, qui est fils du même père, et avec lequel nous espérons jouir d'une félicité commune pendant toute l'éternité? Nous devons infiniment plus à Jésus-Christ qu'aucun homme ne peut nous devoir, puisque le moindre péché est une dette immense. Le Sauveur ne nous demande pas seulement grâce pour notre frère, mais il nous intéresse à la lui accorder, en nous promettant qu'il nous pardonnera comme nous pardonnerons aux autres. Comment, après cela, osons-nous faire entendre nos plaintes à l'occasion des injures que nous recevons, et qui, si elles étaient supportées au moins avec patience, seraient pour nous un moyen d'expier nos fautes, d'obtenir de Dieu miséricorde, et de nous procurer les grâces dont nous avons besoin pour opérer notre sanctification?

SAINT ANDRÉ,

JEUNE ENFANT MIS A MORT PAR LES JUIFS, PRÈS D'INSPRUCK, EN TYROL.

Ce saint enfant naquit le 16 novembre 1459, près d'Inspruck. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut élevé par son parrain, qui habitait une maison sur la grande route qui conduisait à Bolsano. André, jouant un jour dans la rue avec ses petits camarades, fut aperçu par une troupe de Juifs que séduisit sa beauté. Ces malheureux prièrent le parrain de l'enfant de le leur confier, afin de soigner son éducation; ils lui offrirent même une forte somme d'argent. Ils étaient au nombre de dix, ayant un rabbin à leur tête. Dès qu'ils furent maîtres d'André, ils le conduisirent dans une forêt, le placèrent sur un rocher, et le circoncirent en proférant les plus horribles blasphèmes contre le nom de Jésus-Christ. L'enfant voulut appeler du secours : alors, pour étouffer ses cris et empêcher qu'on ne découvrît le crime qu'ils venaient de commettre, ils lui ouvrirent les veines, l'attachèrent en forme de croix à un arbre et se sauvèrent. Dès que la nouvelle de cette horrible mort



fut connue dans le pays, on s'empressa de recueillir les restes du malheureux enfant, et on les ensevelit à Rinn, où le Seigneur attesta la sainteté du jeune martyr par une multitude de guérisons qui y attirèrent en foule des chrétiens. Depuis ce moment, le tombeau du bienheureux André fut visité par les pèlerins de toutes les contrées circonvoisines : on s'y rendit même de plusieurs parties de la France. On croyait que les meurtriers d'André étaient les mêmes que ceux qui, treize ans plus tard, firent subir une mort à peu près semblable à saint Siméon de Trente.

SAINT EUGÈNE,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, ET SES COMPAGNONS, CONFESSEURS, SOUS LES VANDALES.

13 JUILLET.

Il y avait vingt-quatre ans que l'Église de Carthage était sans pasteur. Hunéric permit aux catholiques, en 481, de se nommer un évêque; mais ce fut à de certaines conditions. Eugène, citoyen de Carthage, homme singulièrement estimé pour son savoir, sa piété, son zèle et sa prudence, fut élu d'une voix unanime. Sa conduite dans l'épiscopat le fit respecter même des hérétiques; pour les orthodoxes, ils l'aimaient au point qu'ils se seraient estimés heureux de pouvoir donner leur vie pour lui. Ses aumônes étaient immenses, eu égard à la modicité de son revenu. Il trouvait dans les cœurs de ses diocésains des ressources assurées contre la misère des indigents; d'ailleurs il se refusait presque tout à lui-même, pour avoir de quoi assister les pauvres. Quand on lui représentait qu'il devait réserver quelque chose pour ses propres besoins, il avait coutume de faire cette réponse : « Le bon pasteur devant donner sa vie pour son « troupeau, serais-je excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon « corps? » Il jeûnait tous les jours, et ne faisait qu'un léger repas sur le soir.

Les sentiments d'estime que les ariens avaient conçus d'abord pour lui ne durèrent pas longtemps; ils furent remplacés par des sentiments de haine et de jalousie. Le roi lui envoya dire qu'il lui défendait de s'asseoir sur le trône épiscopal, de prêcher le peuple, et d'admettre dans sa chapelle les Vandales, parmi lesquels il y avait plusieurs catholiques. Le saint fit une réponse conforme à la dignité de son carac-



tère, et dit, à l'occasion du troisième article de la défense, que Dieu lui commandait de ne point fermer la porte de l'église à ceux qui désiraient l'y servir. Hunéric, furieux de cette réponse, persécuta les orthodoxes de mille manières différentes, et surtout les Vandales qui professaient la vraie foi. Il fit mettre des gardes aux portes des églises.

La persécution devint bientôt générale, et tomba sur tous les catholiques indistinctement. Un nouvel orage grondait chaque jour sur leur tête, par la multiplicité des édits qui se succédaient les uns aux autres. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées, et il y en eut plusieurs qui expirèrent dans d'atroces supplices. Des évêques, des prêtres, des diacres et des laïques distingués furent bannis au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize. On les envoya tous dans un désert, où ils n'eurent que de l'orge pour se nourrir. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous en courant au martyre? Qui baptisera nos en- « fants? Qui nous donnera la pénitence? Qui nous délivrera de nos pé- « chés par le bienfait de la réconciliation? Qui nous enterrera après la « mort? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires? « Que ne nous est-il permis d'aller avec vous! »

Eugène ne fut point enveloppé dans cette première proscription, ce qui vint peut-être d'un reste d'égards que l'on avait pour les habitants de la capitale; mais au mois de mai de l'année 483, le roi lui fit dire que sa volonté était que les catholiques, qu'il appelait *homooussiens*, eussent à Carthage, le premier de février, une conférence avec les évêques ariens. Le saint, voyant que les ennemis de la foi seraient juges et parties, répondit que, comme il s'agissait de la cause commune de toutes les Eglises, on devait consulter et inviter à la conférence celles d'outremer, et principalement l'Eglise romaine, qui est le chef de toutes les autres.

Ce fut vers ce temps-là qu'un aveugle nommé Félix vint trouver Eugène, et le pria de lui rendre la vue, disant qu'il ne s'adressait à lui qu'à cause d'une vision qu'il avait eue. Le saint évêque s'excusa d'abord, et allégua pour raison qu'un pécheur comme lui n'était pas fait pour opérer un miracle. A la fin, cependant, il fut obligé de se rendre. Après la bénédiction des fonts baptismaux, qui se faisait le jour de l'Epiphanie, il dit à l'aveugle : « Je vous ai déjà dit que je suis un pécheur, « et le dernier de tous les hommes; mais je prie Dieu de vous traiter

« selon votre foi, et de vous rendre la vue. » En même temps il forma le signe de la croix sur ses yeux, et cet homme vit parfaitement. Toute la ville fut témoin de ce triomphe que la foi venait de remporter sur l'hérésie. Le roi envoya chercher Félix pour s'assurer du fait, et il examina toutes les circonstances du miracle, qui lui parut si évident, qu'il ne lui fut pas possible de le révoquer en doute; mais les évêques ariens tâchèrent de lui persuader qu'Eugène avait eu recours à la magie.

Cependant on ouvrit la conférence qui avait été indiquée pour le premier jour de février. Les catholiques nommèrent dix d'entre eux pour parler au nom des autres. Cyrilla, patriarche des ariens, s'assit sur un trône. Les orthodoxes, qui étaient debout, demandèrent qu'il y eût des commissaires chargés d'écrire ce qui se dirait de part et d'autre. Sur la réponse qu'on leur fit que Cyrilla exercerait cette fonction, ils demandèrent de nouveau par quelle autorité Cyrilla s'attribuait le rang et la juridiction de patriarche. Les ariens, qui n'avaient rien à dire, remplirent de tumulte le lieu de l'assemblée. Ensuite Cyrilla chercha divers prétextes pour empêcher que la conférence n'eût lieu.

Cependant les catholiques présentèrent une confession de foi par écrit. Elle était divisée en deux parties : la première, qui établissait par l'Écriture la consubstantialité du Fils de Dieu, compose tout le troisième livre de l'histoire de Victor de Vite; nous n'avons plus la seconde, qui confirmait la même doctrine par les écrits des Pères. Il paraît que cette confession fut dressée par saint Eugène. Quand on en eut fait la lecture, les ariens trouvèrent mauvais que les orthodoxes prissent le nom de catholiques, quoiqu'il leur fût donné universellement, même par les hérétiques, comme saint Augustin l'observait quelque temps auparavant. A la fin les ennemis de l'Église prévalurent, et l'on rompit tout à coup la conférence.

Le 25 de février de la même année 484, le roi, par un édit qu'il méditait depuis longtemps, ordonna une persécution générale. On chassa les ecclésiastiques des villes, et on leur défendit d'exercer aucune fonction dans le pays. Tous les catholiques furent déclarés inhabiles à hériter, et à disposer de leurs biens, de quelque nature qu'ils fussent. Les bourreaux qu'on envoya de tous côtés tourmentèrent plusieurs orthodoxes de la manière la plus barbare, et en mirent à mort un grand nombre. Une femme nommée Denyse avait été cruellement traitée, et sa patience n'avait pas peu contribué à soutenir les autres fidèles. Toute son inquiétude était que Majoric son fils, jeune, et d'une complexion



délicate, ne se laissât ébranler. S'étant aperçue qu'il tremblait à la vue des tourments qu'il allait endurer : « Mon fils, lui dit-elle en jetant sur « lui un regard sévère, souviens-toi que nous avons été baptisés au nom « de la Trinité, dans le sein de l'Église notre mère. » Le jeune homme, encouragé par ces paroles, souffrit le martyre avec une constance admirable. Sa mère l'enterra dans sa propre maison, afin de pouvoir offrir tous les jours sur son tombeau des prières à la sainte Trinité, et de se fortifier par l'espérance de lui être réunie au dernier jour. Sa sœur Dative et le médecin Émilius son parent eurent, ainsi que beaucoup d'autres, le bonheur de donner aussi leur vie pour la foi.

A Typase, dans la Mauritanie Césarienne, on arrêta plusieurs catholiques qui avaient assisté à la célébration des divins mystères dans une maison particulière, et, par ordre du roi, on leur coupa la langue et la main droite.

Hunéric déchargea le poids de sa fureur sur beaucoup d'autres fidèles, et principalement sur les Vandales qui avaient abjuré l'arianisme. Les rues de Carthage n'offraient partout que de tristes spectacles de sa cruauté. On voyait partout des hommes sans mains, sans yeux, sans nez ou sans oreilles; d'autres avaient la tête enfoncée dans les épaules, pour avoir été suspendus en l'air par les mains, au haut des maisons, où ils servaient de jouet aux barbares. Plus de quatre cent soixante évêques furent amenés à Carthage. Quatre-vingt-huit d'entre eux moururent des tourments qu'on leur fit souffrir; quelques-uns recouvrèrent leur liberté, et les autres furent bannis. On comptait parmi ces derniers saint Eugène, auquel on ne permit pas même de dire adieu à ses amis; mais il trouva le moyen d'écrire à son troupeau une lettre, qui nous a été conservée par saint Grégoire de Tours. Il s'y exprime ainsi, en adressant la parole à ses diocésains : « Je vous demande avec larmes, je vous ex-« horte, je vous conjure par le redoutable jour du jugement et par la « lumière formidable de l'avénement de Jésus-Christ, de rester fermes « dans la profession de la foi catholique... Conservez la grâce d'un seul « baptême et l'onction du chrême. Que personne d'entre vous ne souffre « qu'on le rebaptise. » Il parlait de la sorte, parce que les ariens d'Afrique, semblables aux donatistes, rebaptisaient ceux qui embrassaient leur secte. « Si je retourne à Carthage, ajoute-t-il, je vous verrai en cette « vie; si je n'y retourne pas, je vous verrai en l'autre. Priez pour nous, « et jeûnez, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la misé-« ricorde de Dieu : mais souvenez-vous surtout qu'il est écrit que nous « ne devons pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps. »

Saint Eugène fut conduit dans une contrée déserte de la province de Tripoli, et confié à la garde d'Antoine, évêque arien, homme barbare, qui le traita avec la dernière indignité. Le saint ajoutait à ses souffrances des austérités volontaires, portait un rude cilice, couchait sur la terre nue, et passait en prières une partie considérable de la nuit. Étant tombé malade, Antoine l'obligeait à prendre des choses entièrement contraires à sa maladie. Il guérit cependant, par une protection spéciale de Dieu.

Hunéric, qui avait persécuté l'Église avec tant de cruauté, périt misérablement au mois de décembre de l'année 484, après avoir régné huit ans. Son fils Hildéric ne lui succéda point comme il l'avait vivement désiré; mais il eut pour successeur son neveu Gontamond, que la maturité de son âge rendait plus propre à porter le poids de la couronne. En 488, ce prince rappela saint Eugène à Carthage, et fit rouvrir, à sa prière, les églises des catholiques; il permit aussi aux prêtres de revenir du lieu de leur exil.

Gontamond étant mort en 496, son frère Trasimond monta sur le trône. Ce prince affecta souvent de se couvrir du voile de la modération. Quelquefois, il est vrai, il paraissait protéger la bonne cause; mais dans d'autres occasions, il employait tout son pouvoir pour l'opprimer.

Ce fut par son ordre que les juges condamnèrent Eugène, Longin, et Vindémial, évêque de Caps en Afrique, à perdre la tête. Vindémial mourut par le glaive. Saint Eugène fut conduit au lieu du supplice, ne cessant de protester qu'il aimait mieux perdre la vie que d'abandonner la foi de l'Église. On le ramena cependant à Carthage, d'où on le bannit en Languedoc, pays alors soumis à Alaric, roi des Visigoths, qui était aussi arien. Il mourut le 13 juillet 505, dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Miance près d'Albi, lequel a pris depuis le nom du saint martyr Amarand, enterré dans ce lieu.

Réflexions.

Les saints aimaient mieux se voir dépouillés de tous leurs biens temporels, et souffrir même la mort, que de perdre le précieux trésor de la foi. La foi est une lumière surnaturelle que Dieu nous communique. Semblable à cette colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le désert, elle dissipe les ténèbres qui dérobent la vue du chemin par lequel nous devons marcher pour parvenir à la félicité; elle est la semence, ou plutôt la racine de la vie spirituelle, et le principe de toute vertu



méritoire du ciel. « Oui, dit Ambroise, elle est le fondement de toutes « les vertus. O foi, s'écrie-t-il dans un autre endroit, ô foi plus riche « que tous les trésors, plus efficace et plus souveraine que tous les « remèdes ! »

SAINT ANACLET,

PAPE ET MARTYR.

Nous n'avons aucun détail sur la vie de ce saint pape. Il fut le successeur de saint Clément, et gouverna l'Église neuf ans et trois mois, selon le pontifical de Libère et un registre manuscrit fort ancien qui se garde dans la bibliothèque du Vatican ; mais quelques pontificaux modernes le font siéger douze ans et trois mois. Il peut être arrivé, suivant Berti, qu'il ait gouverné comme vicaire pendant les trois années que saint Clément passa en exil. Il vit avec la plus sensible douleur les ravages que causait dans le troupeau de Jésus-Christ la troisième persécution que Trajan, alors en Orient, excita contre l'Église en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces temps orageux. Des martyrologes très-anciens lui donnent le titre de martyr.

SAINT BONAVENTURE,

CARDINAL-ÉVÊQUE, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

14 JUILLET.

Saint Bonaventure, la gloire et l'ornement de l'ordre de saint François, a été surnommé *le Docteur séraphique*, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité, et de la connaissance profonde qu'il avait des sciences ecclésiastiques. Il naquit, en 1221, à Bagnarea, en Toscane. Son père et sa mère, tous deux recommandables par leur piété, se nommaient Jean de Fidenza et Marie Ritelli. Il reçut au baptême le nom de Jean ; mais à la suite de l'événement que nous allons rapporter, il prit celui de Bonaventure.

A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison



par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le saint, touché de compassion, se mit en prières, et le malade se trouva si parfaitement guéri qu'il n'éprouva depuis aucune incommodité jusqu'au temps où il plut au Seigneur de l'appeler à lui. Saint François, à son lit de mort, ayant revu celui qu'il avait miraculeusement sauvé par sa puissante intercession, lui prédit toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait, et s'écria tout à coup dans un ravissement prophétique : *O buona ventura!* paroles italiennes qui signifient : *O la bonne rencontre!* De là vint le nom de *Bonaventure* qui fut donné à notre saint. Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit un grand soin de lui inspirer, dès ses premières années, de vifs sentiments de piété. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres; mais ceux qu'il fit dans la science des saints furent encore plus extraordinaires.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre de Saint-François, et reçut l'habit des mains d'Haymon, qui en était alors général. Il nous apprend lui-même, dans son prologue de la vie de saint François, qu'il embrassa cet état, et qu'il fit ses vœux en reconnaissance de ce que saint François lui avait conservé la vie par ses prières, et dans la résolution de servir Dieu avec toute la ferveur dont il serait capable.

Peu de temps après, on l'envoya à Paris pour qu'il y achevât ses études. Il se rendit très-habile dans la connaissance de la philosophie scolastique, et dans les parties les plus sublimes de la théologie; mais il rapportait toutes ses études à la gloire de Dieu et à la sanctification de son âme, et il avait soin de se prémunir contre la dissipation et contre une vaine curiosité; par là il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière.

Sa vie était si pure, ses passions étaient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Hales avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification était le principal moyen qu'il employait pour s'entretenir dans l'innocence; ses austérités étaient extraordinaires. On remarquait cependant sur son visage une certaine gaieté qui provenait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent lui-même répéter cette maxime : « La joie « spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui ha- « bite dans une âme. » A la pratique de la mortification, il ajoutait celle de la plus grande humilité. Quand l'éclat de ces vertus le trahissait malgré lui, il embrassait de nouvelles humiliations pour diminuer la



haute idée que l'on concevait de lui, ou du moins pour se fortifier contre le poison de la vaine gloire.

Saint Bonaventure se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres, à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure de grâce proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devait exercer. Il n'envisageait le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement; et plus il en connaissait l'excellence et la dignité, plus il s'humiliait en considérant qu'il était sur le point d'en être honoré. Il fit, pour son action de grâces après la messe, la belle prière qui commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine,* et dont l'Église recommande la récitation à tous les prêtres qui viennent de célébrer l'auguste sacrifice. Il annonçait la parole de Dieu avec autant de force que d'onction, et il réussissait merveilleusement à allumer dans ses auditeurs le feu sacré qui le brûlait lui-même. Pour se faciliter les moyens de bien remplir cette importante fonction, il écrivit le livre intitulé *Pharetra*, qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées fort touchantes tirées des ouvrages des Pères de l'Église.

Vers le même temps, on le chargea du soin d'enseigner dans l'intérieur du couvent. Après la mort de Jean de la Rochelle, on le nomma pour remplir la chaire publique de l'université. Il n'avait que vingt-trois ans, il en fallait vingt-cinq pour exercer cet emploi; mais on crut pouvoir se dispenser de la règle en faveur de Bonaventure. Ses rares talents lui eurent bientôt acquis une admiration universelle. Il continua, comme auparavant, d'étudier aux pieds de son crucifix.

Alexandre IV ayant terminé en 1356 la dispute qui s'était élevée entre l'université de Paris et les réguliers, on invita saint Thomas et saint Bonaventure à prendre ensemble le bonnet de docteur. Les deux saints, au lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre. Ils ne furent point touchés par des raisons que de prétendus intérêts d'ordre font quelquefois alléguer; ils ne parurent jaloux que des prérogatives qui sont fondées sur l'humilité. Saint Bonaventure insista si fortement, que saint Thomas fut obligé de consentir à passer le premier; par là il triompha tout à la fois de lui-même et de son ami.

Le roi saint Louis avait une estime singulière pour saint Bonaventure. Souvent il le faisait manger à sa table, et le consultait sur les affaires les plus difficiles. Il le pria de composer pour son usage un office de la Passion de Jésus-Christ. Bonaventure dressa aussi une règle pour sainte Isabelle, sœur du roi, et pour son monastère de Long-Champ, habité par des clarisses mitigées. Son livre *du Gouvernement de l'âme*, ses *Méditations* pour chaque jour de la semaine, et la plupart de ses autres



petits traités, furent encore écrits à la prière de diverses personnes de la cour qui faisaient profession de piété. Il règne dans tous ses ouvrages une onction qui attendrit les cœurs les plus insensibles. Le saint docteur renferme un grand sens en peu de paroles; chaque mot fait naître les plus beaux sentiments. En lisant ses méditations sur les souffrances de l'Homme-Dieu, on sent comme passer en soi les affections brûlantes qu'il éprouvait à la vue d'un mystère qui est le prodige de la miséricorde divine, et qui est la source de tout bien.

Malgré l'attrait que saint Bonaventure avait pour les exercices de la vie intérieure, il ne laissait pas de se produire au dehors, quand la gloire de Dieu le demandait; il se prêtait même aux exigences extérieures pour l'utilité du prochain; mais il les animait et les sanctifiait par l'esprit de prière et par la pratique du recueillement.

Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris, il fut élu général de son ordre, dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256, dans le couvent appelé *Ara-Cœli*. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, le pape Alexandre IV n'en confirma pas moins son élection. Sa présence était d'autant plus nécessaire en Italie, que l'ordre des franciscains était alors troublé par des dissensions intestines. Il y avait des frères qui étaient d'une sévérité inflexible pour l'observation de la règle; d'autres demandaient qu'on en adoucît la rigueur par quelques mitigations. Le nouveau général n'eut pas plus tôt paru, qu'il rétablit le calme par ses exhortations, mêlées de force, de douceur et de charité. Tous les frères se réunirent sous leur supérieur commun, et ne furent plus animés que d'un seul et même esprit.

Guillaume de Saint-Amour, membre de l'université de Paris, ayant publié contre les ordres mendiants une satire amère, intitulée ***des Dangers des derniers temps***, saint Thomas prit la plume pour y répondre. Saint Bonaventure réfuta aussi cet ouvrage, dans son livre ***de la Pauvreté du Seigneur Jésus***. Quoiqu'il eût affaire à un auteur plein de fiel et d'amertume, il ne s'écarta point des règles de la douceur chrétienne; en quoi il remporta une double victoire sur son adversaire.

En revenant à Paris, il visita tous les couvents de son ordre qui se rencontrèrent sur sa route. Il montra partout qu'il n'avait accepté la place de premier supérieur que pour donner plus parfaitement l'exemple de la charité et de l'humilité. Pendant son séjour à Paris, il y composa plusieurs ouvrages. Souvent il se retirait à Mantes, afin d'être moins distrait. En 1260, il tint un chapitre général à Narbonne, et là, de concert avec les définiteurs, il donna une forme nouvelle aux anciennes



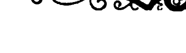


constitutions, y ajouta quelques règles qu'il crut nécessaires, et réduisit le tout à douze chapitres. Il consentit aussi à se charger, comme on l'en priait, du soin d'écrire la vie de saint François. De Narbonne, il se rendit à Mont-Alverno, et y assista à la dédicace d'une église. Il voulut converser avec Dieu dans un petit oratoire, bâti à l'endroit où le fondateur de son ordre avait reçu les marques miraculeuses des plaies du Sauveur. Son oraison y fut longue, sublime, et accompagnée d'une extase. Ce fut là qu'il écrivit son *Itinerarium mentis in Deum*, ou *la Voie de l'âme pour aller à Dieu*.

Lorsque saint Bonaventure fut de retour en Italie, il réunit tous les mémoires dont il avait besoin pour écrire la vie de saint François. Saint Thomas l'étant venu voir, un jour qu'il travaillait à cet ouvrage, l'aperçut à travers la porte de sa cellule, entièrement absorbé dans la contemplation « Retirons-nous, dit-il alors, et laissons ce saint écrire la « vie d'un saint. »

Saint Bonaventure avait au nombre de ses religieux un frère convers qui était d'une simplicité admirable. Il se nommait Gilles, et était le troisième compagnon de saint François d'Assise. Un jour que ce frère s'entretenait avec saint Bonaventure, il lui dit : « Mon père, Dieu nous a fait « une grande miséricorde, et nous a comblés de beaucoup de grâces ; « mais nous, qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous « correspondre à son infinie bonté, et parvenir au salut ? — Si Dieu, « répondit le saint, n'accordait à un homme d'autre talent que la grâce « de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand trésor. — Quoi ! reprit « le frère Gilles, un ignorant peut aimer Dieu d'une manière aussi par- « faite que le plus grand docteur? — Oui, répliqua Bonaventure : il y a « plus, c'est que la femme la plus simple d'esprit peut aimer Dieu plus « qu'un célèbre théologien. » A ces mots, le frère Gilles, transporté de joie, courut dans le jardin; puis, se tenant à la porte qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se mit à crier : « Venez, « hommes simples et sans lettres, venez, bonnes femmes, venez tous « aimer Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et même plus que « notre supérieur et les plus habiles théologiens. » Cette aventure fit beaucoup de bruit.

En 1265, le pape Clément IV nomma le saint à l'archevêché d'York, ne doutant pas que son choix ne fût agréable à toute l'Angleterre. Bonaventure n'en eut pas plus tôt été informé, qu'il alla se jeter aux pieds du pape, et vint à bout, par ses instances et ses larmes, de se faire décharger d'un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. L'année sui-

vante, il présida à Paris le chapitre général de son ordre. Ce fut dans celui qui se tint à Assise qu'il régla qu'on réciterait l'*Angélus* tous les matins à six heures, pour honorer le mystère de l'Incarnation.

Saint Bonaventure contribua beaucoup à l'élection du successeur du pape Clément IV, élection qui se fit en 1272. Le choix des cardinaux tomba sur Thibaud, archidiacre de Liége, né à Plaisance, et qui était en Palestine: il prit le nom de Grégoire X. Saint Bonaventure, craignant alors que ce pape ne voulût l'élever aux dignités ecclésiastiques, quitta l'Italie, et vint à Paris. Il composa dans cette ville son *Hexaemeron*, ou explication de l'ouvrage des six jours. A peine eut-il achevé ce livre, qu'il reçut un bref de Rome, par lequel il apprenait tout à la fois qu'il avait été fait cardinal, et nommé à l'évêché d'Albano. Grégoire ordonnait au saint d'accepter, et de se rendre à Rome sans aucun délai. Il fit en même temps partir deux nonces, qui devaient lui remettre les marques de la dignité de cardinal. Le pape, qui était à Orviette, le vint trouver à Florence, et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre; il lui ordonna ensuite de se préparer à parler dans le concile général, qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins.

L'empereur Michel Paléologue avait cette réunion fort à cœur. Grégoire invita les Grecs à se trouver à Lyon. Deux choses l'avaient déterminé à la convocation de ce concile : il voulait consommer le grand ouvrage de la réunion des Grecs, et prendre des mesures pour engager les princes chrétiens à retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles. L'assemblée fut extrêmement nombreuse; il s'y trouva cinq cents évêques et soixante-dix abbés. Jacques, roi d'Aragon, et les ambassadeurs de Michel Paléologue et de plusieurs autres princes, y assistèrent aussi. Saint Thomas d'Aquin y fut invité; mais il mourut en route. Saint Bonaventure y accompagna le souverain pontife. Il arriva à Lyon au mois de novembre; l'ouverture du concile ne se fit que le 7 mai 1274. Il s'assit à côté du pape, et fut le premier qui harangua l'assemblée. Entre la seconde et la troisième session, il tint le chapitre de son ordre, et s'y démit du généralat.

Lorsque les députés des Grecs furent arrivés, le pape chargea le saint d'avoir des conférences avec eux. Charmés de sa douceur, et convaincus par la solidité de ses raisons, ils acquiescèrent à tout ce qu'on exigeait d'eux. Grégoire X, en reconnaissance de cet heureux succès, chanta la messe le jour de saint Pierre et de saint Paul, et voulut qu'on y lût l'évangile en grec et en latin. Saint Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi; après quoi on dit le Symbole aussi en latin et en grec, pour mar-



quer la réunion des deux Eglises, et l'on répéta trois fois ces mots : *qui procède du Père et du Fils.* En mémoire de cet heureux événement, on plaça deux croix sur le grand autel de l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon.

Saint Bonaventure tomba malade après la troisième session du concile; il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le logothète ou grand-chancelier de Constantinople abjura le schisme; mais le lendemain ses forces l'abandonnèrent, au point qu'il fut obligé de rester chez lui. Depuis ce temps-là, il ne s'occupa plus que de ses exercices de piété. La sérénité qui paraissait sur son visage annonçait la tranquillité de son âme. Le pape lui administra lui-même le sacrement de l'extrême-onction. Sa bienheureuse mort arriva le 15 juillet 1274. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge. Il fut enterré chez les Cordeliers de Lyon. Ses funérailles se célébrèrent avec beaucoup de magnificence; le pape et tous les Pères du concile y assistèrent. Pierre de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie, qui fut pape depuis sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre.

Saint Bonaventure fut canonisé par Sixte IV, en 1482. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise, comme Pie V y avait mis saint Thomas d'Aquin. On lit dans les actes de la canonisation l'histoire de plusieurs miracles opérés par son intercession. La peste ayant attaqué la ville de Lyon en 1628, on fit une procession où l'on porta quelques reliques du serviteur de Dieu, et aussitôt le fléau cessa ses ravages. D'autres villes ont été aussi délivrées de plusieurs calamités publiques en invoquant le même saint.

Réflexions.

Selon saint Bonaventure, ce grand maître de la vie spirituelle, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La « meilleure perfection, dit-il, est de faire les choses communes d'une « manière parfaite. Une fidélité constante dans les petites choses est « une grande, une héroïque vertu. » Par là, on crucifie continuellement l'amour-propre et toutes les passions; par là, on fait à Dieu un sacrifice de toutes ses affections et de tous ses moments; par là, on établit et on fixe en soi le règne de la grâce. Un ancien, voulant former un parfait orateur, exigeait qu'il s'accoutumât à parler et à écrire correctement, même dans les choses où l'on a le plus de liberté à cet égard. Avec combien plus de soin chacun de nous doit-il s'efforcer de faire de la

manière la plus parfaite les moindres de ses actions, de se rendre de plus en plus digne de la grâce, et de marquer tous ses instants par de nouveaux progrès dans la vertu!

SAINT HENRI II,

EMPEREUR.

15 JUILLET.

Saint Henri, surnommé *le Pieux*, naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il était proche parent des trois empereurs qui portèrent le nom d'Othon. Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, l'un des plus savants et des plus zélés prélats de toute l'Allemagne, fut chargé du soin de son éducation; il le forma encore plus par ses exemples que par ses leçons, et il le vit avec joie faire de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Le jeune prince, qui était tendrement attaché à son maître, ressentit une vive douleur lorsque la mort le lui enleva, en 994.

L'année suivante, il succéda à son père dans le gouvernement du duché de Bavière. L'empereur Othon, son cousin issu de germain, mourut le 24 janvier 1002 à Paterno en Italie. Comme ce prince n'avait jamais été marié, sa couronne devint l'objet de l'ambition des plus puissants seigneurs de la Germanie. Les principaux contendants furent Henri, duc de Bavière, et Herman, duc de Souabe et d'Alsace. Le premier l'emporta, et fut sacré roi de Germanie, à Mayence, le 8 juillet, par l'archevêque Willegise, assisté des suffragants de sa province. La réputation de piété, de justice, de douceur et de modération dont il jouissait, avait déterminé les prélats et les grands à le choisir pour chef du corps germanique. Il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui, par la sagesse de son gouvernement, ainsi que par l'assemblage le plus parfait des vertus chrétiennes, royales et militaires. Henri, peu de temps après son avénement au trône, se démit du duché de Bavière en faveur de Henri son beau-frère, surnommé *l'Ancien*.

Connaissant le danger auquel exposent les grandeurs humaines, il s'appliqua à bien connaître toute l'étendue de ses devoirs, pour les remplir fidèlement. Il priait, il méditait la loi de Dieu, et il avait toujours devant les yeux la fin que Dieu s'était proposée en l'élevant si haut : de




Saint Eugène
Saint Alexis
St. Henri Empereur.
St. Bonaventure.
St. Eustathe.
Lith Arbieu

là, son zèle à procurer la gloire du Seigneur et l'exaltation de l'Eglise, à entretenir la paix dans ses Etats, et à chercher en tout le bonheur de ses sujets.

En 1005, il fit assembler un concile national à Dortmond en Westphalie, pour régler divers points de discipline, et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Église. Il provoqua aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux, qui s'assemblèrent pour le même objet. Il assista lui-même à ceux qui se tinrent à Thionville en 1003, et à Francfort en 1007, pour l'érection de l'évêché de Bamberg, auquel il unit les abbayes de Schuttern et de Gengenbach.

Lorsqu'il entreprenait quelque guerre, c'était toujours dans la vue de défendre ses peuples, et ses entreprises militaires furent couronnées par le succès. Quelques-uns de ses sujets s'étant révoltés contre lui au commencement de son règne, il les réduisit par son courage et les gagna par sa clémence. Les mécontents mirent bas les armes, et le prince oublia le crime dont ils s'étaient rendus coupables.

Deux ans après, il étouffa une autre révolte qui s'était élevée en Italie. Le saint, après sa victoire, vint à Pavie, où il passa les fêtes de Noël de l'année 1013. S'étant ensuite rendu à Rome, il y entra le 22 février 1014, accompagné de la reine Cunégonde, et d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs tant de la Germanie que de l'Italie. Le pape Benoît VIII le reçut sur les degrés de l'église Saint-Pierre, et après l'y avoir introduit, il le couronna empereur avec son épouse. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avaient faites au Saint-Siége de la ville de Rome, de l'exarcat de Ravenne et de plusieurs autres domaines en Italie. Après avoir apaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin des Alpes pour retourner en Germanie; il visita ensuite le monastère de Cluny, auquel il donna le globe et la couronne d'or, enrichis de pierres précieuses, dont le pape lui avait fait présent; il visita ainsi tous les monastères qu'il rencontra sur sa route, et laissa dans chacun des marques de sa pieuse libéralité.

A Strasbourg il convoqua, le 23 juin 1014, une assemblée générale des seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques, de la Germanie et de l'Italie, et y publia plusieurs lois pour maintenir la police de l'empire. Wérinnaire, évêque de cette ville, était alors occupé à faire reconstruire la cathédrale. Cette église avait été détruite en 1002 par les troupes de Herman, duc de Souabe et d'Alsace, et en 1007 par le feu du ciel. On jeta les fondements de la nouvelle en 1015, et l'on travailla avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut porté, en 1028, jusqu'à la toiture; mais il ne fut



plus continué, depuis ce temps-là, qu'avec une extrême lenteur, ce qui vint moins du défaut de zèle dans les évêques, et de l'indifférence des fidèles, que des incendies fréquents, des guerres et des malheurs publics. Quoi qu'il en soit, la cathédrale de Strasbourg ne fut achevée qu'en 1175. L'année suivante, on jeta les fondements de la tour qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers : elle fut achevée en 1439. L'empereur Henri fit aussi bâtir la cathédrale de Bamberg, que le pape Jean XVIII consacra, en 1019, sous l'invocation de saint Pierre. Il fit encore plusieurs autres fondations en divers lieux, et elles eurent toutes pour objet l'accroissement de la gloire de Dieu ou le soulagement des pauvres.

Brunon, son frère, évêque d'Augsbourg, Henri, duc de Bavière, et plusieurs autres personnes de sa famille, désapprouvèrent l'usage qu'il faisait de ses revenus, regardant comme perdu tout ce qui était employé en bonnes œuvres. Le duc de Bavière et quelques autres seigneurs ne s'en tinrent point à des plaintes; ils prirent les armes contre l'empereur en 1010 : mais Henri les défit en bataille rangée; il pardonna aux princes engagés dans la révolte, et leur rendit leurs domaines dont il s'était d'abord emparé.

Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie avaient ravagé le diocèse de Meersbourg, et détruit plusieurs églises. Saint Henri marcha contre eux; après avoir mis son armée sous la protection des saints martyrs Laurent, Georges et Adrien, il attaqua les infidèles, et remporta une victoire complète.

Tous ces succès rendirent ce saint la terreur de ses ennemis. La Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'empire. Henri répara les églises avec magnificence, et rétablit les siéges de Hildesheim, de Magdebourg, de Bâle, de Misnie et de Meersbourg. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres : mais il n'est point vrai, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'il ait converti saint Étienne, roi de Hongrie, puisque ce prince était né de parents chrétiens; il le seconda seulement dans les pieuses entreprises qu'il forma pour amener à la connaissance de la vérité ceux de ses sujets qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ.

De nouvelles affaires le rappelèrent en Italie. Il s'agissait d'aller au secours de la chrétienté, et surtout du Saint-Siége. Il vainquit les Sarrasins ainsi que les Grecs leurs alliés, les chassa d'Italie, et mit un gouverneur dans les provinces qu'il avait reprises sur eux; mais il laissa les Normands jouir paisiblement du pays qu'ils avaient enlevé aux infidèles, à condition toutefois qu'ils ne tourneraient point leurs armes contre



Naples et Bénévent. On le reçut à Rome de la manière la plus honorable. Pendant son séjour dans cette ville, il fut frappé d'une contraction nerveuse, qui le rendit boiteux pour le reste de sa vie. Tant de soins, tant d'entreprises politiques et militaires, ne détournèrent jamais le saint roi de l'accomplissement de ses moindres devoirs religieux; pendant les dix dernières années de son règne il montra un zèle encore plus grand pour les intérêts de l'Église. Il songea quelques instants à renoncer au monde, et son dessein était de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun; mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne point exécuter ce dessein, et de conserver ce pouvoir suprême qui lui fournissait tant de moyens d'être agréable à Dieu et utile à la religion.

Henri mourut au château de Grône près d'Halberstadt, la nuit du 13 au 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième année de son règne. Ses vertus royales et politiques l'ont fait mettre au rang des héros, et ses vertus chrétiennes, au nombre des saints. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau changèrent bientôt les regrets en une vénération religieuse. Il fut canonisé le 14 mars 1152, par le pape Eugène III. Il est patron du diocèse de Bâle, et sa fête fut établie le 4 juillet 1348, par l'évêque, le grand chapitre et le magistrat de cette ville. La mémoire de saint Henri a été également en vénération dans la cathédrale de Strasbourg. Les chanoines inscrivirent son nom dans le nécrologe parmi ceux des bienfaiteurs de leur église.

Réflexions.

Ceux qui sont placés au-dessus des autres par les honneurs, les dignités, les richesses ou les talents, ont de grandes obligations à remplir et rendront un compte bien rigoureux au tribunal du souverain Juge. C'est que leurs exemples auront beaucoup influé sur la conduite de leurs inférieurs. « Quoique Jésus-Christ, disait saint Fulgence au pieux Théo-« dore, sénateur romain, soit mort pour tous les hommes, il est vrai « néanmoins que la parfaite conversion des grands du monde procure « des acquisitions considérables au royaume céleste. Ceux qui occu-« pent les premières places sont nécessairement pour plusieurs une « occasion de salut ou de perte. Comme leur conduite ne manque jamais « d'avoir des suites pour le prochain, ils doivent espérer dans l'autre vie « un très-haut degré de gloire, ou s'attendre aux plus effroyables sup-« plices. »





PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

16 JUILLET.

Saint Eustathe eut pour patrie la ville de Side, en Pamphilie. Nous apprenons de saint Athanase qu'il confessa généreusement la foi devant les persécuteurs, sans qu'on puisse toutefois déterminer si ce fut sous Dioclétien ou sous Licinius. Il était recommandable par son savoir et son éloquence; mais il l'était beaucoup plus par son éminente sainteté, et par son zèle à maintenir la pureté de la doctrine catholique. Ayant été élevé sur le siége de la petite ville de Bérée en Syrie, il s'acquit bientôt une grande considération, et mérita de recevoir, en 523, une lettre particulière de saint Alexandre d'Alexandrie, au sujet d'Arius et de ses dogmes erronés.

Antioche perdit la même année saint Philogone, son évêque. On lui donna pour successeur un nommé Paulin, qui était peu propre à remplir les devoirs

de cette place. Son épiscopat ne fut pas de longue durée; les abus qui s'étaient introduits dans le diocèse, sous son gouvernement, demandaient une main ferme qui les reprimât.

Personne ne paraissait plus capable qu'Eustathe de remédier à ces maux. On le choisit, en 324, pour remplir le siége d'Antioche, qui était alors le troisième du monde chrétien. Il s'opposa fortement à sa translation; mais il fut bientôt obligé d'acquiescer. Sa résistance venait de ce que ces sortes de translations étaient défendues par les canons, comme elles le sont encore aujourd'hui, à moins qu'il n'en résulte de grands avantages pour la gloire de Dieu et pour l'utilité de l'Eglise. On avait voulu par là fermer la porte du sanctuaire à l'ambition, et attacher les évêques à un diocèse qu'ils devaient gouverner toute leur vie. Eustathe travailla fortement dans le concile de Nicée à faire maintenir la discipline ecclésiastique sur l'article dont nous parlons, et il eut beaucoup de part aux règlements que l'on dressa pour empêcher que les évêques ne passassent d'un siége à un autre; il se distingua aussi dans la même assemblée par son zèle contre l'arianisme.

De retour à Antioche, il y tint un concile pour rétablir la paix dans son église, qui était déchirée par diverses factions, et il se moutra fort sévère dans l'examen de ceux qu'il recevait parmi le clergé. Au milieu des fonctions de son ministère, il n'oublia pas qu'il devait principalement s'appliquer à sa propre sanctification; car, après avoir orné ainsi son âme de toutes les vertus, il devait être plus en état de répandre sur les autres la morale évangélique. Eusèbe, évêque de Césarée, en Palestine, dont l'Eglise était jusqu'à un certain point soumise à celle d'Antioche, ayant favorisé l'hérésie d'Arius, Eustathe en conçut une vive douleur, et son zèle en fut extrêmement alarmé; ce zèle fut la cause de l'orage violent qui se forma contre lui.

Le saint patriarche d'Antioche attaqua vigoureusement Eusèbe de Césarée, et l'accusa de donner atteinte à la doctrine de Nicée. Sur cette accusation, Eusèbe de Nicomédie, arien déclaré, résolut, avec plusieurs de ses amis, de perdre Eustathe à quelque prix que ce fût. Il se rendit à Jérusalem accompagné de Théognis de Nicée, son confident. Il y trouva Eusèbe de Césarée, Patrophile de Scythopolis, Aërius de Lydde, Théodote de Laodicée, et plusieurs autres évêques qui étaient, comme lui, partisans de la doctrine d'Arius; ils allèrent tous ensemble à Antioche, et là ils formèrent une sorte de concile. Une femme, qu'ils avaient subornée, se chargea du soin de servir leur aveugle passion; elle porta contre Eustathe une grave accusation. Le saint protesta qu'il



était innocent du crime dont on l'accusait, et représenta que l'Apôtre défendait de condamner un prêtre, à moins qu'il n'eût été convaincu par la déposition de deux ou trois témoins. La calomnie fut bientôt découverte. Cette femme étant tombée dans une longue maladie, dont elle mourut, rentra en elle-même et prit la résolution de se rétracter. Elle fit venir plusieurs clercs, et déclara en leur présence que le patriarche était innocent, et elle ajouta qu'elle n'avait accusé le saint qu'à l'instigation des ariens.

Les ariens accusèrent encore Eustathe de sabellianisme. C'était aussi une calomnie; mais ils l'employaient contre tous ceux qui professaient la doctrine orthodoxe. Le patriarche et les évêques catholiques qui étaient présents crièrent inutilement à l'injustice; on ne voulut point les écouter; on prononça même une sentence de déposition contre le saint, après quoi Eusèbe de Nicomédie et Théognis se hâtèrent d'informer l'empereur Constantin de ce qui venait de se passer. Les évêques ariens invitèrent Eusèbe de Césarée à passer de son siége sur celui d'Antioche; mais il refusa de le faire, alléguant qu'une pareille translation était contraire à la discipline de l'Eglise. L'empereur fit l'éloge de cette modestie dans une lettre que nous avons encore, et qu'Eusèbe a lui-même insérée dans la vie de Constantin.

La nouvelle de la déposition de saint Eustathe ne se fut pas plus tôt répandue, qu'il s'éleva une sédition à Antioche. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader à Constantin qu'il était coupable des crimes qu'on lui imputait; il lui envoya donc un ordre de se rendre à Constantinople. Le saint pasteur, avant de quitter Antioche, assembla les fidèles, et les exhorta fortement à rester inébranlables dans la doctrine de l'Eglise. Ses exhortations produisirent leur effet, en préservant un grand nombre de ses diocésains de tomber dans l'hérésie. Nous apprenons de saint Jérôme et de saint Chrysostome qu'il fut banni dans la Thrace avec plusieurs prêtres et diacres. Théodoret assure qu'on l'exila de la Thrace dans l'Illyrie.

Saint Eustathe mourut à Philippes en Macédoine. On lit dans Théodore, lecteur, que son corps fut porté à Antioche vers l'an 482, par Calandion, patriarche de cette ville.

Saint Jérôme dit que saint Eustathe fut le premier qui prit la plume pour combattre les ariens, et il assure qu'il était parfaitement versé dans les lettres divines et humaines. Saint Chrysostome lui donne les mêmes louanges, dans le panégyrique qu'il a composé en son honneur. Il était, au rapport de Sozomène, universellement admiré pour la sain-



teté de sa vie et l'éloquence de ses discours. Saint Fulgence le compte parmi les plus grands évêques de l'Eglise, tels que les Athanase et les Hilaire. Saint Anastase le Sinaïte lui donne le titre de *divin*, et dit qu'il le regarde comme un pasteur consommé dans les voies de Dieu, comme un sage prédicateur, un saint martyr, un maître qu'il faut suivre avec respect, comme un père et un protecteur, comme un homme en qui Dieu parle.

Réflexions.

Les disgrâces où tomba saint Eustathe, et qu'il souffrit avec taut de fermeté, donnèrent plus de lustre à sa vertu que ne lui en avaient donné les fonctions paisibles du ministère, sur le siége patriarcal d'Antioche. C'est dans les souffrances et les humiliations que l'héroïsme chrétien se fait principalement connaître. Lorsque tout prospère au gré de nos désirs, il n'est pas difficile de bénir la Providence, et de suivre le parti de la vertu. Heureux, disait le Sauveur du monde, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que leur récompense est assurée dans le ciel! Quoi de plus propre, en effet, que les temps d'épreuve, pour sanctifier nos âmes par le renoncement aux passions, par la connaissance de nos misères, par l'aveu de notre néant? Un chrétien souffrant ressemble à Jésus crucifié. Semblable à l'or qui passe par le creuset, sa vertu s'épure par les tribulations; son amour devient plus ardent, et la douceur inaltérable qu'il fait paraître au milieu de ses peines en tempère tellement l'amertume, qu'il s'écrie avec saint Paul : ***Mon âme est inondée de joie parmi les tribulations qui m'environnent.***

SAINT ALEXIS,

CONFESSEUR.

17 JUILLET.

Le père de saint Alexis, qui était un riche sénateur de Rome, lui fit donner une excellente éducation. Le jeune Alexis trouva dans sa famille de grands exemples de charité, et son cœur, naturellement tendre et généreux, profita singulièrement de cet avantage. Il apprit qu'on ne peut faire un meilleur usage des richesses que de les partager avec les

pauvres, et qu'étant ainsi distribuées en aumônes, elles forment un trésor dans le ciel pour l'éternité. Dès sa plus tendre jeunesse, il ne se contenta pas de donner aux indigents tout ce qui était à sa disposition; il employait encore toutes sortes de moyens pour obtenir des autres les secours dont les malheureux avaient besoin. La manière dont il soulageait l'indigence ajoutait un nouveau prix à ses aumônes. On eût dit qu'il regardait les pauvres comme ses bienfaiteurs, et qu'il se tenait pour obligé envers ceux qui avaient part à ses libéralités, tant il leur montrait d'affection et de tendresse.

Les parents d'Alexis voulaient l'établir splendidement, comme cela convenait au nom illustre qu'il portait; mais le jeune saint, n'ayant en vue que les biens impérissables de l'éternité, se déroba, par la fuite, aux dangers de la vie mondaine, et quitta sa patrie pour vivre librement dans la solitude et l'exercice des pratiques de la vie ascétique.

Ses vertus cependant fixèrent sur lui les regards de ceux au milieu desquels il vivait, et l'on crut s'apercevoir qu'il était un homme d'un rang distingué. Alexis, se voyant découvert, retourna dans sa patrie quelque temps après. Il se présenta à la maison de son père sous l'extérieur d'un pauvre pèlerin, et on lui accorda un petit domicile où il passa le reste de sa vie sans se faire connaître. Il était près de rendre le dernier soupir, lorsqu'il déclara à ses parents qui il était.

Saint Alexis florissait, selon la plus commune opinion, sous le pontificat d'Innocent Ier, qui mourut en 417. On l'enterra sur le mont Aventin, et toute la ville de Rome assista à ses funérailles. On y trouva son corps en 1216, et il se garde aujourd'hui dans une magnifique église bâtie en cet endroit, laquelle porte le nom de Saint-Boniface-et-Saint-Alexis.

Réflexions.

Les voies extraordinaires par lesquelles Dieu se plaît à conduire quelques âmes privilégiées, sont moins l'objet de notre imitation que de notre admiration, mais il n'est aucune de ces âmes qui ne nous offre des exemples à suivre. Si elles eurent une sainte avidité pour l'humilité, ne devons-nous pas au moins nous efforcer de faire un bon usage des épreuves que la Providence nous envoie? Non, jamais nous ne serons véritablement humbles, si nous ne saisissons toutes les occasions de déraciner de nos cœurs l'orgueil qui les tyrannise. Le fatal poison de ce vice infecte tous les états; il se glisse dans toutes les conditions; les plus secrets replis de nos âmes lui servent de retraite : de tous nos en-



nemis, c'est toujours le dernier vaincu. Les actions les plus louables en elles-mêmes sont souvent dénaturées par sa malignité. Sans cesse il faut être en garde contre ses assauts; mais ce qui le rend plus redoutable, c'est que plus les plaies qu'il fait à nos âmes sont profondes, moins nous sommes en état de les sentir, et d'y apporter remède.

SAINT SPÉRAT,

ET SES COMPAGNONS, ORDINAIREMENT APPELÉS MARTYRS SCILLITAINS.

L'empereur Sévère ayant vaincu les rois qui avaient pris le parti de Niger contre lui, publia des édits sanglants contre les chrétiens. Ce fut dans la dixième année de son règne, la 202e de Jésus-Christ.

Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage, furent les douze martyrs scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire, qu'on leur donne communément pour patrie. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul. Les principaux d'entre eux étaient Spérat, Narzal, Cittin, et trois femmes, Donate, Seconde et Vestine. Le proconsul leur dit que l'empereur oublierait leur désobéissance, et qu'il leur pardonnerait, s'ils sacrifiaient aux dieux des Romains; mais Spérat répondit généreusement au nom de tous ses compagnons : — « Nous n'avons commis aucun crime, nous « n'avons insulté personne; au contraire, lorsqu'on nous a maltraités, « nous en avons remercié le Seigneur. Sachez donc que nous n'adorons « que le seul vrai Dieu, qui est le maître et l'arbitre de toutes choses, « et c'est pour nous conformer à sa loi que nous prions pour ceux qui « nous persécutent injustement. » Le proconsul les pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : — « Je ne connais point le « génie de l'empereur de ce monde; mais je sers le Dieu du ciel, qu'au-« cun homme n'a vu, ne peut voir. Je n'ai jamais commis de crime pu-« nissable par les lois de l'État. J'ai toujours payé les droits dus au « prince, que je regarde comme mon seigneur sur la terre; mais je « n'adore que mon Dieu, qui est le roi des rois, et le maître souverain « de toutes les nations de l'univers. Encore une fois, je ne suis coupable « d'aucun crime; ainsi je n'ai mérité aucune punition. » Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent menés en prison et qu'on les chargeât de chaînes.

Le jour suivant, le proconsul se les fit amener, et dit aux femmes d'honorer le prince, et de sacrifier aux dieux. Donate répondit : — « Nous rendons à César ce qui appartient à César ; mais nous n'adorons « que Dieu, et nous n'offrons qu'à lui des sacrifices. — Je suis aussi « chrétienne, dit Vestine. — Je crois aussi en mon Dieu, dit Seconde, « et je veux lui être toujours fidèle. Quant à vos dieux, jamais nous ne « nous déterminerons à les servir et à les adorer. » Le proconsul ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes ; puis adressant la parole à Spérat, il lui dit : — « Persistes-tu encore dans ta « première résolution ? Es-tu toujours chrétien ? — Oui, je le suis, ré-« pondit Spérat, et pour que personne ne l'ignore, je le répète, je suis « chrétien. » Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui s'étant écriés qu'ils professaient la même religion, le proconsul dit : — « Vous ne voulez « donc ni grâce, ni temps pour délibérer sur le parti que vous avez à « prendre ? — *Spérat.* Faites ce qu'il vous plaira ; nous mourrons avec « joie pour l'amour de Jésus-Christ. — *Le Proconsul.* Quels sont les li-« vres que vous lisez, et pour lesquels vous avez tant de respect ? — « *Spérat.* Les quatre Évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les épî-« tres de l'apôtre saint Paul, et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. — « *Le Proconsul.* Je vous donne trois jours pour rentrer en vous-mêmes. « — *Spérat.* Ce délai est inutile ; jamais nous ne renoncerons à la foi de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ainsi ordonnez ce qu'il vous plaira. » Le proconsul, les voyant inébranlables, prononça la sentence suivante : « Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Lætance, Januaria, « Générose, Vestine, Donate et Seconde, s'étant avoués chrétiens, et « ayant refusé de rendre l'honneur et le respect dus à l'empereur, nous « les condamnons à être décapités. » Aussitôt après la lecture de cette sentence, Spérat et ses compagnons s'écrièrent : « Grâces soient rendues « à Dieu, qui veut bien nous recevoir au nombre des martyrs pour la « confession de son nom ! » Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, ils se mirent à genoux pour renouveler leurs actions de grâces. On leur trancha la tête pendant qu'ils continuaient d'offrir leur sacrifice à Jésus-Christ.

Les fidèles qui transcrivirent leurs actes sur les registres du greffe, les terminent ainsi : « Les martyrs de Jésus-Christ consommèrent leur « sacrifice au mois de juillet, et ils intercèdent pour nous auprès de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire, avec le « Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. »

Il n'y avait pas longtemps que nos saints martyrs avaient souffert,

lorsque Tertullien adressa son apologie de la religion chrétienne aux gouverneurs des provinces de l'empire. Cet auteur rapporte que Saturnin, qui le premier avait tiré le glaive en Afrique contre les disciples de Jésus-Christ, en fut puni peu de temps après par la perte de la vue.

Adon rapporte, dans son martyrologe, que les reliques de saint Spérat furent transférées d'Afrique à Lyon, sous le règne de Charlemagne.

SAINTE MARCELLINE,

VIERGE.

Marcelline ayant perdu son père, qui était préfet des Gaules, se retira à Rome avec sa mère, saint Ambroise et Satyre ses frères. La vertu devança en elle le nombre des années. Comme on l'avait chargée de l'éducation de ses deux frères, elle s'appliqua surtout à leur inspirer l'esprit de piété et de religion. Elle leur apprit que la noblesse du sang ne donne aucun mérite réel; qu'elle ne rend estimable qu'autant qu'on la méprise; que l'amour des sciences est une folie, s'il n'a pour objet de nous faire connaître à nous-mêmes; que c'est à cette connaissance que doivent se rapporter toutes nos études, si nous voulons qu'elles nous deviennent utiles. Elle leur persuada qu'ils devaient travailler, non pas à paraître, mais à être véritablement vertueux.

Marcelline, dans toute sa conduite, ne se proposait autre chose que la gloire de Dieu. Pour vaquer plus librement aux exercices de piété, elle résolut de quitter le monde; ce qu'elle exécuta le jour de Noël de l'année 253, en recevant le voile des mains du pape Libère. La cérémonie se fit dans l'église de Saint-Pierre, en présence d'une grande multitude de peuple. Ce pape prononça lui-même, à cette occasion, un discours par lequel il exhorta la sainte fille à persévérer dans la voie spirituelle qu'elle avait parcourue jusque-là. Sainte Marcelline se conforma parfaitement aux recommandations que Dieu lui envoyait ainsi par la bouche de son représentant visible. Elle se livra à de grandes austérités. Les prières et ses pieuses lectures occupaient la plus grande partie du jour et de la nuit. Sur la fin de sa vie seulement, elle modéra ses austérités corporelles, conformément aux avis de saint Ambroise, qui en même temps lui conseilla de redoubler de ferveur dans ses autres exercices, surtout dans la récitation des psaumes, de l'Oraison dominicale et du



Symbole, que le saint archevêque de Milan appelle le sceau du chrétien et la garde de nos cœurs.

Après la mort de sa mère, sainte Marcelline continua de vivre à Rome de la même manière. Elle avait pour compagne une vierge pleine de ferveur, et elles demeuraient l'une et l'autre, non dans une communauté, mais dans une maison particulière. On ignore en quelle année mourut sainte Marcelline; mais il est certain qu'elle survécut à saint Ambroise, dont la mort arriva en 397.

SAINT CLAIR,

PRÊTRE ET MARTYR.

18 JUILLET.

Cet illustre saint était originaire d'Angleterre, et sortait d'une des plus illustres familles du pays. Tout jeune encore il fit de grands progrès dans les différentes sciences auxquelles il s'appliqua. Son père lui ménageait un parti très-considérable, et une haute position dans le monde; mais tous ces avantages ne purent détourner le fervent chrétien du parti qu'il avait pris de se donner à Dieu. Comme il était en prières, il entendit un jour une voix qui lui disait : « Passe en Neustrie « pour m'y servir, j'ai préparé un vaisseau qui t'y conduira. »

Le jeune Clair, animé par cette voix miraculeuse, quitta secrètement sa maison, et marcha vers la mer, où il trouva un vaisseau qui le transporta à Cherbourg; il passa de là dans une forêt, où il vécut dans une grande pauvreté. Son humilité l'obligea de sortir de cette contrée, à cause du bruit que faisait un miracle qu'il avait opéré en faveur d'un homme cruellement maltraité par des voleurs. Il se présenta à l'abbaye de Maudun, où il fut reçu par l'abbé Odobert. Ce saint religieux, voyant le goût de son nouveau disciple pour la vie érémitique, lui permit de se choisir une solitude, qu'il ne quittait pour venir au couvent que les fêtes et les dimanches. Il reçut plus tard le sacerdoce des mains de Séginand, évêque de Coutances. Les vertus et les miracles de cet excellent prêtre lui attirèrent une grande réputation : on accourait de toutes parts vers l'antre du saint solitaire, pour le consulter et obtenir son intercession auprès de Dieu. Saint Clair, craignant de concevoir une trop grande estime de lui-même au milieu de ces concours d'hommages, prit la

résolution de quitter le pays; il demanda la bénédiction de son saint abbé, et il parcourut différents endroits de la Basse et Haute-Normandie, où il demeurait tant qu'il y était inconnu; mais ses vertus et ses miracles le décelaient bientôt. Il alla jusqu'à Paris, et resta quelque temps dans les quartiers Saint-Germain et Saint-Victor, où l'on éleva depuis des chapelles fameuses par le concours et la guérison des malades qui venaient réclamer sa protection. L'humble serviteur de Jésus-Christ vint ensuite près de Gisors, sur la rivière d'Epte, où il trouva une solitude qu'il choisit pour sa dernière demeure, il s'y construisit un abri avec des branches d'arbres et de la terre; saint Quirin se joignit à lui, et les deux pieux anachorètes vécurent ensemble quelques années dans les pratiques de la pénitence et une piété tout angélique.

Leur réputation s'étant étendue dans le pays, comme cela avait eu lieu déjà en Bretagne, une femme puissante que saint Clair avait réprimandée hautement, quelques années auparavant, sur son existence mondaine et ses désordres, découvrit sa retraite. Elle en avait conservé un vif ressentiment, et elle soudoya des assassins qui se rendirent pendant la nuit à l'ermitage du saint, et lui tranchèrent la tête. Le lieu où fut ensevelie la dépouille mortelle de ce fidèle serviteur de Dieu porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Clair-en-Epte.

SAINT ARNOUL,

ÉVÊQUE DE METZ.

Entre les saints dont les vertus illustrèrent la cour du roi Clotaire le Grand, il n'y en a point de plus célèbre que saint Arnoul. Il sortait d'une famille riche et très-distinguée, et il fut élevé avec soin dans la piété et dans la connaissance des lettres. Ayant été appelé à la cour de Théodebert, il y occupa la place qui était immédiatement après celle de maire du palais. Quoique jeune encore, il se fit admirer par sa valeur et sa prudence. Il faisait des aumônes abondantes, et joignait toutes les vertus d'un chrétien aux devoirs d'un gouvernant. Il épousa une femme de la première qualité, nommée Dode, dont il eut deux fils : Cléodulphe, que nous appelons saint Cloud, et Ansegise, qui fut la tige de la race carlovingienne des rois de France.

La crainte de se perdre au milieu du tumulte des affaires le faisait



soupirer sans cesse après la solitude. Il avait même le dessein de se retirer dans le monastère de Lérins, lorsque Clotaire, à la cour duquel il s'était retiré, permit au clergé et au peuple de Metz de le choisir pour évêque, conformément à la prière qu'ils lui avaient faite. Le saint voulut inutilement empêcher son élection; il fut sacré en 614, et Dode, sa femme, embrassa la vie monastique à Trèves. Il n'en assista pas moins aux conseils du roi, qui l'obligea de remplir toujours la première place de sa cour.

Clotaire II, ayant divisé ses états en 622, et fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, mit saint Arnoul, avec Pepin de Landen, à la tête du conseil du jeune prince. Tant que le saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur.

Mais Arnoul ne pouvait plus résister au désir d'abandonner les choses de la terre : il demanda au roi la permission de quitter la cour. Le saint se démit de son évêché, et se retira dans un désert des monts de Vosges, près de Remiremont. Tels sont les saints : plus ils ont de vertu, mieux ils voient ce qui leur manque encore, et combien ils sont éloignés du but où il faut tendre. Arnoul avait devant les yeux l'exemple de saint Paul, qui, semblable aux athlètes, n'examinait que l'espace de la carrière qui lui restait encore à parcourir. Il mourut le 16 août 641. L'année suivante, ses reliques furent portées à Metz par saint Goric, son successeur.

SAINT FRÉDÉRIC,

ÉVÊQUE D'UTRECHT. MARTYR.

Saint Frédéric descendait d'une famille très-distinguée parmi les Frisons; on lit même dans sa vie qu'il était petit-fils de Radbod, qui gouvernait la Frise en qualité de roi avant que les Francs en eussent fait la conquête. Il fut élevé avec les clercs de l'église d'Utrecht. Ayant été ordonné prêtre, il fut chargé du soin d'instruire les catéchumènes par Ricfrid, son évêque, auquel il succéda en 820.

Il n'eut pas plus tôt appris son élection par le clergé et le peuple, qu'il mit tout en œuvre pour ne point accepter l'épiscopat. Il représenta que personne n'était plus indigne ni moins en état que lui d'occuper une place si éminente; mais on n'eut aucun égard à ses représentations, et



l'empereur Louis le Débonnaire l'obligea de se soumettre. Frédéric alla trouver son métropolitain à Mayence, d'où il se rendit à Aix-la-Chapelle. Il y fut sacré en présence de l'empereur, qui lui recommanda fortement de travailler à détruire dans la Frise les restes de l'idolâtrie.

Charlemagne avait aliéné contre lui les esprits des Frisons et des Saxons, par la sévérité avec laquelle il les avait traités. Louis, son fils et son successeur, n'eut pas plus tôt été proclamé empereur, qu'il déchargea les Saxons des tributs exorbitants qu'ils payaient. Il les traita avec tant de bonté, qu'il gagna leurs cœurs, et les attacha pour toujours à l'empire. Ce fut cette bonté et d'autres actes de clémence qui lui méritèrent le surnom de ***Débonnaire***. L'amour que lui portaient les peuples vaincus par Charlemagne facilitait beaucoup le progrès de l'Évangile, et Frédéric sut en profiter.

Louis le Débonnaire se remaria en 819, et épousa Judith, fille de Welf, comte de Weingarten, un des principaux seigneurs de la Bavière. De ce mariage naquit, en 823, Charles le Chauve, qui fut depuis empereur et roi de France. Judith était une femme ambitieuse et livrée aux plus grands désordres. Ses scandales et ses intrigues bouleversèrent l'État, révoltèrent tous les esprits, et furent la cause ou du moins le prétexte qui porta les trois fils aînés de l'empereur à prendre les armes contre leur père.

Saint Frédéric, qui, par le voisinage, avait un libre accès à la cour d'Aix-la-Chapelle, réprimanda la princesse sur ses désordres avec une liberté vraiment apostolique ; mais son zèle ne produisit aucun effet. Judith, que les historiens contemporains appellent une seconde Jézabel, devint furieuse contre lui, et le menaça de tout le poids de son ressentiment. La sainteté de Frédéric le faisait regarder comme un des plus illustres évêques de l'Église. C'est ce qui paraît par les éloges qui lui ont été donnés par ses contemporains, et surtout par le poëme que Raban-Maur composa en son honneur.

Un jour que le saint, après avoir dit la messe, était allé se mettre à genoux dans la chapelle de saint Jean-Baptiste pour faire son action de grâces, deux assassins approchèrent de lui, et le poignardèrent au moment où il prononçait ce verset du psaume CXIV : ***Je louerai le Seigneur dans la terre des vivants.*** On lit dans l'auteur de sa vie et dans d'autres écrivains que Judith s'était servie de ces deux sicaires pour se venger de la généreuse liberté avec laquelle Frédéric l'avait avertie de ses désordres. Le saint fut enterré dans l'église de ***Saint-Sauveur*** d'Utrecht, appelée ***Oude-Munster***.

SAINT VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION, COMMUNÉMENT APPELÉS LAZARISTES.

19 JUILLET.

Dieu ménage des ministres fidèles à son Église, dans les temps même où l'esprit de foi paraît presque universellement anéanti; ces hommes privilégiés se préparent à devenir des vases de grâce par l'exercice de la prière et par le crucifiement des inclinations de la nature corrompue; une fois bien pénétrés des maximes de Jésus-Christ, ils paraissent dans le monde comme de nouveaux apôtres, et conduisent les autres dans les voies de la piété, où le Saint-Esprit leur sert lui-même de maître et de guide. Saint Vincent de Paul fut un de ces instruments dont la divine miséricorde se sert pour ranimer la piété sur la terre.

Il naquit, en 1576, dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs en Gascogne, vers les Pyrénées. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère Bertrande de Moras. Ils faisaient valoir par eux-mêmes une petite ferme qui leur appartenait en propre, et ils tiraient du travail de leurs mains de quoi subsister avec leur famille. Ils avaient six enfants, quatre garçons et deux filles; ils les élevaient dans la piété et dans l'exercice des travaux de la vie champêtre.

Vincent était le troisème des fils de Guillaume de Paul. Ses premières années se passèrent à garder le troupeau de son père. Souvent il lui arrivait de se priver d'une partie de son nécessaire, pour en assister les pauvres.

Guillaume de Paul, qui découvrit en son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier. Il le mit en pension chez les cordeliers d'Acqs, qui se chargeaient de l'éducation des jeunes gens. Au bout de quatre années, Vincent fut en état d'instruire les autres. M. de Commet, avocat de la ville d'Acqs, et juge de Poy, le fit précepteur de ses enfants; par là le jeune Vincent se vit en état de continuer ses études sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, y fit son cours de théologie, et y prit le degré de bachelier. Il reçut le sous-diaconat, ainsi que le diaconat, en 1598, et la prêtrise deux ans après.

En 1605, Vincent fut obligé de faire un voyage à Marseille pour recevoir un legs de quinze cents livres, que lui avait fait un de ses amis mort



dans cette ville. Étant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne : mais le vaisseau qu'il montait fut bientôt attaqué par trois brigantins d'Afrique. Comme les chrétiens refusèrent de se rendre, les infidèles les chargèrent avec furie, leur tuèrent trois hommes, et blessèrent tout le reste de l'équipage. Vincent reçut un coup de flèche dont il se ressentait encore plusieurs années après. La première chose que firent les mahométans lorsqu'ils eurent remporté l'avantage, fut de mettre le pilote en pièces pour se venger de ce qu'il ne s'était pas rendu d'abord, et de ce que, dans le combat, il avait tué un des principaux d'entre eux avec quatre ou cinq esclaves. Ils enchaînèrent les autres prisonniers, et coururent encore la mer sept à huit jours. Enfin, chargés de butin, ils firent voile du côté de Tunis. A peine y eurent-ils abordé, qu'ils dressèrent un procès-verbal de leur prise, où ils déclaraient faussement que Vincent et ses compagnons avaient été enlevés sur un vaisseau espagnol. Le but qu'ils se proposaient en cela était d'empêcher le consul français de revendiquer leurs prisonniers. Ayant habillé les chrétiens en esclaves, ils les promenèrent cinq ou six fois dans la ville pour les faire voir; ils les ramenèrent ensuite à leur vaisseau, où ils furent visités par ceux qui se présentaient pour les acheter.

Vincent fut acheté par un pêcheur; mais celui-ci, voyant que son esclave ne pouvait supporter l'air de la mer, le revendit à un vieux médecin, grand chimiste et grand distillateur, qui cherchait depuis cinquante ans la pierre philosophale. Il traita Vincent avec beaucoup d'humanité; il lui promit, s'il voulait changer de religion, de lui laisser tous ses biens, et, ce qu'il estimait infiniment plus, de lui communiquer tous les secrets de sa prétendue science; le saint refusa avec une pieuse indignation. Le médecin, étant mort, laissa pour héritier un neveu qui fut le troisième maître de Vincent. Celui-ci, plein de confiance en la bonté divine, jouissait dans la captivité d'une paix inaltérable. Il apprenait à faire un bon usage de ses peines, et à acquérir, autant qu'il lui était possible, une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ.

Peu de temps après, son nouveau maître le vendit à un renégat, originaire de Nice en Savoie, qui l'envoya dans son *témat :* c'est le nom que l'on donnait au bien que l'on faisait valoir comme fermier du prince. Ce *témat* était situé sur une montagne, dans un lieu extrêmement chaud et désert. Le renégat avait trois femmes. Une d'entre elles, qui était turque de naissance et de religion, allait souvent à la campagne où Vincent travaillait; elle lui faisait diverses questions sur la loi, les

usages et les cérémonies religieuses des chrétiens; elle lui commandait quelquefois de chanter les louanges du Dieu qu'il adorait. Le saint avait coutume de chanter le psaume *Super flumina Babylonis*, le *Salve Regina*, et d'autres prières semblables. La femme mahométane fut extrêmement frappée de ce qu'elle avait appris du christianisme, ainsi que de la conduite vertueuse de son esclave. Elle fit des reproches à son mari de ce qu'il avait abandonné une religion qui paraissait si bonne, et l'amena au point qu'il sentit son crime, et rentra en lui-même.

Le renégat, plein d'horreur pour son crime, eut un entretien avec Vincent, et ils convinrent tous deux de se sauver. Ils montèrent sur une petite barque, et traversèrent la Méditerranée, sans penser que le moindre coup de vent pouvait les faire périr. Enfin, le 28 juin 1607, ils abordèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat y fit abjuration entre les mains du vice-légat. L'année suivante, il accompagna le saint à Rome, où il entra, pour faire pénitence, dans le couvent des *Fate-Ben-Fratelli*, qui servaient les malades dans les hôpitaux, suivant la règle de saint Jean-de-Dieu.

Vincent, après avoir satisfait sa dévotion à Rome, partit pour la France. Arrivé à Paris, il se logea au faubourg Saint-Germain, dans le voisinage du lieu où se trouve l'hôpital de la Charité, et il y allait souvent servir et consoler les malades. Quelque soin qu'il prît de cacher ses vertus, plusieurs personnes les découvrirent. On le fit connaître à la reine Marguerite, qui faisait alors profession de piété. Cette princesse voulut le voir; elle le mit sur l'état de sa maison, et lui donna le titre de son aumônier ordinaire.

Le saint prêtre fit connaissance avec M. de Bérulle, qui fut depuis cardinal, et qui dans le temps dont nous parlons était occupé de l'établissement de la congrégation des oratoriens en France. M. de Bérulle conçut une grande estime pour Vincent dès la première fois qu'il s'entretint avec lui. Il le détermina à accepter la cure de Clichy, village situé à une lieue de Paris. Le serviteur de Dieu s'appliqua dès lors, de toutes ses forces, à remplir les devoirs attachés à son ministère. Il visitait les malades, soulageait les pauvres, consolait les affligés, réunissait les esprits divisés, et entretenait la paix dans les familles.

Quelque temps après, on l'obligea de quitter la cure de Clichy, et il fut chargé de l'éducation des enfants de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigni, général des galères de France. Il y resta une année, et n'en sortit que pour accomplir dans la Bresse une sainte mission. Cette province était plongée dans une ignorance grossière des premières vé-



rités du christianisme. Vincent fut nommé curé à Châtillon-lès-Dombes. Il s'associa un vertueux prêtre nommé Louis Girard : ils logèrent l'un et l'autre chez un calviniste, qui, malgré les préjugés de sa secte, les traita avec distinction. Le ciel bénit les travaux apostoliques du saint missionnaire. Un grand nombre de personnes, et le comte de Rougemont entre autres, embrassèrent avec ferveur les pratiques de la pénitence. Plusieurs hérétiques rentrèrent aussi dans le sein de l'Église, et de ce nombre fut celui chez lequel le saint avait logé, et qui se nommait Beynier : en un mot, tout le pays changea de face en fort peu de temps.

La comtesse de Joigni, épouse d'Emmanuel de Gondi, apprit avec une joie singulière le succès des travaux de Vincent. Elle fit plusieurs tentatives pour l'engager à rentrer dans sa maison, et, pour y réussir plus sûrement, elle mit dans ses intérêts M. de Bérulle; elle obtint même qu'il dirigerait sa conscience tant qu'elle vivrait, et qu'il l'assisterait à l'heure de la mort. Cependant, comme elle désirait ardemment contribuer à la sanctification des autres, de ceux surtout sur lesquels il était de son devoir de veiller spécialement, elle résolut, de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à Jean-François de Gondi, frère du comte, et premier archevêque de Paris. Le prélat l'accepta en vue de l'utilité qui en reviendrait à l'Eglise, et donna le collége des Bons-Enfants pour loger la nouvelle communauté. Ce fut au mois d'avril de l'année 1625 que Vincent prit possession de cette maison. Le comte et la comtesse de Joigni assignèrent une somme pour commencer l'établissement.

Immédiatement après son retour dans la maison de Gondi, Vincent entreprit de faire la visite des galériens détenus dans les différentes prisons de Paris. Sensiblement affligé de l'abandon général où ils étaient réduits, il forma le projet de les réunir dans une même maison; et il vint à bout de l'exécuter, grâce aux libéralités de plusieurs personnes pieuses qu'il avait intéressées à cette bonne œuvre. Ayant ainsi pourvu aux besoins corporels de ces malheureux, il les rendit plus disposés à recevoir les instructions qu'il leur donna, ou par lui-même, ou par ses prêtres. M. de Gondi, surpris et édifié de cette bonne œuvre, en parla au roi, auquel il fit connaître le zèle et la capacité de Vincent de Paul. Louis XIII, par un brevet expédié le 8 février 1619, établit Vincent aumônier réal ou général de toutes les galères de France.

Trois ans après Vincent fit un voyage à Marseille : il se proposait de



visiter les forçats de cette ville, et d'examiner s'il pourrait faire pour eux ce qu'il avait fait dans la capitale. Il ne voulut point se faire connaître, pour mieux s'assurer du véritable état des choses. Il fut extrêmement touché à la vue du désespoir d'un des forçats, et il fit d'inutiles efforts pour le consoler. On assure que, par un héroïsme inouï de charité, il obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes, et qu'il les porta quelque temps. Au reste, il fit tout ce qui dépendait de lui pour adoucir le sort de tous ces malheureux, en les recommandant aux officiers, en les exhortant à la patience, et en tâchant de leur inspirer des sentiments de vertu; il vint à bout de les rendre plus dociles aux instructions des aumôniers ordinaires. Mais il fut surtout affligé du triste état de ceux qui étaient malades; ils languissaient dans un abandon général, livrés à toutes les horreurs de la misère, et privés presque de tout secours pour l'âme et pour le corps. Il forma dès lors le projet d'un hôpital pour les galériens de Marseille; mais il ne put l'exécuter que quelques années après. Louis XIV le dota en 1648, en lui assignant douze mille livres de revenu annuel. Cet hôpital devint bientôt un des plus commodes du royaume.

Madame de Gondi étant morte le 23 juin 1625, Vincent alla demeurer avec ses prêtres. Louis XIII autorisa la nouvelle association par lettres-patentes données en 1627, et Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que le saint instituteur donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de prêtres de la Mission; on les connaît aussi sous le nom de *lazaristes*, du prieuré de Saint-Lazare, que les chanoines réguliers de Saint-Victor leur cédèrent en 1633. Ceux qui composent cette congrégation ne sont point religieux; ce sont des prêtres séculiers qui, après deux ans de probation ou de noviciat, font les quatre vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité. Ils s'engagent : 1° à se sanctifier eux-mêmes par les exercices qui leur sont prescrits par leur institut; 2° à travailler à la conversion des pécheurs; 3° à former les jeunes ecclésiastiques aux fonctions du ministère. Les exercices que leur prescrit leur règle pour leur propre sanctification sont de faire tous les matins une heure de méditation, de s'examiner trois fois par jour, d'assister chaque semaine à des conférences spirituelles, de passer tous les ans huit jours en retraite, et de garder le silence, excepté dans les heures où l'on peut s'entretenir ensemble.

L'établissement des prêtres de la Mission ne fut point encore capable de satisfaire le zèle de Vincent de Paul. Cet homme apostolique cher-



chait chaque jour de nouveaux moyens de procurer au prochain tous les secours spirituels et corporels. Il établit la confrérie *de la Charité*, pour le soulagement des pauvres malades de chaque paroisse. Cette association, qui prit naissance dans la Bresse, s'étendit dans tous les lieux où le saint fit depuis des missions. La confrérie *des Dames de la Croix* avait pour objet l'éducation des jeunes filles. Celle qu'on appelait *des Dames* se consacrait au service des malades dans les grands hôpitaux, comme dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Cette capitale surtout n'oubliera jamais ce qu'elle doit à Vincent de Paul. Ce fut lui qui procura et dirigea la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpêtrière et des Enfants-Trouvés.

Ce dernier établissement intéresse trop l'humanité et la religion pour que nous n'en parlions pas avec une certaine étendue. Un grand nombre d'enfants étaient souvent exposés aux portes des églises ou sur les places publiques. Si les officiers de police les enlevaient, c'était presque l'unique bien qu'ils leur fissent. Une veuve et deux servantes furent d'abord chargées du soin de les nourrir; mais on manqua bientôt de secours. Il périssait tous les jours une multitude de ces malheureux enfants; ou ils n'avaient point de nourrice, ou on les faisait allaiter par des femmes malades. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait à quiconque voulait les prendre. Vincent, vivement touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal; il pria quelques dames de son assemblée de charité d'aller les visiter. Le spectacle qui s'offrit à leur yeux les effraya. Comme elles ne pouvaient se charger de ce grand nombre d'enfants, elles voulurent au moins prendre soin de quelques-uns. On en augmentait le nombre à mesure que les ressources se multipliaient. Enfin Vincent tint une assemblée de toutes les dames qui s'occupaient de la bonne œuvre, au commencement de l'année 1640. Il y exposa d'une manière si touchante le besoin de ces pauvres enfants, qu'il fut unanimement décidé qu'on se chargerait de tous, mais seulement par manière d'essai. On n'avait d'autres fonds que les aumônes des personnes charitables, et il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent suffisantes. Le serviteur de Dieu ne se décourageait point, espérant toujours que la Providence viendrait à son secours. Ses sollicitations auprès d'Anne d'Autriche lui obtinrent du roi douze mille livres de rente, ce qui soutint l'établissement pendant quelque temps; mais le nombre des enfants croissant tous les jours, et leur entretien allant au delà de quarante mille livres, les dames de charité perdirent courage, et déclarèrent qu'une pareille dépense était au-dessus de leurs forces. Vincent,



toujours plein de confiance en Dieu, indiqua une assemblée générale en 1648. On y délibéra si l'on continuerait la bonne œuvre qu'on avait commencée. Le saint, après avoir pesé les raisons de l'un et de l'autre parti, sentit tellement ses entrailles émues qu'il ne s'exprimait presque que par des sanglots; prenant ensuite un ton plus tendre et plus animé, il conclut la délibération en ces termes : « Or sus, mesdames, la compas-« sion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos « enfants; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs « mères selon la nature les ont abandonnés; voyez maintenant si vous « voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir « à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains; je « m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer « leur arrêt, et de savoir si vous ne voudrez plus avoir de miséricorde « pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable « soin; et au contraire ils mourront et périront infailliblement, si vous « les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » L'assemblée ne répondit que par des larmes. Il fut décidé que l'on continuerait la bonne œuvre, et il ne fut plus question que d'aviser aux moyens d'exécuter cette résolution. On obtint du roi les bâtiments de Bicêtre pour y loger ceux des enfants qui n'avaient plus besoin de nourrices; mais comme l'air y était trop vif, on les transporta dans le faubourg de Saint-Lazare à Paris, et on confia le soin de leur éducation à douze filles de la Charité. On leur acheta dans la suite deux maisons, l'une dans le faubourg Saint-Antoine, et l'autre près de la cathédrale.

Outre les hôpitaux dont nous avons parlé, Vincent fonda encore, dans le faubourg de Saint-Laurent à Paris, celui du Nom de Jésus pour quarante pauvres vieillards, et celui de Sainte-Reine en Bourgogne, au diocèse d'Autun, pour les pèlerins pauvres et malades que la dévotion attire au tombeau de cette illustre martyre. Ce dernier devint fort célèbre; on y recevait tous les ans trois à quatre cents malades, et plus de vingt mille pauvres passants de tout âge, de tout sexe et de toute nation. Le saint donna de sages règlements à ces différentes maisons, et leur fit trouver des fonds suffisants pour toutes les dépenses nécessaires.

Pour procurer des secours encore plus efficaces aux pauvres malades, Vincent, de concert avec mademoiselle Legras, forma le dessein de choisir un certain nombre de filles auxquelles on apprendrait à servir les malades, et que l'on formerait aux exercices de la vie spirituelle. Les premières que l'on trouva entrèrent chez mademoiselle Legras, qui se chargea de les loger et de les entretenir, et qui travailla de toutes ses



forces à les rendre capables de ce qu'on attendait d'elles. Leur modestie, leur douceur, leur zèle à remplir leurs devoirs, et la sainteté de leur vie, charmèrent tous ceux qui eurent occasion de les voir. Leur nombre s'augmenta insensiblement, et devint bientôt considérable. Tels furent les commencements de cette compagnie connue sous le nom de *Filles de la Charité*. Ces filles ne rendaient pas seulement service dans les paroisses, elles prenaient encore soin de l'éducation des enfants trouvés, de l'instruction des jeunes filles, qui sans cela en auraient été privées, des malades d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des criminels condamnés aux galères. Mais comme ces diverses occupations font en quelque sorte plusieurs communautés d'une seule compagnie, le saint prêtre leur prescrivit des règles, et générales et particulières, pour diriger et soutenir le corps tout entier, ainsi que les différentes parties qui le composent.

On est étonné de voir faire de si grandes choses à un homme qui n'avait rien de recommandable du côté de la fortune ou de la naissance, et qui était dépourvu de ces qualités brillantes qui attirent l'estime et l'admiration du monde; mais on le sera bien plus, si l'on entre dans le détail de ses actions merveilleuses, et des services innombrables qu'il rendit au prochain. Durant les guerres qui ravagèrent la Lorraine, il entreprit de soulager les malheureux de ce pays qui était réduit dans l'état le plus déplorable. Il y fit passer les aumônes qu'il avait ramassées à Paris, et qui, au rapport d'Abelly, montèrent à cinq ou six cent mille livres. M. Collet prouve, par des autorités incontestables, que les sommes envoyées par le saint allèrent infiniment plus haut, et montèrent jusqu'à deux millions. Il y eut beaucoup d'autres circonstances où le serviteur de Dieu tira de la charité des fidèles des secours extraordinaires pour ceux qui étaient dans la misère.

Au reste, la surprise diminuera, si l'on se rappelle qu'il jouissait par toute la France de la plus grande vénération. On le regardait, même à la cour, comme un ange envoyé du ciel. Il assista Louis XIII à la mort, et le disposa, par ses exhortations, à finir sa vie dans les plus parfaits sentiments de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, l'estimait et le respectait singulièrement; elle le nomma membre du conseil de conscience, et se fit un devoir de le consulter sur toutes les affaires ecclésiastiques, principalement sur la collation des bénéfices, qui ne furent plus donnés qu'au mérite et à la vertu.

Au milieu de tant d'occupations, Vincent avait toujours son âme intimement unie à Dieu. Dans les affaires les plus capables de lui causer des

distractions, il avait toujours, pour ainsi dire, un œil ouvert sur le Seigneur, afin de ne cesser jamais de converser avec lui. S'il lui arrivait d'éprouver des contradictions, il ne perdait rien de sa sérénité; son âme, toujours égale, était inaccessible au moindre trouble. Il considérait tous les événements de la vie dans les desseins de la Providence, se soumettant avec résignation à la volonté du ciel, et ne désirant rien autre chose en tout que la gloire de Dieu. Que le Seigneur fût glorifié par ses souffrances personnelles ou par d'autres moyens qu'il daignait choisir, il s'en réjouissait également. Il était cependant bien éloigné de l'insensibilité prétendue des stoïciens, et de l'indifférence impie des faux mystiques; il savait que la vraie piété est tendre et sensible aux intérêts de la religion et de la charité. Il regardait les afflictions d'autrui comme les siennes propres.

Il voulut surtout que l'humilité fût la base de sa congrégation, et il ne cessait d'en donner des leçons à ses prêtres; il les exhortait même à cacher leurs talents naturels. Deux hommes d'un mérite reconnu s'étant présentés à lui pour augmenter le nombre de ses disciples, il les refusa en leur disant : « Vous avez trop de savoir pour un état tel que le nôtre. « Vous pourrez faire ailleurs un bon usage de vos talents. Quant à nous, « toute notre ambition consiste à instruire les ignorants, à inspirer aux « pécheurs des sentiments de pénitence, et à établir tous les chrétiens « dans cet esprit de charité, d'humilité, de douceur et de simplicité que « prescrit l'Évangile. »

C'était une de ses maximes en fait d'humilité, que nous ne devons jamais, autant qu'il est possible, parler de nous, ni de ce qui nous concerne; ces sortes de discours venant communément d'un fonds d'amour-propre, et se terminant d'ordinaire à nourrir dans nos cœurs des sentiments d'orgueil.

La foi de Vincent de Paul fut toujours très-pure. Il n'eut pas plutôt été instruit que Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, avec lequel il était lié, enseignait une doctrine contraire à celle de l'Église, qu'il rompit entièrement avec lui. Il se déclara fortement contre la doctrine de Jansénius, et combattit avec zèle son système sur la grâce. Mais en même temps qu'il attaquait des erreurs dont les suites étaient si préjudiciables, et qu'il rejetait un rigorisme désespérant, il condamnait aussi la morale relâchée qui ouvre la porte à tous les désordres. Il recommandait aux pécheurs d'entrer dans les sentiments d'une sincère pénitence, et leur en traçait les caractères d'après les maximes de l'Écriture et des saints Pères. Sans cela, disait-il avec saint Ambroise, il



n'y a que de faux pénitents; leur hypocrisie sacrilége ne sert qu'à les rendre plus criminels par l'abus qu'ils font des sacrements.

Saint François de Sales, ayant eu occasion de connaître Vincent de Paul, s'était bientôt aperçu qu'il possédait les plus sublimes vertus, et qu'il avait tous les talents nécessaires pour conduire les âmes à la perfection. Il s'était donc déterminé à le faire premier supérieur des religieuses de la Visitation qu'il venait d'établir à Paris. Ce choix fut justifié par les bénédictions sans nombre qui accompagnèrent le ministère du vertueux prêtre. Il rendit au nouvel ordre les plus importants services, et se montra toujours digne de la confiance qu'avait eue en lui le saint évêque de Genève.

Il fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des filles de la Providence. Celle-ci avait été établie, en 1643, par madame de Pollalion. Cette pieuse femme, formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe que l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parents exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur âme. Vincent, par l'ordre de François de Gondi, archevêque de Paris, examina celles qui se présentaient pour concourir à la formation de la société naissante. Il en choisit sept, qui lui parurent les plus propres à servir de fondement à tout l'édifice, et il leur donna des avis dignes de sa haute sagesse et de sa grande expérience. Après la mort de madame de Pollalion, il se déclara le protecteur de ces pieuses filles, et il trouva le moyen de les faire subsister et de rendre leur établissement perpétuel.

En 1658, le saint convoqua à Saint-Lazare l'assemblée des membres de sa congrégation. Il remit à chacun le recueil des règles qu'il avait dressées, après quoi il les exhorta tous, de la manière la plus pathétique, à les observer avec une parfaite exactitude. Elles sont pleines de sagesse et de piété; on y trouve des moyens sûrs et efficaces pour arriver à la perfection chrétienne et sacerdotale, pour se prémunir contre la corruption du siècle, et pour travailler avec fruit à la sanctification des peuples. L'institut de Vincent de Paul fut de nouveau approuvé et confirmé par les papes Alexandre VIII et Clément X.

Cependant la santé du saint dépérissait de jour en jour. Il fut pris, à l'âge de quatre-vingts ans, d'une fièvre dont les accès étaient périodiques. Il éprouvait toutes les nuits des sueurs qui achevaient de l'épuiser, mais il ne voulait rien diminuer de ses austérités. Le pape Alexandre VI, ayant appris sa maladie, lui envoya un bref pour le dispenser de certaines pratiques; mais le serviteur de Dieu ne vivait plus lorsque le bref



de dispense arriva. Il mourut le 27 septembre 1660, après avoir reçu les derniers sacrements. On l'enterra dans l'église de Saint-Lazare, et il y eut un concours de monde prodigieux à ses funérailles. Le prince de Conti, le nonce du pape, plusieurs évêques et un grand nombre de personnes de la première qualité, y assistèrent. Il s'opéra, par l'intercession de Vincent, divers miracles, dont la vérité fut juridiquement reconnue.

En 1712, le cardinal de Noailles visita en présence de plusieurs témoins le corps du saint, qui fut trouvé entier et sans aucune marque de corruption. Le tombeau fut ensuite refermé. On sait que cette cérémonie précède ordinairement celle de la béatification, quoique, après tout, l'incorruptibilité du corps ne soit point regardée en elle-même comme une preuve authentique de sainteté. Enfin la vie, les vertus héroïques et les miracles du serviteur de Dieu ayant été rigoureusement examinés à Rome, il fut béatifié en 1729 par Benoît XIII.

Réflexions.

Ce saint ne pouvait travailler plus utilement pour le service du prochain, qu'en réveillant les chrétiens de cette léthargie où la plupart étaient plongés. Il leur représentait vivement l'indignité de leur conduite et leur montrait, comme un autre Jean-Baptiste, l'obligation où ils étaient de faire de dignes fruits de pénitence. En effet, on ne peut avoir part aux faveurs célestes quand on est comme indécis entre la vertu et le vice, quand on suit tantôt l'une et tantôt l'autre ; que l'on est, en un mot, tour à tour païen et chrétien. Mais que penser de ceux qui vivent habituellement dans le crime, et qui ne craignent point le danger de leur état ? Faut-il que l'on voie si souvent les passions produire dans les hommes l'extravagance, l'aveuglement, et même l'incrédulité ? A quels excès ne se portent point, je ne dis pas seulement les hommes ordinaires, mais même les plus beaux génies, lorsqu'ils sont abandonnés de Dieu, ou plutôt lorsqu'ils ont abandonné Dieu, et fermé les yeux à cette lumière qui éclaire tous ceux qui viennent au monde ! Pour peu que nous aimions Dieu et le prochain, pourrons-nous refuser nos larmes et nos prières aux pécheurs plongés dans l'aveuglement funeste dont il est ici question ?





Saint ARSÈNE.

ANACHORÈTE EN ÉGYPTE.

Arsène, Romain de naissance, sortait d'une famille alliée à celle de plusieurs sénateurs. Il fut élevé avec soin et se montra, dès sa jeunesse, plein d'ardeur pour la pratique de la vertu. Il acquit une grande connaissance des auteurs grecs et latins, et se rendit aussi fort habile dans celle de l'Écriture sainte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre. Il avait une sœur avec laquelle il menait à Rome une vie retirée.

L'empereur Théodose le Grand cherchait avec soin une personne à laquelle il pût confier l'éducation de ses enfants; il s'adressa à l'empereur Gratien, et le pria de consulter l'évêque de Rome sur le choix qu'il voulait faire. Celui-ci parla d'Arsène de manière à faire connaître qu'il avait toutes les qualités que demandait Théodose. Gratien l'envoya

donc à Constantinople. L'empereur le reçut avec de grandes marques de distinction, l'éleva à la dignité de sénateur, et ordonna qu'il fût respecté comme le père de ses enfants, dont il le nommait tuteur et précepteur. Il voulut qu'il eût un train magnifique, et il attacha à son service cent domestiques tous richement habillés.

Étant un jour allé voir les princes pendant leur étude, il les trouva assis, tandis qu'Arsène était debout en leur parlant. Non-seulement il en fut fâché, mais il dépouilla ses enfants pour quelque temps des marques de leur dignité, et ordonna que durant leurs leçons ils fussent debout, et Arsène assis.

Arsène avait toujours eu une forte inclination pour la retraite, et cette inclination, il la sentait augmenter de jour en jour à cause des embarras et des distractions attachés à sa place. Les titres et les honneurs étaient pour lui un fardeau insupportable. Enfin il trouva vers l'an 390 une occasion de rompre les chaînes qui le retenaient à la cour. Arcade, l'un des enfants de l'empereur, ayant commis une faute considérable, il l'en punit sévèrement. Le jeune prince en fut vivement piqué, et n'en devint que plus opiniâtre. Arsène saisit cette occasion d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis longtemps d'abandonner le monde. Un jour que, suivant sa coutume, il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté, il entendit une voix qui lui disait : « Arsène, fuis la compagnie des « hommes, et tu seras sauvé. » Il suivit sans délai la vocation du ciel, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Scété pour y vivre en anachorète. Arsène avait alors quarante ans, et il en avait passé onze à la cour de Constantinople.

Cependant Théodose mourut à Milan en 395, et laissa l'empire d'Orient à son fils Arcade. Ce prince donna la place de premier ministre à Rufin, qui était préfet du prétoire, et qui l'avait bassement flatté lorsqu'il était son gouverneur. Il n'oublia pas Arsène ; il résolut de le rappeler à la cour, afin de se conduire par ses sages conseils. Ayant appris qu'il était dans le désert de Scété, il lui écrivit pour se recommander à ses prières ; il lui abandonnait encore, par sa lettre, la disposition des tributs de l'Égypte pour qu'il s'en servît à pourvoir aux besoins des monastères, et à soulager les pauvres de la manière qu'il jugerait la plus convenable; mais le saint, qui préférait à tout, l'avantage de vivre dans la solitude, où il pouvait sans distraction gémir sur ses péchés, et préparer son âme au passage de l'éternité, se contenta de répondre de vive voix à l'envoyé de l'empereur : « Je prie Dieu qu'il nous pardonne à



« tous nos péchés. Quant à la distribution de l'argent, je ne suis point « capable d'un tel emploi, étant déjà mort au monde. »

De tous les moines de Scété, il n'y en avait point qui fût vêtu plus pauvrement qu'Arsène : il voulait par là se punir de cette magnificence extérieure avec laquelle il avait autrefois vécu à la cour. Les jours ordinaires, il s'occupait à faire des nattes de palmier. Afin d'expier ce qu'il appelait son ancien goût pour les superfluités, il se réduisit à la pauvreté la plus universelle : en sorte que, dans une fièvre violente, il fut obligé de recevoir par aumônes quelques petits secours dont il avait besoin. Il remercia Dieu de l'avoir jugé digne d'être assisté en son nom par la charité des fidèles. Sa maladie fut longue, et le prêtre du désert le fit porter dans son logement, qui était auprès de l'église. On le coucha sur un petit lit fait de peaux de bêtes, et on lui mit un oreiller sous la tête. Un des moines, l'étant venu voir, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et demanda si c'était là l'abbé Arsène. Le prêtre tira ce moine en particulier, et le questionna sur la profession qu'il exerçait au village avant d'être moine. « J'étais berger, répondit-il, et j'avais beau« coup de peine à vivre. — Voyez-vous l'abbé Arsène? reprit le prêtre; « étant dans le monde, il était le père des empereurs. Il avait à sa suite « cent esclaves habillés de soie, et ornés de bracelets et de ceintures « d'or; il était mollement couché sur des lits magnifiques. Pour vous « qui étiez berger, vous vous trouviez dans le monde plus mal à votre « aise qu'ici. » Le bon moine, touché de ces paroles, se prosterna en disant : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai péché; je reconnais qu'Arsène « est dans la vraie voie de l'humiliation. » Il se retira ensuite extrêmement édifié.

Un des officiers de l'empereur apporta un jour à Arsène le testament d'un sénateur de ses parents, qui, avant de mourir, l'avait institué son héritier. Le saint prit le testament et allait le déchirer, si l'officier ne se fût jeté à ses pieds pour le prier de ne le pas faire, vu que sans cela il serait exposé au danger de perdre la vie. Arsène ne le déchira donc point; mais il refusa d'accepter le bien qui lui avait été légué. « Je suis « mort, dit-il, avant mon parent; je ne puis conséquemment être son « héritier. »

Arsène consentait difficilement à voir les étrangers qui venaient le visiter, ne voulant, disait-il, se servir de ses yeux que pour contempler le ciel. Théophile, patriarche d'Alexandrie, s'étant un jour rendu à sa cellule avec un officier et quelques autres personnes, il le pria de les entretenir sur des choses relatives au salut. Il demanda à tous s'ils étaient

résolus de faire ce qu'il leur dirait, et comme ils répondirent affirmativement, il ajouta : « Eh bien ! je vous prie, en quelque lieu que vous « appreniez que je demeure, de m'y laisser tranquille, et de vous épar- « gner à vous-mêmes la peine de me venir trouver. » Le patriarche Théophile lui ayant envoyé demander une autre fois s'il lui ouvrirait saporte en cas qu'il vînt le voir : « Oui, répondit-il, s'il vient seul; mais s'il « amène quelques personnes avec lui, je ne resterai plus ici, et je me « retirerai ailleurs. »

Jamais Arsène ne visitait ses frères; il se contentait de se trouver avec eux aux conférences spirituelles. L'abbé Marc lui ayant un jour demandé, au nom de tous les ermites, pourquoi il évitait ainsi leur compagnie, il répondit : « Dieu sait combien je vous aime tous; mais je sens « que je ne puis tout à la fois être avec Dieu et avec les hommes ; il ne « m'est donc pas permis de quitter l'un pour converser avec les autres. » Cela ne l'empêchait pourtant pas de donner quelques leçons de vertu à ses frères, et nous avons encore plusieurs de ses apophthegmes parmi ceux des anciens Pères. On lui entendait dire souvent : « Je me suis « toujours un peu repenti d'avoir conversé avec les hommes, et jamais « d'avoir gardé le silence. » Il avait fréquemment à la bouche ces paroles que saint Euthyme et saint Bernard se répétaient depuis à eux-mêmes pour s'exciter à la ferveur : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici ? » Comme on lui demandait un jour pourquoi, étant si versé dans les sciences, il recherchait les avis et les instructions d'un moine qui n'avait aucune teinture des lettres, il répondit : « Je sais les sciences des Grecs et des Romains, mais je n'en suis « point encore à l'alphabet de celle des saints, dans laquelle ce prétendu « ignorant est un maître consommé. » Malgré la profonde connaissance qu'il avait de l'Écriture et de toutes les maximes de la perfection chrétienne, il évitait les occasions de parler, aimant mieux se faire instruire par les autres, afin de ne pas tomber dans le péché de vaine gloire, ce qui est le fondement de l'humilité et de toutes les autres vertus.

Evagre de Pont, qui, après s'être distingué à Constantinople par son savoir, s'était retiré d'abord à Jérusalem, d'où il passa dans les déserts de Nitrie en 385, marquait en présence du saint beaucoup de surprise de ce que tant de savants ne faisaient aucun progrès dans la vertu, tandis qu'un grand nombre d'Egyptiens, qui ne savaient pas même lire, parvenaient à un degré si sublime de contemplation. « La raison, dit « Arsène, pour laquelle nous n'avançons point dans la vertu, c'est que « nous nous contentons de cette science extérieure dont le propre est d'en-

« fler le cœur; au lieu que ces bons Égyptiens connaissent véritablement « leur faiblesse, leur aveuglement, leur misère, et que, par suite de cette « connaissance, ils travaillent avec succès à l'acquisition de cette vertu.»

Ce grand saint vivait continuellement dans le souvenir et l'appréhension de la mort et du jugement. C'est ce qui fit que Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui avait été fort occupé d'affaires, s'écria avant de mourir : « Heureux Arsène, d'avoir toujours eu ce moment devant les « yeux ! »

Il avait quarante ans lorsqu'il quitta la cour. Il en passa un égal nombre dans le désert de Scété, excepté que, vers l'an 395, il fut obligé d'en sortir pour quelque temps, à cause d'une irruption que firent les Maziques, peuple barbare de la Libye. Le danger passé, il revint dans sa cellule; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours, vers l'an 434, à cause d'une seconde irruption des mêmes barbares, qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de Troé, nommé aussi Petra, vis-à-vis de Memphis, et dix ans après à Canope, près d'Alexandrie; mais, ne pouvant supporter les distractions occasionnées par le voisinage de cette grande ville, il retourna à Troé, où il mourut.

Quand il se sentit près de sa dernière heure, il dit à ses disciples : « Je prie votre charité de m'accorder une chose; c'est qu'après ma « mort, vous vous souveniez de moi dans le saint sacrifice. Si dans ma « vie, j'ai fait quelque chose qui soit agréable à Dieu, puissé-je, par sa « miséricorde, le retrouver ! » Ses disciples étant fort affligés de l'entendre parler comme un homme qui était sur le point de les quitter, il ajouta : « Mon heure n'est point encore venue, je vous en instruirai ; « mais si vous souffrez qu'on garde comme une relique quelque chose « de ce qui est à moi, vous en répondrez au tribunal de Jésus-Christ. » Ceux-ci, étant inquiets de savoir comment ils pourraient l'inhumer avec les cérémonies ordinaires, lui dirent en pleurant : « Comment ferons- « nous, mon père, car nous ne savons de quelle manière on enterre les « morts? — Attachez-moi, leur répondit-il, une corde au pied, après « quoi traînez mon cadavre sur le haut de la montagne, et l'y laissez. » Comme il pleurait pendant son agonie, un des frères lui en demanda la raison. « Pourquoi pleurez-vous, mon père? lui dit-il. Vous craignez « donc de mourir, à l'exemple des autres hommes? — J'avoue, leur ré- « pondit-il, que je suis saisi de crainte, et même que cette crainte ne « m'a point quitté depuis que je suis venu dans le désert. » C'est ainsi que les vrais serviteurs de Dieu redoutent toujours ses jugements; mais ce sentiment est toujours accompagné d'une douce confiance en la mi-

séricorde divine. Cette crainte n'empêcha donc point Arsène d'expirer dans une grande paix. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 449. Il était âgé de quatre-vingt-quinze ans, et en avait passé cinquante-cinq dans le désert. L'abbé Pémen, l'ayant vu expirer, s'écria, les larmes aux yeux : « Heureux Arsène, d'avoir pleuré sur lui-même tant qu'il a été « sur la terre! Ceux qui ne pleurent pas ici, pleureront éternellement « dans l'autre vie. »

SAINTE MACRINE,

VIERGE.

Sainte Macrine était l'aînée des enfants de saint Basile l'ancien et de sainte Emmélie. Après la mort de son père, elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs. Ce fut d'elle que saint Basile le Grand, saint Pierre de Sébaste et saint Grégoire de Nysse apprirent de bonne heure à mépriser le monde, à craindre les dangers qui s'y rencontrent, à écouter la parole de Dieu, et à aimer la prière.

Elle fonda, conjointement avec sa mère, deux monastères dans le Pont. Celui qui était destiné aux hommes fut d'abord gouverné par saint Basile, puis par saint Pierre, son frère. Macrine fit pour le second, qui était habité par des femmes, des règles pleines de sagesse; elle y établit l'amour et l'esprit de la pauvreté, le détachement du monde, la pratique de la mortification et de l'humilité, une prière assidue jointe au chant des psaumes.

Après la mort de sainte Emmélie, Macrine disposa de ses biens en faveur des pauvres, et vécut comme les autres religieuses de son monastère, gagnant par son travail de quoi subsister. Saint Grégoire de Nysse, l'ayant visitée dans sa dernière maladie, la trouva, quoique extrêmement abattue par la fièvre, couchée sur des planches. Elle fut singulièrement consolée par les exhortations que lui fit son frère. Elle expira tranquillement après s'être armée du signe de la croix.

La pauvreté du monastère était si grande, qu'on n'y trouva qu'un voile tout usé pour couvrir le corps de Macrine quand on le porta au tombeau; mais saint Grégoire jeta dessus son manteau épiscopal. La servante de Dieu avait porté à son cou, tandis qu'elle vivait, une espèce de bandeau auquel étaient attachés un anneau et une croix de fer. Saint



Grégoire donna la croix à une religieuse nommée Vestiane; mais il garda l'anneau, qui était creux et contenait un morceau de la vraie croix.

L'évêque du lieu et saint Grégoire assistèrent aux funérailles de Macrine, avec le clergé, les moines et les religieuses divisés en deux chœurs, qui avaient des cierges à la main, et chantaient des psaumes. Le corps de la sainte fut porté à l'église des Quarante-Martyrs, qui était à un mille du monastère, et déposé dans le caveau où était celui de sainte Emmélie. On offrit des prières pour les deux servantes de Dieu.

Sainte Macrine mourut au mois de décembre de l'année 379; mais sa fête est célébrée le 19 de juillet par les Grecs et les Latins.

SAINTES JUSTE ET RUFINE,

MARTYRES EN ESPAGNE.

20 JUILLET.

Juste et Rufine étaient deux femmes chrétiennes de Séville en Espagne, qui trouvaient dans le commerce de quoi vivre et assister les pauvres. Elles saisissaient toutes les occasions que leur présentait leur état de pratiquer plusieurs vertus héroïques, et savaient faire de toutes leurs actions autant de sacrifices agréables à Dieu. Des dispositions aussi saintes leur méritèrent la gloire du matyre.

Ayant refusé, dans la crainte de se rendre coupables de superstition, de vendre aux païens certaines choses dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices, ceux-ci résolurent de s'en venger; et comme les édits de Dioclétien renouvelaient la persécution, ils envahirent la maison des deux chrétiennes, et les menèrent devant le gouverneur. Le juge, voyant qu'elles confessaient généreusement Jésus-Christ, ordonna qu'on les étendît sur le chevalet et qu'on leur déchirât les côtes avec les ongles de fer. Auprès de l'instrument de leur supplice était une idole avec de l'encens, afin que la facilité de sacrifier les portât à se délivrer des tourments; mais rien ne put ébranler leur constance. Juste expira sur le chevalet. Le juge, assuré de sa mort, fit étrangler Rufine; après quoi les corps des deux saintes furent brûlés. Elles souffrirent en 304.



SAINTE MARGUERITE,

VIERGE ET MARTYRE.

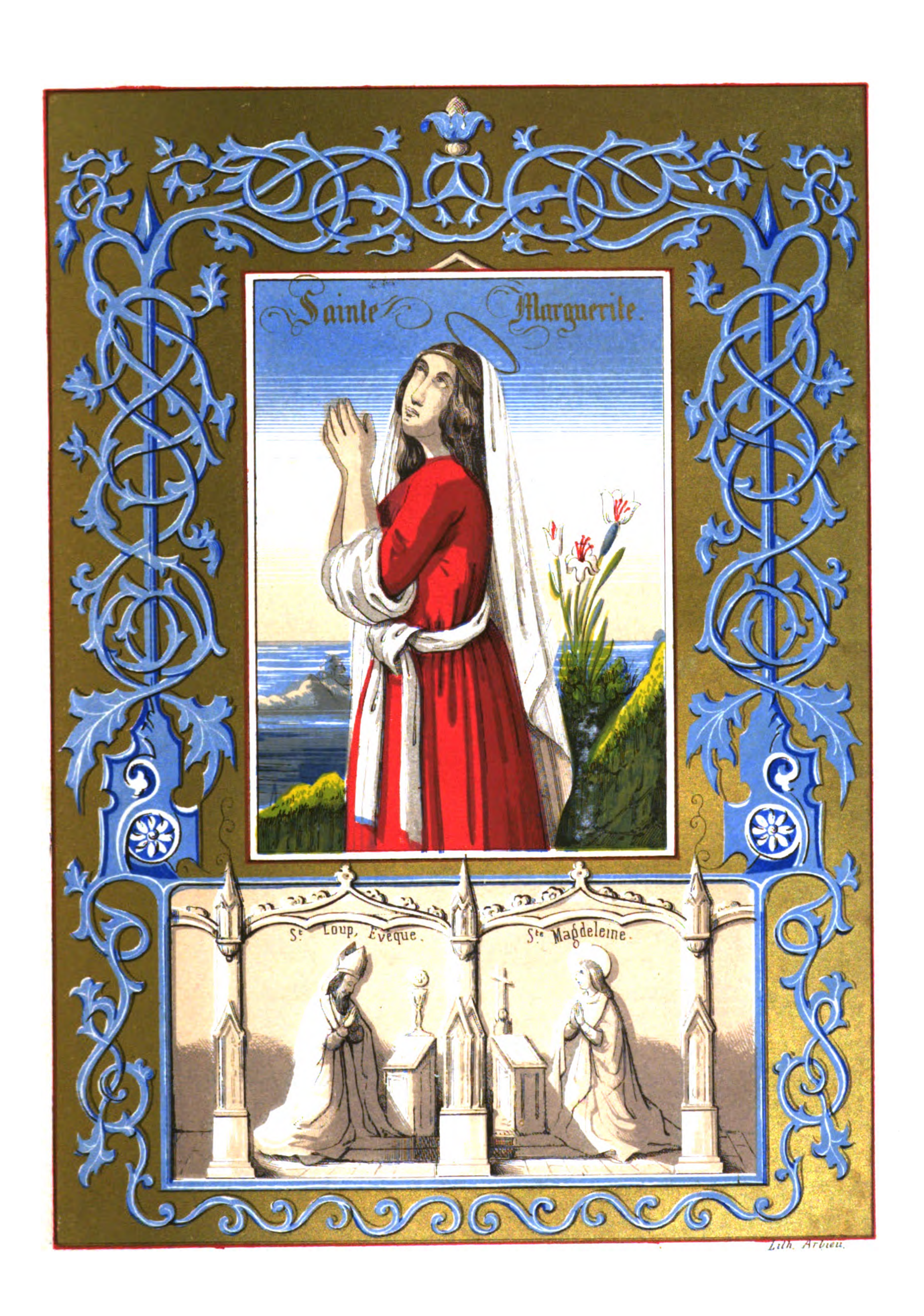
Cette illustre martyre si révérée dans l'Église, et qu'un grand nombre de personnes prennent pour leur patronne, était originaire de la ville d'Antioche en Pisidie. Son père, nommé Edesius, était prêtre des faux dieux. Elle eut le bonheur d'avoir pour nourrice une femme chrétienne qui lui fit sucer avec le lait les principes de notre sainte religion. La jeune Marguerite écouta avec docilité les saintes leçons de sa pieuse nourrice, et elle sut de bonne heure les mettre à profit. En recevant la grâce du baptême, elle protesta qu'elle ne voulait point avoir d'autre époux que Jésus-Christ, et souvent on lui entendait dire qu'elle n'avait point de plus grand désir que de mourir pour son amour.

Le père de cette jeune chrétienne ne tarda pas à être informé des dispositions de sa fille. Il la rappelle pour s'instruire par lui-même de ses sentiments, comptant qu'il la ferait aisément changer. « On m'a rapporté, lui dit Edesius, que vous êtes chrétienne; dois-je le croire, et quelqu'un a-t-il pu vous fasciner l'esprit jusqu'à ce point? — Oui, mon père, lui répondit la jeune enfant, j'ai le bonheur d'être chrétienne, et je me fais gloire d'être l'épouse de Jésus-Christ. » Le père, étonné de cette réponse, lui dit : « Quelle est votre folie! Attendez-vous aux plus sévères traitements, si vous n'adorez les dieux de votre père et de l'empire. — Rien ne sera capable, repartit Marguerite, d'arracher de mon cœur la foi du vrai Dieu. Je suis prête à répandre mon sang pour lui, et je serais au comble de mes vœux, mon père, si vous l'adoriez avec moi. »

Edésius, outré de dépit, chasse sa fille de sa maison et l'envoie à la campagne garder les troupeaux. La sainte bénit le Seigneur de cette humiliation, et se réjouit de ce qu'elle pourra le servir en liberté.

Un général des troupes de l'empereur Aurélien, passant par l'endroit où était Marguerite au milieu de son troupeau, fut charmé de sa modestie et de sa beauté. Il la fait approcher, il l'interroge et elle lui dit qu'elle est chrétienne. « Vous êtes la plus heureuse des mortelles si vous le voulez, lui dit le général; renoncez à votre Dieu, et je vous fais mon épouse; mais si vous ne consentez pas à ma demande, vous vous exposez aux plus cruels tourments. — Les tourments soufferts pour Jésus-Christ feront mes délices, » dit la bergère. Aussitôt on lui arrache ses habits, on la déchire de coups, on lui met les mains et les pieds dans des fers brû-




Sainte Marguerite.
St Loup, Évêque.
Ste Magdeleine.
Lith. Arbieu.

lants : la sainte souffrit tous ces tourments avec une joie céleste. Le 20 juillet 175, ses bourreaux, irrités de sa patience, lui tranchèrent la tête. Son corps fut inhumé à Antioche par les fidèles.

SAINT JÉROME EMILIANI,

INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS, DITS SOMASQUES.

Jérôme Emiliani, d'une famille noble de Venise, prit dans sa jeunesse le parti des armes. Il avait reçu une éducation chrétienne, mais il se laissa bientôt entraîner par le torrent des passions. Il servit avec distinction dans les guerres que la république eut à soutenir à la fin du quinzième siècle. Ayant été nommé gouverneur de Castelnovo sur les frontières de Trévise, il fut fait prisonnier, et chargé de fers. L'état où il se voyait réduit le fit rentrer en lui-même; il sanctifia ses souffrances par la pénitence et la prière. Ayant recouvré la liberté, il attribua sa délivrance à la protection de la sainte Vierge. Arrivé à Trévise, il suspendit ses chaînes devant un autel consacré au Seigneur sous l'invocation de la Mère de Dieu.

Lorsqu'il fut de retour à Venise, il se consacra sans réserve à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il fit surtout éclater sa charité durant une famine et une maladie épidémique qui firent de grands ravages. Il pourvut abondamment aux besoins des pauvres. Touché du sort des malheureux enfants que la mort avait privés de leurs parents, il loua une maison où il les réunit, et où il se chargea du soin de les nourrir, de les entretenir, de leur enseigner la doctrine chrétienne, et de leur inspirer des sentiments de vertu. Il établit depuis de semblables hôpitaux pour les orphelins à Bresse, à Bergame et en d'autres lieux. Son zèle pour la gloire de Dieu lui fit aussi fonder des maisons de retraite pour les filles pénitentes. Saint Jérôme Emiliani songea à doubler ses forces en s'adjoignant, pour le service de Dieu, un certain nombre de personnes pieuses. Il fonda sa congrégation à Somasque, village situé sur les frontières de l'État de Venise, entre Bergame et Milan. Il fit longtemps sa résidence dans la maison qu'il s'y était procurée. C'est de là que ses disciples furent appelés clercs réguliers *somasques*. On leur a donné aussi quelquefois le nom de congrégation de *Saint-Maieul*, parce que ce saint est patron d'un collége de Pavie, dont saint Charles Borromée donna la conduite à cette congrégation.



L'institut de saint Jérôme Emiliani avait et a encore aujourd'hui pour but principal l'instruction des enfants et des jeunes ecclésiastiques. Ceux qui l'embrassèrent du vivant du bienheureux fondateur étaient tous laïques, et il n'était approuvé que comme une congrégation pieuse. Le serviteur de Dieu mourut à Somasque le 8 février 1537, d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en servant les malades. Il fut béatifié par Benoît XIV, et canonisé par Clément XIII. En 1769, le saint siége approuva un office composé en son honneur, et permit de le réciter le 20 de juillet.

En 1540, la congrégation des somasques fut approuvée comme ordre religieux par Paul III. Pie V et Sixte V confirmèrent cette approbation sous la règle de saint Augustin, l'un en 1571, et l'autre en 1586. Les somasques n'ont de maisons qu'en Italie et dans les cantons suisses qui professent la religion catholique. Leur ordre est divisé en trois provinces, celle de Lombardie, celle de Venise et celle de Rome. Le général est triennal, et tiré alternativement de chacune de ces provinces.

SAINTE PRAXÈDE,

VIERGE.

21 JUILLET.

Sainte Praxède était fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de sainte Pudentienne. Ce fut sous le pontificat de Pie Ier, et sous le règne de l'empereur Antonin *le Pieux*, qu'elle édifia la ville de Rome par l'éclat de ses vertus. Elle avait de grands biens, qu'elle employa à soulager les pauvres et à pourvoir aux besoins de l'Église. Elle tâchait d'avoir quelque part à la couronne des martyrs par les consolations et les secours qu'elle leur procurait. On admirait surtout en elle un grand amour pour la prière, le jeûne et les veilles. Elle mourut en paix, et fut enterrée auprès de sa sœur sur la voie Salarienne.

Il est parlé dans la vie du pape Symmaque d'un *titre* qui portait anciennement à Rome le nom de Sainte-Praxède. Cette église fut réparée par les papes Adrien Ier et Pascal Ier; elle le fut aussi par saint Charles Borromée, qui en prit son titre de cardinal.





SAINT VICTOR DE MARSEILLE,

MARTYR.

L'empereur Maximien, les mains encore fumantes du sang de la légion Thébéenne, qu'il avait répandu dans différentes provinces des Gaules, vint à Marseille, où il y avait une église aussi nombreuse que florissante. Son arrivée remplit de crainte les fidèles qui la composaient. Dans cette consternation générale, un officier chrétien, nommé Victor, allait durant la nuit de maison en maison visiter les frères, pour les exhorter au mépris de la mort et pour leur inspirer le désir des biens éternels.

Ayant été surpris dans une action si digne d'un soldat de Jésus-Christ, on le conduisit devant les préfets Astérius et Eutychius; ceux-ci lui représentèrent le prétendu danger qu'il courait, et lui dirent qu'il y avait de la folie à s'exposer à perdre le fruit de ses services avec la faveur du prince, en adorant *un homme mort*. C'était ainsi qu'ils appelaient Jésus-Christ. Victor leur répondit qu'il renonçait à tous les avantages dont il ne pourrait jouir qu'en devenant infidèle à Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, qui avait daigné se faire homme pour notre salut, mais qui s'était ressuscité lui-même après sa mort, et qui régnait avec son Père céleste, auquel il était parfaitement égal en toutes choses. Cette réponse excita partout des cris tumultueux d'indignation et de rage; mais comme le prisonnier était un homme de qualité, on l'envoya à l'empereur. La fureur de Maximien ne fut point capable d'ébranler la constance de Victor. Le prince, voyant ses menaces inutiles, lui fit lier les pieds et les mains, ordonna qu'il fût traîné par les rues de la ville, pour y être exposé aux coups et aux insultes de la populace. Il n'y avait point de païen qui ne s'empressât de témoigner son zèle, en lui faisant quelque indignité. On se proposait par là d'intimider les chrétiens; mais le courage du martyr les remplit d'une nouvelle ardeur.

Victor fut ramené, tout couvert de sang, devant les préfets, qui, le croyant moins ferme après ces souffrances, se mirent à blasphémer en sa présence, et à le presser de nouveau d'adorer leurs dieux; mais le martyr, que l'Esprit-Saint fortifiait intérieurement, se montra plein de mépris pour les idoles qu'on voulait lui faire adorer. « Je méprise vos « dieux, dit-il, et je confesse Jésus-Christ; ainsi vous pouvez me con- « damner à tels supplices que vous voudrez. » Astérius ordonna qu'on



l'étendît sur le chevalet, où il fut tourmenté longtemps. Victor, les yeux levés au ciel, demandait la constance, qu'il savait être un don de Dieu. Jésus-Christ lui apparut une croix à la main, et le consola en l'assurant qu'il souffrait dans ses serviteurs, et qu'il les couronnait après la victoire. Cette vision adoucit merveilleusement le sentiment de ses douleurs. Enfin les bourreaux étant las, on le détacha de dessus le chevalet pour le mettre dans un noir cachot.

A minuit, Dieu le visita par le ministère de ses anges. La prison fut remplie d'une lumière plus brillante que celle du soleil, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur. Trois soldats chargés de garder la prison furent si frappés de cette lumière miraculeuse que, venant se jeter aux pieds de Victor, ils lui demandèrent pardon, et le prièrent de leur accorder la grâce du baptême. Leurs noms étaient *Alexandre, Longin* et *Félicien*. Le saint, après les avoir instruits autant que la circonstance put le lui permettre, envoya chercher les prêtres la nuit même. Ils allèrent tous ensemble au bord de la mer, et revinrent à la prison lorsque les nouveaux convertis eurent été baptisés. Victor leur servit de parrain.

Le lendemain matin, l'empereur apprit tout ce qui s'était passé. Transporté de rage, il envoya chercher le saint avec les trois gardes, et les fit amener au milieu de la place publique. Le peuple accabla Victor d'injures, et voulut l'obliger à faire rentrer les nouveaux convertis dans le paganisme; mais il répondit qu'il ne pouvait détruire ce qui était bien fait; puis, se tournant vers les gardes, il leur dit : « Vous « êtes toujours soldats; combattez avec courage, Dieu vous donnera la « victoire. Vous appartenez à Jésus-Christ; soyez-lui fidèles. Une cou« ronne qui ne se flétrira jamais vous est préparée. » Alexandre, Longin et Félicien persévérèrent dans la confession de Jésus-Christ, et furent décapités par l'ordre de l'empereur. Victor, saintement jaloux de leur bonheur, demandait avec larmes de leur être bientôt réuni dans la gloire. Ayant été de nouveau exposé aux insultes de toute la ville, et cruellement frappé avec des bâtons et des courroies, il fut reconduit en prison.

Trois jours après, l'empereur le fit reparaître devant son tribunal, et lui ordonna d'adorer une idole de Jupiter qu'on avait mise sur un autel avec de l'encens. Victor, saisi d'horreur, pousse l'autel avec son pied et le renverse ainsi que l'idole. Le prince, pour venger ses dieux, lui fait aussitôt couper le pied. Le soldat de Jésus-Christ souffre avec joie, et offre à Dieu les prémices de son sang. Quelques moments après, Maximien commande qu'on le mette sous la meule d'un moulin, et qu'on

l'y écrase; mais la machine qui faisait tourner le moulin s'étant cassée, on le retira presque mort et les os tout brisés, après quoi on lui trancha la tête. Son corps, ainsi que ceux d'Alexandre, de Longin et de Félicien, furent jetés dans la mer; mais les chrétiens les trouvèrent sur le rivage où ils avaient été poussés, et les enterrèrent dans une grotte taillée dans un roc. L'auteur des actes de ces saints martyrs ajoute : « Ils ont été honorés jusqu'à ce jour par plusieurs miracles. Ceux qui « réclament leur intercession obtiennent beaucoup de grâces de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Dans le cinquième siècle, Cassien bâtit, près du tombeau de saint Victor, un monastère qui reçut depuis la règle de saint Benoît. Il a été sécularisé par une bulle de Clément XII, datée du 16 des calendes de janvier de l'année 1739, mais fulminée et publiée seulement à Marseille dans l'église de Saint-Victor, le 8 octobre 1743, sous le pontificat de Benoît XIV. Les reliques du saint martyr se gardent dans l'église de cette maison, laquelle est une des plus anciennes de la France. On en transporta une portion à Paris, et on la déposa dans une chapelle bâtie en l'honneur de saint Victor. Cette chapelle, ayant été agrandie sous le règne de Louis VI, servait d'église à un monastère royal de chanoines réguliers qui y fut fondé, mais qui a disparu depuis la révolution.

SAINTE MARIE-MAGDELEINE.

22 JUILLET.

Marie-Magdeleine, si célèbre dans l'Église par son tendre et constant attachement pour Jésus-Christ, était galiléenne de naissance. Le surnom de Magdeleine paraît lui avoir été donné de Magdala, ou plutôt Magdalum, château situé près du lac de Génésareth, autrement appelé mer de Galilée. Lorsque Jésus-Christ commença à prêcher l'Évangile, elle était possédée de sept démons. Les miracles du Sauveur l'engagèrent à recourir à lui pour obtenir la guérison de son mal. Jésus la guérit et chassa de son corps les sept démons qui la tourmentaient.

Magdeleine, par reconnaissance, s'attacha pour toujours à la personne du Sauveur. Elle le suivait partout où il allait, afin d'écouter les instructions qui sortaient de sa bouche sacrée, et de saisir toutes les occasions de le servir, et de partager avec lui ses biens temporels. Elle l'accom-

pagna durant sa passion, et elle le suivit jusqu'au lieu de son supplice.

Il y a un grand mystère renfermé dans ces paroles de l'Évangéliste : *Auprès de la croix de Jésus étaient Marie sa mère, Marie de Cléophas, sœur de sa mère, et Marie-Magdeleine.* Heureuse association ! Heureux état que d'être auprès de Jésus sur la croix ! s'écrie le cardinal de Bérulle. Voilà un nouvel ordre tout spirituel et tout intérieur, invisible aux hommes, mais visible aux anges ; un ordre d'âmes crucifiées avec Jésus et par Jésus, auquel la croix du Sauveur donne naissance ; un ordre de la croix et du ciel tout ensemble ; un ordre d'amour par le martyre des cœurs, qui en mourant au monde ne vivent que pour Dieu. Nous jouirons du même bonheur, si, comme Magdeleine, nous nous unissons en esprit à Jésus crucifié, si nous compatissons à ses souffrances, si nous portons notre croix comme lui, si nous nous y attachons avec lui.

Magdeleine n'abandonna point le Sauveur après sa mort ; et si elle le quitta, ce ne fut que pour observer une fête que prescrivait la loi ; mais la fête ne fut pas plus tôt passée, qu'elle acheta des parfums pour embaumer son corps. Tout étant prêt pour la cérémonie, elle partit de grand matin en compagnie de quelques femmes pieuses, et arriva au tombeau de Jésus précisément à l'heure du lever du soleil. Pendant qu'elles étaient en route, elles étaient inquiètes sur le moyen d'ôter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ; mais elles trouvèrent en arrivant qu'il était ouvert.

Les saintes femmes ayant regardé dans le tombeau, n'y trouvèrent point le corps de Jésus. Marie-Magdeleine courut aussitôt en avertir Pierre et Jean. *Ils ont,* dit-elle, *enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* Pierre et Jean, les plus fervents de tous les apôtres, vinrent sans délai pour connaître la vérité par eux-mêmes. Les saintes femmes, qui étaient restées là, leur assurèrent qu'étant entrées dans le tombeau, elles y avaient vu deux anges vêtus de blanc, dont l'un, assis à la droite du lieu où était le corps, leur avait dit de ne rien craindre, mais d'aller annoncer aux apôtres que Jésus était ressuscité, et qu'en même temps il leur avait montré l'endroit où l'on avait déposé le corps. Pierre et Jean, après avoir parcouru rapidement le tombeau des yeux, ne doutèrent plus de ce qu'on leur disait. Saisis d'étonnement, ils allèrent rejoindre les autres disciples à Jérusalem.

Marie-Magdeleine, qui les avait amenés, ne s'en retourna point avec eux. Rien ne put lui faire abandonner le tombeau où le corps de son Sauveur était resté trois jours. Elle se lamentait d'être dans l'impossibilité de voir Jésus mort ou vivant. Accablée de douleur, elle pleurait à



l'entrée du tombeau, où elle jetait les yeux à diverses reprises. Elle aperçut les deux anges vêtus de blanc, qui lui dirent : *Femme, pourquoi pleurez-vous?* La surprise de cette apparition, et l'éclat dont étaient environnés les esprits célestes, ne firent sur elle aucune impression, et ne purent la distraire de l'objet de son amour. *C'est*, répondit-elle, *qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis.*

Après que Magdeleine eut fait aux anges la réponse que nous venons de rapporter, elle se retourna et vit Jésus, qu'elle ne reconnut point, et qu'elle prit pour le jardinier. *Femme*, lui dit-il, *pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? — Seigneur*, répondit-elle, *si c'est vous qui l'avez ôté d'ici, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'enlèverai.*

Jésus, touché de ces saintes dispositions, l'appela par son nom : *Marie*, lui dit-il. Il lui avait d'abord demandé quel était le sujet de ses larmes et l'objet de ses recherches, afin d'exciter son amour. Il n'avait cependant point été reconnu, parce que ses paroles n'avaient point emporté avec elles le rayon de lumière nécessaire pour découvrir qui il était; mais le nom de la sainte n'eut pas plus tôt été prononcé, qu'ouvrant tout à coup les yeux de l'esprit, elle aperçut son divin maître dans celui qui conversait avec elle. Transportée de joie, elle se jeta à ses pieds, et voulut les embrasser; mais Jésus lui dit : *Ne me touchez point, je ne suis point encore monté à mon Père. Allez dire à mes frères, de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* Ainsi Marie-Magdeleine fut la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité, et cette grâce fut la récompense de cet ardent amour qui l'avait si fortement attachée à sa suite, et qui l'avait si constamment retenue auprès de son tombeau.

Pour obéir au Sauveur, elle alla trouver les apôtres et leur porta l'heureuse nouvelle de la résurrection de Jésus. Depuis cette époque, l'Évangile ne parle plus de Marie-Magdeleine, et nous ne trouvons presque rien, dans les monuments authentiques de l'histoire de l'Église, qui nous apprenne d'elle quelque chose de certain.

On lit dans quelques auteurs grecs du septième siècle et des siècles suivants, qu'après l'ascension de Jésus-Christ, sainte Marie-Magdeleine accompagna la sainte Vierge et saint Jean à Ephèse; qu'elle mourut dans cette ville, et qu'elle y fut enterrée. C'est aussi le sentiment de Modeste, patriarche de Jérusalem, qui florissait en 920, de saint Grégoire de Tours, et de saint Guillebaud. Ce dernier, dans la relation de son voyage de Jérusalem, dit qu'il vit à Ephèse le tombeau de sainte Magdeleine. Quelque jugement que l'on porte sur ces autorités, et quoi



qu'on puisse dire pour les affaiblir, il est au moins certain que ces auteurs sont des témoins irrécusables de l'opinion reçue et adoptée dans leurs églises au temps où ils écrivaient.

L'empereur Léon le Philosophe fit transférer les reliques de la sainte d'Ephèse à Constantinople, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare vers l'an 890. On ne peut dire avec certitude si elles demeurèrent toujours dans cette ville, ou si elles en furent enlevées vers le temps où Constantinople tomba sous la domination des Turcs. Les Romains croient posséder le corps de la sainte, à son chef près, dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Latran. Il est dans le chœur même des chanoines, sous un autel dédié en son honneur par le pape Honorius III, qui l'y renferma lui-même après l'an 1216; de sorte qu'il pourrait bien avoir été transporté de Constantinople à Rome après la prise de cette première ville par les Latins en 1204, lorsqu'il se fit une distraction presque générale des reliques de ce pays-là, qui furent apportées dans les diverses provinces de l'Occident.

Les Grecs et les Latins font la fête de sainte Marie-Magdeleine le 22 juillet; elle est d'obligation en quelques églises. On la chômait anciennement en Angleterre, comme nous le voyons par le concile tenu à Oxford en 1222.

Le cardinal de Bérulle avait une tendre dévotion pour sainte Marie-Magdeleine, qu'il appelait sa principale patronne. On ne peut rien lire de plus touchant que les discours qu'il a composés en son honneur.

Les Provençaux croient que les reliques trouvées à Saint-Maximin, petite ville de la Provence, sont celles de sainte Marie-Magdeleine; mais cette prétention n'est fondée que sur l'opinion de quelques auteurs qui ont confondu sainte Marie de Béthanie et la sainte dont nous parlons ici. S'il est vrai qu'on doive les distinguer, comme presque tous les savants et tous les bréviaires les distinguent aujourd'hui, il est certain que les reliques trouvées à Saint-Maximin sont celles de Marie de Béthanie, dont nous parlerons au 29 juillet.

SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

23 JUILLET.

Saint Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne. Il est dit, dans



le véritable martyrologe de Bède, qu'il siégea vingt ans, et qu'il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ sous l'empereur Vespasien. Selon l'auteur de ses actes, il fut disciple de saint Pierre, qui l'établit évêque de Ravenne.

Saint Pierre Chrysologue, l'un des plus célèbres évêques de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr; mais il ajoute que, quoiqu'il eût à différentes reprises versé une partie de son sang pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva longtemps à son Eglise, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort : ainsi il paraît qu'il n'a été appelé martyr qu'à cause des tourments qu'il souffrit pour la défense du christianisme, et auxquels il survécut du moins quelque temps.

Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Saint Fortunat exhortait ses amis à faire des pèlerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. Le pape Honorius fonda une église à Rome en l'honneur de saint Apollinaire, vers l'an 630. Le nom de ce saint se lit dans tous les martyrologes, et la vénération qu'on a toujours eue pour sa mémoire prouve qu'il était doué de l'esprit apostolique, et qu'il possédait, au plus haut degré, les vertus des premiers disciples du Sauveur.

SAINTES ROMULE, RÉDEMPTE ET HÉRONDINE,

VIERGES ROMAINES.

Ce que nous savons de ces saintes filles nous est raconté par saint Grégoire-le-Grand, dans la quarantième homélie sur les Évangiles, en ces termes : « Dans le temps que je quittai le monde pour entrer dans « un monastère, une femme déjà âgée, nommée Rédempte, vivait en « religieuse dans cette ville, tout près de l'église de la Sainte-Vierge. « Elle avait été disciple d'Hérondine, cette vierge célèbre qui, selon le « rapport qu'on en faisait, avait vécu à la façon des ermites, au-dessus « des montagnes voisines de la ville de Palestrine. Rédempte avait avec « elle deux autres filles pieuses, l'une appelée Romule, et l'autre qui vit « encore, dont j'ignore le nom, quoique je la connaisse très-bien de « visage. Elles demeuraient donc toutes les trois ensemble, pauvres



« des biens de ce monde, mais riches en vertu et en mérite. Or, Romule « faisait des progrès bien plus solides et bien plus rapides que sa com- « pagne. Elle était d'une patience admirable et d'une obéissance à toute « épreuve. Elle gardait presque un silence continuel, et n'ouvrait la « bouche que pour prier. Mais comme le plus souvent ceux que nous « croyons parfaits ne laissent pas que d'avoir encore quelques imperfec- « tions aux yeux du souverain juge, Romule fut affligée d'une paralysie « de tous ses membres, qui la retint plusieurs années presque sans « mouvement dans son lit. Ne croyez pas toutefois que cette maladie « lui ait arraché la moindre plainte. Au contraire, elle s'adonnait à « l'oraison avec d'autant plus de ferveur qu'elle ne pouvait plus faire « autre chose.

« Or, il arriva qu'une nuit elle appela subitement Rédempte, par ces « paroles : « Venez, ma mère, venez. « Celle-ci accourut aussitôt avec « cette autre fille dont j'ai parlé, comme je l'ai su moi-même dans le « temps. Mais à peine furent-elles auprès du lit de la malade, qu'une « lumière céleste remplit la chambre où elles étaient. A cela se joignit « comme le bruit d'un grand nombre de personnes qui auraient fait « effort contre la porte pour entrer : ce qui leur causa une frayeur qui « les rendit quelque temps immobiles. Romule, les voyant dans cet état, « leur dit : « Ne craignez pas : je ne meurs pas encore. » Trois jours après « elle les appela de nouveau de la même manière pendant la nuit, et « demanda à recevoir le saint viatique. Mais au moment où elles ve- « naient de la quitter pour la laisser quelques instants à elle-même, « elles entendirent devant la porte de la maison deux chœurs qui chan- « taient alternativement des psaumes avec une douce mélodie. Pendant « ce temps-là, Romule rendit le dernier soupir, et son âme sainte s'éleva « dans le sein du Père céleste, accompagnée de ces chants délicieux, « qui cessèrent peu à peu en montant vers le ciel. »

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE TROYES.

24 JUILLET.

Saint Loup sortait d'une famille illustre établie à Toul. Ayant fait d'ex- cellentes études, il parut au barreau, et y plaida avec beaucoup de ré-

putation. Il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire d'Arles, qu'il trouva aussi disposée que lui à servir Dieu avec ferveur. Lorsqu'ils eurent passé six ans ensemble, il résolurent de mener un genre de vie plus parfait. Loup se retira dans la célèbre abbaye de Lérins, gouvernée alors par saint Honorat. Il vécut un an dans la plus parfaite régularité, ajoutant encore diverses austérités à celles qui se pratiquaient parmi les frères.

Il avait vendu, lors de sa retraite, une grande partie de ses biens, dont il avait distribué le prix aux pauvres. Lorsque saint Honorat eut été placé sur le siége d'Arles, Loup fit un voyage à Mâcon en Bourgogne, pour se défaire d'une terre qu'il possédait dans le pays, afin de n'avoir plus rien en propre, et de pratiquer la plus exacte pauvreté. Ayant employé en bonnes œuvres les fonds provenant de la vente, il se disposait à retourner à Lérins; mais les députés de l'église de Troyes le demandèrent pour évêque. Cette église le donnait pour successeur à saint Ours, mort en 426. Notre saint fit d'inutiles efforts pour s'opposer à son élection, il fut sacré par les évêques de la province de Sens.

Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Ce fut toujours la même humilité, la même mortification et le même amour pour la pauvreté. Cet amour de la pauvreté paraissait surtout dans son habillement. Il couchait sur des planches, et veillait dans l'exercice de la prière de deux nuits l'une. Il vécut de la sorte plus de vingt ans, toujours occupé de ses fonctions qu'il remplissait avec un zèle apostolique.

Vers la fin du quatrième siècle, Pélage et Célestius dogmatisèrent en Orient, dans l'Afrique et dans l'Italie. Ils niaient le péché originel, et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Agricola, disciple de ces hérésiarques, avait répandu leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. Les catholiques de cette île eurent recours aux évêques des Gaules, et les prièrent de leur envoyer des ministres évangéliques qui pussent arrêter le cours du mal. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes furent choisis pour aller combattre l'hérésie.

Le saint évêque de Troyes, de retour dans son diocèse, travailla avec un nouveau zèle à la réformation des mœurs de son troupeau. Il montra dans cette entreprise autant de sagesse que de piété : aussi saint Sidoine Apollinaire lui a-t-il donné les plus beaux éloges; il l'appelle « le père « des pères, l'évêque des évêques, le chef des prélats des Gaules, la règle « des mœurs, la colonne de la vérité, l'ami de Dieu, le médiateur des « hommes auprès du ciel. »

L'empire d'Occident fut affligé de diverses calamités par les incur-



sions des barbares. Attila, roi des Huns, fondit sur les Gaules avec une armée innombrable. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre et Langres avaient ressenti les effets de sa fureur. Ses coups allaient tomber sur Troyes : les habitants de cette ville étaient dans la plus grande consternation. Saint Loup intercéda pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa, durant plusieurs jours, des prières ferventes, accompagnées de jeûnes et de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin, mettant sa confiance dans la protection du ciel, il prit ses habits pontificaux, et alla trouver Attila qui était à la tête de son armée. Le prince barbare, quoique infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession, et précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il était. « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. — Nous respec- « tons, reprit le saint, ce qui nous vient de la part de Dieu ; mais si vous « êtes le fléau avec lequel le ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire « que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous meut « et vous gouverne. » Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prières de saint Loup protégèrent une ville dépourvue de tout secours, contre une armée de quatre cent mille hommes, qui, ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin, et porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la Gaule.

Attila, ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans la plaine de Méry-sur-Seine, à cinq lieues de cette ville. Il y fut attaqué et défait par les Romains que commandait le brave Aétius. Durant sa retraite, il envoya chercher saint Loup, et le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauve garde assurée pour lui et pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses prières. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire ; on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des barbares, et il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans ; mais il triompha, par sa patience et sa charité, de l'envie et de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocèse, où il mourut en 478, après l'avoir gouverné cinquante-deux ans. On garde son corps à Troyes, dans l'église qui porte son nom. Il y avait anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation. Saint Loup forma plusieurs saints évêques qui furent ses disciples, comme Polychrone de Verdun, Sévère de Trèves, Alpin de Châlons-sur-Marne, et Camélien de Troyes. On l'honore le 29 juillet dans les diocèses de Paris, de Soissons, de Toul, de Toulouse et de Metz.



SAINTS WULFHAD ET RUFFIN,

MARTYRS.

Saint Wulfhad et saint Ruffin étaient frères, et fils de Wulfère, roi de Mercie. Ils furent baptisés secrètement par saint Chad, évêque de Lichtfield, vers l'an 670. Un jour qu'ils étaient en prière l'un et l'autre, leur père les fit inhumainement massacrer. Wulfère commit ce crime par suite de cette politique impie qui lui faisait alors favoriser l'idolâtrie. Penda son père avait persécuté les chrétiens; mais Penda son frère, auquel il avait succédé, se déclara pour le christianisme et permit qu'on l'établît dans son royaume. Wulfère abandonna depuis le culte des idoles. On lit dans Florent de Worcester qu'il fut baptisé en 675, peu de temps avant sa mort. Bède met son baptême près de vingt ans plus tôt, et le donne pour parrain à Edelwach, roi des West-Saxons.

La reine Emmelinde, mère des deux princes, les fit enterrer à *Stone*, lieu ainsi nommé à cause d'un grand monceau de pierres qu'on avait formé sur leur tombeau selon la coutume des Saxons; elle se servit ensuite de ces pierres pour bâtir en cet endroit une église, laquelle prit le nom des deux martyrs, qui étaient patrons du bourg et du prieuré de Stone.

SAINTS ROMAIN ET DAVID,

PATRONS DE MOSCOVIE, MARTYRS.

L'histoire de la conversion des Russes a été jusqu'ici fort peu connue, à cause des différentes méprises où sont tombés ceux qui ont traité ce point de critique ecclésiastique. Nous suivrons les auteurs qui ont le mieux approfondi cette matière, et dont le mérite est confirmé par le suffrage des savants.

La reine Hélène, honorée parmi les saints, fut la première qui se convertit chez les Russes. Cette princesse se nommait Olga avant son baptême. Elle était femme d'Ihor ou Igor, qui entreprit une expédition contre la ville de Constantinople. Ce prince, ayant été repoussé par les généraux romains, se retira avec son armée; mais il fut tué par les Dreulans lorsqu'il retournait dans son pays. Olga sut venger la mort de son mari; elle vainquit les Dreulans, et gouverna plusieurs années avec

une sagesse et un courage extraordinaires. Étant parvenue à l'âge d'environ soixante-dix ans, elle laissa le gouvernement à son fils Suatoslas, puis se rendit à Constantinople, où elle reçut le baptême, et prit le nom d'Hélène. De retour dans sa patrie, elle s'appliqua de toutes ses forces à y répandre la lumière de l'Évangile. Elle ne put cependant obtenir la conversion de son fils, qui, sans doute, était retenu dans l'erreur par des raisons de politique. Elle mourut en 970 ou 978.

Uladomir, fils et successeur de Suatoslas, envoya une ambassade solennelle pour demander en mariage Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. L'ambassade eut un heureux succès. Nicolas Chrysoberge, patriarche orthodoxe de Constantinople, accorda aussi au même prince un certain nombre de prédicateurs qu'il lui avait demandés. Michel était le chef des missionnaires qui partirent pour la Moscovie. Il baptisa Uladomir, et fit la cérémonie de son mariage avec la princesse Anne vers l'an 988. On met la mort d'Uladomir en 1008.

Ce prince laissa trois fils, savoir : Boris, Hliba ou Cliba, Jaroslas, et une fille nommée Anne comme sa mère, laquelle fut mariée à Henri Ier, roi de France, et fonda l'église de Saint-Vincent de Senlis. Les deux princes, qui sont honorés d'un culte public et connu sous les noms de saint Romain et de saint David, furent massacrés en 1010 par l'usurpateur Suatopelch. Ce fut leur zèle pour la foi de Jésus-Christ qui leur coûta la vie. Jaroslas redevint maître de la souveraineté dont avaient joui ses pères.

Saint Romain et saint David sont honorés en Moscovie le 24 de juillet. En 1072, on transféra leurs reliques dans l'église qui avait été bâtie sous leur invocation à Vislegorod. La cérémonie de cette translation fut faite par Georges, cinquième archevêque de Kiow, accompagné de plusieurs autres prélats, en présence d'Izazlas, de Suatoslas et d'Usevolod, princes de Russie, et d'un grand nombre de seigneurs du pays. Le synode tenu à Zamoski en 1720, approuvé par la congrégation de la Propagande, et confirmé par le pape Benoît XIII, compte parmi les fêtes chômées chez les Russes catholiques de Lithuanie et de plusieurs autres provinces, celle des saints martyrs Romain et David, qui se célèbre le 24 de juillet, et celle de la translation de leurs reliques, qui est marquée au 2 de mai.

Les Russes catholiques de Lithuanie et de Pologne ne font la fête d'aucun autre saint moscovite que de nos deux martyrs; mais les Moscovites honorent divers autres saints de leur pays, lesquels fleurirent, et furent sans doute mis dans le calendrier, avant que la Moscovie fût schismatique. Nous allons nommer les principaux.



Sainte Hélène ou **Olga**, reine, qui est honorée le 11 de juillet.

Saint Uladomir, fils de Suàtoslas, duc des Russes, qui reçut le baptême en 990, mourut en 1014, fut enterré à Ziow dans l'église de Notre-Dame; on l'honore le 15 de juillet.

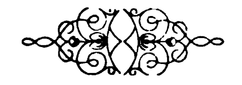
Saint Antoine, né en Russie, se fit moine sur le mont Athos. De retour dans son pays, il y devint le patriarche de l'ordre qu'il avait embrassé. Il fonda, sur une montagne voisine de Kiow, le célèbre monastère de Pieczari ou *des Cryptes*. C'est là que réside l'archimandrite de tous les moines russes. L'archevêque de Kiow y a aussi un logement. Saint Antoine mourut le 10 juillet 1073, et l'on fait sa fête en Moscovie. Le monastère dont il fut le fondateur est renommé par ses cryptes ou voûtes souterraines, dans lesquelles se sont conservés, sans corruption, les corps de plusieurs saints et d'un grand nombre de moines qui vivaient il y a plus de six cents ans.

Saint Athanase, moine des Cryptes, honoré le 2 décembre.

Les vies de ces saints et de plusieurs autres anciens moines des cryptes, furent écrites par Polycarpe, qui mourut en 1182.

Saint Serge, mort en 1292, et honoré par les Moscovites le 25 de septembre. Jamais il ne fut enveloppé dans le schisme. Il fonda le monastère de la Sainte-Trinité, à quelque distance de Moscow. C'est le plus riche et le plus nombreux de la Moscovie. Il s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents religieux. Le corps de saint Serge s'y garde entier. Les Moscovites et les czars mêmes vont le visiter par dévotion.

Ces saints, et plusieurs autres qui vivaient avant l'introduction du schisme des Grecs, sont nommés dans le calendrier moscovite avec les saints les plus célèbres des églises d'Orient et d'Occident; mais les Moscovites leur associent quelques schismatiques, tels qu'un Photius, archevêque de Kiow, qui n'eut d'autre mérite que son opiniâtreté à maintenir le schisme.







APOTRE.

25 JUILLET.

Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de saint Jean l'évangéliste. On le surnomme *le Majeur*, pour le distinguer de l'apôtre du même nom, qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé *le Mineur*, ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques *le Majeur*, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Il paraît que saint Jacques vint au monde environ douze ans avant Jésus-Christ, et qu'il était beaucoup plus âgé que saint Jean son frère. Salomé sa mère se nommait aussi Marie, et était sœur de la sainte Vierge.

Saint Jacques eut la Galilée pour patrie. Il était pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. On croit qu'ils étaient tous trois établis à Bethsaïde, où saint Pierre demeurait aussi dans ce temps-là.

Jésus, traversant le lac de Génésareth, vit Pierre et André occupés à la pêche. Il les appela et leur dit de le suivre, en leur promettant de les faire pêcheurs d'hommes. S'étant approché du rivage, il vit Jacques et Jean qui nettoyaient leurs filets dans une barque, avec Zébédée leur père. Il les appela aussi. Les deux frères quittèrent aussitôt leurs filets, leur barque et leur père, et le suivirent. Il est probable que dès avant cette vocation ils savaient que Jésus était le Christ. Ils pouvaient l'avoir appris, ou par les entretiens qu'ils avaient eus avec saint Pierre, qui habitait dans la même ville, ou par d'autres moyens que nous ne connaissons pas. Quoi qu'il en soit, ils n'eurent pas plus tôt entendu la voix du Seigneur et connu sa volonté, qu'à l'instant ils abandonnèrent tout pour lui obéir. Ils n'alléguèrent aucune raison pour différer; ils ne pensèrent ni aux difficultés, ni aux conséquences que pourrait avoir leur conduite : leur sacrifice fut entier et parfait. Ils quittèrent tout ce qu'ils avaient pour devenir les disciples de Jésus. Il paraît que Zébédée approuva la démarche de ses enfants, et l'on juge, par ce qui est dit de Salomé dans l'Evangile, qu'elle se dévoua elle-même au service du Seigneur.

Quoique Jacques et Jean se fussent mis à la suite de Jésus, et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient encore de temps en temps afin d'aller pêcher pour fournir à leur subsistance. Mais ils ne se séparèrent plus de lui, lorsqu'il eut visiblement manifesté sa puissance dans cette pêche miraculeuse où Pierre et André les appelèrent à eux pour qu'ils leur aidassent à tirer leurs filets, qu'ils avaient jetés par l'ordre du Sauveur, et qui se trouvaient remplis d'une quantité prodigieuse de poissons.

L'an 31 de l'ère vulgaire, saint Jacques et saint Jean assistèrent à la guérison de la belle-mère de saint Pierre et à la résurrection de la fille de Jaïre; ils furent agrégés l'un et l'autre au collége des apôtres, que Jésus forma la même année. Le Sauveur leur donna le surnom de *Boanergès*, ou d'enfants du tonnerre, sans doute à cause de l'activité de leur zèle.

Jésus distingua Pierre, Jacques et Jean parmi les autres apôtres, et les combla de faveurs spéciales. Ils furent les seuls spectateurs de sa glorieuse transfiguration, et témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers. Mais, malgré l'exemple et les instructions du Sauveur, leurs esprits n'étaient point encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur vertu était toujours imparfaite, comme il paraît par le trait suivant. La mère de Jacques et de Jean, prévenue en faveur du



mérite de ses fils, attendait beaucoup pour eux de l'honneur qu'ils avaient d'être proches parents de Jésus. Elle s'imaginait, d'après l'idée grossière que les Juifs s'étaient formée du Messie, qu'il allait établir une monarchie temporelle. Elle pria donc le Sauveur de faire asseoir ses deux fils, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume.

On ne doute point que les deux fils de Zébédée n'eussent parlé par la bouche de leur mère. En effet, ce fut à eux que s'adressa la réponse de Jésus. « *Vous ne savez*, leur dit-il, *ce que vous demandez;* ce n'est point par l'ambition qu'on s'élève dans mon royaume, mais par l'humilité, les travaux et la patience. » Il leur demanda donc s'ils pouvaient boire le calice de ses souffrances. *Oui, nous le pouvons*, répondirent les deux apôtres, qui comprirent alors à quelle condition Jésus leur offrait son royaume, et qui brûlaient de souffrir avec lui. Là-dessus, le Seigneur leur dit qu'à la vérité ils auraient part à son calice, mais que, quant aux places de son royaume, il ne pouvait suivre d'autre disposition que celle qu'il avait arrêtée dans ses décrets, conjointement avec son Père, et qui avait été réglée sur le degré d'amour et de patience avec lequel ses disciples souffriraient.

Après l'ascension de Jésus-Christ les apôtres travaillèrent de concert à répandre sa doctrine. Mais les écrivains des premiers siècles ne nous ont laissé aucun détail sur les travaux de saint Jacques. Il paraît seulement qu'il quitta la Judée peu après le martyre de saint Étienne. On lit, dans l'addition au catalogue des hommes illustres de saint Jérôme, qu'il annonça l'Évangile aux douze tribus dispersées. Quoique les apôtres n'aient guère prêché que dans les lieux voisins de la Judée durant les douze premières années du christianisme, saint Jacques put cependant aller en Espagne et y porter le flambeau de la foi.

Nous apprenons de saint Épiphane que saint Jacques vécut toujours dans le célibat et dans la pratique de la mortification ; qu'il s'interdit l'usage de la viande et du poisson; qu'il ne portait que des habits pauvres, et qu'il n'y avait rien que de très-édifiant dans toute sa conduite. Il fut le premier des apôtres qui suivit son divin Maître par le martyre. Il souffrit à Jérusalem, où il était retourné, la onzième année après l'ascension du Seigneur. Voici quelle fut l'occasion de sa mort.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome sous le règne de Tibère. Il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant bassement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire que, pour témoigner à Agrippa l'attachement qu'il avait pour lui, il lui donna le titre de roi avec les tétrarcats de Philippes et



de Lysanias, qui pour lors étaient vacants. L'an 41 de Jésus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse; et, comme s'il en eût été un des plus ardents zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par là il gagnerait le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté dans la quatorzième année après la mort de Jésus-Christ.

Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem; mais peu de temps après ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria-Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques au commencement du neuvième siècle, sous le règne d'Alphonse *le Chaste*, roi de Léon. On les transporta, par l'ordre de ce prince, à Compostelle, qui est à quatre milles, et où le pape Léon III transféra le siége épiscopal d'Iria-Flavia. Ce lieu se nommait autrefois *ad Sanctum Jacobum apostolum*, ou *Giacomo Postolo*, et de là est venu par abréviation *Compostelle*. Il est célèbre par le concours extraordinaire des pèlerins qui viennent y visiter le corps de saint Jacques, lequel se garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale.

Réflexions.

L'Église étant encore dans son berceau, perdit dans la personne de saint Jacques une de ses principales colonnes. Mais il plut à Dieu de la glorifier par le témoignage illustre que lui rendit cet apôtre : il voulait de plus montrer par là qu'il était lui-même le soutien et l'appui de son Église. En effet, cette sainte épouse de Jésus-Christ ne perdait rien de sa fermeté lorsqu'on lui enlevait ses pasteurs et ses chefs; elle se fortifiait même et s'étendait par la violence des persécutions. Aussi notre apôtre remit-il avec confiance son cher troupeau entre les mains de Dieu; il lui recommanda la perfection de son ouvrage, en même temps qu'il se réjouissait d'aller à Jésus-Christ, et de sacrifier sa vie pour lui.

Quand nous nous trouvons dans les épreuves, pourrions-nous hésiter à boire le calice qui nous est présenté par la main de Dieu, et que Jésus notre chef a daigné, par un choix pleinement libre, boire pour l'amour de nous? Il nous demande tendrement si nous pouvons boire son calice; il nous y invite par son exemple; il nous y encourage en nous mettant la gloire du ciel devant les yeux. Implorons humblement le secours de sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien, et prenons avec joie ce calice de salut que sa main divine nous présente.

SAINT CHRISTOPHE,

MARTYR.

Le nom et le culte de ce saint sont aussi célèbres que les actes de son martyre sont différents. Les Orientaux ont toujours eu pour lui beaucoup de vénération, et ils célèbrent sa fête le 9 de mai. L'église d'Occident ne la célèbre que 25 de juillet; mais quelle que soit la diversité des circonstances de son martyre et des jours où l'on en fait l'office, il n'en est pas moins certain que nos ancêtres avaient pour lui une dévotion singulière.

Comme saint Ignace d'Antioche avait pris le surnom de *Théophore*, pour exprimer plus sensiblement son amour envers Jésus-Christ, on croit aussi que le saint martyr dont nous parlons prit, par le même motif, le surnom de *Christophore* ou *Christophe*. On le représentait d'une taille gigantesque, portant l'enfant Jésus sur ses épaules et traversant la mer : mais tout cela est allégorique; et, comme l'a remarqué Baronius, ces statues énormes que l'on voit encore aujourd'hui dans plusieurs églises gothiques font allusion au nom de Christophe.

L'opinion la plus commune est que le saint fut martyrisé en Lycie, et que ses reliques, après avoir été transférées à Tolède, le furent ensuite à l'abbaye de Saint-Denis en France, où elles se gardent encore. Le bréviaire mozarabe, attribué à saint Isidore, atteste la première de ces translations. Les fidèles eurent souvent recours à l'intercession de saint Christophe dans le temps de la peste.



SAINTES THÉE ET VALENTINE,

VIERGES,

ET SAINT PAUL,

MARTYRS.

L'empire, qui n'avait plus Dioclétien pour maître, fut occupé tout à la fois par six princes différents en 308. Galère, Licinius et Maximin régnaient en Orient; Constantin, Maxence et Maximien-Hercule, qui avait repris la pourpre, gouvernaient l'Orient. Au milieu des troubles qui agitèrent ces deux parties du monde, l'Église eut encore des larmes à répandre sur la mort de ses enfants. Firmilien, gouverneur de la Palestine, fut un des plus ardents à les tourmenter. Nous allons citer quelques exemples de sa cruauté.

Il y avait dans la Thébaïde un grand nombre de chrétiens condamnés au travail des carrières de porphyre. Quatre-vingt-dix-sept de ces confesseurs furent détachés des autres, et on les conduisit dans la Palestine devant Firmilien, qui, voyant leur constance inébranlable, leur fit subir d'affreux tourments, après quoi il les envoya travailler aux mines qui étaient dans le voisinage du mont Liban. Mais il se surpassa lui-même dans sa fureur, lorsqu'on lui présenta ceux qui avaient été arrêtés à Gaze pendant qu'ils assistaient à la lecture des livres saints.

Il y avait parmi eux une vierge qui se nommait *Thée;* elle osa reprocher à Firmilien ses injustices et la corruption de son cœur. Pour la punir de sa hardiesse, le gouverneur ordonna qu'elle fût battue cruellement, puis étendue sur le chevalet, où elle fut déchirée avec des ongles de fer. Ce spectacle arracha des cris à une autre vierge chrétienne nommée *Valentine*, qui, du milieu de la foule, dit au gouverneur : « Combien de temps tourmenterez-vous encore ma sœur? » *Valentine* fut arrêtée sur-le-champ, et conduite devant le tribunal, où elle protesta qu'elle ne sacrifierait jamais. On voulut l'y forcer, en la traînant au pied de l'autel; mais elle renversa l'autel avec tout ce qui était dessus. Firmilien, transporté de rage, ordonna de la lier avec *Thée*, pour les brûler toutes deux ensemble. La sentence fut exécutée le 25 juillet 308.

Le même jour, *Paul*, un des plus illustres confesseurs, fut condamné à perdre la tête. Il demanda quelques instants au bourreau lorsqu'on était sur le point de l'exécuter; les ayant obtenus, il éleva sa voix au Seigneur, et le pria de rendre la paix à son Église; il le pria aussi de regarder les

Juifs d'un œil favorable, et d'accorder la même grâce aux Samaritains; puis il fit des vœux pour que les païens fussent éclairés de la lumière de la foi, et qu'ils parvinssent à une piété sincère. Il n'oublia pas non plus ceux qui allaient être les spectateurs de son supplice. Enfin, il pria pour son juge, pour son prince et pour son bourreau. Cette prière finie, il présenta le cou, et l'exécuteur lui coupa la tête.

Peu de temps après, cent trente confesseurs d'Égypte ayant eu, par l'ordre de Maximin, un pied mutilé et un œil crevé, furent envoyés aux mines, les uns en Palestine, et les autres en Cilicie.

SAINTE ANNE,

MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

26 JUILLET.

Sainte Anne, dont le nom, qui est hébraïque, signifie *gracieuse*, épousa saint Joachim, et de ce mariage naquit la sainte Vierge. Ils sont l'un et l'autre publiquement honorés dans l'Église dès les premiers siècles. Saint Jean Damascène donne de grands éloges à leur vertu. L'empereur Justinien Ier fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne vers l'an 550. On lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 710, et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par son intercession, et l'on en trouve l'histoire dans le recueil des Bollandistes. Dieu voulut montrer, par ces prodiges, combien il approuvait la dévotion des fidèles envers une sainte qui fut un modèle accompli de vertu pour les personnes engagées dans l'état du mariage.

Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu ; mais il lui revient beaucoup plus de gloire d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence. Elle fut, dans les mains de Dieu, le principal instrument de notre salut, en préparant ce vase d'élection que le Saint des saints devait employer pour remplir les vues de son amour. L'Église célébrera, dans tous les âges, la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de sa fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller la






Saint Germain
Sainte Anne
Sancta Maria Ora pro Nobis
Sancta Anna Ora pro Nobis

Lith Arbieu.

sollicitude des pères et des mères! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur; par là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. Saint Paul est formel sur cet article. Il dit que les parents ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfants. Il ne voulait point qu'on admît au service des autels ceux dont les enfants ne justifiaient point, par une conduite édifiante, l'éducation chrétienne qu'ils avaient dû recevoir.

SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Germain naquit à Auxerre, vers l'an 380, de parents distingués par leur noblesse. Après avoir fait ses premières études dans les Gaules, il alla étudier à Rome l'éloquence et le droit civil. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences le mirent bientôt en état de plaider avec distinction devant le préfet du prétoire. Il épousa une femme de grande qualité, qui se nommait Eustachia. Son mérite l'ayant fait connaître à l'empereur Honorius, il fut élevé par ce prince à des places fort honorables. Il eut enfin celle de duc ou général des troupes de sa province, ce qui l'obligea de retourner à Auxerre.

On ne remarquait point en lui de vices grossiers; mais toute sa religion se bornait à observer ce que dictent les principes de la probité naturelle. Ses vertus étaient purement humaines. Il ne connaissait point cet esprit d'humilité, de mortification et de prière, qui est la base du christianisme. Il aimait passionnément la chasse, et quand il avait tué quelque bête, il en suspendait la tête aux branches d'un grand arbre qui était au milieu de la ville. Cette coutume venait tout au plus d'un fonds de vanité; mais comme les païens faisaient par superstition quelque chose de semblable, Germain était pour les fidèles un sujet de scandale. Saint Amateur, qui occupait alors le siége d'Auxerre, l'en avertit plusieurs fois : il ne fut point écouté. Enfin, un jour que le jeune duc était absent, il fit couper l'arbre. Germain en ayant été instruit, entra dans une grande colère, et menaça le saint évêque de tirer vengeance de la conduite qu'il avait tenue.

Cependant Dieu fit connaître à saint Amateur qu'il mourrait bientôt, et qu'il destinait Germain lui-même à être son successeur. Le saint alla sur-le-champ trouver Jules, préfet des Gaules, qui résidait à Autun,



pour lui demander la permission de mettre Germain au nombre des clercs. Sans cette permission, aucun officier ne pouvait changer d'état. Jules l'ayant accordée, saint Amateur revint à Auxerre. Il assembla chez lui les principaux des fidèles, qui le suivirent à l'église avec le peuple. Germain y vint aussi. Aussitôt les portes du temple sont fermées par l'ordre de l'évêque, qui se saisit de Germain, lui confère la tonsure cléricale, le revêt de l'habit ecclésiastique, et lui apprend qu'il doit être son successeur. Cet exemple prouve qu'immédiatement après les persécutions générales, les clercs étaient distingués des laïques par la tonsure. Germain n'osa faire de résistance, de peur de s'opposer à la volonté de Dieu.

Saint Amateur étant mort peu de temps après, le 1er mai 418, les vœux du clergé et du peuple se réunirent en faveur de Germain, qui fut sacré le 7 juillet par les évêques de la province. Après son sacre, il ne fut plus le même homme ; il renonça aux pompes et aux vanités du monde, distribua ses biens aux pauvres et à l'Église, et embrassa les austérités de la pénitence. Pendant les trente années que dura son épiscopat, il s'interdit l'usage du pain de froment, des légumes, du sel, du vin et du vinaigre. Son vêtement était le même en hiver et en été, et il ne le quittait que lorsqu'il tombait en lambeaux. Il portait continuellement le cilice. Il dormait sur des planches couvertes de cendres et ne se servait point d'oreiller. Toujours il avait sur lui quelques reliques renfermées dans une petite boîte. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde ; il lavait les pieds des pauvres, et les servait à table de ses propres mains, lui-même étant à jeun.

A ces vertus, pour ainsi dire domestiques, Germain joignait un zèle ardent pour le culte du Seigneur. Il fonda vis-à-vis d'Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, un monastère sous l'invocation de saint Come et de saint Damien, lequel porte aujourd'hui le nom de saint Marien, l'un de ses premiers abbés. On lui dut surtout la découverte des reliques d'un grand nombre de saints qui, sous la persécution d'Aurélien, avaient été mis à mort avec saint Prisque, autrement saint Bry, dans un lieu appelé Coucy. Les corps de ces généreux soldats de Jésus-Christ avaient été jetés dans une citerne. Saint Germain les en retira, et fit bâtir en leur honneur une église avec un monastère, qui porte aujourd'hui le nom de *Saints en Puy Saye*. Il se dépouilla de toutes ses possessions pour enrichir les indigents et la maison du Seigneur ; ainsi devenu pauvre, il perpétua les monuments de sa charité et de son zèle pour la dotation des temples et des monastères.



Pélage, Breton de naissance, avait commencé à dogmatiser à Rome vers l'an 405 ; ses erreurs s'étaient principalement répandues dans la Grande-Bretagne. Le pape nomma saint Germain d'Auxerre pour aller au secours des Bretons, et lui donna le titre de vicaire apostolique. Cette nomination se fit en 429, selon saint Prosper. Les évêques des Gaules, s'étant assemblés pour le même sujet, prièrent saint Loup de Troyes de se joindre à saint Germain pour l'aider dans l'importante mission dont il était chargé.

Quand les deux saints furent arrivés en Angleterre, les chefs des pélagiens n'osaient paraître devant eux, et fuyaient même, de peur d'être forcés d'en venir à une dispute réglée. Ils rougirent à la fin d'une conduite qui faisait leur condamnation, et acceptèrent une conférence qui se tint à Vérulam. Une grande multitude de peuple y assista. Les hérétiques, qui firent d'abord bonne contenance, parurent avec beaucoup d'appareil et parlèrent les premiers. On leur laissa la liberté de discourir longtemps. Lorsqu'ils eurent fini, les deux saints évêques répondirent avec tant de force, et appuyèrent si bien leurs raisonnements sur l'autorité de l'Écriture, que leurs adversaires furent bientôt réduits au silence. Les fidèles poussèrent alors un cri d'acclamation pour témoigner la joie qu'ils ressentaient de ce que la vérité venait de remporter la victoire sur l'erreur.

Saint Germain et saint Loup n'étaient point encore revenus en France, lorsque les Saxons et les Pictes firent une invasion dans la Grande-Bretagne. Ces barbares ravageaient déjà le pays. Les Bretons, ayant rassemblé une armée à la hâte, invitèrent les deux saints de se rendre dans leur camp, espérant trouver une puissante protection dans leur présence et leurs prières. Les serviteurs de Dieu firent ce que les Bretons leur demandaient. Ils commencèrent par travailler à la conversion des idolâtres et à la réformation des mœurs des chrétiens. Il y en eut plusieurs des premiers qui renoncèrent à leurs superstitions. On les disposa à recevoir le baptême, comme ils le désiraient, pour la fête de Pâques, qui devait arriver bientôt. On forma dans le camp une espèce d'église avec des branches d'arbres entrelacées ensemble, et les catéchumènes y furent baptisés. Toute l'armée célébra ensuite la fête avec beaucoup de dévotion.

Après Pâques, saint Germain s'occupa des moyens de délivrer les Bretons du danger dont ils étaient menacés. Comme il ne voulait point qu'il y eût de sang répandu, il eut recours à un stratagème. Il se mit lui-même à la tête des chrétiens, et fit voir dans cette circonstance qu'il



n'avait point oublié son ancienne profession. Il conduisit sa petite armée dans une vallée qui était entre deux hautes montagnes. En même temps il ordonna à ses soldats, quand ils verraient l'ennemi, de répéter tous à la fois, et de toutes leurs forces, le cri qu'ils lui entendraient pousser. Les Saxons et les Pictes n'eurent pas plutôt paru, que le saint cria trois fois *alleluia*. Les Bretons poussèrent le même cri, que les échos des montagnes renvoyèrent avec un bruit effroyable. Les barbares, épouvantés, s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes et laissant leurs bagages; plusieurs même se noyèrent en passant une rivière. Cet événement arriva, selon Ussérius, dans le comté de Flint, près d'un bourg appelé en breton *Guid-Cruc*, et *Mould* en anglais. L'endroit se nomme encore aujourd'hui *Maes Garmou*, ou *le Champ de Germain*. Les deux saints, ayant ainsi rempli leur mission, retournèrent en France, emportant avec eux les bénédictions et les regrets de toute la Grande-Bretagne.

Saint Germain, de retour à Auxerre, vit avec peine que son peuple était surchargé d'impôts. Auxiliaris était alors préfet des Gaules, et il faisait sa résidence à Arles. Le saint évêque se mit en chemin pour aller le trouver. Partout où il passa, le peuple accourut en foule pour recevoir sa bénédiction. Quand il fut près d'Arles, le préfet vint au-devant de lui, quoique ce ne fût point l'usage, et le conduisit dans la ville. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la renommée ne le lui avait point fait connaître tel qu'il était. Il ne pouvait assez admirer l'air majestueux de son visage, l'étendue de sa charité, la noblesse de ses discours et la force de ses paroles. Il lui fit de riches présents, et le pria de rendre la santé à sa femme, attaquée depuis longtemps d'une fièvre quarte. Il obtint ce qu'il demandait, et il accorda au saint la diminution des impôts.

Cependant les partisans de Pélage recommencèrent à semer leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. Saint Germain y fut rappelé en 446. Il prit pour compagnon de son voyage Sévère, qui avait été disciple de saint Loup de Troyes, et qui venait d'être nommé à l'archevêché de Trèves. Leur mission eut le plus heureux succès. Ils convertirent ceux qui avaient été séduits par les hérétiques. Les pélagiens, ne trouvant plus de retraite dans l'île, la quittèrent pour toujours. Un des principaux du pays, nommé Élaphius, présenta au saint évêque d'Auxerre son fils, qui était à la fleur de l'âge, mais qui ne pouvait se servir d'une de ses jambes. Le saint toucha la partie malade, et guérit le jeune homme en présence d'un grand nombre de personnes.

Saint Germain, prévoyant qu'on ne pourrait bannir l'ignorance, ni maintenir la réformation, qu'en facilitant, surtout au clergé, les moyens



de s'instruire, établit des écoles publiques dans la Grande-Bretagne. Aussi « les églises, comme Bède l'observe, conservèrent-elles depuis la « pureté de la foi, et ne tombèrent-elles plus dans l'hérésie. » Germain ayant ordonné saint Iltut prêtre, et saint Dubrice archevêque de Landaff, dans le South-Wales, les chargea du soin de plusieurs écoles, qui devinrent bientôt célèbres par le nombre, le savoir et la sainteté de ceux qui les fréquentaient. On comptait jusqu'à mille étudiants dans deux écoles auxquelles présidait saint Dubrice, et qui étaient sur la Wye, l'une à Hentlan, et l'autre à Mochros.

Le saint était en chemin pour retourner dans son diocèse, lorsqu'il reçut une députation des habitants de l'Armorique, qui imploraient sa protection. Ces peuples s'étaient attiré par une révolte le courroux d'Aétius, général des Romains, et ils étaient sur le point de subir la peine qu'ils avaient méritée. Aétius avait confié le soin de les châtier à un homme bien capable de le servir. C'était Eocaric, roi des Allemands, prince féroce et idolâtre. Saint Germain alla le trouver promptement, et mit tout en usage pour l'apaiser; mais le barbare refusa d'abord de l'écouter. Le saint évêque, sans se déconcerter, prend la bride de son cheval, et l'arrête à la tête de son armée. Eocaric, étonné de ce coup de hardiesse inspiré par le zèle, s'adoucit peu à peu, et se prête enfin à des propositions de paix ; il consent même à épargner le pays et à faire retirer ses troupes, pourvu que les rebelles obtiennent grâce d'Aétius ou de l'empereur.

Saint Germain se chargea de la demander. Il partit donc pour Ravenne, où l'empereur Valentinien III faisait sa résidence. Saint Pierre Chrysologue le reçut avec la plus grande joie, ainsi que Valentinien et Placidie sa mère. Cette princesse lui envoya un vase d'argent rempli de mets fort délicats, mais sans viande, dont elle savait que le saint s'était interdit l'usage. Germain, à son tour, envoya à Placidie un pain d'orge sur une assiette de bois. L'impératrice reçut l'un et l'autre avec joie; elle fit depuis enchâsser l'assiette dans de l'or, et garda le pain comme un souvenir précieux. La cour était trop bien prévenue en faveur du saint évêque d'Auxerre, pour ne pas lui accorder la grâce qu'il venait solliciter. Les habitants de l'Armorique étaient donc assurés du pardon de leur faute s'ils fussent restés soumis; mais, par une seconde révolte, ils empêchèrent l'effet de la protection de celui qui s'était fait leur médiateur.

Un jour qu'après matines le saint s'entretenait avec les évêques sur des matières de piété, il leur dit : « Mes frères, je vous recommande

« mon passage. Il m'a semblé cette nuit voir Notre-Seigneur qui me « donnait la provision pour un voyage, disant que c'était pour aller dans « ma patrie recevoir le repos éternel. » Peu de jours après il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir, et ce ne fut pas sans peine qu'elle lui promit de faire reporter son corps à Auxerre, comme il le demandait. Il mourut à Ravenne le 31 juillet 448, après trente années et vingt-cinq jours d'épiscopat.

L'impératrice voulut avoir le reliquaire du saint prélat. Les six évêques dont nous avons parlé partagèrent ses vêtements entre eux. Acholius, préfet de la chambre de l'empereur, qui lui devait la guérison d'un de ses domestiques, fit embaumer son corps; l'impératrice le revêtit d'habits précieux, et donna un coffre de bois de cyprès pour le renfermer; l'empereur fournit les voitures avec les frais du voyage, et ceux qui devaient l'accompagner. Le convoi fut des plus magnifiques. Le peuple accourait en foule dans tous les lieux où passait la pompe funèbre, et témoignait sa vénération pour le serviteur de Dieu. Les uns aplanissaient les chemins et réparaient les ponts; les autres portaient le corps, ou du moins chantaient des psaumes. Lorsqu'on fut au passage des Alpes, on y trouva le clergé d'Auxerre, qui venait prendre la dépouille mortelle de son pasteur. Enfin, le corps arriva à Auxerre cinquante jours après la mort du saint. On l'exposa pendant six jours à la vénération publique. Il fut enterré le 1er octobre, dans l'oratoire de Saint-Maurice, que le saint évêque avait fondé lui-même. Cet oratoire fut depuis changé en une église qui est devenue une célèbre abbaye de bénédictins, et qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Germain. Sa principale fête se célèbre le 31 de juillet.

Saint Germain était autrefois patron titulaire de plusieurs églises d'Angleterre; il l'était nommément de la célèbre abbaye de Selby, au comté d'York, dont l'abbé siégeait au parlement parmi les barons. On éleva une chapelle près de Vérulam, à l'endroit dans lequel le saint avait prêché, et où la dévotion attirait un grand nombre d'Anglais lorsqu'ils étaient catholiques. Un bourg du pays de Cornouailles, qui a droit de députer au parlement, porte le nom de Saint-Germain.



SAINT PANTALÉON,

MÉDECIN, ET MARTYR A NICOMÉDIE.

27 JUILLET.

Saint Pantaléon était médecin de l'empereur Galère-Maximien. Il professait le christianisme; mais il succomba par une tentation qui est quelquefois plus dangereuse que les tourments les plus cruels. Cette tentation fut celle du mauvais exemple, dont le propre est d'affaiblir insensiblement les forces de l'âme, et de détruire enfin la vertu la mieux établie. Pantaléon vivant au milieu d'une cour idolâtre, où les fausses maximes du monde étaient continuellement applaudies, s'accoutuma peu à peu à les goûter; il en devint lui-même l'approbateur, il en fit la règle de sa conduite, et finit par renoncer à sa religion.

Un chrétien zélé, qui se nommait Hermolaüs, fut vivement touché de son malheur. Il lui parla de la manière la plus pathétique sur l'énormité de son crime, et sur les moyens de le réparer. Le coupable écouta les cris de sa conscience qu'Hermolaüs avait réveillée; il ouvrit les yeux, détesta son apostasie, et rentra dans le sein de l'Église. Il ne soupirait plus qu'après le moment où il pourrait expier son crime par l'effusion de son sang. Pour se préparer au martyre, qu'il espérait souffrir durant la persécution de Dioclétien, il distribua tous ses biens aux pauvres. Peu de temps après cette action, il fut arrêté dans sa maison avec Hermolaüs, Hermippe et Hermocrate. On leur fit souffrir à tous diverses tortures, et ils furent ensuite décapités.

Les Grecs mettent saint Pantaléon au nombre des *grands martyrs*. Procope parle d'une église qui était dédiée à Constantinople sous son invocation et qui, étant tombée en ruines, fut réparée par l'empereur Justinien. On transporta ses reliques dans la même ville, et elles s'y gardaient avec beaucoup de vénération. On en voit aujourd'hui une grande partie à Saint-Denis près de Paris. Le chef du saint est honoré dans l'église primatiale de Lyon, et on dit qu'il y fut apporté au commencement du neuvième siècle. Les médecins honorent saint Pantaléon comme leur principal patron après saint Luc.



LE BIENHEUREUX HUGUES,

DE LA CONGRÉGATION DES SYLVESTRINS.

Ce serviteur de Dieu naquit au commencement du treizième siècle, à Sierra-di-San-Quirico, dans la Marche d'Ancône. Pour achever une première éducation conforme au rang de sa noble famille, ses parents l'envoyèrent à la célèbre université de Bologne. Là, loin de s'altérer au milieu de la légèreté et de la dissipation de ses jeunes condisciples, les sentiments de religion qu'il avait montrés dès son enfance le portèrent aux réflexions les plus sérieuses sur les dangers que court le salut dans le monde. Pénétré de la pensée que les plus brillants succès dans les sciences profanes ne peuvent compenser la perte de l'innocence, le jeune étudiant prend le parti de renoncer au siècle, et s'adresse à saint Sylvestre Gassolino, qui le reçoit au nombre de ses disciples. Le père de Hugues informé de cette démarche, qui contrariait ses vues, employa vainement les caresses, les menaces, les prières même pour faire changer cette résolution de son fils. Celui-ci se lia par des vœux solennels à la congrégation des sylvestrins.

Aussitôt que le nouveau religieux se vit engagé dans son saint état d'une manière irrévocable, il s'appliqua sérieusement à en acquérir toutes les vertus. On remarquait surtout son humilité, son obéissance et sa pauvreté. La contemplation des choses divines, la récitation des psaumes, les pieuses lectures, la méditation de l'Écriture sainte occupaient tous ses moments : aussi sa vie paraissait-elle plus angélique qu'humaine. Soit qu'il conversât avec les autres religieux, soit qu'il s'entretînt avec des séculiers, il ne parlait que de Dieu et de son amour pour les hommes. Ses conversations n'avaient jamais d'autre but que la gloire du Seigneur et l'édification du prochain. Intimement uni à son souverain maître, il trouvait dans toutes les créatures des motifs de louer le créateur. Saint Sylvestre l'observait avec soin, et la vertu de son disciple lui paraissait si parfaite qu'il en était dans l'admiration.

L'amour du prochain est intimement lié au véritable amour de Dieu. La charité du bienheureux Hugues était sans bornes et s'étendait à tous les malheureux ; il visitait fréquemment les malades, consolait les affligés par des paroles pleines de douceur et de piété, reprenait les pécheurs, et affermissait dans le bien les âmes vertueuses, par les avis salutaires qu'il leur donnait. Agréable, doux, d'un facile accès, il savait, par sa



bonté toute paternelle, gagner le cœur de ceux qui l'approchaient, pour les gagner ensuite à Dieu.

Hugues habita longtemps Monte-Granario, et il y devint l'objet de la vénération des habitants. Sur la fin de ses jours, il retourna à Sasso-Ferrato, où il mourut saintement, on ne sait pas au juste à quelle époque.

Les habitants de Monte-Granario, parmi lesquels le bienheureux Hugues avait fait un long séjour et qu'il avait comblés de ses bienfaits, le choisirent pour leur patron immédiatement après sa mort; ils érigèrent un autel en son honneur, et n'ont jamais cessé de célébrer sa fête avec pompe le 19 de septembre. Plusieurs miracles se sont opérés par son intercession dans le lieu de sa sépulture. Le pape Benoît XIV autorisa son culte le 27 juillet 1757.

SAINTS NAZAIRE ET CELSE,

MARTYRS.

28 JUILLET.

Saint Nazaire eut le bonheur d'avoir pour mère une femme remplie de piété. Elle avait été instruite dans la religion chrétienne par saint Pierre, ou du moins par ses premiers disciples. Son nom était Perpétue. Quoique son mari, qui occupait une place distinguée dans les troupes de l'empire, fût païen, elle inspira au jeune Nazaire son fils un désir ardent de se consacrer à Jésus-Christ. Ses leçons produisirent des effets qui surpassèrent ses espérances. Nazaire devint un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il quitta la ville de Rome sa patrie, et alla prêcher la foi en plusieurs lieux avec une ferveur et un désintéressement dignes d'un disciple des apôtres. Étant arrivé à Milan, les païens l'y arrêtèrent, avec un jeune homme appelé *Celse*, qui l'accompagnait pour l'assister dans ses voyages. Ils furent l'un et l'autre condamnés à être décapités. Ils souffrirent peu après que Néron eut excité la première persécution contre l'Église. On les enterra séparément dans un jardin situé hors de la ville. Saint Ambroise découvrit leurs corps, et les leva de terre en 395. On trouva dans le tombeau de saint Nazaire une fiole pleine du sang du martyr, aussi rouge et aussi vermeil que s'il eût été versé le jour même. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des mouchoirs, et ils en firent



ensuite une espèce de pâte, dont saint Ambroise envoya un morceau à saint Gaudence de Bresse. Le saint archevêque de Milan transporta les reliques des deux martyrs dans l'église qu'il venait de bâtir en l'honneur des apôtres; il en détacha une partie, qu'il envoya à saint Paulin de Nole, par lequel elle fut reçue comme un présent de grand prix, ainsi qu'il le dit lui-même.

Le chapitre de Beaucaire au diocèse d'Arles honore saint Nazaire et saint Celse comme ses patrons. On y a adopté l'office qu'en fait la cathédrale de Béziers, qui a été consacrée sous le nom de ces saints martyrs.

Réflexions.

Les martyrs furent traités comme le rebut du monde, mais ils ont reçu de Dieu une couronne dont l'éclat ne se flétrira jamais. La gloire du monde est fausse et passagère; c'est une ombre qui s'échappe, et que l'on ne peut retenir. Il n'en est pas ainsi de la gloire de la vertu; elle est solide et véritable; elle gagne même le cœur des mondains. Plus nous considérons le soleil, dit saint Basile, plus nous sommes frappés d'admiration, et toutes les fois que nous le revoyons, nous lui trouvons toujours le même éclat et la même beauté. C'est ainsi que la mémoire des martyrs nous est encore précieuse après tant d'années; elle deviendra même plus célèbre à mesure que les siècles s'écouleront.

SAINT INNOCENT Ier,

PAPE.

Saint Innocent, né à Albano, près de Rome, fut élu d'une voix unanime pour succéder au pape Anastase, mort en 402. Ce fut malgré lui qu'il monta sur la chaire de saint Pierre. Saisi de frayeur à la vue des dangers inséparables de sa place, il ne cessait de demander à Dieu cet esprit de sagesse et de prudence dont il avait besoin pour bien gouverner l'Église. Les temps étaient alors très-difficiles.

Alaric, à la tête d'une nombreuse armée de Goths, menaçait de porter la désolation dans toute l'Italie. Le saint pape exhorta les fidèles à faire un bon usage des malheurs auxquels ils étaient exposés, et à recevoir les coups de la main céleste avec résignation et humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'employer les moyens que prescrivait la prudence.





Il fit plusieurs voyages dans le dessein de ménager une réconciliation entre Alaric et l'empereur Honorius; mais ses démarches n'eurent aucun effet. L'armée de l'empire, commandée par Stilicon, et celle des Goths, en vinrent aux mains en 403. La victoire se déclara pour les premiers. Les barbares travaillèrent fortement à réparer leurs pertes. Alaric marcha contre Rome, et, sur le refus que fit l'empereur de lui donner le commandement de ses troupes, il prit cette ville le 24 août 410, et l'abandonna au pillage. Rien ne fut épargné que l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à laquelle le vainqueur avait accordé le privilége de sanctuaire. Le pape était alors à Ravenne avec Honorius. Alaric mourut l'année suivante; mais Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et saccagea Rome une seconde fois.

Après le départ des barbares, le saint pape revint à Rome, et, par sa présence seule, il consola son peuple affligé. Il apprit aux fidèles à profiter pour leur salut des calamités qui venaient de fondre sur eux. La patience avec laquelle ils souffrirent la perte de leurs biens, et de tout ce qu'ils avaient de plus cher, édifia singulièrement les païens. Ceux-ci ne s'en tinrent point à une stérile admiration des vertus dont ils étaient témoins; ils se présentèrent en foule pour se faire instruire, et pour demander le baptême. Le pape les confirma dans leurs saintes dispositions, et forma d'eux un peuple nouveau, qui ne s'occupa plus que de la pratique des bonnes œuvres.

Innocent ne se bornait pas au soin de l'église romaine; il écrivit plusieurs lettres qui seront des monuments éternels de son savoir et de son zèle. Celles surtout qu'il adressa à saint Exupère, évêque de Toulouse, et à Décentius, évêque de Gubio, en réponse à plusieurs questions qu'ils lui avaient faites, contiennent des règles utiles et des décisions fort sages. Il dit dans la première qu'on ne doit jamais refuser l'absolution aux pénitents qui sont au lit de la mort, pour ne pas imiter la dureté des novatiens. Il dit dans la seconde qu'il n'appartient qu'aux évêques de conférer le Saint-Esprit dans la confirmation, en oignant d'huile le front des personnes baptisées, parce qu'ils sont les seuls qui aient la plénitude du sacerdoce; et il ajoute qu'il ne peut réciter les paroles dont on se sert en conférant ce sacrement, de peur de dévoiler les mystères aux infidèles. Il use de la même réserve en parlant du saint sacrifice, tant était inviolable le secret avec lequel les premiers chrétiens traitaient tout ce qui avait rapport aux sacrements. Dans cette même lettre, Innocent parle aussi de l'extrême-onction donnée aux malades; ce qui ne doit se faire, dit-il, qu'à l'égard des pénitents qui ont été réconciliés, parce que



l'extrême-onction est un sacrement, et que les sacrements ne peuvent être administrés à ceux qui sont encore en pénitence. Cet endroit remarquable prouve que, dans les premiers siècles, l'extrême-onction était aussi bien regardée comme un sacrement que l'eucharistie. Innocent ne condamne point les laïques qui, par une dévotion usitée en ces temps-là, se servaient des saintes huiles, mais sans employer les paroles sacramentelles. A la demande qu'on lui fit, savoir, si les évêques pouvaient donner l'extrême-onction, qui était communément administrée par les simples prêtres, il répond qu'ils le peuvent sans doute, puisque les prêtres le font. Il suppose donc comme une chose indubitable que c'est aux prêtres, et non aux laïques, à administrer ce sacrement.

Les conciles de Carthage et de Milève, ayant condamné, en 416, les erreurs des pélagiens, écrivirent au saint pape pour l'informer de ce qui avait été fait. Les deux lettres synodales furent rédigées par saint Augustin. Innocent, dans sa réponse aux pères de Milève, dit : « Que « toutes les matières ecclésiastiques du monde chrétien doivent être « portées, de droit divin, au siége apostolique, c'est-à-dire à saint Pierre, « l'auteur de ce nom et de cet honneur. » Il recommande aux mêmes évêques d'en agir ainsi. « Par là, dit-il, vous suivrez l'ancienne coutume « que vous savez aussi bien que moi avoir toujours été observée par « tout le monde. » Lorsque l'acte de confirmation donné par le pape aux conciles de Carthage et de Milève fut arrivé en Afrique, saint Augustin dit dans un de ses discours : « Les décisions des deux conciles « ont été envoyées au siége apostolique; les rescrits de ce siége sont « venus, la cause est présentement finie : fasse le ciel que l'erreur puisse « aussi finir ! »

Saint Innocent termina sa vie en défendant avec zèle la doctrine de la grâce de Jésus Christ. Il mourut en 417, après avoir siégé quinze ans.

SAINT LAZARE, SAINTES MARTHE ET MARIE.

29 JUILLET.

Lazare, ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, demeuraient à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem, et un peu au delà de la montagne des Olives. Le Sauveur, qui d'abord avait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée la troi-

sième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît, par l'histoire de la résurrection de Lazare, que cette famille était une des plus distinguées du pays.

Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'épouse du Cantique : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lis;* c'est-à-dire, avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.

Cette maison, suivant la remarque de saint Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi. Les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation; les autres se consacrent à la vie active : tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades; ceux enfin qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu, lui rapportant toutes leurs démarches, et se proposant l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et le prochain : car la charité est l'âme et comme le sceau de la perfection chrétienne.

On a souvent demandé laquelle, de la vie active ou de la vie contemplative, était la plus parfaite. Saint Thômas répond que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses apôtres; ç'a été celle de tous les saints qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est bien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement; mais cet esprit ne peut subsister longtemps, à moins qu'on ne l'entretienne et ne le nourrisse par la

retraite, par de fréquents retours sur soi-même, et par la pratique continuelle de la méditation des verités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière, aurait, selon l'expression de saint Bonaventure, une âme morte dans un corps vivant. Il en est de même dans ceux qui vivent dans le monde, ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité. S'ils ne prennent de semblables précautions, ils s'exposent à une perte certaine.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison; elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur ne désapprouva pas le principe de sa sollicitude; mais il lui fit comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur, qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme. *Marthe*, *Marthe*, lui dit-il, *vous vous empressez*, *et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire*. Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps; il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet; mais l'âme y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler aux anges, qui, en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu, et l'adorent sans cesse; mais, quoi que nous fassions, nous ne serons pas toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux, au contraire, qui s'occupent de la contemplation. ne courent point les mêmes risques; ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font comme l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel.

C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part, et que jamais on ne la lui ravirait. Il ajouta même qu'*une seule chose était nécessaire;* et cette seule chose, c'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu et à notre salut éternel.

Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut atteint de la



maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur, qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade.* Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

Ce n'était point pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre. Il guérissait cependant les malades, et ressuscitait les morts, afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait de sauver nos âmes. Il connaissait toute l'étendue de nos misères spirituelles; mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes, pour nous porter à implorer son assistance : de là ces différents miracles qu'il opérait, et dont la fin était de nous réveiller et de dissiper les ténèbres qui nous dérobent cette précieuse connaissance. Le premier pas que nous ayons à faire pour obtenir notre délivrance, est d'avouer humblement que nous sommes faibles, ingrats, et incapables de nous guérir par nous-mêmes; mais pensons aussi que nous avons un médecin dont l'amour et le pouvoir sont infinis; découvrons-lui toute la profondeur de nos plaies, pour émouvoir ses entrailles; représentons-lui que celui qu'il aime encore comme l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang est plongé dans un abîme de misères. Gémissons, crions vers lui du fond de nos cœurs; conjurons-le de considérer son image, quoique défigurée par le péché; d'abaisser ses yeux sur son royaume, tout désolé par la tyrannie du démon et de nos passions; de ne pas négliger la vigne qu'il a plantée et cultivée de ses propres mains, et qui, aujourd'hui, est livrée en proie à des ennemis furieux et barbares; de réparer au contraire les brèches de la muraille qui l'environne, et de lui rendre sa première beauté. Ne pouvant jamais être entièrement assurés que nous trouverons miséricorde, ni rester tranquilles sur l'issue de cette grande épreuve d'où dépend notre éternité, nous ne devons jamais cesser d'implorer la clémence de celui qui est en même temps notre juge et notre médecin; nous ne saurions trop souvent répéter ces paroles de Marthe et de Marie : « Voilà que celui « que vous aimez est accablé sous le poids de ses maux », ni le prier trop ardemment de se ressouvenir de ses anciennes miséricordes envers nous.

Ayons aussi recours à Dieu dans les maladies corporelles, et servons-nous de la même prière. Demandons-lui la santé pour nous et pour nos frères, autant toutefois que sa gloire et notre salut n'y seront point intéressés. Unissons nos prières aux supplications des saints, surtout à celles des deux sœurs de Lazare, qui obtinrent la résurrection de leur frère.

Jésus n'eut pas plutôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au-devant de lui, et lui dit : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.* Jésus la rassura, et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur; elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au-devant de son divin maître, et se jeta à ses pieds fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur, que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare. On lui répondit : *Seigneur, venez et voyez.* Il alla donc au tombeau avec eux, et il commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. *Ne vous ai-je pas dit*, répliqua Jésus, *que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?* Ensuite, ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* A l'instant Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes, et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât, et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus, et se mirent au nombre de ses disciples; mais les princes des prêtres et les pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent, et résolurent de faire mourir non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le dessein formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant la pâque, Jésus étant revenu à Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui, et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui : elle prit un vase rempli d'excellents parfums qu'elle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda

ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre, et en donner le prix aux pauvres. Judas, en condamnant ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion très-héroïque; mais Jésus prit la défense de cette sainte femme; il considérait non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps, qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs; il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Évangile.

Depuis ce temps-là, l'Évangile ne nous apprend ni ce que firent, ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs. Les Provençaux prétendent, d'après une tradition populaire, qu'ils furent chassés par les Juifs après l'ascension du Sauveur, et que, s'étant embarqués, ils vinrent aborder à Marseille, où ils fondèrent une église; ils ajoutent que cette église eut saint Lazare pour premier évêque.

On crut découvrir les reliques de ces saints dans le treizième siècle : celles de sainte Marie étaient dans le lieu dit présentement *Saint-Maximin;* celles de sainte Marthe, à Tarascon, sur le Rhône, et celles des autres saints, à Saint-Victor de Marseille. On assure qu'on trouva en même temps divers monuments qui attestaient l'authenticité de ces reliques.

Charles Ier, roi de Naples, était alors souverain de la Provence, sous le titre de comte; mais comme la guerre qu'il lui fallait soutenir contre la maison d'Aragon le retenait dans le royaume de Naples, il avait laissé le gouvernement de la Provence à Charles d'Anjou, son fils, prince de Salerne. Celui-ci, ayant été battu par la flotte du roi d'Aragon, en 1284, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté que quatre ans après. Il attribua sa délivrance à l'intercession de sainte Marie-Magdeleine, pour laquelle il marquait beaucoup de dévotion depuis la découverte de ces reliques. Déjà il avait fondé l'église de Saint-Maximin, à l'endroit où l'on avait trouvé les précieux restes de sa dépouille mortelle, et avait assisté à la translation solennelle qui s'en était faite en 1279 : il donna cette église aux dominicains.

La principale partie des reliques de la sainte, qui était dans une chapelle souterraine au milieu de l'église, fut renfermée en 1660 dans une urne de porphyre dont le pape Urbain VIII avait fait présent, et placée sur le grand autel. Louis XIV et plusieurs seigneurs de sa cour assistèrent à la cérémonie de cette translation, qui se fit avec beaucoup de magnificence.



On a laissé dans la chapelle souterraine le reste des reliques de la sainte; on y garde aussi son chef, qui est renfermé dans un reliquaire d'or enrichi de diamants et surmonté de la couronne de Charles II, roi de Sicile, comte de Provence. Devant le reliquaire, est une belle statue d'or émaillé, qui représente la reine Anne de Bretagne à genoux.

A deux lieues de Saint-Maximin, du côté de Marseille, est un couvent de dominicains bâti sur un rocher fort haut, et environné de toutes parts de montagnes désertes; on l'appelle la *Sainte-Baume*, ce qui signifie *sainte grotte* en provençal. C'était anciennement un ermitage célèbre. La dévotion y attire un grand nombre de pèlerins.

Quant à sainte Marthe, son corps repose dans une belle chapelle souterraine de la collégiale de Tarascon, qui est dédiée sous son invocation. Son chef se garde dans un magnifique buste de vermeil donné par le roi Louis XI.

Pour saint Lazare, l'église de Marseille, qui le regarde comme son premier évêque, se glorifie d'avoir son chef, et l'église dédiée à Autun sous son invocation prétend avoir le reste de ses reliques.

Réflexions.

Nous n'avons, comme sainte Marthe, qu'une affaire vraiment essentielle; une affaire pour laquelle seule Dieu nous a créés et rachetés; une affaire pour laquelle il a opéré tant de prodiges en notre faveur et sur laquelle roule l'alternative effrayante de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Quelle est donc cette affaire? C'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de sa volonté et à notre sanctification. Ce doit être là le centre de nos pensées, de nos désirs, de nos entreprises, le cercle dans lequel nous devons nous renfermer, sans en sortir jamais. Chacun de nous doit dire avec un ancièn auteur : « Je n'ai qu'une affaire, et toute mon inquiétude est d'être « empêché par quelques distractions d'y travailler sérieusement. » Que pourront dire au souverain juge ceux qui n'auront eu d'autre affaire en leur vie que la vanité et les plaisirs? ou ceux qui, uniquement occupés de s'avancer dans le monde, auront négligé la seule affaire pour laquelle ils étaient sur la terre?

SAINT GUILLAUME,

ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC, EN BRETAGNE.

Saint Guillaume, né en Bretagne, se rendit recommandable par l'innocence de ses mœurs, par sa douceur, sa charité et son amour pour la mortification. Josselin, évêque de Saint-Brieuc, lui donna les ordres sacrés, et l'attacha au service de son Église. Guillaume travailla dans le diocèse avec beaucoup de succès et d'édification, non-seulement sous Josselin, mais encore sous Pierre et Sylvestre, ses successeurs immédiats. Il fut élu, vers l'an 1220, pour remplacer Sylvestre. Il fit les pauvres ses trésoriers; et, non content de leur distribuer ce qu'il possédait, il empruntait souvent aux autres de quoi les assister. Ordinairement il couchait sur la dure, quoiqu'on lui préparât tous les jours un bon lit. Assidu aux fonctions de sa charge, il ne négligeait aucun des moyens propres à nourrir en lui l'esprit de recueillement. Il mourut vers l'an 1234, le 29 juillet, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain. On l'enterra dans sa cathédrale, et son corps fut levé de terre en 1248. Innocent IV le canonisa cinq ans après, selon Baronius.

SAINTE JULITTE,

MARTYRE A CÉSARÉE EN CAPPADOCE.

30 JUILLET.

Les premiers édits de Dioclétien portés contre l'Église, en 303, déclarèrent les chrétiens déchus de la protection des lois, et de tous les priviléges que donnait la qualité de citoyen. En armant ainsi tout le monde contre eux, l'empereur comptait exterminer jusqu'à leur nom même; mais il ne savait pas que le christianisme n'est jamais plus triomphant que quand ceux qui le professent semblent vaincus par la mort, et que cette religion divine, élevant les hommes au-dessus de leur faiblesse, les rend victorieux de la puissance du monde et de l'enfer. Le martyre de sainte Julitte en fournit une preuve.

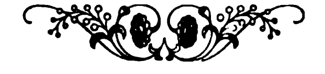
Cette sainte, qui demeurait à Césarée en Cappadoce, était fort riche en terres, en biens meubles et en esclaves. Un homme puissant de la même ville la dépouilla par violence de la plus grande partie de ce qu'elle pos-



sédait, et quand elle voulut se pourvoir par-devant le préteur, afin de lui demander justice, il l'accusa d'être chrétienne. Aussitôt le juge fit apporter du feu et de l'encens, et lui ordonna de sacrifier aux idoles; mais Julitte lui répondit généreusement : « On peut me dépouiller de « mes biens, et les donner à des étrangers; on peut aussi m'enlever la « vie, après avoir mis mon corps en pièces. Quant à ce qu'on exige de « moi, on ne l'obtiendra jamais; non, non, je ne me permettrai rien qui « puisse déplaire au Dieu qui m'a créé. En perdant le peu que j'ai sur « la terre, je gagnerai le ciel. » Cette réponse irrita singulièrement le juge, qui ne s'y attendait point. Il confirma l'usurpateur dans la possession de ce qu'il avait pris et condamna au feu la servante de Jésus-Christ.

Julitte entendit prononcer la sentence avec joie, et en rendit grâces à Dieu. En même temps elle exhorta les frères de la manière la plus touchante à rester inébranlables dans la foi et à servir le vrai Dieu avec ferveur. Les païens étonnés ne pouvaient comprendre comment une personne de son sexe, de son âge et de son rang, faisait avec autant de constance le sacrifice de tous les avantages qu'elle avait lieu d'espérer dans le monde; ils admiraient surtout cette intrépidité avec laquelle elle envisageait la mort.

Tout étant préparé pour le supplice, elle se mit elle-même sur le bûcher où elle expira. Il paraît qu'elle fut étouffée par la fumée; du moins les flammes, s'étant élevées autour d'elle en forme d'arcade, ne touchèrent point à son corps, et les chrétiens le retirèrent tout entier. On l'enterra dans le vestibule de la grande église de Césarée. Saint Basile, parlant de ce précieux trésor vers l'an 375, s'exprimait ainsi : « Il enrichit de « bénédictions le lieu où il est et ceux qui y viennent. On a vu, ajoute- « t-il, près de l'endroit où il a été déposé, sortir une source très-agréable, « tandis que toutes celles du voisinage sont salées et malsaines. Cette « eau conserve la santé, et guérit les malades. » Sainte Julitte est honorée en ce jour par les Grecs et les Latins.







FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

31 JUILLET.

Saint Ignace naquit en 1491, dans cette partie de la Biscaye espagnole qui s'étend vers les Pyrénées, et qui est présentement connue sous le nom de Guipuscoa. Don Bertran son père, seigneur d'Ognez et de Loyola, tenait un des premiers rangs parmi la noblesse du pays. Sa mère, Marie Saez de Balde, n'était pas d'une naissance moins illustre. Il fut le dernier de trois filles et de huit garçons : il était bien fait; il donna dès son enfance des preuves d'une grande vivacité d'esprit.

Quoiqu'il fût naturellement affable et officieux, on remarquait en lui beaucoup de penchant à la colère, et surtout une passion ardente pour la gloire.

Il fut élevé à la cour de Ferdinand V, auquel il s'attacha en qualité de page. Son père l'avait mis sous la conduite d'Antoine Manriquez, duc de Na-

jare, grand d'Espagne, qui était son parent. Le duc, voyant les dispositions d'Ignace pour le métier de la guerre, lui fit apprendre tous les exercices propres à former un officier. Le jeune page s'ennuya bientôt du séjour de la cour; il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait entrer au service. L'amour de la gloire était encore augmenté en lui par l'exemple de ses frères, qui s'étaient signalés dans les guerres de Naples.

Lorsqu'il fut à l'armée, il ne le céda en courage à aucun officier. Il se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à la prise de Najare, ville située sur la frontière de Biscaye. Quoiqu'il eût eu le plus de part à la victoire, il ne voulut point en avoir au butin, se contentant d'avoir fait une belle action. Il haïssait le jeu comme une source d'avarice, de querelles et de plusieurs autres maux. Il ne manquait point d'habileté pour les affaires, et tout jeune qu'il était, il avait un talent singulier pour apaiser les disputes qui s'élevaient parmi les soldats. Il se montrait fort généreux envers ses ennemis. Il aimait la poésie, et sans avoir aucune teinture des lettres, il faisait d'assez bons vers espagnols; l'on dit qu'il composa un petit poëme à la louange de saint Pierre.

Mais sa conduite n'était guère édifiante : il ne pensait qu'à la galanterie et au plaisir; il ne suivait dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, où Dieu lui ouvrit les yeux de la manière que nous l'allons rapporter.

Charles-Quint, qui avait succédé à Ferdinand, et qui venait d'être élu empereur, passa en Allemagne pour prendre possession de la couronne impériale. François I[er], roi de France, qui avait aussi prétendu à l'empire, devint l'implacable ennemi de Charles, qui lui avait été préféré. Il lui déclara la guerre dans le dessein de reprendre la Navarre dont Ferdinand avait dépouillé Jean d'Albret, et que Charles retenait toujours, quoique par le traité de Noyon il se fût obligé à la rendre dans les six mois. Il fit donc marcher, en 1521, une armée nombreuse contre les Espagnols. Elle était commandée par André de Foix, frère du fameux de Lautrec. Ce général, ayant passé les Pyrénées, entra dans la Navarre, et vint mettre le siége devant Pampelune. Ignace avait été laissé dans cette place par le vice-roi, non pour commander, mais pour encourager la garnison. Il fit tout ce qu'il put pour engager les assiégés à se défendre; mais ses efforts furent inutiles; il eut même la douleur de leur voir ouvrir les portes de la ville; alors, pour sauver son honneur, il se retira dans la citadelle avec un brave soldat, qui eut seul le courage de le suivre. La garnison de cette forteresse délibérant si elle ne se rendrait

point, il l'exhorta à faire une vigoureuse défense. Cependant les Français déchargèrent toute leur artillerie, firent une large brèche à la muraille et montèrent à l'assaut. Ignace parut sur la brèche, à la tête des plus braves, et reçut les ennemis l'épée à la main; mais dans la chaleur du combat, un éclat de pierre le frappa à la jambe gauche, et un boulet de canon, au même moment, lui cassa la jambe droite. Les Navarrais le voyant blessé se découragèrent, et se rendirent à discrétion. Les Français traitèrent bien les prisonniers, et surtout Ignace, dont ils admiraient la valeur; ils l'emportèrent au quartier de leur général, puis l'envoyèrent dans une litière au château de Loyola, qui n'est pas fort éloigné de Pampelune.

A peine y fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes douleurs. On trouva qu'il y avait des os hors de leur place, ou parce qu'ils avaient été mal rejoints, ou parce que le mouvement les avait empêchés de se bien reprendre. Les chirurgiens jugèrent donc qu'il fallait casser la jambe de nouveau. Ignace se mit entre leurs mains, et ne fit paraître aucune faiblesse durant une si cruelle opération; mais il lui vint une fièvre violente, et accompagnée de symptômes dangereux. Bientôt il tomba dans une extrême langueur, et les médecins lui déclarèrent qu'il ne lui restait plus que peu de jours à vivre. Il reçut les sacrements la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, et l'on crut qu'il ne passerait pas la nuit. Il guérit cependant, contre toute apparence; il regarda comme miraculeux le rétablissement de sa santé, et l'attribua à l'intercession de saint Pierre, pour lequel il avait toujours eu beaucoup de dévotion.

Mais cette guérison inespérée ne lui fit pas perdre l'esprit du monde. Sa jambe, qui avait été mal pansée la première fois, ne le fut pas si bien la seconde qu'il n'y restât une difformité notable. C'était un os qui avançait trop au-dessous du genou, et qui l'empêchait de porter la botte bien tirée. Comme il aimait la bonne grâce, il résolut de se faire couper cet os. Les chirurgiens lui représentèrent inutilement que l'opération serait douloureuse. Il ne voulut ni qu'on le liât, ni qu'on le tînt. On lui coupa l'os jusqu'au vif, sans qu'il changeât de visage. Une de ses cuisses s'étant aussi retirée depuis sa blessure, il se mit comme à la torture durant plusieurs jours, en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer; mais il fut impossible de l'étendre à la longueur de l'autre : ainsi sa jambe droite demeura toujours un peu plus courte.

Après l'opération faite à son genou, il fut obligé de garder le lit, quoique jouissant d'ailleurs d'une bonne santé. Comme il s'ennuyait beaucoup, il demanda quelques romans pour s'amuser. Il avait toujours

été passionné pour ces sortes de livres, ainsi que pour tous ceux qui traitaient de la chevalerie errante. Ceux qui étaient auprès de lui, n'ayant point trouvé de romans sous leurs mains, lui apportèrent la vie de Jésus-Christ et celles des saints. Il les lut d'abord uniquement pour passer le temps; mais il y prit goût peu à peu, et s'y attacha de telle sorte qu'il y employait les journées entières. Il ne pouvait se lasser d'admirer dans les saints l'amour de la solitude et de la croix. Il considérait avec étonnement, parmi les anachorètes, des hommes de qualité couverts de cilices, exténués de jeûnes, ensevelis tout vivants dans des cabanes et des grottes; il se disait ensuite à lui-même : « Ces hommes étaient de la « même nature que moi; pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ils ont fait? » En même temps il formait la résolution de les imiter; il se proposait de visiter les lieux saints, et de s'enfermer dans un ermitage; mais ces bons mouvements s'évanouissaient bientôt, sa passion pour la gloire revenait; il était encore distrait par une inclination secrète qu'il se sentait pour une dame de la cour de Castille. Il s'occupait à ce sujet de mille pensées ambitieuses. Lorsqu'il était las de rêver, il se remettait à lire. Enfin, à force de réfléchir sur ce qu'il lisait, il comprit que rien n'était plus frivole que cette gloire mondaine dont il était si épris, et qu'il n'y avait que Dieu qui pût contenter le cœur humain.

Cette perplexité et cette agitation durèrent quelque temps. Il observa cependant que les diverses pensées dont il était combattu avaient des effets différents. Celles qui venaient de Dieu le remplissaient de consolation, et laissaient dans son âme la paix et la tranquillité. Les autres à la vérité lui causaient d'abord un plaisir sensible, mais elles portaient ensuite dans son cœur le trouble et l'amertume. Il apprit de là à distinguer l'esprit de Dieu de l'esprit du monde, et il en tira une règle sûre pour la vie spirituelle qu'il mit depuis dans ses *Exercices*.

Il prit donc une dernière résolution de marcher sur les traces des saints. Il commença à traiter son corps avec la plus grande rigueur. Il se levait toutes les nuits pour pleurer ses péchés dans l'obscurité et dans le silence. Étant une nuit prosterné devant une image de la Vierge avec des sentiments extraordinaires de ferveur, il s'offrit à Jésus-Christ par la sainte Vierge même, se consacra au service du fils et de la mère, et leur jura une fidélité inviolable. Sa prière finie, il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre cassèrent, et il se fit dans la muraille une assez large ouverture, qu'on y voit encore, dit le dernier auteur de sa vie. Dieu a pu marquer par là qu'il agréait le sacrifice de son serviteur; peut-être était-ce un effet de la rage du



démon, qui se voyait enlever sa proie. Une autre nuit, Ignace vit en songe la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et tout environnée de lumière. Cette vision, qui le remplit de joie, purifia son cœur, et effaça de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles.

Don Martin Garcias son frère aîné, qui par la mort de don Bertran était devenu seigneur de Loyola, fit tous ses efforts pour le retenir dans le monde, et pour lui persuader de ne point renoncer aux avantages qu'il pouvait s'y promettre; mais Ignace avait pris définitivement son parti. Lorsqu'il fut guéri, il monta à cheval, sans autre dessein en apparence que d'aller voir le duc de Najare, qui avait souvent envoyé savoir des nouvelles de sa santé, et qui demeurait à Navarrete, petite ville voisine. Il renvoya de là, sous quelque prétexte, deux domestiques qui l'avaient accompagné, et, sa visite faite, il s'en alla seul à Monserrat. C'est une célèbre abbaye de bénédictins, bâtie sur une montagne escarpée, qui a environ quatre lieues de circonférence sur deux lieues de largeur, et éloignée d'environ une journée de Barcelone. Elle avait été fondée, en 880, pour des religieuses, par les comtes de Barcelone; mais on y mit des moines en 990. Plusieurs rois d'Espagne l'ont depuis considérablement augmentée; on y voit une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui y attire beaucoup de pèlerins.

Il y avait dans ce monastère un religieux d'une éminente sainteté, qui se nommait Jean Chanones. Il était Français de nation, et avait été grand-vicaire de Mirepoix avant sa retraite; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans dans une rigoureuse mortification. Jamais il ne mangeait de viande; il donnait à la prière une grande partie des nuits, et partageait le reste de son temps entre les exercices de la contemplation et le service du prochain. Enfin l'Espagne admirait en lui un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Ce fut à ce docteur expérimenté qu'Ignace s'adressa; il lui fit une confession générale de ses péchés, qu'il interrompit souvent par ses soupirs et par ses larmes. Il se consacra ensuite spécialement au Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle.

En arrivant au village qui est au pied de la montagne de Monserrat, il avait acheté un habit de grosse toile, une ceinture et des sandales de corde, avec un bourdon et une calebasse. Son dessein, après avoir satisfait sa dévotion, était de faire un pèlerinage à Jérusalem. Il parut à l'abbaye déguisé sous son habillement de pèlerin. Son confesseur, auquel il communiqua le plan d'austérités qu'il s'était formé, l'approuva et le confirma dans ses saintes résolutions. Ayant communié de grand





matin le jour de l'Annonciation de l'année 1522, il partit de Monserrat dans la crainte d'être reconnu. Il pendit son épée à un pilier proche de l'autel, pour marque qu'il renonçait à la milice séculière. Il laissa son cheval au monastère, et n'emporta avec lui que les instruments de pénitence qu'il avait demandés à son confesseur.

Il marchait le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête découverte et un pied nu; il avait chaussé son autre pied, qui se sentait encore de la blessure dont nous avons parlé. Il se réjouissait de ne plus porter les livrées du monde, et d'être revêtu de celles de Jésus-Christ. Il avait donné ses habits à un pauvre : mais celui-ci fut arrêté et mis en prison comme s'il les eût volés. Il fut obligé, pour procurer l'élargissement de ce malheureux, de confesser la vérité; mais il ne voulut dire ni son nom ni sa qualité.

A trois lieues de Monserrat est une petite ville nommée Manrèze, où il y a un couvent de dominicains, avec un hôpital pour les pèlerins et les malades. Ignace alla droit à cet hôpital; il eut une grande joie de se voir au nombre des pauvres, et de pouvoir faire pénitence sans être connu. Il commença par jeûner toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche qu'il mangeait un peu d'herbes cuites, auxquelles il mêlait de la cendre. Il ceignit ses reins d'une chaîne de fer, et prit un cilice sous l'habillement de toile dont il était revêtu. Trois fois par jour il se donnait la discipline; il dormait peu, et se couchait à terre. Chaque jour il entendait le service divin, priait plus de sept heures à genoux, et participait tous les dimanches au sacrement de l'eucharistie. L'amour de l'humiliation égalait en lui l'amour des austérités. Il affectait dans sa conduite toutes les manières d'un homme de la lie du peuple; il mendiait son pain de porte en porte avec un extérieur négligé et dégoûtant. Les enfants le montraient au doigt, lui jetaient des pierres, et le suivaient dans les rues avec de grandes huées. Il souffrait les outrages et les moqueries sans dire un seul mot, se réjouissant en son cœur d'avoir part aux opprobres de la croix. A la longue, on prit d'autres sentiments pour cet homme extraordinaire. La connaissance de ce qui était arrivé à ce pauvre auquel il avait donné ses habits, jointe à sa piété et à cette patience avec lesquelles il supportait les plus indignes traitements, lui attirèrent l'admiration et le respect de tous les habitants de Manrèze.

Pour éviter le piége de la vaine gloire, il alla se cacher à six cents pas de la ville dans une caverne obscure creusée dans le roc, et ouverte du côté d'une vallée solitaire qu'on appelle la vallée de Paradis; il ne put



y entrer qu'en perçant les broussailles qui en fermaient les avenues et qui en bouchaient l'ouverture : là, il redoubla ses autérités, et il les porta si loin que sa santé ne put y résister. On le trouva un jour à demi mort à l'entrée de sa caverne, et on le mena à l'hôpital de Manrèze.

Ignace avait joui depuis sa conversion d'une paix profonde, mais Dieu l'éprouva de la manière la plus terrible. Il fut agité par mille craintes intérieures, et dévoré de scrupules; il ne trouva plus ni douceur dans la prière, ni goût dans les pratiques de la pénitence, ni remèdes dans l'usage de la discipline, ni consolation dans les sacrements. Son âme, accablée de tristesse, se trouva comme inondée d'amertume. Des dominicains, touchés de compassion pour son état, le retirèrent chez eux par charité; mais il tomba dans une noire mélancolie. Il s'imaginait pécher à chaque pas qu'il faisait. Souvent il était près de s'abandonner au désespoir. Il priait cependant toujours, dans la pensée que les épreuves sont des moyens de salut dans la main de Dieu. Pour obtenir plus sûrement le secours du ciel, il passa sept jours sans prendre aucune nourriture, et il aurait poussé son jeûne encore plus loin, si son confesseur ne l'en eût empêché. Peu de temps après, le calme et la paix revinrent dans son âme, et il recommença à goûter ces douceurs spirituelles dont la privation l'avait laissé dans une sécheresse désolante. Cet état d'épreuve par lequel il avait passé lui fit acquérir un talent singulier pour guérir les consciences scrupuleuses.

Depuis qu'Ignace eut recouvré la tranquillité intérieure, il fut comblé de plusieurs grâces extraordinaires. Il lui arriva souvent d'avoir des ravissements et des extases dans la prière; il y reçut aussi de grandes lumières, qui furent accompagnées d'une connaissance sublime des mystères de la religion. Il cachait aux hommes ces différentes faveurs; mais il découvrait à ses directeurs ce qui se passait dans son âme, afin de se prémunir contre le danger de l'illusion. Cependant le peuple admirait sa conduite, et le révérait comme un saint; ce qui parut surtout par les sentiments qu'il fit éclater dans trois différentes maladies où le serviteur de Dieu était tombé à cause de ses austérités. On voyait alors que le genre de vie qu'il avait d'abord embrassé, et que les humiliations volontaires qu'il avait pratiquées, n'étaient venues ni de faiblesse d'esprit ni d'amour de la singularité; on reconnaissait qu'en marchant par une voie extraordinaire, il n'avait fait que suivre les mouvements de l'esprit de Dieu.

Les connaissances surnaturelles qui lui furent communiquées dans l'oraison avaient principalement pour objet la beauté et l'ordre admi-



rable qui éclatent dans la création de l'univers, le mystère de la sainte Trinité, et cet amour incompréhensible que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrement de l'eucharistie. Il avait été jusque-là peu instruit des vérités de la religion; et quand il renonça au monde, il ne savait que très-imparfaitement quels devoirs lui imposait la qualité de chrétien. Nous en avons une preuve dans ce qui lui arriva lorsqu'il se retira à Monserrat. Ayant entendu un mahométan parler de la sainte Vierge d'une manière injurieuse, il délibéra si, étant officier, il n'avait pas le droit de le tuer; mais, durant son séjour à Manrèze, l'Esprit saint l'instruisit infiniment mieux que n'auraient pu faire tous les livres, et le mit bientôt en état de servir de guide aux autres.

Nous avons observé qu'il ne s'en rapportait point à lui-même sur les faveurs qu'il recevait de Dieu. Il ne se conduisait en tout que par les avis d'un saint religieux dominicain de Manrèze qui dirigeait sa conscience, et par ceux de son ancien confesseur de Monserrat, qu'il allait voir toutes les semaines. Il fut sans doute heureux de tomber dans des mains aussi habiles. L'Espagne avait de son temps, et eut encore après lui, un grand nombre de pareils guides spirituels, comme on peut s'en convaincre par la lecture des œuvres de saint Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila, de sainte Thérèse, de Barthélemi des Martyrs et de Louis de Grenade.

Ignace, qui ne s'était d'abord proposé que sa perfection particulière, se sentit embrasé d'un désir ardent de travailler à la sanctification des autres. Touché de compassion pour l'aveuglement des pécheurs, et considérant que c'est dans le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ que la gloire de la majesté divine éclate davantage, il se dit à lui-même : « Ce n'est point assez que je serve le Seigneur, il faut que « tous les cœurs l'aiment, et que toutes les langues le bénissent. »

Dès qu'il eut tourné ses pensées vers le prochain, il sortit de sa solitude, quelque chère qu'elle lui fût, et, de peur d'éloigner ceux qu'il voulait attirer à Dieu, il corrigea ce que son extérieur avait d'affreux et de rebutant. Il modéra aussi ses austérités excessives; il se mit ensuite à exhorter les pécheurs à la pénitence et à la pratique de la vertu. Ce fut alors qu'il composa son livre des *Exercices spirituels*, qu'il retoucha dans la suite, et qu'il publia à Rome en 1548.

Ignace, après avoir demeuré dix mois à Manrèze, résolut d'en sortir. Les larmes de ses amis ne furent point capables de l'y retenir. Il voulut partir seul, et refusa l'argent qu'on lui offrit pour son voyage. Étant arrivé à Barcelone, il s'embarqua pour l'Italie, et après cinq jours de

navigation, il aborda à Gaète. Il alla successivement à Rome, à Padoue et à Venise. Il voyageait seul à pied, jeûnant tous les jours, et mendiant selon sa coutume. Il célébra la fête de Pâques à Rome; de là il se rendit à Venise. Il s'y embarqua sur la capitane qui faisait voile pour l'île de Chypre, où la république envoyait un nouveau gouverneur. Il y avait dans le vaisseau des gens d'une vie fort débordée. Les matelots ne faisaient nul exercice de religion, et l'on n'entendait parmi eux que des paroles impies. Ignace, ayant inutilement employé les voies de douceur pour les corriger, leur fit de sévères réprimandes et les menaça de la sévérité des jugements de Dieu. Cette liberté leur déplut, et, pour se défaire d'un censeur si importun, ils résolurent tous ensemble de gagner une île déserte, et de l'y laisser; mais leur dessein ne réussit pas : car lorsqu'ils approchaient de la côte où ils voulaient le débarquer, il vint un coup de vent qui repoussa le vaisseau. Lorsqu'on eut abordé dans l'île de Chypre, on trouva dans le port un navire rempli de pèlerins qui était prêt à faire voile. Ignace y entra, et, après quarante-huit jours de navigation depuis son départ de Venise, il arriva enfin à Jaffa le dernier août; il prit de là le chemin de Jérusalem, et s'y rendit le 4 de septembre avec les autres pèlerins.

La vue des lieux saints le remplit de la plus grande joie, et en les visitant il éprouva les plus vifs sentiments de piété et de componction. Il eût bien voulu ne les quitter jamais, et s'y occuper à travailler à la conversion des Mahométans; mais le provincial des franciscains, à qui le saint-siége avait donné une pleine autorité sur tous les pèlerins, lui ordonna de renoncer à son dessein. Il obéit, après avoir toutefois visité de nouveau quelques-uns des lieux saints, et revu au mont des Olives les vestiges que Notre-Seigneur laissa sur la pierre en montant au ciel. S'étant embarqué pour l'Europe, il arriva à Vienne sur la fin du mois de janvier de l'année 1524; il en partit pour aller à Gênes, d'où il se rendit à Barcelone.

Animé du désir de se consacrer au service des autels et de travailler au salut des âmes, il forma le dessein d'étudier la grammaire. Il s'adressa pour ce sujet à Jérôme Ardebale, qui enseignait publiquement à Barcelone. Une dame vertueuse, nommée Isabelle Rosel, se chargea de pourvoir à sa subsistance. Il avait alors trente-trois ans. Il est incroyable combien il lui coûta de peines pour dévorer les difficultés attachées à l'étude des premiers éléments. Les occupations de sa jeunesse, et les exercices de la vie contemplative, le rendaient peu propre à plier son esprit aux bagatelles de la grammaire. Comme il était tout absorbé en



Dieu, il oubliait aussitôt ce qu'il avait lu. Par exemple, au lieu de conjuger le verbe *amo*, il faisait des actes d'amour de Dieu. « Je vous aime, « mon Dieu, disait-il, vous m'aimez; aimer, être aimé, et rien davan- « tage. » Cependant, à force de se vaincre, il vint à bout de faire quelques progrès. Quelques personnes lui conseillèrent de lire les ouvrages d'Erasme, et surtout *le Soldat chrétien.* Il le fit; mais il trouvait que cette lecture laissait son cœur dans la sécheresse. Il ne laissait passer aucun jour sans lire quelque chose du livre de *l'Imitation;* c'était là qu'il trouvait de quoi nourrir et augmenter la ferveur de son âme. L'utilité qu'il retira de ce livre admirable le lui fit recommander fortement à tous ceux qui avaient du zèle pour leur sanctification.

Ignace logeait chez une femme vertueuse nommée Agnès Paschal. Jean, fils de cette femme, encore jeune, mais sage et dévot, se levait quelquefois la nuit pour observer ce que faisait Ignace dans sa chambre; et il le voyait tantôt à genoux, tantôt prosterné, le visage toujours en feu, et souvent baigné de larmes. Il l'entendait soupirer profondément, et répéter ces paroles : « O Dieu, mon amour, et les délices de mon « âme, si les hommes vous connaissaient, ils ne vous offenseraient ja- « mais! Mon Dieu, que vous êtes bon de supporter un pécheur comme « moi! »

Il ménageait si bien son temps, qu'il en trouvait encore pour travailler à la conversion des pécheurs. Il rétablit la réforme parmi les religieuses du monastère des Anges, dont la conduite était fort scandaleuse. Ceux du dehors qui avaient part au désordre en furent extrêmement irrités; ils s'en vengèrent sur Ignace, en le maltraitant de la manière la plus cruelle.

Le saint, ayant étudié deux ans à Barcelone, alla faire son cours de philosophie à l'université d'Alcala, qui avait été fondée depuis peu par le cardinal de Ximénès, et qui était très-florissante. L'envie d'apprendre lui fit embrasser plusieurs matières à la fois; mais cette multiplicité mit de la confusion dans ses idées, et il ne retenait rien, quoiqu'il étudiât avec la plus grande ardeur. Il se logea dans un hôpital, où il ne vivait que d'aumônes. Il était vêtu pauvremiemt, ainsi que les quatre compagnons qu'il s'était associés dans ses bonnes œuvres. Il catéchisait les enfants, et avait beaucoup de talent pour leur inspirer l'amour de la vertu. Il tenait dans l'hôpital des assemblées de charité, et convertissait par ses discours des pécheurs endurcis dans le crime depuis longtemps.

Si les choses extraordinaires qu'il faisait lui attirèrent des admirateurs, elles lui suscitèrent aussi des ennemis. Quelques personnes l'ac-

cusèrent de magie; d'autres le représentèrent comme un hérétique, et comme un homme attaché au parti de certains visionnaires qui s'appelaient *Illuminés*, et qui venaient d'être condamnés en Espagne. Les choses en vinrent à un tel point qu'il fut déféré à l'inquisition; mais, son affaire ayant été mûrement examinée, les inquisiteurs le trouvèrent innocent, et le renvoyèrent absous. Peu de temps après, il fut cité devant le grand-vicaire de l'évêque, comme un homme qui s'arrogeait le droit de catéchiser, quoiqu'il n'eût ni science ni mission. On le mit en prison, où il resta quarante-deux jours. Il en sortit enfin pleinement justifié par une sentence rendue le 1er juin 1527; on lui défendit cependant, ainsi qu'à ses compagnons, de porter aucun habit particulier, et de se mêler désormais de donner aucunes instructions relatives à la religion. Il n'eut pas plus tôt été élargi, qu'il alla mendier de quoi s'acheter un habillement d'écolier, afin de se conformer à tous les articles portés dans la sentence.

Il alla trouver ensuite Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède. Ce prélat fut charmé de le voir; il lui conseilla de quitter Alcala, et d'aller à Salamanque, l'assurant qu'il lui accorderait sa protection. Lorsque Ignace fut arrivé dans cette ville, il commença par travailler au salut des âmes. La sainteté de sa vie et la solidité de ses instructions firent qu'en peu de temps il fut suivi d'une grande multitude de peuple. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à de nouveaux soupçons. Sur la crainte qu'il n'introduisît des pratiques dangereuses, le grand-vicaire de Salamanque le retint vingt-deux jours en prison; mais ayant connu son innocence, il le déclara publiquement, et ajouta même qu'Ignace était un homme d'une vraie vertu. Le serviteur de Dieu souffrait avec joie toutes les épreuves que le Seigneur lui envoyait pour purifier son âme, et le faire parvenir à une haute perfection.

Après son élargissement, il prit la résolution de quitter Salamanque, et même de sortir d'Espagne; il forma aussi le projet de passer en France, et d'aller continuer, ou plutôt de recommencer ses études à Paris.

Ce fut alors qu'il se mit à faire usage de certaines choses qu'il s'était d'abord interdites; il reçut aussi l'argent que lui envoyèrent ses amis pour son voyage. Il savait d'ailleurs qu'il lui fallait de quoi subsister dans un royaume étranger, surtout ayant dessein d'y faire ses études. Il partit au milieu de l'hiver, et arriva à Paris au commencement du mois de février de l'année 1528. Il employa deux ans à se perfectionner dans la langue latine, après quoi il fit son cours de philosophie. Il de-

meura d'abord au collége de Montaigu; mais, un voleur lui ayant dérobé tout son argent, il fut contraint de se retirer à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, où les Espagnols étaient reçus. Comme il n'y avait que le couvert, il était obligé pour vivre de mendier son pain chaque jour de porte en porte. Les vacances venues, il fit un voyage en Flandre, afin de recevoir quelques secours des marchands espagnols qui y étaient établis. Ses amis de Barcelone l'assistèrent aussi.

Il étudia la philosophie au collége de Sainte-Barbe pendant trois ans et demi. Par une suite de son zèle pour le salut des âmes, il travailla sérieusement à la sanctification des écoliers qui fréquentaient le même collége; il en engagea plusieurs à passer les dimanches et les fêtes dans la prière, et à ne s'occuper ces jours-là que de la pratique des bonnes œuvres. Le professeur Pégna crut que tous ces jeunes gens négligeaient leurs études; il s'en prit à Ignace, et, voyant que ses avertissements produisaient peu d'effet, il demanda justice au docteur Govéa, principal du collége. Govéa, prévenu contre Ignace, résolut de lui faire subir un châtiment honteux, pour empêcher que désormais personne ne se joignît à lui.

On avait coutume, en ce temps-là, pour punir les écoliers qui débauchaient leurs compagnons, d'assembler tout le collége au son de la cloche. Les régents venaient avec des verges à la main, et frappaient l'un après l'autre le coupable. Ce châtiment se nommait *la salle*. Ignace était disposé à tout souffrir; mais il lui vint ensuite dans l'esprit que les jeunes gens qu'il avait mis dans la bonne voie pourraient être scandalisés de son humiliation, et quitter ensuite leurs saintes pratiques par respect humain. Il alla donc trouver le principal dans sa chambre pour lui exposer modestement ses raisons. Il lui dit qu'il était prêt à souffrir la perte de sa réputation; mais qu'il le priait de considérer le mal qui en résulterait pour les jeunes gens qu'il avait tâché de gagner à Dieu, et qui étaient encore novices dans la vertu. Govéa, sans lui rien répondre, le conduisit dans la salle où tout le monde était assemblé; mais, lorsqu'on entendit le signal pour commencer, il se jeta aux pieds d'Ignace, et lui demanda pardon d'avoir cru légèrement de faux rapports. Se levant ensuite, il dit tout haut : « C'est un saint qui n'a en vue que « le bien des âmes, et qui souffrirait avec plaisir les plus infâmes sup- « plices. » Une satisfaction si solennelle fit revenir les esprits, et rendit le nom d'Ignace fameux. Les personnes les plus considérables de l'Université voulurent le connaître, et des docteurs habiles vinrent le consulter sur des matières de piété. Pégna lui-même devint son admirateur

et son ami, et il le fit exercer en particulier par un écolier qui était fort avancé dans ses études, et qui réunissait une rare vertu à une grande capacité. Cet écolier était Pierre Le Fèvre, Savoyard de naissance, et du diocèse de Genève. Ignace passa maître ès-arts après sa philosophie, et commença ensuite sa théologie chez les dominicains.

Quatre étudiants en théologie de l'Université s'associèrent à Ignace, qui avait déjà pour disciples Pierre Le Fèvre et François Xavier. Trois étaient Espagnols, et avaient une rare capacité. Le premier, qui se nommait Jacques Laynez, était né à Almazan, au diocèse de Siguenza, et avait vingt et un ans; le second n'en avait que dix-huit, et se nommait Alphonse Salmeron. Nicolas Alphonse, surnommé *Bobadilla* du lieu de sa naissance, était le troisième. Simon Rodriguez, né à Azévédo, en Portugal, était le quatrième. Animés tous par l'exemple et les exhortations d'Ignace, ils s'engagèrent à renoncer au monde, à aller prêcher l'Evangile dans la Palestine, ou, si ce projet de la Terre-Sainte éprouvait des difficultés, à aller offrir leurs services au vicaire de Jésus-Christ pour travailler à la gloire de Dieu de la manière qu'il jugerait la plus convenable.

Comme la plupart d'entre eux n'avaient pas achevé leur théologie, Ignace marqua un certain temps pour le reste de leurs études; il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534 jusqu'au 25 de janvier 1537, et, jugeant aussi qu'il était à propos de ne pas laisser refroidir leur ferveur, il arrangea tout pour qu'ils fissent au plus tôt le vœu qu'il leur avait proposé.

Il choisit, pour le lieu de leur consécration au Seigneur, la chapelle souterraine de Montmartre, où l'on croit que fut décapité saint Denis, l'apôtre de la France. Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de l'Assomption de l'année 1534. Pierre Le Fèvre, nouvellement ordonné prêtre, dit la messe, à laquelle ils communièrent tous; après quoi ils firent tous vœu, d'une voix haute et distincte, de passer dans la Palestine au temps prescrit, et, au cas qu'ils ne pussent y entrer, d'aller se jeter aux pieds du pape, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ils s'obligèrent aussi à ne rien recevoir pour les fonctions de leur ministère.

Ignace faisait souvent des conférences à ses compagnons pour les entretenir dans la ferveur. Il leur prescrivit des exercices réglés, et tâcha de les unir ensemble par les liens d'une étroite charité; mais il fut bientôt obligé de se séparer d'eux. Sa santé se trouva si notablement dérangée, que les médecins lui interdirent le séjour de Paris; ils jugèrent même qu'il devait aller respirer l'air natal pour obtenir une



parfaite guérison. Ignace promit de faire ce qu'on exigeait de lui; mais, avant que de partir, il exhorta ses compagnons à persévérer dans leurs premiers sentiments, et leur recommanda d'obéir à Pierre Le Fèvre, qui seul était prêtre parmi eux, et qu'ils honoraient tous comme leur aîné.

Ayant ainsi pourvu à tout, il partit pour l'Espagne au commencement de l'année 1535. On le reçut dans la province de Guipuscoa de la manière la plus honorable. Sa famille le revit avec grande joie, et le pressa fortement de venir au château de Loyola; mais il fut impossible de l'y déterminer. Il alla loger dans l'hôpital de la ville d'Azpétia. La vue des lieux où il avait mené une vie mondaine lui inspira la pensée de renouveler ses anciennes pénitences. Il prit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaîne de fer, et maltraita son corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur que sa santé était rétablie; mais, pour n'être pas inutile au prochain, il se mit à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants. Il avait, dans son enfance, dérobé des fruits dans un jardin où il était entré avec ses camarades. Un pauvre homme avait été faussement accusé de ce larcin, conduit en prison et condamné à réparer le dommage. La première fois qu'Ignace parla au peuple, il s'avoua publiquement coupable, demanda pardon de sa faute, et, pour dédommager le pauvre homme qui entendait son discours, il lui abandonna deux métairies qui lui appartenaient. Il ajouta que cette réparation avait été une des principales causes de son voyage.

Tandis qu'il travaillait ainsi dans son pays, ses compagnons poursuivaient leurs études à Paris, sans se relâcher dans leurs pratiques de piété. Leur nombre s'augmenta alors de trois autres théologiens que Le Fèvre trouva propres pour l'œuvre de Dieu, après les avoir éprouvés par les exercices spirituels. Le premier fut Claude Le Jay, qui était d'Annecy; le second, Jean Codure, et le troisième, Pasquier Brouet, tous deux Français, l'un du diocèse d'Embrun, et l'autre du diocèse d'Amiens; par là ils se trouvèrent au nombre de dix, en y comprenant Ignace.

Le serviteur de Dieu, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Espagne, partit pour l'Italie, et arriva à Venise sur la fin de l'année 1536, après avoir essuyé de grands dangers tant sur terre que sur mer. Ses compagnons le joignirent dans cette ville au commencement de l'année suivante; là, ils s'occupèrent principalement à des œuvres de miséricorde et d'humilité. Ils allaient dans les hôpitaux instruire les ignorants, servir les malades, assister les moribonds, et enterrer les morts.



Ignace crut devoir envoyer ses compagnons à Rome. Le pape Paul III les reçut avec bonté, et permit à ceux qui n'étaient pas prêtres de recevoir les ordres sacrés de quelque évêque que ce fût. Ignace fut compris dans la permission. Ils furent tous ordonnés à Venise par l'évêque d'Arbe; ils se retirèrent ensuite dans un lieu solitaire près de Vicence, afin de se préparer à la célébration de leur première messe par le recueillement, le jeûne et la prière. Ils la dirent tous dans les mois de septembre et d'octobre, à l'exception d'Ignace qui attendit jusqu'au jour de Noël, tant la majesté des divins mystères le remplissait de frayeur; ils se dispersèrent ensuite aux environs de Vicence et de Véronne pour prêcher au peuple la nécessité de faire pénitence. Ils n'avaient pour vivre que le pain qu'on leur donnait par charité.

L'empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, il fut impossible aux serviteurs de Dieu de passer dans la Palestine. Comme il n'y avait pas d'apparence que la mer devînt libre de longtemps, Ignace, Le Fèvre et Laynez allèrent à Rome; ils se jetèrent aux pieds du pape, et s'offrirent à lui pour s'employer à toutes les bonnes œuvres dont il voudrait les charger. Plusieurs personnes demandant souvent aux compagnons d'Ignace qui ils étaient, il leur déclara ce qu'ils avaient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que, puisqu'ils s'étaient tous joints ensemble pour combattre les hérésies et les vices sous la bannière de Jésus-Christ, leur société n'avait point d'autre nom à prendre que celui de *compagnie de Jésus.*

Ayant rencontré sur le chemin de Sienne à Rome une chapelle ruinée, il y entra pour prier; mais à peine eut-il commencé sa prière, qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Père éternel qui le présentait à son Fils, et Jésus-Christ chargé d'une pesante croix qui lui promit de lui *être propice à Rome.* Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il alla se présenter au pape avec ses deux compagnons, et tous en furent reçus avec bonté. Sa Sainteté chargea Le Fèvre et Laynez d'enseigner dans le collége de la Sapience : l'un donnait des leçons de théologie scolastique, et l'autre expliquait l'Écriture sainte. Ignace entreprit, sous l'autorité apostolique, la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels et des instructions chrétiennes.

Au retour du Mont-Cassin, où il avait fait un voyage, il acquit un nouveau compagnon dans la personne de François Strada, Espagnol. Il crut alors qu'il était temps d'établir son institut, et de former un ordre religieux de ceux qui avec lui s'étaient consacrés à la gloire du Seigneur. Il manda donc à Rome tous ceux de ses compagnons qui se trouvaient



dispersés dans l'Italie. Ils s'y rendirent tous sur la fin du carême de l'année 1538. Ignace leur ayant communiqué son projet, ils l'approuvèrent unanimement, après toutefois qu'ils eurent consulté Dieu pour connaître sa volonté : ainsi ils résolurent qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté qu'ils avaient faits à Venise, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle, pour se conformer au Fils de Dieu, qui a été obéissant jusqu'à la mort; que, pour cela, ils éliraient un supérieur général, auquel ils obéiraient tous comme à Dieu même; que ce supérieur serait perpétuel, et qu'il aurait une autorité absolue. A ces trois vœux, ils en ajoutèrent depuis un quatrième, par lequel ils s'engageaient à aller partout où le vicaire de Jésus-Christ les enverrait pour travailler au salut des âmes, à y aller même sans provisions, et en demandant l'aumône, s'il le jugeait à propos. Ils arrêtèrent aussi que les profès ne posséderaient rien, ni en particulier ni en commun, mais que les colléges pourraient avoir des revenus et des rentes pour la subsistance des écoliers de la compagnie.

Govéa, principal du collége de Sainte-Barbe, sachant que le roi de Portugal cherchait des missionnaires pour travailler à la conversion des Indiens, lui fit représenter que les compagnons d'Ignace seraient très-propres à se bien acquitter de cette fonction importante. Ce prince demanda donc à Ignace six ouvriers évangéliques; mais il ne put en obtenir que deux, qui furent Simon Rodriguez et François-Xavier : le premier resta en Portugal, et le second s'embarqua pour les Indes, dont il devint l'apôtre.

Ignace, après avoir triomphé des calomnies par lesquelles on avait tâché de noircir sa réputation et celle de ses compagnons, présenta au pape Paul III le projet de son institut. Trois cardinaux furent nommés pour l'examiner. Ils le rejetèrent d'abord, dans la pensée que les ordres religieux étaient en trop grand nombre; ils changèrent ensuite d'avis, et, sur leur rapport, le pape approuva le nouvel ordre, sous le titre de *Compagnie de Jésus,* par une bulle datée du 27 septembre 1540. Ignace en fut élu supérieur général; mais il ne se rendit à ce choix qu'après une longue résistance. Il prit le gouvernement de la Compagnie de Jésus le jour de Pâques de l'an 1541. Il fit sa promesse immédiatement au souverain pontife, et ses compagnons lui firent la leur comme à leur général en chef.

Le nouveau général commença par faire le catéchisme dans l'église de Sainte-Marie de Strata, qui lui fut depuis donnée : il s'appliquait encore à diverses autres œuvres de piété et de miséricorde; mais ces saintes

occupations ne lui laissaient pas oublier sa société naissante. Il rédigea ses constitutions ou règles, d'après lesquelles chacun devait se conduire par rapport à sa propre sanctification, à celle du prochain, et à l'éducation de la jeunesse. Il ne prescrivit point d'habit particulier à ses religieux; il leur fit porter celui que les ecclésiastiques portaient de son temps. Il ne les assujettit point au chœur, afin qu'ils pussent se livrer uniquement aux fonctions du ministère.

Ce fut en 1546 que les jésuites commencèrent à enseigner dans l'Europe, et François Borgia, que l'Église a depuis honoré comme saint, leur fit bâtir à Gandie le premier collége qu'ils aient eu, en y attachant les priviléges dont jouissent les universités. Nous avons dit en Europe; car l'année précédente ils avaient été mis en possession du séminaire de Goa, fondé par Jean III, roi de Portugal, et avaient commencé à y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne. Le second collége qu'ils eurent en Europe fut celui de Coïmbre, dont la fondation est aussi de l'année 1546.

Cet établissement, ainsi que plusieurs autres semblables, tant en Portugal que dans l'Espagne et au Brésil, fut conduit et dirigé par le père Simon Rodriguez, qui mourut à Lisbonne en 1579, avec une grande réputation de science et de sainteté.

En 1551, François Borgia donna une somme considérable, destinée à bâtir pour les jésuites le Collége Romain. Le pape Jules III contribua aussi beaucoup à cet établissement. Paul IV, son successeur, le fonda à perpétuité en 1555, avec une grande magnificence. Grégoire XIII en augmenta encore depuis les bâtiments et les revenus. Ignace pourvut ce collége de tout ce qui pouvait le rendre florissant, afin qu'il fût comme le modèle de tous les autres. Il fit alors une règle, par laquelle il fut ordonné à chaque membre de la société d'apprendre à parler et à écrire correctement la langue du pays dans lequel il vivait. Il s'y détermina dans la persuasion qu'on ne peut sans cela réussir, soit dans la prédication, soit dans l'exercice des autres fonctions du ministère. Il établit dans le Collége Romain des leçons pour la langue italienne, qu'il étudia lui-même avec beaucoup de soin, et il demanda comme une grâce qu'on l'avertît de toutes les fautes qu'il ferait en la parlant. Il dirigea aussi la fondation du Collége Germanique, qui fut commencé à Rome par Jules III, et achevé par Grégoire XIII.

Saint Ignace était général de la société depuis quinze ans; mais ses infirmités devinrent si considérables, qu'il voulut qu'on lui donnât un assistant, sur lequel il pût se reposer des plus pénibles fonctions de sa



place, que le pape lui avait ordonné de garder toute sa vie. On choisit, pour l'aider, le père Jérôme Natal. Se voyant plus libre, il consacra tout son temps à la prière, afin de se préparer plus particulièrement à la mort. Avant de quitter ses enfants, il leur laissa une nouvelle marque de sa tendresse, en leur dictant quelques maximes sur les principaux devoirs de la vie religieuse. La veille du jour où il devait sortir de ce monde, il envoya demander au pape la bénédiction en article de mort. Le lendemain matin, ayant levé les yeux et les mains au ciel, il prononça le nom sacré de Jésus, et expira tranquillement le 31 juillet 1556, dans la soixante-cinquième année de son âge. L'opinion universelle que l'on eut de sa sainteté, avant et après sa mort, fut confirmée par un grand nombre de miracles.

On enterra saint Ignace dans la petite église des jésuites, dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. En 1587, on transporta son corps dans l'église de la maison professe, nommé *il Gesu*, que le cardinal Alexandre Farnèse avait fait bâtir; on le mit en 1637 sous l'autel de la chapelle qui porte le nom de saint Ignace. Il est renfermé dans une châsse extrêmement précieuse. L'église dont nous parlons est une des plus belles du monde, après celle du Vatican; on y admire la richesse de la matière, qui est encore de beaucoup relevée par les chefs-d'œuvre de l'art.

Le serviteur de Dieu fut béatifié par Paul V en 1609, et canonisé en 1622 par Grégoire XV; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que l'année suivante.

Réflexions.

Nous apprenons de l'exemple des saints que le moyen de parvenir à la perfection chrétienne, c'est de nous détacher de toute affection aux choses terrestres, et de converser beaucoup dans le ciel par l'union constante de nos âmes avec Dieu. Il faut que ceux qui s'emploient aux fonctions de la vie active sachent le grand art de se tenir toujours en la présence du Seigneur; qu'ils imitent les anges gardiens, qui, en remplissant le ministère dont ils ont été chargés à l'égard des hommes, ne cessent jamais de contempler la majesté divine, ni de lui rendre un hommage continuel d'amour et de louanges. Sans cette précaution, la sécheresse que produit l'étude, l'embarras des affaires, l'exercice même du saint ministère éteindront dans le cœur l'esprit de ferveur, et les fonctions les plus sacrées deviendront toutes profanes, du moins par rapport à ceux qui les exerceront.



LES SEPT MACHABÉES ET LEUR MÈRE,

MARTYRS DE L'ANCIENNE LOI.

1er AOUT.

Les sept frères appelés Machabées étaient des Juifs recommandables par leur attachement à la loi et par la sainteté de leur vie. Ils furent martyrisés avec leur mère durant la persécution d'Antiochus Épiphanes, roi de Syrie.

Les Juifs étaient revenus de la captivité de Babylone la première année du règne de Cyrus. Ils eurent la liberté de se réunir en corps de république, de se gouverner par leurs propres lois, et de suivre les observances de leur religion. Artaxercès Longimanus donna encore plus d'étendue à leurs priviléges; mais ils restèrent soumis jusqu'à un certain point à la domination de la Perse, et ils partagèrent le sort de cet empire sous Alexandre le Grand, puis sous les Séleucides, rois de Syrie.

Antiochus III, le sixième de ces rois, fut surnommé le Grand à cause de ses conquêtes dans l'Asie Mineure, et parce qu'il avait réduit sous son obéissance la Médie et la Perse, qui peu après se soumirent de nouveau aux Parthes. Mais il essuya dans la suite les plus terribles disgrâces, surtout dans les guerres contre les Romains, qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait à l'occident du mont Taurus. Il fut aussi obligé de leur livrer ses galères et ses éléphants, de leur payer pendant douze ans un tribut de mille talents, de leur donner cent quarante mille boisseaux du plus pur froment, et d'envoyer à Rome vingt otages, entre autres son fils Antiochus.

Il y avait deux fameux temples, l'un de Diane et l'autre de Jupiter Belus, dans l'Élimaïde, province de Perse située entre la Médie et le golfe Persique, et gouvernée par ses propres rois depuis la mort d'Alexandre. Antiochus, se voyant sans ressource et dans une grande disette d'argent, marcha vers ce pays, et pilla pendant la nuit le temple de Jupiter Belus. Mais les habitants le poursuivirent dans le dessein de reprendre leur trésor; l'ayant joint, ils l'attaquèrent et lui ôtèrent la vie. Les Juifs avaient rendu plusieurs fois des services importants à ce prince et à plusieurs de ses prédécesseurs. Six mille d'entre eux tuèrent, avec le secours du ciel, cent vingt mille hommes de cette armée de Galates qui attaqua la Babylonie, et contre laquelle les Syriens et les Macédo-



niens n'avaient osé combattre. Aussi reçurent-ils, pour récompense, de grandes faveurs du roi de Syrie.

Séleucus III, fils et successeur d'Antiochus le Grand, eut d'abord pour eux les mêmes sentiments que son père, et les favorisa quelque temps. Les Juifs jouissaient alors d'une telle considération, que des princes souverains recherchaient leur amitié, et envoyaient de magnifiques présents au temple de Jérusalem. Séleucus fournissait lui-même tout ce qui était nécessaire à l'entretien de la maison du Seigneur. Une paix profonde régnait par toute la Judée, et la loi s'observait avec exactitude sous le grand prêtre Onias III; mais la mésintelligence qui se mit entre lui et Simon, homme puissant de la tribu de Benjamin et gouverneur du temple, plongea toute la nation dans les plus grands malheurs. Cette brouillerie occasionna de la part de Simon l'animosité la plus vive. Celui-ci, ne pouvant exécuter ses desseins, résolut de se servir même du zèle d'Onias pour le perdre. Il alla trouver Apollonius, gouverneur de Célésyrie et de Palestine, sous Séleucus, et lui dit qu'il y avait dans le temple de Jérusalem des trésors immenses dont il pouvait s'emparer pour le service du roi. Le gouverneur informa Séleucus de l'avertissement qu'on lui avait donné; et comme le prince ne savait où trouver de l'argent pour payer le tribut qu'il devait aux Romains, il fut charmé d'apprendre cette nouvelle. Il envoya un ordre à Héliodore pour qu'il eût à se saisir des richesses du temple des Juifs, et à les transporter à Antioche.

Héliodore, étant arrivé à Jérusalem, informa Onias du sujet de son voyage. Le grand prêtre lui fit les remontrances les plus fortes touchant l'entreprise dont il était chargé. Il lui représenta qu'il n'y avait dans le temple que des choses consacrées à Dieu, et que les biens qu'on pourrait y trouver étaient les dépôts des veuves et des orphelins. Héliodore, résolu d'exécuter les ordres du roi, entra dans le temple avec une troupe de gens armés. Mais lorsqu'il était sur le point d'enlever le trésor, il vit paraître un homme à cheval qui semblait avoir des armes d'or. Le cavalier fondit sur lui avec impétuosité, et le cheval le frappa, en lui donnant plusieurs coups des pieds de devant. En même temps parurent peux autres jeunes gens, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus, qui, se tenant auprès d'Héliodore, le fouettaient chacun de son côté, et le frappaient sans relâche. L'officier du roi tomba par terre à demi mort, et tous les assistants furent saisis de frayeur. On l'emporta dans une chaise, presque sans vie, et il resta dans cet état jusqu'à ce que, par les prières d'Onias qui offrit pour lui un sacrifice, il

eût recouvré la santé. Etant retourné à Antioche, il raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé; puis il ajouta en parlant au prince : « Si « vous avez quelque ennemi, ou quelqu'un qui ait formé des desseins « sur votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et vous le verrez revenir dé« chiré de coups, si néanmoins il en revient, parce qu'il y a véritable« ment quelque vertu divine dans ce temple. »

Le ciel ne tarda pas à punir le roi de son entreprise sacrilége par la main de celui auquel il en avait confié l'exécution. Séleucus était convenu avec les Romains de leur envoyer en otage son fils Démétrius, alors âgé de dix ans, à la place d'Antiochus, son autre fils, qu'il voulait faire revenir en Syrie. Héliodore profita du temps où les deux héritiers de la couronne étaient absents; il empoisonna le roi, et se mit sur le trône. Le jeune Antiochus, qui revenait de Rome, apprit à Athènes la nouvelle de cette révolution. Il implora le secours d'Eumenès, roi de Pergame, et d'Attale, frère de ce prince, qui, l'ayant mené en Syrie avec une armée puissante, chassèrent l'usurpateur, et le mirent en possession des États de son père.

Antiochus prit le titre d'*Épiphane* ou d'*illustre ;* mais celui de *méprisable*, que Daniel lui avait donné dès avant sa naissance, lui convenait beaucoup mieux. Selon Diodore de Sicile, il courait souvent les rues d'Antioche avec une troupe de libertins, se liait avec tout ce qu'il y avait de gens perdus d'honneur, s'enivrait avec des personnes de la lie du peuple, et faisait mille extravagances, sans égard pour la décence et pour la dignité de son caractère royal. Au libertinage et à l'ivrognerie il joignait une prodigalité extraordinaire qui absorbait ses revenus en mille dépenses superflues et ridicules.

Joshua ou Jésus, frère du grand prêtre Onias, fit beaucoup de mal aux Juifs. Emporté par ses projets ambitieux, il changea son nom en celui de Jason, pour plaire aux Grecs. Il alla trouver Antiochus Épiphane, auquel il promit quatre cent quarante talents d'argent s'il voulait lui procurer la souveraine sacrificature, et expédier un ordre pour qu'Onias fût déposé et conduit à Antioche. Il obtint ce qu'il demandait. À peine se vit-il maître, qu'il enfreignit ouvertement plusieurs articles de la religion judaïque. Il donna à Antiochus cent cinquante autres talents d'argent pour avoir la liberté d'établir à Jérusalem un gymnase où l'on formerait la jeunesse aux exercices des Grecs, et de faire les habitants de cette ville citoyens d'Antioche. Par l'espérance de ce droit de bourgeoisie, il précipita dans l'apostasie un grand nombre de Juifs que la vanité ou l'intérêt, et leur commerce avec les païens, avaient déjà



disposés à préférer les avantages du monde à la gloire de servir fidèlement le Seigneur.

Trois ans s'étaient passés de la sorte, lorsqu'un autre Juif appelé Onias changea son nom en celui de Ménélaüs. Il était frère de ce Simon dont nous avons parlé. Ayant acheté d'Antiochus la souveraine sacrificature en donnant trois cents talents d'argent par-dessus ce que Jason en avait donné, il fut encore plus méchant que celui qu'il venait de supplanter. Il engagea les Juifs à quitter leur religion pour suivre celle des païens. Il fit condamner à mort le grand prêtre Onias, qui était à Antioche. On vit alors dans le ciel des signes redoutables qui annonçaient les malheurs dont Jérusalem était menacée. Ces malheurs commencèrent par les séditions qu'excitèrent Jason et Ménélaüs.

Sur le bruit qui s'était répandu qu'Antiochus avait été tué dans la guerre d'Égypte, Jason vint du pays des Ammonites à la tête de mille hommes, et s'empara de la ville et du temple de Jérusalem. Mais il fut bientôt obligé de se retirer. Il apprit qu'Antiochus vivait, et qu'il marchait avec son armée contre Jérusalem. Ce prince, à son arrivée, déchargea le poids de sa fureur sur les Juifs; il en tua quatre-vingt mille en trois jours, en vendit quarante mille comme esclaves aux nations voisines, et en fit prisonniers un égal nombre. Ce ne fut pas tout encore : il osa entrer dans le temple, qui était le lieu le plus saint de toute la terre, ayant pour conducteur Ménélaüs, l'ennemi des lois de sa patrie, et prendre avec ses mains criminelles tout ce qu'il y avait de plus sacré en vases et en autres choses destinées au service ou à l'ornement de la maison du Seigneur. Il emporta aussi dix-huit cents talents, après quoi il s'en retourna promptement à Antioche. Il établit gouverneur de Judée Philippe, originaire de Phrygie, homme encore plus cruel que lui. Son orgueil était porté à un tel comble, qu'il s'imaginait pouvoir naviguer sur la terre, et faire marcher ses troupes sur la mer.

Peu de temps après, il se mit à la tête d'une armée nombreuse, ne se proposant rien moins que de conquérir toute l'Égypte. Il se rendit maître de tout le pays, jusqu'à Memphis, où un grand nombre de villes et de provinces vinrent se soumettre à lui. Il tourna ensuite sa marche contre Alexandrie; mais lorsqu'il était au village d'Eleusine, à quatre milles de cette ville, il rencontra trois ambassadeurs du sénat romain qui lui ordonnèrent de suspendre tout acte d'hostilité, et de mettre fin à la guerre. Ils ajoutèrent que s'il refusait d'obéir, les Romains ne le regarderaient plus comme leur allié et leur ami. Popilius, l'un d'entre eux, l'entendant demander la liberté de délibérer avec son conseil, l'en-



vironna dans un cercle qu'il traça sur le sable, et lui dit d'un ton ferme : « Vous ne sortirez point de ce cercle, jusqu'à ce que vous ayez accepté « ou rejeté la proposition que je vous fais. » Antiochus, étonné, répondit qu'il ferait ce que la république demandait de lui.

Outré de ce contre-temps, il ramena son armée, mais résolu de se venger sur les Juifs. A son retour, il envoya en Palèstine Apollonius avec vingt-deux mille hommes, et lui ordonna de piller Jérusalem. Apollonius, étant arrivé, dissimula d'abord le véritable motif de son voyage, et parut à l'extérieur n'avoir que des pensées de paix. Mais le jour du sabbat suivant, lorsque tout était tranquille, il fit répandre ses soldats dans les différents quartiers de la ville, avec ordre de massacrer tout ce qu'ils rencontreraient. Les Juifs se laissèrent impunément égorger, dans la crainte de violer le sabbat. Il y en eut environ dix mille qui échappèrent au massacre général, et qui furent emmenés captifs. Quelques-uns prirent la fuite. Apollonius, après avoir pillé la ville, y fit mettre le feu. Les murailles furent démolies, le culte du Seigneur abandonné, et le lieu saint profané. On dédia le temple à Jupiter Olympien, et l'on en mit la statue sur l'autel des holocaustes, conformément à la prophétie de Daniel. On commença à offrir des sacrifices à cette idole, le jour de la naissance du roi, lequel tombait le 25 du mois Casleu, qui répond à une partie de nos mois de novembre et de décembre. Vers le même temps, le temple qu'avaient les Samaritains sur le mont Garizim fut dédié à Jupiter l'Hospitalier; ce qui donnait à entendre que ce peuple n'était point originaire du pays, mais qu'il était venu s'y établir. Un grand nombre de Juifs apostasièrent; mais il y en eut aussi qui aimèrent mieux perdre la vie que d'abjurer leur religion.

On voyait de toutes parts des autels, des statues et des bois consacrés aux mystères impurs du paganisme. On obligeait les Juifs de sacrifier, sous peine de la vie ; en sorte que toute la Palestine n'était qu'un théâtre affreux d'idolâtrie, de débauches et de carnage. On était condamné à mort pour garder quelque observance de la loi. Deux femmes ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfants furent menées publiquement par toute la ville, ayant ces enfants pendus à leur mamelle, et ensuite on les précipita du haut des murailles. D'autres s'étant assemblés dans des cavernes voisines, et y célébrant secrètement le jour du sabbat, Philippe, gouverneur de Jérusalem, qui en fut averti, les fit tous consumer par les flammes, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du grand respect qu'ils avaient pour l'observation du sabbat. Les persécuteurs brûlèrent aussi les livres de la loi, et condamnèrent à mort ceux



chez lesquels on les trouva, ou qui marquaient de l'aversion pour les superstitions païennes. Cependant il y en eut plusieurs qui refusèrent constamment d'obéir à ceux qui voulaient leur faire manger des viandes impures, et ils aimèrent mieux mourir que de transgresser la loi du Seigneur.

Éléazar fut un d'entre ceux qui se distinguèrent le plus par leur zèle et leur courage. C'était un des principaux docteurs de la loi. Il avait quatre-vingt-dix ans. Un certain mélange de douceur et de majesté que l'on remarquait sur son visage inspirait à tous ceux qui l'approchaient beaucoup de vénération pour sa personne et de confiance en sa vertu. Les persécuteurs entreprirent de pervertir ce saint homme, dans l'espérance qu'il leur serait facile ensuite de gagner tous les autres, qui se fortifiaient et s'animaient mutuellement par ses exemples. Comme ils cherchaient moins à le tourmenter qu'à le séduire, ils employèrent successivement les menaces et les caresses. Mais voyant qu'ils ne réussissaient point, ils eurent recours à un acte de violence ridicule; ils lui ouvrirent la bouche de force, pour lui faire manger de la chair de pourceau. Ils ne considéraient pas que le consentement seul fait le crime, et qu'une action où le cœur n'a point de part ne peut être proscrite par le Seigneur. Éléazar fut invincible; et, préférant une mort pleine de gloire à une vie criminelle, il alla volontairement et de lui-même au supplice. Quelques Gentils ou Juifs apostats, de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le prirent à part, et le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et que par ce moyen on le sauvât de la mort. Mais Éléazar, considérant ce que demandaient de lui un âge et une vieillesse si vénérables, ces cheveux blancs qui relevaient la grandeur d'âme qui lui était naturelle, cette vie innocente et sans tache, qu'il avait menée depuis son enfance, répondit qu'il aimait mieux descendre dans le tombeau, que de faire ce qu'on lui proposait. « Il est indigne de « l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle serait cause « que plusieurs jeunes gens, s'imaginant qu'Éléazar, à l'âge de quatre- « vingt-dix ans, aurait passé de la vie des Juifs à celle des païens, seraient « eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurais usé pour conserver « un petit reste de cette vie corruptible. Par là j'attirerais une tache « honteuse sur moi, et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car « encore que j'échappasse présentement au supplice des hommes, je « ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma

« vie, ni après ma mort. En mourant courageusement, je paraîtrai digne « de la vieillesse où je suis, et laisserai aux jeunes gens un exemple de « fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable, « pour le sacré culte de nos lois très-saintes. » Aussitôt qu'il eut achevé ces paroles, on le traîna au supplice. Étant près d'expirer sous les coups dont on l'accablait, il jeta un grand soupir, et dit : « Seigneur, qui avez « une science toute sainte à laquelle rien ne peut échapper, vous savez « qu'ayant pu me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps de « très-vives douleurs, mais que dans l'âme je sens de la joie de les souf- « frir pour votre crainte. » Il mourut ainsi en laissant non-seulement aux jeunes gens, mais encore à toute sa nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

Le martyre d'Éléazar fut suivi de celui de sept frères qui souffrirent l'un après l'autre, avec une constance invincible, les plus affreux tourments. Leur mère, d'un courage au-dessus de son sexe, était avec eux, et les exhortait à la mort en langue hébraïque. Enfin après les avoir vus tous expirer, elle termina elle-même sa vie dans les supplices. La victoire de ces saints athlètes fut d'autant plus glorieuse, qu'ils triomphèrent d'Antiochus en personne. Il paraît que ce prince était venu à Jérusalem, dans l'espérance que par le poids de son autorité, et par de barbares raffinements de cruauté, il vaincrait la constance de ceux qui avaient résisté aux artifices et aux tortures employés par ses ministres. Quelques auteurs ont prétendu que nos saints martyrs souffrirent à Antioche, et non à Jérusalem ; mais il est plus vraisemblable que cette dernière ville fut le théâtre de leurs combats, ainsi que des autres événements rapportés à cet égard dans les livres saints.

Les sept frères ayant été arrêtés avec leur mère, par l'ordre d'Antiochus, on les tourmenta pour les contraindre à manger de la chair de pourceau, contre la défense de la loi. Mais l'aîné d'entre eux dit au roi : « Que nous demandez-vous? Nous sommes prêts à mourir, plutôt que « de violer les lois de Dieu et de notre pays. » Antiochus, furieux de ce discours, commanda qu'on fît chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain, et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère. Après qu'il l'eut ainsi fait mutiler, il commanda qu'on l'approchât du feu, et qu'on le fît rotir dans la poêle, pendant qu'il respirait encore ; et tandis qu'on le tourmentait, les autres frères s'encourageaient l'un l'autre, avec leur mère,



à mourir constamment, parce que Dieu, qui est glorifié par la fidélité de ses serviteurs, prend plaisir à les voir souffrir pour la défense de la vérité.

Le premier étant mort de la sorte, les bourreaux se saisirent du second, et lui demandèrent s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait. Mais sur la réponse qu'il fit qu'on ne le verrait jamais transgresser la loi, il souffrit les mêmes tourments que le premier. Étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Vous nous faites perdre la vie présente, « mais le souverain du monde, pour la gloire duquel nous mourons, « nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. »

On insulta ensuite au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt. En même temps il étendit ses mains, et dit avec confiance : « J'ai reçu ces membres du ciel ; mais je les méprise mainte- « nant pour la défense de la loi de Dieu, parce que j'espère qu'il me les « rendra un jour. » Le roi et tous ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer ce jeune homme, qui n'avait que du mépris pour les plus affreux tourments.

Après la mort de celui-ci, on traita le quatrième de la même manière. Lorsqu'il fut près d'expirer, il parla de la sorte : « Il nous est plus « avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu « nous rendra la vie en nous ressuscitant : quant à vous, votre résurrec- « tion ne sera pas pour la vie. »

Les bourreaux ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les autres. Alors, regardant le roi, il lui dit : « Vous faites tout ce que « vous voulez ; parce que vous avez reçu la puissance parmi les hom- « mes, quoique vous soyez un homme mortel. Mais ne vous imaginez « pas que Dieu ait abandonné notre nation. Attendez seulement un peu, « vous verrez quelle est la grandeur de sa puissance et de quelle ma- « nière il vous traitera vous et votre race. »

Après celui-ci, on mena le sixième au supplice. Lorsqu'il fut près d'expirer, il dit : « Ne vous trompez pas vainement vous-même. Si nous « souffrons, c'est parce que nous l'avons mérité, ayant péché contre no- « tre Dieu ; et ainsi nous nous sommes attiré ces fléaux épouvantables. « Mais ne vous imaginez pas que votre conduite demeurera impunie, « après avoir entrepris de combattre contre Dieu même. »

Cependant leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, voyant périr ses enfants en un même jour, souffrait constamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. Remplie d'une sagesse toute céleste et d'un courage plus qu'héroïque, elle sut retenir les larmes que

la nature voulait lui arracher. Il ne lui échappa rien qui pût décourager ses enfants. Elle ne s'occupait que des moyens de leur assurer la victoire : de là ces exhortations enflammées qu'elle leur faisait pour les animer à la persévérance. « Je ne sais, leur disait-elle, comment vous « avez été formés dans mon sein ; car ce n'est point moi qui vous ai « donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour « en faire un corps. Mais c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme « dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses ; c'est lui aussi « qui vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récom- « pense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes. »

Antiochus, croyant que tout devait céder à son pouvoir, ne pensait qu'à l'affront qu'il prétendait avoir reçu de la part des saints martyrs, et il était prêt à porter sa vengeance aux dernières extrémités. Mais sa fureur se changea en désespoir quand il vit que, des sept frères, il n'en restait plus qu'un, et qu'il n'était qu'un enfant. Il résolut de faire un dernier effort pour vaincre au moins celui-là. Il eut recours aux caresses dont les tyrans ont fait si souvent un usage dangereux. Il lui assura avec serment qu'il le rendrait riche et heureux ; qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et qu'il remplirait tous ses désirs, pourvu qu'il abandonnât les lois de ses pères. Mais comme ce jeune homme était inébranlable, le roi appela sa mère ; puis affectant une compassion feinte, il l'exhorta à inspirer d'autres sentiments à son fils, afin de sauver au moins ce dernier rejeton de sa famille. Celle-ci, s'étant tournée vers son fils, lui dit en langue de son pays, qu'Antiochus n'entendait point : « Mon cher fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon « sein, qui vous ai nourri trois ans de mon lait, et qui vous ai élevé jus- « qu'à l'âge où vous êtes ; je vous conjure de regarder le ciel, la terre « et toutes les autres choses qui y sont renfermées, et de bien compren- « dre que Dieu les a créées de rien, ainsi que tous les hommes. C'est là « le Dieu que vous adorez ; ayez-le devant les yeux, et vous ne craindrez « point ce cruel bourreau. Montrez-vous digne de vos frères ; comme « eux, recevez la mort de bon cœur, afin que je vous revoie de nouveau « avec eux dans cette miséricorde que nous attendons de la bonté di- « vine. » Lorsqu'elle parlait encore, le jeune homme se mit à crier : « Qu'attendez-vous de moi ? Je n'obéis point au commandement du roi, « mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Pour vous, « ajouta-t-il en s'adressant à Antiochus, vous qui êtes l'auteur de tous « les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main « de Dieu. Quant à nous, c'est pour nos péchés que nous souffrons tou-

« tes ces choses; et si le Seigneur notre Dieu s'est mis un peu en colère « contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de « nouveau avec ses serviteurs. Mes frères, après avoir supporté une dou- « leur passagère, sont entrés dans l'alliance de la vie éternelle. J'aban- « donne, comme eux, mon corps et mon âme pour la défense des lois « de mes pères, en conjurant le Seigneur de se rendre bientôt favorable « à notre nation, et de nous contraindre par les tourments et par diver- « ses plaies, à confesser qu'il est le seul Dieu. Mais la colère du Tout- « Puissant, qui est tombée justement sur notre nation, finira à ma mort « et à celle de mes frères. » Alors le roi, tout enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres. Il mourut, ainsi que ses frères, dans la pureté de son innocence, avec une parfaite confiance en Dieu.

La mère, restée seule au milieu des membres épars de ses enfants, soupirait après le moment de leur être réunie, et demandait à Dieu la grâce de partager leurs souffrances et leur couronne. Antiochus, honteux de céder, et incapable de se laisser attendrir, ordonna qu'on fît souffrir de cruelles tortures à cette femme généreuse, et qu'on la mît à mort. Tous ces saints martyrs consommèrent leur sacrifice l'an du monde 3837, le 145e de l'ère des Séleucides, le 164e avant Jésus-Christ.

Antiochus, couvert de honte et de confusion d'avoir été vaincu par une femme et par ses sept enfants, quitta la Judée, après avoir toutefois donné des ordres pour l'anéantissement de la religion judaïque. Mais Dieu déconcerta ses projets, et les fit même servir à sa ruine et à sa perte. Les Juifs se relevèrent, et leur république redevint très-florissante. Cette révolution fut principalement l'effet du courage des enfants de Mathathias, qui, après la profanation du temple, avaient quitté Jérusalem, et s'étaient retirés sur les montagnes voisines de Modin, leur patrie.

Mathathias était un saint prêtre de la famille de Joarib, qui occupait le premier rang dans les vingt-quatre classes désignées par David pour servir successivement dans le temple. Il descendait d'Aaron par Eléazar; et était fils de Jean, qui avait eu pour père Simon, fils d'Asmonée, duquel les princes de cette famille, qui régnèrent depuis en Judée, furent appelés Asmonéens. Il était alors fort âgé, et avait avec lui ses cinq fils : Jean, surnommé Gaddis, Simon, surnommé Thasi, Judas, appelé Machabée, Eléazar et Jonathan. Les officiers d'Antiochus étant venus à Modin pour forcer les Juifs à renoncer à leur religion, il se rendit dans cette ville, et exhorta ses compatriotes à ne point obéir à des ordres

impies. Pour lui, il déclara généreusement aux officiers qu'il resterait toujours fidèle au Seigneur. Animé du même zèle que Phinées, il tua un Juif apostat qui allait sacrifier à une idole, puis s'enfuit dans le désert, où il fut suivi par ceux qui étaient encore attachés à la loi. Etant mort l'an 166 avant Jésus-Christ, il fut remplacé par son fils Judas Machabée.

Celui-ci, à la tête de six mille hommes, défit et tua Apollonius, gouverneur de Samarie, qui était venu l'attaquer avec une armée nombreuse. Séron, gouverneur de la Célésyrie sous Ptolémée Macron, ayant marché contre lui avec un nouveau corps de troupes, eut le même sort qu'Apollonius. Philippe, gouverneur de Jérusalem, envoya demander du secours à Antioche. Antiochus était absent, et se trouvait pour lors au delà de l'Euphrate. Lysias, qu'il avait établi régent de son royaume, envoya quarante mille hommes d'infanterie à Ptolémée Macron, avec Nicanor et Gorgias, deux officiers fort habiles dans le métier de la guerre. Mais Judas battit Nicanor, et brûla le camp de Gorgias. Timothée, gouverneur du pays au delà du Jourdain, s'étant avancé avec Bacchide, général très-expérimenté, il les vainquit en bataille rangée, et leur tua vingt mille hommes. A cette nouvelle, Lysias partit d'Antioche pour venir en personne dans la Judée. Son armée était composée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille de cavalerie. Judas, assisté du secours du ciel, remporta sur lui une victoire complète, et l'obligea de s'enfuir à Antioche. Vainqueur de ses ennemis, il purifia le temple, en célébra la dédicace pendant huit jours, et rétablit le culte du vrai Dieu. Cette dédicace se fit le 25 du mois Casleu, l'an 160 avant Jésus-Christ, le second du gouvernement de Judas, le jour même auquel le temple avait été profané, lorsque, trois ans auparavant, Antiochus y fit élever la statue de Jupiter Olympien.

Les succès de Judas Machabée rendirent partout son nom redoutable. Ses exploits contre trois rois de Syrie, et contre les autres ennemis du peuple de Dieu, effacèrent tout ce que l'histoire profane rapporte de ses plus célèbres héros. Son courage et ses autres qualités guerrières étaient de beaucoup relevés par ses vertus et son zèle pour la religion de ses pères. Il mourut sur le champ de bataille l'an 157 avant Jésus-Christ, après avoir commandé six ans les armées des Juifs.

Nous avons rapporté que l'apostat Ménélaüs avait usurpé la souveraine sacrificature. Il fut condamné à mort par Antiochus IV, ou Eupator, fils d'Antiochus Epiphanes. Alors Alcime, autre apostat, de la famille d'Aaron, se fit établir grand prêtre par Démétrius Soter, qui s'était



frayé un chemin au trône en assassinant Antiochus Eupator et le régent Lysias. Il prit les armes contre sa patrie, et tâcha d'anéantir la religion de ses pères. Son intrusion fit qu'Onias III, auquel la souveraine sacrificature appartenait, se retira à Alexandrie, et Ptolémée Philométor lui permit de bâtir un temple à Héliopolis pour les Juifs hellénistes, 169 ans avant Jésus-Christ.

Après la mort d'Alcime, qui termina misérablement sa vie, Jonathan, qui avait été élu chef du peuple de Dieu, à la place de Judas Machabée son frère, fut élevé à la souveraine sacrificature, conformément à ce que prescrivait la loi. Simon, son frère, lui succéda dans ces deux dignités. Jean Hircan, fils et successeur immédiat de Simon, se distingua par sa vertu, sa sagesse et sa valeur; il agrandit son Etat, en y ajoutant l'Idumée, la Samarie et la Galilée. Aristobule et Alexandre Jannée, ses fils, prirent le diadème et le titre de roi, environ 107 ans avant Jésus-Christ; mais ils dégénérèrent de la vertu de leurs ancêtres. L'orgueil, l'hypocrisie et la corruption commencèrent alors à s'introduire parmi les Juifs; et ces vices préparèrent la voie au plus grand de tous les crimes, au crucifiement du Fils de Dieu, par lequel ce peuple ingrat combla la mesure de ses iniquités.

Les vrais disciples de Moïse triomphèrent également, soit lorsqu'ils moururent glorieusement pour la défense de leur religion, soit lorsqu'ils remportèrent des victoires sur les infidèles qui voulaient arracher cette religion de leurs cœurs. Quelle différence entre leurs combats, et celui que leur persécuteur eut à soutenir avec lui-même, dans ses derniers moments!

Antiochus, qui avait consumé tous ses trésors en folles dépenses, s'avança avec cinquante mille hommes au delà de l'Euphrate, dans le dessein de revenir chargé de riches dépouilles. Ayant tenté de piller le temple de Persépolis et celui d'Elymaïde, il fut honteusement repoussé par les habitants du pays. Il tourna sa marche du côté de la Babylonie. Il était peu éloigné d'Ecbatanes, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias, qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char, de toucher sans cesse, et de hâter son voyage. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable; il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fu-



reur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute. Ainsi, celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, attestait publiquement la toute-puissance de Dieu, qui éclatait en sa propre personne.

Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux avec une odeur infecte. Cet homme, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le supporter, à cause de l'infection horrible qui sortait de son corps. Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné de « mes yeux; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir à cause « du grand chagrin dont je suis saisi. J'ai dit au fond de mon cœur : A « quelle affliction suis-je réduit, en quel abîme de tristesse me vois-je « plongé, moi qui auparavant étais si heureux et si chéri au milieu de « la puissance qui m'environnait? Je me souviens présentement des « maux que j'ai faits dans Jérusalem... Je reconnais donc que c'est pour « cela que je suis tombé dans tous ces maux, et l'excès de ma tristesse « me fait maintenant périr dans une terre étrangère. » Il promet de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux priviléges, de l'égaler à la ville d'Athènes; il s'engage à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, et même à se faire juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels; ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : *Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde.* Il mourut 160 ans avant l'ère chrétienne.

La fête des sept Machabées et de leur mère se célébrait le 1er août dans les premiers temps de l'Église, comme on le voit par des calendriers très anciens, et surtout par celui de Carthage, ainsi que par ceux des Syriens, des Arabes, et des autres Orientaux. Nous avons des panégyriques en l'honneur de ces saints martyrs, par saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Gaudence de Bresse et saint Léon le Grand.



SAINT JUSTIN,

MARTYR EN PARISIS.

Saint Justin, né à Auxerre, fut élevé dans les plus parfaites maximes de la piété chrétienne. Son frère aîné ayant été fait captif et conduit à Amiens, il accompagna son père dans cette ville, quoiqu'il fût encore enfant. Le but du père était de racheter son fils. Après avoir obtenu ce qu'il demandait, ils se hâtèrent tous de sortir d'Amiens, où la persécution contre les chrétiens commençait à être fort violente. Comme ils avaient été reconnus, les infidèles les firent poursuivre. Mais les soldats ne les atteignirent que quand ils furent arrivés au bourg de Louvres, près de Paris. Justin se présenta pour leur répondre, et fit cacher son père avec son frère. Les soldats voulurent inutilement savoir de lui le lieu où s'étaient retirés ceux qu'ils cherchaient principalement. Irrités de sa constance à leur refuser les éclaircissements qu'ils demandaient, ils lui coupèrent la tête. Son corps fut enterré à Louvres. La cathédrale de Paris prétend posséder ses reliques. On honore son chef à Auxerre, et cette vénération remonte au cinquième ou au sixième siècle. Sa fête est marquée au 1er août dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux qui portent les noms de saint Jérôme et de Bède; mais on ne la fait à Paris que le 8 de ce mois.

SAINTS SPIRE, RUFINIEN ET LEU,

ÉVÊQUES DE BAYEUX.

Saint Exupère ou saint Spire, que quelques-uns font Romain de naissance, prêcha l'Évangile dans la Neustrie, appelée depuis Normandie, et y fonda l'église de Bayeux, dont il fut le premier évêque. On n'est point d'accord sur le temps de sa mission; les uns la mettent au milieu du troisième siècle, et les autres vers la fin du quatrième. Ce dernier sentiment paraît le plus probable.

Après la mort de saint Spire, l'église de Bayeux fut gouvernée par saint Rufinien, honoré le 5 septembre. On ne fait sa fête que depuis l'an 1688. On ne lit point son nom dans les litanies du diocèse.

Saint Rufinien eut pour successeur saint Loup, vulgairement appelé

saint Leu, et honoré à Bayeux le 25 octobre. Sa vie n'est pas plus connue que celle de ses saints prédécesseurs.

En 863, durant les incursions des Normands, on porta les corps de saint Spire et de saint Leu au château de Palluau en Gâtinais. En 943, ils furent transférés à Corbeil, qui est à trois lieues de Palluau, et à sept de Paris. Cette translation se fit par les soins de Haimon, comte de Corbeil, qui fonda un monastère et une église sous l'invocation de saint Spire.

Les reliques de saint Spire et de saint Leu se gardent encore à Corbeil avec beaucoup de vénération, et l'on assure qu'il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession des deux saints.





PAPE ET MARTYR.

2 AOUT.

Saint Étienne était Romain de naissance. Ayant été élevé aux ordres sacrés, il fut fait archidiacre de l'Eglise de Rome, et il exerça les fonctions de cette dignité sous les papes saint Corneille et saint Luce. Lorsque ce dernier allait au martyre, il le recommanda fortement à son clergé, et le demanda pour son successeur. Conséquemment à cette demande, il fut élu pape le 13 mai 253, et siégea quatre ans deux mois et vingt et un jours. Peu de temps après son élection, les Eglises d'Espagne et des Gaules furent menacées d'un grand danger.

Marcien, évêque d'Arles, embrassa l'erreur de Novatien, et, d'après les principes barbares de cet hérésiarque, refusa de réconcilier plusieurs pénitents à l'article de la mort. Faustin, évêque de Lyon, et quelques autres prélats des Gaules, en écrivirent à saint Etienne et à saint Cyprien : au premier, à cause de la prééminence de son siége, qui lui don-

nait une inspection générale sur les Eglises; au second, à cause de cette réputation qu'il s'était acquise par sa sainteté, par son éloquence, et surtout par son zèle contre les novatiens. Saint Cyprien, qui n'avait aucune juridiction sur l'Eglise d'Arles, se joignit aux évêques catholiques des Gaules, et pria, conjointement avec eux, le pape Etienne d'employer son autorité et de ne pas souffrir plus longtemps qu'un hérétique opiniâtre troublât la paix des Eglises pour la perte des âmes. « Il est « nécessaire, lui manda-t-il, que vous écriviez d'amples lettres à nos « confrères qui sont dans les Gaules, afin que l'impie Marcien ne con« tinue pas d'insulter notre collége... Ecrivez à la province et au peuple « d'Arles que Marcien étant excommunié, on peut lui donner un suc« cesseur... Daignez nous faire connaître qui est évêque d'Arles à la place « de Marcien, pour que nous sachions à qui nous devons envoyer des « lettres de communion et adresser nos frères. » Quoique les lettres de saint Etienne sur cette affaire ne soient point parvenues jusqu'à nous, on ne peut douter qu'il n'ait fait exécuter tout ce que lui mandait saint Cyprien. En effet, on ne trouve point le nom de Marcien dans l'ancien catalogue des évêques d'Arles, que Mabillon a publié.

En Espagne, Basilide, évêque de Mérida, et Martial, évêque de Léon et d'Astorga, étaient tombés dans le crime des *libellatiques*. On donnait ce nom à ces lâches chrétiens qui, pour sauver leur vie dans la persécution, recevaient ou donnaient, au moyen d'une somme d'argent, des billets où il était marqué qu'ils avaient sacrifié, quoique cependant ils ne l'eussent pas fait. Martial, ayant été convaincu de ce crime et de plusieurs autres, fut déposé dans un concile. Basilide, qui craignait le même sort, quitta volontairement son siége. On fit Sabin évêque de Mérida, et Félix évêque de Léon et d'Astorga. Quelque temps après, Basilide, se repentant de ce qu'il avait fait, alla à Rome, vint à bout d'en imposer à saint Etienne, et se fit recevoir à la communion comme évêque : en quoi il réussit d'autant plus aisément, qu'il n'y avait point eu de sentence de déposition juridiquement publiée. De retour en Espagne, il présenta les lettres que le pape avait écrites en sa faveur, et quelques évêques ne balancèrent point de le recevoir comme un de leurs collègues dans l'épiscopat. Martial, encouragé par le succès qu'il avait eu, prétendit qu'il devait avoir le même privilége.

Les évêques d'Espagne consultèrent saint Cyprien sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard de Martial et de Basilide. Le saint docteur leur répondit que des personnes aussi coupables que celles dont il s'agissait étaient, selon les canons, indignes de présider dans l'Eglise de

Jésus-Christ, et d'offrir des sacrifices à Dieu ; que l'élection et l'ordination de Sabin et de Félix ayant été régulières et valides, elles devaient subsister; que quant aux lettres du pape, qui avaient été obtenues par fraude, et parce que ceux qui osaient s'en prévaloir avaient caché la vérité, on devait les regarder comme non avenues. « Basilide, disait-il, « allant à Rome, en a imposé à Etienne, notre collègue, qui a pu être « trompé parce qu'il n'était pas sur les lieux et qu'il ne connaissait pas « le véritable état des choses, qu'on avait d'ailleurs eu soin de lui cacher. « Tout cela, loin d'effacer le souvenir des crimes de Basilide, ne sert au « contraire qu'à en augmenter le nombre; puisqu'aux premiers il en « ajoute un nouveau, celui d'avoir voulu tromper les pasteurs de l'E- « glise. » Il fait tomber le blâme, non sur celui auquel on en a imposé, mais sur celui qui *frauduleusement s'était ouvert un accès auprès de sa personne.* Voilà tout ce que l'on sait de cette affaire. On ne doute cependant point que le pape, dont aucune des parties ne contestait la juridiction, n'ait été dans la suite mieux informé, et qu'il n'ait confirmé ce qui avait été fait par les évêques d'Espagne.

La dispute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques donna beaucoup plus d'exercice au zèle de saint Etienne. C'était la doctrine constante de l'Eglise, que les hérétiques mêmes baptisaient validement, pourvu qu'ils conférassent le baptême avec les paroles de l'Evangile, c'est-à-dire au nom des trois personnes de la sainte Trinité. Les Africains pensèrent sur ce point comme le reste des catholiques, jusqu'à la fin du second siècle. Mais Agrippin, évêque de Carthage, abandonna alors la croyance universelle. Ce fut environ cinquante ans avant saint Cyprien, comme nous l'apprenons de saint Augustin et de Vincent de Lérins. Saint Cyprien lui-même ne faisait remonter l'origine de sa prétendue tradition qu'à un concile tenu par Agrippin. Il assembla trois synodes en Afrique, où, d'après les maximes qu'il avait adoptées, il décida que le baptême donné par un hérétique était toujours nul et invalide. Il fondait principalement sa décision sur ce faux principe, qu'on ne peut recevoir le Saint-Esprit des mains de celui qui ne le possède pas dans son âme. Il suivrait de là que ceux qui sont en péché mortel ne peuvent administrer validement aucun sacrement. Mais cette conséquence est insoutenable, et l'Eglise nous apprend que Jésus-Christ, quoique invisible, est le ministre principal dans l'administration des sacrements : leur validité est indépendante de la foi et de la sainteté de ceux qui le confèrent; et si cette foi et cette sainteté ne se trouvent point dans les ministres, il en résulte seulement qu'ils commettent un sacri-

lége, et que l'administration est illicite. Tous les raisonnements dont se servait saint Cyprien pour soutenir la doctrine qu'il avait embrassée se trouvent dans la lettre qu'il écrivit à Jubaïen en 256.

Plusieurs évêques de Cilicie, de Cappadoce et de Phrygie, qui avaient à leur tête Firmilien de Césarée et Hélénus de Tarse, se réunirent aux évêques d'Afrique. Ils soutenaient tous qu'il s'agissait dans ce cas, non de la foi, qui est partout la même, mais d'un simple point de discipline dans lequel chaque Eglise a ses règles et ses usages qu'elle peut suivre. Il est visible, comme nous l'avons montré, qu'ils étaient dans l'erreur, et que leur doctrine intéressait le dépôt de la foi. Saint Cyprien et Firmilien montrèrent trop de vivacité dans cette dispute; le second, surtout, s'oublia jusqu'à parler de saint Etienne d'une manière tout à fait indigne. Les fautes où la colère et le préjugé entraînèrent tant de grands hommes nous avertissent de veiller sur nous-mêmes et de nous défier de notre jugement. Le respect dû à leur nom et à leur vertu nous oblige aussi à tirer le voile sur cette circonstance de leur vie. C'est ce que recommande saint Augustin qui, en parlant de Firmilien, dit qu'*il ne peut rappeler ce que la colère lui fit avancer contre Étienne.*

Le saint pape, voyant le danger dont l'Eglise était menacée par ceux mêmes qui se disaient ses confesseurs et qui témoignaient une grande aversion pour l'hérésie, s'opposa comme un rempart pour la garde de la maison de Dieu. Il ne cessa de répéter que toute innovation était illicite, et qu'on devait s'attacher inviolablement à la tradition de l'Eglise, qui venait des apôtres. Il menaça même les partisans de la nouveauté de les retrancher du corps des fidèles. Mais saint Denys d'Alexandrie se fit médiateur, et empêcha par ses lettres que les choses ne fussent portées à la dernière extrémité. Saint Etienne montra beaucoup de patience dans toute cette affaire, et souffrit sans se plaindre qu'on le traitât de fauteur d'hérésie. Insensible aux injures personnelles qu'il recevait, il espérait toujours que ces grands hommes, qu'un zèle peu éclairé entraînait trop loin, ouvriraient enfin les yeux à la lumière lorsque le feu de la dispute serait amorti. Ainsi sa fermeté conserva le dépôt de la sainte doctrine, tandis que sa douceur et sa patience sauvèrent plusieurs âmes du malheur de faire naufrage dans la foi. « Il pensait, dit saint Augus-« tin, à excommunier ceux qui attaquaient la validité du baptême con-« féré par les hérétiques... Mais comme il avait les entrailles de la sainte « charité, il jugea qu'il valait mieux ne pas rompre l'union. La paix de « Jésus-Christ l'emporta dans les cœurs. »

Vincent de Lérins s'exprime de la manière suivante au sujet de la dis-



pute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques. « Tous « se récriant contre la nouveauté, et les évêques s'y opposant de toutes « parts, chacun à proportion de son zèle, le pape Etienne, d'heureuse « mémoire, évêque du siége apostolique, se réunit à ses collègues et s'y « opposa aussi, mais d'une manière particulière. Il se crut sans doute « obligé de les surpasser autant par la grandeur de sa foi, qu'il les sur- « passait par l'autorité de son siége. » Dans sa lettre à l'Eglise d'Afrique, il porta ce décret : « *Il ne faut rien introduire de nouveau, mais s'en « tenir à la tradition.* Ce grand homme, dont la prudence égalait la sain- « teté, savait que la piété ne permettait jamais de recevoir d'autre doc- « trine que celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, et « que nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même « fidélité que nous l'avions reçue; qu'il ne fallait pas mener la religion « partout où nous voulions, mais la suivre partout où elle nous menait; « que le propre de la modestie chrétienne était de conserver fidèlement « les saintes maximes que nous ont laissées nos pères, et non pas de faire « passer nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue de cet événe- « ment? celle qu'ont coutume d'avoir de pareilles affaires. On a retenu « la foi ancienne, et l'on a rejeté la nouveauté avec mépris. »

Saint Etienne mourut le 2 août 257, et fut enterré dans le cimetière de Calixte. Il a le titre de martyr dans le sacramentaire de saint Grégoire le Grand et dans les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme.

Selon Tillemont, les actes du martyre du saint pape méritent peu de croyance; mais ils sont regardés comme authentiques par Baronius et par Berti; et ce dernier réfute les raisons que Basnage allègue pour en infirmer l'autorité. On y lit que le saint fut décapité par les persécuteurs, qui le trouvèrent assis sur la chaire pontificale, laquelle fut enterrée avec son corps. On montre encore aujourd'hui cette chaire comme teinte du sang du saint martyr.

Les reliques de saint Etienne furent transférées à Pise en 1682, et déposées dans une église qui porte son nom; mais son chef se garde à Cologne avec beaucoup de respect.







LE BIENHEUREUX ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-RÉDEMPTEUR, ET ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE-DES-GOTHS.

Alphonse-Marie de Liguori, l'un des plus grands ornements de l'Église dans le dix-huitième siècle, naquit à Marianella, faubourg de Naples, le 27 septembre 1696. Son père, d'une famille noble et ancienne, était un militaire distingué par ses talents, qui avait rempli des charges importantes : entre autres il avait été capitaine des galères d'Autriche. Anne-Catherine Cavalieri, sa mère, était sœur du célèbre serviteur de Dieu Émile-Jacques Cavalieri, évêque de Troja, mort en odeur de sainteté. Cette dame était un modèle de vertu. Fidèle à remplir ses obligations, elle mettait tout son soin à bien élever sa famille. Aussi, Alphonse reçut-il une excellente éducation. Elle le surveilla elle-même pendant son enfance, et lui inspira une tendre piété, une dévotion particulière à la sainte Vierge, un grand amour pour la vérité. Docile aux leçons de sa pieuse mère, le jeune Alphonse ouvrit son cœur aux impressions de la grâce, et se montra dès lors aussi vertueux qu'aimable.

La tendresse que les parents d'Alphonse avaient pour lui ne leur permit pas de s'en séparer pour le placer dans un collége public. Ce fut donc dans la maison paternelle qu'il reçut sous des maîtres habiles toute son éducation. Joignant une grande pénétration d'esprit à une mémoire heureuse, il se livra avec succès à l'étude du latin et du grec, de la philosophie et du droit, soit canonique soit civil; mais, quelque occupé qu'il fût des lettres et des sciences, il ne négligea point ses devoirs de piété. En 1713, Alphonse, âgé de dix-sept ans, fut reçu docteur et embrassa la profession d'avocat. La sagesse de sa conduite, la pureté de ses mœurs, la vivacité de son esprit, l'étendue de ses connaissances, présageaient ses succès dans la carrière de la magistrature. Sa famille se nourrissait des espérances les plus douces sur son élévation future aux premières charges; mais Dieu avait d'autres desseins sur ce vertueux jeune homme.

C'était la pratique de don Joseph de Liguori son père d'aller chaque année, passer quelques jours de retraite chez les jésuites, ou chez les prêtres de la mission. En 1714, il y mena son fils. Ce fut sans doute dans ces moments de calme et de recueillement qu'Alphonse s'occupa plus sérieusement à connaître la volonté du Seigneur à son égard. Elle



se manifesta quelques années plus tard par un événement qui lui causa d'abord beaucoup de peine, mais qui lui procura le précieux avantage de se détacher du monde. Il plaidait avec talent et distinction, dans une affaire qu'il croyait avoir bien saisie; mais il fit une méprise et perdit le procès. Il n'en fallut pas davantage pour le dégoûter du barreau et lui inspirer la résolution de se consacrer entièrement au service de Dieu dans l'état ecclésiastique.

Cependant, pour ne point agir avec une précipitation imprudente, il réfléchit longtemps dans la solitude, voulant s'assurer, autant que cela pouvait être possible, de la volonté de Dieu sur sa vocation. Affermi enfin dans sa résolution d'une manière irrévocable, il reçut la tonsure le 23 septembre 1724. Il remplit d'abord les fonctions de clerc dans une église paroissiale, puis il se plaça sous la direction de saints prêtres qui faisaient des missions dans les campagnes et formaient de jeunes ecclésiastiques aux fonctions de ce ministère. Il fut ensuite ordonné prêtre et continua à rester attaché aux missions. Ce fut alors que le zèle dont il était animé se développa de plus en plus et prit de nouvelles forces. A la prière de l'archevêque de Naples, il donna une retraite au clergé de cette ville, et il s'en acquitta de manière à mériter les louanges de tous. Il prêchait le soir dans les places publiques, particulièrement aux pauvres. Ses succès furent si grands, qu'on le suivait en foule.

Après avoir édifié Naples par ses prédications, le saint missionnaire se rendit dans les diocèses d'Amalfi et de Scala. Il n'y allait d'abord que pour rétablir sa santé déjà épuisée par ses grandes fatigues; mais son zèle ne pouvait demeurer oisif, et bientôt il devint l'apôtre des habitants de cette contrée. Il allait avec quelques autres prêtres chercher les laboureurs et les bergers, leur enseignait les vérités du salut et leur administrait les sacrements. S'apercevant de la grande utilité de ses travaux et de ceux de ses compagnons, il se détermina, d'après les conseils d'une sainte religieuse nommée Marie-Céleste Costarosa, à les perpétuer, en fondant un ordre de missionnaires apostoliques, qui devaient se répandre dans les pays voisins et y prêcher les vérités de la religion. Dans cette vue, le 8 novembre 1732, il établit à Scala, dans le dictrict de Bénévent, *la congrégation de notre très-saint Rédempteur,* à peu près selon les mêmes règles que la congrégation établie en France, dans le siècle précédent, par saint Vincent de Paul. Ses associés furent d'abord peu nombreux; mais comme ils menaient une vie très-pénitente, et donnaient la plus grande édification, leur nombre s'accrut rapidement. En 1742, ils commencèrent à faire des vœux simples ou particuliers :



ils s'obligèrent à l'obéissance envers le supérieur général de l'ordre, et nommèrent Liguori à cette charge. Benoît XIV approuva solennellement cet institut par un rescrit daté du 25 février 1749.

Le bienheureux n'épargnait ni peines ni fatigues pour rendre ses missions fructueuses. Il allait à pied, ou monté sur un mauvais cheval, dans les lieux où il devait les donner; là, il commençait par recommander ses travaux à la sainte Vierge, en récitant ses litanies; puis il rassemblait le peuple, annonçait la mission, prêchait matin et soir, et faisait le catéchisme à tous. Ses compagnons sortaient de l'Église, le crucifix à la main, pour appeler ceux des habitants qui n'étaient pas encore venus entendre la parole de Dieu. Ils ne craignaient pas de faire, ainsi qu'Alphonse, à leur retour dans l'Église, une espèce de pénitence publique, en se frappant le corps avec de grosses cordes. Lorsque le peuple, instruit et touché, paraissait suffisamment disposé, on faisait d'abord la communion générale des jeunes gens des deux sexes, puis celle des filles et des veuves, ensuite celle des femmes mariées, enfin celle des hommes. Toutes ces cérémonies étaient accompagnées d'exhortations propres à l'état des personnes qui en étaient l'objet. Les exercices finissaient par la plantation de la croix, que les missionnaires portaient eux-mêmes. Mais ils ne se bornaient pas à ces cérémonies extérieures; ils confessaient beaucoup, menaient une vie pauvre et mortifiée, se nourrissaient aux dépens de leur congrégation; sans rien accepter des peuples parmi lesquels ils travaillaient, si ce n'est l'honoraire de leurs messes, et cherchaient à ramener à Dieu toutes les classes de la société. Faut-il s'étonner s'ils acquirent si promptement l'estime publique, et si leur institut prit de rapides accroissements?

Liguori remplit avec zèle et sagesse la tâche difficile de gouverner une communauté nombreuse, composée de personnes différentes d'âge et de dispositions. La manière dont il se conduisit eut le plus heureux effet, soit sur les membres de la congrégation, soit sur le public. Il recommandait à ses disciples une obéissance prompte et absolue, et la plus parfaite humilité. Il donnait lui-même l'exemple de ces vertus, et il s'employait souvent aux offices les plus humbles, sous la direction de ceux qui étaient chargés des différentes fonctions de la congrégation : il y établit une stricte observance de la pauvreté évangélique, et le collége de la congrégation en offrait toute l'apparence. Les malades attiraient aussi son attention particulière : « Aucun membre, disait-il, n'est « plus utile à une communauté que les malades et les infirmes : parce « qu'ils sont pour les autres une fréquente occasion de pratiquer la

« vertu, et attirent sur eux les plus grandes bénédictions du ciel. » Il prescrivait aussi à ses frères la plus scrupuleuse attention à la charité. « Le monde, observait-il, n'est jamais si scandalisé que lorsqu'il voit « un prêtre manquer à son devoir. » Il n'en était pas ainsi de Liguori : il était lent à juger défavorablement des autres; et quand leurs fautes n'admettaient aucune excuse et nécessitaient des reproches, le ton avec lequel il les exprimait était plutôt celui du conseil que de la censure; il évitait tout ce qui ressemblait au sarcasme ou à la dureté. Son dévouement à servir le prochain dans ses nécessités temporelles et spirituelles était sans bornes; pendant toute sa vie, il vécut pour les autres et non pour lui-même.

Mais, tandis qu'il était ainsi attentif au bien du prochain, il travaillait sans relâche à sa propre sanctification. Ayant choisi pour sa part ce que l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ appelle *la voie royale de la Croix*, il y marcha jusqu'à la fin de sa course mortelle, avec une ferveur que rien ne refroidit, avec une persévérance qui ne se démentit jamais. Il donnait chaque jour une partie de son temps à la prière et à la méditation, particulièrement aux touchantes considérations des mystères de la vie et de la mort du Sauveur, de sa présence réelle dans le saint Sacrement de l'autel, et de son Sacré-Cœur.

Le Seigneur se plut à récompenser la générosité de son serviteur et à manifester la sainteté de sa vie; Liguori opéra plusieurs prodiges dans le cours de ses missions. Prêchant, pendant celle d'Amalfi, sur la dévotion à la sainte Vierge, il fut ravi en extase; on le vit élevé en l'air à plusieurs pieds de hauteur. Une statue de la Mère de Dieu, qui était à la droite, devint toute resplendissante, et les rayons qui sortaient de cette statue rejaillissaient sur le visage d'Alphonse. Le peuple, qui regardait ce spectacle avec admiration, se mit à crier miséricorde et miracle, et bientôt l'on n'entendit plus dans l'église que gémissements et sanglots. Cette mission fut une de celles qui donnèrent au bienheureux le plus de consolations, et qui affermirent davantage la haute idée que l'on avait de sa vertu.

Des vertus si remarquables le firent demander pour pasteur par un grand nombre de diocèses d'Italie; plusieurs évêchés lui furent proposés, entre autres l'archevêché de Palerme; mais il les refusa tous. A la fin, le pape Clément XIII le nomma, en 1762, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, siége suffragant de l'archevêché de Bénévent. Liguori s'efforça longtemps de repousser cette charge; mais le pape resta inflexible. Il fut donc sacré le 12 de juin 1762, et le 11 du mois de juillet suivant

il prit possession de son siége. Il commença immédiatement après à donner des missions dans chaque partie de son diocèse; et reconnaissant le grand bien qu'elles produisaient, il voulut l'accroître, en augmentant le nombre des missionnaires. En 1766, il établit à Sainte-Agathe, sur un plan semblable à celui de sa congrégation, un institut de religieuses qui se consacraient aux œuvres de miséricordes temporelles et spirituelles pour le secours du prochain. Le saint évêque faisait de fréquentes visites pastorales; il instruisait les ignorants, établissait des paroisses, s'efforçait de porter le clergé à la régularité, et pratiquait tous les autres devoirs de l'épiscopat. Pauvre, sobre, mortifié, austère pour lui-même, il était extrêmement doux pour les autres, et particulièrement charitable pour les pauvres. Pendant une famine qui affligea Naples, en 1764, il vendit tout ce qui lui appartenait et en distribua le produit aux indigents.

Après plusieurs années d'épiscopat, Liguori, alléguant l'affaiblissement de sa santé, sollicita de Clément XIV la permission de résigner son siége; mais le pape ne voulut pas accueillir sa demande. Il la réitéra avec plus de succès près de Pie VI, et, avec le consentement de ce pontife, il se démit de son évêché, en 1775, sans se réserver aucune pension. La nouvelle de sa démission fut un sujet d'affliction universelle dans son diocèse. Le chapitre de sa cathédrale, le clergé et les séculiers vinrent exprimer au saint prélat la douleur que sa retraite leur causait; pour lui, il faisait éclater sa joie. « C'est une montagne que j'avais sur « les épaules, et dont je me suis débarrassé, leur répétait-il; cette croix « que je porte sur la poitrine, et que je trouvais si pesante lorsque je « montais les escaliers du palais épiscopal, me paraît maintenant bien « légère. » Il se retira à Nocera, dans une maison de son institut; là, il s'occupa encore à prêcher et à instruire les fidèles, et surtout les pauvres. Il continua aussi à gouverner en qualité de supérieur général la congrégation qu'il avait fondée; mais, à la fin, il remit cette charge à André Villani, qui déjà avait été longtemps son vicaire.

Les épreuves que Liguori eut à soutenir dans la vie spirituelle manifestèrent l'étendue et la force de sa confiance en Dieu. Souvent les sécheresses et les aridités intérieures affligent les âmes les plus fidèles et les plus ferventes. Dans les dernières années de sa vie, surtout, le saint évêque eut beaucoup à souffrir de ce côté; mais il ne perdait pas courage : « Mon Jésus, disait-il, vous êtes mort pour moi; votre sang est « mon espérance et mon salut. » Un jour qu'il était tourmenté de scrupules, quelqu'un lui disait : « Monseigneur, ne craignez point; vous avez

« fait tant de bonnes œuvres! — Quelles bonnes œuvres? répondit-il « aussitôt; toute mon espérance est en Jésus-Christ, et après lui en « Marie. » Cette ferme confiance n'était point téméraire, elle partait d'un cœur tout embrasé de l'amour de Dieu. La vie entière d'Alphonse est une preuve de sa tendre charité pour son souverain maître. Sa plus grande crainte était de l'offenser, et son horreur pour le péché était si grande, qu'il eût mieux aimé, assurait-il, être brûlé vif que d'en commettre un seul qui fût mortel. Il se confessait tous les huit jours, et dans son extrême vieillesse il le faisait tous les jours. Outre ce moyen, il conservait avec un soin extrême la pureté de son cœur; aussi l'on a cru avec raison qu'il ne perdit jamais l'innocence baptismale. Faut-il s'étonner qu'une âme si pure fût si tendre envers son Dieu? Il y joignait une charité affectueuse envers le prochain, et il passa sa longue vie à faire du bien à ses frères. Ses aumônes étaient si abondantes, qu'on ne sait comment il pouvait y suffire. Il ne pouvait voir personne dans la peine sans se hâter de venir à son secours, et de lui procurer tout le bien qui était en son pouvoir. Trois soldats condamnés à mort s'étant recommandés à lui, il sollicita d'abord pour eux un sursis, écrivit au roi de Naples en leur faveur, et obtint enfin leur grâce. Après les avoir arrachés au trépas, il les plaça à ses frais dans un lieu où ils purent se disposer à recevoir les sacrements, et il ne les laissa partir que lorsqu'ils furent réconciliés avec Dieu.

Retiré dans la maison qu'il avait choisie, le bienheureux employa ses loisirs à la composition d'un grand nombre d'ouvrages de théologie dogmatique et de piété. Il fut un des antagonistes les plus habiles de Jean-Nicolas de Hontheim, évêque *in partibus* de Myriophite, qui, sous le nom de Fébronius, publia un ouvrage dont le but était de favoriser la doctrine qui commençait à s'établir en Allemagne, sous le nom de la *Nouvelle discipline*, et qui tendait à diminuer les rapports des autres siéges de la catholicité avec celui de Rome, en augmentant l'autorité des évêques, au préjudice de celle du pape.

Liguori donna aussi tout l'appui de son zèle à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. A l'âge de quatre-vingt-cinq ans ses infirmités devinrent très-grandes. Il était alors tellement courbé, que la tête lui tombait sur la poitrine : elles le confinèrent d'abord dans sa chambre, où il célébrait tous les jours la messe; puis elles le retinrent entièrement au lit. En cet état, il recevait fréquemment la sainte communion, il entendait les confessions et donnait des avis spirituels à tous ceux qui recouraient à lui : tout le reste de son temps était consacré à la prière



et à la méditation. Après cette longue préparation au passage du temps à l'éternité, il annonça qu'il touchait au terme de sa carrière. En effet, les maux du saint évêque augmentèrent au mois de juillet 1787. S'apercevant que sa fin approchait, il redoubla de ferveur, et même au milieu des terribles convulsions qu'il éprouvait, il montrait sa tendre dévotion, par le respect avec lequel il baisait le crucifix et l'image de la sainte Vierge. Les deux derniers jours de sa maladie furent très-pénibles par la violence de la fièvre; mais toujours calme, il ne paraissait occupé que de Dieu, et dès qu'on prononçait les noms de Jésus et de Marie, il reprenait quelque force Enfin, après une paisible agonie, ce grand serviteur de Dieu expira tranquillement au milieu des membres de sa congrégation, qui pleuraient leur père. Il remit son âme entre les mains de son divin rédempteur, le 1er août 1787, dans la quatre-vingt-onzième année de son âge.

Les obsèques du bienheureux eurent plutôt l'air d'un triomphe que d'une cérémonie funèbre. Le peuple y accourut en foule. Tous disaient : « Le saint est mort. Allons voir le saint. » Son corps, resté flexible et sans aucune marque de corruption, fut enterré dans l'église de Saint-Michel-de-Pagani, près de la ville de Nocera, où il était mort. Pendant la cérémonie de ses obsèques, il s'opéra un miracle par son intercession.

Toute la population de son diocèse, celle des pays environnants et les personnes les plus élevées en dignité, rendirent hommage aux éminentes vertus de ce saint prélat pendant sa vie et après sa mort. Une année ne s'était pas encore écoulée depuis cette époque, quand on commença les premières demandes pour sa canonisation. Déclaré bienheureux le 6 septembre 1816, par le pape Pie VII, il a été canonisé par le pape Pie VIII le 16 mai 1830.

SAINT WALTHEN OU WALTHEOF,

VULGAIREMENT SAINT WALÈNE, ABBÉ DE MELROSS, EN ECOSSE.

3 AOUT.

Walthen était le second fils de Simon, comte de Huntingdon. Il eut pour mère Mathilde, fille de Judith, nièce de Guillaume le Conquérant. Cette dernière princesse avait épousé Waltheof, comte de Northumberland, lequel était fils du brave Siward, qui fut de son temps le bouclier



de sa patrie. Simon, frère aîné de notre saint, hérita des biens et des titres de son père ; il sut, comme lui, se distinguer par son courage et son habileté dans le métier de la guerre. La route que prit Walthen fut toute différente.

On le vit, dès son enfance, singulièrement porté aux exercices de la religion ; il était doux, humble et modeste ; il obéissait volontiers à tous ceux qui avaient quelque autorité sur lui, il aimait à faire du bien, et montrait une prudence au-dessus de son âge. Il avait été formé à toutes ces vertus par sa pieuse mère, que le roi Henri Ier maria en secondes noces à David, ce digne fils de sainte Marguerite, lequel régnait alors sur les Écossais.

Walthen suivit sa mère à la cour. Il se lia d'une étroite amitié avec saint Aëlred ; et ce fut lui qui le prépara à cette conversion éclatante qui édifia tout le monde. Ses vertus charmaient le roi David, qui aimait à converser avec lui, et qui en toute occasion lui donnait des marques de l'affection qu'il lui portait. Son humilité était trop solide pour qu'il se laissât corrompre par l'orgueil ; plus il était élevé au-dessus des autres, plus il se croyait obligé à la pratique de la mortification. Pour se prémunir contre l'air contagieux qu'on respire dans les cours, *il se revêtait des armes de Dieu* et travaillait sans relâche à *être parfait en toutes choses*. Uniquement occupé des biens célestes, et croissant tous les jours en ferveur, il semblait voler dans la carrière de toutes les vertus. Il avait coutume de se dire dans toutes ses actions : « A quoi ceci me servira-t-il pour la vie éternelle ? »

Tel était son amour pour la prière, qu'il trouvait le moyen d'y vaquer dans les circonstances même où les autres ne pensent point à Dieu. Quand il allait à la chasse avec le roi et qu'il était enfoncé dans quelque bois, il se cachait dans des lieux écartés pour prier et méditer, ou pour lire des livres de piété. Le roi, l'ayant un jour surpris, dit à la reine lorsqu'il fut de retour, que son fils n'était point un homme de ce monde, et qu'il n'y trouvait rien qui pût l'amuser. C'était un éloge du détachement de Walthen pour les choses créées. Il était tellement maître de ses passions, qu'il n'éprouvait presque plus de révoltes de leur part. De là cette tranquillité intérieure dont il jouissait, et que rien n'était capable d'altérer.

Sa chasteté fut mise à l'épreuve ; mais il en sortit victorieux, et n'en devint que plus ennemi du monde. Une dame de la cour conçut de l'amour pour lui, et n'osant lui faire ouvertement l'aveu de sa passion, elle tâcha de gagner insensiblement son cœur. Ce fut dans cette vue

qu'elle lui envoya un jour une bague où était un diamant d'un prix extraordinaire. Walthen la reçut comme une simple marque de civilité, et la mit à son doigt, ne pensant pas même qu'il pût y avoir le moindre mal. On sut à la cour ce qui s'était passé, et quelqu'un dit à ce sujet, que *le cœur de Walthen commençait à devenir sensible pour les femmes.* Cette reflexion ouvrit les yeux au saint, et lui fit connaître le danger qui accompagne de semblables présents. Il prit la bague, et la jeta dans un grand feu. Le danger qu'il avait couru le rendit plus vigilant que jamais ; considérant ensuite à combien de piéges on est exposé dans le monde, et l'inutilité dans laquelle on y passe la plus grande partie de son temps, il résolut de se retirer dans un monastère.

Mais en même temps il voulut s'éloigner de ses amis, dont les visites auraient pu le troubler. Il ne craignait pas moins le voisinage de la cour, à cause des distractions qui en seraient inséparables. Il quitta donc l'Écosse, et passa dans le comté d'York, où il fit profession parmi les chanoines réguliers de saint Augustin, à Nostel, près de Pontrefact, dans le monastère de saint Oswald. Inconnu au monde, il y vivait dans la compagnie de Jésus crucifié, et s'humiliait à proportion du rang qu'il avait eu autrefois. Si les grands de la terre étaient surpris de son humilité, les religieux marquaient encore bien plus d'étonnement de voir un homme élevé à la cour, déjà si parfait dans la pratique des maximes de la croix. Ayant été ordonné prêtre, on le fit sacristain, place qui lui était fort agréable, parce qu'elle le mettait à portée d'approcher souvent de l'autel. Quelque temps après, on l'obligea d'accepter le priorat de Kirkham. Ce monastère, situé aussi dans le comté d'York, renfermait une communauté très-nombreuse.

Walthen, se voyant obligé de travailler, non-seulement à sa propre sanctification, mais encore à celle des autres, redoubla de zèle pour la pratique de toutes les vertus. On admirait en lui une tendresse de dévotion singulière qui lui faisait verser une grande abondance de larmes dans la prière, et surtout durant la célébration des saints mystères. Disant la messe le jour de Noël, il éprouva des transports d'amour extraordinaires, et mérita que le Sauveur se fît voir à lui sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée, et ne la découvrit qu'à son confesseur. Celui-ci la divulgua après la mort du saint, la raconta à un grand nombre de personnes, et confirma par un serment la vérité de ce qu'il disait.

La réputation de sainteté dont jouissait l'ordre de Cîteaux lui inspira le désir de s'y retirer. Il fut confirmé dans sa résolution par saint Aël-



red, son ami, alors abbé de Riéval. Il alla donc prendre l'habit dans le monastère de Wardon, au comté de Bedford. Les chanoines réguliers de Kirkham, qui l'aimaient autant qu'ils le respectaient, firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur communauté. Simon, frère du saint, prétendant qu'il était d'une constitution trop faible pour soutenir les austérités prescrites par la règle de Cîteaux, employa le concours réuni de la puissance ecclésiastique et de la puissance civile, pour le faire sortir de Wardon; il menaça même de détruire le monastère si on l'y laissait plus longtemps. Les religieux, effrayés, l'envoyèrent à Riéval dans le comté d'York, pour le mettre à l'abri de la persécution de son frère. Leur monastère était une filiation de celui de Riéval.

Walthen, durant son noviciat, fut éprouvé par de grandes peines intérieures, qui toutefois ne servirent qu'à son avancement spirituel. Malgré la permission que l'Eglise donne aux religieux de passer dans un ordre plus austère et plus parfait, il tomba dans une perplexité désolante. Il lui venait dans l'esprit, tantôt qu'il aurait mieux fait de persister dans sa première vocation, tantôt que les austérités de Cîteaux surpassaient ses forces. Son corps paraissait succomber sous le poids du travail, des veilles et des jeûnes. Il ne trouvait que du dégoût dans tous ses exercices; et son âme, plongée dans l'amertume, ne pouvait goûter aucune consolation. Il était dans une sécheresse si grande, que la prière semblait lui être devenue impossible; il priait cependant toujours, s'excitant de plus en plus à la ferveur; et prosterné devant le Père céleste, il lui témoignait un désir ardent de le louer et de l'aimer comme ses plus fidèles serviteurs. Ses peines ne diminuaient pas pour cela; elles ne faisaient au contraire qu'augmenter. Mais à la fin sa persévérance fut récompensée. Un jour que, selon sa coutume, il était prosterné par terre, et que baigné de larmes il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté afin qu'il pût l'accomplir, ses ténèbres se dissipèrent tout à coup; le calme revint dans son âme; il ressentit une joie intérieure qui le transportait hors de lui-même, et qui lui donnait comme un avant-goût de la céleste béatitude. Depuis ce moment, le joug du Seigneur n'eut plus rien que de doux et de facile pour lui; et il disait souvent, après saint Bernard, que les mondains qui regardent comme pénibles les austérités des âmes pieuses, voient à la vérité leurs croix, mais qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de l'Esprit-Saint, qui les leur fait trouver légères. Ils ne connaissent pas non plus la force que l'amour divin communique à l'âme, ni la consolation que procure l'espérance d'une couronne immortelle.

Quatre ans après sa profession, Walthen fut élu abbé du célèbre monastère de Melross, bâti sur la Tweed en Ecosse. Il n'accepta cette dignité que par obéissance pour ses supérieurs. La conduite qu'il tenait, en corrigeant ceux qui n'observaient pas la règle, était accompagnée de sévérité et de douceur : en sorte qu'il faisait aimer la correction et chérir le devoir. Quand le coupable avait fait pénitence de sa faute, il ne voulait plus qu'il en fût parlé ; et il disait que d'en faire mention en ce cas, serait une action qui dégraderait au-dessous des démons, puisque ceux-ci oublient nos péchés dès qu'ils ont été effacés par les larmes d'un sincère repentir. Lorsqu'il était au confessionnal, il témoignait à ses pénitents une compassion pleine de tendresse ; il tirait des larmes de leurs yeux par celles qu'il répandait lui-même, et parlait d'une manière si touchante, qu'il gagnait les pécheurs les plus endurcis. S'il tombait dans quelque faute d'inadvertance, il avait aussitôt recours au sacrement de pénitence, et s'en accusait avec la plus vive componction ; souvent aussi il se faisait donner la discipline jusqu'au sang. Il employait tous les moyens propres à purifier son âme de plus en plus, afin de pouvoir paraître sans tache devant un Dieu qui est la sainteté même, et dont les yeux ne peuvent souffrir la moindre souillure. La vive componction dont il était sans cesse pénétré n'empêchait pas qu'on ne remarquât sur son visage une certaine gaieté spirituelle qui charmait tous ceux qui le voyaient. On ne pouvait l'entendre parler des choses du ciel sans être attendri ; son ton de voix avait quelque chose de doux et d'insinuant qui allait jusqu'au cœur et le gagnait. Il ne cherchait en tout que la gloire de Dieu ; et ce fut dans le dessein de multiplier le nombre des véritables adorateurs, qu'il fonda le monastère de Kylos en Ecosse, et celui de Holm-Coltrum dans le Cumberland.

Ses aumônes étaient extraordinaires, et il pourvoyait à la subsistance de tous les malheureux du pays situé autour de Melross. Durant une famine qui arriva en 1154, il nourrit plusieurs mois environ quatre mille pauvres étrangers qui étaient venus le trouver, et qui s'étaient construit des cabanes auprès de son monastère. Souvent il engageait ses religieux à se retrancher la moitié du pain qu'on leur donnait pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Deux fois il multiplia miraculeusement les provisions qui lui restaient ; il lui arriva aussi de donner les troupeaux qui appartenaient à l'abbaye.

Son amour pour la pauvreté se faisait remarquer dans toutes ses actions. Lorsqu'il voyageait, il portait son propre bagage avec celui de ses compagnons, et quelquefois celui des domestiques. Les affaires de sa



communauté l'obligeant d'aller voir Etienne, roi d'Angleterre, il se présenta à la cour portant un paquet sur ses épaules. Simon, son frère, qui était avec le prince, fut indigné de le voir en cet état, et dit au roi : « Faut-il que cet homme, qui est mon frère et qui a l'honneur d'être « parent à Votre Majesté, déshonore ainsi sa famille? — Vous vous trom- « pez, répliqua le roi : rappelons-nous ce que c'est que la grâce de « Dieu, et nous verrons qu'il fait notre gloire, ainsi que celle de notre « famille. » Etienne accorda au saint tout ce qu'il lui demandait. et le pria de lui donner sa bénédiction. Il marqua, après son départ, qu'il avait été singulièrement touché par sa présence, et que son exemple l'avait fortement porté à mépriser le monde pour l'amour de Dieu.

En 1154, Waltben fut élu archevêque de Saint-André; mais il refusa d'accepter cette dignité, et comme on le pressait d'acquiescer à son élection, il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on le laissât dans son monastère. Ses instances réitérées auprès de saint Aëlred, son supérieur, qui voulait aussi qu'il se rendît, lui obtinrent à la fin ce qu'il désirait.

Il fit plusieurs guérisons par ses prières; mais il tâchait d'écarter tout ce qui pouvait rappeler l'idée de miracle. Il fut souvent favorisé de visions et d'extases. Dans une de ces visions, Dieu lui montra la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel, pour récompenser l'ardent désir qu'il avait de lui être réuni pour toujours. Exhortant depuis ses religieux au détachement des choses de la terre, il leur rapporta en troisième personne ce qui lui était arrivé. Mais à la fin, il lui échappa des réflexions qui firent juger que c'était de lui-même qu'il parlait. Il ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'il se hâta de finir son discours: et quand il se trouva seul, il répandit beaucoup de larmes de ce que, par inadvertance, il s'était trahi lui-même.

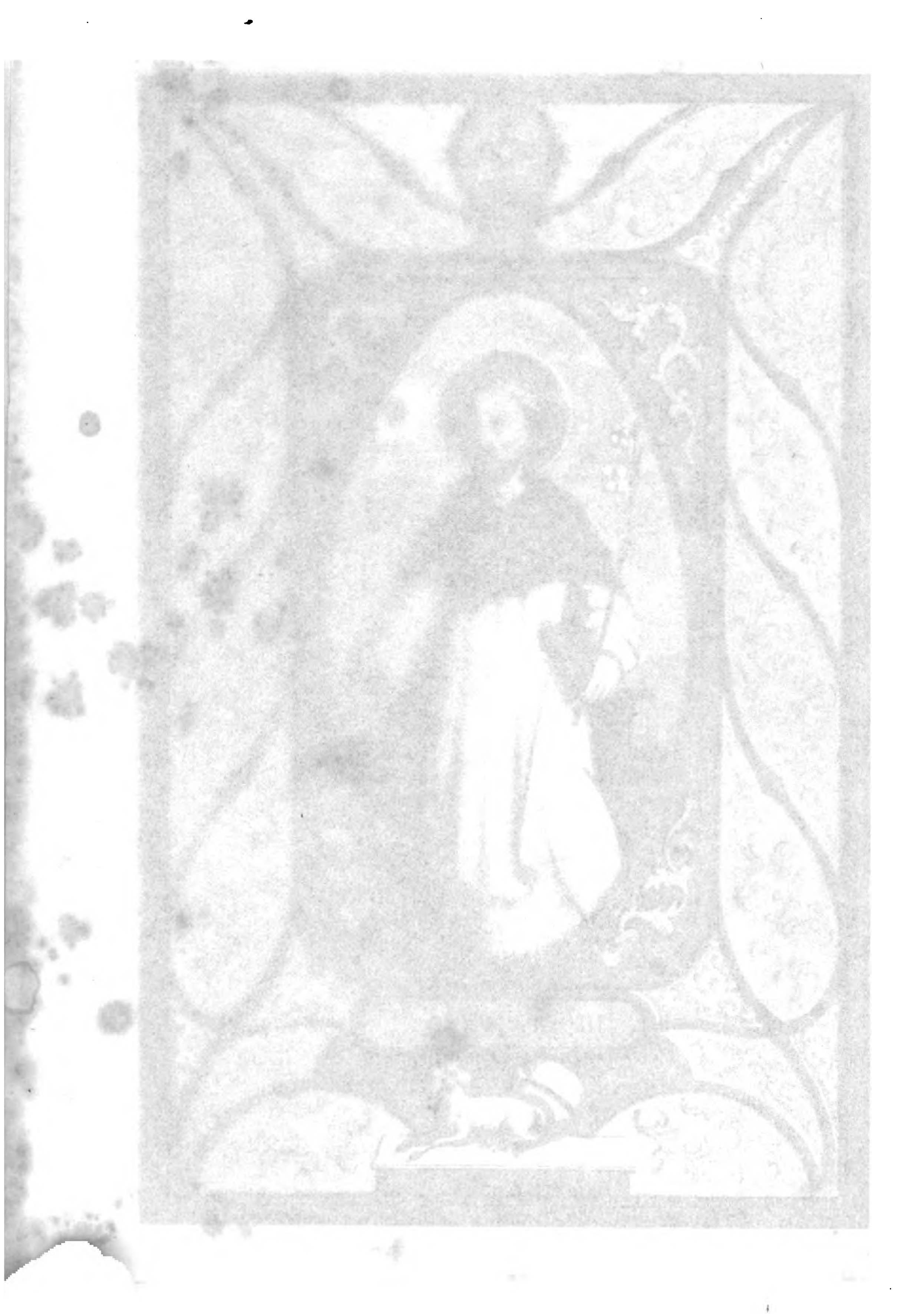
Dieu était continuellement l'objet de ses désirs enflammés, et ses désirs avaient encore plus de vivacité dans le temps de la consolation que dans les temps d'épreuves. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse; mais il souffrit ses peines avec patience et avec joie. Ayant exhorté ses religieux à la charité et à l'observance de leur règle, il reçut les sacrements de l'Eglise; après quoi il se fit étendre sur un cilice couvert de cendre, où il expira tranquillement le 3 août 1160. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs miracles qui s'opérèrent par son intercession. Son nom est marqué en ce jour dans les calendriers d'Ecosse et d'Angleterre, et dans celui des cisterciens. On le trouve aussi dans quelques calendriers écossais, sous le 3 et le 22 mai.


St. Dominique.





las Tor
mières
Monté-
gnité
qui ont
essayé
du sain





FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS OU DOMINICAINS.

4 AOUT.

Saint Dominique naquit en 1170, à Calaruega, anciennement appelé Calaroga, au diocèse d'Osma, dans la Vieille-Castille. On l'a fait sortir de la famille des Gusman, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales qui subsistent encore aujourd'hui, et qui est divisée en différentes branches, telles que celles des ducs de Medina-Sidonia et de Medina de las Torrès, qui sont grands d'Espagne de la première classe, et celles des marquis d'Azdales, de Monte-Allègre, etc., qui jouissent de la même dignité, ainsi que les comtes de Niébla, d'Olivarès, qui ont une origine commune. Divers auteurs ont essayé de prouver que l'illustration de la famille du saint ne pouvait être révoquée en doute, quoiqu'ils sussent bien que la véritable noblesse d'un chrétien consiste dans les dons de la grâce, et que

les serviteurs de Dieu ont tiré leur principale gloire du mépris qu'ils ont fait de tous les avantages du monde pour l'amour de Jésus-Christ.

Dominique était fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Asa. Il eut plusieurs frères, dont l'aîné, nommé Antoine, se fit prêtre, et mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il s'était consacré au service des pauvres. Mamez, qui était le second, embrassa l'institut de notre saint, et le suivit dans ses missions.

On dit que la mère de Dominique, étant enceinte de ce fils, apprit par un songe mystérieux qu'il était destiné à des choses extraordinaires. Lorsqu'il fut né, elle le présenta à l'église pour recevoir le baptême. On lui donna le nom de Dominique, en l'honneur du saint abbé appelé *Dominique de Silos*. Il ne fut pas plutôt en état de faire usage de sa raison, que sa vertueuse mère l'instruisit de ce qu'il devait à Dieu. Sa ferveur était si grande dans sa jeunesse, que souvent il se levait pendant la nuit pour prier; il aimait aussi dès lors les pratiques de la mortification. Il eut pour premier précepteur l'archiprêtre Gumiel, son oncle maternel, homme singulièrement recommandable par sa piété. Il assistait avec lui à tous les offices de l'Église; et après avoir donné le temps convenable à l'étude et à ses autres devoirs, il employait tout le reste à l'oraison à des lectures pieuses, et à diverses œuvres de charité. Il se privait, par esprit de pénitence, des amusements permis à son âge.

Lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, on l'envoya aux écoles publiques de Palencia, qui, peu de temps après, furent transférées à Salamanque, où l'on érigea, au milieu du treizième siècle, une université qui est encore la plus célèbre de toute l'Espagne. Il y fit de rapides progrès dans la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il acquit aussi une parfaite connaissance de l'Écriture et des Pères.

Instruit par les livres saints que l'esprit du Seigneur n'habite que dans les âmes chastes, il veillait avec la plus grande attention sur son cœur et sur ses sens. Toujours occupé de la présence de Dieu, il s'entretenait rarement avec les hommes, et ne parlait même qu'en peu de mots aux personnes vertueuses. Il couchait, ou sur des planches, ou sur la terre nue. La mort de sa mère lui causa une vive douleur; mais il supporta avec patience cet accident, qui d'ailleurs ne servit qu'à le détacher du monde encore plus parfaitement.

Les exemples de sa mère lui avaient inspiré une tendre dévotion pour la sainte Vierge, et un amour extraordinaire pour les pauvres. Sa charité éclata surtout durant une famine; il se défit de son argent, de ses biens, de ses livres, et généralement de tout ce qu'il possédait, pour



assister les malheureux. Il n'avait encore alors que vingt et un ans. Une charité si héroïque toucha les maîtres, les étudiants et tous les habitants de la ville; en sorte que les uns ouvrirent leurs greniers, et les autres leurs bourses, pour empêcher de périr ceux qui étaient dans le besoin. Ce fut ainsi que Dominique instruisit par ses exemples ses maîtres mêmes. Son amour pour les malheureux était sans bornes. Une pauvre femme, fondant en larmes, lui demanda un jour de quoi contribuer au rachat de son frère que les Maures avaient fait esclave. Ses entrailles furent émues de compassion; mais comme il ne lui restait plus rien à donner, il lui dit : « Je n'ai ni or ni argent; ne vous affligez cependant « pas; je sais travailler. Offrez-moi aux Maures, en échange pour votre « frère, je veux être esclave à sa place. » Celle-ci, étonnée d'une pareille proposition, n'osa l'accepter; mais Dominique n'en eut pas moins devant Dieu le mérite de la charité.

Lorsqu'il eut fini ses études, et pris ses degrés, il donna des leçons publiques d'Écriture sainte à Palencia, et y annonça la parole de Dieu avec un succès étonnant. On l'écoutait partout comme un oracle; on le consultait sur les matières les plus difficiles de doctrine et de morale, et il n'y avait personne qui ne s'en rapportât à ses décisions.

Azebedo, ayant été fait évêque d'Osma en 1198, réforma son chapitre, et y introduisit des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il y fit entrer Dominique, qui était de son diocèse. Le serviteur de Dieu n'eut pas plutôt entendu la voix de son pasteur, qu'il quitta Palencia pour aller vivre sous la règle de saint Augustin. Il pratiquait toutes les austérités des anciens Pères du désert, et montrait dans toute sa conduite cette pureté de cœur et ce parfait détachement des créatures, qui firent le caractère principal de ces grands hommes. Il lisait les conférences de Cassien, pour conformer sa vie aux maximes qu'elles contenaient.

En travaillant ainsi à sa sanctification, il allumait de plus en plus dans son cœur le feu de l'amour divin. Il se sentait encore embrasé d'un zèle ardent pour le salut des pécheurs et des infidèles. Souvent il sollicitait leur conversion auprès du Père des miséricordes; il passait quelquefois les nuits entières à prier pour eux dans l'église; on l'y entendait gémir et soupirer, et il arrosait de ses larmes les marches de l'autel devant lequel il était prosterné. Il exerçait contre son corps une sainte sévérité, dont il tâchait de dérober la connaissance aux hommes, mais on en voyait les effets sensibles dans l'affaiblissement de ses forces. Ce fut ce qui engagea l'évêque à lui ordonner de mettre un peu de vin dans l'eau qu'il buvait. Le saint trouvait sans cesse de nouveaux motifs de redou-



bler ses macérations, surtout quand il pensait à la perte de tant d'âmes, et à cette multitude de crimes occasionnés par l'hérésie et l'impiété.

Après la réformation du chapitre d'Osma, les titres de prieur et de sous-prieur furent substitués à ceux de doyen et de prévôt. L'évêque occupait la première place, et Dominique la seconde. Il aidait encore le prélat dans le gouvernement de son diocèse, où il prêcha avec autant de fruit que de zèle durant l'espace de cinq ans.

L'évêque d'Osma, ayant été chargé par Alphonse IX, roi de Castille, d'aller négocier le mariage du prince Ferdinand son fils, avec la fille du comte de la Marche, voulut que Dominique l'accompagnât. Étant arrivés l'un et l'autre en France, ils vinrent dans le Languedoc, qui était alors rempli d'albigeois. Celui chez lequel ils logèrent, à Toulouse, était infecté des erreurs de ces hérétiques. Dominique entreprit sa conversion et y réussit en une seule nuit.

Les articles du mariage arrêtés, l'évêque d'Osma et son compagnon reprirent la route d'Espagne. Ils vinrent quelque temps après, avec un équipage magnifique, pour chercher la princesse; mais ils la trouvèrent morte, et ne se présentèrent chez le comte son père, que pour assister à ses funérailles. Comme ils brûlaient du désir de s'employer à la conversion des âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur, ils renvoyèrent leurs équipages en Espagne, et allèrent à Rome demander au pape Innocent III la permission d'instruire les albigeois du Languedoc, et de prêcher l'Évangile aux infidèles du Nord. Le pape, après avoir loué leur zèle, leur conseilla de s'attacher aux albigeois, dont l'hérésie menaçait l'Église des plus grands maux. Le saint évêque pria aussi Innocent de lui permettre de quitter son évêché; cette permission lui fut refusée; mais il obtint celle de rester deux ans en Languedoc.

A leur retour d'Italie, les deux serviteurs de Dieu visitèrent par dévotion le monastère de Cîteaux, dont les religieux étaient alors autant de saints. Ils arrivèrent à Montpellier vers la fin de l'année 1205. Là, ils trouvèrent plusieurs abbés de l'ordre de Cîteaux, que le pape avait chargés de s'opposer aux hérésies régnantes. Ils leur représentèrent qu'ils devaient, pour réussir, employer la persuasion et l'exemple, plutôt que la terreur; qu'il fallait que leurs prédicateurs imitassent la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres, qu'ils allassent à pied; qu'ils n'eussent ni argent, ni équipage, ni provisions. Les abbés suivirent cet avis, et renvoyèrent leurs chevaux avec leurs domestiques.

Les missionnaires sentirent bien le danger et la difficulté de leur entreprise; mais ils se persuadèrent qu'ils seraient amplement dédom-



magés de leurs peines, s'ils pouvaient contribuer au salut d'une seule âme, ou donner leur vie pour une si belle cause. Ils se montraient supérieurs à la crainte, quoique le mal parût à son comble. Les hérétiques, non contents de porter la terreur et la désolation dans leur propre pays, se répandaient dans plusieurs provinces, au nombre de quatre, de cinq, et même de huit mille hommes, pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, écorchant les uns tout vivants, et frappant les autres jusqu'à la mort. Dans les églises, ils brisaient et profanaient les vases sacrés, et poussaient l'impiété jusqu'à convertir les ornements des autels en habits de femme. Ils pénétrèrent dans le centre de la France; mais le roi Philippe-Auguste, les ayant attaqués en Berri, leur tua dix mille hommes.

Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence du torrent. Ses sermons furent l'instrument dont Dieu se servit pour amollir la dureté des rochers, et pour toucher des cœurs que l'éloquence impétueuse de saint Bernard n'avait pu émouvoir. Aussi la conversion des albigeois est-elle regardée comme le plus grand des miracles que le saint ait opérés.

La première conférence que les missionnaires eurent avec les hérétiques se tint dans un bourg près de Montpellier, et dura une semaine. Elle produisit les plus heureux effets, et il n'y avait point de jour où il ne s'opérât plusieurs conversions éclatantes. Cette conférence finie, les hommes apostoliques prêchèrent huit jours à Béziers. Ils y gagnèrent aussi beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, malgré les mauvaises dispositions de la plupart de leurs auditeurs qui se bouchaient les oreilles pour ne pas les entendre. Diégo et Dominique allèrent ensuite à Carcassonne et à Montréal. Étant dans cette dernière ville, ils disputèrent quinze jours avec les quatre chefs des albigeois, et convertirent cent cinquante de ces hérétiques. Dominique rédigea par écrit une courte exposition de la foi, et prouva chaque article par l'autorité du Nouveau Testament. Il remit ce petit ouvrage aux principaux des albigeois afin qu'ils l'examinassent. Ceux-ci, après avoir disputé longtemps entre eux, convinrent de le jeter au feu, disant que s'il brûlait, ils regarderaient comme fausse la doctrine qui y était contenue. Ils l'y jetèrent à trois différentes reprises, sans que les flammes l'endommageassent. Il n'y eut cependant de converti qu'un officier, qui depuis attesta publiquement la vérité du miracle dont il avait été témoin oculaire. Pierre des Vaux-de-Cernay assure qu'il entendit raconter le même miracle à saint Dominique. Ce saint, et l'évêque qui l'accompagnait, trouvèrent à Fanjeaux Arnou,



abbé de Cîteaux, et les douze autres abbés qui, conjointement avec lui, travaillaient à la conversion des albigeois. On tint une nouvelle conférence où il y eut des arbitres nommés. Les juges et les ministres hérétiques ayant proposé de jeter au feu l'écrit de saint Dominique dont nous venons de parler, la proposition fut acceptée unanimement. On l'y jeta donc au milieu de l'assemblée, et par trois fois, comme on avait déjà fait : mais on l'en retira toujours sans qu'il eût reçu le moindre dommage. Ce miracle est rapporté par Jourdain et par les anciens auteurs de la vie du saint; Thierri d'Apolda, Bernard Guidonis et Humbert le distinguent expressément de celui qui s'était opéré à Montréal. Le second se fit au château de Raimond Durford, où l'on bâtit depuis une chapelle sous l'invocation de saint Dominique. La postérité de Raimond donna même le château à l'ordre que le serviteur de Dieu avait institué. La conversion d'un grand nombre d'hérétiques des deux sexes fut le fruit de ce miracle.

Dominique était pénétré de douleur quand il considérait que les enfants des catholiques manquaient de secours pour recevoir une bonne éducation : d'où il arrivait qu'ils étaient négligés dans leur jeunesse, ou qu'ils tombaient entre les mains de maîtres qui corrompaient la pureté de leurs mœurs et de leur foi. Il chercha les moyens d'arrêter le mal dans sa source. Aidé des libéralités de plusieurs évêques, il fonda en 1206 le monastère de Notre-Dame de Prouille, près de Fanjeaux, et soumit les religieuses qui s'y retirèrent à la règle de saint Augustin. Il leur donna aussi quelques constitutions particulières, qui furent approuvées par le pape Grégoire IX. Cette maison fut bientôt remplie d'un grand nombre de femmes qui voulaient se mettre à l'abri de la corruption du siècle; on y forma aussi à la piété de jeunes filles qui devaient un jour vivre dans le monde.

En 1207, il y eut une conférence entre les missionnaires et les hérétiques. Elle se tint dans le palais de Raimond Roger, comte de Foix, qui admit successivement les deux partis à sa table. La femme et un des sœurs du comte suivaient le parti des vaudois; son autre sœur était attachée aux albigeois. La dispute se termina à l'avantage de la vérité. Plusieurs personnes de distinction renoncèrent à l'hérésie. De ce nombre fut celui qui avait été choisi pour juge et pour arbitre de la dispute. C'était un homme savant, et qui jusque-là avait été un des plus fermes soutiens de la secte des albigeois. Après cette conférence, les abbés de Cîteaux retournèrent dans leur monastère, et l'évêque d'Osma dans son diocèse, d'où il était absent depuis deux ans, avec la permission du



souverain pontife. Les hérétiques eux-mêmes rendaient justice à la sainteté de ce prélat, en l'appelant ordinairement prédestiné. Il mourut peu de temps après son arrivée à Osma.

Dominique, qu'il avait choisi pour lui succéder dans la place de supérieur de la mission en Languedoc, et auquel le pape confirma ce titre en 1207, fit de sages règlements pour la conduite des ministres qui travaillaient conjointement avec lui. Quelques auteurs datent de là l'origine de l'ordre que ce saint institua : mais c'est sans aucun fondement.

Le 15 janvier de l'année suivante, Pierre de Castelnau, ou de Châteauneuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Les hérétiques commirent encore plusieurs autres crimes. Bientôt toute la chrétienté fut en feu. On leva une armée puissante pour exterminer les auteurs de ces attentats. Dominique n'eut aucune part à ces préparatifs de guerre : la douceur et la patience furent les seules armes qu'il employa contre les injures. On ne l'entendit jamais se plaindre des affronts qu'on lui faisait. Il n'y avait point de danger qui l'effrayât, lorsqu'il s'agissait du salut des âmes : il se fût estimé heureux de pouvoir verser son sang pour la gloire de Dieu. Il procurait tout le bien dont il était capable à ceux qui le haïssaient et le persécutaient. Un hérétique qu'il ne connaissait point, s'offrit un jour à lui servir de guide ; mais il le mena par des chemins remplis de pierres et d'épines, en sorte que le saint, qui ne portait point de chaussure, eut les pieds tout déchirés. Il souffrit cet affront avec une patience admirable. Ayant vu son ennemi couvert de confusion, il le consola avec bonté, en disant que ce sang qui coulait était le sujet de son triomphe ; il le toucha si vivement, qu'il abandonna ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'Église catholique. Une autre fois, les albigeois apostèrent deux assassins pour lui ôter la vie dans un lieu situé entre Prouille et Fanjeaux ; mais il eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Quelques hérétiques lui demandant depuis ce qu'il aurait fait s'il eût rencontré ces assassins : « J'aurais, dit-il, remercié Dieu ; je l'aurais prié de faire que « mon sang coulât goutte à goutte, et que mes membres fussent coupés « l'un après l'autre, afin de prolonger mes tourments et d'enrichir ma « couronne. » Cette réponse fit une impression étonnante sur ses ennemis.

Une pauvre femme, infectée de l'hérésie des albigeois, découvrit les abominations de sa secte ; mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait les abandonner, sans se priver des seules ressources qu'elle eût pour vivre. Dominique l'ayant entendue parler de la sorte, en eut l'âme

percée de douleur. Il s'offrit à se vendre en qualité d'esclave, afin de lui procurer de quoi subsister, et de la mettre en état de servir Dieu. Il se serait vendu en effet, si la Providence ne fût venue par une autre voie au secours de cette femme.

Cependant l'armée des croisés approchait. Le saint ne cherchait qu'à écarter le danger qui menaçait un peuple opiniâtre. Lorsqu'il fut parmi les croisés, il remarqua que plusieurs ne s'étaient joints à eux que pour piller; qu'ils se livraient à toutes sortes de désordres; qu'ils ignoraient les premiers mystères de la foi, et qu'ils n'avaient pas la moindre idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme de leur conduite avec autant de zèle qu'il avait travaillé à la conversion des albigeois. Le comte de Montfort l'estimait et l'aimait singulièrement à cause de sa sainteté.



La confusion se mit bientôt parmi les croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi quarante jours. Le général qui s'était vu à la tête de près de deux cent mille hommes, fut presque entièrement abandonné. Il n'avait avec lui que douze cents hommes, lorsqu'il fut attaqué par les ennemis qui étaient au nombre de cent mille, ou même de deux cent mille, selon quelques auteurs. Mais Dominique le rassura en lui promettant la victoire de la part de Dieu. Le comte de Montfort se retira à Muret; puis, ayant fait une sortie vigoureuse le 12 septembre 1213, il mit l'armée ennemie en déroute. Le roi d'Aragon resta sur la place avec seize mille hommes. Cette prédiction est la seule part que le saint ait eue en cette guerre; les historiens originaux l'assurent, et ils sont en cela plus croyables que Baillet et les autres modernes. Le saint ne contribua à la condamnation de qui que ce fût. Les auteurs de sa vie rapportent que par son crédit et ses prières il sauva la vie à un jeune homme condamné au feu, en assurant les juges qu'il devait mourir dans le sein de l'Eglise. La prédiction se vérifia quelques années après. Le jeune homme devint un zélé catholique, et entra même dans l'ordre de Dominique, où il mourut saintement. Enfin, les historiens contemporains s'accordent à dire que le serviteur de Dieu, en attaquant les hérétiques, n'eut recours qu'à la voie de l'instruction, à la douceur, aux pratiques de la pénitence, aux larmes et à la prière.

Il avait tant de zèle pour le salut des âmes, qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa liberté et de sa vie. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques. La grandeur des difficultés ne faisait qu'animer son courage, et semblait lui communiquer une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux, il menait une vie fort au-



stère. Les jours de jeûne, et surtout en carême, du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Il passait, avec son compagnon, une grande partie de la nuit en prières, et ne couchait que sur des planches. Quoiqu'il sût que les albigeois étaient extrêmement irrités contre lui, il n'en continuait pas moins ses missions parmi ces hérétiques. Il s'exposait courageusement aux plus cruels traitements, et à la mort même. Il alla sans crainte à la rencontre d'une troupe de scélérats de la secte des albigeois, qui venaient d'assassiner près de Carcassonne un abbé et un moine de Cîteaux. Mais Dieu fut son protecteur en cette occasion.

Thierri, Étienne de Iasenhac et d'autres auteurs rapportent que le saint, faisant une mission à Castres, fut un jour invité à dîner par l'abbé de Saint-Vincent. Son sermon fini, il resta à prier dans l'église, sans penser aux besoins de son corps, comme cela lui arrivait ordinairement. L'heure du repas venue, l'abbé l'envoya chercher par un clerc. Celui-ci prit la route de l'église, où il savait devoir le trouver plutôt que partout ailleurs. Il l'y trouva effectivement; mais il était ravi en extase, sans mouvement, et élevé de terre de plusieurs coudées. Il le considéra longtemps en cet état, et n'osa s'approcher de sa personne, que lorsqu'étant revenu à lui, il fut descendu doucement à terre.

Ce fut durant ses missions de Languedoc, que Dominique institua la célèbre dévotion du rosaire, qui consiste à réciter quinze fois l'oraison dominicale, et cent cinquante fois la salutation angélique, et qui a pour fin d'honorer les quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère. Il connaissait toute l'excellence de ces prières. L'oraison dominicale contient en abrégé tout ce que nous pouvons demander à Dieu, ou espérer de lui. En la récitant, nous pratiquons ces vertus sublimes par lesquelles nous faisons à Dieu l'hommage de nos cœurs. Par la salutation angélique, nous louons et remercions Dieu des mystères de l'incarnation et de la rédemption, qui sont le principe de tout bien, et ces louanges sont exprimées dans les termes mêmes du Saint-Esprit, qui, quoiqu'adressés à la sainte Vierge, se rapportent bien plus à son Fils, que nous reconnaissons comme l'unique cause de son bonheur et du nôtre. Nous implorons aussi l'intercession de la mère, tant pour le cours que pour la fin de cette vie; et pour exciter efficacement sa compassion, ainsi que celle de son Fils, nous faisons l'aveu de notre misère, en prenant le titre humiliant de pécheurs. Ces deux prières sont tellement disposées dans le rosaire, qu'elles nous rappellent l'histoire de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, qui doivent être l'objet continuel de nos méditations. En louant Dieu de chaque mystère, nous demandons en même

temps les grâces qui sont nécessaires et à nous et au prochain. Parmi les albigeois, les uns ignoraient, et les autres blasphémaient les mystères qui sont le fondement de la religion. Ces maux affligeaient vivement Dominique. Ce fut pour y remédier, qu'il enseigna à honorer les mystères par une méthode facile et appropriée à toutes sortes de personnes. Les plus éclairées y trouvent le moyen de s'élever à la plus sublime contemplation, et de produire des actes des vertus les plus héroïques. Le saint établit depuis la même méthode à Bologne, et en d'autres lieux.

Nous avons observé qu'il avait fondé à Prouille un monastère de religieuses. Il établit ensuite un autre institut sous le nom de *Tiers-Ordre*. Il y fit garder la plus exacte régularité, sans prescrire cependant d'austérités extraordinaires. Des femmes qui professaient cet institut, les unes vivaient dans des monastères, et étaient véritablement religieuses; d'autres vivaient dans leurs propres maisons, s'appliquant à sanctifier ses devoirs de la vie civile par certains exercices réglés. Elles consacraient aussi une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, surtout à servir les pauvres dans les prisons et les hôpitaux.

Dominique portait toujours l'habit des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont il suivait la règle. Mais il se sentait un désir ardent d'exciter l'esprit apostolique dans les ministres des autels, dont les scandales autorisaient la corruption parmi le peuple, et avaient servi de prétexte à la naissance de l'hérésie. Il savait bien que cet esprit était fondé sur le mépris du monde, et sur un parfait détachement des biens créés; mais il voyait en même temps que le clergé violait sans scrupules les engagements les plus sacrés. Il pensa que le plus sûr moyen de réussir était d'instituer un ordre d'hommes religieux, qui joignissent les exercices de la retraite et de la contemplation à l'étude des sciences ecclésiastiques, afin qu'ils pussent s'appliquer aux fonctions de la vie pastorale, et surtout à la prédication. Il leur prescrivit des jeûnes rigoureux, une abstinence perpétuelle de la viande, et la plus exacte pauvreté; il ne défendit pourtant pas aux maisons d'avoir quelques biens, pourvu qu'ils fussent possédés en commun. Son principal but était de multiplier par là dans l'Église les prédicateurs zélés, qui par leurs discours et leurs exemples fussent en état de répandre la lumière de la foi, d'allumer le feu de la divine charité, et d'aider aux pasteurs à guérir les plaies que le vice et l'hérésie avaient faites à leur troupeau.

Il pria longtemps pour connaître la volonté de Dieu sur son projet. Il le communiqua aux évêques de Languedoc et de Provence, qui tous y applaudirent, et le pressèrent de le mettre en exécution. On le jugeait



digne d'être le père des prédicateurs, lui qui en était le parfait modèle. Seize des missionnaires qui travaillaient avec lui entrèrent dans ses vues; et l'un d'eux, nommé Pierre Cellani, donna quelques maisons qu'il avait à Toulouse. L'ordre naissant s'y forma en 1215, sous la protection de l'évêque.

Dominique, ne pouvant donner de consistance à son institut sans l'agrément du pape, fût obligé de faire le voyage de Rome. Il y accompagna Foulques, évêque de Toulouse, qui allait au quatrième concile de Latran. Innocent III, qui gouvernait l'Église depuis dix-huit ans, le reçut avec de grandes marques d'affection. Il avait souvent entendu parler de son éminente sainteté, et de son zèle pour annoncer la parole de Dieu. Le pape ne pouvait que louer le dessein de Dominique. Thierri d'Orviète et Vincent de Beauvais rapportent cependant qu'il fit d'abord quelque difficulté d'approuver le nouvel institut. Mais le bienheureux Jourdain et le père Humbert assurent qu'il lui ordonna d'en dresser les constitutions, pour qu'il pût les examiner.

Dominique assista au quatrième concile de Latran, qui, quoique fort nombreux, ne dura que trois semaines. On y condamna les erreurs des albigeois et des autres hérétiques; on y fit divers canons pour la réformation des mœurs, et l'on y forma le projet d'une croisade pour reconquérir la terre sainte, dont les infidèles venaient de s'emparer pour la seconde fois. Le concile, composé de quatre cent douze évêques, et de près de huit cents, tant abbés que prieurs et députés des prélats absents, finit sur la fin de novembre 1215. Saint Dominique arriva à Toulouse au commencement de l'année suivante.

Ayant consulté seize de ses compagnons, dont huit étaient Français, sept Espagnols et un Anglais, il choisit la règle de saint Augustin, qui s'était lui-même distingué par son zèle pour la prédication; il y joignit quelques observances tirées de celle des prémontrés, avec certaines constitutions particulières. Sur ces entrefaites, mourut le pape Innocent III. Sa mort arriva le 16 juillet 1216. Honorius III lui succéda. Dominique se vit obligé de faire un second voyage à Rome. Avant de partir, il acheva son couvent de Toulouse, et l'évêque de cette ville lui donna l'église de Saint-Romain. Celui de Fermo en Italie lui fit présent de l'église de Saint-Thomas, et voulut avoir chez lui une maison de son ordre.

Le serviteur de Dieu arriva à Rome avec une copie de sa règle, au mois de septembre de l'année 1216. Honorius approuva le nouvel ordre, et en confirma les constitutions par deux bulles, datées l'une et l'autre du 26 décembre de la même année. Il retint Dominique plusieurs mois

à Rome, et le chargea de prêcher dans cette ville. Le saint s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès et d'applaudissement. Il représenta au pape qu'il y aurait un moyen facile de pourvoir à l'instruction des personnes de sa cour, et que ce moyen serait d'avoir dans son palais un maître pour les études relatives à la religion. Honorius entra dans ses vues, et créa l'office de *maître du sacré palais*. Celui qui occupe cette place est comme le théologien domestique du pape; il assiste à tous les consistoires, tant publics que particuliers; il confère le degré de docteur; il approuve les thèses et les livres; il nomme les prédicateurs du pape. S'il est absent, il a droit de déléguer quelqu'un pour le remplacer. Honorius obligea Dominique à se charger de cet emploi, qui depuis a toujours été confié à un religieux dominicain.

Le saint étant à Rome dicta des commentaires sur les épîtres de saint Paul, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais auxquels les auteurs contemporains donnent de grands éloges. Il avait appris de saint Chrysostome, que les écrits de cet apôtre sont un trésor inépuisable d'instruction pour un prédicateur qui les lit et les médite avec assiduité. Il les recommandait donc fortement à ses religieux, et en portait toujours un exemplaire avec lui.

Ayant obtenu du pape la permission de retourner à Toulouse au mois de mai, il s'y appliqua à former ses religieux à la pratique des maximes de la vie intérieure, et à leur faire acquérir les qualités propres à devenir d'excellents prédicateurs. Après les avoir exhortés à l'étude de la religion, il leur recommanda de se rappeler qu'ils devaient d'abord travailler à leur propre sanctification, et se souvenir qu'ils étaient les successeurs des apôtres dans l'établissement du royaume de Jésus-Christ. Il leur donna des instructions salutaires sur l'humilité, sur le mépris d'eux-mêmes, sur la nécessité de mettre en Dieu seul leur confiance. Il ajouta que cette confiance les rendrait invincibles au milieu de toutes les épreuves, et qu'elle les soutiendrait dans cette guerre où ils allaient s'engager contre le monde et les puissances de l'enfer.

Pour rendre son ordre plus utile, il envoya un certain nombre de ses disciples en Espagne et en Portugal. Ceux qui furent envoyés à Paris, parmi lesquels était Manez de Gusman, eurent pour supérieur le père Matthieu. La réputation extraordinaire dont jouissaient les nouveaux religieux, connus sous le nom de *frères-prêcheurs*, attira dans leur ordre plusieurs savants docteurs, et des hommes du mérite le plus distingué. Bientôt ils eurent des établissements à Lyon, à Montpellier, à Bayonne, et dans plusieurs autres villes de France.



Saint Dominique retourna à Rome en 1217. Le pape lui donna l'église de Saint-Sixte, et l'invita à fonder dans cette ville un couvent de son ordre. Le saint, par l'ordre d'Honorius, enseigna la théologie dans le palais et dans Rome. Il prêcha dans l'église de Saint-Pierre, et il le fit avec tant d'éloquence et de zèle, qu'il y avait à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Son ministère fut honoré de plusieurs miracles éclatants, et on le surnomma le thaumaturge de son siècle.

En 1218, il quitta Rome pour aller en Languedoc. De là il passa en Espagne, et y fonda deux couvents, l'un à Ségovie, et l'autre à Madrid. Au mois d'avril de l'année suivante, il revint à Toulouse, d'où il se rendit à Paris. Il paraît, par les anciens historiens de sa vie, que c'était pour la première fois qu'il venait en cette dernière ville. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'il convertit un grand nombre de pécheurs par ses instructions, tant publiques que particulières. Il reçut aussi dans son ordre plusieurs personnes distinguées. Alexandre II, roi d'Écosse, se trouvait alors à Paris. Il était venu en France pour voir la reine Blanche, mère de saint Louis. Il conçut une grande estime pour le saint fondateur, et lui fit promettre qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Écosse. Dominique régla sagement tout ce qui concernait le couvent qu'il avait fondé dans la rue Saint-Jacques, et qui a fait donner le nom de *jacobins* à la plupart des dominicains de France. Après quoi, il quitta Paris pour retourner en Italie.

Toujours occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'accroissement de son ordre, il fonda des couvents à Avignon, à Asti et à Bergame. Il arriva à Bologne sur la fin de l'été de l'an 1219. Cette ville fut toujours depuis le lieu de sa résidence ordinaire; il n'en sortit plus que pour faire quelques voyages à Rome, à Florence, et dans d'autres villes où sa présence était nécessaire. Le curé de Saint-Nicolas de Bologne lui donna son église, du consentement de l'évêque, et le pria de le recevoir dans son ordre, en quoi il fut imité par plusieurs tant archidiacres que docteurs et professeurs d'un mérite distingué.

En 1220, Dominique alla voir à Viterbe le pape Honorius III. Étant à Rome, il vit saint François chez le cardinal Hugolin, qui était l'ami commun de l'un et de l'autre. Ce cardinal, ayant depuis succédé à Honorius, sous le nom de Grégoire IX, tira de l'ordre des dominicains trente-trois évêques, un patriarche d'Antioche, et huit légats. Le saint n'avait eu jusque-là que le titre de supérieur : mais Honorius lui fit prendre celui de général. Étant retourné à Bologne, il y tint, à la Pentecôte de la même année 1220, un chapitre auquel assistèrent tous les supérieurs de son ordre.

Il prêchait dans tous les lieux où il était obligé d'aller, et même sur la route. Le succès qui accompagnait ses prédications ne pouvait être que le fruit d'une prière continuelle, animée par la plus ardente charité. Souvent il passait une grande partie des nuits dans les églises, prosterné au pied des autels. Quoiqu'il fût le premier supérieur de son ordre, il ne se distinguait de ses religieux que par son humilité et sa mortification.

Malgré les fatigues incroyables de sa vie apostolique, il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses austérités. Il saisissait avec joie toutes les occasions de souffrir qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Il gardait la plus exacte pauvreté pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur. Il prenait même de sages précautions pour exclure les riches de son ordre, ou du moins pour empêcher qu'ils n'y portassent atteinte à l'esprit de pauvreté. On voulut inutilement lui faire de grandes donations, il refusa toujours de les accepter. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels, et qui empêche le fruit de leurs travaux. Pour l'écarter de son ordre, il retrancha toutes les superfluités, et accoutuma ses religieux à n'être point inquiets pour le lendemain, en faisant donner aux pauvres sans délai tout ce qu'on avait pu épargner.

Son humilité ne le cédait en rien à ses autres vertus. Lorsqu'il était sur le point d'entrer dans quelque ville, il priait Dieu de ne pas permettre qu'un pécheur tel que lui attirât sur le peuple la vengeance céleste. Il se regardait comme le serviteur de ses religieux, et désirait porter, autant qu'il était en lui, les fardeaux de chacun d'eux. S'il était obligé de rendre compte de ses actions, il le faisait avec tant de modestie, qu'on voyait bien qu'il ne parlait de lui qu'avec beaucoup de répugnance. Il donnait des louanges au zèle et à la charité des évêques et des magistrats, ainsi qu'à la dévotion et à la piété du peuple : mais il ne disait rien de ce qui était proprement son ouvrage. Jamais il ne parlait de sa naissance, ni du succès de ses travaux, ni de ses entreprises, ni de tout ce qui pouvait contribuer à sa gloire devant les hommes. Il s'attachait particulièrement à cacher les aumônes qu'il faisait aux pauvres, et les grâces qu'il recevait de Dieu. Quelquefois cependant, pour montrer l'excès de la miséricorde divine à son égard, il ouvrit son cœur à ses intimes amis. Ce fut ainsi que conversant un jour avec un prieur de l'ordre de Cîteaux, qui fut depuis évêque d'Alatri, il lui dit que ses prières avaient toujours été exaucées. « Pourquoi donc, répli- « qua le prieur, ne demandez-vous pas à Dieu qu'il inspire à maître

« Conrard le dessein d'entrer dans votre ordre? » Ce Conrard, Allemand de naissance, était docteur et professeur en droit; il jouissait de la plus haute réputation, et se sentait beaucoup de répugnance pour un semblable état. Le saint ayant passé la nuit en prières dans l'église, le docteur vint le lendemain matin se jeter à ses pieds pour lui demander l'habit. Agrégé au nouvel ordre, il en devint l'ornement par sa science et par la sainteté de sa vie. Constantin, évêque d'Orviète, assure qu'il apprit ce fait du prieur même de Cîteaux, qui était alors évêque d'Alatri.

Saint Dominique ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles et des pécheurs. Rien ne lui eût été plus agréable que d'aller annoncer l'Évangile aux nations barbares, et de verser son sang pour Jésus-Christ, si la volonté du ciel ne l'eût retenu au milieu de ses frères. On ne doit point être étonné qu'étant animé de ces sentiments, il ait fait du ministère de la parole la fin principale de son institut. Il désirait que tous ses religieux s'y appliquassent, chacun selon sa capacité, et que ceux qui avaient un talent décidé pour la prédication, ne cessassent jamais de l'exercer, que dans le temps où ils vivaient en retraite, pour s'examiner eux-mêmes devant Dieu. Plus cette fonction est importante, plus il prenait de soin pour y préparer ses religieux par la pratique de toutes les vertus. Sa maxime était qu'on est maître du monde en gouvernant ses passions; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave; *qu'il vaut mieux être le marteau que l'enclume.* Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis « servi, répondit-il, est celui la charité. »

Quoique naturellement doux et plein de condescendance pour le prochain, il était inflexible dans le maintien de la discipline qu'il avait établie parmi ses religieux. Saint François d'Assise, étant venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence avec laquelle le couvent de ses disciples était bâti, qu'il alla loger dans celui des dominicains, où tout respirait la pauvreté. Il y passa quelques jours pour jouir des entretiens du saint fondateur.

Les missions fréquentes que faisait Dominique ne l'empêchèrent pas de fonder des maisons de son ordre à Bergame, à Bresce, à Faenza et à Viterbe. Il visitait aussi de temps en temps celles qu'il avait précédemment fondées. Il envoya quelques-uns de ses religieux dans les royaumes de Maroc, de Portugal, de Suède, de Norwége et d'Irlande. Treize

d'entre eux, qui avaient Gilbert à leur tête, passèrent en Angleterre, et firent bâtir des couvents à Cantorbéry, à Londres et à Oxford.

En 1221, le saint patriarche tint à Bologne le second chapitre général de son ordre, qu'il divisa en huit provinces. Il envoya aussi quelques-uns de ses disciples en différents pays, et notamment dans la Hongrie, la Grèce et la Palestine. L'un d'entre eux, nommé le père Paul de Hongrie, fonda les couvents de Gever et de Vesprin dans la basse Hongrie, et convertit un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transilvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie. Ayant laissé à d'autres ouvriers le soin des églises qu'il venait de fonder, il alla prêcher l'Évangile aux habitants de la Cumanie qui étaient plongés dans les ténèbres de la barbarie. On compta parmi ceux qu'il baptisa, un duc nommé Brut, et Bernborch l'un des principaux princes du pays. Ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie, et père de sainte Élisabeth. Le zélé missionnaire souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre, qui travaillaient dans les mêmes contrées. Les uns furent brûlés, et les autres décapités; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lances. Leur martyre arriva en 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans le pays où ils faisaient leurs missions. Ces barbares dans une seconde irruption, arrivée en 1260, massacrèrent à Sandomir, en Pologne, le bienheureux Sadoc et quarante-neuf religieux du même ordre. Ils sont honorés d'un culte public dans l'église le 2 juin.

Saint Dominique prévit l'heure de sa mort longtemps avant qu'elle arrivât. Ayant été de Bologne à Milan, il dit à un de ses religieux dans cette dernière ville : « Vous me voyez présentement en bonne santé, « mais je sortirai de ce monde avant la fête de l'assomption de la sainte « Vierge. » Il retourna à Bologne, et fut pris d'une fièvre violente qui, dès son commencement, parut être mortelle. Cela ne l'empêcha point d'aller à l'office de la nuit : mais il fallut après matines qu'il se retirât dans sa chambre. Sa maladie ne lui ôta rien de sa tranquillité ordinaire. Quand il se sentit près de sa fin, il fit assembler ses religieux; et dans un discours qu'il appela son dernier testament, il les exhorta tous à la pratique de l'humilité et de la pauvreté, à servir Dieu avec ferveur et surtout à veiller sur eux-mêmes, pour se garantir des piéges de l'esprit impur. Voyant couler leurs larmes, il leur promit de ne jamais les oublier lorsqu'il serait devant Dieu. Ayant reçu les derniers sacrements, il continua de prier en secret jusqu'au moment où il expira. Ce fut le 6 août de l'année 1221, qu'il rendit son âme au Seigneur. Il était âgé de cinquante et un ans. Le cardinal Hugolin n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il

se rendit à Bologne; il fit la cérémonie de ses funérailles, et composa son épitaphe. Il s'opéra par son intercession un grand nombre de miracles, dont la vérité fut attestée par des témoins oculaires, et dont on trouve l'histoire dans le recueil des Bollandistes. Douze ans après sa mort, son corps fut levé de terre, et solennellement transporté dans l'église par l'ordre du pape Grégoire IX. On l'a depuis renfermé dans un mausolée que les connaisseurs admirent, ainsi que l'église, pour la beauté, la richesse et le goût des ornements. Saint Dominique fut canonisé par Grégoire IX en 1234.

SAINTS MEMMIE, ÉLAPHE ET LUDMIER, ET SAINTE POME.

5 AOUT.

Saint Memmius, vulgairement appelé *saint Menge* et *saint Memmie*, était Romain de naissance. Ayant été envoyé dans les Gaules, il prêcha l'Evangile à Châlons-sur-Marne. Ses discours et ses miracles opérèrent un grand nombre de conversions. Il forma, des infidèles qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, une église dont il fut le premier pasteur. On met sa mort sur la fin du troisième siècle. Il fut enterré près de la ville de Châlons, et on bâtit quelque temps après une église sur son tombeau. Donatien et Domitien furent ses successeurs immédiats. Après avoir travaillé l'un et l'autre avec beaucoup de zèle à confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi et à étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ, ils s'endormirent dans le Seigneur, et furent enterrés dans le même endroit que le saint apôtre Memmie.

Vers l'an 674, sous le règne de Dagobert II, on trouva le corps de saint Memmie encore entier. On le laissa dans le coffre de plomb où il était anciennement. En 1318, on renferma ses reliques avec celles de sainte Pome, dans une châsse de vermeil ornée de pierreries, laquelle se garde dans l'église abbatiale des chanoines réguliers de Saint-Augustin, située hors des murs de la ville. En 1624, on vérifia les mêmes reliques, ainsi que celles de saint Donatien et de saint Domitien. Les habitants de Châlons-sur-Marne visitent avec beaucoup de dévotion la châsse de saint Memmie pendant l'octave de sa fête.

Sainte Pome, vierge, était sœur de saint Memmie. On ne sait rien de

sa vie ; mais son culte est aussi ancien que célèbre dans l'église de Châlons-sur-Marne. Sa fête était autrefois marquée au 27 juin dans les calendriers ; on l'honore présentement le 8 août.

On célèbre à Châlons, le 19 du même mois, la fête de saint Elaphe, évêque de cette ville, qui florissait sur la fin du sixième siècle. Ce saint, appelé en latin *Elaphius*, sortait d'une famille noble de Limoges. Ses vertus et son application à l'étude des saintes lettres annoncèrent de bonne heure ce qu'il serait un jour. Ayant été élevé sur le siége épiscopal de Châlons sous le règne de Sigebert, fils de Clotaire, il fut l'imitateur des saints évêques ses prédécesseurs. Il mourut en Espagne, où il avait été envoyé en ambassade. Son corps fut rapporté à Châlons et enterré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, hors des murs de la ville. On le transporta dans l'église de Saint-Pierre, où il est encore.

Saint Elaphe eut pour successeur saint Leudomire, vulgairement appelé *saint Ludmier*, et qu'on honore à Châlons le 3 octobre. Celui-ci, n'étant encore que diacre, souscrivit avec son frère l'acte par lequel ils donnèrent à l'église de Châlons les terres qu'ils possédaient dans le voisinage de Limoges. La charité et l'amour de la chasteté furent les vertus qui éclatèrent en lui d'une manière particulière. Il mourut vers l'an 626, et fut enterré auprès de son frère. Ses reliques, qu'on transféra depuis dans l'église abbatiale, dédiée sous le nom de tous les Saints, s'y gardent encore avec respect.

SAINT SIXTE,

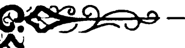
PAPE ET MARTYR.

6 AOUT.

Saint Sixte, Grec de naissance, fut diacre de l'église romaine sous le pape saint Etienne, auquel il succéda en 257. Saint Cyprien donne à saint Sixte les titres d'évêque, *amateur de la paix et excellant en toutes sortes de vertus*. Quelques auteurs donnent huit ans de durée à son pontificat ; mais il est certain, par toutes les circonstances de son histoire, qu'il ne siégea qu'un an.

Saint Cyprien dit que saint Sixte souffrit dans un cimetière. C'est que dans les temps de persécution les chrétiens se retiraient dans les cimetières, ou caves souterraines, pour célébrer les divins mystères. Ils s'y





assemblèrent malgré l'édit de Valérien qui le leur défendait, et y furent découverts. Il paraît que Quartus, compagnon du martyre de saint Sixte, était prêtre ou diacre, autrement on ne l'aurait pas condamné sur-le-champ ; on aurait d'abord employé les tourments pour l'obliger à sacrifier. Il y a des auteurs qui prétendent qu'il y a une faute de copiste dans le passage de saint Cyprien que nous avons rapporté, et qu'il faut lire que saint Xyste ou Sixte souffrit, non avec *Quartus*, mais avec quatre diacres : ils se fondent sur ce que dans ce temps-là les diacres Prétextat, Félissime, Agapit et Laurent souffrirent à Rome, les trois premiers avec leur évêque, et le quatrième après lui. Laurent était archidiacre de saint Sixte, et, le voyant conduire au supplice, il témoigna beaucoup de douleur de ce qu'il n'avait pas l'avantage de le suivre. Sixte lui dit qu'il le suivrait dans trois jours, et que son triomphe serait plus glorieux que le sien ; il ajouta que, pour lui, il avait été épargné à cause de son grand âge. Ceux qui ont avancé que saint Sixte avait souffert le supplice de la croix se sont trompés. On voit par le calendrier de Libère qu'il fut décapité dans le cimetière de Calixte, et l'expression dont se sert saint Cyprien ne désigne point un autre genre de mort.

SAINTS JUST ET PASTEUR,

MARTYRS EN ESPAGNE.

Just et Pasteur étaient frères. On les vit, dans l'âge le plus tendre, triompher de la rage et de la puissance de Dacien, armée de tous les instruments de cruauté. Ce Dacien était gouverneur d'Espagne sous les empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, et il avait déjà trempé ses mains dans le sang d'une multitude innombrable de chrétiens.

Etant arrivé à Complute, que l'on nomme aujourd'hui Alcala de Henarès, pour y découvrir les serviteurs du vrai Dieu, il fit lire dans la place publique les édits portés contre eux, et condamna aux plus cruelles tortures tous ceux qui lui furent dénoncés. Just et Pasteur, dont l'un avait treize ans et l'autre sept, fréquentaient les écoles où l'on enseignait les premiers éléments des sciences : ils n'eurent pas plus tôt appris qu'on tourmentait les généreux soldats de Jésus-Christ, qu'ils se sentirent embrasés d'un désir ardent de partager leurs triomphes. Ils quittèrent leurs livres, et coururent dans la place, où le gouverneur interrogeait les confesseurs.



Ayant été reconnus pour chrétiens, on les arrêta et on les conduisit devant Dacien. Celui-ci, honteux de se voir bravé par des enfants, affecta de les mépriser; il ordonna cependant de les fouetter, dans l'espérance que ce châtiment suffirait pour vaincre leur courage. L'ordre fut exécuté de la manière la plus barbare. Mais celui qui sait rendre éloquentes les langues des enfants pour le louer leur fit mépriser tous les efforts du monde et de l'enfer. Just et Pasteur s'encourageaient, et s'exhortaient mutuellement à souffrir pour Jésus-Christ; les spectateurs ne pouvaient se lasser d'admirer leur modeste constance, leur patience et leur tranquillité dans les tourments.

Le juge, informé qu'ils étaient inébranlables dans la profession de leur foi, les condamna, pour couvrir sa honte, à être décapités. On exécuta la sentence dans un champ situé auprès de la ville. Les chrétiens les enterrèrent à l'endroit même qui avait été sanctifié par leur sang, et l'on y bâtit depuis une chapelle. Leur martyre arriva en 304. Leurs reliques se gardent dans des châsses placées sous le grand autel d'une église collégiale de la ville d'Alcala, dont ils sont patrons titulaires. Il n'y a cependant plus qu'une petite portion de celles de saint Just, le reste ayant été transféré à l'abbaye de Malmedy, au diocèse de Cologne.

SAINT GAETAN DE THIENNE,

INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS DITS THÉATINS.

7 AOUT.

Gaetan, fils de Gaspar, seigneur de Thienne, et de Marie Porta, tous deux de familles distinguées par la noblesse et par la piété, naquit en 1480, à Vicence, en Lombardie. Il ne fut pas plus tôt né, que sa mère le mit sous la protection de la sainte Vierge. Quand elle le vit capable d'instruction, elle lui enseigna la pratique des vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Le fils fut si docile aux leçons de sa mère, que dans son enfance même on le surnommait *le saint*. Il aimait singulièrement la prière, et son recueillement était continuel. Aucun discours ne l'intéressait, s'il ne contribuait à élever son âme vers Dieu. On admirait en lui une tendre charité pour tous les hommes, et en particulier pour les pauvres et les malheureux.

Mais, quelque temps qu'il donnât chaque jour à ses pratiques de piété,



il n'en avait pas moins d'ardeur pour l'étude; seulement il la sanctifiait par les exercices de la religion. Il fit de grands progrès dans la théologie, ainsi que dans le droit civil et canonique. Il prit même le degré de docteur dans cette dernière faculté. Pour se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, il embrassa l'état ecclésiastique, et fit bâtir à ses frais une chapelle à Rampazzo, afin de faciliter, à ceux qui étaient éloignés de la paroisse, les moyens de s'instruire et de servir Dieu.

Cette bonne œuvre achevée, il se rendit à Rome dans l'espérance d'y mener une vie obscure et cachée, ce qu'il n'avait pu faire au milieu de ses compatriotes. Mais il fut découvert, malgré les précautions de son humilité, et le pape Jules II l'obligea d'exercer l'office de protonotaire apostolique. Il ne perdit rien de son recueillement, et sut se faire une solitude intérieure à la cour du souverain pontife. Le désir de croître dans la perfection lui inspira le dessein d'entrer dans la confrérie dite *de l'Amour divin*. C'était une association de personnes pieuses qui, par certains exercices, travaillaient de tout leur pouvoir à procurer la gloire de Dieu.

Après la mort de Jules II, Gaëtan quitta la place de protonotaire apostolique, et retourna à Vicence. Il s'y associa à la confrérie de *Saint-Jérôme*, qui avait été instituée sur le plan de celle de *l'Amour divin*, mais qui n'était composée que de personnes de basse extraction. Autant cette circonstance lui causait de joie, autant elle fit de peine aux amis qu'il avait dans le monde, et qui, jugeant des choses d'après leurs préjugés, l'accusaient hautement de déshonorer sa famille. Loin de changer de résolution, il se dévoua tout entier aux plus humiliantes pratiques de la charité.

Le père Jean de Crema, dominicain, son confesseur, homme recommandable par sa prudence, son savoir et sa piété, lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il partit sans délai pour cette ville. Il se logea dans l'hôpital qu'on venait de faire bâtir, et s'y consacra au service des malades, comme il avait fait dans sa patrie. Il se montra si zélé pour cette maison, qu'il en est regardé comme le principal fondateur.

Quelque temps après il quitta Venise pour aller à Rome, toujours par l'avis de son confesseur. Son but était de s'agréger de nouveau à la confrérie *de l'Amour divin*. Il y avait parmi les principaux membres de cette association plusieurs personnes qui joignaient une rare prudence et un savoir profond à une piété extraordinaire. Gaëtan conféra avec ces personnes sur les moyens les plus efficaces de réformer les mœurs des chrétiens. Il était pénétré de douleur, lorsqu'il considérait que notre

sainte religion était si peu connue et si mal observée par ceux qui en faisaient profession. Tous convinrent que cette réforme ne deviendrait possible qu'autant que l'on commencerait par faire revivre dans le clergé cet esprit et ce zèle dont furent animés ceux qui, les premiers, annoncèrent l'Évangile.

Pour rappeler au clergé la nature de cet esprit et les obligations qu'il impose, ils résolurent d'instituer un ordre de clers réguliers qui, dans leur manière de vivre, se proposeraient les apôtres pour modèles. Les premiers auteurs de ce dessein furent saint Gaëtan et Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate.

Tout étant disposé, les serviteurs de Dieu dressèrent le plan de leur institut, qu'ils présentèrent au pape. Le nouvel ordre fut approuvé par Clément VII en 1524. Caraffe en fut fait premier supérieur, et comme il portait toujours le titre d'archevêque de Théate, les clercs réguliers, dont il était supérieur, reçurent le nom de *théatins*.

Les fins principales que se proposèrent les théatins furent d'instruire le peuple, d'assister les malades, de combattre les erreurs dans la foi, de rétablir parmi les laïques l'usage saint et fréquent des sacrements, de faire revivre dans le clergé l'esprit de désintéressement, de régularité et de ferveur, l'amour de l'étude de la religion, le respect pour les choses saintes, et surtout pour ce qui a rapport aux sacrements et aux cérémonies du culte divin.

On s'aperçut bientôt, à Rome et dans toute l'Italie, des heureux effets produits par le zèle de Gaëtan et de ses associés. L'odeur de sainteté que répandait leur vie multipliait tous les jours le nombre de leurs coopérateurs. Ils demeurèrent d'abord à Rome dans une maison qui appartenait à Boniface de Colle: étant devenue trop petite, ils en prirent une plus grande à Monte-Pincio. L'année suivante ils virent leur ordre en danger de périr, lorsqu'à peine il venait de naître.

L'armée de Charles-Quint, commandée par le connétable de Bourbon, qui avait quitté la France pour s'attacher à l'empereur, vint du Milanais former le siége de la ville de Rome, qui fut prise d'assaut le 6 mai 1527. Le connétable, après avoir commis toutes sortes de cruautés, reçut un coup de feu qui lui ôta la vie. Aussitôt Philibert de Châlons, prince d'Orange, le remplaça dans le commandement de l'armée, qui était en grande partie composée de luthériens et d'ennemis du saint-siége. Le pape et les cardinaux se retirèrent au château de Saint-Ange. Les soldats vainqueurs pillèrent la ville, et y commirent plus de cruautés que n'avaient fait les Goths mille ans auparavant. La maison des théatins fut



presqu'entièrement démolie. Un soldat qui avait connu saint Gaëtan à Vicence, s'imaginant qu'il possédait des richesses, le représenta comme tel à son officier. On arrêta sur-le-champ le serviteur de Dieu, et on lui fit souffrir mille tortures et mille indignités, pour l'obliger à livrer un trésor qu'il n'avait pas. A la fin, cependant, on le mit en liberté, mais extrêmement faible, et tout meurtri des coups qu'il avait reçus. Il sortit de Rome avec ses compagnons. Ils n'emportèrent tous que leurs bréviaires et les habits qui les couvraient.

S'étant retirés à Venise, ils y furent reçus avec empressement, et s'établirent dans le couvent de Saint-Nicolas-Tolentin. On élut Gaëtan supérieur de cette maison. Sa sainteté, son zèle à procurer la gloire de Dieu, son application à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de ferveur et le mépris du monde, firent universellement estimer son ordre. Cette estime s'accrut encore par la charité dont il parut animé durant la peste qui affligea Venise, et durant la famine qui fut la suite de ce fléau.

Caraffe, son digne coopérateur, se distinguait aussi par son zèle, sa prudence et ses autres vertus. Paul III, successeur de Clément VII, le créa cardinal en 1534. On l'élut pape après la mort de Marcel II, arrivée en 1555, et il occupa la chaire de saint Pierre jusqu'en 1559, qu'il mourut. Il y avait déjà quelques années que Gaëtan était allé dans le ciel recevoir la récompense de ses travaux.

Saint Gaëtan fut béatifié en 1629, et canonisé en 1671 ; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul, à Naples.

Réflexions.

L'exemple de ce saint nous retrace les maximes de ce parfait détachement, recommandé par l'Evangile. Il enseignait à ses disciples qu'un soin excessif pour les biens du monde est un mal dangereux et infiniment préjudiciable aux vertus chrétiennes; il les exhortait fortement à combattre cet ennemi, sur lequel il avait lui-même remporté une entière victoire. Il savait que l'attache aux biens de la terre endurcit le cœur contre les impressions de la charité, et qu'elle corrompt la véritable idée que l'on doit se former des choses spirituelles. Mais si ce parfait désintéressement est nécessaire à tous les chrétiens, il l'est bien plus aux ministres des autels, et il a toujours formé le caractère distinctif des saints pasteurs. Qu'il est rare aujourd'hui ! Ne voit-on pas le vice opposé régner dans le sanctuaire même? En vain a-t-on voulu souvent arrêter



le cours du mal : tous les remèdes deviennent inutiles pour ceux qui s'opposent à leur guérison.

SAINT VICTRICE,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

On ignore le lieu de la naissance de saint Victrice. Saint Paulin, qui vivait dans le même temps, dit seulement qu'il était de quelqu'une des extrémités de l'empire romain. Il naquit sous le règne de Constantin le Grand, et porta les armes dans sa jeunesse. Il eut le bonheur de connaître Jésus-Christ, et il est assez vraisemblable que l'on doit mettre sa conversion dans le temps où Julien l'Apostat entreprit de rétablir le paganisme dans ses armées.

Victrice employa le moyen suivant pour mettre sa vertu à couvert des dangers auxquels elle était exposée. Un jour que toutes les troupes étaient assemblées, il s'avança au milieu du camp, et déposa son habit militaire avec ses armes aux pieds d'un tribun, en lui disant qu'il ne pensait plus qu'à se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun, qui était idolâtre, ordonna qu'il fût fouetté. Ayant été conduit en prison, on le coucha nu sur de petites pierres aiguës. Ce nouveau genre de torture ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa constance. Rien ne pouvant l'ébranler, il fut présenté au comte ou général de l'armée, qui le condamna à être décapité.

Soutenu par les consolations que Dieu versait dans son âme, il marcha courageusement au lieu du supplice. Celui qui devait faire l'exécution l'insultait en le conduisant, et affectait de marquer avec la main l'endroit de son cou qu'il projetait de frapper. Mais il fut puni de son insolence, en perdant la vue sur-le-champ. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le geôlier avait lié le saint si étroitement, que les chaînes étaient entrées dans la chair. Victrice pria les soldats de le desserrer tant soit peu. N'ayant pu obtenir ce qu'il demandait, il implora le secours de Jésus-Christ, et aussitôt les chaînes lui tombèrent des mains. Personne n'osa lier de nouveau celui auquel Dieu avait rendu la liberté. Les gardes étonnés coururent annoncer au comte ce qui venait d'arriver. Celui-ci, frappé du récit du double miracle, fit son rapport au prince, devint le défenseur de celui qu'il avait condamné et lui obtint la vie avec la liberté.



On ne sait où saint Victrice se retira après sa conversion. Mais la suite de sa vie est une preuve éclatante de la ferveur avec laquelle il s'était préparé aux travaux apostoliques. Nous apprenons de saint Paulin qu'il alla porter le flambeau de la foi dans la contrée de la Gaule Belgique, habitée par les Morins et les Nerviens, laquelle fait maintenant partie de la Picardie, du Hainaut et de la Flandre. Les progrès de l'Évangile y avaient été jusque-là peu considérables. Mais Victrice n'y eut pas plus tôt paru, que le nom de Jésus-Christ retentit de toutes parts, et il n'y eut presque personne qui ne se rangeât sous son empire. On bâtit des églises, on forma des monastères; les villes, les campagnes, les îles, les forêts se peuplèrent de saints : en un mot, les idoles tombèrent, et Jésus-Christ régna.

Les uns prétendent que saint Victrice fit cette mission avant d'occuper le siége de Rouen, les autres soutiennent le contraire. Le premier sentiment nous paraît le plus probable. Peut-être que le saint était alors évêque régionnaire. Il fut, au rapport de saint Paulin, élevé à l'épiscopat par le siége apostolique.

Il eut une liaison fort intime avec saint Martin de Tours. Il se trouva avec lui à Vienne sur le Rhône, lorsque saint Paulin vint le consulter sur le choix de sa retraite, et il était alors pasteur de l'église de Rouen.

Quelques troubles s'étant élevés parmi les évêques de la Grande-Bretagne, Victrice fut appelé pour les apaiser. Il justifia l'idée que l'on avait conçue de lui; il vint à bout par sa patience et sa charité d'y établir le calme et la paix. Ceci arriva quarante ans avant que saint Germain d'Auxerre passât dans le même pays pour confondre les pélagiens.

Victrice était à peine de retour dans son diocèse, qu'il apprit que saint Ambroise et quelques autres évêques lui envoyaient des reliques, et que celui qui les apportait était peu éloigné de Rouen. Il alla au-devant de lui par respect, et, pour les placer décemment, bâtit une église dans sa ville épiscopale. Il en fit la translation avec beaucoup de solennité, lorsque le bâtiment eut été achevé.

On croit que l'église que saint Victrice fit bâtir pour les reliques qu'on lui avait envoyées d'Italie est celle qui porte à Rouen le nom de Saint-Gervais. Elle est à l'endroit où saint Mellon avait été enterré, et il est à présumer qu'on avait précédemment élevé un oratoire sur le tombeau de ce saint.

Saint Victrice vécut encore quelques années sur le siége de Rouen, dont il était le huitième évêque. Il mourut vers l'an 415. Quelques auteurs mettent sa mort deux ans plus tard. Sa fête est marquée au 7 août

dans les martyrologes de France et dans le romain moderne. C'est aussi en ce jour qu'on la célèbre à Rouen.

SAINT HORMISDAS,

MARTYR.

Isdegerde, roi de Perse, renouvela la persécution que Chosroès II avait excitée contre l'Eglise. Il serait difficile, dit Théodoret, de décrire et d'exprimer les raffinements de cruauté qui furent alors inventés contre les disciples de Jésus-Christ. Il y en eut qu'on écorcha tout vivants; les uns ne le furent que par le dos; les autres que par le visage, depuis le front jusqu'au menton. On couvrit le corps de ceux-ci de roseaux fendus en deux, en sorte qu'à l'extérieur ils ressemblaient à des porcs-épics; et quand on avait fortement enfoncé ces roseaux, on ne pouvait plus les retirer qu'en enlevant la peau. On liait à ceux-là les pieds et les mains, et on les jetait ensuite dans des espèces de souterrains, où des rats et d'autres animaux affamés les mangeaient par degrés, sans qu'ils pussent se défendre. De si cruels traitements ne ralentissaient point le zèle des chrétiens; on les voyait en foule courir à la mort, dans l'espérance de se procurer un bonheur éternel.

Après la mort d'Isdegerde, Varanes, son fils, continua la persécution. Hormisdas fut l'une des plus illustres victimes de sa cruauté. C'était un homme d'une des plus anciennes familles de Perse; il avait eu pour père un satrape ou gouverneur de province, issu de la race des Achéménides. Varanes l'envoya chercher, et lui ordonna de renier Jésus-Christ. « En faisant ce que vous exigez de moi, lui dit Hormisdas, j'offenserais Dieu; je deviendrais transgresseur des lois de la justice et « de la charité. Quiconque serait capable de violer la loi suprême du « souverain Seigneur de toutes choses, ne resterait pas longtemps fidèle « à son prince, qui n'est qu'un homme mortel. Si ce dernier crime mérite la plus cruelle de toutes les morts, à quoi ne doit pas s'attendre « celui qui renoncera le Dieu de l'univers! »

Une telle réponse, aussi sage que ferme, fit entrer le roi dans une étrange colère. Il dépouilla Hormisdas des biens et des honneurs dont il jouissait; il lui fit même ôter ses habits, ne lui laissant qu'un petit morceau de toile qui lui ceignait les reins. Après l'avoir réduit en cet état, il le chassa de sa présence, et le condamna à conduire les cha-



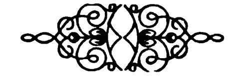
meaux de l'armée. Le saint souffrit avec joie ce barbare traitement. Longtemps après, Varanes, l'ayant aperçu par une fenêtre de son palais, remarqua qu'il était tout brûlé du soleil, et couvert de poussière. Le souvenir de ce qu'il avait été, et de l'état de son père, parut le toucher. Il l'envoya chercher, et lui fit donner une tunique de lin, en lui disant : « Quittez donc enfin votre opiniâtreté, et renoncez au fils du charpen- « tier. » Hormisdas, transporté d'un saint zèle, mit la tunique en pièces, et dit au roi : « Gardez votre présent, puisque vous voulez me le faire « acheter par l'apostasie. » Varanes, furieux de ce discours, ordonna que le saint fût chassé de sa présence. Hormisdas acheva saintement sa course, et il est nommé dans le martyrologe romain.

SAINT ROMAIN,

MARTYR A ROME.

9 AOUT.

Saint Romain était soldat à Rome du temps de saint Laurent. Frappé de la constance et de la joie avec lesquelles ce saint martyr souffrait les tortures inventées par la fureur des bourreaux, il embrassa la religion chrétienne; il s'adressa à saint Laurent lui-même, qui l'instruisit et le baptisa dans sa prison. Ayant déclaré son changement, il fut arrêté et décapité, la veille du martyre de saint Laurent. Ainsi, il reçut la couronne avant son guide et son maître. On l'enterra sur le chemin de Tibur; mais ses reliques furent depuis transférées à Lucques, et elles s'y gardent sous le grand autel de l'église de son nom. Saint Romain est nommé sous ce jour dans l'antiphonaire de saint Grégoire, et dans les martyrologes.







MARTYR.

10 AOUT.

Il y a peu de martyrs dont le nom soit aussi célèbre que celui de saint Laurent. Les plus illustres des Pères latins ont employé leur éloquence à le louer; et toute l'Église se réunit comme en un corps, pour applaudir à son triomphe, et lui payer le tribut de sa vénération.

Les anciens Pères ne parlent ni du lieu de sa naissance, ni de son éducation. La vertu extraordinaire qu'il faisait paraître dans sa jeunesse lui gagna l'affection de saint Sixte, alors archidiacre de Rome; ce saint le prit sous sa protection, voulut être son guide dans l'étude des livres saints, et se chargea du soin de le former à la perfection chrétienne. Ayant été élu pape en 257, il l'ordonna diacre; et sans avoir égard à son âge peu avancé, il l'établit le premier des sept diacres qui étaient attachés au service de l'Eglise romaine. Cette

place supposait un rare mérite. Celui qui l'exerçait avait soin du trésor et des richesses de l'Eglise; il était chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On va voir jusqu'où saint Laurent portait la fidélité et le désintéressement.

L'empereur Valérien, à la persuasion de Macrien, publia en 257 de sanglants édits contre le christianisme. Il se flattait follement de le détruire, ignorant qu'il était l'ouvrage du Très-Haut. Pour dissiper le troupeau, il tourna d'abord ses efforts contre les pasteurs. Il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape saint Sixte II fut arrêté l'année suivante. Tandis qu'on le conduisait au supplice, Laurent son diacre le suivait en pleurant; et s'estimant malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances, il lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où allez-vous, saint « pontife, sans votre diacre? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que « je vous servisse à l'autel. En quoi aï-je eu le malheur de vous déplaire? « M'avez-vous trouvé infidèle à mon devoir? Eprouvez-moi de nouveau « et voyez si vous avez fait choix d'un indigne ministre pour la dispen- « sation du sang du Seigneur. » Ces sentiments étaient l'effet de la sainte envie qu'il portait à son évêque sur le point de recevoir la couronne du martyre. Brûlant d'amour pour Dieu, et enflammé d'un désir ardent d'être avec Jésus-Christ, il méprisait la liberté et la vie, et faisait consister toute sa gloire à souffrir pour le Seigneur. Il regardait le monde comme un vil néant, dont il lui était avantageux de sortir au plus tôt; de là cette douleur de se voir libre, cette soif des souffrances et des tortures. Le saint pape, touché de tendresse et de compassion, le consolait, en lui disant : « Je ne vous abandonne point, mon fils; une épreuve plus « grande et une victoire plus glorieuse vous sont réservées, à vous qui « êtes dans la force et dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis « épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge. Vous me sui- « vrez dans trois jours. » Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'Eglise dont il était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens.

Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, fit une exacte recherche des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains. Il vendit aussi les vases sacrés, et les employa de la même manière.

Le préfet de Rome fut informé des richesses de l'Eglise. S'imaginant que les chrétiens avaient caché de grands trésors, il résolut de s'en em-



parer. Dans cette vue, il envoya chercher Laurent, qui en était le dépositaire. Lorsqu'il fut venu, il lui parla de la sorte, selon saint Prudence : « Vous vous plaignez souvent, vous autres chrétiens, que l'on vous traite « avec rigueur; mais il ne s'agit point de tortures présentement : je me « contente de vous demander avec douceur ce que vous pouvez donner. « Je sais que vos prêtres se servent de vases d'or pour faire des liba- « tions; qu'ils reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que « dans vos sacrifices nocturnes vous allumez des flambeaux de cire, que « soutiennent des chandeliers d'or. Remettez-moi ces trésors que vous « cachez; le prince en a besoin pour réparer ses forces épuisées. On « dit que, conformément à votre doctrine, vous devez rendre à César ce « qui appartient à César : certainement votre Dieu ne bat point monnaie; « il n'a point apporté d'argent dans le monde; il n'y est venu qu'avec « des paroles. Donnez-moi donc votre argent, et contentez vous d'être « riches en paroles. » Laurent répondit tranquillement : « A la vérité « l'Eglise est riche, et l'empereur n'a point de trésors aussi précieux « qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie; je vous demande seu- « lement un peu de temps, pour disposer et mettre tout en ordre. »

Le préfet n'entendit point de quel trésor parlait Laurent. Mais s'imaginant qu'il lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Durant cet intervalle, il parcourut toute la ville, pour chercher les pauvres qui étaient nourris et entretenus aux dépens de l'Eglise. Le troisième jour il en rassembla un grand nombre. Cette troupe composée de vieillards décrépits, d'aveugles, de muets, d'estropiés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges, fut placée devant l'église. Le diacre alla trouver ensuite le préfet, et l'invita à venir voir les trésors dont il lui avait parlé. Mais quel fut l'étonnement de celui-ci quand il n'aperçut qu'une troupe de misérables! Jetant alors sur le saint des regards menaçants, il lui demanda l'explication d'un spectacle si extraordinaire, et le pressa de lui montrer les trésors qu'il lui avait promis. « Quoi donc, répondit Laurent, y a-t-il ici quelque chose qui vous blesse? « L'or que vous désirez avec tant d'ardeur est un vil métal, et la source « ordinaire de toutes sortes de crimes. L'or véritable, c'est la lumière « du ciel dont jouissent ces pauvres, présents à vos yeux. Ils trouvent, « dans leurs infirmités et leurs souffrances qu'ils supportent patiem- « ment, les avantages les plus précieux. Ils ne connaissent point ces « vices et ces passions qui sont des maladies réelles, et qui rendent les « grands du monde si malheureux et si méprisables. Vous voyez, dans « la personne de ces pauvres, les trésors que je vous ai promis de vous

« montrer. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses, ces veuves et « ces vierges consacrées à Dieu. L'Eglise, dont elles sont la couronne, « devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a « point d'autres richesses ; vous pouvez vous en servir pour l'avantage « de Rome, celui de l'empereur, et le vôtre. » Ainsi il l'exhortait à racheter ses péchés par une sincère pénitence et par l'aumône, il lui faisait en même temps connaître l'usage auquel on employait les trésors de l'Eglise.

Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avait devant les yeux, s'écria dans un transport de rage : « Comment oses-tu me « jouer, malheureux? C'est donc ainsi que tu insultes les haches et les « faisceaux qui sont les symboles du pouvoir romain? Je sais que tu dé- « sires la mort, et c'est la suite de ta vanité frénétique. Mais ne t'ima- « gine pas mourir sur-le-champ : je prolongerai tes tortures, afin de te « rendre la mort plus douloureuse, tu ne mourras que par degrés. » Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer, qui fut mis sur des charbons à demi allumés. On dépouilla Laurent de ses habits, après quoi on l'attacha sur ce gril, pour que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Les chrétiens nouvellement baptisés voyaient sur son visage une lumière éclatante, et sentaient une odeur très-agréable qui s'exhalait de son corps. Mais les païens ne s'apercevaient point de ce double prodige. Le martyr, dit saint Augustin, désirait si ardemment de posséder Jésus-Christ, qu'il ne pensait point aux tourments que le persécuteur lui faisait souffrir. Saint Ambroise observe que, tandis que les flammes matérielles agissaient sur son corps, le feu de l'amour divin, qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait, et qu'ayant la loi du Seigneur devant les yeux, il regardait ses souffrances mêmes comme un rafraîchissement et une consolation. Il jouissait effectivement d'une paix intérieure que rien ne pouvait altérer. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez mainte- « nant faire retourner mon corps ; il est assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant retourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

Cependant le martyr priait avec ferveur. Il demandait à Dieu avec larmes la conversion de Rome. Il conjurait Jésus-Christ de faire, par sa grâce, que cette ville qui avait soumis l'univers se soumît à son tour au joug de la foi, afin que l'Evangile pût se répandre plus facilement

dans toutes les provinces de l'empire. Il sollicitait la conversion de la capitale du monde, à cause des saints apôtres Pierre et Paul, qui avaient commencé à y planter la croix, et qui l'avaient arrosée de leur sang. Sa prière finie, il leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit.

Il paraît par le sacramentaire du pape Gélase que la fête de saint Laurent s'est célébrée avec vigile et octave, du moins jusqu'au cinquième siècle.

Sous le règne de Constantin le Grand, on bâtit une église sur le tombeau du saint martyr : elle existe encore aujourd'hui sous le nom de Saint-Laurent *extra muros*. C'est une des cinq églises patriarcales de Rome. Il y a dans la même ville sept autres églises célèbres qui portent aussi le nom du saint martyr.

Le pape Adrien accorda à Charlemagne une partie des reliques de saint Laurent, et ce prince en fit présent à l'église de Strasbourg. Ces reliques donnèrent origine à la chapelle de Saint-Laurent, attenante à la cathédrale. Cette chapelle devint la première et la plus ancienne paroisse de la ville et du diocèse de Strasbourg, et fut le titre du premier curé archiprêtre, auquel était autrefois attachée la fonction de grand pénitencier.

SAINTE PHILOMÈNE,

VIERGE ET MARTYRE.

C'est en 1802, le 25 mai, que l'on trouva le corps de sainte Philomène, pendant les fouilles que l'on a coutume de faire à Rome chaque année dans les lieux consacrés par la sépulture des martyrs. C'étaient cette fois-là les catacombes de sainte Priscille, sur la nouvelle *voie Salaria*. On découvrit d'abord la pierre sépulcrale; elle était de terre cuite, et présentait plusieurs symboles mystérieux qui faisaient allusion à la virginité et au martyre, trois flèches diversement placées, une palme, un fouet, un lis. L'inscription, légèrement endommagée par les ouvriers, contenait ces mots : *Lumena pax tecum fi.* Après que la pierre eut été enlevée, apparurent les restes précieux de la sainte martyre, à côté desquels était un vase de verre, à demi brisé, dont les parois étaient couvertes de sang desséché.

En 1805, le corps de sainte Philomène fut donné à don François de Lucia, zélé et saint missionnaire d'Italie, et transporté par ses soins




Ste PHILOMÈNE.
Lith. Arbieu, r. Beauregard, 1.

dans la petite ville de Mugnano, dans le voisinage de Naples, où n'ont pas cessé dès lors de s'opérer des miracles nombreux par son intercession, et où son culte attire tous les jours une infinité de pèlerins. Aujourd'hui il n'est bruit dans toute l'Italie que des grâces de tous genres reçues par ceux qui vont l'invoquer ou même qui honorent simplement ses images. Nous ne les rapporterons pas ici ; mais le culte de cette sainte est trop public, il prend chaque jour de trop grands accroissements sous les yeux mêmes des évêques d'Italie et du souverain pontife, pour que nous concevions le moindre doute sur les vues miséricordieuses de la Providence, qui a voulu nous donner dans sainte Philomène, si longtemps inconnue, un nouvel appui auprès du divin Époux des vierges.

L'histoire de la vie et du martyre de sainte Philomène est totalement inconnue, à moins qu'on ne veuille ajouter foi à des révélations particulières, qui du reste paraissent réunir tous les caractères d'une source divine. Selon ces révélations, Philomène aurait été fille d'un prince qui gouvernait un petit État dans la Grèce, et aurait été accordée miraculeusement aux prières de ses parents. A l'âge de treize ans, ayant été vue de Dioclétien, ce prince en devint éperdument épris, et voulut l'épouser. Mais elle déclara qu'elle avait voué sa virginité au Seigneur, et rien ne put fléchir son inébranlable résolution. Le cruel empereur se croyant méprisé, et n'écoutant plus que sa haine furieuse contre tous ceux qui professaient la religion chrétienne, la fit tourmenter de la manière la plus cruelle, et enfin lui fit trancher la tête le 10 août.

SAINTE SUSANNE,

VIERGE ET MARTYRE A FOME.

11 AOUT.

Les actes que nous avons de sainte Susanne ne sont point authentiques, et ce que nous savons d'elle se réduit à très-peu de chose. Elle sortait d'une famille noble de Rome, et l'on dit qu'elle était nièce du pape Caïus. Ayant fait vœu de virginité, elle refusa d'entrer dans l'état du mariage, comme on l'en pressait. Ce refus découvrit qu'elle professait la religion chrétienne. On la condamna à d'horribles tortures qu'elle souffrit avec une constance inébranlable, et elle termina sa vie par un

glorieux martyre. Elle est nommée dans plusieurs anciens martyrologes. La célèbre église que desservent aujourd'hui les religieuses cisterciennes de Rome a toujours porté son nom depuis le cinquième siècle. Cette église, qui est paroissiale en même temps, a un prêtre séculier pour curé, et est encore un titre de cardinal. Sainte Susanne souffrit vers l'an 295.

SAINT GÉRY,

EVÊQUE DE CAMBRAI.

Saint Gaugeric, vulgairement appelé *saint Géry*, naquit dans le diocèse de Trèves, à Yvois, qui est présentement une place forte du duché de Luxembourg. L'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle le préserva de la corruption qui n'est que trop commune parmi les jeunes gens; et tandis que ceux de son âge avalaient le poison du vice, sous prétexte de se former aux sciences et aux manières du monde, il sut conserver le précieux trésor de son innocence.

Saint Magnéric, successeur de saint Nicétas sur le siége de Trèves, étant venu à Yvois, eut occasion d'y connaître Géry. Il fut si charmé de ses talents et de sa vertu, qu'il l'ordonna diacre. Alors Géry redoubla de ferveur dans la pratique des bonnes œuvres. Il s'appliqua avec un zèle infatigable à remplir les devoirs de son état, et surtout à instruire les fidèles.

La réputation qu'il s'était acquise par son savoir et sa sainteté lui mérita l'honneur de gouverner les siéges de Cambrai et d'Arras, qui furent unis depuis la mort de saint Vaast jusqu'en 1093. Pendant son épiscopat, qui dura trente-neuf ans, il travailla de toutes ses forces à la sanctification de son troupeau, et vint à bout de purger son diocèse des restes de l'idolâtrie. Mais de peur que la multitude des affaires ne lui fît oublier ce qu'il se devait à lui-même, et qu'en négligeant le soin de son salut il ne devînt impropre à procurer celui des autres, il joignait à l'exercice de ses fonctions l'esprit de recueillement et de prière. Il se retirait de temps en temps dans quelque solitude pour converser avec Dieu, et lui recommander tant ses besoins que ceux des âmes qui lui avaient été confiées. Enfin, épuisé de fatigues, il alla jouir du repos éternel, le 11 août 619. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint Médard. Cette église ayant été démolie par


Sainte
Claire.
Lith. Arbieu & Beauregard, J.

Charles-Quint, qui fit construire une citadelle à la place, les chanoines qui la desservaient se retirèrent dans celle de Saint-Vaast, où ils déposèrent les reliques du saint. Depuis ce temps elle porte le nom de *Saint-Géry*.

SAINTE CLAIRE,

VIERGE ET ABBESSE.

12 AOUT.

Claire était fille de Phavorino Sciffo, et d'Hortulane. qui tenaient un rang considérable dans leur pays par leur naissance et leurs richesses, mais qui étaient encore plus distingués par leur vertu. Elle naquit à Assise, ville d'Italie, située sur une montagne que l'on nomme Assi. Elle marqua dès son enfance une grande charité pour les pauvres, et une piété extraordinaire. Elle s'était assujettie à réciter tous les jours un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et elle comptait ces prières avec de petites pierres qu'elle portait dans son sein, à l'imitation de quelques anciens anachorètes de l'Orient.

Ses parents, qui pensaient à l'établir dans le monde, lui proposèrent un mariage avantageux. Mais elle en ressentit une vive douleur, parce qu'elle ne voulait avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Saint François jouissait alors d'une grande réputation, et la ville d'Assise le regardait comme un modèle accompli de toutes les vertus. Claire se fit conduire chez lui par une femme pleine de piété, et lui demanda conseil sur le parti qu'elle avait à prendre. François l'entretint de la vanité du monde, de la brièveté de la vie, de la nécessité d'aimer Dieu et de s'attacher à la poursuite des biens éternels; et il la toucha si vivement par ses discours, qu'elle résolut sur-le-champ de renoncer au siècle. Il lui dit en la quittant de revenir le trouver le dimanche des Rameaux.

Au jour marqué, Claire, revêtue de ses plus riches habits, se rendit à l'église pour y entendre l'office, avec sa mère et toute sa maison. Mais à la distribution des rameaux, que chacun allait recevoir au pied de l'autel, elle resta modestement à sa place. L'évêque, qui officiait, s'en étant aperçu, quitta l'autel pour lui porter un rameau. Elle alla à la procession avec les autres fidèles. Le lendemain matin, qui était le 18 mars de l'année 1212, elle se sauva de la maison paternelle; puis, s'étant



réunie à quelques jeunes personnes de son sexe, recommandables par leur piété, elle gagna le couvent de la Portioncule, qui était à un mille de la ville, où saint François vivait avec ses disciples. Ce saint homme vint la recevoir à la porte de l'église ; il était accompagné de ses religieux qui tenaient des cierges à la main, et chantaient l'hymne *Veni Creator Spiritus*, etc. Lorsque Claire fut devant l'autel de la Vierge, elle quitta ses riches vêtements ; après quoi saint François lui coupa les cheveux, et lui donna un habit de pénitence, qui n'était autre chose qu'une espèce de sac qu'elle attacha autour de son corps avec une corde. La servante de Dieu avait alors dix-huit ans. Comme saint François n'avait pas encore de religieuses de son ordre, il la mit dans le monastère des bénédictines de Saint-Paul, où elle fut reçue avec de grandes marques d'affection. Les *pauvres clarisses* datent de cette époque la fondation de leur ordre.

Le bruit de la retraite de Claire s'étant répandu, on la condamna universellement dans le monde. Ses parents et les amis de sa famille vinrent en corps pour la tirer de la solitude. On usa même de violence à son égard, et l'on déchira ses habits dans les efforts que l'on faisait pour l'arracher de l'autel qu'elle tenait embrassé. Ayant découvert sa tête pour montrer que ses cheveux étaient coupés, elle leur dit que Jésus-Christ l'avait appelée à son service ; qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui ; que, plus on la persécuterait, plus elle espérerait que Dieu lui donnerait de force et de courage pour résister. On joignit les reproches aux mauvais traitements ; on l'accusa de déshonorer sa famille ; on traita de bassesse le sentiment d'humilité qui lui faisait embrasser un semblable genre de vie. Elle souffrit avec patience toutes les injures dont on l'accabla, et Dieu triompha dans son âme.

Quelque temps après, saint François la transféra dans le monastère de Saint-Ange de Pauso, situé dans le voisinage d'Assise, et qui était aussi de l'ordre de Saint-Benoît. Agnès, sœur de Claire, vint l'y joindre, pour s'assujettir au même genre de vie. Saint François lui donna aussi l'habit, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans. Il mit les deux sœurs dans une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien, et établit Claire supérieure de ce monastère naissant. La sainte eut la consolation de voir sa mère Hortulane et plusieurs autres femmes de sa famille, venir embrasser avec elle les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étaient de l'illustre maison des Ubaldini de Florence. Des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire que dans la possession des biens,



des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années le nouvel ordre prit des accroissements considérables; il eut des monastères à Pérouse, à Arezzo, à Padoue, à Rome, à Venise, à Mantoue, à Bologne, à Spolette, à Milan, à Sienne, à Pise et dans les principales villes d'Allemagne. Agnès, fille du roi de Bohême, en fonda un dans la ville de Prague, et s'y fit elle-même religieuse.

Sainte Claire et ses filles pratiquèrent des austérités qui jusque-là avaient été presque entièrement inconnues parmi les personnes de leur sexe. Elles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle, et ne rompaient jamais le silence, que quand la nécessité ou la charité les y obligeait. Ce silence leur était singulièrement recommandé par leur règle, comme un moyen d'éviter un grand nombre de péchés qui se commettent par la langue, de conserver l'âme toujours recueillie en la présence de Dieu, de se délivrer de la dissipation du monde, qui sans cela pénètre au milieu des cloîtres. Non contente de faire quatre carêmes, et de pratiquer les mortifications générales, Claire portait toujours un cilice fait de crin; elle jeûnait toutes les veilles de fêtes; ne vivait que de pain et d'eau depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques, et depuis le 11 novembre jusqu'à Noël; encore durant tout ce temps-là ne prenait-elle aucune nourriture les lundis, les mercredis et les vendredis. Quelquefois elle couvrait de branches la terre sur laquelle elle couchait, et n'avait qu'un tronc d'arbre pour oreiller. Elle se donnait encore de rudes disciplines. Tant d'austérités affaiblirent notablement sa santé; en sorte que saint François et l'évêque d'Assise l'obligèrent de coucher sur un mauvais lit et de ne passer aucun jour sans prendre au moins un peu de nourriture. Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence, on ne remarquait en elle rien de sombre ni de triste; elle avait au contraire un visage gai et serein, qui annonçait combien elle trouvait de douceur dans toutes ses mortifications.

Son estime pour la pauvreté avait quelque chose d'admirable. Elle la regardait comme l'école de la patience, par les occasions qu'elle fournit de souffrir diverses sortes de privations, et comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde, dans lequel consiste l'essence de la véritable piété.

Saint François avait voulu que son ordre fût principalement fondé sur la pauvreté; il ordonna que l'on y vécût de ce que l'on recevrait chaque jour de la charité des fidèles, sans permettre que l'on y possédât aucun revenu fixe. Sainte Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une fortune considérable lui étant échue par la mort de son



père, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et ne retint rien pour son monastère. Lorsque le pape Grégoire IX voulut apporter quelque mitigation à l'article de sa règle qui avait la pauvreté pour objet, et qu'il proposa de doter le monastère de Saint-Damien, elle le conjura de la manière la plus vive et la plus touchante de ne rien changer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors; et ce qu'elle sollicitait lui fut accordé.

L'humilité de sainte Claire ne le cédait en rien à son amour pour la pauvreté. Quoique supérieure, elle ne s'arrogeait aucun privilége. Toute son ambition était d'être la servante des servantes de ses sœurs. Elle lavait les pieds des sœurs converses, quand elles revenaient de la quête; elle servait à table, et se chargeait du soin des malades. Son obéissance la rendait toujours prête à faire ce que lui ordonnait saint François. Elle semblait être entièrement dépouillée de sa propre volonté, et disait souvent à son bienheureux père : « Disposez de moi comme il vous plaira : « je suis à vous depuis que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma volonté, je « ne peux plus être à moi. »

Elle trouvait sa consolation et sa force dans la prière, qu'elle n'interrompait presque jamais. Dans ce saint exercice, elle se prosternait souvent par terre les yeux baignés de larmes. Elle y consacrait une bonne partie du temps que les autres sœurs donnaient au repos. Toujours la première levée, elle se rendait au chœur, afin de préparer ce qui était nécessaire pour l'office. Au sortir de la prière, on remarquait sur son visage je ne sais quoi d'éblouissant; ses discours avaient aussi pour lors une onction et une énergie qui inspiraient l'amour de Dieu et des biens célestes à tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Elle recevait très-fréquemment le sacrement de l'eucharistie, pour lequel elle avait la plus tendre dévotion. Elle faisait, quand la maladie la retenait au lit, des corporaux et autres linges à l'usage de l'autel qu'elle distribuait aux différentes églises de la ville d'Assise.

Sainte Claire avait, comme saint François, une tendre dévotion aux mystères de la naissance et de la passion de Jésus-Christ. Elle reçut plusieurs grâces spéciales en priant le jour de Noël. Jamais elle ne méditait sur les souffrances du Fils de Dieu sans fondre en larmes, et sans ressentir les plus vives émotions de l'amour divin. Elle s'en occupait surtout dans les temps de maladie : ce qui arrivait souvent, car elle eut une très-mauvaise santé pendant vingt-huit ans. Elle n'en conservait pas moins la gaieté; et le seul adoucissement qu'elle se permettait lorsque ses maux redoublaient, était de se coucher sur un peu de paille. Réginaldus, cardinal d'Ostie, qui depuis fut pape sous le nom d'Alexan-



dre IV, lui écrivit de la manière la plus humble, et vint la visiter. Elle fut aussi visitée quelque temps avant sa mort par Innocent IV. Ce pape fit, uniquement pour la voir, le voyage de Pérouse à Assise, et il eut avec elle des entretiens sur des matières spirituelles, dont il retira beaucoup de consolation.

Sainte Claire montra une patience admirable dans sa dernière maladie. Elle ne parlait pas même des vives douleurs qu'elle ressentait. Comme on l'exhortait à la résignation, elle s'écria : « Quelles actions de grâces « n'ai-je pas à rendre à mon Sauveur? Depuis que, par le moyen de son « serviteur François, j'ai goûté l'amertume du calice de sa passion, je « n'ai rien trouvé dans toute ma vie qui ait pu m'affliger. Rien n'est in- « supportable à un cœur qui aime Dieu, au lieu que celui qui ne l'aime « point, ne peut rien souffrir. » Agnès, voyant sa sœur toucher à son dernier moment, la priait de lui obtenir la grâce de ne pas lui survivre. Claire la consolait, en lui disant que c'était la volonté de Dieu qu'elle restât encore sur la terre; mais elle lui assura en même temps qu'elle la suivrait bientôt, ce qui arriva effectivement. Elle exhortait tendrement ses religieuses, qui toutes fondaient en larmes, à persévérer dans la pratique de la sainte pauvreté; après quoi elle leur donna sa bénédiction. Durant son agonie, elle se fit lire la Passion. Enfin elle rendit tranquillement l'esprit, le 11 août 1253, dans la soixantième année de son âge, et la quarante-deuxième de sa profession religieuse. On l'enterra le lendemain, jour auquel l'Eglise a fixé sa fête. Le pape Innocent IV vint à ses funérailles avec un grand nombre de cardinaux. Alexandre IV la canonisa en 1255. Cinq ans après, son corps fut solennellement transféré de Saint-Damien dans le nouveau monastère qu'on avait bâti dans l'enceinte de la ville par l'ordre du pape. En 1265, on y fit construire une église qui porte son nom. Le pape Clément V en consacra le grand autel sous l'invocation de la sainte, et ses reliques s'y gardent encore aujourd'hui.

SAINT HIPPOLYTE,

SOLDAT, DISCIPLE DE SAINT LAURENT, MARTYR.

13 AOUT.

Il y a eu plusieurs martyrs illustres du nom d'*Hippolyte*. On distingue

entre autres, 1° saint Hippolyte, évêque et docteur, que les Latins honorent le 22 août, et qui est nommé sous le 29 janvier dans les ménées des Grecs, et dans le calendrier des Éthiopiens, donné par Ludolphe.

2° Saint Hippolyte, soldat, qui, ayant été chargé de garder saint Laurent, fut converti et baptisé par ce saint dans la prison. Après avoir souffert diverses tortures, on l'attacha à des chevaux furieux qui mirent son corps en pièces. C'est du moins ce qu'on lit dans les actes de saint Laurent, qui, quoiqu'ils ne soient pas d'une autorité incontestable, méritent cependant beaucoup d'attention. La même chose est rapportée dans les martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc.

Le même jour que saint Hippolyte reçut la couronne du martyre, sainte Concorde fut frappée jusqu'à la mort avec des bâtons garnis de plomb, et dix-sept autres chrétiens de sa maison eurent la tête tranchée. Ils sont tous nommés le 13 août dans le martyrologe romain.

Ce saint, suivant les mêmes autorités, fut enterré aux Catacombes, sur le chemin de Tivoli, dans le Champ-Véran, près de saint Laurent, dans le cimetière de Cyriaque.

L'église de Saint-Laurent est sur le tombeau de ce saint, c'est-à-dire, sur cette partie des Catacombes où il fut enterré. Auprès de cette église il y en avait autrefois une dédiée sous l'invocation de saint Hippolyte. Baronius dit qu'on en voit encore les ruines dans certains vignobles. Anastase rapporte qu'Adrien I[er] fit réparer le cimetière de Saint-Hippolyte, et Aringhi en donne la description.

Sainte Concorde fut enterrée au même endroit avec ses compagnons.

Le bienheureux Fulrad, abbé de Saint-Denis, étant à Rome, obtint du pape Paul, vers l'an 764, le corps du martyr saint Hyppolyte, avec plusieurs autres reliques dont il enrichit les monastères de sa fondation. Il déposa celles de saint Hippolyte dans un endroit de l'ancien duché d'Alsace et du diocèse de Strasbourg, nommé Andaldevillers, où l'on croit qu'il avait pris naissance. Il paraît, par une charte de Charles le Chauve, de 862, que ces reliques avaient été transférées avec celles de saint Cucuphat, dans l'abbaye de Saint-Denis.

Le pieux roi Robert, qui mourut en 1031, allait tous les ans à Saint-Denis célébrer la fête de notre saint martyr, à l'intercession duquel il attribuait plusieurs grâces qu'il avait reçues du ciel. Ce fut aussi par son intercession que la France se crut délivrée des ravages de la peste en 1399.



SAINTE RADÉGONDE,

REINE DE FRANCE.

Radégonde était fille de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe, dans la Germanie. Ce prince, païen de religion, fut assassiné par Hermenfroi, son frère. Thierri, roi d'Austrasie, et Clotaire, son frère, roi de Soissons, déclarèrent peu de temps après la guerre à Hermenfroi, dont ils avaient sujet de se plaindre. Ils remportèrent sur lui une victoire complète, et revinrent dans leurs états chargés d'un riche butin. Radégonde fut du nombre des prisonniers. Elle échut à Clotaire, qui la fit élever dans la religion chrétienne.

Les mystères sublimes de la foi firent sur elle la plus vive impression; et à peine eut-elle reçu le baptême, qu'elle se consacra sans réserve au service de Dieu. Elle se retranchait une partie de sa nourriture pour la donner aux pauvres. La prière, les humiliations et les austérités de la pénitence étaient ses plus chères délices. Elle se proposait de vivre dans une virginité perpétuelle, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle asquiesça au désir qu'avait le roi de l'épouser. Son élévation ne changea rien dans ses premiers sentiments. Ennemie de la mollesse, et supérieure aux atteintes de la vanité, elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état, et le soin des pauvres.

Clotaire fut d'abord charmé de la voir dans de semblables dispositions, et il la laissait vaquer en liberté à tous ses exercices. Mais diverses passions altérèrent peu à peu ses sentiments; il conçut de l'aversion pour sa sainte épouse; il en vint jusqu'à lui faire un crime de sa piété. Enfin, Clotaire fit assassiner le frère de cette malheureuse princesse, dans le dessein de se rendre maître des états qu'il possédait dans la Thuringe. Un tel acte d'inhumanité saisit Radégonde d'indignation et d'horreur. Elle demanda la permission de quitter la cour, et elle lui fut aisément accordée. Clotaire l'envoya à Noyon, afin qu'elle y reçût le voile des mains de saint Médard. C'était ce que la reine désirait avec beaucoup d'ardeur. Le saint évêque balança quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre, parce que Radégonde était mariée; il se rendit pourtant à ses prières réitérées, et la fit diaconesse.

Radégonde se retira d'abord dans la terre de Sais, que le roi lui avait donnée, en Poitou. La vie qu'elle y mena fut extrêmement dure. Elle employait tout son revenu en aumônes, aimant les pauvres, comme elle eût aimé ses propres enfants.



Quelque temps après elle se rendit à Poitiers. Étant dans cette ville, elle y bâtit, du consentement du roi, un monastère de religieuses, et en donna la conduite à une vierge remplie de vertu, qui se nommait Agnès. Elle lui obéit comme les autres, ne se réservant pas même le droit de disposer de la moindre chose. Mais bientôt Clotaire se repentit de lui avoir permis de prendre le voile. Il partit pour Tours avec son fils Sigebert, et couvrit son voyage du prétexte de la religion. Son dessein était d'aller jusqu'à Poitiers, et d'enlever Radégonde pour la ramener à la cour. La sainte, qui en fut avertie, éprouva de vives alarmes. Elle écrivit à saint Germain de Paris, pour lui faire part du malheur qui la menaçait, et le conjurer de mettre tout en œuvre pour l'en délivrer. Le saint évêque alla trouver le roi qui était à Tours, et s'étant jeté à ses pieds devant le tombeau de saint Martin, il lui fit abandonner par ses prières et ses larmes le dessein qu'il avait d'aller à Poitiers. Clotaire à son tour se prosterna devant saint Germain, lui demandant d'engager Radégonde à s'intéresser pour lui auprès de Dieu, afin qu'il obtînt le pardon de son péché, ainsi que de sa malheureuse facilité à suivre les conseils des méchants.

Radégonde se crut au comble du bonheur, lorsqu'elle vit qu'on ne pensait plus à l'arracher de sa solitude. Comme elle désirait perpétuer l'œuvre de Dieu, elle pria les Pères du concile assemblé à Tours en 566 de confirmer la fondation de son monastère; ce qui fut fait sous les censures les plus sévères. Elle avait déjà enrichi l'église qu'elle avait fait bâtir des reliques d'un grand nombre de saints. Mais elle témoignait un désir ardent d'avoir une portion de la vraie croix. Pour se la procurer, elle députa quelques ecclésiastiques vers Justin, empereur de Constantinople. Ce prince seconda les pieuses intentions de Radégonde; il lui envoya un morceau de la vraie croix enchâssé dans de l'or et orné de pierres précieuses. Il y joignit des reliques de plusieurs saints, et un livre d'Evangiles du plus beau travail. Ces différentes reliques furent déposées dans le monastère de Radégonde. L'archevêque de Tours en fit la translation de la manière la plus solennelle. Ce fut en cette occasion que Vénance Fortunat composa l'hymne *Vexilla Regis prodeunt*. La sainte l'avait fait venir à Poitiers, avec plusieurs autres hommes également recommandables par leur savoir et leur vertu. Elle était elle-même fort instruite, et en état de lire les Pères grecs et latins dans leur langue.

En 568, elle pria l'abbesse de Saint-Jean d'Arles de lui envoyer une copie de sa règle, pour l'établir dans son monastère de Poitiers, dédié



sous l'invocation de la croix. Cette abbesse joignit à la copie de sa règle une lettre remplie de conseils salutaires. Nous avons encore cette lettre, et la lecture en sera fort utile, surtout aux supérieurs. Non contente de ces instructions, Radégonde fit le voyage d'Arles avec Agnès, abbesse de son monastère, afin de s'instruire plus parfaitement des obligations que lui imposait la règle qu'on venait de lui envoyer. De retour à Poitiers, elle s'occupa, conjointement avec l'abbesse, à établir la discipline la plus exacte parmi les religieuses de son monastère.

Clotaire, le quatrième des fils de Clovis le Grand, devint, en 560, seul maître de la monarchie française, par la mort de ses frères et de ses neveux. Sur la fin de son règne, il alla visiter le tombeau de saint Martin à Tours, portant avec lui de riches présents. Il y fit l'aveu des péchés de toute sa vie; et, pénétré d'une vive douleur, il implora la miséricorde divine, par l'intercession du saint évêque. Il fonda depuis à Soissons le monastère de Saint-Médard, et donna de grandes marques d'une sincère pénitence.

La sainte ne perdit point la tranquillité de son âme, au milieu des troubles qui agitèrent la France, depuis la mort de Clotaire. Elle mourut en 587, le 13 août, jour auquel elle est honorée dans l'Eglise. En l'absence de l'évêque de Poitiers, saint Grégoire, évêque de Tours, fit la cérémonie de ses funérailles : il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Ses reliques restèrent dans l'église de Notre-Dame, à Poitiers, jusqu'en 1562, où les huguenots les dispersèrent avec celles de saint Hilaire.

SAINT MAXIME,

CONFESSEUR.

Au milieu des scandales, des hérésies et des schismes par lesquels le démon a souvent renouvelé ses attaques contre l'Église, la Providence a toujours suscité des défenseurs de la foi qui, par leur constance et la sainteté de leur vie, se sont opposés à la violence du torrent, et ont réparé les pertes que le royaume de Jésus-Christ faisait sur la terre par la lâcheté des apostats. Ainsi, lorsque le monothélisme triomphait sur le trône impérial et sur les principaux siéges de l'Orient, cette hérésie trouva un adversaire formidable dans la personne du saint pape Martin, puissamment secondé par toute l'Eglise latine et par une portion consi-

dérable de l'Eglise grecque; tandis que l'artifice joint à la persécution tâchait en Orient d'anéantir la vérité, le zèle, les souffrances et la mort de saint Maxime firent remporter à la foi le triomphe le plus éclatant.

Maxime, surnommé par les Grecs *Homologète* ou le *Confesseur*, naquit à Constantinople en 580. Il sortait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de cette ville. On l'éleva d'une manière conforme à sa naissance, et on lui donna les maîtres les plus habiles. Mais Dieu lui inspira une science infiniment préférable à celle de l'école, et qui est souvent ignorée par les savants du monde; il lui apprit à se connaître lui-même et à sentir le prix de la ferveur et de l'humilité. En vain toutefois sa modestie voulut-elle lui faire cacher ses talents; on le reconnut bientôt à la cour. L'empereur Héraclius l'attacha à son service, et le fit son premier secrétaire d'État.

Vers ce temps-là, le monothélisme s'introduisit à la cour. Les progrès sensibles de cette hérésie, que favorisait le prince, ne contribuèrent pas peu à le dégoûter entièrement d'une place où sa fidélité ne pouvait manquer d'être mise à de rudes épreuves. Il résolut donc de la quitter et de se retirer dans quelque monastère.

Les Grecs étaient épuisés par les guerres qu'ils avaient soutenues en Occident contre les Huns, et en Orient contre les Perses. Les malheurs qu'ils avaient éprouvés étaient la punition des crimes par lesquels ils avaient outragé le ciel. Comme ils étaient incorrigibles, Dieu déchargea de nouveau sur eux les coups de sa justice; il les livra aux Sarrasins, peuple féroce, originaire de l'Arabie. Ces barbares se répandirent comme un torrent dans l'empire, et renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage.

Héraclius, qui dans l'adversité avait cherché Dieu de tout son cœur, et avait éprouvé les effets de sa protection, l'oublia lorsqu'il se vit heureux. Il ne rougit point de se déclarer en faveur de l'hérésie, et de mettre sa confiance en des hommes qui ne savaient que l'art de dissimuler et de tromper. Il scandalisa l'empire par son indolence, et ternit, par des désordres honteux, la réputation qu'il s'était d'abord acquise par son courage et sa vertu. Il souffrit que la secte de Mahomet s'établît parmi les Sarrasins, qui sous son règne jetèrent les fondements de leur redoutable empire.

Il fut enfin réveillé de son assoupissement par une succession non interrompue de mauvais succès. Chaque jour, il apprenait la nouvelle de quelque échec. Il fut pénétré de douleur en voyant l'empire romain, qui avait donné des lois à tout l'univers, devenu le jouet et la proie des



barbares. Son ancien courage parut se ranimer; il leva des armées, mais elles furent toujours battues. Étonné des conquêtes des Arabes, qui étaient bien inférieurs aux Grecs en nombre, en forces et en discipline, il demanda un jour à son conseil quelle en pouvait être la cause. Tous gardant le silence, un homme grave de l'assemblée se leva, et dit : « C'est que les Grecs ont déshonoré la sainteté de leur profession, et « qu'ils ne tiennent plus la doctrine que Jésus-Christ a enseignée à ses « disciples. Ils s'insultent et s'oppriment les uns les autres, ils prêtent « à usure, ils s'abandonnent à l'impureté, ils vivent dans les querelles « et les dissensions. » L'empereur convint de la vérité de ce discours. En effet, tous les historiens des Grecs conviennent de leurs désordres, et les Arabes les représentent avec des couleurs encore plus chargées.

Saint Maxime se déclarait en toute occasion le défenseur de la foi et de la vertu. Voyant donc qu'il ne pourrait garder sa charge sans participer à l'iniquité, et qu'il n'était point assez fort pour arrêter l'impétuosité du torrent, il arracha de l'empereur la permission de se retirer à Chrysopolis, où il prit l'habit monastique. Craignant même dans son monastère les piéges que les hérétiques tendaient de toutes parts, il se retira dans l'Afrique.

Serge, patriarche monothélite de Constantinople, étant mort sur la fin de l'année 638, on lui donna pour successeur un moine de Chrysopolis, nommé Pyrrhus. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et se montra comme lui zélé partisan de l'hérésie.

Héraclius, qui mourut en 641, eut pour successeur Constantin, son fils aîné. Ce prince ne survécut à son père que 103 jours. On accusa Martine sa belle-mère, et le patriarche, de lui avoir ôté la vie par le poison.

Pyrrhus, ayant de justes raisons de craindre la fureur de la populace, sortit secrètement de Constantinople, et s'enfuit en Afrique, où il tâcha d'accréditer et de répandre le monothélisme. Tel était l'état où saint Maxime trouva les églises de ce pays.

Le patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, engagea saint Maxime à avoir une conférence publique avec Pyrrhus, espérant qu'on pourrait par là gagner ce dernier. La conférence se tint à Carthage au mois de juillet de l'année 645. Plusieurs évêques y assistèrent avec le gouverneur et d'autres personnes de marque.

L'issue de cette conférence fut que Pyrrhus déclara qu'il n'avait plus de difficultés sur aucun article, et qu'il témoigna un grand désir de donner au pape sa rétractation par écrit. Il tint parole. Il se rendit à



Rome, et présenta au pape Théodore, en présence du clergé et du peuple, un écrit où il condamnait tout ce qu'il avait fait ou publié contre la foi. Mais Pyrrhus renonça bientôt aux sentiments orthodoxes qu'il avait montrés. Etant allé à Ravenne, il retomba dans ses erreurs, à l'instigation de l'exarque, qui le flatta de l'espérance de recouvrer le siége de Constantinople.

Un nommé Paul, aussi monothélite, occupait alors ce siége. Il persuada à l'empereur Constant de publier un nouvel édit qui ne favorisât aucun des deux partis, et qui imposât silence sur le point controversé. L'édit parut en 648, sous le nom de *Type* ou de *Formulaire*.

Le pape Théodore, informé de l'apostasie de Pyrrhus, tint dans l'église de Saint-Pierre une assemblée, où il prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. Il traita de la même manière Paul, qui avait été mis sur le siége de Constantinople après la fuite de Pyrrhus, et qu'il avait inutilement tâché de réunir à l'Église par ses lettres et par ses légats. Il condamna aussi le type de Constant. Mais il ne put voir la fin de cette affaire, la mort l'ayant enlevé le 20 avril 649. Il eut saint Martin pour successeur. Saint Maxime vint trouver ce pape à Rome, et assista au concile de Latran, qui se tint au mois d'octobre de la même année 649. Après la mort de Paul, patriarche de Constantinople, arrivée en 655, Pyrrhus fut remis en possession du siége de cette ville; mais il ne survécut à son rétablissement que quatre mois et vingt-trois jours. On lui donna pour successeur un prêtre de la même église, nommé Pierre, lequel professait aussi le monothélisme.

Le pape saint Martin étant mort en 655, saint Maxime fut arrêté à Rome, par l'ordre de l'empereur, et conduit à Constantinople, avec Anastase son disciple, et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire ou nonce de l'église romaine. Quelques jours après, on les mena au palais, et on les fit entrer dans une salle où le sénat était assemblé, environnée d'une grande multitude de peuple. Saint Maxime ayant été placé au milieu de l'assemblée, le sacellaire ou garde du trésor impérial l'accabla de reproches, et lui demanda d'un ton fort irrité s'il était chrétien. *Oui*, répondit Maxime, *par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Le sacellaire l'accusa de trahison, comme d'avoir persuadé à Pierre, gouverneur de Numidie, de ne point envoyer de troupes en Egypte pour repousser les Sarrasins; ce qui avait été cause que ces barbares s'étaient emparés de ce pays, ainsi que de la Pentapole, de Tripoli et de l'Afrique proconsulaire. Il ne fut pas difficile à Maxime de se justifier. Le sacellaire, ne sachant que répondre à son discours, dit qu'un homme tel que



Maxime ne devait point être souffert dans l'empire. D'autres se réunirent à lui pour l'accabler des plus injurieux reproches.

On examina ensuite Anastase, disciple du saint; mais comme il ne pouvait élever la voix assez haut pour être entendu de tous, les gardes le souffletèrent si cruellement, qu'ils le laissèrent à demi mort. Les deux confesseurs furent ensuite remmenés en prison.

Maxime et son disciple subirent un second interrogatoire dans la chambre du conseil au palais, en présence du sénat, de Pierre, patriarche de Constantinople, et de Macaire, patriarche d'Antioche, tous deux monothélites. Ils y déclarèrent qu'ils resteraient inviolablement attachés à la foi de leurs pères et aux définitions du concile de Latran. Après plusieurs débats, on les remit en prison. Le jour de la Pentecôte, on vint voir saint Maxime de la part du patriarche de Constantinople, pour l'engager à obéir. Comme on le menaçait de l'excommunication et d'une mort cruelle, il répondit que tout ce qu'il désirait était que la volonté de Dieu s'accomplît à son égard. Le lendemain de cette conférence, on l'exila en Thrace, avec les deux Anastase. Maxime fut envoyé au château de Bizye; Anastase, l'apocrisiaire, à Selimbrie, et l'autre Anastase, à Perbère, qui était à l'extrémité de la province et de l'empire. On les conduisit tous trois sans provisions pour subsister, et sans autres vêtements que quelques haillons qui couvraient à peine leur nudité.

Peu de temps après arrivèrent des commissaires pour examiner de nouveau le saint dans le lieu de son exil. Ils étaient envoyés par l'empereur et le patriarche. Il y avait entre autres parmi eux un évêque nommé Théodose. Maxime leur prouva qu'il faut nécessairement admettre deux volontés en Jésus-Christ, et que jamais il n'est permis de supprimer la doctrine de la foi. Ses raisonnements furent si solides, qu'il y eut un acte de réconciliation signé entre Maxime et les commissaires. Théodose promit même d'aller à Rome pour faire sa paix avec l'Eglise. Tous se levèrent pleurant de joie; puis, s'étant mis à genoux, ils prièrent quelque temps, baisèrent le livre de l'Évangile, la croix, l'image de Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge, et les touchèrent de la main, en confirmation de tout ce qui avait été dit. Théodose, en partant, donna au saint une petite somme d'argent, avec quelques vêtements.

Cette réconciliation ne produisit aucun effet. La même année, 656, l'empereur envoya le consul Paul à Bizye, avec ordre d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodore de Rége, près de Constantinople. On n'eut aucun égard à l'âge du saint et au rang qu'il avait tenu à la cour;

on le traita sur la route avec la dernière barbarie. Il arriva à Rége le 13 septembre. Les patrices Épiphane et Troïle, ainsi que l'évêque Théodose, vinrent l'y trouver, suivis d'un nombreux cortége. Ils insistèrent beaucoup sur la promesse qu'il avait faite de se rendre à ce que l'empereur exigeait de lui. La réponse de Maxime fut qu'il était prêt à obéir au prince dans toutes les choses qui avaient rapport aux affaires temporelles. Là-dessus il s'éleva de grandes clameurs contre lui, et après quelques contestations le patrice Epiphane lui dit : « Écoutez l'envoyé « de l'empereur : tout l'Occident, et tous ceux qui ont été séduits en « Orient ont les yeux fixés sur vous. Voulez-vous communiquer avec « nous et recevoir le type? Nous viendrons vous saluer en personne; « nous vous présenterons la main, nous vous conduirons dans la grande « église pour y recevoir ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ, et « nous vous reconnaîtrons publiquement pour notre père. Nous sommes « persuadés que tous ceux qui s'étaient séparés de notre communion « ne vous verront pas plus tôt communiquer avec le saint-siége de Con- « stantinople, qu'ils suivront votre exemple. — Seigneur, dit Maxime, en « adressant la parole à l'évêque Théodose, nous attendons tous le jour « du jugement. Vous connaissez l'accord solennel qui a été fait entre « nous, et qui a été ratifié sur les Evangiles, sur la croix, sur l'image « de Jésus-Christ et sur celle de sa sainte Mère. — Que vouliez-vous que « je fisse, répondit Théodose en baissant la tête, et avec le ton d'un « homme qui cherche à faire sa cour; que vouliez-vous que je fisse, en « voyant que l'empereur était d'un autre sentiment? — Pourquoi donc, « répliqua Maxime, mettiez-vous la main sur les Evangiles? Quant à « moi, je vous déclare que rien au monde ne me fera faire ce que vous « me demandez. Quels reproches n'aurais-je pas à essuyer de ma con- « science, et que pourrais-je répondre à Dieu si je renonçais à la foi « pour des considérations humaines? » A ces mots, tous se lèvent transportés de fureur, ils tombent sur notre saint, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, le couvrent de crachats et d'ordures.

Le lendemain matin, on mit saint Maxime entre les mains d'une troupe de soldats qui avaient ordre de le conduire à Selimbrie. De là il fut mené au camp. Comme on répandait le bruit qu'il niait que la vierge Marie fût mère de Dieu, il dit anathème à ceux qui soutenaient cette erreur. Il faisait dans le camp des instructions que l'on écoutait avec beaucoup de respect, et tous priaient Dieu qu'il lui donnât la force dont il avait besoin pour achever heureusement sa course. Ses gardes, voyant combien il était honoré, le conduisirent à deux milles de là;



puis, lui ayant accordé un peu de repos, ils le firent monter à cheval, et le conduisirent à Perbère, où ils le renfermèrent dans une prison.

Quelque temps après, Maxime et les deux Anastase furent ramenés à Constantinople. On les fit comparaître devant un synode de monothélites qui les anathématisa, avec le pape Martin, Sophrone, et tous ceux qui leur étaient attachés. Telle fut la sentence qui fut prononcée contre eux par le synode et le sénat : « Ayant été condamnés canoniquement, « vous mériteriez de subir la sévérité de la loi pour vos impiétés. Mais, « quoiqu'il n'y ait point de punitions proportionnées à vos crimes, nous « ne voulons pas vous traiter suivant la rigueur de la loi ; nous vous « laisserons la vie, vous abandonnant à la justice du souverain juge. « Nous ordonnons au préfet ici présent de vous conduire au prétoire, « où, après avoir été fouettés, on vous arrachera la langue, qui a été « l'instrument de vos blasphèmes, et l'on vous coupera la main droite, « avec laquelle vous avez écrit ces blasphèmes. Nous voulons que l'on « vous promène ensuite dans les douze quartiers, puis, que vous soyez « bannis et emprisonnés le reste de vos jours pour expier vos péchés « par les larmes. »

Maxime et les deux Anastase, ayant souffert à Constantinople les peines portées par la sentence, furent bannis chez les Lazes, dans la Sarmatie européenne, vers les Palus-Méotides. Ils arrivèrent dans le lieu de leur exil le 8 juin 662. On les sépara les uns des autres. Le moine Anastase fut conduit à Sumas. Les tourments qu'il avait endurés, joints à la fatigue du voyage, l'avaient tellement affaibli, qu'il mourut le 24 juillet de la même année. L'autre Anastase lui survécut peu de temps. Maxime ne pouvant monter à cheval, ni supporter les voitures ordinaires, fut conduit en litière au château appelé Schemari, près du pays des Alains. Il prédit le jour de sa mort, qui arriva sur la fin de la même année 662, ou au commencement de l'année suivante. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans. Les Grecs célèbrent deux fêtes en son honneur : l'une le 21 janvier, et l'autre le 13 août. C'est ce dernier jour que Baronius et Baillet assignent pour le jour de sa mort. Mais Falconius pense qu'il mourut le 21 janvier, et il se fonde sur ce qu'il est dit dans le synaxaire des Grecs, que l'on fit le 13 août, à Constantinople, la translation de ses reliques, qui avaient été apportées en cette ville du monastère de Saint-Arsène, situé près du pays des Lazes, où le saint avait été d'abord enterré.

SAINT EUSÈBE,

PRÊTRE ET MARTYR.

14 AOUT.

Eusèbe était un prêtre qui possédait à un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi, sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens. Les uns placent son martyre à Rome, et les autres en Palestine.

Quoi qu'il en soit, l'empereur Maximien était sur les lieux. Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe, qui se distinguait entre tous les fidèles par son zèle à invoquer et à prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux, de bonne « volonté, ou je saurai vous y contraindre. — *Eusèbe.* Il est écrit dans une « loi plus sacrée : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le ser-* « *virez seul.* — *Maxence.* Choisissez de sacrifier, ou de souffrir les tour- « ments les plus cruels. — *Eusèbe.* Il est contraire à la raison d'adorer « des pierres, qui de toutes les choses sont la plus vile et la plus fragile. « — *Maxence.* Les chrétiens sont une étrange espèce d'hommes ; la mort « leur paraît préférable à la vie. — *Eusèbe.* Il serait impie de mépriser « la lumière pour les ténèbres. — *Maxence.* Les voies de douceur ne ser- « vent qu'à vous rendre plus opiniâtre. Je vous déclare donc que si vous « ne sacrifiez, vous serez brûlé vif. — *Eusèbe.* Vos menaces ne m'éton- « nent point ; l'éclat de ma couronne se mesurera sur la cruauté des « tourments que j'endurerai. » Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet, où il eut les côtés déchirés avec des ongles de fer. Pendant cette torture, Eusèbe répétait souvent ces paroles : « Sauvez-moi, Seigneur « Jésus ; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes « toujours à vous. » Cette constance étonna le juge. Il fit ôter le saint de dessus le chevalet, et lui dit : « Connaissez-vous le décret du sénat, « par lequel il est ordonné à tous les sujets de l'empire de sacrifier « aux dieux ? — Les ordres de Dieu, répondit Eusèbe, doivent l'emporter « sur ceux des hommes. » Maxence, outré de fureur, ordonna de mener le saint au bûcher, pour être brûlé vif.

Eusèbe suivit tranquillement les exécuteurs. Sa constance et la joie peinte sur son visage frappèrent d'étonnement le juge et les assistants. Maxence même le rappela, en lui disant : « Pourquoi courir à la mort



« que vous pouvez éviter? Je ne peux concevoir votre opiniâtreté; chan-« gez donc de sentiment. — S'il est vrai, répondit Eusèbe, que l'empe-« reur m'ordonne d'adorer un métal insensible, au mépris du vrai Dieu, « qu'on me fasse paraître devant lui. » Il parlait ainsi, parce que les empereurs n'avaient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Étant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Seigneur, « on m'a présenté un homme séditieux qui ne veut point obéir aux « lois : il a même osé devant moi nier le pouvoir des dieux; il refuse « de leur offrir des sacrifices, et d'adorer votre nom. — Qu'on me l'a-« mène, » répondit l'empereur.

Lorsqu'Eusèbe parut, tous les assistants furent singulièrement frappés d'un certain éclat qu'on remarquait sur son visage, d'un aimable mélange de joie, de douceur et de courage qui brillait dans ses yeux; de la beauté de sa chevelure et de tout son extérieur, qui, dans un âge vénérable, semblait respirer un air de vertu plus qu'humain. L'empereur l'ayant regardé fixement, sembla remarquer en lui quelque chose de divin, et lui parla de la sorte : « Vieillard, pourquoi paraissez-vous « devant moi? Parlez, et ne craignez rien. » Et comme Eusèbe gardait le silence, il ajouta : « Parlez, encore une fois, et répondez aux questions « que je vous fais. Je désire vous sauver la vie. — Si j'espère, répon-« dit le saint, être sauvé par un homme, je ne dois plus attendre le salut « que Dieu m'a promis. Quoique vous surpassiez les autres hommes en « dignité et en pouvoir, vous n'êtes pas moins mortel qu'eux. Je ne « craindrai point de répéter devant vous ce que j'ai déjà déclaré : je « suis chrétien, et en cette qualité, je ne peux adorer du bois et des « pierres. Je suis résolu d'obéir au vrai Dieu que je connais, et dont j'ai « éprouvé tant de fois la bonté. — Quel mal y a-t-il, dit l'empereur au « président, que cet homme adore le Dieu dont il parle, comme supérieur « à tous les autres? — Invincible empereur, reprit Maxence, ne vous en « laissez point imposer; ce qu'il appelle Dieu n'est pas ce que vous pen-« sez : il entend un Jésus que je ne connais point, et qui n'a jamais été « connu de nos ancêtres. — Allez, dit l'empereur, jugez-le selon les rè-« gles de l'équité, et conformément aux lois. Pour moi, je ne veux pas « être juge en cette affaire. »

Maxence, s'étant retiré, s'assit sur son tribunal et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai point, répondit le saint, à des « êtres qui ne peuvent ni voir ni entendre. — *Maxence.* Sacrifiez, ou je « vous condamnerai au feu; celui que vous craignez ne sera point ca-



« pable de vous en délivrer. — *Eusèbe.* Le feu ni le glaive ne me feront « point changer. Mettez mon corps en pièces, traitez-le comme il vous « plaira ; mon âme, qui est à Dieu, ne recevra aucun dommage de vos « tourments. Je n'abandonnerai point la loi sainte à laquelle je suis « attaché dès l'enfance. » Le juge, désespérant de le vaincre, le condamna à être décapité. Lorsqu'Eusèbe eut entendu prononcer la sentence, il dit : « Seigneur Jésus, je rends grâces à votre bonté, et je loue votre « puissance de ce qu'en mettant ma fidélité à l'épreuve, vous me traitez « comme un de vos disciples. » Il entendit en même temps une voix du ciel, qui lui disait : « Si vous n'aviez été trouvé digne de souffrir, vous « n'auriez pu être admis dans la cour du roi céleste, ni vous asseoir au « milieu des justes. » Étant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux, et eut la tête tranchée. C'est ce saint Eusèbe qui est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes, qui portent le nom de saint Jérôme.

Réflexions.

Les martyrs, par leur douceur et leur constance, vainquirent les plus cruels tyrans et les plus redoutables puissances du monde. Ils inspirèrent une vénération secrète à ceux qui les tourmentaient, et dont la malice opiniâtre rendait les cœurs impénétrables aux rayons de la lumière et de la vérité. Tel est l'aimable pouvoir de la vertu ; telle est la paix qu'elle procure ; tels sont les triomphes qu'elle mérite au sein même des persécutions.

SAINT NAPOLÉON,

MARTYR.

15 AOUT.

Saint Néopol ou Néopolus, nommé *Napoléon* par l'usage reçu et par la manière de prononcer du moyen âge, qui s'introduisit dans l'Italie, comme il est encore communément appelé chez les Italiens, était illustre autant par sa naissance que par l'éclat de ses vertus, ce qui l'avait élevé à une charge éminente.

Au milieu des hérésies et des schismes par lesquels le démon a dans tous les siècles renouvelé ses attaques contre l'Église, Dieu a toujours suscité des défenseurs de la foi, qui, par leur fermeté et la sainteté de



leur vie, ont préféré répandre leur sang et s'exposer à la violence des tourments les plus inouïs. pour réparer les pertes que le royaume de Jésus-Christ faisait sur la terre, par la lâcheté des apostats, et par l'infidélité des mauvais chrétiens. Ainsi, lors de la cruelle persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, qui surpassa en violence toutes les précédentes, saint Napoléon se rendit illustre par son zèle et sa constance à confesser la foi, et surtout par sa fermeté dans les tourments inventés en Orient pour anéantir la vérité, ou plutôt pour la faire abandonner. Par les tortures barbares dont on accablait les saints martyrs, le nom de chrétien fut presque éteint, et plusieurs fidèles, épouvantés ou vaincus par l'artifice des bourreaux ou par la rigueur des supplices, renonçaient à leur croyance. Ceux qui persévéraient avaient encore à soutenir de plus rudes assauts, dans lesquels la plupart d'entre eux succombaient avant d'avoir épuisé toutes les ressources meurtrières de leurs tyrans.

Mais tandis que la cruauté des persécuteurs s'épuisait elle-même à l'égard des plus courageux des martyrs, et que les bourreaux manquaient de force pour les tourmenter, les défenseurs de la foi combattaient avec tant de courage et de constance, et étaient si joyeux de souffrir, que l'espérance des tyrans fut déçue, et le sang d'une foule de martyrs devint une féconde semence de chrétiens.

Parmi tant de fidèles qui versèrent leur sang pour la défense de la foi, saint Napoléon fut un de ceux qui soutinrent à Alexandrie, avec un courage extraordinaire, pour le nom de Jésus-Christ, les tourments les plus inouïs. On lui enlevait des lambeaux de chair, après l'avoir persécuté de mille manières différentes. Mais la pensée du ciel lui fit supporter avec joie tous ces horribles traitements; couvert de sang et déchiré par tout le corps, il fut jeté dans une affreuse prison. Ainsi accablé par les souffrances occasionnées par tant de tortures, et après avoir perdu tout son sang pour Jésus-Christ, il rendit en paix son âme, et alla recevoir dans le ciel la juste récompense que lui avaient méritée sa foi et son martyre.

Il est fait mention très-honorable de saint Napoléon par les anciens historiens, et dans les martyrologes.



SAINT ARNOULD,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

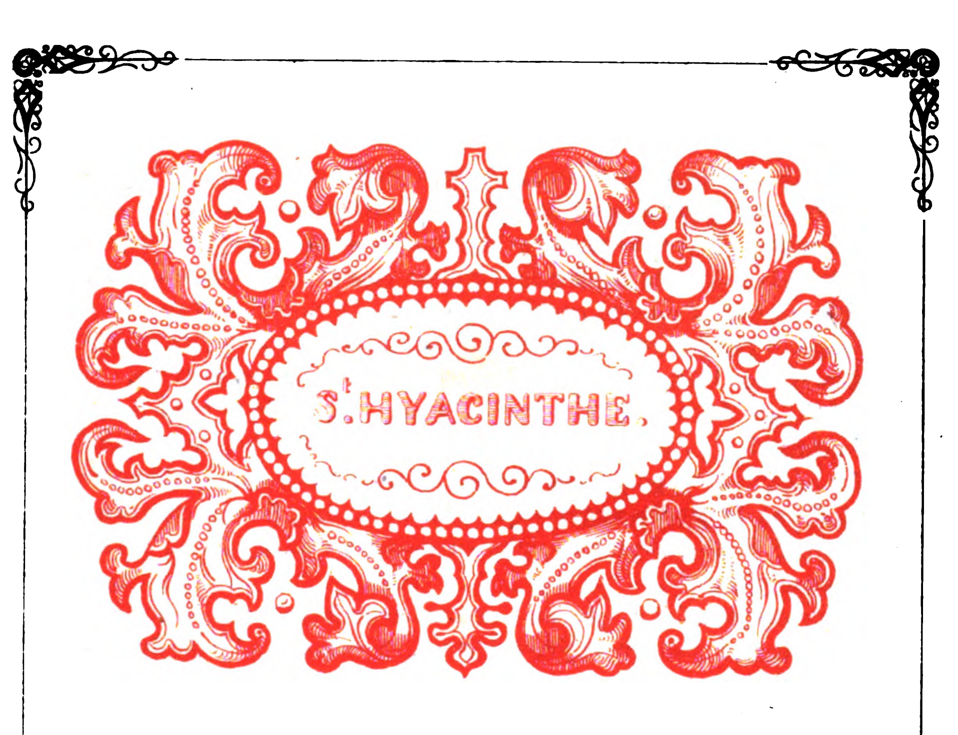
Arnould, sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, et servit avec distinction sous les rois Robert et Henri Ier. Mais il se sentit bientôt appelé à un genre de guerre plus noble; il résolut d'employer pour Dieu les peines qu'il se donnait pour le monde. S'étant retiré à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, il y prit l'habit monastique. Son exemple fut suivi par plusieurs personnes de qualité.

Lorsqu'il se fut exercé quelque temps à la vie cénobitique, il porta ses vues plus loin. Il demanda à son abbé la permission de se renfermer dans une petite cellule séparée du monastère. L'ayant obtenue, il n'eut presque plus de commerce avec les hommes, ne s'occupant que de la prière et des pratiques de pénitence. Il y avait trois ans et demi qu'il vivait de la sorte, lorsque le clergé et le peuple de Soissons le demandèrent pour leur évêque aux Pères du concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse suivante : « Laissez « un pécheur offrir à Dieu quelques fruits de pénitence, et n'obligez pas « un homme tel que moi à se charger d'un fardeau qui demande tant « de sagesse. » Il fut cependant obligé de se rendre.

On ne se trompa point dans l'espérance que l'on avait conçue de lui. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus criants, et la crainte du compte qu'il aurait à rendre pour lui et pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastère à Aldenbourg, ville alors considérable du diocèse de Bruges, située du côté d'Ostende. Il y mourut sur le cilice et la cendre, en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais en 1121. Dix ans après, on enchâssa ses reliques, et elles se gardent encore dans l'église de Saint-Pierre, à Aldenbourg ou Oudenbourg. Son nom est fort célèbre en France et dans les Pays-Bas.







RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

16 AOUT.

Saint Hyacinthe, que les historiens ecclésiastiques appellent l'Apôtre du Nord et le Thaumaturge de son siècle, était de la maison des comtes d'Oldrovans, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Silésie. Il naquit en 1185 au château de Saxe, dans le diocèse de Breslaw.

Hyacinthe montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, et ses parents eurent un soin particulier de les cultiver. Il fit ses études à Cracovie, à Prague et à Bologne, et prit dans l'université de cette dernière ville le degré de docteur en droit et en théologie.

De retour dans sa patrie, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie. Ce prélat, distingué par ses vertus, lui donna une prébende dans sa cathédrale, et l'associa au gouvernement de son diocèse. Hyacinthe justifia ce choix par sa capacité, son zèle et

sa prudence; mais il sut, malgré la multiplicité des occupations extérieures, conserver l'esprit de prière et de recueillement.

Vincent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité pour se préparer à la mort dans la solitude, on plaça sur son siége Ives de Konski, chancelier de Pologne, oncle d'Hyacinthe. Le nouvel évêque alla à Rome, il mena avec lui ses deux neveux Hyacinthe et Ceslas. C'était dans l'année 1218. Saint Dominique se trouvait pour lors à Rome.

L'évêque de Cracovie et celui de Prague, touchés de sa sainteté, de l'onction de ses discours et du fruit de ses prédications, lui demandèrent des missionnaires pour leurs diocèses. Dominique s'excusa sur l'impossibilité où il était d'accorder ce qu'on lui demandait. Il avait envoyé un si grand nombre de ses disciples en mission, qu'il ne lui en restait presque plus.

Sur ces entrefaites, plusieurs personnes de la suite de l'évêque de Cracovie embrassèrent le nouvel institut. De ce nombre furent Hyacinthe et Ceslas, et deux gentilshommes d'Allemagne, Herman et Henri. Ils reçurent tous l'habit des mains de saint Dominique dans le couvent de Sainte-Sabine, au mois de mars de la même année 1218. Ils travaillèrent d'abord à se sanctifier eux-mêmes par le détachement du monde, le mépris d'eux-mêmes, la mortification de leurs sens, le renoncement à leur volonté, l'exercice de la prière, et un zèle ardent de glorifier Dieu dans toutes leurs actions et toutes leurs souffrances. Ils obtinrent une dispense pour faire leurs vœux après six mois de noviciat. Hyacinthe, alors âgé de trente-trois ans, fut établi supérieur de la mission que saint Dominique envoya en Pologne.

Les missionnaires n'accompagnèrent point l'évêque de Cracovie, qui partait de Rome en même temps qu'eux. Ils prirent une autre route, afin de se conformer à leur règle, qui leur ordonnait d'aller à pied et sans provisions. Ayant passé par les terres de la seigneurie de Venise, ils entrèrent dans la Haute-Carinthie, où ils restèrent six mois. Hyacinthe y donna l'habit à plusieurs personnes, et y fonda un couvent dont il fit Herman supérieur. Ils furent reçus de l'archevêque de Salzbourg avec de grandes marques de vénération. Ils traversèrent la Styrie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie, annonçant partout la parole de Dieu avec succès. On les vit arriver en Pologne avec une joie extraordinaire, et il n'y avait personne qui ne s'empressât de leur témoigner sa vénération. Les sermons de saint Hyacinthe produisirent des fruits merveilleux dans Cracovie; bientôt on ne vit plus de traces des vices honteux qui régnaient publiquement dans cette capitale.



Hyacinthe fonda à Cracovie un couvent de son ordre, sous l'invocation de la sainte Trinité; il en fonda un second à Sendomir, et un troisième à Plosko, sur la Vistule, dans la Moravie.

Après avoir prêché dans les principales villes de Pologne, Hyacinthe entreprit de porter la lumière de l'Évangile chez les peuples barbares du nord. Son zèle avait trop d'activité pour qu'il cherchât à vivre dans le repos, tandis qu'il voyait des âmes en danger de périr éternellement, faute de connaître le vrai Dieu. La longueur et la difficulté des voyages, rien ne fut capable de le décourager; le désir de procurer la gloire de Dieu lui rendait tout facile. Il bannit de plusieurs contrées l'idolâtrie et les vices qui en sont la suite ordinaire. Il fonda des couvents de son ordre dans la Prusse, la Poméranie, à Cammin sur l'Oder, à Prémislau ou Ferzemysla, à Culm, à Elbin, à Kœnigsberg, dans l'île de Rugen, et dans la péninsule de Gédan.

Hyacinthe quitta la Prusse et la Poméranie, pour aller prêcher en Danemark, en Suède, dans la Gothie et la Norwége, pays où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il fonda partout des monastères, et y mit de dignes ouvriers, afin de perpétuer le bien qu'il avait commencé.

Après les missions dont nous venons de parler, le saint passa dans la Basse-Russie, autrement appelée Russie-Rouge, et y fit un long séjour. Il engagea le prince et une grande partie de son peuple à renoncer au culte des Grecs, pour se réunir à l'Église catholique. Il bâtit les couvents de Léopold ou Limbourg, et de Halitz, sur la rivière de Niester. De là il pénétra jusqu'à la mer Noire, et dans les îles de l'Archipel. Il prit ensuite sa route vers le nord, et entra dans le grand duché de Moscovie, appelé aussi Grande-Russie ou Russie-Noire. Il employa les armes de son zèle contre les idolâtres, les mahométans et les Grecs schismatiques. Les chrétiens orthodoxes du pays étaient en si petit nombre, qu'ils n'avaient pas même une église pour s'assembler. Le duc Voldimir resta opiniâtrément attaché à l'erreur; mais il permit au saint de prêcher aux catholiques. A peine Hyacinthe eut-il commencé à annoncer l'Évangile, que les infidèles et les schismatiques, frappés de ce qu'on publiait de sa doctrine et de ses miracles, accoururent en foule pour l'entendre. Il y en eut un grand nombre qui ouvrirent les yeux à la vérité. Le saint missionnaire fonda un couvent à Kiuw, alors capitale des deux Russies. Un jour que les idolâtres étaient à genoux devant un grand arbre, dans une île du Borysthène, communément appelée Niéper, il fit un miracle en leur présence, et les engagea à briser leurs idoles, à renverser l'arbre, et à embrasser la religion chrétienne. Toutes ces conversions irri-



tèrent le duc; il menaça ceux qui croyaient en Jésus-Christ et employa même contre eux plusieurs actes de persécution. Mais le ciel lui fit bientôt ressentir les effets de sa vengeance. En effet, les Tartares, qui répandirent une si grande terreur en Europe au treizième siècle, vinrent assiéger Kiuw, qu'ils prirent d'assaut et réduisirent en cendres. Tandis que la ville brûlait et que des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts dans les rues, Hyacinthe, tenant un ciboire d'une main, et une image de la sainte Vierge de l'autre, passa au milieu des flammes, et traversa le Niéper.

Saint Dominique avait toujours désiré ardemment d'aller prêcher dans la Cumanie, pays habité par les Jazyges, que l'on regardait comme les plus barbares de tous les peuples infidèles. Ne l'ayant pu faire par lui-même, il y envoya quelques-uns de ses disciples, qui commencèrent leur mission en 1228. Hyacinthe entreprit de travailler à cette vigne ingrate, et son zèle fut suivi d'un heureux succès. Il convertit en fort peu de temps un grand nombre de barbares, entre autres un prince du pays, qui, en 1245, vint au premier concile général de Lyon, avec plusieurs seigneurs de sa nation. Nous lisons dans la vie de saint Louis, qu'ayant abordé dans l'île de Chypre en 1248, il y reçut une ambassade d'un puissant prince de ces Tartares, qui professait le christianisme.

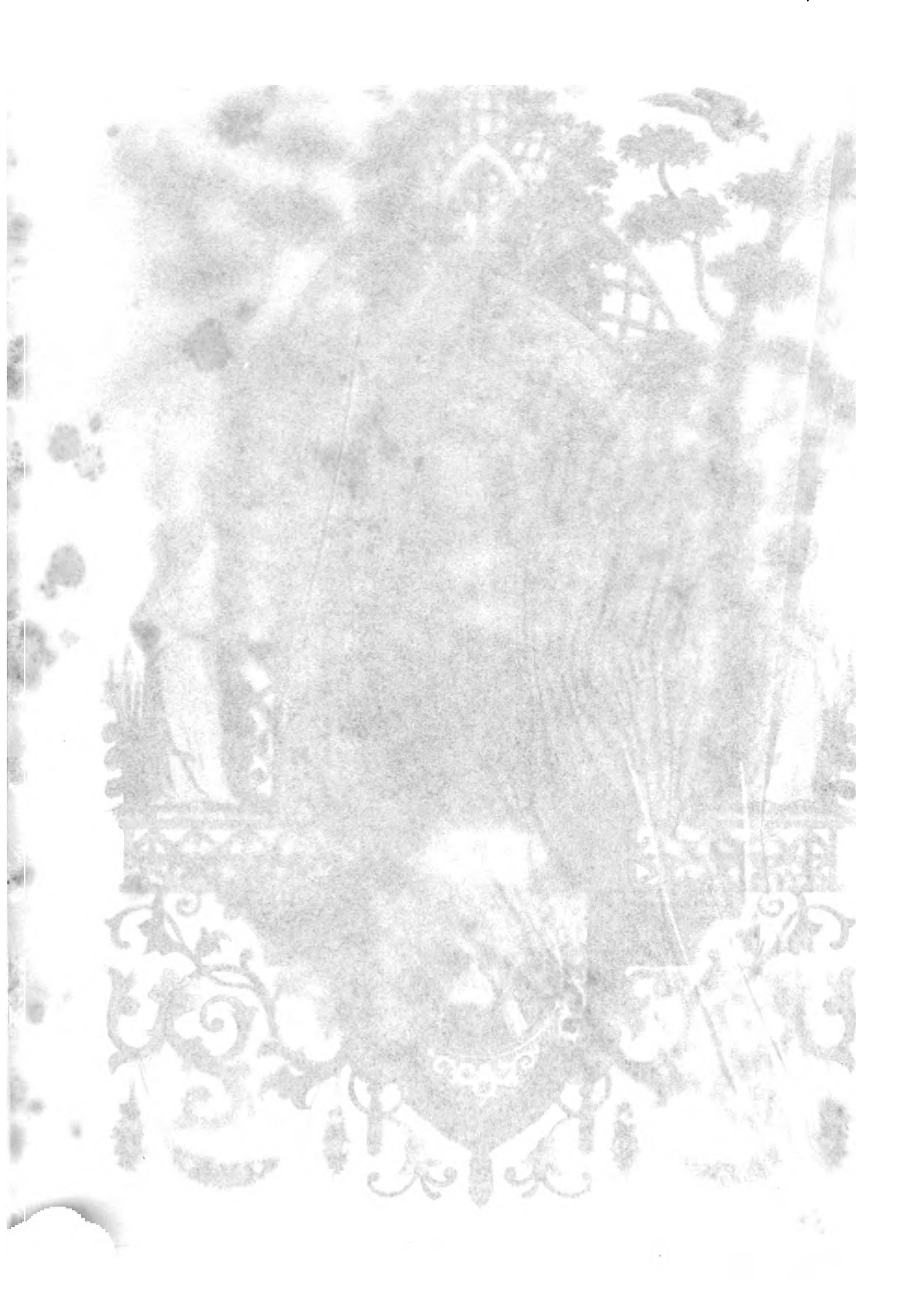
Malgré les vastes déserts qui coupaient la grande Tartarie, Hyacinthe la parcourut, annonçant partout Jésus-Christ. Il pénétra jusqu'au Thibet, près des Indes orientales, et jusque dans le Kathay, qui est la province la plus septentrionale de la Chine. Quand les missionnaires du dernier siècle arrivèrent dans ces contrées, ils y trouvèrent encore plusieurs traces du christianisme. Hyacinthe, retournant en Pologne, rentra dans la Russie-Rouge, y convertit plusieurs schismatiques, et inspira de vifs sentiments de componction aux habitants de la Podolie, de la Volhynie de la Lithuanie. Il fonda un couvent à Vilna, capitale de cette dernière province.

Après avoir parcouru environ quatre mille lieues, il revint en Pologne, et arriva à Cracovie en 1257, c'est-à-dire, dans la soixante-douzième et dernière année de sa vie. Le roi Boleslas V, surnommé le Chaste, et la pieuse Cunégonde, sa femme, se conduisirent par les avis d'Hyacinthe, et tendirent tous deux de concert à la perfection chrétienne.

Hyacinthe tomba malade le 14 août, et Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le lendemain, fête de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée comme sa patronne. On dit que Pandrette, évê-



Lith. Arbieu, r. Beauregard, 1.



que de Cracovie, connut par révélation la gloire dont il jouissait dans le ciel. Sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles. Il fut canonisé par Clément VIII en 1594. Ses reliques se gardent à Cracovie, dans une magnifique chapelle dédiée sous son invocation. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, en obtint une portion de Ladislas, roi de Pologne, et en fit présent aux dominicains de la rue Saint-Honoré à Paris.

SAINT ROCH.

Saint Roch est regardé comme un des plus illustres saints du quatorzième siècle, surtout en France et en Italie. Nous n'avons pourtant point d'histoire authentique de ses actions et de ses vertus. Nous nous contenterons de rapporter ce qui nous paraîtra le plus certain.

Ce saint naquit à Montpellier, d'une famille noble. Étant allé à Rome par dévotion, les ravages de la peste qui désola l'Italie lui fournirent l'occasion d'exercer sa charité envers ceux qui furent attaqués de ce fléau. Maldura rapporte qu'il tomba malade à Plaisance; que, se voyant abandonné de tout le monde, il se traîna dans une forêt voisine, où il souffrit des douleurs incroyables, et que Dieu lui rendit la santé sans le secours des hommes. De retour en France, il y vécut dans la pratique d'une austère pénitence et dans les exercices de la charité. Il passa les dernières années de sa vie à Montpellier, où l'on dit qu'il mourut en 1327. Quelques auteurs reculent sa mort jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et mettent son voyage en Italie dans l'année 1348; ce qui paraît s'accorder avec ce que les historiens racontent de la peste qui ravagea ce pays. On assure que son intercession a fait cesser ce fléau dans plusieurs villes. On prétend que son corps fut transporté à Venise en 1485; mais des monuments, tout au moins aussi sûrs, donnent ce sacré dépôt à la ville d'Arles, et en fixent la translation à l'année 1372. C'est de cette dernière ville que se sont faites les principales distributions des reliques de saint Roch que l'on montre en Espagne, en Flandre, à Rome, à Turin, en Allemagne, à Paris, à Marseille, et en plusieurs autres lieux. La feue reine Marie Leczinski, femme de Louis XV, ayant fait ériger une chapelle en l'honneur du saint dans l'église paroissiale de Saint-Louis à Versailles, demanda les reliques de saint Roch à M. de Jumilhac, archevêque d'Arles, par une lettre du 11 octobre 1764. Le prélat, pour satisfaire la dévotion de la pieuse princesse, fit l'ouverture



de la châsse qui les renferme, et en tira un os assez considérable qui fut envoyé à la reine.



SAINT MAMMÈS,

MARTYR EN CAPPADOCE.

17 AOUT.

Saint Mamas, vulgairement appelé saint Mammès, est un des martyrs auxquels les Grecs donnent le titre de *Grands*. Il souffrit sous Aurélien.

Ce prince, Scythe d'origine, était né dans la Dace ou la Mésie. L'armée le proclama empereur à Sirmium, après la mort de Claude II, arrivée en 270; et le sénat fut forcé de confirmer cette élection. A peine eut-il été placé sur le trône impérial, qu'il découvrit son penchant pour la cruauté. Il excita la neuvième persécution contre le christianisme, et il y fut porté dans une expédition qu'il fit en Asie.

La reine Zénobie possédait, en vertu d'une concession de Gallien, de vastes domaines en Orient. C'était la récompense des services qu'elle et Odénat, son mari, avaient rendus à l'empire dans la guerre contre les Perses. Aurélien entreprit de la dépouiller de son royaume; mais elle sut se défendre par les conseils du célèbre Longin, qui avait été son précepteur. A la fin, cependant, ses armées furent défaites; la ville de Palmyre, en Syrie, capitale de son royaume, tomba entre les mains des Romains, qui la détruisirent en 273. Zénobie et Longin furent faits prisonniers; l'un fut mis à mort, et l'autre menée en triomphe. Aurélien conserva la vie à la reine; il lui donna même de grandes possessions en Italie, et elle vécut à Rome d'une manière fort honorable jusqu'à sa mort.

Cette princesse avait favorisé les chrétiens en Orient : ils ne prirent cependant point les armes contre l'empereur. Mais Aurélien, de retour à Rome, n'en publia pas moins contre eux des édits sanglants. Les calendriers font mention de plusieurs chrétiens qui souffrirent alors.

Un des plus célèbres fut saint Mamas ou Mammès. Fils d'un pauvre berger de Césarée en Cappadoce, dès son enfance il chercha le royaume de Dieu de tout son cœur, et il se distingua toujours par une ferveur extraordinaire. Ayant été arrêté par les persécuteurs vers l'an 274 ou 275, il souffrit avec une sainte joie les plus cruelles tortures, et remporta, quoique fort jeune, la couronne glorieuse du martyre.



Julien l'Apostat et Gallus son frère, étant à Césarée dans leur enfance, entreprirent de bâtir une église sur le tombeau de saint Mamas. Ils avaient partagé l'ouvrage entre eux, chacun faisait travailler à l'envi à la portion qui lui était échue. Tandis que les travaux de Gallus avançaient, une main invisible s'opposait, dit-on, à ceux de Julien. Tantôt on ne pouvait en asseoir les fondements, tantôt la terre rejetait ceux que l'on avait posés; enfin ce que l'on avait élevé avec beaucoup de temps et de peine se trouvait soudainement renversé, de sorte qu'il fut impossible de finir. Saint Grégoire de Naziance dit qu'il tient ce fait de témoins oculaires, et Sozomène prétend l'avoir ouï dire à ceux qui avaient vu de ces témoins.

Au commencement du treizième siècle, on transféra le chef de saint Mammès de Constantinople à Langres. Les actes de cette translation sont rapportés dans le nouveau bréviaire de Langres.

SAINT LIBÉRAT,

ABBÉ, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS EN AFRIQUE.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, et défenseur outré de l'arianisme, publia dans la septième année de son règne de nouveaux édits contre les catholiques, et leur ordonna de détruire tous leurs monastères. Il y en avait un près de Capse dans la Byzacène, connu entre tous les autres par la ferveur de ceux qui l'habitaient. Ils étaient au nombre de sept, savoir : *Libérat*, abbé; *Boniface*, diacre; *Servus* et *Rusticus*, sous-diacres; *Rogat*, *Septime* et *Maxime*, simples moines. Tous eurent ordre de se rendre à Carthage. On essaya inutilement de les gagner par des promesses. « Il n'y a, répondirent-ils, qu'une foi, qu'un Seigneur, « qu'un baptême. Faites de nos corps ce qu'il vous plaira. Gardez pour « vous ces richesses que vous nous promettez, et qui périront bientôt. » Comme ils étaient inébranlables dans la confession de la Trinité et d'un seul baptême, on les chargea de chaînes et on les jeta dans un noir cachot.

Les fidèles, ayant gagné les gardes, les visitaient nuit et jour, afin de recevoir leurs instructions, et de s'encourager les uns les autres à souffrir pour la défense de la foi. Hunéric, informé de ce qui se passait, les fit resserrer, aggrava le poids de leurs chaînes, et imagina pour les tourmenter des raffinements de cruauté inouïs jusqu'alors. Peu de temps



après, il ordonna qu'on les mît dans un vieux bateau pour y être brûlés sur la mer. Ils marchèrent avec joie vers le rivage, méprisant les insultes des ariens devant lesquels ils passaient. Les hérétiques employèrent de nouveaux efforts pour vaincre Maxime, le plus jeune des confesseurs. Mais Dieu, qui rend éloquentes les langues des enfants pour publier ses louanges, le fortifia contre les assauts des ariens ; il leur répondit courageusement que rien ne serait capable de le séparer de son abbé et de ses frères, avec lesquels il avait supporté les travaux de la pénitence dans la vue de mériter une gloire éternelle.

Lorsque les sept confesseurs furent entrés dans le bateau, et qu'on les eut liés sur le bois dont il était rempli, on tenta d'y mettre le feu à diverses reprises; mais il s'éteignait toujours, et il fut impossible de l'allumer. Le tyran, transporté de rage et couvert de confusion, les fit assommer à coups de rames : après quoi on jeta dans la mer leurs corps, que les vagues poussèrent vers le rivage, contre ce qui avait coutume d'arriver sur cette côte. Les catholiques les enterrèrent honorablement dans le monastère de Bigue, près de l'église de Saint-Célérin. On met leur martyre en 483.

SAINTE HÉLÈNE,

IMPÉRATRICE.

18 AOUT.

Tous les historiens anglais s'accordent à dire que l'impératrice Hélène était de leur pays. Hélène était fille unique du roi Coïlus, qui vécut toujours dans une amitié constante avec les Romains, desquels il tenait sa souveraineté.

Lorsque Constance épousa Hélène, il n'était encore qu'officier dans l'armée. Le premier fruit de ce mariage fut Constantin, qui, comme tout le monde en convient, fut d'abord élevé sous les yeux de sa mère. Mais pour l'intelligence de cette histoire, il faut considérer un moment la situation où se trouvait alors l'empire romain.

Les deux frères Carin et Numérien, fils, collègues et successeurs de Carus, régnaient, l'un en Occident, et l'autre en Orient. Étant tous deux universellement haïs à cause de leurs vices, on plaça sur le trône impérial Dioclès, communément appelé Dioclétien, le 17 septembre 284.

C'est de là que l'on date l'époque de son règne, ou l'ère des martyrs, qui a longtemps été en usage pour le calcul chronologique.

Dioclétien, né en Dalmatie, d'une famille fort obscure, avait été affranchi par le sénateur Anulin. Il était en Orient à la tête d'une armée, lorsque Numérien fut assassiné. Pour s'opposer à Carin dans l'Occident, il déclara césar Maximien, qui prit le surnom d'Hercule. Ce fut le 12 novembre de la même année 284. Carin ayant péri de mort violente dans la haute Mésie, près du Danube, Maximien fut proclamé empereur, et reconnu pour le collègue de Dioclétien, le 1er avril 286. Il était de Sirmium, et d'une naissance aussi obscure que celui auquel il devait son élévation. La férocité de son extérieur annonçait celle de ses mœurs et de son caractère. C'était au reste un officier brave et expérimenté; il était perfide, brutalement livré à ses passions; si avare, qu'il mit à mort plusieurs sénateurs pour s'emparer de leurs biens, et qu'il pilla toutes les provinces de l'Occident soumis à sa domination.

Quant à Dioclétien, il était tout à la fois soldat et politique. Il accabla les provinces de taxes exorbitantes. Il sut maintenir les troupes dans le devoir beaucoup mieux que ses prédécesseurs. Son amour pour la dépense le portait aux entreprises les plus extravagantes. S'étant mis en tête de rendre semblable à Rome la ville de Nicomédie, où il faisait sa résidence ordinaire, il en chassa les habitants pour la remplir de palais, d'hippodromes, d'arsenaux et d'autres édifices publics. Il ne montrait pas moins de vanité dans sa parure, ses équipages et ses ameublements. Cela ne l'empêchait pas d'être d'une avarice insatiable; son trésor était toujours rempli des dépouilles des familles et des provinces. Les deux empereurs se ressemblaient sous ce rapport, et ils régnèrent vingt ans ensemble.

Pour maintenir plus facilement la tranquillité de l'État et pourvoir plus efficacement à la sûreté de leurs personnes, ils s'associèrent en 293 deux empereurs d'un rang inférieur, sous le titre de césars. Dioclétien choisit Galère-Maximien, surnommé Armentarius, né dans la Dacie, homme d'un caractère cruel et de mœurs très-corrompues; il l'obligea de se séparer d'avec sa femme, pour épouser Valérie sa fille. Maximien-Hercule désigna Constance-Chlore, auquel on n'a jamais reproché de vices déshonorants. Il était bon soldat, et descendait des empereurs Claude II, et de Vespasien; et c'est pour cela que sa famille portait le prénom de Flavius. Voici le partage qui fut fait de l'empire. Hercule eut l'Italie, l'Espagne et l'Afrique; Constance, le pays situé du côté des Alpes, nommément la Gaule et la Bretagne; Galère, l'Illyrie, avec



les contrées voisines du Pont-Euxin, et Dioclétien l'Orient. Un des articles de cette association fut que Constance répudierait Hélène, pour épouser Théodore, belle-fille de Maximien.

Les chrétiens jouissaient alors d'une espèce de paix. Il y eut cependant quelques martyrs en Occident, surtout à l'armée; ce qu'on doit principalement attribuer à la cruauté naturelle de Maximien, qui se plaisait dans le sang. Mais au commencement de l'année 302, Galère engagea Dioclétien, qui était à Nicomédie, à former le projet d'extirper le nom chrétien de la terre.

A peine Constantin fut-il monté sur le trône impérial, qu'il publia des édits pour empêcher que l'on inquiétât les chrétiens à cause de leur religion. Balançant sur le choix de la divinité qu'il invoquerait avant de livrer bataille à Maxence, il se sentit inspiré de s'adresser au vrai Dieu, qui le favorisa d'une vision miraculeuse. Depuis ce temps-là, il se déclara le protecteur du christianisme; il fit bâtir des églises, et décora les autels avec magnificence.

Il paraît, par le récit d'Eusèbe, que sainte Hélène n'embrassa point la foi en même temps que son fils, et qu'elle ne reçut le baptême qu'après la victoire miraculeuse remportée par Constantin. Mais sa conversion fut si parfaite, qu'elle pratiqua toujours depuis les plus héroïques vertus. Son fils l'aimait et la respectait; il oubliait qu'il était maître du monde, et semblait n'avoir de pouvoir que pour prévenir ses désirs. Il la fit proclamer auguste dans ses armées et dans toutes les provinces de l'empire; et il voulut que l'on frappât en son honneur des médailles où elle est appelée *Flavia Julia Helena*.

Hélène était avancée en âge lorsqu'elle connut Jésus-Christ; mais elle répara par sa ferveur et son zèle le temps qu'elle avait perdu dans les ténèbres de l'ignorance. Dieu prolongea sa vie encore plusieurs années, afin que par ses exemples elle édifiât l'Église, à l'exaltation de laquelle son fils faisait servir son autorité. Oubliant sa dignité, elle aimait à être confondue parmi le peuple dans les églises; et son plus grand plaisir était d'assister à l'office divin. Maîtresse des trésors de l'empire, elle ne s'en servait que pour faire de bonnes œuvres : tous les lieux où elle passait ressentaient les effets de ses libéralités; elle était la mère de tous les malheureux. Elle faisait bâtir des églises, qu'elle enrichissait d'ornements et de vases d'un grand prix.

Cependant Licinius devint jaloux de la prospérité de Constantin, et prit les armes contre lui. Constantin le défit en 314, près de Cibale, dans la Pannonie; mais, content de la victoire, il lui accorda généreu-



sement la paix. Licinius, toujours dévoré par l'ambition, oublia ce qu'il devait à son bienfaiteur, et l'insulta de nouveau. Il commença même, par une suite de sa haine pour Constantin, à persécuter, en 316, les chrétiens qu'il avait protégés jusque-là : il en fit mettre à mort un grand nombre, et ce fut sous lui que souffrirent les *quarante martyrs*.

Constantin, après avoir inutilement employé toutes les voies de pacification, lui déclara la guerre; et l'on fit de part et d'autre de grands préparatifs. Constantin se prépara au combat par la prière, le jeûne et la retraite. Il voulut que l'on portât le Labarum devant son armée. La victoire fut constamment attachée à cette bannière. Licinius fut d'abord vaincu près d'Andrinople, au mois de juillet de l'année 324; il le fut une seconde fois près de Calcédoine, et de cent trente mille hommes qu'il avait, il lui en resta à peine trois mille. Il tomba lui-même entre les mains du vainqueur, qui lui laissa la vie. Mais ayant été convaincu de travailler sourdement à exciter de nouveaux troubles, Constantin le condamna l'année suivante à être étranglé.

Cette victoire ayant rendu Constantin maître de l'Orient, il fit assembler le concile général de Nicée en 325. L'année suivante, il écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, au sujet de la magnifique église qu'il voulait faire bâtir sur le mont Calvaire. Sainte Hélène, quoique âgée pour lors de quatre-vingts ans, se chargea de l'exécution de ce pieux ouvrage. Elle avait en même temps un désir extrême de découvrir la croix sur laquelle le Sauveur du monde était mort; et ses vœux furent exaucés. Elle visita les lieux saints avec une dévotion extraordinaire, et les orna d'édifices somptueux; elle rappela plusieurs personnes exilées, et rendit la liberté à ceux qui étaient détenus dans les prisons, ou qui travaillaient aux mines; elle fit des présents aux communautés, et répandit des aumônes considérables dans tous les lieux qu'elle honora de sa présence. Les églises ressentirent aussi les effets de sa libéralité. Avant de quitter la Palestine, elle fit assembler les vierges consacrées au Seigneur, et leur donna un repas où elle les servit de ses propres mains. De retour à Rome, elle sentit que sa dernière heure approchait. Lorsqu'elle se vit sur le point de sortir de ce monde, elle entretint son fils des moyens de gouverner l'empire d'une manière conforme à la loi divine. Elle lui fit ensuite, ainsi qu'à ses petits-fils, un adieu fort touchant, et mourut en leur présence, au mois d'août de l'année 328. Les funérailles de l'impératrice Hélène furent célébrées avec la plus grande pompe. On fit faire, pour renfermer son corps, un mausolée de brique en forme de tour ronde, dans l'intérieur duquel on plaça son tombeau

qui est une urne de porphyre, et Constantin érigea, au milieu de la grande place de Constantinople, une croix avec des statues, dont l'une le représentait, et l'autre sa bienheureuse mère. Sainte Hélène est nommée dans le martyrologe romain.

Les reliques de cette sainte furent portées, en 849, de Rome à l'abbaye de Hautvilliers, dans le diocèse de Reims.

SAINTS TIMOTHÉE, AGAPE, ET SAINTE THÈCLE,

MARTYRS EN PALESTINE.

19 AOUT.

Tandis que Dioclétien tenait dans ses mains les rênes de l'empire, Urbain, président de la Palestine, signalait sa rage et sa cruauté contre les chrétiens. La seconde année de la persécution générale, il ordonna que Timothée, dont tout le crime était d'avoir généreusement confessé la foi, fût cruellement fouetté. Il le fit ensuite étendre sur le chevalet, où il eut les côtés déchirés avec des pennes de fer : ce supplice fini, on le brûla à petit feu, dans la ville de Gaze, le 1er mai 304. La patience avec laquelle il souffrit venait de cette charité parfaite dont son cœur était embrasé,

Saint Agape et sainte Thècle souffrirent aussi divers tourments; après quoi, le même juge les fit conduire à Césarée, pour y être exposés aux bêtes. Thècle fut mise en pièces dans l'amphithéâtre; mais Agape échappa pour ce jour à la fureur des bêtes et aux glaives des confecteurs. On le ramena en prison, où il resta encore deux ans. Enfin le césar Maximin Daïa donna des ordres pour qu'on le fît mourir, s'il refusait toujours d'abjurer le christianisme. Ses longues souffrances n'avaient point abattu son courage; et en différant sa couronne, on n'avait fait qu'augmenter le désir qu'il avait de rejoindre ses compagnons dans la gloire. On l'exposa de nouveau dans l'amphithéâtre, où un ours se jeta sur lui, sans toutefois lui ôter la vie; il ne fut tué par les bêtes ni par les confecteurs. Le lendemain on le jeta dans la mer.

Les Églises grecque et latine honorent la mémoire de ces saints martyrs le 19 août.



SAINT LOUIS,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Le saint dont nous donnons la vie était petit-neveu de saint Louis, roi de France, et neveu par sa mère de sainte Elisabeth de Hongrie. Il naquit, en 1274, à Brignoles, en Provence. Il eut pour père Charles II, surnommé *le Boiteux*, roi de Naples et de Sicile, et pour mère Marie, fille d'Étienne V, roi de Hongrie. Il parut dès son enfance n'avoir d'inclination que pour la vertu, et ne travailler que pour l'éternité.

En 1284, deux ans après la révolte générale des deux Siciles, Charles le Boiteux, alors prince de Salerne, fut fait prisonnier dans un combat naval, par le roi d'Aragon. Charles, son père, étant mort au bout de quelques mois, ses amis le proclamèrent roi de Sicile. Mais sa captivité dura quatre ans, et on ne lui rendit la liberté qu'à des conditions très-dures. On lui demanda pour otages cinquante gentilshommes et trois de ses fils, du nombre desquels fut notre saint, alors dans la quatorzième année de son âge. Louis resta sept ans prisonnier à Barcelone, et il fut traité avec beaucoup de rigueur. Jamais il ne perdit rien de sa tranquillité; et il avait coutume d'encourager les compagnons de ses souffrances, en leur parlant ainsi : « L'adversité est très-utile à ceux qui font profession de servir Dieu. Elle nous fait pratiquer la patience, l'humilité « et la résignation à la volonté divine; et nous sommes alors mieux disposés qu'en tout autre temps à l'exercice de toutes les vertus. La « prospérité aveugle, enivre l'âme; elle fait que nous oublions Dieu, et « que nous nous oublions nous-mêmes; elle excite et fortifie les passions; elle flatte l'orgueil, et nous entretient dans l'amour désordonné « de nous-mêmes. »

Le saint ne se contentait point de souffrir les rigueurs de la captivité, il pratiquait encore des austérités extraordinaires; il jeûnait plusieurs jours de la semaine, et s'interdisait tous les amusements vains ou dangereux. Comme il avait toute la ville de Barcelone pour prison, il allait souvent visiter les malades dans les hôpitaux. Ayant obtenu que les deux religieux franciscains qui étaient ordinairement avec lui ne quittassent plus ses appartements, il se levait la nuit avec eux pour prier; il les prit encore pour maîtres de philosophie et de théologie. Dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, il fit vœu d'embrasser l'institut de saint François s'il recouvrait sa santé. Après sa guérison, il ne



désirait rien tant que de pouvoir accomplir la promesse qu'il avait faite à Dieu.

Enfin Louis recouvra la liberté en 1294, par le traité conclu entre son père et Jacques II, roi d'Aragon. Une des conditions fut que ce dernier épouserait Blanche, sœur de Charles le Boiteux. Les deux cours avaient encore extrêmement à cœur un autre mariage, c'était celui de la princesse de Maïorque, sœur du roi d'Aragon, avec notre saint. Le père de Louis lui promettait le royaume de Naples, qu'il avait déjà recouvré en partie. Charles, prince de Salerne, son fils aîné, était devenu roi de Hongrie, du chef de sa mère Marie, sœur du feu roi Ladislas IV. Le saint persista dans la résolution où il était de se consacrer à Dieu, et renonça au droit qu'il avait à la couronne de Naples, en faveur de son frère Robert. Ainsi, il aima mieux suivre Jésus-Christ humble et pauvre que de posséder les honneurs du monde, qui ne récompense ses partisans que par des biens temporels. « Jésus-Christ, dit-il alors, « est mon royaume : en le possédant seul, j'aurai tout; si, au contraire, « je ne le possède point, je perds tout. »

Sa famille s'opposant à son entrée chez les frères mineurs, les supérieurs différèrent quelque temps de le recevoir parmi eux. Il prit donc les ordres sacrés à Naples. Le pape saint Célestin l'avait désigné archevêque de Lyon en 1294; mais comme il n'avait point encore alors la tonsure, il trouva le moyen de faire échouer le projet du souverain pontife. Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise à vingt-deux ans. En vertu d'une autre dispense, il fut nommé à l'évêché de Toulouse, et obligé de l'accepter par obéissance. Il fit cependant un voyage à Rome auparavant. Arrivé dans cette ville, il alla chez les frères mineurs, où, en accomplissement de son vœu, il fit profession la veille de Noël 1296, dans le couvent d'*Ara Cœli*. Il fut sacré évêque au commencement de février de l'année suivante.

Il parut dans son diocèse sous l'habit d'un pauvre religieux; mais on le reçut à Toulouse avec le respect dû à un saint, et avec la magnificence qui convenait à un prince. Sa modestie, sa douceur et sa piété inspiraient l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient. Son premier soin fut de visiter les hôpitaux, et de pourvoir aux besoins des malheureux. S'étant fait représenter l'état de ses revenus, il en réserva une petite partie pour l'entretien de sa maison, et destina le reste aux pauvres. Il en avait tous les jours vingt-cinq à sa table; il les servait lui-même, et quelquefois un genou en terre. Tout le royaume de son père éprouvait les effets de ses libéralités. Il fit la visite de son diocèse, et

laissa partout des monuments de sa charité, de son zèle et de sa sainteté. Quelque pénibles que fussent ses travaux apostoliques, il ne diminuait rien de ses austérités. Il disait la messe tous les jours, et prêchait fréquemment.

Ayant été obligé d'aller en Provence pour quelques affaires ecclésiastiques, il tomba malade au château de Brignoles, et mourut le 19 août 1297, à l'âge de vingt-trois ans et demi. Il fut enterré chez les franciscains de Marseille, comme il l'avait demandé. Jean XXII, troisième successeur de Boniface III, le canonisa à Avignon en 1317. La même année, on renferma les reliques de saint Louis dans une belle châsse d'argent, en présence de sa mère, de Robert son frère, roi de Sicile, et de la reine de France. Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Naples, ayant pris et pillé Marseille en 1423, on les transporta à Valence en Espagne, où elles sont encore aujourd'hui.

SAINT BERNARD,

ABBÉ DE CLAIRVAUX, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

20 AOUT.

Bernard, le prodige et l'ornement du douzième siècle, naquit, en 1091, au château des Fontaines, près de Dijon. Son père se nommait Tecelin, et sa mère Alix. Ils sortaient l'un et l'autre d'une des premières maisons de leur province. Alix, comme fille de Bernard, seigneur de Montbard, était alliée aux ducs de Bourgogne. C'était surtout par leur piété qu'ils se distinguaient tous deux dans le monde.

A peine Bernard fut-il né, que sa mère, non contente de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de tous ses enfants, le consacra spécialement à l'Église; et depuis ce jour elle ne le regarda plus que comme appartenant exclusivement au Seigneur. Elle l'envoya à Châtillon-sur-Seine, afin qu'il y fît un cours réglé d'études chez les chanoines séculiers de cette ville qui tenaient un collége.

Bernard, quoique jeune, aimait déjà à être seul; il était toujours recueilli en lui-même, docile, complaisant envers tout le monde, et d'une modestie extraordinaire. Il donnait aux pauvres tout l'argent qu'il recevait de ses parents. Ses maîtres furent étonnés de la pénétration et de la vivacité de son esprit, et ils admirèrent en lui des progrès beau-



coup au-dessus de son âge. Mais s'il écoutait les leçons de ceux qui l'instruisaient, il était encore bien plus attentif à la voix de Dieu qui lui parlait intérieurement par sa grâce. Une nuit de Noël qu'il attendait à l'église que l'on commençât l'office, il pencha un peu la tête et s'endormit. Il eut alors une vision dans laquelle l'enfant Jésus lui apparut. Sa beauté toute divine le charma tellement, que depuis ce jour-là il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe incarné ; et toutes les fois qu'il avait occasion d'en parler, c'était avec tant de douceur et d'onction, qu'il semblait se surpasser lui-même.

A l'âge de dix-neuf ans, il perdit sa vertueuse mère. Bernard parut dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme de qualité, et le faire aimer. Un esprit vif et cultivé, une prudence peu commune, une modestie naturelle, des manières affables, un caractère doux et complaisant, une conversation agréable, lui gagnaient les cœurs de tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Mais tous ces avantages pouvaient devenir des piéges. Il avait d'abord beaucoup à craindre de la part de ceux qui se disaient ses amis, et qui sous ce prétexte cherchaient à l'associer à leurs parties de plaisir, où souvent Dieu était grièvement offensé. A la lumière de la grâce, il découvrit leurs desseins, et résolut de s'éloigner pour toujours de la corruption d'un monde perfide.

Il pensa dès lors aux moyens de le quitter, pour se retirer à Cîteaux, où l'on servait Dieu avec beaucoup de ferveur. Il lui restait cependant encore quelques irrésolutions. Sur ces entrefaites il alla voir ses frères qui étaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grançai. Ses perplexités ayant augmenté sur la route, il entra dans une église, où il pria Dieu avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre. Sa prière finie, il se leva et se sentit une forte résolution d'embrasser l'institut des moines de Cîteaux. Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de son projet ; mais il plaida si bien sa cause, que ceux qui l'avaient désapprouvé imitèrent son exemple. Tels furent ses frères, Gaudri son oncle, et Hugues de Mâcon, lequel fonda depuis le monastère de Pontigni et mourut évêque d'Auxerre. Tous ces serviteurs de Dieu s'assemblèrent dans une maison à Châtillon, et s'y préparèrent, par divers exercices de piété, à leur consécration au service de leur divin maître.

Bernard et les gentilshommes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et qui étaient au nombre de trente, y compris ses frères, passèrent six mois à Châtillon, pour y régler leurs affaires ; après quoi ils prirent la route de Cîteaux. Il y avait quinze ans que le monastère de ce nom avait été

fondé, et saint Étienne en était abbé. La sainte colonie dont Bernard était le chef y arriva en 1113. Ils se prosternèrent tous à la porte, et demandèrent à être admis dans la communauté. Étienne voyant leur ferveur les reçut avec joie, et leur donna l'habit. Saint Bernard avait alors vingt-trois ans.

Le temps du noviciat expiré, il fit profession avec les compagnons de sa retraite, entre les mains de saint Étienne, en 1114. Son sacrifice fut accompagné du plus parfait détachement des créatures; aussi attira-t-il sur lui les grâces les plus abondantes.

Cependant le nombre des religieux de Cîteaux était considérablement augmenté. En 1113, saint Étienne fonda le monastère de la Ferté en Bourgogne, à deux lieues de Châlons-sur-Saône; et l'année suivante, celui de Pontigni en Champagne. Hugues, comte de Troyes, lui offrit un emplacement sur ses terres pour en bâtir un troisième. Le saint abbé voyant les progrès merveilleux que Bernard avait faits dans la vie spirituelle, et connaissant de plus son habileté extraordinaire pour le succès des entreprises qui avaient la gloire de Dieu pour objet, le chargea de la fondation, et le fit partir avec douze moines, parmi lesquels étaient ses frères, et dont il fut établi abbé.

Les douze religieux, ayant leur abbé à leur tête, sortirent de Cîteaux en procession, et chantant des psaumes. Ils s'arrêtèrent dans un désert appelé *la Vallée d'Absinthe*, au diocèse de Langres. Ce désert était au milieu d'une forêt qui servait de retraite à un grand nombre de voleurs. Ils en défrichèrent une partie, et s'y bâtirent de petites cellules, avec l'aide de l'évêque de Châlons et des habitants du pays. Ils se trouvèrent souvent réduits à la dernière extrémité; mais ils furent alors soulagés d'une manière subite et inattendue. Bernard prenait de là occasion de les exhorter à mettre leur confiance en Dieu. Animés par les exemples de leur abbé, ils ne trouvaient que du plaisir dans la plus rigoureuse pauvreté, et dans les plus pénibles pratiques de la pénitence.

On parlait de toutes parts avec étonnement de la sainteté de Bernard, et son monastère devint si célèbre, qu'on y compta jusqu'à cent trente religieux. On appelait dans le pays la vallée où il était *Clara Vallis;* on la nomme aujourd'hui Clairvaux. Ce monastère est à onze lieues de Langres, et fut fondé en 1115. Saint Bernard ne connaissait point de bornes dans ses austérités. On attribua à ses austérités excessives la maladie dangereuse dans laquelle il tomba sur la fin de l'année 1116, et qui fit quelque temps désespérer de sa vie. Guillaume de Champeaux, qui avait enseigné la théologie à Paris avec succès, et qui pour lors était



évêque de Châlons-sur-Marne, était un de ses principaux admirateurs. Craignant qu'il ne ménageât pas assez sa santé, il alla au chapitre de l'ordre qui se tenait à Cîteaux, et se fit nommer pour le gouverner pendant un an en qualité de supérieur. Revêtu de cette commission, il vint à Clairvaux. Il fit loger Bernard dans une petite maison située hors de l'enceinte du monastère, lui défendit de suivre sa règle pour le boire et le manger, et le déchargea entièrement du soin des affaires de la communauté. Là, le saint abbé vécut sous la conduite d'un médecin, des mains duquel il recevait tout ce qui lui était nécessaire avec une entière soumission et une parfaite indifférence.

Saint Bernard rentra dans le monastère au bout d'un an. Sa santé était parfaitement rétablie. Il recommença ses premières austérités. Técelin son père, alors fort âgé, vint se mettre sous sa conduite; il reçut l'habit de ses mains, et termina peu de temps après sa vie à Clairvaux, par une mort précieuse devant le Seigneur.

En 1115, saint Étienne fonda l'abbaye de Morimond en Champagne. Ce monastère et ceux de la Ferté, de Pontigni et de Clairvaux, sont ce que l'on appelle les quatre premières filles de Cîteaux. Chacun des quatre est chef-lieu de plusieurs que l'on nomme leurs filiations. L'abbaye de Morimond a sous elle sept cents bénéfices, surtout en Espagne et en Portugal. Les ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa et de Christ lui sont aussi soumis. Mais de toutes ces abbayes, il n'y en a point qui ait produit un plus grand nombre de maisons que celle de Clairvaux.

En 1118, le saint fonda les monastères des Trois-Fontaines au diocèse de Châlons, de Fontenai au diocèse d'Autun, et de Tarouca en Portugal. Le saint abbé commença vers le même temps la composition de ses ouvrages.

Ayant été obligé de faire un voyage à Paris en 1122, à la prière de l'évêque et de l'archidiacre de cette ville, il y donna des instructions aux jeunes ecclésiastiques que l'on disposait aux ordres sacrés. Plusieurs d'entre eux furent si touchés de ses discours, qu'ils le suivirent à Clairvaux, et voulurent y vivre sous sa conduite. Quelques seigneurs allemands vinrent à cette abbaye à peu près dans le même temps. La ferveur et le recueillement des moines firent sur eux la plus vive impression. Ils partirent fort édifiés. Mais comme ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils formèrent tout à coup la résolution de retourner sur leurs pas, et d'aller prier le saint abbé de leur donner l'habit. Leur conversion fut d'autant plus admirable, qu'ils avaient été



jusque-là remplis de l'esprit du monde, et passionnés pour les extravagances de la chevalerie.

Bernard se croyait, par humilité, indigne d'instruire les autres; mais l'ardeur de son zèle et de sa charité lui faisait rompre le silence qu'il eût bien voulu garder. Son éloquence était si affectueuse et si persuasive, que ses paroles enflammaient les cœurs les plus glacés. Il refusa les évêchés de Langres et de Châlons, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims. Les souverains pontifes, qui partageaient les sentiments de vénération qu'on avait de toutes parts pour lui, ne voulurent point lui faire violence à cet égard, et lui laissèrent la liberté.

Durant une famine qui arriva en 1125, il épuisa souvent les provisions de son monastère pour assister les pauvres. Il fut attaqué lui-même d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il perdit une fois connaissance, et ceux qui le gardaient crurent qu'il était tombé en agonie. Il eut un ravissement durant lequel il lui sembla voir le démon qui l'accusait devant le trône de Dieu. Il répondait ainsi à chaque chef d'accusation : « Je me reconnais indigne de la gloire du ciel, et « j'avoue que je ne puis l'obtenir par mes propres mérites. Mais mon « Seigneur la possède à double titre, par le droit d'héritage, comme Fils « unique du Père Éternel, et par le mérite de sa passion, comme Sau« veur du monde. Il m'a transporté le second de ses titres, et c'est en « vertu de cette cession que j'espère avec une ferme confiance avoir « part à la félicité céleste. » L'accusateur confus disparut, et la connaissance revint au serviteur de Dieu, qui peu de temps après fut parfaitement guéri.

On voit par ses écrits qu'il avait une tendre dévotion pour la mère de Dieu. Dans une de ses missions d'Allemagne, il lui arriva, étant dans la grande église de Spire, de répéter par trois fois avec une espèce de ravissement : *O Vierge Marie, pleine de clémence, pleine de bonté, pleine de grâce!* paroles qui furent depuis ajoutées au *Salve regina*. La dévotion du saint fit introduire la coutume de chanter tous les jours cette antienne avec beaucoup de solennité dans la cathédrale de Spire. On la chante aussi tous les jours à la Trappe avec une piété qui touche singulièrement les étrangers.

Le pape Honorius II étant mort le 14 février 1130, Innocent II fut élu le même jour pour lui succéder par le plus grand nombre des cardinaux. Mais il se forma une faction qui ne voulut point le reconnaître : elle nomma même le cardinal Pierre de Léon, lequel prit le nom d'A-

naclet. Ce cardinal avait été anciennement moine de Cluny. C'était un homme ambitieux et puissant, qui bientôt se rendit maître de toutes les places fortes situées autour de Rome. Innocent II, qui était un saint homme, et dont l'élection avait été canonique, fut obligé de s'enfuir à Pise. Les évêques de France s'assemblèrent à Étampes, et invitèrent l'abbé de Clairvaux à venir au concile. Bernard parla fortement en faveur d'Innocent, qui fut reconnu pour pape légitime par le concile, puis par toute la France. Innocent, étant venu dans ce royaume, fut reçu avec magnificence, à Orléans, par Louis le Gros. Saint Bernard le suivit à Chartres, où il trouva Henri Ier, roi d'Angleterre. Ce prince avait d'abord incliné en faveur en l'anti-pape; mais lorsqu'il eut été mieux informé des faits, il embrassa le parti d'Innocent II. Notre saint l'accompagna en Allemagne, et assista à la conférence qu'il eut à Liége avec l'empereur Lothaire. Il y eut entre le pape et l'empereur quelques contestations au sujet des investitures des évêchés; mais le saint abbé trouva le moyen d'arranger les choses et de calmer les esprits. Innocent tint un concile à Reims en 1131. Il se rendit à Auxerre, d'où il alla visiter Cluny et Clairvaux. On le reçut processionnellement dans cette dernière abbaye, comme dans les autres lieux, mais sans aucun éclat extérieur. Les moines, grossièrement vêtus et précédés d'une croix de bois, chantaient modestement les louanges du Seigneur, sans lever ou détourner les yeux pour voir qui était auprès d'eux. Le pape et plusieurs des assistants ne purent retenir leurs larmes à ce spectacle. Le pain que l'on servait à table était fait avec de la farine dont on n'avait point tiré le son. Le repas fut composé d'herbes et de légumes; il n'y eut qu'un plat de poisson que l'on mit seulement devant Sa Sainteté.

L'année suivante, saint Bernard accompagna le pape en Italie, et réconcilia avec lui les Génois et les habitants de quelques autres villes. Enfin il arriva à Rome avec lui. Peu de temps après, au commencement de l'année 1135, il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Lothaire et des deux neveux de Henri V, son prédécesseur : c'étaient Frédéric, surnommé *le Borgne*, duc de Souabe et d'Alsace, père du fameux Frédéric Barberousse, et Conrad, duc de Franconie, qui succéda peu après dans l'empire à Lothaire. Ce fut par l'entremise de saint Bernard que les deux ducs rentrèrent dans les bonnes grâces de l'empereur, à la diète tenue à Bamberg au mois de mars 1135. Tous les lieux par où passa le saint abbé de Clairvaux lui furent redevables de la conversion de plusieurs pécheurs. Il convertit entre autres Aloïde, duchesse de Lorraine, sœur de l'empereur Lothaire,



laquelle déshonorait depuis longtemps son rang et sa religion par une conduite scandaleuse.

Les troubles d'Allemagne étant pacifiés, il retourna en Italie Le pape voulut qu'il assistât au concile qui se tint à Pise en 1134, et dans lequel les schismatiques furent excommuniés. De là il fut envoyé à Milan pour réconcilier cette ville avec le saint-siége. Les Milanais se rendirent facilement à ce qu'il exigeait d'eux, et renoncèrent au schisme.

Lorsque Bernard eut fini la négociation dont il avait été chargé à Milan, il revint à Clairvaux dans la même année 1134. Il ne jouit pas longtemps du plaisir qu'il goûtait dans la solitude; on l'obligea de faire un voyage en Bretagne. De là il passa dans la Guienne, dont Guillaume VIII était duc. Ce prince persécutait cruellement ceux qui obéissaient au pape légitime, et avait pour cette raison chassé de leurs siéges les évêques de Poitiers et de Limoges. Gérard, évêque d'Angoulême, favorisait le schisme avec lui, et applaudissait à tous ses excès.

Saint Bernard, dans la visite qu'il fit, en 1130, du monastère de Chateliers, qu'il avait fondé depuis peu en Poitou, s'était principalement proposé de travailler à la conversion de Guillaume. Ce prince l'écouta quelques jours avec beaucoup de respect, et parut singulièrement touché de ses discours sur les dernières fins de l'homme. Il ne se convertit point. Bernard, qui avait appris à ne désespérer jamais du salut des pécheurs les plus endurcis, redoubla ses efforts, ses larmes et ses prières : enfin il eut la consolation de voir le duc commencer à ouvrir son cœur à la grâce. Il vint à bout de le faire renoncer au schisme, mais il ne put l'engager à rétablir sur leurs siéges les évêques qu'il en avait injustement dépouillés. Voyant ses tentatives inutiles, il eut recours à des armes plus puissantes; il s'approcha de l'autel pour célébrer la messe. Le duc et les autres schismatiques restèrent en dehors de la porte de l'église, comme des personnes excommuniées. Après la consécration, et lorsqu'on eut donné la paix qui précède la communion, le saint abbé portant l'hostie sur la patène, ayant les yeux étincelants et le visage enflammé, quitte l'autel, s'avance vers le duc, et lui parle, non plus en suppliant, mais avec un ton d'autorité. « Nous avons, dit-il, employé « jusqu'ici les prières, et vous les avez toujours méprisées. Plusieurs « serviteurs de Dieu ont joint leurs supplications aux nôtres, et vous « n'y avez eu aucun égard. Mais voici le Fils de la Vierge, le Seigneur « et le chef de l'Église que vous persécutez, qui vient voir en personne « si enfin vous vous repentirez. C'est votre juge, et celui au nom duquel « tout fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est le juste vengeur



« de vos crimes, celui dans les mains duquel tombera un jour votre âme « si opiniâtre dans le mal. Le mépriserez-vous aussi? Aurez-vous la har-« diesse de le traiter de la même manière que ses serviteurs? » Le duc interdit tomba par terre, et perdit l'usage de la parole. Bernard le releva, et lui dit de saluer l'évêque de Poitiers, qui était présent. Le prince étonné tendit la main à l'évêque, et le conduisit à sa place dans l'église, montrant par cette action qu'il le rétablissait sur son siége, et qu'il renonçait au schisme. L'abbé de Clairvaux retourna ensuite à l'autel, et acheva le sacrifice. On voit bien que l'action qu'il fit en cette circonstance vint d'une inspiration particulière de l'Esprit saint, et qu'on ne doit pas l'imiter, quoiqu'elle soit l'objet de notre admiration.

Bernard, ayant rétabli la paix dans les Églises de Guienne, retourna à Clairvaux. Mais Guillaume retomba dans ses anciens crimes, et commit de nouveaux actes de violence. Le saint abbé n'en eut pas plus tôt été informé, qu'il lui écrivit de la manière la plus forte; et ses avertissements, secondés de la grâce, firent sur l'esprit du prince une impression si profonde, qu'il se convertit cette fois pour ne plus retomber.

Ce fut ainsi que le zèle et la prudence du saint abbé de Clairvaux éteignirent le schisme dans plusieurs royaumes. Les schismatiques trouvèrent cependant encore un protecteur dans Roger, roi de Sicile. Le pape fit venir Bernard à Viterbe en 1137, et l'envoya de là vers ce prince. Le saint, dans une conférence publique qui se tint à Salerne, convainquit de schisme les partisans d'Anaclet, et engagea plusieurs personnes de distinction à se réunir à l'Eglise. Mais Roger, qui voulait se maintenir dans la possession du duché de Bénévent qu'il avait usurpé, resta inflexible. Le saint le quitta après lui avoir toutefois prédit qu'il serait défait par le duc Ranulphe, qu'il était sur le point d'attaquer, et dont l'armée était bien moins nombreuse que la sienne. La mort de l'antipape, arrivée en 1138, fit espérer que la paix se rétablirait bientôt dans l'Église. Il est vrai que les schismatiques lui donnèrent un successeur dans la personne d'un nommé Grégoire; mais celui-ci céda toutes ses prétentions à Innocent II.

Son zèle pour la pureté de la foi ne le cédait point à celui qu'il montrait pour le maintien de l'unité et de la discipline. Il attaqua tous les novateurs qui parurent de son temps avec cette érudition et cette éloquence que l'on admire encore dans ses ouvrages.

La haute réputation de sainteté dont jouissait saint Bernard lui attirait un grand nombre de novices. Son monastère de Clairvaux, dont les bâtiments n'offraient rien que de pauvre, renferma jusqu'à sept cents

moines. Il en fonda cent soixante autres. Après sa mort le nombre en devint si considérable, qu'avant la destruction des monastères en Angleterre et dans les royaumes du Nord, on comptait huit cents abbayes dépendantes de Clairvaux, dont elles étaient des filiations. En 1126, Othon, fils de Léopold, duc d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV, fit profession à Morimond avec quinze jeunes princes d'Allemagne. Onze ans auparavant, trente gentilshommes avaient fait leurs vœux à Cîteaux le même jour, et plusieurs jeunes seigneurs s'étaient donnés à Dieu, de la même manière, dans l'abbaye de Bonnevaux. A Clairvaux, on donna une fois l'habit à cent novices en même temps. On y compta aussi parmi les frères convers Alexandre, prince du sang royal d'Ecosse, qui quitta le monde en 1120; Silo, célèbre professeur de Paris; Alain, autre professeur de la même ville, et si respecté pour l'étendue de ses connaissances, qu'il fut surnommé le *Docteur universel*. La retraite de ces deux derniers est de l'an 1172.

Les chrétiens de la Palestine étaient alors très-malheureux, et hors d'état de se défendre contre les infidèles. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Europe pour demander un prompt secours aux différents princes de la chrétienté. Louis le Jeune les reçut favorablement. Le pape Eugène III, étant venu en France en 1147, tint plusieurs conciles relatifs à cet objet. Enfin Louis demanda que l'abbé de Clairvaux fût chargé de prêcher une seconde croisade. Bernard s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle, et il eut un succès extraordinaire dans toutes les provinces de la France. Il parcourut ensuite toutes les principales villes d'Allemagne, où il réussit également.

En 1151, Gumard, roi de Sardaigne, visita l'abbaye de Clairvaux. Il fut si édifié de ce qu'il y avait vu pratiquer, qu'il y revint l'année suivante, et y fit profession. Quatre ans auparavant, le pape Eugène III avait aussi rendu une visite à notre saint. Il avait ensuite assisté au chapitre général qui se tint à Cîteaux, et dans lequel tout l'ordre de Savigny, où l'on comptait trente monastères, passa dans celui de Cîteaux, et voulut, par respect pour saint Bernard, être une filiation de Clairvaux.

Le saint avait fondé, en 1113, un monastère de religieuses de son ordre à Baillet ou Julli, dans le diocèse de Langres. Hombeline, sa sœur, y fit profession en 1124. Elle y vécut dix-sept ans. Dans sa dernière maladie, elle fut visitée par son frère, qui l'exhorta à la mort. Elle expira dans les sentiments d'une sainte joie et d'une humble confiance, le 21 août 1141. L'Eglise l'honore d'un culte public.







La santé de saint Bernard se dérangea considérablement au commencement de l'année 1153. Sa maladie ayant considérablement diminué, il attribua ce changement aux prières de ses religieux, et s'en plaignit à eux de la manière suivante : « Pourquoi retenez-vous plus longtemps « sur la terre un misérable pécheur? Ayez compassion de moi; laissez- « moi aller à Dieu. » Il leur prédit ensuite que ses jours ne seraient pas prolongés plus de six mois.

Durant cet intervalle, les habitants de Metz furent attaqués et fort maltraités par des princes du voisinage. Ils résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. L'archevêque de Trèves, prévoyant qu'il y aurait beaucoup de sang répandu, se rendit à Clairvaux. Il se jeta aux pieds du saint, et le pria de la manière la plus pressante de faire un voyage à Metz, afin d'arrêter la fermentation des esprits. Bernard, oubliant ses infirmités, vola où la charité l'appelait. Il éteignit dans tous les cœurs les mouvements de haine, et réconcilia parfaitement ceux qui avaient juré leur perte mutuelle.

A peine fut-il de retour à Clairvaux que sa maladie redoubla, et fut accompagnée des symptômes les plus dangereux. Elle parut bientôt incurable. Voyant ses enfants spirituels assemblés autour de lui et fondant en larmes, il les consola en leur disant qu'un serviteur inutile ne devait point occuper une place en vain, et qu'un arbre stérile méritait à juste titre d'être arraché. La charité le portait à souhaiter de rester avec eux jusqu'à ce qu'ils pussent être réunis à Dieu avec lui, mais son ardent désir de rejoindre Jésus-Christ le faisait soupirer après la possession de celui qui remplissait toute la capacité de son cœur. Recommandant donc ses frères à la divine miséricorde, il se disposa à sa dernière heure par un redoublement de componction et d'amour. Il expira le 20 août 1153, dans la soixante-troisième année de son âge, après avoir été trente-huit ans abbé de Clairvaux. Il fut enterré dans son monastère devant l'autel de la Vierge. Alexandre III le mit solennellement au nombre des saints, en 1165.

— — —

SAINT PHILBERT,

PREMIER ABBÉ DE JUMIÉGE ET DE HERMOUTIER.

Philbert naquit en Gascogne, dans le territoire de la ville d'Eause. Son père, qui se nommait Philibaud, prit les ordres sacrés, et devint



évêque de Vic-Jour, dont on transporta le siége à Aire peu de temps après.

Le jeune Philbert fut élevé sous les yeux de son père. Ayant été envoyé à la cour de Clotaire II, les exemples et les instructions de saint Ouen firent sur lui les plus profondes impressions; il se dégoûta tellement du monde, qu'à l'âge de vingt ans il prit l'habit dans l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux. Il succéda à saint Aile dans le gouvernement de ce monastère. Mais ayant trouvé quelques moines indociles, il quitta Rebais. Après avoir visité les plus célèbres maisons qui vivaient sous la règle de saint Colomban, il se retira dans la Neustrie, appelée aujourd'hui Normandie. Le roi Clovis II et la reine Bathilde lui ayant donné un emplacement dans la forêt de Jumiége, il y fonda, en 654, le monastère qui en porte le nom et qui n'était pas fort éloigné de celui de Fontenelle, où saint Vandrille avait sous sa conduite une communauté nombreuse. Il appliqua ses religieux à des travaux pénibles; il leur fit arracher les ronces, et dessécher les marais qui couvraient le pays. On lit dans la vie de saint Philbert que la communauté de Jumiége s'accrut considérablement en peu de temps, et qu'on y compta jusqu'à neuf cents moines.

Ce fut notre saint qui fit bâtir à Pavilly un monastère pour des filles. L'emplacement lui fut donné par Amalbert, seigneur du lieu, dont la fille, nommée Aurée, y prit le voile. Sainte Austreberte fut première abbesse de ce monastère.

En 674, la nécessité obligea saint Philbert de faire un voyage à la cour. Il eut le courage de reprocher à Ébroïn, maire du palais, ses injustices et ses crimes. Ce ministre, pour se venger, excita contre lui une violente persécution. Il gagna quelques ecclésiastiques du diocèse de Rouen, qui décrièrent le serviteur de Dieu, et firent entrer dans leurs vues saint Ouen, leur évêque. Les choses en vinrent au point qu'on mit saint Philbert en prison dans un lieu de la ville qu'on appela depuis *la Poterne*. Quelque temps après, saint Ouen reconnut son innocence, et lui fit rendre sa liberté. Mais Philbert, ne se croyant point en sûreté dans la Neustrie, quitta Jumiége. Il se retira à Poitiers, puis dans la petite île de Her sur les côtes du Poitou, où il fonda le monastère anciennement appelé Hermoutier, et aujourd'hui Noirmoutier. Il fut aussi le fondateur du prieuré de Quinçay, près de Poitiers. Il en donna la conduite à saint Aichard, qu'il mit ensuite à la tête de l'abbaye de Jumiége. Pour lui, il alla se renfermer à Hermoutier, où il mourut en 684. Il est nommé sous le 20 et le 22 d'août dans les martyrologes du neuvième siècle.



Les moines de ce saint, ayant été chassés de Hermoutier par les Normands, déposèrent les reliques de leur bienheureux père dans le monastère de Tournus, au diocèse de Mâcon.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL,

VEUVE, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE MARIE.

21 AOUT.

Jeanne de Chantal était fille de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne. De son mariage avec Marguerite de Berbizy, naquirent trois enfants : Marguerite, qui épousa le comte d'Effran; Jeanne. dont nous donnons la vie, et André, qui mourut archevêque de Bourges.

Jeanne vint au monde à Dijon le 28 janvier 1572. Lorsqu'on lui administra le sacrement de confirmation, elle ajouta le nom de Françoise à celui de Jeanne qu'elle avait reçu au baptême.

Elle montra dès ses plus tendres années un zèle ardent pour la religion catholique, et on la vit, à l'âge de cinq ans, reprendre avec force un hérétique qui attaquait le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Quand elle eut atteint sa vingtième année, son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin. Le mariage fut célébré à Dijon. Quelques jours après, son époux la conduisit à Bourbilly, où il faisait sa résidence ordinaire. Le baron lui laissait une entière liberté. C'était un homme également rempli d'honneur et de religion. Il aimait tendrement son épouse, qui de son côté le payait d'un juste retour. Rien ne manquait au bonheur de l'un et de l'autre. Mais Dieu, qui désirait régner sans partage dans le cœur de sa servante, voulut l'éprouver par le plus sensible des sacrifices.

Le baron de Chantal fut tué involontairement par un de ses amis dans une partie de chasse.

La baronne de Chantal resta veuve à vingt-huit ans. Elle avait eu six enfants, dont quatre vivaient encore, un garçon et trois filles. Quelque vive que fût sa douleur, elle la supporta avec une résignation et une constance admirables ; quelquefois elle était surprise elle-même de la manière dont le Seigneur la fortifiait contre le plus douloureux des événements. Elle fit en même temps vœu de chasteté perpétuelle.



La baronne de Chantal se proposa un nouveau plan de vie, d'après les règles que saint Paul et les Pères ont tracées pour la sanctification des veuves; mais il lui manquait un directeur qui pût la conduire dans les voies où elle devait marcher. Elle ne cessait de le demander à Dieu avec beaucoup de larmes.

Sachant que saint François de Sales devait prêcher à Dijon le carême de l'année 1604, elle forma la résolution d'aller entendre ce grand serviteur de Dieu. La première fois qu'elle vit le saint évêque, elle fut singulièrement édifiée; elle l'entretint plusieurs fois chez son père, où il venait souvent. Saint François de Sales lui apprit à régler ses exercices de piété.

Plus elle se détachait du monde, plus elle recevait de consolations et de lumières surnaturelles. Les vérités de la religion se présentaient à elle sous un jour plus éclatant, et telles qu'elle ne les avait jamais vues. Il lui tardait d'être entièrement affranchie des liens qui l'attachaient encore aux choses de la terre. Elle fit connaître son attrait à saint François de Sales, qui demanda du temps pour consulter le ciel. Enfin il lui proposa d'entrer dans divers ordres religieux. La baronne lui répondit que c'était à lui de décider; qu'elle marcherait dans la voie qu'il lui indiquerait, et qu'elle ne cherchait que la plus grande gloire de Dieu. Le saint évêque ne lui laissa plus ignorer le projet qu'il avait formé d'établir une nouvelle congrégation, sous le nom de la Visitation de sainte Marie.

La pieuse veuve y applaudit avec joie; mais l'exécution lui en paraissait bien difficile. Son père et son beau-père étaient fort âgés : comment les quitter? Ses enfants, encore jeunes, pouvaient-ils se passer de ses soins? ne devait-elle pas veiller à l'administration de leurs biens? C'étaient là autant de devoirs de justice dont l'accomplissement n'était pas facile à concilier avec ses vues. Dieu demande-t-il autre chose, sinon que chacun se sanctifie dans l'état où la Providence l'a placé? Quelques-uns même prétendaient qu'elle ne pouvait remplir ses devoirs à l'égard de ses enfants, à moins qu'elle ne restât dans le monde. Mais saint François de Sales montra qu'il lui serait possible de veiller à leur éducation dans un cloître, et qu'elle le ferait même d'une manière plus utile pour eux.

Cette difficulté, qui était la principale, ayant été levée, son père et son beau-père consentirent à sa retraite, après avoir toutefois versé beaucoup de larmes. Comme elle avait le cœur très-sensible, elle eut de rudes combats à soutenir : mais l'amour divin l'éleva au-dessus des

sentiments de la nature. Ses autres parents et ses amis cessèrent en même temps de s'opposer à sa résolution.

Avant de quitter le monde, la baronne de Chantal maria l'aînée de ses filles au baron de Thorens, neveu de l'évêque de Genève, et ce mariage eut l'approbation des deux familles. Elle emmena avec elle ses deux autres filles; l'une mourut peu de temps après; l'autre épousa depuis le comte de Toulonjon, qui joignait à la naissance beaucoup de sagesse et de vertu. Quant au jeune baron de Chantal, alors âgé de quinze ans, le président Frémiot, son grand-père, se chargea d'achever son éducation, et l'administration de ses biens fut confiée à des tuteurs remplis d'intelligence et de probité. Ainsi la présence de sa mère ne lui était plus nécessaire.

Les arrangements pris par la pieuse veuve lui avaient obtenu le consentement de son père, de son beau-père, et de l'archevêque de Bourges, son oncle.

Elle partit pour Annecy, où elle arriva heureusement. Elle conduisit le baron et la baronne de Thorens à leur château, et passa quelques jours avec eux. De retour à Annecy, elle y commença l'établissement de son institut, le dimanche de la Trinité de l'année 1610. La maison lui fut donnée par le saint évêque de Genève. Elle y prit l'habit avec deux femmes pieuses qui s'étaient attachées à elle. Dix autres femmes vinrent bientôt augmenter le nombre de la communauté naissante. Le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant conseillé à saint François de Sales de changer le plan de sa congrégation, et de l'ériger en ordre religieux, pour lui donner plus de stabilité, la baronne de Chantal et ses compagnes firent des vœux solennels.

Quelque temps après sa profession religieuse, elle voulut s'engager, par un vœu, à faire toujours ce qu'elle jugerait être plus parfait. Saint François de Sales, qu'elle consulta, le lui permit, parce qu'il connaissait sa ferveur, et qu'il ne doutait pas qu'elle n'accomplît avec fidélité l'engagement qu'elle contractait.

Après la mort de son père, elle fit un voyage à Dijon. Elle passa quelques mois dans cette ville pour arranger les affaires de son fils, avant de le mettre à l'académie. Elle le maria depuis à Marie de Coulanges, qui réunissait une grande vertu à la naissance, aux richesses et à la beauté. Elle fut encore obligée de quitter souvent Annecy, pour aller fonder des maisons de son ordre en différentes villes, notamment à Grenoble, à Bourges, à Dijon, à Moulins, à Nevers, à Orléans et à Paris. On excita contre elle une violente persécution dans cette dernière ville : mais elle



en triompha par sa confiance en Dieu. D'ailleurs sa douceur et sa patience lui attirèrent l'admiration de ceux qui avaient été ses plus grands ennemis. Elle gouverna la maison qu'elle avait fondée à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine, depuis l'année 1619 jusqu'à l'année 1622. Peu de temps après, Dieu lui enleva son bienheureux père, l'évêque de Genève. Cette perte lui fut sans doute bien sensible; mais elle était si accoutumée à adorer en tout la volonté divine, qu'elle la supporta avec une constance admirable. Elle fit rendre les plus grands honneurs au corps du saint évêque, qui fut enterré dans l'église de la Visitation d'Annecy.

Cette perte fut suivie d'une autre. En 1627, le baron de Chantal fut tué en combattant contre les huguenots dans l'île de Rhé. Mais il s'était préparé à la bataille par la réception des sacrements. Il était dans la trente et unième année de son âge, et laissait une fille qui n'avait point encore un an. La sainte, à cette nouvelle, qui fit répandre des larmes à tous ceux qui étaient présents, montra un courage si héroïque, qu'on en fut dans le plus grand étonnement. Elle avait coutume, dans les accidents imprévus, d'offrir son cœur à Dieu en lui disant : « Seigneur, « détruisez, coupez, brûlez tout ce qui s'oppose à votre sainte volonté. »

Elle se vit enlever, en 1631, la baronne de Chantal sa belle-fille. A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'on lui annonça la mort du comte de Toulonjon son gendre, qu'elle aimait tendrement, et qui était gouverneur de Pignerol. Elle oublia sa douleur pour ne penser qu'à celle de la comtesse sa fille, et elle mit tout en œuvre pour la consoler.

Toutes ces épreuves, ainsi que les désolations intérieures dont nous avons parlé, ne servirent qu'à faire briller d'un nouveau lustre la sainteté de la mère de Chantal. Elles lui apprirent à se vaincre parfaitement elle-même, et à faire triompher la partie supérieure de son âme de la partie inférieure.

La peste ayant fait sentir ses ravages à Annecy, le duc et la duchesse de Savoie voulurent engager la mère de Chantal à quitter cette ville pour mettre sa vie en sûreté; mais rien ne put lui faire abandonner son cher troupeau. Elle fut fort utile à toute la ville par ses exhortations, ses aumônes et ses prières. La contagion ne pénétra point jusqu'à sa communauté, et aucune de ses filles n'en mourut.

En 1638, la duchesse de Savoie la fit venir à Turin pour établir une maison de son ordre. Peu de temps après, Anne d'Autriche, reine de France, l'appela à Paris. Les honneurs qu'on lui rendit dans cette ville firent beaucoup souffrir son humilité. En retournant à Annecy, elle vi-



sita plusieurs de ses monastères. Arrivée à Moulins, elle y fut prise de la fièvre. Bientôt la maladie se déclara : c'était une inflammation de poitrine. Elle reçut les sacrements avec les plus vifs sentiments de piété; puis, après avoir donné ses dernières instructions à ses filles spirituelles, elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 décembre 1641. Son corps fut conduit honorablement à Annecy, où il est exposé aujourd'hui à la vénération des fidèles.

Saint Vincent de Paul, qui avait été son confesseur à Paris, fut averti par une vision qu'elle jouissait dans le ciel de la gloire des bienheureux. Il en fit part à l'archevêque de Paris, et à plusieurs autres personnes recommandables par leur piété et par leurs lumières. Il dressa, par leur avis, un procès-verbal de ce qui s'était passé; mais il n'y parlait qu'en troisième personne. S'il s'écarta de la loi qu'il s'était faite de ne jamais découvrir les grâces extraordinaires que Dieu lui accordait, ce fut uniquement pour rendre témoignage à l'éminente sainteté de la mère de Chantal. Au reste, cette vision est donnée comme certaine dans la bulle de la canonisation de la servante de Dieu.

Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, elle fut béatifiée par Benoît XIV en 1751. Clément XIII la canonisa en 1767, et fixa sa fête au 21 août.

SAINT PRIVAT,

ÉVÊQUE DE MENDE, MARTYR.

Les savants sont partagés sur le temps auquel saint Privat a vécu. Les uns le placent sous Valérien et Gallien, et les autres dans le cinquième siècle. Le premier sentiment, qui est celui de saint Grégoire de Tours, paraît le mieux fondé : ainsi nous le suivrons.

Saint Privat était évêque du pays de Gévaudan, dont le siége épiscopal est aujourd'hui à Mende. Cette église ne met aucun évêque avant lui, que saint Sévérien, que l'on fait disciple de saint Martial, et qui est honoré le 26 janvier.

Il est probable que saint Privat résidait dans l'ancienne ville d'Andérite, qui prit ensuite le nom de Gabales, à cause du peuple appelé *Gabali*. Aussi saint Grégoire de Tours le nomme-t-il évêque de Gabales : et ses successeurs prenaient encore ce titre en 876. Ce ne fut que dans le onzième siècle qu'ils commencèrent à être appelés évêques de Mende.



Quel que fût le lieu où saint Privat tenait son siége, on lit dans sa vie qu'il se retirait souvent dans une grotte située sur le haut d'une montagne près de Mende, et qu'il y faisait son occupation et ses délices de la prière, du jeûne et des veilles.

Pendant qu'il travaillait à sa sanctification et à celle de son troupeau, Chrocus, roi des Allemands, passa le Rhin pour aller ravager les Gaules. Lorsqu'il fut dans le Gévaudan, les habitants du pays se renfermèrent dans le château de Grèze, qu'on voit encore au pied d'une montagne. Le saint évêque resta dans sa grotte, où il priait pour son peuple. Les barbares qui l'y trouvèrent employèrent inutilement les menaces et les mauvais traitements pour le forcer à trahir ses concitoyens. Ils voulurent ensuite le faire sacrifier à leurs dieux; mais le voyant rejeter cette proposition avec horreur, ils l'accablèrent de coups, et le laissèrent pour mort sur la place. Il mourut effectivement quelques jours après, avec la gloire d'être tout à la fois martyr de la vérité et de la charité. Il est nommé en ce jour dans les plus anciens martyrologes.

SAINT BERNARD PTOLOMÉE,

INSTITUTEUR DES OLIVÉTAINS.

D'une des premières maisons de Sienne, Bernard naquit en 1272. Il reçut au baptême le nom de Jean, mais il le changea depuis en celui de Bernard. Il fut élevé par Christophe Ptolomée, son parent. C'était un religieux dominicain d'un grand savoir et d'une rare piété, qui dans la suite devint évêque. En même temps que Bernard faisait de rapides progrès dans les sciences, il s'exerçait avec ferveur à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il se distingua parmi les membres les plus édifiants de la congrégation de saint Ansane, martyr de Sienne, et remplit avec tout le zèle et toute l'intégrité possibles les premières places de sa patrie. Mais le danger de la vaine gloire lui inspira le dessein d'abandonner entièrement le monde. Il vendit ses biens, dont le prix fut distribué aux pauvres, et se retira dans un désert situé à dix milles de Sienne, et d'un accès fort difficile. Là, il pratiqua des austérités incroyables, et soutint avec une constance héroïque les assauts violents qui lui furent livrés par les ennemis du salut. Quelques personnes s'étant jointes à lui, le pape, qui faisait alors sa résidence à Avignon, lui conseilla de choisir le genre de vie de quelque ordre religieux ap-



prouvé dans l'Église. Il adopta la règle de saint Benoît, et l'habit blanc. Gui, évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel il était, confirma son choix, ainsi que ses constitutions, en 1319; et son ordre fut connu sous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du mont Olivet*. Il fut successivement approuvé par les papes Jean XXII, Clément VI et Grégoire XI. Le saint fondateur possédait l'esprit de prière dans un degré éminent; il avait une grande dévotion pour Jésus souffrant et pour sa sainte Mère. Il mourut le 20 août, l'an 1348 de Jésus-Christ, le 76e de son âge, le 35e de sa retraite et le 29e de sa profession religieuse.

En 1644, la congrégation des Rits déclara que le bienheureux Bernard Ptolomée était *dûment vénéré* parmi les saints. Innocent XII approuva, en 1692, un office et une messe pour sa fête dans l'ordre des Olivétains. On a inséré son nom dans le martyrologe romain, sous le 21 août.

SAINT HIPPOLYTE,

ÉVÊQUE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ET MARTYR.

22 AOUT.

Cet illustre docteur de l'Église florissait au commencement du troisième siècle. Il fut, au rapport de Photius, disciple de saint Irénée, ainsi que de Clément d'Alexandrie, et maître d'Origène. Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Jérôme, qu'il écrivit des commentaires sur plusieurs parties de l'Écriture, et que ce fut son exemple qui excita depuis Origène à faire la même chose. On avait un recueil de ses homélies du temps de Théodoret, qui en cite plusieurs; on avait aussi une lettre de lui à l'impératrice Sévéra, femme de Philippe, dans laquelle il traitait du mystère de l'incarnation et de la résurrection des morts. Dans son ouvrage contre Noët, dont il nous reste une partie considérable, il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, la distinction des natures en Jésus-Christ; et l'on se servit depuis de son autorité avec beaucoup d'avantage contre les eutychiens. Il composa une chronique qui finissait à l'an 222, mais que l'on n'a pu encore découvrir dans aucun des manuscrits grecs que l'on connaît. Son cycle pascal, qui fixe le temps où l'on doit célébrer la fête de Pâques pour l'espace de seize ans, en commençant à la première année d'Alexandre Sévère, est le plus ancien ouvrage que nous ayons en ce genre.

Nous avons encore des fragments de ses commentaires sur l'Écriture, et son homélie sur la théophanie ou l'épiphanie, dans laquelle il parle principalement du baptême de Jésus-Christ, et des effets merveilleux du sacrement de la régénération. On regrette la perte de son traité sur le jeûne du samedi; celui qui avait pour titre : *Si un chrétien doit recevoir la communion tous les jours;* ses hymnes sur l'Ecriture sainte; ses livres *de l'origine du bien et du mal;* ceux qu'il avait composés contre Marcion, *contre les hérésies*, etc. Il réfutait dans ce dernier ouvrage trente-deux sectes. à compter des dosithéens jusqu'à Noët, qui confondait les personnes dans la Trinité, et qui dogmatisait à Smyrne en 245.

Comme on fouillait, en 1551, près de l'église de Saint-Laurent, hors de Rome, sur le chemin de Tivoli, on trouva, dans les ruines d'une ancienne église de Saint-Hippolyte (autre que celui dont nous écrivons la vie), une statue de marbre qui représentait notre saint, assis dans une chaire, aux deux côtés de laquelle étaient gravés en caractères grecs deux cycles, chacun de huit ans. On trouva aussi une table des titres des ouvrages qui sont certainement de saint Hippolyte. Cette statue est présentement dans la bibliothèque du Vatican.

On découvrit et on publia, en 1661, le livre *de l'Antéchrist*, composé par saint Hippolyte, et dont Eusèbe, saint Jérôme, etc., font mention. On ne peut douter que ce ne soit le même ouvrage que celui dont parle Photius. Le saint docteur y donne, d'après Daniel et les autres prophètes, les marques auxquelles on reconnaîtra l'Antéchrist qui doit venir avant la fin du monde.

Saint Jérôme et d'autres anciens auteurs le qualifient évêque et martyr, et quelques martyrologes mettent sa mort sous le règne d'Alexandre, qui mourut en 235. Il est vrai qu'Eusèbe et saint Jérôme le font fleurir sous ce prince; mais saint Grégoire de Tours et d'autres anciens disent qu'il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dèce, en 251.

SAINT SYMPHORIEN,

MARTYR A AUTUN.

Peu de temps après les martyrs de Lyon, saint Symphorien souffrit à Autun, sous le règne de Marc-Aurèle. D'une famille noble et chrétienne, il joignait une grande connaissance des belles-lettres à celle de

la religion. Il était à la fleur de l'âge, et universellement estimé pour ses belles qualités, lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie.

On comptait la ville d'Autun parmi les plus anciennes et les plus célèbres des Gaules : mais elle était en même temps l'une des plus superstitieuses, et principalement livrée au culte de Cybèle, d'Apollon et de Diane. Il y avait un jour de l'année où l'on portait sur un char magnifiquement décoré la statue de Cybèle dans les rues d'Autun, et il se trouvait un grand concours de peuple à cette cérémonie sacrilége. Symphorien, n'ayant point adoré l'idole à cette occasion, fut arrêté par la populace, et conduit devant Héraclius, gouverneur de la province, qui était venu alors dans la ville pour rechercher les chrétiens.

Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, demanda à Symphorien pourquoi il refusait d'adorer l'image de la mère des dieux. Le saint répondit qu'il était chrétien, et qu'en cette qualité il adorait le vrai Dieu qui règne dans le ciel. Comme le juge apprit qu'il était de la ville et d'une famille noble, il lui dit : « Vous comptez sans doute sur votre naissance, « et peut-être ignorez-vous les ordres de l'empereur. » Il les lui fit lire, et lui demanda ce qu'il avait à répondre. Le martyr continuant de marquer son horreur pour l'idole, Héraclius le fit battre cruellement, et l'envoya en prison.

Deux jours après, il comparut de nouveau devant le tribunal; et le juge, quittant le ton de menaces, lui dit : « Vous seriez bien plus sage « de servir les dieux immortels, et de recevoir une gratification du trésor « public, avec une place honorable à l'armée. Je vais faire orner de fleurs « l'autel, et vous offrirez aux dieux l'encens qui leur est dû. » Symphorien montra par sa réponse qu'il méprisait les offres qu'on lui faisait, et qu'il détestait les superstitions extravagantes et cruelles du culte de Cybèle. Enfin, Héraclius, au désespoir de n'avoir pu le vaincre, le condamna à être décapité. Le saint entendit prononcer sa sentence avec joie.

Tandis qu'on le conduisait hors de la ville pour l'exécuter, sa mère, qui le regardait passer, lui criait : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, « souvenez-vous du Dieu vivant et montrez-vous courageux jusqu'à la « fin. Élevez votre cœur vers le ciel, et considérez celui qui y règne. « Ne craignez point la mort qui vous conduit à la vie éternelle. » Saint Symphorien consomma son sacrifice vers l'an 178. Quelques personnes de piété enlevèrent secrètement son corps, et l'enterrèrent près d'une fontaine hors du champ public qui était destiné aux exercices. Euphrone, évêque d'Autun, fit bâtir dans le cinquième siècle une église sur son



tombeau, devenu célèbre par plusieurs miracles. Il y a eu beaucoup d'autres églises, et même des monastères qui ont porté son nom. La chapelle de Saint-Symphorien, qui est à Saint-Germain-des-Prés, fut fondée par saint Germain, évêque de Paris. Notre saint est nommé dans les plus anciens martyrologes. La cathédrale de Reims possède une partie de ses reliques.

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

23 AOUT.

Caius Solius Apollinaris Sidonius, né à Lyon, vers l'an 431, sortait d'une des plus illustres familles des Gaules. Son père et son aïeul y avaient commandé successivement, en qualité de préfets du prétoire. Il étudia les belles-lettres sous des maîtres très-habiles, et fut un des poëtes et des orateurs les plus célèbres de son siècle. On voit, par ses lettres, qu'il fut toujours pieux, humble, affable, compatissant pour les malheureux, et qu'il n'aima jamais le monde au milieu duquel il était obligé de vivre. Il commanda quelque temps dans les armées de l'empire, et épousa Papianille, dont il eut un fils et deux filles. Papianille avait pour père Avit, qui, après avoir été trois fois préfet du prétoire dans les Gaules, fut élevé sur le trône impérial à Rome, en 455. Mais, ayant été obligé de quitter la pourpre au bout de dix mois, il mourut en retournant en Auvergne. Majorien, qui lui succéda, devint le persécuteur de sa famille, et, lorsqu'il fut à Lyon, il fit arrêter Sidoine Apollinaire. Mais, touché depuis de la constance avec laquelle il supportait sa disgrâce, ainsi que de ses vertus et de ses belles qualités, il lui rendit ses biens et lui donna le titre de comte. Ce prince avait de la valeur, et commençait à réprimer les barbares qui s'étaient jetés sur les plus belles provinces de l'empire, lorsqu'il fut assassiné en 461, par le Goth Ricimer, son propre général, qui mit le diadème sur la tête de Sévère.

Sidoine Apollinaire profita de cette révolution pour quitter la cour. Il alla mener une vie retirée en Auvergne, où il défendit cette province de la fureur des Goths. Il partageait son temps entre l'étude et les exercices de la religion.

Sévère ayant été empoisonné par Ricimer, après un règne de quatre ans, Anthémius fut élu empereur en 467. Il fit aussitôt venir à Rome

Sidoine Apollinaire, et le créa prince du sénat, patrice et préfet de la ville. Le saint ne perdit rien de sa piété dans son élévation. Il ne se servit de son autorité que pour procurer la gloire de Dieu et le bonheur des peuples. Peu de temps après il quitta les grandeurs humaines pour se charger du gouvernement de l'Église.

L'évêché d'Auvergne, dit présentement de Clermont, devint vacant en 471. Le peuple de ce diocèse et les évêques du pays, qui ne l'avaient vu qu'à regret partir pour Rome, le demandèrent pour remplir le siége dénué de pasteur. Il était laïque, et sa femme vivait encore. Il allégua ces deux raisons, qui, selon les lois de l'Église, l'excluaient de l'épiscopat. La crainte cependant de résister à la volonté du ciel le fit acquiescer à son élection. On lui avait d'ailleurs représenté que l'Église pouvait, en certains cas, dispenser de l'observation des canons qu'elle avait faits elle-même. Lui et sa femme se séparèrent d'un consentement mutuel. Il renonça à la poésie, qui, jusque-là, avait fait ses délices, pour s'appliquer aux études convenables à son nouvel état, et il fut bientôt capable de résoudre les difficultés que lui proposaient les autres évêques. Il ne décidait cependant qu'avec peine; il demandait, au contraire, l'avis des autres, alléguant pour raison qu'il n'était point en état de faire le personnage de docteur parmi ses frères, dont la science et les conseils lui étaient si nécessaires pour sa propre conduite.

Saint Loup, évêque de Troyes, qui l'avait aimé et honoré dans le monde, sentit un redoublement d'affection pour lui, lorsqu'il le vit chargé de la conduite des âmes. Il lui écrivit au sujet de sa promotion à l'épiscopat, une lettre dans laquelle il le félicitait, et lui donnait d'excellents conseils. « Ce n'est plus, disait-il, pour la pompe et la magni-« ficence du train que vous devez garder votre rang, mais par la plus « profonde humilité de cœur. Quoique élevé au-dessus des autres, vous « devez vous regarder comme le dernier de votre troupeau. Soyez dans « la disposition de baiser les pieds de ceux qui, précédemment, n'au-« raient pas cru s'avilir en se mettant sous les vôtres. Vous devez vous « rendre le serviteur de tous. » Sidoine Apollinaire fit de ces maximes la règle de sa conduite.

Le siége de Bourges étant devenu vacant en 472, on le pria de se rendre dans cette ville, et tous les prélats qui y étaient assemblés s'en rapportèrent à lui pour l'élection d'un évêque. Il nomma le saint prêtre Simplice. Personne ne connaissait mieux que lui les obligations qu'impose cette dignité. Il dit qu'un évêque doit faire, par humilité, ce qu'un moine et un pénitent sont obligés de faire par état.

La ville de Clermont ayant été assiégée en 475, par Alaric, roi des Visigoths, qui régnait sur les provinces méridionales de la France, le saint évêque encouragea son peuple à faire une vigoureuse résistance. Lorsque la place eut été prise, il osa demander au prince arien plusieurs grâces pour les catholiques. Non-seulement il n'obtint rien, mais il fut renfermé comme prisonnier dans le château de Liviane, près de Carcassonne. Quelque temps après, Alaric le rétablit sur son siége, et il devint le consolateur et l'appui des catholiques du pays. Il mourut au milieu de son troupeau, le 21 août 482. Son corps, d'abord enterré dans l'ancienne église de Saint-Saturnin, fut depuis porté dans celle de Saint-Genès. Sa mémoire est en grande vénération à Clermont, et l'on y célèbre sa fête avec beaucoup de solennité.

SAINT BARTHÉLEMI,

APOTRE.

24 AOUT.

Barthélemi est un nom patronymique, qui veut dire fils de Tholomée ou Tolmoi. Plusieurs savants interprètes pensent qu'il était le même que Nathanaël, né à Cana en Galilée, docteur de la loi, un des soixante-douze disciples, lequel fut mené à Jésus-Christ par saint Philippe, et dont le Sauveur lui-même loua l'innocence et la simplicité de cœur.

Saint Jean ne nomme jamais saint Barthélemi parmi les apôtres, mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres évangélistes : ils joignent constamment Philippe et Barthélemi; et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver Jésus-Christ. On voit aussi que Nathanaël était avec les autres apôtres lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée, après sa résurrection; et s'il n'eût point été dès lors membre du sacré collége, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas?

Saint Barthélemi fut avec les autres apôtres témoin de la glorieuse résurrection et des principales actions de Jésus-Christ sur la terre. La vérité même lui servit de maître. Il est nommé parmi les disciples assemblés pour prier après l'ascension. Le Saint-Esprit, à la descente duquel il s'était préparé avec tant de ferveur, le remplit de zèle, de



charité et de toutes les vertus. Revêtu, ainsi que les autres apôtres, d'une force surnaturelle, il ne pensa plus qu'à faire connaître Jésus-Christ, et à porter son nom jusqu'aux extrémités du monde.

S'étant préparé dignement à l'exercice des fonctions de l'apostolat, saint Barthélemi porta l'Évangile dans les contrées les plus barbares de l'Orient. Il pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusèbe et de plusieurs autres anciens écrivains. Par les Indes, ces auteurs entendent quelquefois, non-seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite; en effet, ils parlent des brachmanes de ce pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie et pour leurs mystères superstitieux. On lit dans Eusèbe, que saint Pantène ayant été dans les Indes, au commencement du troisième siècle, pour réfuter les brachmanes, y trouva des traces du christianisme, et qu'on lui montra une copie de l'Évangile de saint Mathieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemi, quand il y avait planté la foi. Le saint apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiéraple, en Phrygie. De là il se rendit dans la Lycaonie, où saint Chrysostôme assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne. Mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi.

Saint Barthélemi étant venu dans la grande Arménie pour y prêcher la foi à un peuple opiniâtrement attaché aux superstitions de l'idolâtrie, y reçut la couronne du martyre, selon saint Grégoire de Tours. Les historiens grecs modernes disent qu'il fut condamné à être crucifié par le gouverneur d'Albanopolis. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement. La réunion de ce double supplice était en usage non-seulement en Égypte, mais encore chez les Perses; et les Arméniens pouvaient avoir emprunté de ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie.

Théodore Lecteur rapporte que l'empereur Anastase ayant fait bâtir en 508 la ville de Duras en Mésopotamie, l'enrichit des reliques de saint Barthélemi. Saint Grégoire de Tours assure qu'on les porta dans l'île de Lipari, près de Sicile, avant la fin du sixième siècle. On lit dans Anastase le bibliothécaire, qu'en 809 elles furent transportées de Lipari à Bénévent, et elles le furent de Bénévent à Rome en 983, selon le cardinal Baronius. Depuis ce temps-là, elles sont restées dans un monument de porphyre, placé sous le grand autel de la célèbre église qui porte à Rome le nom du saint, qui est dans l'île du Tibre. Un évêque de Béné-



vent envoya un bras du saint apôtre à saint Edouard le Confesseur, qui en fit présent à la cathédrale de Cantorbéry.

La fête de saint Barthélemi est marquée au 24 août dans les anciens martyrologes d'Occident, mais les Grecs la mettent au 11 juin.

SAINT OUEN,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Saint Ouen était fils d'Authaire, seigneur français, établi dans la Brie, et recommandable par ses vertus. Il avait un frère qui se nommait Adon. Ils reçurent tous deux, étant encore enfants, la bénédiction de saint Colomban, qui était venu visiter leur père. Lorsqu'ils furent en âge de paraître dans le monde, ils s'attachèrent l'un et l'autre au roi Clotaire II. Ils trouvèrent à la cour de ce prince saint Eloi, avec lequel ils se lièrent d'une amitié fort étroite. Les exemples et les discours de ce grand homme les pénétrèrent de mépris pour le monde, et tous deux résolurent de se consacrer au service de Dieu. Peu de temps après, Adon fonda, dans une terre qu'il avait près de la Marne, le double monastère de Jouarre, qui prit alors le nom de *Jotrum*.

Saint Ouen eut un grand crédit à la cour des rois Clotaire II et Dagobert Ier. Le second de ces princes le fit son référendaire ou son chancelier, et en cette qualité garde de son sceau. Nous avons encore des actes originaux qu'il signa dans ce temps-là. Il obtint du roi un emplacement situé dans la forêt de Brie, où il fonda, en 634, le monastère de Resbac ou de Rebais. Saint Faron, évêque de Meaux, lui conseilla d'en donner la conduite à saint Agile, disciple de saint Colomban. Il fit donc venir ce saint, qu'un concile tenu à Clichi en 636 institua premier abbé de Rebais. Il fallut cependant employer l'autorité du roi, parce que les villes de Metz, de Langres et de Besançon demandaient dans le même temps saint Agile pour évêque. Les moines de Luxeuil voulaient aussi l'avoir pour abbé. Saint Ouen désirait se retirer à Rebais pour y prendre l'habit monastique; mais le roi et les grands du royaume ne voulurent point y consentir.

Quoique saint Ouen et saint Eloi fussent laïques, leur zèle, leur piété et leur science les faisaient consulter par les évêques mêmes, qui s'en rapportaient à leurs décisions. Aussi employaient-ils l'autorité dont ils



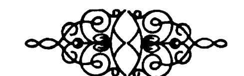




étaient revêtus, à procurer la gloire de Dieu, et à étendre la connaissance de son nom par tout le royaume.

Clovis II, fils et successeur de Dagobert, mort en 638, eut pour saint Ouen la même estime que son père, et lui continua la dignité de référendaire. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à lui laisser recevoir la tonsure cléricale. Bientôt après notre saint fut élu pour succéder à saint Romain sur le siége de Rouen. Saint Eloi, son ami, fut fait en même temps évêque de Noyon et de Tournai. Les deux serviteurs de Dieu se préparèrent à leur nouvelle dignité, par la retraite, le jeûne et la prière. Ils furent l'un et l'autre sacrés à Reims en 640.

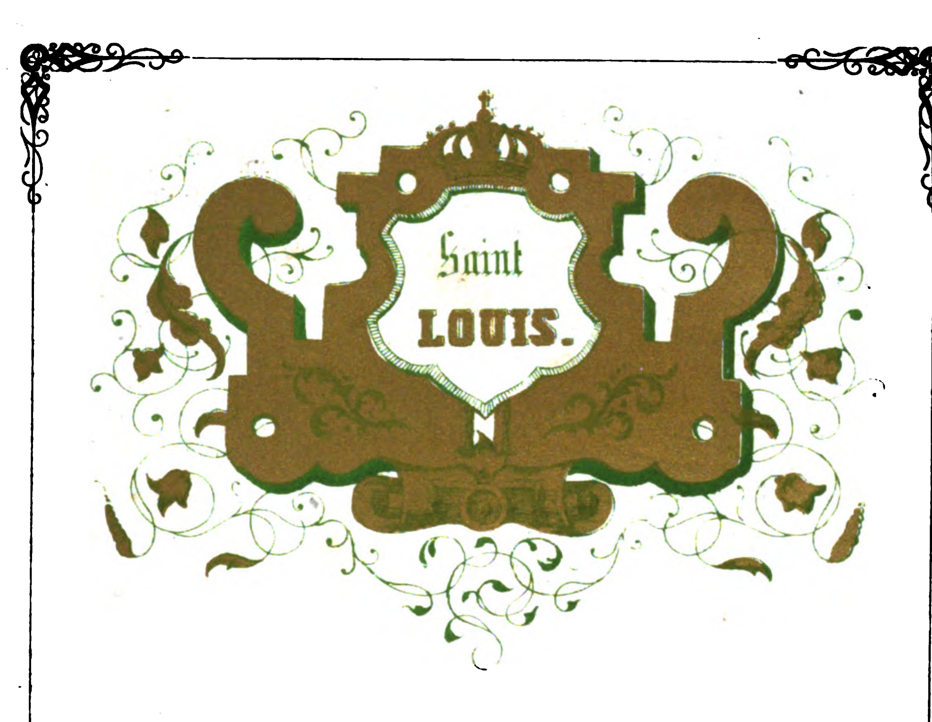
Le roi Thierri III chargea Saint Ouen de commissions importantes, et le choisit pour terminer des différends qui pouvaient causer bien des troubles. Ayant rétabli la paix entre les Français de la Neustrie et de l'Austrasie, il en alla porter la nouvelle au roi, qui était alors à Clichi, près de Paris. Il arriva dans le temps qu'il se tenait une assemblée des évêques et des grands du royaume. Il tomba malade au château de Clichi, et fut pris d'une fièvre qui fit bientôt craindre pour ses jours. Connaissant les désirs du clergé et du peuple de Rouen, il demanda pour successeur saint Ansbert, abbé de Fontenelle, qui était confesseur du roi. Il mourut le 24 août 683, dans la quarante-troisième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Rouen, et enterré dans l'église de Saint-Pierre, qui est présentement celle de la célèbre abbaye de son nom.







Lith. Arbieu. r. Beauregard. 1.



ROI DE FRANCE.

25 AOUT.



On admire dans saint Louis toutes les qualités qui font les grands rois et les saints illustres. Né pour gouverner les hommes, il fut également héros dans la paix et dans la guerre. Son courage, son intrépidité, sa grandeur d'âme, reçurent de sa vertu un nouveau lustre; il ne se décida jamais par des vues d'ambition; l'amour de la religion, le zèle de la gloire de Dieu, le bonheur des peuples, furent les seuls mobiles des entreprises qu'il forma. Sa réputation n'a point souffert du mauvais succès des deux croisades dans lesquelles il fut engagé; au contraire, les revers qu'il éprouva ne servirent qu'à faire briller d'un éclat plus vif les qualités qui le rendaient digne d'un meilleur sort.

Philippe Auguste avait enfin réussi à abattre la fierté de ses vassaux, et à repousser la plupart de

ses ennemis, lorsqu'après un règne glorieux de quarante-trois ans il laissa son sceptre et ses Etats à Louis VIII son fils. Ce prince avait alors trente-six ans, et déjà il avait donné des preuves de la plus haute valeur. En montant sur le trône, il se proposa de marcher sur les traces de son père, et bientôt on le vit donner la loi à ses voisins et à ses vassaux, hommes factieux qui portaient avec peine le joug que Philippe Auguste leur avait imposé. Successivement vainqueur des Anglais, des Gascons et des Albigeois, il fit tout plier devant lui. Mais il ne jouit pas longtemps du fruit de ses victoires : la mort l'enleva en 1226, après trois ans de règne.

L'aîné de ses enfants était à peine dans la douzième année de son âge. Il portait aussi le nom de Louis. C'est le saint dont nous écrivons la vie. Il était né le 25 avril 1215, au château de Poissy.

Il eut pour mère, Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. Blanche joignait à une rare beauté une prudence plus rare encore. Entre autres vertus, on admirait en elle beaucoup de zèle pour la religion. Elle avait aussi une capacité peu commune pour le maniement des affaires.

Elle voulut allaiter elle-même son fils, et elle se chargea du soin de veiller sur son éducation. Les progrès que le jeune prince fit dans les sciences furent extrêmement rapides. Il apprit si bien le latin, qu'il parlait et écrivait en cette langue avec beaucoup de pureté et d'élégance. Il apprit en même temps l'art de faire la guerre et celui de gouverner les hommes ; il ne négligea aucune des connaissances propres à former un grand roi. Il savait bien l'histoire, qu'on a toujours regardée comme l'école des princes. Il lisait aussi les écrits des Pères, afin de sanctifier ses autres études.

Sa mère lui avait inspiré, dès le berceau, un grand respect pour les choses saintes, de vifs sentiments de piété, et un amour extraordinaire pour la chasteté. « Je vous aime assurément, mon fils, lui disait-elle « souvent dans son enfance ; je vous aime avec toute la tendresse dont « une mère est capable ; mais j'aimerais infiniment mieux vous voir « tomber mort à mes pieds, que de vous voir jamais commettre un pé- « ché mortel. » Ces paroles avaient fait une telle impression sur son esprit, qu'il avoua plusieurs fois ne les avoir jamais oubliées, et qu'il ne passait pas de jour sans les rappeler à sa mémoire, pour se prémunir contre les dangers de la séduction. Aussitôt après la mort de son mari, la reine Blanche fut déclarée régente du royaume ; et pour prévenir les mouvements inquiets des grands vassaux, elle se hâta de faire couronner à Reims Louis son fils, alors âgé de douze ans.

Un prince en bas âge, et une femme à la tête du gouvernement, parurent offrir à plusieurs esprits turbulents une occasion favorable de révolte. Ils la saisirent avec empressement. Les plus puissants seigneurs du royaume se liguèrent ensemble, et au lieu d'assister, comme ils l'auraient dû, au sacre du roi, ils prirent les armes. On comptait parmi eux le comte de Boulogne, fils naturel de Philippe-Auguste; le comte de Bretagne, prince du sang royal; Hugues de Lusignan, comte de la Marche; Thibault, comte de Champagne, qui fut depuis roi de Navarre.

La reine ne perdit pas de temps. Elle se mit avec son fils à la tête d'une armée, et entra en Champagne, où elle eut bientôt ramené Thibault à son devoir. Ce premier acte de vigueur en imposa tellement aux autres conférés, qu'ils se retirèrent tous dans leurs États.

Raymond, comte de Toulouse, fut obligé de demander grâce, et il ne l'obtint qu'aux conditions les plus défavorables pour lui. Un des articles du traité de paix fut que Raymond donnerait sa fille en mariage à Alphonse, un des frères du roi, et que dans le cas où il ne naîtrait point d'enfants de ce mariage, tous les Etats du comte seraient réunis à la couronne, ce qui arriva effectivement. Cette riche acquisition fut un des plus précieux monuments de la régence, et une des époques les plus célèbres de l'agrandissement de nos rois.

Le comte de Bretagne crut devoir implorer la clémence du roi. Il vint se jeter à ses pieds, la corde au cou, avouant qu'il était coupable de trahison, et déclarant qu'il abandonnait sa personne et ses Etats à la justice de Louis. Cette démarche toucha le jeune prince: il n'exigea du comte que de lui livrer, pendant un certain temps, quelques-unes de ses forteresses, et de servir cinq ans à ses frais dans la Palestine.

Louis revint goûter à Paris les douceurs de la paix et affermir de plus en plus sa puissance. Les moyens qu'il employa furent des plus efficaces. Une douceur charmante, une égalité d'âme inaltérable, un grand amour pour la justice, une attention singulière à prévenir les troubles ou à les dissiper dans leur naissance, mais surtout la piété la plus tendre, lui gagnèrent les cœurs de ses sujets.

La reine, débarrassée des factions et des troubles, songea à marier son fils. Elle jeta les yeux sur Marguerite, fille aînée du comte de Provence. Cette princesse surpassait ses trois sœurs en beauté, en esprit et en piété. Louis alla la recevoir à Sens, où son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Quelques jours après, la jeune reine fut couronnée dans la même ville. Dieu bénit cette union par une heureuse fécondité.

Cependant le jeune monarque, ayant atteint l'âge de vingt ans ac-



complis, prit en main les rênes du gouvernement. Mais il avait une telle déférence pour sa mère, qu'il ne faisait rien sans la consulter. Quoique Blanche eût cessé à cette époque de prendre le titre de régente, elle n'en eut pas moins d'autorité sous le règne de son fils. Ils vécurent toujours l'un et l'autre dans la plus parfaite intelligence, au point que quelques personnes reprochèrent au fils d'être trop soumis à sa mère : reproche bien injuste, quand une soumission si naturelle ne tend qu'au bien, et qu'elle est fondée sur un mérite aussi éminent que celui de Blanche.

Louis VIII avait ordonné par son testament que le prix de ses bijoux fût employé à fonder un monastère. Son fils exécuta fidèlement ses volontés. Il fit bâtir avec la somme léguée, qu'il augmenta beaucoup par ses libéralités, la célèbre abbaye de Royaumont. Quelquefois même, autant par dévotion que par délassement, il se joignait aux ouvriers pour travailler à la construction de l'église. Ce lieu devint pour lui, par la suite, une retraite, où il allait de temps en temps respirer cette liberté innocente, cette solitude délicieuse qui plaît tant à ceux dont l'esprit est fatigué du fracas des passions et du tumulte des affaires. Là, saintement occupé de son Dieu, il implorait avec larmes son secours et son appui. Le jeûne, la prière et les mortifications y faisaient ses délices. Mais le bien de l'Etat ne souffrit jamais de son amour pour la retraite. On le verra bientôt à la tête des armées avec toutes les qualités des héros.

Baudouin II, empereur de Constantinople, lui offrit, en 1239, la couronne d'épines. L'extrême détresse à laquelle cet empereur se trouva réduit pendant le siége de Constantinople, l'avait forcé à mettre en gage, pour ainsi dire, cette précieuse couronne entre les mains des Vénitiens, qui lui avaient prêté une somme considérable. Il fallait les rembourser, et Louis, acceptant l'offre de Baudouin, fournit l'argent nécessaire pour retirer de leurs mains cet auguste monument.

Lorsqu'il sut que les religieux dominicains qui en étaient chargés approchaient, il alla au-devant d'eux jusqu'à cinq lieues au delà de Sens, accompagné de sa cour et d'un clergé nombreux. A l'aspect de la sainte couronne, il fondit en larmes, au point que tout le monde en fut attendri ; puis s'étant chargés, son frère Robert et lui, de ce précieux dépôt à l'entrée de Sens, et marchant nu-pieds, ils le portèrent, au milieu d'une foule innombrable de peuple, à l'église Saint-Étienne de cette ville. Il le reçut avec les mêmes sentiments et la même pompe dans Paris, et le fit placer dans la chapelle de son palais. Il en détacha

cependant quelques épines, dont il fit présent à l'église de Tolède, à celle des Cordeliers de Séez, et à l'abbaye de Saint-Eloi, près d'Arras.

Parmi plusieurs autres reliques qu'il reçut de Constantinople en 1241, il y avait un grand morceau de la vraie croix; c'était probablement celui que l'impératrice sainte Hélène avait apporté de Jérusalem. Pour les placer honorablement, il fit bâtir dans son palais, à Paris, une chapelle célèbre, connue depuis sous le nom de *Sainte-Chapelle*. On en fit la dédicace avec beaucoup de solennité, et ce fut le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois les nuits en prière.

Rien n'était plus commun alors que de voir les seigneurs opprimer leurs vassaux, et se faire justice à eux-mêmes par des procédés barbares. Enguerrand de Couci, un des plus puissants d'entre eux, fit pendre un jour, de sa propre autorité, trois jeunes gentilhommes que l'on avait trouvés chassant dans ses bois. Louis le fit arrêter et emprisonner dans le château du Louvre. Ensuite, au lieu de le faire juger par ses pairs, comme il le demandait, il le livra aux juges ordinaires, qui le condamnèrent à mort. Cependant les vives instances que firent les seigneurs pour lui obtenir la vie désarmèrent le roi, et Couci ne perdit qu'une partie de ses Etats, dont le prix fut employé à diverses œuvres pies.

C'était encore un usage parmi les seigneurs de se faire des guerres sanglantes pour leurs querelles particulières. Louis suspendit le cours de ces affreuses hostilités en défendant, sous les peines les plus rigoureuses, toute voie de fait aussi barbare. Le comte de la Marche avait formé le projet de réduire en cendres la ville d'Orléans, pour venger la mort de quelques-uns de ses vassaux, étudiants dans cette ville, et déjà il s'était mis à la tête d'une armée pour l'exécuter. Louis, par sa douceur, calma les esprits et dissipa l'orage.

Hugues de Lusignan avait épousé la veuve de Jean Sans-Terre, père de Henri III, roi d'Angleterre, et il suivait toutes les impressions de cette femme impétueuse. C'était elle qui l'avait précipité dans la révolte, et qui, désespérée du mauvais succès de ses armes, avait inutilement eu recours au poison pour faire mourir le roi vainqueur. Les scélérats qu'elle avait employés furent découverts à temps, arrêtés et punis. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle mit tout en œuvre pour engager Henri, son fils, à passer en France avec une armée puissante. Mais Henri ne put rien obtenir de ses barons. Le souvenir encore récent de sa malheureuse expédition de Bretagne, et le mécontentement général des Anglais, furent la cause du refus d'hommes et d'argent qu'il essuya. Il vint néan-



moins avec trois cents chevaliers en France, dans l'espérance que le roi d'Aragon, le comte de Toulouse et d'autres seigneurs lui fourniraient les troupes que sa mère et son beau-père lui avaient annoncées.

Louis et Henri se trouvèrent au milieu des combattants. Enfin, la victoire se déclara pour les Français; ils furent vainqueurs à Taillebourg et à Saintes. Henri, tout consterné, s'enfuit précipitamment vers Bordeaux. Lusignan, n'ayant plus de ressource que dans la clémence du roi, se soumit à lui sans réserve. Louis le traita avec bonté; mais il lui imposa des conditions assez dures pour intimider quiconque aurait pu être tenté de l'imiter.

Pendant qu'on négociait la paix, le roi d'Angleterre demandait une trêve, offrant cinq mille livres sterling pour dédommagement des frais de la guerre. Le roi la lui accorda pour cinq ans. Ainsi finit une guerre qui semblait devoir ensevelir la France sous ses propres ruines.

Louis, n'ayant plus rien à craindre ni de ses voisins ni de ses vassaux, tourna ses vues vers la Palestine. Ces contrées, jadis si florissantes, n'étaient plus que le séjour de la désolation. Des guerres longues et malheureuses y avaient réduit les chrétiens à l'état le plus triste, et les musulmans les faisaient gémir sous la plus dure captivité. Il forma le projet d'arracher tant de victimes infortunées à la tyrannie de leurs vainqueurs. Mais ce projet n'était pas encore près d'être exécuté : les plus fortes considérations s'opposaient à son exécution; la reine et le conseil du roi l'en dissuadaient de tout leur pouvoir.

Les choses étaient en cet état, lorsque Louis fut atteint d'une maladie qui le mit bientôt aux portes du tombeau. Dès le commencement de cette maladie il demanda les sacrements, et les reçut avec la plus tendre piété. Il pourvut ensuite à plusieurs affaires importantes, et fit venir les officiers de sa cour, pour les remercier de leurs services, et leur faire ses derniers adieux. Peu de temps après il perdit connaissance, et on le crut mort. Cependant la France, prosternée au pied des autels, implorait la guérison de son roi; de toutes parts les églises retentissaient des vœux de ce bon peuple. Enfin la consternation était à son comble. Louis allait rendre le dernier soupir, « lorsque Notre-Seigneur, dit Joinville, touché « des larmes et des prières d'un peuple éploré, *ouvra* en lui, et lui donna « la parole. »

Le premier usage qu'il en fit, fut d'appeler Guillaume, évêque de Paris, prélat connu par ses écrits et par la sainteté de sa vie. Il lui demanda la croix, et lui dit qu'il voulait faire vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. Le prélat fit beaucoup de difficultés; mais le roi insista d'une

manière si touchante, qu'il n'y eut pas moyen de le refuser. En recevant la croix, il la baise affectueusement, et déclare qu'il est guéri; et bientôt après, en effet, il reparaît au milieu de son peuple comme un père chéri au milieu de ses enfants qui croyaient l'avoir perdu.

Après que sa santé fut bien rétablie, il renouvela son vœu, et fit écrire aux chrétiens de la Palestine qu'il irait au plus tôt les secourir. Il travaillait cependant aux préparatifs de cette expédition; et quand on fut assuré que rien ne pouvait l'en détourner, chacun se prépara de son côté. Au milieu de ces préparatifs, la France vit naître un second fils de son roi. Ce fut lui qu'elle eut pour maître dans la suite, sous le nom de Philippe le Hardi.

Les plus grands seigneurs du royaume s'étaient déjà croisés. On comptait parmi eux les trois frères du roi, le comte de Bretagne et son fils, le duc de Bourgogne, le comte de Flandre, ceux de la Marche, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Réthel, de Montfort, de Vendôme, et celui de Saint-Paul, avec le jeune Châtillon son neveu. Venaient ensuite le connétable de Beaujeu, le chambellan de Beaumont, les Courtenai, les Coucy, les Mailli, et une foule d'autres seigneurs également recommandables par leurs qualités personnelles et par les exploits de leurs ancêtres. Mais aucun d'eux ne mérite à plus juste titre que le sire de Joinville d'être cité avec distinction. Confident et ami de son maître, historien naïf et charmant, homme vrai, guerrier valeureux, personnage enfin accompli, et témoin oculaire des événements que nous allons rapporter, Joinville va nous servir de guide, et raconter quelquefois lui-même à sa manière les exploits et les malheurs de son roi.

Pendant que tout était en mouvement dans le royaume, Louis pourvoyait à la sûreté de ses Etats pour le temps de son absence. Il ne laissait au dedans aucun ennemi dangereux, puisque les comtes de la Marche, de Bretagne et de Toulouse devaient l'accompagner. Au dehors, il n'y avait que le roi d'Angleterre qui pût lui donner de l'inquiétude. Il lui fit proposer la paix, ou la prolongation de la trêve. Après plusieurs négociations, on convint de ne faire aucun acte d'hostilité tant que durerait le voyage d'outre-mer.

Enfin, tout étant disposé pour le départ, il alla implorer la protection des saints martyrs à Saint-Denis, et y prendre l'oriflamme. C'était l'étendard que nos rois faisaient alors porter devant eux à la guerre. Blanche, qui venait d'être déclarée régente du royaume, fit les plus tendres adieux à son fils, lui disant qu'ils ne se reverraient que dans le ciel; des larmes réciproques accompagnèrent les adieux. Quant à la reine Marguerite,

elle voulut absolument accompagner son mari. On se mit en marche vers la côte de Provence, et Louis s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août 1248.

On arriva assez heureusement à l'île de Chypre, où Louis avait eu soin de faire préparer des magasins. Ce fut là que les maladies commencèrent à faire de grands ravages parmi les croisés. Les comtes de Dreux, de Montfort et de Vendôme, Archambaud de Bourbon et grand nombre de chevaliers y périrent d'une espèce d'épidémie. Louis visitait lui-même les malades, distribuant des remèdes aux uns, de l'argent aux autres, les consolant tous.

Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux renforts. Le vaillant comte de Salisbury, entre autres, aborda en Chypre, suivi de deux cents chevaliers anglais. Enfin, tout étant disposé pour le départ, Louis envoya déclarer la guerre au soudan d'Égypte, au cas qu'il refusât de rendre aux chrétiens les places qui leur avaient été enlevées. Le fier musulman refusa de les rendre, comme on s'y était attendu, et donna ses ordres pour soutenir la guerre. La flotte des croisés partit donc de l'île de Chypre, et, après avoir essuyé une tempête qui dispersa plusieurs de ses vaisseaux, elle arriva à la vue de Damiette.

Dès que la flotte des croisés fut à la vue des Sarrasins, Louis parut sur le tillac, avec la résolution du plus intrépide guerrier, *et vous promets,* dit Joinville, *que oncques si bel homme armé ne vis.* Il fit jeter l'ancre, et tint conseil de guerre pour savoir quel parti il fallait prendre. L'attaque fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

Les premiers rayons de l'aurore furent le signal du combat. Princes, chevaliers, soldats, tous se précipitèrent sur le rivage. Le roi lui-même se jeta dans la mer tout armé, et eut de l'eau jusqu'aux épaules. Tout alors retentit de cris de guerre, et bientôt la plage fut couverte de Français. On prit terre de tous côtés, et presque aussitôt on s'ébranla pour attaquer l'armée ennemie. Elle résista longtemps, mais enfin elle prit la fuite après un grand carnage.

Cependant la flotte des croisés attaquait vigoureusement celle des infidèles. Le combat fut opiniâtre, mais la victoire fut complète du côté des chrétiens. Ainsi Louis se trouva deux fois vainqueur dans le même jour, et maître du pont qui conduisait à Damiette. Le lendemain on vit cette ville toute en feu, et quelques esclaves chrétiens vinrent bientôt après au camp, porter la nouvelle de la fuite précipitée des Sarrasins.

Louis passa le reste de l'été à Damiette. Enfin, les grandes chaleurs étant passées, il laissa la reine Marguerite sa femme, et les autres prin-



cesses à Damiette, avec une forte garnison, et prit la route du grand Caire avec le reste de son armée. On était déjà au mois de novembre. Le renfort commandé par le comte de Poitiers avait joint l'armée, qui se trouva forte de soixante mille combattants, dont vingt mille hommes de cavalerie. On s'ébranla le 20 du mois pour marcher à l'ennemi, et on ne tarda pas à le rencontrer.

Cependant Mélech-Sala mourut le 26 du même mois, après avoir désigné son fils Almoadan pour son successeur, et après avoir ordonné que l'on tînt sa mort cachée jusqu'à ce que son fils, qu'il avait relégué en Mésopotamie, fût arrivé. Il remit, en attendant, le commandement de son armée au plus renommé de ses capitaines. On l'appelait Facardin. C'était, au rapport de Joinville, *le plus vaillant et preux de toute païennie*. Il ne justifia que trop le choix de son maître. Sans cesse il faisait harceler l'armée des croisés, et, par de savantes manœuvres, il retardait leur marche, interceptait leurs convois, détruisait leurs travaux, harassait leurs meilleures troupes, et ne leur laissait aucun espoir de gagner le rivage où il était campé.

Cependant le nouveau soudan arrive, suivi d'une puissante armée. Il ranima tous les cœurs par sa présence, et disposa tout pour détruire insensiblement l'armée des croisés. Déjà un fléau destructeur y faisait les plus grands ravages : la contagion était dans leur camp. Les cadavres des chrétiens et des infidèles morts en combattant avaient infecté les eaux du Nil, où on les avait jetés; les mauvais aliments dont on était obligé de se nourrir, la sécheresse de la saison, les ardeurs du climat, tout avait concouru à répandre parmi les croisés une affreuse épidémie. Les horreurs de la famine se joignirent bientôt à ce premier fléau.

Mais cette cruelle épreuve n'abattit point le cœur de Louis. Il pourvoyait à tout, visitait les malades, les soulageait de son argent, les consolait par ses paroles. Il n'était guère possible que le pieux monarque portât aussi loin sa tendresse pour les malades, et que le mal contagieux ne l'attaquât pas à son tour. Déjà ses forces étaient sensiblement diminuées, lorsqu'une cruelle dyssenterie le mit aux portes de la mort.

Dans cette extrémité, on fit proposer une trêve aux Sarrasins; mais on ne put la conclure. Ils demandaient pour otage la personne même du roi, et les Français répondirent qu'ils se feraient plutôt tuer tous que de la livrer. Ils se préparèrent en même temps à reprendre la route de Damiette. Lorsque le nouveau soudan fut averti de la résolution des Français, il mit toutes ses troupes en marche, renforça le nombre de ses vaisseaux, et n'oublia rien pour se rendre maître de tous les pas-



sages. Les Français cependant repassèrent le fleuve, ayant à leur tête le saint roi tout malade. Le brave Châtillon commandait l'arrière-garde, où il en imposa aux Sarrasins par les traits de la plus héroïque valeur. Louis fit embarquer sur le reste de ses vaisseaux les blessés et les malades, et, protestant toujours qu'il n'abandonnerait pas son armée, il refusa de s'embarquer avec eux.

Mais à peine les Français eurent-ils passé le fleuve, que les Sarrasins le passèrent aussi. Ce ne fut plus qu'un combat continuel, jusqu'au moment où les Français arrivèrent à une petite ville, où ils s'empressèrent de procurer un peu de repos à leur roi. Il était si faible qu'on craignait qu'il ne passât pas la journée. Les Sarrasins cependant accoururent en foule; ils se saisirent du roi, de ses deux frères, et des débris de l'armée. Tout généralement fut pris ou tué.

Cependant la reine Marguerite apprit à Damiette que le roi était captif, et que toute son armée avait été défaite. Sa consternation fut si grande, et la crainte de tomber entre les mains des Sarrasins fit une telle impression sur son âme, qu'elle se jeta un jour aux pieds du vieux chevalier qui la gardait, lui disant : « Jurez-moi que vous m'accorderez ce « que je vas vous demander. « Ce brave chevalier le lui jura. » Eh bien, « sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers, sur la foi que vous m'avez « donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la « tête avant qu'ils puissent me prendre. Le chevalier répondit que très- « volontiers il le ferait, et que jà l'avait-il eu en pensée d'ainsi le faire « si le cas échéait. » Quelques jours après, la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé Jean, et auquel les malheureuses circonstances où l'on était alors firent donner le surnom de *Tristan*.

Malgré la consternation universelle, les habitants de Damiette se disposèrent à une vigoureuse résistance. On vit bientôt les remparts couverts de gens de guerre, qui paraissaient très-résolus à vendre chèrement leur vie. D'ailleurs, la place était si forte par elle-même, que les Sarrasins, prévoyant combien il leur serait difficile de l'emporter d'assaut, crurent devoir entamer une négociation.

Ils firent demander au roi toutes les places que les chrétiens occupaient dans la Palestine. Louis répondit que plusieurs de ces places ne dépendant pas de lui, il ne pouvait en disposer. Almoadan se borna à demander, outre Damiette, un million de besants d'or pour la rançon du roi et pour celle des autres prisonniers. Louis fit répondre *qu'un roi de France n'était point tel qu'il voulût se rédimer pour aucune finance de deniers; mais qu'il rendait la ville pour sa personne, et payerait le mil-*

lion de besants d'or pour la délivrance de sa gent. Une grandeur d'âme aussi soutenue fit la plus vive impression sur le fier soudan. Il fit dire au roi qu'il lui remettait deux cent mille besants.

Bientôt après, la trêve fut conclue pour dix ans, à des conditions beaucoup moins dures que les Français ne s'y étaient attendus. Les deux princes conférèrent ensemble, et l'on se prépara de part et d'autre à l'exécution du traité. Tout allait finir, lorsque Almoadan fut massacré par les mameluks. On ratifia de nouveau les articles déjà signés; il ne manquait plus que d'en jurer l'observation. Mais les émirs exigeant du roi un serment qu'il crut ne pouvoir faire à cause des imprécations dont il était rempli, il y eut un moment où toute la négociation fut presque rompue, et où Louis pensa être mis à mort avec tous les prisonniers. « A Dieu ne plaise, dit-il, quoi qu'il en puisse arriver, que de « telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France! » Puis, s'adressant au Sarrasin que les émirs avaient chargé de recevoir le serment, il lui dit: « Allez dire à vos maîtres qu'ils en peuvent faire à leurs « volontés; que j'aime trop mieux mourir bon chrétien, que de vivre au « courroux de Dieu, de sa Mère et de ses saints. » Les émirs, outrés de colère, vinrent l'épée à la main dans sa tente, pour le forcer au serment, ou le massacrer. Louis leur répondit froidement que Dieu les avait rendus maîtres de son corps, mais que son âme était entre ses mains, et qu'ils ne pouvaient rien sur elle. Il fut impossible de l'ébranler; il persista toujours à refuser un serment qu'il regardait comme un blasphème. Enfin, les émirs n'insistèrent plus. On fit embarquer le roi avec tous les prisonniers, et l'on descendit vers Damiette.

Lorsqu'on fut arrivé, la reine et les autres dames montèrent sur des vaisseaux génois, et les clefs furent remises ensuite aux émirs. On vit aussitôt leurs troupes se précipiter avec fureur dans la place, égorger, contre la foi des traités, tous les malades qui s'y trouvèrent. Les barbares délibérèrent ensuite s'ils ne feraient pas subir le même sort au roi et à ce qui lui restait de monde. Cependant le désir d'avoir les huit cent mille besants d'or qu'on leur avait promis fit changer les émirs de résolution.

Louis s'embarqua quelque temps après pour la Palestine, laissant pour otage aux infidèles le comte de Poitiers son frère, jusqu'au payement des quatre cent mille besants d'or qu'il devait leur donner avant de quitter l'Égypte.

La navigation fut si heureuse, que tous les vaisseaux entrèrent le sixième jour dans le port de Saint-Jean-d'Acre. Chacun s'empressa de



goûter enfin quelque repos après tant de fatigues. Telle fut la fin de cette croisade malheureuse, où Louis déploya une grandeur d'âme telle que les princes les plus vantés de l'antiquité n'en ont jamais fait éclater de plus héroïque.

Pendant que ces tristes événements se passaient en Egypte, la France retentissait de chants d'allégresse pour la prise de Damiette, et pour les suites que devait naturellement avoir ce premier succès. Plus cette joie était vive, plus la consternation fut profonde lorsque les dernières nouvelles arrivèrent. Ce fut un deuil universel dans toute l'Europe.

Sur ces entrefaites, la reine Blanche fit les plus vives instances à son fils pour l'engager à revenir dans son royaume. Louis ne pouvait guère se dispenser de se rendre aux désirs empressés d'une mère si tendre, et de tout un peuple qui demandait à revoir son roi. Mais, d'un autre côté, la Palestine restait sans défense, et une foule de chrétiens sans espoir d'être secourus ou rachetés. Louis assembla donc les principaux seigneurs, et leur déclara qu'il avait résolu de rester encore quelque temps en Palestine, pour donner du secours aux infortunés habitants de ce pays.

Louis donna des ordres pour lever de nouvelles troupes. Le soudan de Damas lui fit offrir de se joindre à lui pour exterminer les émirs. Le religieux monarque répondit qu'il ferait encore une tentative auprès d'eux, pour voir s'ils seraient désormais plus exacts à remplir leurs engagements, et qu'en cas de refus de leur part, il se joindrait au soudan. Il députa vers eux un des plus braves chevaliers de son armée, nommé Jean de Valence, pour les sommer d'exécuter le traité de Damiette, ou pour leur déclarer la guerre s'ils refusaient de l'observer. Il n'en fallut pas davantage pour faire ouvrir les prisons. Plus de deux cents chevaliers furent aussitôt mis en liberté, et les émirs envoyèrent en même temps des ambassadeurs à Louis, pour lui demander son amitié et son appui.

Il n'avait pas tellement compté sur la fidélité des émirs, qu'il se fût livré à eux. Le soudan de Damas, malgré ses offres, n'avait pas non plus mérité sa confiance. Il se tint toujours sur ses gardes, et la suite ne justifia que trop ses appréhensions. Après s'être battus à plusieurs reprises, les émirs et le soudan firent la paix, et se réunirent contre les chrétiens. On vit bientôt le soudan sous les murs de la ville de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre; mais il n'osa rien entreprendre : il déchargea seulement sa fureur sur deux mille paysans ou domestiques qu'il trouva dans Sidon, ville autrefois célèbre, dont Louis faisait alors relever les



murailles. Ces malheureux furent tous égorgés, la ville fut mise au pillage, et les nouvelles fortifications furent renversées. Heureusement, Louis s'était retiré à temps dans un château voisin que la mer entourait.

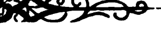
A peine le soudan eut repris le chemin de sa capitale, que le pieux roi sortit du château pour faire donner la sépulture aux cadavres des chrétiens qui venaient d'être mis à mort. Louis, attendri, fait bénir un cimetière par le légat, et, relevant de ses propres mains un des cadavres, dit aux personnes qui l'entouraient : *Allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ.* Tout le monde mit la main à l'œuvre, et il fallut cinq jours pour la consommer. On reprit ensuite les travaux de Sidon, le roi étant toujours à la tête des ouvriers, et on en releva les murailles en fort peu de temps.

Peu de temps après, on lui annonça la mort de la reine Blanche. Son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes; mais, revenu bientôt à lui-même, il se prosterna devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en disant : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'a- « voir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute mon affection. « C'était un présent de votre miséricorde, vous le reprenez comme votre « bien, je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimais tendre- « ment; mais, puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit « béni dans tous les siècles! » Telle était la résignation de cet incomparable monarque, telle était sa tendresse. Le cœur en est ému. On ne se lasse point d'admirer tant de vertus, ni de bénir la religion sainte qui les a produites.

Il y avait près de six ans que Louis avait quitté la France, et Blanche sa mère ne vivait plus pour la gouverner. Le roi d'Angleterre menaçait d'une rupture; la guerre était allumée en Flandre, tout concourait à rappeler Louis dans son royaume. Il fit ses dernières dispositions pour y retourner, et il s'embarqua à Saint-Jean-d'Acre au milieu d'une foule innombrable de chrétiens, qui tous étaient accourus de différentes places de la Palestine pour le voir encore une fois.

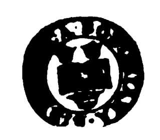
Louis arriva le 10 juillet aux îles d'Hyères en Provence. Il traversa le royaume, laissant partout des traces de sa libéralité, et arriva enfin au château de Vincennes, le 5 septembre 1254. Un de ses premiers soins en arrivant fut d'aller remercier Dieu à l'église de Saint-Denis, à laquelle il fit de magnifiques présents. Quelques jours après, il fit son entrée dans Paris, au milieu des acclamations de son peuple, qui ne pouvait se lasser de le voir.

L'administration de la justice, devoir toujours cher aux bons rois, fut



le principal objet de ses soins. Il fit publier une ordonnance pleine de sagesse pour réprimer les prévarications des juges, pour accélérer la fin des procès, pour proscrire l'usure, le blasphème, les jeux de hasard, et surtout les femmes publiques. Son conseil ne fut composé que de gens éclairés et vertueux. Enfin, pour voir de plus près les besoins de son peuple, il voulut parcourir lui-même les différentes provinces.

Sur la fin de cette même année 1254, le roi d'Angleterre, que des troubles excités en Gascogne avaient engagé à passer la mer, fit demander au saint roi le passage de ses Etats. Louis, non content de le lui accorder, donna des ordres pour qu'on lui rendît de toutes parts les honneurs dus à son rang. Il alla lui-même jusqu'à Chartres pour l'y recevoir, ayant à sa suite une cour brillante, et déployant en cette occasion, comme dans toutes celles qui l'exigeaient, une magnificence vraiment royale. Après l'entrevue, on prit le chemin de Paris, où les deux rois arrivèrent au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Huit jours se passèrent en réjouissances publiques, chacun prenant part à la joie réciproque des deux cours. On ne se sépara qu'après s'être donné mutuellement des témoignages d'une amitié sincère.



L'année suivante, on renouvela pour trois ans la trêve avec l'Angleterre; ce qui donna lieu au saint roi de continuer la visite de son royaume. Ce qu'il faisait par commission dans les provinces éloignées, il l'avait fait lui-même dans celles qu'il avait parcourues. Il rendait souvent en personne la justice aux moindres de ses sujets. « Souvent, dit Joinville, « j'ai vu que le bon saint roi, après la messe, allait se promener au bois « de Vincennes, s'asseyait au pied d'un chêne, nous faisait prendre place « à côté de lui, et donnait audience à tous ceux qui avaient à lui parler, « sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher. »

La trêve entre la France et l'Angleterre durait encore, lorsque Louis voulut cimenter l'union des deux Etats par une paix solide. Il céda à Henri les droits qu'il avait sur plusieurs provinces; Henri, de son côté, renonça à ceux qu'il prétendait avoir sur quelques autres, s'obligea à reconnaître en toute occasion le roi de France pour son seigneur, en tant qu'il possédait des fiefs dans son royaume, et la paix fut conclue de bonne foi de part et d'autre.

Le fils aîné du roi, âgé de seize ans, mourut en 1259, pendant un second voyage que le roi d'Angleterre fit en France. Cet événement répandit sur les deux cours et sur tout le royaume une affliction profonde, tant était grande la perte que l'on venait de faire. Il fut enterré à Royaumont, avec beaucoup de magnificence; et Henri voulut absolu-



ment porter lui-même quelque temps sur ses épaules le cercueil où son corps était renfermé. Les barons français et anglais voulurent aussi le porter à leur tour, pour témoigner au saint roi la part qu'ils prenaient à sa juste douleur. Il en fut attendri au point que, pour en marquer sa reconnaissance au monarque anglais, il le retint pendant tout le carême, et l'accompagna ensuite jusqu'à Saint-Omer, où ils se quittèrent en se donnant tous les témoignages d'une amitié sincère.

De retour dans l'intérieur du royaume, Louis en continua la visite; il proscrivit les anciens abus, termina les différends, soulagea les malheureux, et répandit partout ses bienfaits. Enfin, après avoir travaillé uniquement et longtemps au bonheur de son peuple, il jeta de nouveau les yeux sur les chrétiens infortunés qui habitaient la Palestine.

Leur sort, déjà si triste par les incursions et les perfidies réitérées des Sarrasins, était menacé de nouveaux malheurs par les approches des Tartares, autre nation barbare qui venait de subjuguer presque toute l'Asie. Louis convoqua les évêques et les seigneurs de son royaume, en 1261, pour prendre leur avis sur cet objet. Il fut d'abord décidé que l'on implorerait le secours du ciel par des aumônes, des prières et des jeûnes, et que l'on interdirait encore avec plus de sévérité que jamais le blasphème, et tout ce qui pouvait attirer la colère du ciel sur les chrétiens. Louis envoya ensuite de l'argent au brave et fidèle Sargines, auquel il avait confié la défense de la Palestine. Ce secours, envoyé à propos, fut suffisant pour mettre le pays à l'abri des malheurs qu'il redoutait. Mais pour que les sommes qu'il faisait passer en Orient fussent moins à charge à ses sujets, il diminua cette même année la dépense de sa maison.

Le pape Urbain IV, qui venait d'être placé sur le saint-siége, fit offrir au saint roi la couronne de Sicile pour un de ses enfants; son offre fut refusée, parce qu'elle parut injuste. Le comte d'Anjou ne montra pas la même délicatesse. Il voulait être souverain; et sa femme désirait être reine, comme ses autres sœurs. Il accepta donc la couronne, dont Urbain, et après lui Clément IV, s'arrogeaient le droit de disposer. Mais ce droit était au moins équivoque; et il y avait bien du sang à répandre pour le faire valoir. Charles, dont la bravoure était déjà connue, crut trouver dans cette occasion matière à de nouveaux exploits. Il s'exposa aux plus grands dangers, triompha plusieurs fois de ses ennemis, et devint enfin paisible possesseur de toute la Sicile. En lui commença la tige royale de la maison d'Anjou, si fameuse dans l'histoire par ses malheurs.

Pendant que le saint roi travaillait au bonheur de son peuple, Bon-



docdar, chef des mameluks, tramait la ruine entière des chrétiens. Il était monté sur le trône de ses maîtres, après avoir trempé deux fois ses mains dans leur sang. A quelques qualités brillantes, ce barbare mêlait toutes les horreurs de la perfidie. Tout en lui respirait le meurtre et le carnage. Il commença par s'emparer de plusieurs villes que les chrétiens avaient encore en leur pouvoir, et par faire égorger impitoyablement tous ceux qui refusèrent de croire à Mahomet. Ne respectant ni traités, ni capitulations, il menaçait déjà le pays de la plus terrible dévastation, lorsque l'Occident s'ébranla de nouveau pour secourir les restes infortunés des chrétiens de la Palestine. Louis surtout, qui n'avait pas quitté la croix depuis son retour, et qui n'avait jamais perdu de vue le triste état des chrétiens de l'Orient, ne put contenir plus longtemps sa sensibilité. Il donna ordre aux grands seigneurs de son royaume de se trouver à Paris le 25 mars 1262, afin d'y délibérer sur une affaire importante.

Aussitôt que l'assemblée fut formée, Louis y parut, tenant dans ses mains la couronne d'épines. Il s'assit sur son trône, puis harangua les seigneurs avec cette éloquence douce et majestueuse qui lui était si naturelle. La peinture qu'il fit de l'état déplorable auquel étaient réduits les chrétiens de la Palestine, le zèle qu'il témoigna pour les secourir, la croix qu'il reprit de nouveau, tout concourut à échauffer les esprits, et ceux mêmes qui étaient le plus opposés aux croisades ne purent s'empêcher de suivre son exemple.

Le résultat de cette assemblée fut à peine devenu public, que la noblesse accourut en foule des villes et des campagnes pour suivre son roi. Les étrangers firent paraître à l'envi le même empressement. Plusieurs princes se croisèrent pour aller combattre sous les ordres d'un monarque qui faisait l'amour et l'admiration de l'Europe entière. On fit de tous côtés des préparatifs immenses, et le départ fut fixé pour l'année 1270. Mais comme la santé du saint roi s'affaiblissait de jour en jour, il crut devoir faire ses dernières dispositions avant que de partir. Il donna des apanages aux quatre enfants mâles qui lui restaient, des dots à celles des quatre filles qui n'étaient point encore mariées, un douaire à la reine Marguerite, et des aumônes considérables à huit cents maladreries, à la plupart des hôpitaux et des monastères de son royaume; à des filles indigentes pour leur servir de dot, à des gens pauvres pour s'acheter des habits, à des étudiants peu favorisés de la fortune, pour subvenir aux frais de leur éducation; aux orphelins, aux veuves, aux églises. Son cœur paternel embrassa tous les états, et s'attendrit sur

tous les genres de besoins. Il restait encore à pourvoir à la régence du royaume : Louis la confia à deux des plus sages personnages de son temps, à Matthieu, abbé de Saint-Denis, qui était de l'illustre famille des comtes de Vendôme, et à Simon de Clermont, comte de Nesse. En cas de mort, ils devaient être remplacés par l'évêque d'Evreux et par le comte de Ponthieu. Louis déposa toute sa puissance entre leurs mains, n'exceptant, dans les pouvoirs qu'il leur accorda, que celui de nommer aux bénéfices dépendants de la couronne. Il avait toujours regardé cet objet comme un des plus importants de l'administration publique, et il établit, pour y veiller, un conseil de conscience, présidé par l'évêque de Paris, auquel il recommanda sur toutes choses de ne nommer que les ecclésiastiques les plus pieux et les plus propres à servir utilement l'Église par la dispensation convenable de leurs revenus.

Après avoir ainsi tout disposé, et après s'être disposé lui-même par deux retraites qu'il fit à l'abbaye de Maubuisson, ce religieux prince alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Il se prosterna devant le tombeau des saints patrons de la France, et implora avec ferveur le secours de leur intercession. Le lendemain, il se rendit du palais à Notre-Dame, marchant nu-pieds, suivi des princes ses enfants, et d'un grand nombre de seigneurs. Ce fut un spectacle bien touchant que celui de l'humilité profonde et de la foi vive avec lesquelles il adressa ses vœux au ciel, à la vue de tout un peuple attendri.

Le rendez-vous général des croisés était à Aigues-Mortes. Louis y arriva peu de temps après les fêtes de Pâques de l'année 1270. Mais les Génois, qui avaient promis des vaisseaux pour transporter l'armée, se firent attendre pendant deux mois, et ce retard fut la première cause des malheurs que nous allons raconter.

On avait beaucoup agité dans le conseil le plan des opérations, et ce ne fut qu'après bien des discussions et des débats que l'on conclut, à la pluralité des suffrages, qu'il fallait d'abord porter la guerre en Afrique. Le roi de Tunis, qui depuis quelque temps entretenait des correspondances secrètes avec Louis, lui faisait concevoir les plus belles espérances pour sa conversion. Une seule chose l'arrêtait, disait-il : c'était la crainte de déplaire à ses sujets, qui étaient tous infidèles.

Ces premières espérances déterminèrent les croisés à descendre sur le rivage de Tunis. Lorsqu'ils y débarquèrent, les Sarrasins se présentèrent pour les repousser. Rien ne put alors retenir le courage des Français ; ils se jetèrent, le sabre à la main, dans de petites barques, et ils eurent à peine gagné la terre, que les barbares se sauvèrent vers les

montagnes. Aussitôt un aumônier du roi publia la prise de possession du pays au nom de Louis : *Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent* c'est-à-dire, son serviteur. Ensuite on dressa des tentes. Bientôt après on s'empara d'une forteresse élevée près des ruines de l'ancienne ville de Carthage, et l'on se disposa à faire le siége de Tunis ; car on était bien désabusé des prétendus désirs du prince infidèle d'embrasser le christianisme.

On n'attendait plus, pour commencer le siége, que l'arrivée du roi de Sicile, ce fameux comte d'Anjou, qui devait amener à son frère un puissant renfort. En attendant, on mit le camp à l'abri de toute insulte, par de larges fossés et par de bonnes palissades. Mais il n'était pas possible de le défendre contre les chaleurs excessives d'un pays brûlant. Une maladie épidémique attaqua l'armée, dont la moitié périt en peu de jours. Elle n'épargna pas plus les chefs que les soldats. Philippe, héritier présomptif de la couronne de France, eut le bonheur d'échapper. Mais le comte de Nevers son frère, surnommé Tristan, prince d'une sainteté, d'une candeur, d'une innocence dignes de son père, mourut un des premiers. Louis fut attaqué lui-même peu de temps après. Il sentit dès les premiers jours qu'il ne guérirait point, et il donna ses ordres en conséquence. Le mal faisant de grands progrès, il fit ses derniers adieux au prince Philippe son successeur, et les accompagna d'une instruction que nous avons encore.

Après avoir rempli les devoirs d'un bon père et d'un bon roi, il ne s'occupa plus que des derniers devoirs d'un bon chrétien. Il demanda les sacrements. On lui administra d'abord l'extrême-onction, qu'il reçut avec toute la présence d'esprit, et toute la piété qu'on eût pu attendre de lui dans la meilleure santé. Tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes en le voyant répondre aux prières de l'Église avec tant de ferveur et de sérénité. On lui porta ensuite le saint viatique. Aussitôt il ranime ses forces, et, se jetant à genoux aux pieds de son lit, il reçoit son divin Sauveur dans les transports de la foi la plus vive. Dès ce moment il ne soupira plus qu'après la céleste patrie ; il bénissait le ciel de l'état où il l'avait mis ; il le conjurait de faire luire sur les régions infidèles la lumière de la foi, de faire éprouver les effets de sa miséricorde à tous les pécheurs, et de ne pas permettre que les restes de son armée tombassent entre les mains des ennemis.

Ainsi mourut, le 25 août 1272, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la quarante-quatrième de son règne, Louis IX du nom, le meilleur des rois, et le modèle le plus parfait que l'histoire fournisse

aux souverains qui veulent régner selon Dieu, et pour le bien de leurs sujets.

Les Français se rembarquèrent, emportant avec eux les saintes dépouilles de la mortalité de Louis. Ses entrailles furent envoyées en Sicile, à la célèbre abbaye de Montréal. Charles d'Anjou les y fit inhumer avec la plus grande magnificence. Le reste du corps fut porté en France, et déposé à l'abbaye de Saint-Denis. Dans tous les lieux où il passa, le peuple accourut en foule pour lui donner des marques de sa vénération. Les deux abbayes dont nous venons de parler ont été longtemps visitées par les fidèles; ils y allaient implorer l'intercession du saint roi, et y obtenait souvent des guérisons miraculeuses. Le culte de saint Louis, déjà consacré par la voix du peuple, fut juridiquement approuvé, vingt-sept ans après sa mort, par le pape Boniface VIII, en 1305. Philippe le Bel fit donner une des côtes du saint roi à l'église de Paris, et son chef à la sainte chapelle de la même ville.

SAINT ZÉPHIRIN,

PAPE ET MARTYR.

26 AOUT.

Saint Zéphirin, romain de naissance, succéda au pape Victor, en 202, c'est-à-dire dans l'année où Sévère alluma le feu de la cinquième persécution. Il fut l'appui et le consolateur des fidèles, et la charité lui fit ressentir ce que souffraient tous les confesseurs. Il est vrai que les triomphes des martyrs étaient pour lui un sujet de joie; mais son cœur reçut des plaies bien profondes de la chute des apostats et des hérétiques. La douleur que lui causait l'aveuglement de ces derniers ne cessa point lorsque la paix eut été rendue à l'Église.

Les principaux hérétiques qui dogmatisèrent alors furent Marcion, Praxéas, Valentin et les montanistes. Zéphirin remporta la victoire sur tous, au rapport de saint Optat; mais rien ne l'affligea plus que la chute de Tertullien, que l'on attribue en partie à l'orgueil, et en partie à Proclus et Proculus. Celui-ci était un montaniste éloquent, dont Tertullien devint le panégyriste outré lorsqu'il eut embrassé la même secte. Il fut confondu à Rome dans une conférence qu'il eut avec Caïus, savant prêtre de l'église de cette ville, que saint Zéphirin sacra depuis évêque région-

naire. Eusèbe, saint Jérôme et Photius donnent de grands éloges au dialogue de Caïus avec Proculus, lequel n'est point parvenu jusqu'à nous. On lit encore dans Photius que Caïus avait aussi composé un traité contre Artémon, qui enseignait que Jésus-Christ était un pur homme, et plusieurs autres savants ouvrages dans lesquels Eusèbe puisa ce qu'il rapporte de la pénitence de Natalis.

Natalis vivait à Rome, et avait souffert diverses tortures pour la foi; mais ensuite il s'était laissé séduire par Asclépiodote et Théodote le banquier, l'un et l'autre disciples de Théodote le corroyeur, que le pape Victor avait excommunié à cause de son hérésie. Elle était la même que celle d'Ebion, et consistait à enseigner que Jésus-Christ était un pur homme, quoique prophète. Ces deux hérésiarques ordonnèrent Natalis évêque de leur secte, et s'engagèrent à lui fournir tous les mois un revenu de cent cinquante deniers d'argent. Mais Dieu eut pitié de celui qui avait confessé son nom; il l'avertit par plusieurs visions d'abandonner le parti des hérétiques, dans lequel il ne restait que par intérêt et par vanité. Enfin Natalis fut fouetté par un ange pendant toute une nuit. Le lendemain il alla se jeter aux pieds de Zéphirin, fondant en larmes, et revêtu d'un habit de pénitence; il se prosterna aussi devant l'assemblée des fidèles, et y donna de si grandes marques de repentir, que tous en furent singulièrement touchés. Saint Zéphirin cependant ne le rétablit qu'avec beaucoup de peine dans la communion de l'Eglise, quoiqu'il demandât cette grâce avec les plus vives instances, et qu'il montrât les traces des coups qu'il avait reçus. Enfin la douleur extraordinaire qu'il témoignait de sa faute le fit exempter des peines canoniques, qui étaient alors très-longues et très-rigoureuses.

Nous apprenons d'Eusèbe que saint Zéphirin montra son zèle avec tant de vigueur contre les blasphèmes des hérétiques séducteurs de Natalis, que ceux-ci le traitèrent de la manière la plus outrageuse; mais ce fut une gloire pour lui de s'entendre donner le titre de principal défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il mourut en 219, après avoir occupé le siége pontifical pendant dix-sept ans. Il fut enterré dans son propre cimetière (compris dans celui de Calixte) le 26 août, jour auquel il est nommé dans la plupart des martyrologes. Il mérita le titre de martyr que lui donnent quelques martyrologistes, à cause des souffrances auxquelles il fut exposé pendant la persécution. On ne sait rien de bien certain sur le genre de sa mort.





SAINT GENÈS,

COMÉDIEN, MARTYR A ROME.

Jésus-Christ, pour manifester le pouvoir de sa grâce et l'étendue de sa miséricorde, appela un publicain à l'apostolat, et honora Genès de la gloire du martyre, après l'avoir tiré du théâtre.

L'empereur Dioclétien étant venu à Rome, on l'y reçut avec la plus grande magnificence. Entre les fêtes qu'on lui donna pour l'amuser, on n'oublia point les divertissements du théâtre. Dans une comédie que l'on jouait en sa présence, un des acteurs, nommé Genès, s'avisa de représenter d'une manière bouffonne les cérémonies du baptême. Son but était de faire rire les spectateurs, qui méprisaient et tournaient en ridicule la religion chrétienne avec ses mystères. Il savait d'ailleurs quelque chose de nos rites, en ayant été instruit par des personnes de ses amis qui professaient le christianisme.

S'étant donc couché sur le théâtre, il feignit d'être malade, et s'écria : « Ah ! mes amis, je sens sur moi un poids accablant, et je voudrais bien « en être délivré. — Que ferons-nous, lui répondirent ses camarades, pour « t'ôter ce poids? Veux-tu qu'on te passe au rabot pour te rendre plus « léger? — Que vous avez peu d'intelligence! dit Genès. Je suis résolu de « mourir chrétien, afin que Dieu me reçoive dans son royaume, comme « ceux qui, pour assurer leur salut, ont renoncé à l'idolâtrie et à la su- « perstition. » Alors on appela deux acteurs, dont l'un représentait un prêtre, et l'autre un exorciste S'étant mis au chevet du prétendu malade, ils lui dirent : « Pourquoi, mon fils, nous faites-vous venir? » Genès, se sentant tout à coup changé par une inspiration intérieure, répondit, non plus par jeu, mais sérieusement : « Parce que je désire recevoir « la grâce de Jésus-Christ, et être régénéré, afin de pouvoir être délivré « de mes péchés. » On fait la cérémonie du baptême, et l'on revêt Genès d'un habit blanc, mais toujours en jouant de la part des acteurs, qui contrefaisaient les ministres de l'Église. D'autres acteurs habillés en soldats se saisirent de Genès, et le présentèrent à l'empereur pour être interrogé de la même manière que les chrétiens. On avait cru jusque-là que c'était un jeu; mais on ne tarda pas à connaître les véritables sentiments de Genès.

S'étant adressé à l'assemblée, il parla ainsi : « Seigneur, et vous tous « qui êtes ici présents, officiers de l'armée, philosophes, sénateurs, ci- « toyens, écoutez ce que j'ai à vous dire. Jamais je n'entendais pronon-



« cer le nom de chrétien sans être saisi d'horreur; je détestais même « ceux de mes parents qui professaient cette religion. Je me suis instruit « des mystères et des rites du christianisme, uniquement pour m'en « moquer et pour les faire mépriser aux autres. Mais aussitôt que l'eau « a eu lavé mon corps et que j'ai eu répondu sincèrement que je croyais « les articles sur lesquels on m'interrogeait, j'ai vu au-dessus de ma « tête une troupe d'anges éclatants de lumière, qui lisaient dans un livre « tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance, puis, ayant plongé « ce livre dans l'eau où j'étais encore, ils me l'ont montré plus blanc « que la neige, et sans aucune trace d'écriture. Vous donc, puissant « empereur, vous, Romains qui m'écoutez, vous tous qui avez tourné « en dérision les mystères du christianisme, croyez avec moi que Jésus-« Christ est le vrai Dieu, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est « par lui que vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés. »

Dioclétien, furieux de ce discours, lui fit souffrir une cruelle fustigation, après quoi il le remit entre les mains de Plautien, préfet du prétoire, afin qu'il le forçât de sacrifier. Genès, ayant été étendu sur le chevalet, eut les côtés déchirés avec des ongles de fer et brûlés avec des torches ardentes. Il montrait pendant cette torture une patience admirable, et répétait sans cesse ces paroles : « Il n'y a point d'autre Seigneur « du monde que celui que j'ai eu le bonheur de voir. C'est lui que j'adore « et que je sers; je lui serai inviolablement attaché, dussé-je souffrir « mille morts. Il n'y a point de tourments qui puissent arracher Jésus-« Christ de mon cœur, ou empêcher ma bouche de louer son saint nom. « Toute ma douleur est de l'avoir outragé par tant de crimes, et de « l'avoir connu si tard. » Le juge, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à être décapité. On lit son nom dans les anciens calendriers de Rome et de Carthage.







ÉVÊQUE D'ARLES.

27 AOUT.

Saint Césaire, né dans le territoire de Châlon-sur-Saône en 470, sortait d'une famille où la piété était héréditaire. Après avoir fait ses études avec succès, il résolut de quitter le monde. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il alla se présenter à Sylvestre, évêque de Châlon. Ayant été revêtu de l'habit clérical, il s'attacha au service de l'Église.

Deux ans après il alla se mettre sous la conduite de l'abbé Porcaire, qui gouvernait le monastère de Lérins. Il fut dans cette maison un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. On le fit cellerier; mais comme les passions humaines se glissent dans les lieux mêmes d'où il semble qu'elles devraient être bannies, quelques moines l'accusèrent d'une excessive sévérité, et il ne put faire cesser ces plaintes qu'en quittant son emploi. Charmé de se

revoir en liberté, il se livra tout entier aux exercices de la pénitence et de la contemplation. L'épuisement où ses austérités l'avaient réduit fit craindre pour sa vie. Ayant été obligé d'aller consulter les médecins à Arles, il eut occasion de voir Eonius, évêque de cette ville, son compatriote et son parent. Le prélat demanda Césaire à son abbé, et lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise. Quelque temps après, il lui donna la conduite d'un monastère bâti dans une île formée par le Rhône, et situé dans les faubourgs de la ville.

Trois ans se passèrent de la sorte. Eonius, avant de mourir, demanda Césaire pour successeur. Le saint prit la fuite, et alla se cacher dans des tombeaux élevés par les Romains, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines auprès d'Arles. Mais ayant été découvert, on le força d'acquiescer aux désirs du peuple et du clergé, qui, d'une voix unanime, l'avaient élu pour leur pasteur en 501. Il avait alors trente ans, et il en passa plus de quarante dans l'épiscopat.

Saint Césaire fit bâtir dans la ville d'Arles un monastère de religieuses, et voulut y travailler de ses propres mains. Ce monastère, connu d'abord sous le nom de saint Jean, prit depuis celui de son fondateur. Le gouvernement en fut confié à Césarie, sœur du saint, qui avait pris le voile à Marseille, dans un monastère qu'on croit être celui que Cassien avait fondé. Césaire composa une règle, que nous avons encore, pour les religieuses qui vivaient sous la conduite de sa sœur. Le monastère quitta depuis sa règle pour prendre celle de saint Benoît, afin de garder l'uniformité.

Saint Césaire présida au concile d'Agde, qui se tint en 506, et dans lequel on fit plusieurs règlements pour la réformation des mœurs. Il présida aussi, en 529, au second concile d'Orange, et en dressa lui-même les canons. On y condamna l'hérésie des semi-pélagiens, qui enseignaient que le premier désir ou le commencement de la foi et des bonnes œuvres venait de la créature. Saint Césaire envoya à Rome les décrets du concile d'Orange, afin qu'ils fussent confirmés par le pape Félix IV, et depuis ce temps-là l'Église a toujours compté les semi-pélagiens parmi les hérétiques.

Le saint évêque souffrit beaucoup des diverses calamités qui affligèrent le siècle dans lequel il vécut. De son temps, la ville d'Arles était soumise à Alaric, roi des Visigoths, qui était maître d'une grande partie de l'Espagne, du Languedoc et de presque toute la Provence. Comme Césaire était né sujet du roi de Bourgogne, le prince visigoth s'imagina qu'il avait dessein de faire passer le territoire d'Arles sous la domination



de son premier maître. Rien n'était plus éloigné de la pensée du saint; car il priait Dieu nuit et jour pour que toutes les nations vécussent en paix, et que l'esprit de révolte fût étouffé dans les différentes villes. Il n'en fut pas moins exilé à Bordeaux. Son innocence ayant été reconnue, Alaric le rétablit sur son siége.

En 507, les Français et les Bourguignons remportèrent une victoire complète sur Alaric, dans le Poitou. Ce prince resta même sur le champ de bataille. Son fils Amalaric s'enfuit en Espagne, où les Visigoths le proclamèrent roi. Théodoric, qui régnait sur les Ostrogoths, en Italie, le soutint de toute sa puissance. L'année suivante, les Français et les Bourguignons formèrent le siége d'Arles. Les Goths renfermés dans la ville mirent saint Césaire en prison, sous prétexte de trahison. Ils l'accusaient d'intelligence avec les assiégeants. Son innocence ayant été reconnue, on lui rendit la liberté. Cependant le siége fut levé. On conduisit dans la ville un grand nombre de prisonniers, et l'on en remplit les églises. Césaire fut attendri sur le sort de ces malheureux, qui manquaient des choses les plus nécessaires à la vie. Après avoir épuisé pour les soulager le trésor de son église, il fit fondre les ornements d'argent qui étaient aux grilles et aux piliers, ainsi que les encensoirs, les calices et les patènes, et leur en distribua le prix. Il avait un soin particulier des malades. Il les mit dans une maison spacieuse où ils pouvaient aisément entendre l'office divin. Les pauvres avaient un libre accès auprès de lui; ses domestiques avaient ordre de voir de temps en temps s'il n'y en avait point à sa porte que la crainte empêchât de pénétrer jusqu'à lui.

Les Visigoths ayant perdu leur roi, Théodoric s'empara de tout ce qu'ils possédaient en Languedoc et en Espagne. Ce prince ne put souffrir la charité de Césaire pour les prisonniers; il le fit arrêter et conduire sous bonne garde à Ravenne. Mais lorsqu'il le vit en sa présence, il fut singulièrement frappé de son air vénérable et majestueux, ainsi que de son intrépidité : il se leva; puis, ôtant l'ornement qui lui couvrait la tête, il le salua d'une manière très-obligeante. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, et le saint se retira. Théodoric dit alors à ceux qui étaient autour de lui : « Puisse le ciel punir ceux qui ont été cause qu'un si « saint homme ait fait un si long voyage sans nécessité! Je tremblais « lorsqu'il entrait; il avait l'extérieur d'un ange. Je ne puis penser à « l'inquiéter. » Il lui envoya un bassin d'argent du poids de soixante livres, avec trois cents pièces d'or, et il ordonna au porteur de lui dire : « Saint évêque, le roi votre fils vous prie d'accepter ce présent, et de

« vous servir du bassin pour l'amour de lui. » Césaire, qui ne se servait jamais de choses précieuses, vendit publiquement le bassin, et en employa le prix à racheter plusieurs captifs. Le roi en fut bientôt informé; il apprit aussi qu'il y avait un si grand concours de pauvres à la porte du saint évêque, qu'il était impossible d'en approcher. Cette charité fit une telle impression sur tous les esprits, que les sénateurs et les personnes de la première qualité se disputèrent de générosité envers les malheureux, et prièrent Césaire d'être le distributeur de leurs aumônes. On les entendait dire publiquement qu'une des plus grandes grâces que Dieu leur eût faites, était de leur avoir accordé l'avantage de voir un homme si digne des temps apostoliques. Les libéralités qui furent remises au saint servirent à délivrer tous ceux qui avaient été faits prisonniers de l'autre côté de la Durance. Ils eurent encore de quoi retourner chacun dans leur pays. De Ravenne, Césaire se rendit à Rome. Il fut honorablement reçu par le pape Symmaque, par le clergé, la noblesse et le peuple de cette ville, qui désiraient ardemment de le voir. Symmaque lui donna le pallium, et confirma en sa faveur les priviléges de l'Église d'Arles : il l'établit aussi vicaire apostolique, et lui attribua le droit d'inspection générale sur toutes les affaires ecclésiastiques de l'Espagne et des Gaules. Toutes ces choses se passèrent en 513.

En 514, saint Césaire revint dans son diocèse, et continua d'y travailler avec le même zèle à la sanctification de son troupeau, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Ses infirmités l'avertissant qu'il approchait de sa dernière heure, il demanda si la fête de saint Augustin arriverait bientôt; puis il ajouta : « J'espère mourir ce jour-là : vous savez com-« bien j'ai toujours aimé la doctrine vraiment catholique de ce saint « évêque. » Il se fit porter chez les religieuses dont il était le fondateur, afin de les consoler d'avance de la douleur qu'il savait que sa mort leur causerait. Mais ses discours ne servirent qu'à augmenter leur affliction. Après leur avoir donné sa bénédiction, il se fit reporter dans son église métropolitaine, où il mourut en présence de plusieurs évêques et de plusieurs prêtres, la veille de la fête de saint Augustin en 542. Un grand nombre de miracles attestèrent sa sainteté avant et après sa mort.







Lith. Arbieu r. Beauregard 1.

SAINT AUGUSTIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

28 AOUT.

Saint Augustin, le docteur de la grâce, la lumière de l'Église et le fléau des hérétiques, naquit à Tagaste en Afrique l'an 354. Son père, nommé Patrice, était païen; mais sainte Monique, sa mère, qui était chrétienne, lui fit connaître le saint nom de Jésus dès ses premières années, et l'éleva dans les principes de notre sainte religion. Son père, qui découvrit en lui un riche fonds d'esprit, le mit entre les mains des meilleurs maîtres pour le former aux sciences. La facilité de son génie le faisait réussir extraordinairement dans ses études, et sa vivacité le précipitait dans les plaisirs les plus criminels. De Tagaste il passa à Madaure pour étudier les belles-lettres; il les apprit en peu de temps; et rien ne l'amusait plus que l'histoire profane. Son père le rappela à Tagaste, dans le dessein de l'envoyer à Carthage pour se perfectionner dans les sciences; mais, pendant une année qu'il y demeura oisif, il se livra aux plaisirs, aux spectacles, aux lectures fabuleuses, qui lui gâtèrent l'esprit et le cœur. Son père étant mort après avoir été converti par les prières de sa sainte épouse et avoir reçu la grâce du baptême, sainte Monique exécuta l'ancien projet d'envoyer son fils étudier à Carthage.

A peine Augustin fut-il arrivé dans cette capitale de l'Afrique, qu'il s'y fit admirer par la supériorité de son génie. Il égala en éloquence les plus grands maîtres; mais en même temps il se perdait avec des compagnons vicieux, qu'il s'efforçait, par une détestable émulation, d'égaler en méchanceté. Un funeste aveuglement l'avait porté à mettre sa gloire dans le mal, jusqu'à se vanter, comme il l'avoue avec douleur, de celui même qu'il n'avait pas fait. Ses lectures les plus chéries étaient les ouvrages de Cicéron. Il dit cependant qu'il avait une certaine inquiétude de n'y trouver point le doux nom de Jésus, dont sa mère, lorsqu'il était enfant, lui avait fait de si grands éloges. Cherchant partout de quoi repaître son esprit, il trouva un manichéen qui lui fit goûter les idées extravagantes de sa secte. Augustin, après avoir professé à Carthage la rhétorique avec de grands applaudissements, passa à Rome à l'âge de vingt-huit ans. Il ne s'y fit pas moins admirer pendant le temps qu'il y demeura; mais ayant été appelé à Milan, il s'y rendit. Sa sainte mère, qui n'avait point cessé de pleurer ses égarements, vint l'y trouver,



et elle le recommanda aux ferventes prières de saint Ambroise, qui eurent leur effet. Le goût d'Augustin pour l'éloquence le fit écouter avec plaisir les sermons du saint évêque, et il y trouva des beautés qui le charmèrent. La lumière de la grâce brilla à ses yeux, et une lecture du treizième chapitre de saint Paul aux Romains acheva de les désiller. Il pensa sérieusement à se convertir, il abjura le manichéisme, et il reçut le baptême des mains de saint Ambroise, dans la trente-troisième année de son âge ; renonçant dès lors à toutes ses idées de fortune et de grandeur, il quitte Milan pour aller s'ensevelir dans quelque désert de l'Afrique.

Augustin, retournant avec sa sainte mère, eut la douleur de la perdre à Ostie. De là il repassa à Tagaste sa patrie. Il vendit ce qu'il avait de biens, et les donna aux pauvres. Il se retira ensuite avec des amis vertueux à sa maison de campagne, où il n'était occupé que de l'oraison, de la méditation et des ouvrages que son zèle lui inspirait de composer pour la gloire de son Dieu. Étant allé à Hyppone à la prière d'un de ses amis, l'évêque Valère connut son mérite, l'ordonna prêtre malgré lui, et l'obligea d'annoncer le saint Evangile à son peuple. Ce fut alors qu'Augustin, tout embrasé d'amour pour Jésus-Christ, s'efforça par l'énergie de ses discours d'allumer le même feu dans le cœur de ses auditeurs. On accourait de toutes parts pour entendre un si éloquent et si saint prédicateur ; et Valère, craignant de perdre cet homme apostolique, le fit sacrer malgré lui pour son coadjuteur. Tous les hérétiques frémirent à cette nouvelle. Ils sentirent la force d'un tel adversaire. Le saint docteur les attaqua par de savants écrits ; et tous, ariens, priscillianistes, origénistes, manichéens, donatistes, pélagiens, semi-pélagiens, furent confondus par la solidité de sa doctrine. Tandis que tout l'univers applaudissait au triomphe de saint Augustin et à ses victoires sur l'hérésie, lui seul gémissait sur son ignorance ; et pour se confondre, il publia la confession de ses égarements et la rétractation de ses erreurs. Tant de travaux n'empêchaient point ce saint évêque de veiller sur la conduite du peuple qui lui était confié. Il les instruisait dans les chaires, il prenait connaissance de leurs différends, il subvenait à tous les besoins des pauvres, et surtout il n'oublia rien pour les consoler dans l'horreur des ravages que le cruel Genseric, roi des Vandales, fit dans toute l'Afrique. Saint Augustin eut la douleur de voir sa ville assiégée par ces barbares. Il tomba malade, il repassa les premières années de sa vie dans l'amertume de son cœur ; et, s'étant préparé à la mort avec les sentiments de la plus tendre confiance aux mérites de Jésus-Christ et en la protection de la sainte Vierge,

il expira, âgé de soixante-seize ans, le 28 août de l'an 430; et les miracles qui se firent à son tombeau confirmèrent la haute idée qu'on avait de sa sainteté.

Réflexions.

On ne sait lequel on doit le plus admirer, de la science prodigieuse, ou de l'humilité profonde de saint Augustin. Sa science l'a rendu le premier des docteurs, et son humilité, un des plus grands saints. La première sans l'autre faisait un grand homme, mais il fallait toutes les deux pour faire un saint. Augustin était si persuadé de cette vérité, que, pour prévenir l'orgueil qu'auraient pu lui donner les applaudissements qu'il recevait, il se rappelait toujours ses chutes honteuses dans les erreurs les plus grossières et dans le plus affreux libertinage. Il ne pouvait assez exprimer sa reconnaissance pour la bonté miséricordieuse de Jésus-Christ qui l'avait arraché à ses désordres. Que dirai-je de ce profond respect pour le chef de l'Église, qui lui faisait dire : *Rome a parlé, la chose est décidée.* Sa dévotion pour la sainte Vierge était si grande, qu'il la regardait comme le fondement de l'espérance des pécheurs. En suivant un tel oracle avec droiture, nous ne saurions nous égarer. Appliquons-nous donc à profiter de sa science, et à imiter sa dévotion envers Jésus et Marie.

SAINT MERRI,

ABBÉ.

Saint Médéric ou Merri naquit à Autun dans le septième siècle. Il fit paraître, dès ses premières années, un grand amour pour la vertu. Animé d'un désir ardent de servir Dieu sans distraction et sans partage, il voulut quitter le monde dans sa treizième année. Ses parents, qui étaient d'une famille noble, s'opposèrent d'abord au dessein qu'il avait d'embrasser l'état monastique. Mais à la fin ils le laissèrent suivre sa vocation, et allèrent eux-mêmes le présenter à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun.

Il y avait alors dans ce monastère cinquante-quatre religieux, qui, par leur vie régulière et pénitente, répandaient une odeur de sainteté dans tout le pays. Merri se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus, surtout de l'humilité, de la charité et de l'obéissance. Au bout



de quelques années, on l'élut unanimement pour gouverner le monastère, et l'on n'eut aucun égard aux efforts qu'il fit pour ne point accepter cette place. Il jouissait d'une telle réputation de sainteté, que tous les yeux se fixèrent sur lui. On venait de toutes parts le consulter comme l'ange du Seigneur, et l'on se soumettait avec respect à toutes ses décisions.

Cette affluence de personnes qui avaient recours à lui dans leurs doutes, jointe à la crainte de s'oublier lui-même et de tomber dans le piége de l'orgueil, le fit renoncer à sa dignité; il s'enfuit secrètement, et se retira dans une forêt éloignée d'Autun d'environ une lieue et demie. Il y resta quelque temps caché dans un lieu que l'on appelle encore aujourd'hui *la Celle de saint Merri*. Il n'y vivait que du travail de ses mains. Sa solitude lui était d'autant plus agréable, qu'il avait une entière liberté de suivre son attrait pour la pénitence, la prière et la contemplation. Mais on découvrit à la fin le lieu de sa retraite, et il fut obligé de retourner dans son monastère.

Quelque temps après, il quitta ses frères de nouveau, afin de se préparer à la mort avec plus de liberté. Il prit la route de Paris avec un de ses amis, nommé Franulphe, s'arrêta dans un des faubourgs de cette ville, situé au nord, et fixa sa demeure dans une cellule attenante à une chapelle dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Il y vécut près de trois ans, toujours affligé de diverses maladies qu'il souffrit avec une patience héroïque, et qui terminèrent ses jours vers l'an 700. Il fut enterré dans la chapelle de saint Pierre, à la place de laquelle on bâtit depuis une grande église qui porte son nom et est enrichie de ses reliques. Saint Merri est nommé dans le martyrologe romain.

SAINTE ROSE DE LIMA,

DANS LE PÉROU, VIERGE.

30 AOUT.

L'Asie, l'Europe et l'Afrique avaient été arrosées par le sang d'un grand nombre de martyrs, et avaient, depuis plusieurs siècles, produit une multitude innombrable de saints, que les vastes régions de l'Amérique étaient encore plongées dans les plus épaisses ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. La lumière de la foi y fut enfin portée par un



effet de la miséricorde divine; sainte Rose devint un des plus beaux ornements de cette Église naissante, et fut la première à laquelle on décerna publiquement un culte religieux.

Elle naquit à Lima, dans le Pérou, en 1586. Elle montra, dès ses premières années, une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification.

Ses parents étant tombés d'un état d'opulence dans une grande misère, elle entra dans la maison du trésorier Gonsalvo, et pourvut à leurs besoins en travaillant presque nuit et jour. Mais, malgré la continuité de son travail, elle n'interrompit jamais le commerce intime qu'elle entretenait avec Dieu. Peut-être n'eût-elle point pensé à changer d'état, si ses amis ne l'eussent pressée de se marier. Pour se délivrer de leurs sollicitations, et pour accomplir plus facilement le vœu qu'elle avait fait de rester vierge, elle entra chez les religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique. Son amour pour la solitude lui fit choisir une petite cellule écartée. Elle y pratiqua tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Elle portait sur sa tête un cercle garni en dedans de pointes aiguës, à l'imitation de la couronne d'épines que le Sauveur avait portée. Cet instrument de pénitence lui rappelait le mystère de la passion, qu'elle ne voulait jamais perdre de vue. A l'entendre parler d'elle-même, elle n'était qu'une misérable pécheresse, qui ne méritait pas de respirer l'air, de voir la lumière du jour, et de marcher sur la terre; de là ce zèle à louer la divine miséricorde, dont elle éprouvait si particulièrement les effets. Lorsqu'elle parlait de Dieu, elle était comme hors d'elle-même, et le feu qui la brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. C'est ce qu'on remarquait surtout quand elle était devant le saint sacrement, et qu'elle avait le bonheur de communier. Une ferveur aussi grande et aussi soutenue lui mérita plusieurs grâces extraordinaires.

Elle fut éprouvée, pendant quinze ans, par de violentes persécutions de la part des personnes du dehors, ainsi que par des sécheresses, des aridités et beaucoup d'autres peines intérieures. Mais Dieu, qui ne permettait ces épreuves que pour perfectionner sa vertu, la soutenait et la consolait par l'onction de sa grâce. Une maladie longue et douloureuse lui fournit une nouvelle occasion de pratiquer la patience. « Seigneur, « disait-elle souvent alors, augmentez mes souffrances, pourvu qu'en « même temps vous augmentiez votre amour dans mon cœur. » Enfin elle entra dans la bienheureuse éternité, le 24 août, dans la trente et unième année de son âge. L'archevêque de Lima assista à ses funérailles; le chapitre, le sénat et les compagnies de la ville les plus distin-



guées se firent un honneur de porter tour à tour son corps au tombeau. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été examinés juridiquement par les commissaires apostoliques, et attestés par plus de cent témoins, Clément X la canonisa en 1671, et fixa sa fête au 30 d'août.

SAINT FIACRE,

ANACHORÈTE.

Saint Fiacre sortait d'une illustre famille d'Irlande. Il fut élevé sous la conduite d'un évêque de grande sainteté, que quelques auteurs prennent pour Conan, évêque de Soder ou des îles occidentales. Plein de mépris pour les avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde, il quitta sa patrie à la fleur de l'âge, et, accompagné de quelques jeunes gens qui, comme lui, voulaient se consacrer au service de Dieu, il passa en France pour y vivre dans la solitude. Étant arrivé dans le diocèse de Meaux, il alla trouver le saint évêque Faron, qui lui assigna pour sa demeure un lieu écarté dans une forêt qui lui appartenait; c'était Breuil dans la Brie, qui est environ à deux lieues de Meaux.

Le saint, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule, avec un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu. Il s'y forma aussi un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie était extrêmement austère; il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre l'exercice de la prière et de la contemplation. Il fit bâtir, à quelque distance de sa cellule, une espèce d'hôpital pour les étrangers. Il y servait les pauvres lui-même, et leur rendait souvent la santé par la vertu de ses prières.

On lit dans d'autres auteurs que saint Fiacre était l'aîné des fils d'un roi d'Écosse, contemporain de notre roi Clotaire II, et que les Écossais lui ayant envoyé des ambassadeurs pour lui offrir la couronne, il répondit qu'il avait renoncé à tous les avantages de la terre, pour s'assurer un bonheur éternel dans le ciel. Mais cette circonstance ne se trouve point dans l'ancienne vie du saint.

Saint Fiacre mourut le 30 août, vers l'an 670, et fut enterré dans son oratoire.





SAINT RAIMOND NONNAT,

RELIGIEUX DE LA MERCI.

31 AOUT.

Saint Raimond Nonnat naquit en 1204 à Portel, au diocèse d'Urgel, en Catalogne. Ses parents étaient d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune. Dès son enfance, il ne témoignait de goût que pour les exercices de piété et pour l'accomplissement de ses devoirs. La pénétration de son esprit lui fit parcourir, avec autant de rapidité que de succès, la carrière des belles-lettres. Son père, qui remarquait en lui de l'inclination pour l'état ecclésiastique, l'envoya à la campagne pour y faire valoir une ferme. Le saint obéit sans répliquer, et, par amour de la solitude, il se chargea lui-même du soin de garder le troupeau. Quelque temps après, ses amis le pressèrent d'aller à la cour d'Aragon, où il ne pourrait manquer de faire fortune, vu les qualités dont il était doué, et les relations de parenté qu'il avait avec les illustres maisons de Foix et de Cardone. Mais il voulut se délivrer de leurs importunités, en exécutant la résolution qu'il avait formée depuis longtemps de renoncer au monde. Il prit l'habit chez les religieux de Notre-Dame *de la Merci*, institués pour la rédemption des captifs, et il fit ses vœux à Barcelone, entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre.

Le nouveau religieux devint le modèle de ses frères par sa ferveur, sa mortification et ses autres vertus. Ses progrès dans la perfection furent si surprenants, qu'après deux ou trois ans de profession, on le jugea digne d'exercer l'office de rédempteur, et de remplacer à cet égard saint Pierre Nolasque. Ayant été envoyé en Barbarie, il obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en otage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation était la plus rude, et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il faisait de sa propre liberté ne servit qu'à irriter les Mahométans. Ils le traitèrent avec la plus grande inhumanité; ensuite on le chargea de chaînes, et on le renferma dans un cachot. Il y resta huit mois, et il n'en sortit que lorsque les pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. En arrivant en Espagne, il fut nommé cardinal par le pape Grégoire IX. Sa nomination à cette dignité ne changea rien dans ses sen-



timents; il conserva toujours son habit et sa première manière de vivre. Le pape le demanda à Rome, dans l'espérance qu'il lui serait fort utile pour le gouvernement de l'Église. Il se mit en route, mais à peine fut-il arrivé à Cardone, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente, dont il mourut le 31 août 1240, à l'âge de 37 ans. On l'enterra dans une chapelle qui était dédiée sous l'invocation de saint Nicolas, et voisine de la ferme où il avait vécu dans sa jeunesse. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre en 1255, et l'on y conserve encore les reliques de saint Raimond. Le pape Alexandre VII fit mettre son nom dans le martyrologe romain en 1657.

SAINTE ISABELLE,

VIERGE, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE LONGCHAMP.

Isabelle, fille de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, et sœur unique de saint Louis, naquit en 1225. Elle n'avait encore que deux ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère la fit élever non-seulement dans la pratique des vertus chrétiennes, mais encore dans la connaissance des lettres. Toute sa vie, depuis l'âge de 13 ans, fut consacrée à la prière, à la lecture et au travail. Par une suite de la résolution qu'elle avait prise de rester vierge, elle fuyait tous les vains amusements de la cour, et ne se prêtait à la parure des habillements que par obéissance pour la reine, sa mère. On lui proposa d'épouser Conrad, fils aîné de l'empereur. Sa mère, saint Louis son frère, et le pape, se réunirent pour l'engager à consentir à cette alliance, qu'ils croyaient utile au bien de l'Église et de l'État. Mais elle voyait les choses sous un point de vue différent; elle allégua le vœu qu'elle avait fait à Dieu de sa virginité, et manda au souverain pontife que c'était quelque chose de plus grand d'occuper la dernière place parmi les vierges consacrées au Seigneur, que d'être impératrice et la première femme du monde. On ne put s'empêcher d'admirer la générosité de son sacrifice; saint Louis lui donna de justes éloges, et le pape lui écrivit pour la féliciter sur les dispositions où elle était. L'humilité était la vertu favorite d'Isabelle.

Elle voulut que le monastère qu'elle fit bâtir auprès de Paris, et qui est aujourd'hui connu sous le nom de Longchamp, portât celui d'*humilité de Notre-Dame,* parce que c'était une vertu qui avait principalement mérité à la sainte Vierge l'auguste dignité de mère de Dieu. Elle le fonda en



1252 pour les religieuses de sainte Claire. Elle leur obtint depuis du pape Urbain IV une dispense pour posséder des biens en propre. Après la mort de la reine sa mère, Isabelle se retira dans ce monastère. Guillaume de Nangis s'est trompé en avançant qu'elle avait fait profession de la règle de saint François; tous les autres écrivains, qui ont parlé d'elle, s'accordent à dire que sa mauvaise santé l'empêcha de contracter un pareil engagement. Mais elle n'en vivait pas moins dans le monastère, où elle pratiquait toutes les vertus qu'exige la retraite. Elle fit plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort, qui arriva le 22 février 1270. Elle avait quarante-deux ans. Elle fut béatifiée par Léon X, et Urbain XIII permit de dire un office en son honneur le jour de sa fête, qui fut fixé au 31 d'août.

SAINT GILLES,

ABBÉ.

1er SEPTEMBRE.

On dit que saint Ægidius, vulgairement appelé saint Gilles, dont le culte a été, pendant plusieurs siècles, fort célèbre en France et en Angleterre, était Athénien de naissance, et d'une extraction noble. Sa science et sa piété lui attirèrent une admiration universelle. Voyant qu'il lui était impossible de mener, dans sa patrie, une vie cachée et obscure, il résolut de la quitter pour fuir le danger qui accompagne les applaudissements des hommes. Il passa en France, et choisit pour demeure un ermitage situé dans un désert, près l'embouchure du Rhône. De là il se retira dans un lieu voisin du Gard, puis dans une forêt, au diocèse de Nîmes. Il y resta plusieurs années, entièrement occupé de la prière et de la contemplation, et n'ayant pour nourriture que de l'eau et des herbes. On lit, dans l'histoire de sa vie, qu'il fut nourri pendant quelque temps par le lait d'une biche de la forêt, et que Flavius (peut-être Wemba), roi des Goths, poursuivant cet animal à la chassa, il alla se réfugier auprès du saint, qui, par-là, fut découvert. Plusieurs miracles opérés par les prières du saint ermite le firent bientôt connaître par toute la France.

Saint Gilles, singulièrement estimé du roi de France, ne voulut point quitter sa solitude, comme ce prince le sollicitait à le faire; il reçut cependant des disciples, et fonda un monastère où la règle de saint Benoît

s'est observée longtemps avec édification ; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une collégiale de chanoines séculiers. Il s'est formé peu à peu, aux environs, une ville qui porte le nom du saint, et que les guerres des Albigeois ont rendue fameuse.

Les reliques de saint Gilles sont dans l'église abbatiale de Saint-Sernin de Toulouse.

SAINT LEU,

ÉVÊQUE DE SENS.

Saint Loup, vulgairement appelé *saint Leu*, né dans le diocèse d'Orléans, jeta dès son enfance les fondements de cette sainteté éminente à laquelle il parvint dans la suite. Ayant été élu, en 609, pour remplacer Artémius sur le siége épiscopal de Sens, il remplit les devoirs de pasteur avec une parfaite exactitude ; il montra qu'on peut conserver l'humilité au milieu des plus grandes dignités, et allier les fonctions extérieures des premières places avec l'exercice du recueillement. Si la sûreté du pays demandait son secours, il s'appliquait avec une activité infatigable à maintenir la tranquillité publique. Après la mort du roi Thierri, il se déclara hautement pour le parti de Sigebert, fils de ce prince.

Clotaire, étant devenu maître de la Bourgogne, envoya Farulphe dans ce pays pour soutenir ses intérêts. Ce ministre fut très-irrité contre le saint, parce qu'il ne lui avait point envoyé de présents. Il l'accusa donc faussement auprès du roi, dans le dessein de le perdre. Ses calomnies trouvèrent un appui dans l'abbé Médigisile, qui, par-là, espérait devenir évêque de Sens. L'expérience n'avait point encore appris au roi combien il est dangereux d'écouter les délateurs. Trompé donc par leurs artifices, il exila le saint, et le fit conduire par Landégésile, officier païen, au village d'Ausène, en Vimeu.

Quand le saint évêque fut arrivé au lieu de son exil, il y vit les peuples prostituer un encens sacrilége aux idoles. Il crut que Dieu l'avait envoyé pour travailler à leur conversion. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles, opérèrent les plus grands fruits. Landégésile se convertit lui-même, et reçut le baptême avec plusieurs autres païens qui servaient dans les armées des Français.

Vers le même temps, saint Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, se réunit aux habitants de Sens pour solliciter le rappel du saint évêque.

Clotaire, qui était alors auprès de Rouen, connut enfin la vérité. Il se repentit d'avoir concouru aux mauvais traitements qu'un si saint homme avait soufferts; il punit et disgracia ses calomniateurs. Ayant envoyé chercher saint Leu, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le renvoya à son église comblé de bienfaits. Le saint, loin de vouloir se venger de ses ennemis, chercha toutes les occasions de leur rendre service. Il mourut en paix le 1er septembre, vers l'an 623. Son corps fut porté à Sens et enterré dans l'église de Sainte-Colombe. On lit son nom dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux d'Adon et d'Usuard.



SAINT ÉTIENNE,

ROI DE HONGRIE.

2 SEPTEMBRE.

Saint Étienne, roi de Hongrie, naquit en 978. Il était fils de Geysa, qui, ayant fait la conquête de ce pays, fut converti à la foi par saint Adalbert, évêque de Prague. Ce jeune prince apporta en naissant les plus heureuses dispositions à la vertu; les soins que saint Adalbert, à qui ses parents l'avaient confié, prit de son éducation, firent germer cette semence précieuse qui fructifia avec une merveilleuse fécondité. Sa sagesse était si généralement reconnue, que son père l'associa au gouvernement dès l'âge de quinze ans, et se déchargea sur lui des plus importantes affaires de son royaume.

Saint Adalbert et le père de ce jeune prince étant morts l'an 997, il fut obligé de prendre seul le gouvernement de ses peuples. Dans le dessein qu'il avait de les former tous au christianisme, il commença par faire la paix avec tous ses voisins, ensuite il s'étudia à bannir les vices grossiers; il faisait venir ses sujets par troupes dans son palais, et il les instruisait de notre sainte religion avec un zèle d'apôtre. Les prêtres des païens, irrités des conversions innombrables que faisait ce nouvel apôtre, et du renversement de leurs idoles, ménagèrent contre lui une grande révolte. Le chef des révoltés parut à la tête d'une armée innombrable de païens; aussitôt le généreux prince se mit à la tête d'un petit nombre de chrétiens, et, s'étant recommandé à la sainte Vierge, il l'attaqua, la tailla en pièces, tua son chef, et en reconnaissance fit bâtir un monastère sur le champ de bataille.



Le pape Silvestre II, ayant appris les prodiges de valeur du duc Étienne, et étant instruit de son zèle et de sa sainteté, lui envoya une croix et une couronne précieuse, en lui donnant le titre de roi. Ce prince, ayant été solennellement sacré roi de Hongrie, épousa une vertueuse princesse, sœur de l'empereur saint Henri. Tous les deux se portèrent avec le même zèle au service de Jésus-Christ et de sa sainte mère, et aux exercices de la charité chrétienne. Le saint roi fit bâtir dans la ville d'Albe un magnifique temple en l'honneur de la sainte Vierge, sous les auspices de laquelle il consacra à Dieu son royaume, et dont il reçut en différents temps de grandes marques de protection. Dieu, voulant sanctifier de plus en plus son serviteur, éprouva sa patience en lui enlevant son fils aîné, jeune prince de grande espérance. Enfin ayant eu révélation du moment de sa mort, il s'y prépara avec la plus grande ferveur, et il expira le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, l'an 1038, à l'âge de soixante-six ans. Les larmes que ses sujets répandirent à son tombeau, et les miracles qui s'y firent, sont des preuves indubitables de sa vertu.

Réflexions.

Saint Étienne gouverne ses sujets dès l'âge de dix-neuf ans, et fait en même temps les fonctions d'apôtre pour les convertir à la foi de Jésus-Christ. Sa sagesse et son zèle savent suppléer à l'expérience que donne la maturité de l'âge. Il fait voir que les jeunes gens sont capables de grandes actions quand ils suivent la lumière de la sagesse chrétienne. Quel malheur que tant de jeunes gens élevés dans le sein du christianisme perdent un temps qu'ils pourraient rendre si utile pour la gloire de Dieu, et pour leur avancement dans la perfection ! Si nous avons eu le malheur d'être de ce nombre, réparons au moins, autant qu'il est en nous, la perte de ces belles années en employant le reste de notre vie à travailler sans relâche; rachetons à force de bonnes œuvres ces jours donnés à la vanité; si les premiers ont été vides, que les derniers soient pleins, et de peur que notre inutilité ne nous fasse condamner par le père de famille comme de mauvais serviteurs, compensons-la désormais par notre activité et notre constance à le servir.





SAINT JUST,

ÉVÊQUE DE LYON.

Les vertus de saint Just le rendirent si célèbre quand il était attaché à l'église de Vienne en qualité de diacre, qu'il fut élevé sur le siége de Lyon, vers l'an 350. Sa conduite dans cette place fit voir qu'il ne craignait que Dieu, et qu'il n'attendait rien que de lui. Supérieur à toute considération humaine, il ne voyait que les besoins de ceux dont il était chargé. Il assista, avec deux autres évêques des Gaules, au concile qui se tint à Aquilée en 381, sous le règne de l'empereur Gratien. Les affaires qui se traitèrent dans cette assemblée, dont saint Ambroise fut l'âme, regardaient les ariens. Le saint évêque de Milan avait une vénération singulière pour celui de Lyon, comme on le voit par deux lettres qu'il lui écrivit sur certaines questions relatives à l'Écriture sainte.

Quelque temps avant ce concile, un homme furieux, dans un accès de frénésie, massacra plusieurs personnes dans les rues de Lyon. Étant ensuite revenu à lui-même, il sentit le danger où il était, et se réfugia dans la grande église. Saint Just, pour apaiser la populace, qui en serait venue aux dernières extrémités, remit ce malheureux entre les mains du magistrat, après lui avoir fait promettre qu'il ne sévirait point contre un homme qu'excusait le défaut de raison. Mais le magistrat ne fut bientôt plus le maître de celui qu'on lui avait confié; le peuple le lui arracha et le mit en pièces. Le saint évêque, pénétré de douleur, se regarda comme complice de la mort de ce malheureux, et crut qu'il ne méritait plus d'exercer les fonctions du saint ministère. Il résolut de quitter son évêché, et de suivre le désir qu'il avait depuis longtemps de vivre dans la solitude. Ainsi, à son retour du concile d'Aquilée, il s'enfuit pendant la nuit, prit la route de Marseille, et s'y embarqua, avec un lecteur de son église nommé Viateur, sur un vaisseau qui partait pour Alexandrie. Arrivé en Egypte, il s'y retira dans un monastère, sans se faire connaître.

Quelques années après, il fut découvert par un de ses diocésains, qui était venu par dévotion visiter les moines d'Egypte. Toute la communauté fut extrêmement surprise de cet événement. L'Église de Lyon n'eut pas plus tôt appris ce qu'était devenu son évêque, qu'elle lui députa un prêtre nommé Antiochus, pour le prier de venir rejoindre son troupeau. Mais il ne voulut jamais y consentir. Il mourut peu de temps



après, c'est-à-dire vers l'an 390, entre les bras d'Antiochus, qui s'était déterminé à vivre avec lui dans la solitude et dans la pénitence. Son corps fut depuis rapporté à Lyon. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINT SIMÉON STYLITE, DIT LE JEUNE.

3 SEPTEMBRE.

Saint Siméon se retira dès son enfance dans le monastère appelé *Thaumastore* ou *Montagne admirable*, lequel était situé dans les déserts de Syrie, près d'Antioche, où il était né en 512. Il y servit plusieurs années un religieux de cette maison qui menait la vie érémitique sur une colonne peu eloignée de la communauté, et il s'appliqua de toutes ses forces à devenir le fidèle imitateur de ses vertus. Ayant un jour rencontré un léopard, il le mena à son maître avec autant de facilité que si c'eût été un animal domestique. L'ermite, à la vue de cette bête furieuse qui respectait un enfant et qui lui obéissait avec tant de docilité, conçut de son disciple les plus hautes espérances. Peu de temps après, le croyant assez solidement établi dans la ferveur, il lui ordonna de vivre aussi sur une colonne. Siméon reçut cet ordre en 526; il s'y conforma comme s'il lui fût venu du ciel. Il demeura successivement sur deux colonnes dans l'enceinte du monastère, pendant l'espace de soixante-huit ans, et y joignit l'exercice d'une contemplation continuelle aux austérités de la plus rigoureuse pénitence. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui eurent pour objet principal la guérison des malades. Evagre, qui fut témoin oculaire de plusieurs de ses prodiges, ajoute que sa propre expérience le convainquit que le saint lisait dans le cœur des autres hommes, lorsqu'il le visita pour le consulter sur le salut de son âme. Les Romains et les barbares s'empressaient de recourir à lui dans leurs besoins. Il était honoré dans tout l'univers, et principalement respecté de l'empereur Maurice.

Les Samaritains ayant détruit les images qui étaient dans les églises, Siméon écrivit à l'empereur Justin en faveur de la vénération qu'on devait leur rendre. Sa lettre est citée par saint Jean Damascène et par le second concile. Il fut attaqué de la maladie dont il mourut vers l'an 592. Saint Grégoire, patriarche de Constantinople, n'en eut pas plus tôt été instruit, qu'il partit sans délai pour l'assister dans ses derniers mo-

ments; mais il ne vivait plus lorsque le patriarche arriva. Les Grecs l'honorent le 24 de mai, et les Latins le 3 de septembre.

SAINTS MARCEL ET VALÉRIEN,

MARTYRS.

4 SEPTEMBRE.

Antoine *le Pieux*, et Marc Aurèle Antonin, surnommé *le philosophe*, qu'il avait adopté et qui fut son successeur, se rendirent recommandables par leur sagesse, leur modération et leur zèle pour le bonheur de l'empire romain. Le second ne mérite pas moins d'être admiré pour les victoires qu'il avait remportées sur lui-même, s'il est vrai qu'il se soit peint au naturel dans ses *Réflexions morales*. Ses vertus cependant et la sage administration de son règne, auquel on a donné tant d'éloges, ne sont point sans tache. Dans le livre même de ses *Réflexions morales*, où il inculque la nécessité d'accepter la mort avec résignation, il condamne celle des chrétiens qui faisaient le sacrifice de leur vie pour leur religion, et il l'attribue purement à une opiniâtreté déraisonnable. Il avait été à portée de connaître la constance de ceux-ci dans la cinquième persécution générale qu'il avait excitée contre l'Église, en publiant de nouveaux édits, en conséquence desquels les disciples du Sauveur furent mis à mort, comme l'assure saint Méliton, cité par Eusèbe. Après la victoire qu'il remporta sur les Marcomans en 174, il laissa respirer les chrétiens; mais il n'arrêta point la fureur de la populace, ni celle des gouverneurs particuliers, qui, en diverses provinces, s'autorisaient des anciennes lois pour sévir contre eux. L'horrible massacre des martyrs de Lyon et de Vienne arriva en 177.

Marcel et Valérien, qui demeuraient dans la première de ces deux villes, échappèrent à l'orage par une fuite prudente. Ils allèrent prêcher l'Évangile dans les provinces voisines; mais les persécuteurs les y découvrirent, et les condamnèrent à mort en 179. Marcel fut arrêté près de Châlon-sur-Saône. On le conduisit dans la ville, où il souffrit diverses tortures, et fut brûlé vif le 4 de septembre. Valérien tomba entre les mains des infidèles, près de la petite ville de Tournus, qui est aussi sur la Saône, et située entre Mâcon et Châlon. Ayant souffert le supplice du chevalet et des ongles de fer, il fut décapité à Tournus le 15 de sep-



tembre. Il y avait une église sur son tombeau avant saint Grégoire de Tours. Les reliques de saint Marcel se gardent à Châlon, dans une église qui porte son nom, et qui est celle d'un monastère fondé par le roi Gontran en l'honneur de ce saint. Les deux martyrs sont honorés avec le titre d'apôtres du pays.

SAINT LAURENT JUSTINIEN.

5 SEPTEMBRE.

Saint Laurent Justinien, dont l'Église honore en ce jour la mémoire, était originaire de Venise, d'une des familles les plus distinguées de l'Italie. Son père s'étudia à lui donner une éducation convenable à sa naissance; et sa mère, qui demeura veuve de bonne heure, n'épargna rien pour perfectionner ce fils qu'elle aimait. Le jeune Justinien fit paraître tant de sagesse et de gravité, que sa mère lui demanda si l'orgueil n'avait point quelque part à sa conduite. « Non, ma mère, lui dit le jeune Laurent; ma seule envie est de plaire à Dieu et de connaître sa volonté. »

Justinien réunissait en lui, à l'âge de dix-huit à vingt ans, tout ce que l'on peut désirer d'avantages naturels, la beauté, l'esprit, la science, les biens, la noblesse; mais la foi lui faisait envisager tous les dangers de ces avantages. Un jour qu'il était en prière devant son crucifix, il se sentit pénétré d'une ferveur extraordinaire, et dans ce moment il prit la résolution de tout quitter et de se retirer chez des chanoines réguliers qui étaient près de la ville. A peine y fut-il entré, qu'il fut pour les plus fervents un modèle de mortification et de régularité. Ses vertus faisant l'admiration de ses frères, on l'obligea de recevoir les ordres sacrés. La dévotion avec laquelle il célébrait la sainte messe excitait la piété des plus dissipés. Il ne fut pas longtemps sans être élevé aux premières charges de son ordre, et il en devint, par ses sages règlements, comme le fondateur.

Le pape Eugène IV, informé du mérite de ce fervent ecclésiastique, le nomma à l'évêché de Venise. Il fallut toute l'autorité du souverain pontife pour forcer son humilité. Ayant enfin obéi, il ne changea rien à l'austérité de sa vie; rien n'était plus simple que sa table, ses ameublements et son domestique; les pauvres faisaient le seul objet de ses soins. Il est inconcevable comment, en soulageant si libéralement les pauvres, il pouvait d'un autre côté fournir à l'établissement d'un grand

nombre de maisons religieuses qu'il fonda. Il sut, par son exemple, retrancher le luxe et réformer les mœurs dans tout son diocèse. Le pape Nicolas V, voulant lui marquer son estime, transféra le titre de patriarche de Grade à Venise. Ce saint évêque, si humble et si ennemi des honneurs, eut bien de la peine à y consentir. Plus il croissait en âge, et plus sa dévotion pour Jésus-Christ et pour sa sainte mère augmentait. Il mourut le 8 janvier 1455, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait vingt-deux ans qu'il était évêque, et quatre qu'il était patriarche. On ne l'enterra que le 17 de mars, à cause de la contestation qui s'éleva touchant le lieu de sa sépulture. Il fut béatifié, en 1524, par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII en 1690. On marqua sa fête au 5 de septembre, qui était le jour où il avait été sacré évêque.

Réflexions.

Le désir que saint Laurent Justinien avait de prouver son amour à Jésus-Christ faisait qu'il prodiguait tout pour nourrir ses membres dans la personne des pauvres, ou pour établir des maisons religieuses qui fussent toutes occupées à chanter les louanges de son divin maître. Dieu bénit tellement le zèle de son serviteur, qu'avec des revenus bornés il fournit à la subsistance d'un nombre infini de religieux et de pauvres. Que la Providence est admirable! Elle pourrait tout faire par elle-même, mais elle veut, pour le bien des hommes, se servir de leur canal pour avoir lieu de les récompenser. Quel motif plus puissant pour nous animer à faire du bien! Ne négligeons aucune occasion de prouver à Dieu notre zèle, puisqu'il paye si libéralement nos services.

SAINT BERTIN,

ABBÉ.

6 SEPTEMBRE.

Bertin naquit près de Constance, en Suisse, d'une famille très-distinguée par la noblesse et par la fortune. Il était doué de toutes les excellentes qualités qui peuvent gagner les cœurs, et le monde lui ouvrait la plus belle carrière, s'il eût voulu s'y distinguer. Mais, docile aux impressions de la grâce, il faisait ses délices de la lecture des livres de piété et des vies des saints. A une conduite édifiante, qui le rendait un

objet d'admiration, il joignait une dévotion particulière pour la sainte Vierge. Plus il avançait en âge, plus il se dégoûtait du monde. L'exemple de saint Omer, son parent, qui se retira dans l'abbaye de Luxeuil, en Bourgogne, acheva de le déterminer à y renoncer pour toujours.

Le jeune Bertin, suivi de deux amis, vint se présenter à saint Valbert, abbé de Luxeuil, et à peine y fut-il reçu, que, par sa régularité et par sa mortification, il devint l'exemple de cinq cents fervents religieux qui vivaient dans cette célèbre abbaye. Aussitôt qu'il eut fait sa profession, son abbé jugea à propos qu'il se présentât aux saints ordres. Il se défendit d'abord de les recevoir, ayant la plus haute idée de la perfection qu'ils demandent; mais il fallut obéir, et il ne songea plus qu'à s'y préparer dignement. Elevé à la dignité du sacerdoce, on l'eût pris, à sa ferveur, plutôt pour un ange que pour un homme. Saint Omer ayant été fait évêque de Thérouenne, en Artois, eut besoin d'ouvriers évangéliques; Bertin y fut envoyé, défricha ce champ stérile, et le rendit un des plus beaux et des plus féconds de l'Eglise.

Le seigneur de Sithieu, converti par cet homme apostolique, lui offrit sa terre pour y faire un monastère. Il y travailla avec tant de succès, qu'il fallut par trois différentes fois augmenter les bâtiments à cause du grand nombre de personnes qui venaient s'y consacrer à Dieu. Rien n'était plus admirable que la vie de ces fervents religieux, qui égalaient en austérités les anachorètes de la Thébaïde. Le saint abbé, épuisé de travaux et de mortifications, plein de jours et de mérites, ne voulut plus d'autre occupation que celle de se préparer à la mort. Il mit le gouvernement de son monastère entre les mains de saint Rigobert, son disciple, se retira dans son ermitage dédié à la sainte Vierge, près du cimetière de ses religieux, et là il passait les jours et les nuits en prière. Il mourut l'an 709, âgé de cent douze ans. Dieu a pris plaisir à manifester sa sainteté par un grand nombre de miracles, et ses reliques sont honorées dans la célèbre abbaye de son nom, dans la ville de Saint-Omer.

SAINT CLOUD,

PRÊTRE.

7 SEPTEMBRE.

Saint Clodoald, vulgairement appelé *saint Cloud*, est le premier prince

du sang de nos rois que l'Eglise ait honoré d'un culte public. Il naquit en 522, et eut pour père Clodomir, roi d'Orléans, l'aîné des fils de sainte Clotilde. Il n'avait encore que trois ans lorsque Clodomir fut tué en Bourgogne. Clotilde, son aïeule, le conduisit à Paris avec ses deux frères, Théobald ou Thibaut, et Gonthaire. Elle les aimait tous trois avec une extrême tendresse, et se préparait à leur donner une éducation conforme à leur auguste naissance.

Mais Childébert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, oncles des trois princes, résolurent bientôt d'exécuter le projet qui leur avait été suggéré par leur ambition. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Orléans, et trempèrent leurs mains dans le sang des deux aînés de leurs neveux. Cloud, par une protection spéciale de la Providence, échappa au massacre. Bientôt après il se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclarait qu'il renonçait au monde, et qu'il se consacrait au service de Dieu.

Ayant quitté sa première demeure, il alla se mettre sous la conduite de saint Séverin, qui vivait en reclus près de Paris. Dirigé par un maître aussi habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir qu'il avait d'être inconnu au monde. Il se retira dans la Provence, où il passa plusieurs années, et où l'on assure qu'il opéra divers miracles. Sa sainteté le trahit de nouveau, et lui attira bientôt un grand nombre de visites. Il revint à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

En 551, Eusèbe, évêque de Paris, l'ordonna prêtre, sur la demande que lui en fit le peuple, et Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis à Nogent, aujourd'hui Saint-Cloud, à deux lieues au-dessous de Paris, et il y bâtit une église qui dépendait de celle de cette ville. Il eut bientôt pour disciples tous ceux qui faisaient une profession spéciale de vertu, ou qui fuyaient le monde par la crainte de s'y perdre. Il distribua tous ses biens aux églises ou aux pauvres. Non content de travailler à sa sanctification et à celle de ses disciples, il instruisait encore les peuples du voisinage. Il donna le village de Nogent au siége de Paris, comme le rapporte Hincmar dans la vie de saint Remi, et il en est parlé dans les lettres patentes que donna Louis XIV, lorsqu'il érigea ce lieu en duché-pairie en faveur des archevêques de Paris.

Saint Cloud mourut à Nogent vers l'an 560, et il est nommé dans le martyrologe romain sous le 7 de septembre, qui paraît avoir été le jour de sa mort.



SAINTE REINE,

VIERGE, MARTYRE EN BOURGOGNE.

Cette sainte, après avoir souffert des tortures cruelles, fut décapitée pour la foi à Alise, qui était anciennement une ville considérable, et qui est connue dans l'histoire par le siége qui en fut formé par César. On la nommait alors Alexia. Ce n'est plus présentement qu'un petit village du diocèse d'Autun en Bourgogne. On croit que le martyre de sainte Reine arriva en 251, durant la persécution de Dèce. Ses reliques furent transférées en 864 dans l'abbaye de Flavigny, qui est peu éloignée d'Alise, et elles s'y gardent avec beaucoup de vénération. Il s'est formé, à quelque distance du même lieu, une petite ville qui porte le nom de la sainte. Il y a des confréries érigées en son honneur dans les paroisses de Saint-Eustache et de Saint-Paul à Paris. Sa fête est marquée en différents jours, sans doute à cause des translations qui ont été faites de ses reliques. Elle est nommée dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain, sous le 7 de septembre.

SAINT ADRIEN,

MARTYR A NICOMÉDIE.

8 SEPTEMBRE.

Saint Adrien était officier dans les armées de l'empire, et il persécuta les chrétiens sous le règne de Maximien-Galère; mais il fut si touché de leur courage et de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour, il souffrit d'horribles supplices, et reçut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Les villes de Constantinople et de Rome furent successivement enrichies de ses reliques. On les porta depuis en Flandres, et on les y déposa dans l'abbaye de Saint-Pierre de Décline, du temps de Sévérald, qui en fut le premier abbé. Baudouin VI, comte de Flandre, dit de Mons, à cause de l'héritière de ce pays qu'il avait épousée, acheta la ville de Hundelghem, où était une chapelle célèbre, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Elle avait été fondée en 1081, par Gérard II, évêque de Cambrai. Ce prélat était alors seigneur du territoire où était le village,



lequel dépendait du comté d'Alost ; il y était même né. Le comte de Flandre y fit bâtir en 1088 la ville de Gérardsberg, à laquelle il accorda de grands priviléges. Non content des pieuses fondations qu'il y avait faites, il y fit transférer encore l'abbaye de Saint-Pierre, qui depuis ce temps-là porte le nom de Saint-Adrien, à cause des reliques de ce saint martyr qu'elle possède, et qu'un grand nombre de miracles ont rendues célèbres. Gérardsberg ou Gérard-Mont, que l'on appelle en français Grammont, est sur la Dendre, près des frontières du Brabant et du Hainault.

Saint Adrien est nommé, sous le 4 de mars, dans le martyrologe dit de saint Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

SAINT OMER,

ÉVÊQUE DE THÉROUENNE.

9 SEPTEMBRE.

Saint Omer naquit vers la fin du sixième siècle, d'une famille noble et qui possédait une fortune considérable dans le territoire de Constance.

Ses parents prirent grand soin de son éducation, et s'appliquèrent surtout à lui inspirer l'amour de la vertu : ils lui faisaient allier l'étude des lettres avec la pratique des maximes du christianisme. Ils eurent la joie de le voir répondre à leurs vues. Omer, ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde. Il se retira à l'abbaye de Luxeuil, et il engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Saint Eustase reçut avec bonté le père et le fils, qui firent profession ensemble. Une admirable pureté de mœurs, jointe à l'assemblage de toutes les vertus, fit remarquer saint Omer parmi tous les frères. Il acquit une connaissance parfaite de l'Écriture et de toutes les sciences qui avaient rapport à la religion. Son nom devint bientôt célèbre dans tout le royaume.

La ville de Thérouenne avait alors besoin d'un pasteur zélé. Le vice et la superstition régnaient dans ce vaste pays. Le roi Dagobert, sur l'avis de plusieurs personnes pieuses, cherchait un homme apostolique



qui fût en état de planter la foi et d'établir la pratique de l'Évangile. Saint Achaire, alors évêque de Noyon et de Tournai, lui proposa Omer. Le prince applaudit à ce choix, qui eut aussi l'approbation des évêques et de la noblesse de tout le royaume. On n'eut aucun égard aux représentations que lui suggéra son humilité; il fut sacré évêque sur la fin de l'année 637.

Saint Omer, aidé du secours de la grâce, instruisit les Morins de la doctrine du salut, et les engagea à élever de leurs propres mains l'étendard de la croix sur les ruines de leurs temples et de leurs idoles. Il commença par établir la pureté de la foi parmi le petit nombre de ceux qui professaient encore le christianisme à Thérouenne, mais qui vivaient dans une ignorance profonde des maximes de la foi, et dans une étrange corruption de mœurs. Cette réforme ne fut pas moins difficile que la conversion des idolâtres. Tel fut cependant le succès des travaux de saint Omer, que bientôt son diocèse ne le céda à aucun des plus florissants de la France.

Un gentilhomme, nommé Adroald, donna sa terre de Sithiu à saint Omer. Il y fit bâtir une église ou un oratoire, qu'il dédia sous l'invocation de saint Martin, auquel il avait une dévotion singulière.

En 639 l'abbé de Luxeuil envoya trois coopérateurs à saint Omer. Le saint évêque les établit d'abord dans un monastère qui était sur le haut de la montagne. Le nombre des moines s'étant considérablement augmenté, saint Bertin, saint Mommolin et Ebertran, de l'agrément de saint Omer, bâtirent dans l'île de Sithiu un monastère et une église qu'ils dédièrent à saint Pierre.

Le saint pontife venait souvent dans la solitude de Sithiu se délasser des fatigues de l'apostolat. Mais les douceurs qu'il y goûtait ne lui faisaient point oublier ce qu'il devait à son troupeau. Il parcourait les différentes villes de son vaste diocèse, et restait quelque temps dans chaque canton, ou pour initier les infidèles dans les mystères du christianisme, ou pour exciter à la perfection ceux qui le professaient déjà.

Étant devenu aveugle dans sa vieillesse, et comme cet accident ne lui permettait plus de remplir ses fonctions avec la même exactitude, il prit un coadjuteur nommé Drausion. Il ne demeura pas néanmoins oisif: les restes de sa vie furent remplis par les bonnes œuvres que lui inspirait sans cesse le zèle dont il était animé pour son troupeau. Il continuait à l'exhorter à la pratique des vertus chrétiennes, et, malgré ses infirmités, il le visitait encore. Il mourut à Wavrans, village peu éloigné de Saint-Omer, le 9 septembre 970.



Lorsque saint Bertin eut appris sa mort, il vint chercher son corps avec les moines et le clergé; il le porta à Sithiu en chantant des hymnes et des psaumes, et l'enterra dans l'église de Notre-Dame, comme le saint évêque le lui avait recommandé. Il s'opéra beaucoup de miracles à son tombeau.

SAINTE PULCHÉRIE,

IMPÉRATRICE.

10 SEPTEMBRE.

Sainte Pulchérie offre à notre admiration un illustre modèle de toutes les vertus au milieu de l'éclat des grandeurs, et dans les plus cruelles épreuves de l'adversité. Elle eut pour aïeul Théodose le Grand, pour père l'empereur Arcade, et pour mère Eudoxie. Elle vint au monde en 399. Arcade mourut le 1er mai 408, après un règne de trente ans et quelques mois. Il laissait un fils âgé de huit ans, auquel il désigna pour tuteur Anthime, l'un des hommes les plus sages de l'empire, et qui avait été constamment attaché à saint Aphraate et à saint Chrysostome. Pulchérie, qui était presque aussi jeune que son frère, montrait déjà un grand fonds de sagesse et de piété. Enfin, le 14 juillet 414, elle fut déclarée auguste, pour partager la dignité impériale avec son frère, et elle se chargea elle-même du soin de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que lui. La princesse forma son conseil des personnes les plus habiles et les plus vertueuses. Elle régla sa maison, qui ressemblait plutôt à un monastère édifiant qu'à une cour séculière. Son unique occupation était de bannir le vice de tout l'empire, et d'y faire observer la religion de Jésus-Christ en sa pureté. Après avoir paru sur le trône pour le bien de l'État, elle se retirait avec ses sœurs dans le secret de la solitude pour s'y livrer aux exercices de la plus haute piété et aux plus rudes mortifications. L'empire, gouverné selon cet esprit de religion, était florissant et glorieux. L'impie Nestorius ayant répandu ses erreurs, la princesse fit tenir le célèbre concile d'Éphèse, où l'hérésie fut condamnée et la sainte Vierge reconnue pour la mère de Dieu. L'impératrice, charmée du triomphe de Marie, fit élever en son honneur des églises superbes, des monastères, des hôpitaux, où elle voulait qu'on la servît avec un renouvellement de dévotion.

L'impiété, l'hérésie, le libertinage, frémissaient de se voir bannir de





la cour et de l'empire. L'enfer suscita l'eunuque Chrysaphe, favori de l'empereur, qui, pour introduire à la cour l'hérésiarque Eutichès, trouva le moyen d'en éloigner la vertueuse Pulchérie. La princesse bénit le Seigneur, qui lui procurait par-là les douceurs de la retraite. Elle y vécut comme les plus ferventes religieuses; mais le besoin de l'Etat ayant demandé son rappel, elle revint, quoique avec peine. Elle fit punir les crimes de Chrysaphe, fit condamner Eutichès, et elle mérita le nom de protectrice de la vertu et de soutien de l'Eglise. L'empereur Théodose, son frère, étant mort, elle fut proclamée impératrice. La connaissance qu'elle avait de la vertu et de la capacité de Marcien fit qu'elle pensa à l'épouser et à l'associer à l'empire, à condition qu'elle ne cesserait d'observer son vœu de chasteté. Le nouvel empereur fit voir qu'il était digne du choix de Pulchérie, et fut le protecteur de l'Eglise le plus zélé. La sainte impératrice mourut le 11 septembre 453, âgée de cinquante-quatre ans, regrettée des pauvres et de tout l'empire.

SAINTS PROTE ET HYACINTHE,

MARTYRS.

11 SEPTEMBRE.

Ces deux saints martyrs occupent une place distinguée parmi les chrétiens qui scellèrent à Rome la foi de leur sang, pendant les persécutions des empereurs. Suivant leur épitaphe, qui fait partie des œuvres de saint Damase, ils étaient frères. Hyacinthe combattit le premier, mais Prote fut couronné avant lui. On lit dans les actes de sainte Eugénie, honorée le 25 de décembre, qu'ils étaient l'un et l'autre eunuques de cette vertueuse femme, et qu'ils souffrirent tous trois sous Valérien en 257. Mais cette date ne paraît pas certaine : nous apprenons, en effet, du calendrier de Libère, que sainte Bassille, qui vraisemblablement fut compagne de sainte Eugénie, reçut la couronne du martyre le 22 septembre 304, durant la persécution de Dioclétien, et qu'elle fut enterrée sur la voie Salarienne. Saint Avit, de Vienne, Fortunat, etc., mettent la seconde de ces saintes au nombre des plus célèbres d'entre les vierges qui moururent pour la défense du christianisme. La fête de saint Prote et de saint Hyacinthe est marquée au 11 de septembre dans le calendrier de Libère, et il y est dit qu'elle se célébrait à leur tombeau



sur l'ancienne voie Salarienne, dans le cimetière de Bassille. Ce cimetière fit depuis partie de celui de sainte Priscille, qui avait été enterrée à peu de distance de la nouvelle voie Salarienne.

On trouve la fête de saint Prote et de saint Hyacinthe dans les plus anciens martyrologes. En 366, le pape Damase fit ôter la terre qui dérobait la vue de leur tombeau. Vers le même temps, un prêtre, nommé Théodore, bâtit une église sur ce tombeau, comme on le voit par une ancienne épitaphe que Baronius a publiée. Anastase rapporte que le pape Symmaque enrichit depuis cette église en ornements et en vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques des deux saints martyrs dans la ville de Rome, et les déposa dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, appartenant aux Florentins. L'histoire de cette translation est dans les notes que Sarazanius, témoin oculaire, a faites sur les poëmes de saint Damase.

SAINT GUY,

12 SEPTEMBRE.

Saint Guy naquit dans un village voisin de Bruxelles. Ses parents étaient pauvres, mais vertueux; ils l'instruisirent de bonne heure dans la connaissance de la religion chrétienne, et lui répétèrent souvent ce que disait Tobie à son fils : *Nous serons assez riches, si nous craignons le Seigneur*. Leur exemple donnait un nouveau degré de force à leurs discours. Guy, encore enfant, devint un modèle de toutes les vertus, et la grande idée qu'il avait des devoirs du christianisme les lui faisait remplir avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Un jour qu'il priait dans l'église de Notre-Dame de Laken, qui est environ à une demi-lieue de Bruxelles, le curé du lieu fut surpris de sa piété et de son recueillement. S'étant entretenu avec lui, son étonnement augmenta encore quand il eut vu qu'il était si versé dans les voies intérieures de la piété. Il le retint auprès de lui, et l'attacha à son église en qualité de bedeau. Le saint se porta avec plaisir à des fonctions qui s'accordaient si bien avec son humilité. Il s'acquittait, avec de vifs sentiments de religion, de toutes les parties de son emploi, qui n'avaient rien que de bas aux yeux du monde, mais qui se rapportaient toutes d'une manière plus ou moins éloignée à la décence du service divin. Son humilité et sa douceur le rendaient extrêmement affable, et le fai-

saient aimer de tout le monde. Dieu, pour l'humilier de plus en plus, permit qu'il fût éprouvé par la tentation suivante.

Un marchand de Bruxelles lui conseilla de faire un petit commerce, sous prétexte de se procurer de quoi assister les pauvres plus abondamment. Il lui proposa même de s'associer avec lui. Guy accepta volontiers une proposition qui le flattait de l'espérance d'être plus utile au prochain. Mais Dieu ne permit pas que l'illusion durât longtemps. Le vaisseau à la cargaison duquel le saint avait une part périt lorsqu'il était sur le point d'entrer dans le port. Guy, ayant quitté sa place, se trouva tout à coup sans aucune ressource. Il reconnut son erreur, dont le principe avait pourtant été louable, et sentit le danger qu'aurait couru son innocence, si son projet eût été suivi de l'exécution. Il adora la Providence, qui le punissait de ce qu'il s'était éloigné de la voie qu'elle lui avait tracée, et résolut d'être à l'avenir plus exact à veiller sur lui-même, et à se défier de ses propres lumières.

Il regarda aussi comme une épreuve les applaudissements que lui attirait sa vertu. Mais il s'humiliait à proportion qu'on l'élevait. Pour éviter plus sûrement le danger de l'orgueil, ainsi que pour expier sa première faute, il résolut de chercher une retraite dans des lieux éloignés de sa patrie. Il fit le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, puis visita les lieux de dévotion qui avaient le plus de célébrité dans le monde chrétien. Etant revenu à Rome, il y trouva Wondulfe, doyen de l'église d'Anderlecht, petite ville qui est environ à une lieue de Bruxelles. Le voyant dans la disposition d'aller à la Terre Sainte avec quelques autres personnes de piété, il s'offrit à leur servir de guide, et à recommencer un pèlerinage qu'il avait déjà fait. Le doyen et ses compagnons furent emportés par une maladie contagieuse, lorsqu'ils étaient sur le point de quitter la Palestine pour retourner en Europe. Guy s'embarqua après leur avoir rendu les derniers devoirs, et arriva enfin dans sa patrie. Il y avait sept ans qu'il était absent. Le sous-doyen du chapitre d'Anderlecht le logea dans sa maison et ne voulut point le laisser retourner à Laken. La fatigue des voyages et les autres maux qu'il avait eus à souffrir lui causèrent une complication de maladies dont il mourut le 12 septembre 1012. Les chanoines d'Anderlecht l'enterrèrent honorablement dans un cimetière qui leur appartenait. Les miracles qui s'opérèrent par son intercession firent depuis bâtir une église près de son tombeau, et ses reliques y furent transférées avant la fin du onzième siècle par l'évêque de Cambrai.





PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

13 SEPTEMBRE.

Saint Euloge était Syrien de naissance. Etant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie. Il ne se distingua pas moins par l'innocence de sa vie que par la pureté de sa doctrine.

Après avoir acquis une grande connaissance des belles-lettres, il se mit à étudier la théologie. Comme il joignait à une application infatigable un esprit pénétrant, une conception vive et un jugement solide, ses progrès furent très-rapides. Il fut bientôt en état de combattre pour la vérité; il mérita d'être compté parmi les Grégoire le Grand et les Eutychius. Il devint, en un mot, une des plus brillantes lumières de l'Eglise, dans le siècle où il vécut. Sa science reçut un nouvel éclat de son humilité, ainsi que de son amour pour la pénitence et pour la prière.

Les besoins de l'Eglise le firent tirer de sa soli-

tude, et il fut fait prêtre par saint Anastase, patriarche d'Antioche, qui mourut en 598, et qui fut remplacé par Anastase le Jeune. Tant qu'Euloge demeura dans cette ville, il fut toujours étroitement lié avec saint Eutychius, patriarche de Constantinople, et il se réunit avec lui contre les ennemis de la vérité.

Tibère-Constantin, prince vertueux, n'eut pas plutôt été élevé à l'empire, qu'il s'occupa des moyens de réparer les maux que Justinien et Justin le Jeune, ses prédécesseurs, avaient faits à l'Eglise et à l'Etat. Il ouvrit ses trésors pour assister tous ceux de ses sujets qui étaient dans le besoin. Son zèle pour l'orthodoxie lui faisait chercher de bons pasteurs pour les églises particulières qui avaient le plus souffert des ravages de l'eutychianisme. Ce fut ce qui le détermina à demander que l'on donnât saint Euloge pour successeur à Jean, patriarche d'Alexandrie. On le sacra sur la fin de l'année 583.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, environ deux ans après son installation, il y trouva saint Grégoire le Grand, et se lia avec lui d'une amitié fort étroite. Ils n'eurent plus tous deux, dans la suite, qu'un cœur et qu'une âme. Parmi les lettres de saint Grégoire, il y en a plusieurs qui sont adressées au saint patriarche. Celui-ci composa d'excellents ouvrages contre les acéphales et les autres sectes des eutychiens. On connaît aussi de lui onze discours, dont le neuvième est un éloge de la vie monastique, et six livres contre les novatiens d'Alexandrie, dans le premier desquels il est prouvé qu'on doit honorer les martyrs. Il ne nous reste plus de ces ouvrages que des fragments qui nous ont été conservés par Photius. Saint Euloge composa encore un autre traité, dont Photius ne parle point. Il s'y proposait de réfuter les agnoëtes, secte d'eutychiens, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, ignorait plusieurs choses, et notamment le jour du jugement. Saint Grégoire le Grand, que l'auteur avait prié d'examiner cet ouvrage, le lui renvoya, en lui marquant qu'il n'y avait rien trouvé que d'admirable. Le saint patriarche d'Alexandrie mourut en 606 ou en 608.

SAINT AMÉ,

ÉVÊQUE DE SION EN VALAIS, PATRON DE LA VILLE DE DOUAI EN FLANDRE.

Saint Amat, vulgairement appelé *saint Amé*, sortait d'une famille où les richesses se trouvaient réunies à la piété. Formé d'après ces prin-

cipes, il fut de bonne heure un chrétien parfait. Se croyant appelé d'une manière spéciale à la sainteté, il entra dans le clergé, du consentement et de l'avis de ceux que la prudence et le devoir l'obligeaient d'écouter. Il vivait dans la retraite la plus exacte, et s'y préparait à l'exercice des fonctions sublimes auxquelles il était destiné.

Animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaume, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avait rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avait un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame-du-Roc*. Quelque temps après, on le tira de sa solitude pour l'employer au service de l'Eglise, et on le plaça, vers l'an 669, sur le siége épiscopal de Sion, en Valais. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait son diocèse en paix, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par des tribulations.

Thierri III, fils de Clovis II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française, fut pendant plusieurs années livré au vice, et maîtrisé par des ministres corrompus. Il est le premier des rois de France qui gouvernèrent par les maires du palais, et auxquels on donne le titre de *fainéants*. Ebroïn, qui exerçait cet emploi, était un des plus méchants hommes qui aient jamais été chargés de l'administration du royaume de France. Il suffit, pour se former une idée de lui, de se rappeler qu'il fut le meurtrier de saint Léger; qu'il persécuta et fit condamner à l'exil un grand nombre de saints et d'évêques recommandables par leur vertu. Les ennemis de saint Amé profitèrent des dispositions d'un tel roi et d'un tel ministre pour le perdre; ils l'accusèrent de divers crimes dont il était innocent. Thierri, sans examiner si l'accusation était fondée, et sans permettre à l'évêque de Sion de se justifier, l'exila dans le monastère de Saint-Fursy, à Péronne. Saint Ultan, qui en était abbé, traita le saint avec beaucoup de vénération. Amé souffrit avec joie cette disgrâce; il la regarda comme un moyen que Dieu lui fournissait de goûter les douceurs de la retraite, et de suivre son attrait pour les austérités de la pénitence. Jamais il ne fit entendre de plaintes, quoiqu'on eût violé à son égard toutes les lois de la justice. Une chose l'affligeait : c'était de voir son troupeau livré à un intrus, qui cachait la méchanceté d'un loup sous l'habit d'un pasteur.

Après la mort de saint Ultan, saint Mauront fut chargé du soin de garder l'évêque de Sion. L'ayant pris quelque temps avec lui dans le monastère de Hamaye, il le conduisit ensuite à celui de Breuil ou de Merville, qu'il venait de fonder. Il se félicitait tous les jours de posséder



le serviteur de Dieu, et il se démit en sa faveur du gouvernement de son abbaye. Saint Amé, encore plus par ses exemples que par ses discours, portait ses moines à la perfection. Lorsqu'il vit la régularité parfaitement établie, il s'enferma dans une petite cellule attenante à l'église, où il mourut vers l'an 699.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES,

VEUVE.

14 SEPTEMBRE.

Catherine Fieschi Adorno naquit à Gênes en 1447. Elle eut pour père Jacques Fieschi, qui mourut vice-roi de Naples sous René d'Anjou, roi de Sicile. Sa raison commençait à peine à se développer, qu'elle paraissait déjà une enfant de bénédiction. Elle voulut, dans sa treizième année, se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, mais elle fut détournée de ce dessein par l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et par les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine. Trois ans après, on lui fit épouser un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition, lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable, et y trouva des moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son mari. Elle demandait tous les jours sa conversion. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de son égarement, en fit pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété.

La sainte, étant affranchie des liens qui la retenaient dans le monde, résolut de ne plus vivre que pour elle et pour Dieu; mais elle délibera quelque temps sur la manière dont elle exécuterait son dessein. Enfin elle se décida pour la réunion de la vie active à la vie contemplative. Elle s'attacha donc au grand hôpital de Gênes, où elle servit plusieurs années les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Son amour pour eux parut surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner, qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel.

Catherine avait un tel désir de s'unir au Sauveur par la participation à l'eucharistie, qu'elle portait une sainte envie aux prêtres qui pouvaient avoir ce bonheur tous les jours. Il lui arriva quelquefois, après la communion, d'avoir des ravissements. Dans les transports de son amour, elle invitait les créatures, même inanimées, à bénir et à louer le Dieu qui s'était donné à elle. « Eh quoi ! s'écriait-elle, n'êtes-vous pas toutes les « créatures de mon Dieu ? Aimez-le donc, bénissez-le donc de tout votre « pouvoir et de toute votre force. O amour ! s'écriait-elle d'autres fois, « qui pourrait m'empêcher de vous aimer ? Au milieu de tous les em- « barras du monde, rien ne pourra ralentir l'ardeur de mon âme : je « sais que l'amour triomphe de tout. » Quelquefois, réfléchissant sur ces paroles de Jésus-Christ : *Celui-là m'aime, qui garde mes commandements*, elle s'écriait : « O amour ! si les autres sont attachés à vous par une « chaîne, je m'y attacherai, moi, par dix ! Tout ce que vous comman- « dez conduit à la paix et à la douce union de l'amour. Mais cette vérité « n'est véritablement comprise que par ceux auxquels l'expérience en « a donné le sentiment. » Elle gémissait à la vue de l'insensibilité des hommes pour Dieu, et ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'aimer autre chose que Dieu, surtout en considérant cette immense charité qui l'avait porté à se faire homme et à souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse pour le salut du monde. Le pieux cardinal de Bérulle disait souvent qu'il ne pouvait assez admirer le pur amour de Catherine pour Dieu ; il recommandait fortement aux carmélites d'avoir une tendre dévotion pour cette sainte. C'était par une suite de ces sentiments qu'il avait toujours son portrait auprès de lui.

Sainte Catherine de Gênes ne cherchait jamais à s'excuser quand on lui faisait quelque reproche ; elle était au contraire toujours disposée à se condamner elle-même. L'accomplissement de la volonté divine était l'unique objet de ses désirs : aussi avait-elle pris pour devise cette demande de l'oraison dominicale, *que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel*. Dans son traité *du Purgatoire*, et dans son *Dialogue*, elle insiste particulièrement sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité parfaite, qui avaient porté en elle l'amour de Dieu à un degré si sublime. Elle mourut le 14 septembre 1510, à la

soixante-deuxième année de son âge, après avoir souffert beaucoup d'une maladie longue et douloureuse. On lit, dans l'auteur de sa vie, que sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Dix-huit mois après sa mort, on leva de terre son corps, qui n'avait encore aucune marque de corruption. On commença dès lors à honorer la servante de Dieu sous le titre de bienheureuse; mais le pape Clément XII la canonisa solennellement en 1737. Benoit XIV a fait insérer son nom dans le martyrologe romain, sous le 22 de mars, jour auquel elle a été longtemps honorée dans plusieurs églises.

SAINT ACHART,

ABBÉ DE JUMIEGES.

15 SEPTEMBRE.

Saint Achart était fils d'Anschaire, un des premiers officiers de la cour du roi Clotaire II. Sa mère se nommait Ermine, et sortait, comme son père, d'une des plus illustres familles du Poitou. Ils étaient l'un et l'autre encore plus recommandables par leur vertu que par leur naissance. Ermine surtout avait une dévotion tendre, et elle ne désirait rien tant que de voir marcher son fils sur les traces des saints.

Il y avait alors à Poitiers deux écoles célèbres de sciences et de piété: le palais de l'évêque et le monastère de saint Hilaire. On mit Achart dans la seconde, et il y resta jusqu'à l'âge de seize ans; son père l'en retira alors pour le présenter à la cour, et pour lui faciliter les moyens de s'avancer dans le monde. Ermine ne put penser sans frayeur aux dangers que l'innocence de son fils allait courir. Elle désirait au moins que les vues d'ambition n'influassent point sur le choix de l'état qu'il embrasserait, et que ce choix fût réglé par la volonté de Dieu. On fit venir le jeune Achart, pour lui faire déclarer ses dispositions à cet égard. Il s'expliqua d'une manière si précise sur le dessein qu'il avait de se consacrer à Dieu, que son père ne put lui refuser son consentement. Se voyant libre, il se retira dans l'abbaye de Jouïn. Cette maison, située à l'extrémité du Poitou, était fort célèbre par la sainteté des religieux qui l'habitaient. Achart y fit paraître une ferveur et un zèle pour la perfection qui ne se démentirent jamais. On assure même que Dieu employa des voies extraordinaires pour lui faire connaître plus spécialement sa volonté.

Ses parents, après sa retraite, fondèrent l'abbaye de Quinçay, environ à une lieue de Poitiers, et la mirent sous la conduite de saint Philibert, qui, pour se soustraire à la tyrannie d'Ebroïn, avait été obligé de quitter son abbaye de Jumiéges. Le saint abbé peupla le nouveau monastère d'une colonie de fervents religieux, qu'il avait fait venir de Jumiéges. Il avait, quelque temps auparavant, peuplé de la même manière le monastère qu'il fonda dans l'île d'Her, et qu'on a depuis appelé Hermoutier. Il établit d'abord saint Achart, abbé de Quinçay; mais se voyant dans l'impossibilité de retourner à Jumiéges, qu'il regardait comme la principale de ses fondations, il lui en donna le gouvernement, et garda celui de Quinçay pour lui.

Le monastère de Jumiéges renfermait alors neuf cents religieux. Saint Achart sut entretenir parmi eux l'amour de la perfection et de l'étude. Il les exhortait surtout par ses exemples. Il mourut le 15 de septembre, vers l'an 687, dans la soixante-troisième année de son âge.

SAINTS CORNEILLE ET CYPRIEN,

MARTYRS.

16 SEPTEMBRE.

Saint Corneille succéda au pape saint Fabien, qui reçut, l'an 250, la couronne du martyre. L'Église était agitée d'une si furieuse tempête, que le saint-siége demeura vacant pendant seize mois. Le saint prêtre Corneille n'oublia rien pendant tout ce temps pour entretenir les fidèles dans la piété, et pour les maintenir dans cet attachement à Jésus-Christ qui leur faisait mépriser, pour son amour, la perte de leurs biens, de leur liberté et de leur vie. La persécution s'étant ralentie, le clergé s'assembla, et il fut unanimement élu. A peine fut-il élevé sur le saint-siége, qu'il consacra tous ses soins au bien de la religion. Tandis qu'il était tout occupé à affermir l'empire de Jésus-Christ et à le défendre contre la fureur du paganisme, l'enfer suscita à l'Église, par le premier des schismes, une des plus funestes persécutions. Novat, obligé par ses crimes de sortir de l'Afrique, se réfugia à Rome, et s'y lia avec l'hypocrite Novatien, qui le fit élire pape par trois évêques qu'il avait subornés.

Saint Corneille, ayant découvert les menées de ces imposteurs qui l'accablaient de calomnies, fit assembler un concile, où leur conduite et

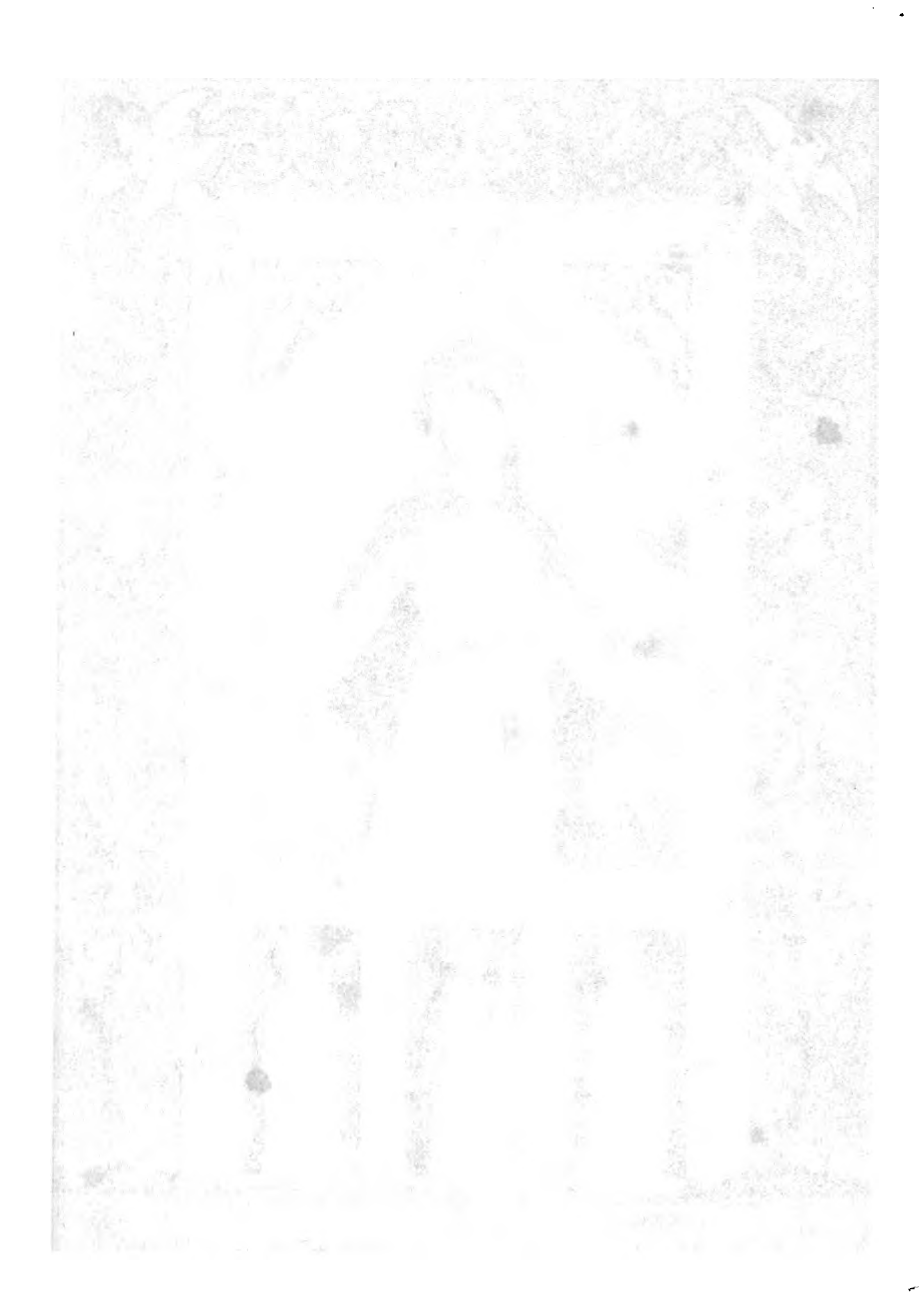
leurs erreurs furent condamnées. Après cette victoire remportée sur le schisme et sur l'impiété, il eut d'autres combats à soutenir. Les empereurs Gallus et Volusien, successeurs de Dèce, continuèrent de persécuter les chrétiens. Ils crurent qu'en faisant périr le chef, ils viendraient plus facilement à bout de réduire les membres. On le traîne en exil, où on l'accable de maux et de misère; mais comme le saint pape exhortait de là les chrétiens à persévérer dans la foi, on le fait revenir pour l'obliger à sacrifier dans le temple de Mars. En revenant il guérit Salustie, femme de Cercalis, qui le gardait, et qui était paralytique depuis quinze ans. Toute la famille, par reconnaissance, se fit chrétienne, et suivit le saint athlète au lieu du combat. Dès qu'il fut arrivé on lui ordonne d'offrir de l'encens aux idoles, et il répond qu'il ne connaît et n'adore que le Dieu des chrétiens; que les dieux des nations ne sont que de vaines et méprisables idoles. Tous ceux qui l'accompagnent font la même confession. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ fut condamné, avec tous ceux qui le suivaient, à perdre la tête le 14 septembre 252.

L'Eglise célèbre ce même jour le martyre de saint Cyprien. Il était né de parents distingués, mais livrés au paganisme; il excellait dans les sciences, et il enseigna avec succès la rhétorique dans Carthage; mais ses mœurs étaient conformes à celles des idolâtres. Un entretien qu'il eut avec un saint prêtre, nommé *Cécile*, lui fit ouvrir les yeux, et le retira des erreurs du paganisme. Le saint homme, instruit de la religion de Jésus-Christ, l'enseigna à sa femme et à ses enfants; dès lors il ne pensa plus qu'à consacrer ses biens à des œuvres chrétiennes. Donat, évêque de Carthage, étant mort l'an 248, le clergé et le peuple, instruits du mérite de ce fidèle serviteur de Jésus-Christ, le choisirent pour leur évêque. A peine fut-il placé sur ce premier siége d'Afrique, qu'il y fit paraître les plus éclatantes vertus. Il s'éleva dans ce temps une grande dispute au sujet du baptême des hérétiques. L'Eglise d'Afrique décida dans plusieurs conciles qu'il fallait le réitérer. Le pape saint Etienne fit tenir un concile où ce sentiment fut condamné, et il le fit savoir à saint Cyprien, qui enfin y acquiesça, et scella de son sang la foi de l'Eglise universelle. Son martyre arriva le 14 septembre 458, et il récompensa généreusement son bourreau du bon office qu'il lui rendait en exerçant sur lui son ministère.

Réflexions.

C'est une chose digne d'étonnement que les chrétiens, dont les vertus étaient admirées même des idolâtres, fussent néanmoins constamment







C. Bail. Lith. Arbieu.



l'objet de leur cruelle persécution. Saint Corneille n'est élevé sur le siége de Rome que par sa sainteté. Dès que saint Cyprien a renoncé au paganisme, il se fait dans sa conduite un changement si visible, qu'on le juge digne de conduire l'Église de Carthage, et ces deux saints deviennent l'objet de la persécution des païens, tandis qu'ils laissent en paix les impies Donat, Novatien, Fortunat, qui confessaient le nom de Jésus-Christ comme les saints, mais qui, par leurs crimes, méritaient les derniers supplices. Il est facile de reconnaître là le démon, mortel ennemi de la véritable Eglise, qui tâchait de détruire ceux qui lui étaient fidèlement attachés, tandis qu'il laissait en paix ses ennemis. Motif de consolation pour tous ceux qui sont attachés à l'Eglise catholique, lorsqu'ils se voient décriés par ceux qui la combattent.

SAINTE EUPHÉMIE,

VIERGE ET MARTYRE.

La ville de Calcédoine fut le théâtre des glorieux combats de sainte Euphémie, qui souffrit vers l'an 307, dans la persécution que continuèrent les successeurs de Dioclétien. Les exercices de la piété et les pratiques de la pénitence faisaient son unique occupation. Comme l'amour de Dieu régnait dans son cœur, elle ne vivait que pour lui et tendait tous les jours à la perfection avec une nouvelle ardeur. Tout ce qui ne portait pas à Dieu lui paraissait méprisable.

Ayant été arrêtée, elle fut cruellement tourmentée par l'ordre du magistrat nommé Priscus. L'histoire de ses souffrances fut représentée sur un tableau dont saint Astère, évêque d'Amasée, dans le Pont, nous a laissé une description exacte, et qui se gardait autrefois dans la grande église de Calcédoine. Un soldat lui tirant la tête en arrière, un autre lui cassait les dents, en sorte que le sang lui sortait de la bouche, couvrait son visage, ses cheveux et ses vêtements. Après lui avoir fait souffrir diverses autres tortures, on la conduisit en prison, où la prière fit ses délices et sa consolation. A la fin on la condamna à être brûlée vive. Elle monta d'elle-même sur le bûcher avec un courage et une sérénité qui montraient la joie qu'elle ressentait de se voir sur le point d'entrer dans la gloire de Jésus-Christ.





SAINTE EUGÉNIE,

VIERGE.

Sainte Eugénie, fille d'Adelbert, duc d'Alsace, succéda, vers l'an 722, à sainte Odile, sa tante, dans l'abbaye du Haut-Hohenbourg, en Alsace. Sainte Odile était fondatrice de cette abbaye. Eugénie, qui avait pris sa tante pour modèle, entretint la paix et la régularité dans sa maison, qu'elle gouverna pendant quinze ans. Elle mourut le 16 de septembre vers l'an 735. On l'honora longtemps à Hohenbourg, et ses reliques s'y gardèrent jusqu'en 1622, que son tombeau fut brisé par les Suédois. Elles furent alors dispersées. On en conserve encore quelques portions dans les églises paroissiales d'Oberenheim et de Wilgotheim.

Sainte Eugénie était sœur de Gundelinde, qui mourut abbesse de Nidermunster ou Bas-Hohenbourg. Enhilde succéda à Gundelinde. On les honore toutes deux d'un culte public. On garde une partie des reliques de sainte Gundelinde dans l'église du collége de Molsheim et dans l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites en Suisse.

SAINT LAMBERT,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR, PATRON DE LIÉGE.

17 SEPTEMBRE.

Saint Lambert naquit à Maestricht, de parents nobles et riches, qui pratiquaient la religion chrétienne avec beaucoup de zèle. Ses premières études achevées, son père le mit sous la conduite de saint Théodard, évêque de la ville de Maestricht. Ce saint homme, rempli d'affection pour son disciple, ne négligea rien pour le former aux sciences et à la vertu. Ayant entrepris, en 669, un voyage à la cour du roi Childéric II, pour obtenir de ce prince la restitution des biens de son église, qui avaient été usurpés par des personnes puissantes, les usurpateurs l'assassinèrent sur la route de Spire. On lui donna pour successeur Lambert, auquel sa sainteté avait attiré l'estime de Childéric et de toute la cour.

Childéric II régnait en Austrasie, Thierri III était roi de Neustrie et de Bourgogne. Ebroïn usurpa sous ce prince la dignité de maire du pa-

lais La tyrannie cruelle du ministre rendit odieuse la domination du maître. Les sujets se révoltèrent et en vinrent jusqu'à déposer leur roi. Thierri et Ebroïn furent renfermés, l'un à Saint-Denis, et l'autre à Luxeuil; ce ne fut même qu'à cette condition qu'on leur laissa la vie.

Lambert ressentit bientôt les tristes effets de cette révolution, uniquement parce qu'il avait été attaché à Childéric; il fut chassé de son siége, et renfermé dans le monastère de Stavelo. Pendant les sept années qu'il y demeura, il suivit la règle des religieux avec autant de fidélité que l'aurait pu faire le novice le plus fervent.

Une suite d'événements étrangers à cet ouvrage ayant réuni, après la mort de Dagobert II, toute la monarchie française sous le roi Thierri, Ebroïn sortit du monastère, au mépris des vœux qu'il y avait prononcés, reprit en 677 la dignité de maire, et recommença ses vexations contre les Églises. Il fut assassiné en 681, et Pépin d'Héristal succéda à sa dignité de maire du palais. Il s'appliqua à réparer les maux dont Ebroïn avait été l'auteur, chassa les évêques intrus, et rétablit les pasteurs légitimes sur leurs siéges. Saint Lambert revint à Maestricht en 681 ou 682.

La France, sous les rois fainéants, était plongée dans les plus grands désordres. Les personnes puissantes se mettaient au-dessus des lois, et se révoltaient même ouvertement. Nous en avons un exemple mémorable dans la mort de saint Lambert. Pépin, qui résidait au château d'Héristal près de Liége, vivait depuis plusieurs années avec une concubine, nommée Alpaïs. Le saint évêque les avertit de leur crime, et les exhorta fortement à mener une conduite régulière. Dodon, parent de cette concubine, s'unit à deux usurpateurs des biens de l'Église, à qui saint Lambert avait vivement reproché leurs sacriléges rapines. Un jour que le saint évêque revenait de matines, ils l'attaquèrent. Quand Dodon avec ses complices se présenta devant sa maison, il défendit à ceux qui étaient avec lui de se mettre en défense. S'étant ensuite mis à genoux, il pria pour ses ennemis. Aussitôt l'un d'entre eux le perça d'un javelot. Sa patience, sa douceur et l'éminente sainteté de sa vie firent regarder comme un véritable martyre son injuste mort, qui arriva le 17 de septembre 708 ou 709. Il y avait quarante ans qu'il avait succédé à saint Théodard. Son corps fut porté à Maestricht, et enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau, et l'on bâtit depuis une église à l'endroit où il avait été assassiné.



SAINTE COLOMBE,

VIERGE, MARTYRE A CORDOUE EN ESPAGNE.

Sainte Colombe, née à Cordoue en Espagne, se montra fort zélée pour les exercices de la religion dès les premières années de sa vie. Elle était encore fort jeune lorsqu'elle perdit son père. Elle avait une sœur aînée, nommée Élisabeth, et mariée à saint Jérémie, que l'Église honore le 7 de juin, comme martyr. Souvent elle se retirait chez eux, parce qu'elle y voyait pratiquer toutes les vertus du christianisme. Sa mère attribuait à ses fréquentes visites l'aversion qu'elle témoignait pour le monde et pour l'état du mariage; aussi faisait-elle tous ses efforts pour les empêcher.

Elisabeth et Jérémie ayant fait bâtir un double monastère à Tabane, sur des montagnes situées à deux lieues de Cordoue, ils s'y retirèrent avec leurs enfants et quelques autres personnes de leur famille. Lorsque Colombe fut en âge de disposer de sa liberté, elle vint se mettre sous la conduite de sa sœur, qui gouvernait la communauté de filles. Elle joignit la lecture de l'Écriture sainte à la pratique de toutes les vertus religieuses. Sa vigilance et son amour pour la prière la firent triompher de toutes les tentations par lesquelles Dieu permit qu'elle fût éprouvée.

Les Maures ayant chassé les moines et les religieuses de Tabane, celles-ci se réfugièrent à Cordoue, et logèrent dans une maison voisine de l'église de Saint-Cyprien. Cependant les infidèles continuèrent de persécuter les chrétiens. Colombe, par une inspiration particulière de l'esprit de Dieu, sortit secrètement de son monastère, et se transporta au lieu où l'on rendait la justice. S'étant déclarée chrétienne, on l'arrêta, et on la condamna à être décapitée. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Eulalie. On met sa mort au 17 de septembre 853.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE EN ESPAGNE.

18 SEPTEMBRE.

Saint Thomas naquit en 1488 à Fuenlana, en Castille. Il reçut le surnom de *Villeneuve*, de Villanova de los Infantes, petite ville où il fut



élevé. Ses parents, quoique leur fortune fût médiocre, distribuaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient épargner. Cet esprit de charité fut le précieux héritage qu'ils laissèrent à leur fils, et l'amour des pauvres devint son caractère distinctif pour tout le reste de sa vie.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, ses parents l'envoyèrent à l'université d'Alcala. Il y fit ses études avec le plus grand succès, et ses talents lui méritèrent une place dans le collége de Saint-Ildefonse. Après avoir passé onze ans à Alcala, il fut reçu maître ès-arts, et choisi pour professeur de philosophie. Il était alors dans la vingt-sixième année de son âge.

Ayant enseigné deux ans à Alcala, on l'attira à Salamanque pour y exercer le même emploi avec de plus grands avantages. Thomas n'accepta l'invitation qu'on lui avait faite que pour éviter les applaudissements qu'il recevait à Alcala, et dans l'espérance d'exécuter avec plus de facilité le projet qu'il avait formé depuis longtemps de renoncer au monde. Il entra dans l'ordre des ermites de saint Augustin, et prit l'habit à Salamanque.

Peu de temps après son noviciat, on l'éleva aux saints ordres. On l'élut successivement prieur des couvents de Salamanque, de Burgos et de Valladolid. Il fut deux fois provincial d'Andalousie, et une fois de Castille. Il remplit ces différentes places avec un zèle et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs, et il gouverna moins par l'autorité de sa place que par l'exemple d'une sainte vie.

L'empereur Charles-Quint le nomma à l'archevêché de Grenade, et lui ordonna de se rendre à Tolède. Il obéit, mais dans la vue de mettre tout en usage pour éviter l'épiscopat. Ses représentations furent si pressantes, qu'il obtint ce qu'il désirait. Quelque temps après, l'archevêché de Valence étant devenu vacant, le brevet fut expédié sous le nom du saint par une inadvertance du secrétaire. L'empereur ne désapprouva pas la méprise qu'il avait faite. « Non, non, dit le prince, je reconnais « là une providence particulière, et il faut nous conformer à sa volonté. »

Thomas de Villeneuve rendit ce second brevet jusqu'à trois fois, mais il reçut ordre de son provincial de se soumettre à la volonté de l'empereur. Il fut sacré à Valladolid par l'archevêque de Tolède. Sa mère, qui vivait encore, le pria de passer par Villeneuve, afin de se procurer la consolation de le voir encore une fois avant que de mourir. Mais le saint évêque, ayant consulté Dieu sur la demande de sa mère, crut devoir se rendre dans son diocèse sans aucun délai, et préférer son devoir à toute autre considération. Il alla droit à Valence.



Il prit possession de son siége le premier jour de l'année 1545. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement. Il les reçut avec de grandes marques de reconnaissance, mais ce fut pour les donner à l'hôpital, qui était surchargé de pauvres, et qui avait des réparations considérables à faire. Il fit si souvent de semblables libéralités, qu'on lui donna le nom d'*Aumônier*. Il vivait si simplement, qu'il ne dépensait pas pour lui et pour sa maison le quart de ses revenus; le reste était employé à payer les créanciers de ceux qui ne pouvaient acquitter leurs dettes, à marier de pauvres filles, à faire nourrir et élever les enfants trouvés et les orphelins, à pourvoir aux besoins des pauvres.

Après onze ans passés dans les travaux de l'épiscopat, ce saint mourut le 8 septembre 1555, dans la soixante-septième année de son âge. On l'enterra, comme il l'avait désiré, dans l'église des Augustins de Valence. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VII le canonisa en 1658. Sa fête a été fixée au 18 de septembre.

SAINT FERRÉOL,

MARTYR A VIENNE DANS LES GAULES.

Saint Ferréol, qui servait en qualité de tribun dans les armées de l'empire, vivait à Vienne dans les Gaules, et professait secrètement la religion chrétienne. Il logea chez lui saint Julien de Brioude, qui était né dans la même ville, et qui se déclarait hautement pour disciple de Jésus-Christ. Après le martyre de celui-ci, Crispin, gouverneur de cette partie des Gaules où Vienne était située, fit arrêter Ferréol, sur le soupçon de son éloignement pour les cérémonies religieuses de ses pères. Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé : le tribun refusa constamment de sacrifier; et comme Crispin, pour l'y déterminer, alléguait la place honorable qu'il occupait, et la prétendue nécessité où il était de donner aux autres l'exemple de l'obéissance, il lui répondit : Je n'estime pas autant que vous vous l'imaginez les honneurs et les richesses dont je jouis. Je ne demande que la vie et la liberté de servir Dieu. Si l'on ne veut pas m'accorder le double objet de ma demande, je renoncerai à la vie plutôt que d'abandonner ma religion. » Le gouverneur, après l'avoir fait frapper de verges en sa présence, l'envoya en prison chargé de fers.

Le troisième jour de son emprisonnement, Ferréol se trouva miracu-

leusement débarrassé de ses fers; et comme il vit les gardes endormis et la prison ouverte, il s'enfuit, et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage, et gagna la rivière de Gérès, qui tombe dans ce fleuve à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre l'ayant repris, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant point jusqu'à Vienne; un accès de fureur les saisissant tout à coup, ils lui coupèrent la tête sur le bord du Rhône, vers l'an 304. Les chrétiens de la ville enterrèrent le corps du saint martyr avec beaucoup de respect, et ils éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu. L'église, bâtie sur le tombeau du saint hors de la ville, ayant été rasée, saint Mamert en fit construire une nouvelle dans l'enceinte de Vienne, et y transféra ses reliques l'an 474.

SAINT JANVIER,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

19 SEPTEMBRE.

Saint Janvier n'était point né à Bénévent, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'opinion la plus probable est que Naples fut sa patrie. Il était évêque de la première de ces deux villes, lorsque le feu de la persécution de Dioclétien s'alluma.

Draconce, gouverneur de la Campanie, avait fait emprisonner à Pouzzoles, Sosie et Proculus, diacres, l'un de Misène, et l'autre de Pouzzoles, ainsi que deux laïques de grande vertu, Eutychès et Acuce. Ces généreux chrétiens parurent devant lui, et confessèrent leur foi avec courage. Saint Janvier était lié d'une étroite amitié avec Sosie, et depuis plusieurs années il avait en lui une grande confiance, à cause de sa sagesse et de sa sainteté. Il le consultait, et il trouvait en lui autant de lumières que de consolation. Il n'eut pas plutôt appris qu'il avait été arrêté avec plusieurs autres chrétiens, qu'il forma la résolution d'aller les visiter pour les encourager, et leur procurer tous les secours spirituels dont ils avaient besoin. La crainte des tourments et de la mort même ne put ralentir l'activité de son zèle et de sa charité : aussi le martyre en fut-il la récompense.

Timothée, successeur de Draconce, ne tarda pas à être informé qu'un

homme distingué était venu de Bénévent pour visiter les prisonniers chrétiens. Il ordonna d'arrêter cet homme, qui était Janvier, et se le fit amener à Nole, lieu de sa résidence ordinaire. Festus, diacre du saint évêque, et Didier, son lecteur, étant venus le voir, ils furent arrêtés. On les interrogea avec lui, et ils partagèrent les tourments qu'on lui fit souffrir à Nole. Quelque temps après, le gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit aussi les trois confesseurs, que l'on fit marcher devant son char avec les chaînes dont ils étaient liés. Lorsqu'ils y furent arrivés, on les renferma dans la prison où étaient les quatre confesseurs dont nous avons parlé plus haut. Ceux-ci avaient été condamnés, par l'ordre de l'empereur, à être dévorés par les bêtes, et ils attendaient le moment où leur sentence serait exécutée. Le lendemain de l'arrivée de saint Janvier et de ses compagnons, on les exposa, avec les autres chrétiens, dans l'amphithéâtre; mais les bêtes les épargnèrent. Le peuple, étonné de ce prodige, le regarda comme un effet de la magie; et tous nos saints confesseurs furent condamnés à perdre la tête. Selon Bède et l'auteur de leurs actes, ils furent exécutés à un mille de Pouzzoles, et on les enterra avec honneur à peu de distance de cette ville. On fit la translation de leurs reliques vers l'an 400. Les corps de saint Procule, de saint Eutychès et de saint Acuce furent portés à Pouzzoles, ceux de saint Festus et de saint Didier à Bénévent, celui de saint Sosie à Misène, où on le déposa depuis dans une magnifique église. La ville de Naples fut enrichie des reliques de saint Janvier, avant qu'on les portât à Bénévent. Cette première translation paraît s'être faite peu de temps après que Constantin eut rendu la paix aux chrétiens. Du moins est-il certain que le corps du saint évêque était dans une église de son nom à Naples, dans les huitième et neuvième siècles. Cette ville attribua à l'intercession de ce saint le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une éruption violente du mont Vésuve, et des armes des différents ennemis qui avaient juré sa perte dans les mêmes siècles.

SAINTE LUCIE D'ÉCOSSE,

VIERGE.

On dit que cette sainte était fille d'un roi des Scots, et qu'elle passa en France pour y servir Dieu dans l'obscurité de la retraite. Elle fixa sa demeure dans un lieu solitaire du village de Sampigny, sur la rive sep-



tentrionale de la Meuse, au diocèse de Verdun. Elle y vécut dans la pratique des plus sublimes vertus jusqu'à l'an 1090, qu'elle alla dans le ciel jouir de la bienheureuse immortalité. On l'enterra dans une église qu'elle avait elle-même fondée sur le haut d'une montagne auprès de sa cellule. Henri, dit de Blois ou de Winchester, frère d'Etienne, roi d'Angleterre, et neveu de l'impératrice Mathilde, lequel fut élevé sur le siége épiscopal de Verdun, mit la servante de Dieu au nombre des saints. On garde ses reliques dans l'église *du Mont-Sainte-Lucie*, pendant l'été, et dans l'église paroissiale de Sampigny, pendant l'hiver. Elle est patronne titulaire des deux églises. La première, qui appartient aux minimes, fut fondée sous l'invocation de la sainte, en 1525, par le prince de Phanelbourg, de la maison de Guise, et par sa femme, qui était sœur de Charles IV, duc de Lorraine. La châsse de sainte Lucie attire beaucoup de pèlerins du voisinage. Elle fut visitée, en 1609, par la duchesse de Lorraine, de la maison de Mantoue, et en 1632, par Louis XIII, roi de France, qui était alors occupé au siége de Saint-Mel, en Lorraine.



SAINT EUSTACHE,

MARTYR.

20 SEPTEMBRE.

Saint Eustache a été dans la loi nouvelle ce que Job a été dans l'ancienne. Sa patience a été éprouvée par les coups les plus sensibles. Il était né païen, et avant sa conversion il portait le nom de Placide. Il rendit, selon Baronius, d'importants services aux empereurs Vespasien et Tite, et il fit des prodiges de bravoure dans le fameux siége de Jérusalem. Comme il était d'un caractère très-aimable, il était universellement chéri. On ne remarquait point en lui de passions violentes; la seule qu'il eût était l'innocent plaisir de la chasse. Un jour qu'il poursuivait un cerf et qu'il était près de le percer, il aperçut sur sa tête un crucifix, et il entendit une voix qui lui dit de chercher un prêtre pour l'instruire, et de se faire chrétien. Placide, de retour à Rome, fait part de cette vision à sa femme, qui avait reçu le même avertissement; l'un et l'autre se font instruire et reçoivent le saint baptême avec leurs enfants. La conduite de ces nouveaux chrétiens était admirable, et leur ferveur était l'édification des fidèles.



Placide, qui avait pris le nom d'Eustache à son baptême, eut une révélation qu'il aurait de grandes épreuves à soutenir. Il en fait confidence à son épouse, tous les deux bénissent le Seigneur et s'y soumettent. Peu de temps après ils perdent tous leurs esclaves et leurs troupeaux; par là, de riches qu'ils étaient, ils tombèrent dans une grande pauvreté. Eustache prit le parti de quitter Rome et de se retirer en Egypte avec sa femme et ses deux enfants. Ils s'embarquèrent à Ostie. Arrivés sur les côtes d'Egypte, le pilote met à bord Eustache et ses enfants, mais retient la femme de ce saint homme, et fait voile en Syrie. Quelque dur que fût ce coup, Eustache le reçoit encore en bénissant le Seigneur. Il s'avança dans le pays avec ses enfants, qu'il eut le chagrin de voir enlever, en passant un fleuve, par deux bêtes féroces. Eustache ayant perdu ce qu'il avait de plus cher, ne cesse point de bénir Dieu. Obligé de se mettre en service chez un laboureur, on ne vit jamais de serviteur plus fidèle, ni de champs plus fertiles que ceux qui furent cultivés par cet humble serviteur de Jésus-Christ pendant quatorze ans. De cet état d'obscurité, il passa dans le plus haut degré de gloire. Il fut mis à la tête des troupes pour arrêter des barbares qui menaçaient l'empire romain; il les défit. Il retrouva dans son armée ses enfants, que la Providence avait conservés par le secours de quelques paysans qui les avaient arrachés de la gueule des bêtes féroces; il se réunit à son épouse, que le pilote ravisseur avait débarquée sur les côtes de Syrie, et il s'en retourna avec eux à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe.

Dans une si brillante prospérité, Eustache bénit le Seigneur, et lui resta fidèle comme il avait fait dans l'adversité. L'empereur Adrien l'invita d'assister à un sacrifice qu'il faisait à ses dieux pour les remercier de la victoire que ses troupes avaient remportée. L'invincible serviteûr de Jésus-Christ déclara hardiment qu'il n'adorait que le vrai Dieu, que lui seul méritait des sacrifices, et non de vaines et impuissantes idoles. L'empereur, irrité, ordonne qu'on l'arrête avec sa femme et ses enfants; tout est mis en usage pour les faire changer; caresses, menaces, violences, et rien ne peut les empêcher de bénir le saint nom de Jésus. On les conduit à l'arène, et sous les yeux d'un peuple innombrable, les lions lâchés sur eux viennent se jeter à leurs pieds, qu'ils lèchent d'une manière flatteuse. L'empereur, encore plus irrité par ce miracle, les fait jeter tous quatre dans le taureau d'airain, et le fait rougir sur un grand feu. Ce fut là que nos saints finirent leur vie en bénissant le saint nom de Dieu, le 20 septembre 120.



C. Bail

Lith. Arbieu

Réflexions.

Les épreuves que saint Eustache a eues à soutenir sont si grandes et si multipliées, les différents événements qui l'exercèrent sont si singuliers, qu'on a peine à les croire; mais est-ce une raison pour révoquer en doute dans notre siècle ce qu'on a cru dans les précédents? L'expérience ne nous apprend-elle pas qu'un cœur embrasé de l'amour de Dieu est capable des plus grands efforts? et la Providence n'a-t-elle pû ménager des événements singuliers pour faire éclater la patience héroïque de son serviteur? La constance de saint Eustache, quelque grande qu'elle soit, est-elle plus incroyable que celle d'un saint Laurent, d'un saint Vincent, et de tant d'autres héros de Jésus-Christ? Aimons Dieu comme eux, et nous sentirons ce que nous ne pouvons comprendre, que rien ne peut ébranler la fidélité d'un vrai chrétien.

SAINT MATTHIEU,

APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

21 SEPTEMBRE.

Saint Matthieu est appelé Lévi par deux évangélistes. Ces deux noms ont une origine hébraïque. Il portait le second avant sa conversion, et il paraît avoir pris le premier lorsqu'il se fut attaché à Jésus-Christ, pour montrer qu'il avait renoncé à sa profession, et qu'il était devenu un homme nouveau. Saint Marc l'appelle fils d'Alphée; mais on aurait tort de conclure de là qu'il était frère de saint Jacques le Mineur. Il paraît qu'il était Galiléen de naissance. Il exerçait la profession de publicain, ou receveur des tributs pour les Romains, profession qui était fort odieuse parmi les Juifs.

Jésus, après la guérison d'un paralytique, sortit de Capharnaüm, et marcha sur les bords du lac de Génézareth, enseignant le peuple qui le suivait en foule. Ayant aperçu Matthieu qui était assis à son bureau, il l'appela, et celui-ci se mit à sa suite. Matthieu avait un poste avantageux; il voyait bien ce que lui coûterait la démarche qu'il faisait, et il n'ignorait pas que la pauvreté allait devenir son partage; mais toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point; la gloire de devenir le disciple de Jésus-Christ lui parut préférable à tout.



On met la vocation de saint Matthieu à la seconde année de la prédication publique de Jésus-Christ. Quelque temps après, le Sauveur ayant formé le collége apostolique, voulut bien agréger notre saint dans la société de ceux qu'il destinait à être les princes et les fondateurs de son Eglise.

Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Epiphane, qu'après l'ascension de Jésus-Christ, saint Matthieu prêcha dans la Judée et dans les contrées voisines, et qu'il ne s'en éloigna point jusqu'à la dispersion des apôtres. Quelque temps avant cette séparation, il écrivit son évangile à la prière des juifs convertis. Saint Epiphane dit qu'il écrivit par le commandement des autres apôtres. Il est au moins sûr que l'évangile de saint Matthieu est le premier de tous, que saint Barthélemi l'emporta dans les Indes, et qu'il l'y laissa.

Le saint évangéliste, après avoir converti un grand nombre d'âmes dans la Judée, alla prêcher la foi à des peuples barbares de l'Orient. Florentinius dit que, suivant l'opinion commune, le saint mourut à Luch, dans le pays de Sennar, qui faisait partie de l'ancienne Nubie, et qui est entre l'Egypte et l'Abyssinie. On lit dans Fortunat qu'il souffrit le martyre à Naddaver en Ethiopie. Dorothée rapporte qu'il fut enterré honorablement à Hiérapolis, dans la Parthie. On porta depuis ses reliques dans l'Occident. On lit, dans une lettre écrite en 1080 par le pape Grégoire VII à l'évêque de Salerne, qu'elles étaient dans une église de cette ville, laquelle avait été dédiée sous l'invocation du saint.

SAINT LO,

ÉVÊQUE DE COUTANCES, EN NORMANDIE.

Saint Lo sortait d'une illustre famille du diocèse même dont il devint évêque. Il fut sacré par saint Gildard ou Godard, évêque de Rouen et métropolitain de la Neustrie, vers l'an 528. Peu de temps après son sacre, il alla voir saint Melaine de Rennes, afin de conférer avec lui sur les moyens de procurer la gloire de Dieu. Il assista en personne au second, au troisième et au cinquième conciles d'Orléans, et par député, au quatrième concile de la même ville. Ce fut lui qui fit la cérémonie des funérailles de saint Paterne ou saint Pair, évêque d'Avranches. On dit qu'étant devenu l'héritier de sa famille, il enrichit son église, et qu'il lui donna les terres de Briovère (aujourd'hui Saint-Lo), de Courci, de

Treilli, etc. On assure que le château de Briovère était le lieu où sa famille demeurait, et que c'est pour cela que dans le cinquième concile d'Orléans, il signa, non *Lo de Coutances,* mais *Lo de Briovère.*

Le saint évêque gouverna son diocèse, avec autant de zèle que de vertu, jusqu'à l'an 568, qu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il eut pour successeur un prêtre de son clergé nommé Romachaire. Il était Anglais de naissance, aussi distingué par sa sainteté que par son savoir, et il mérita d'être l'un des principaux ornements de l'Église dans son siècle. Les incursions des Normands firent transporter les reliques de saint Lo à Thouars en Poitou dans le neuvième siècle. Sa fête, qui se célèbre à Coutances en ce jour, est de première classe, avec octave; elle est marquée au 22 septembre dans le martyrologe romain. Il y a en Normandie une ville qui porte le nom du saint évêque, et une église paroissiale à Rouen qui est dédiée sous son invocation.

SAINT MAURICE,

MARTYR.

22 SEPTEMBRE.

Saint Maurice, si illustre par son courage et par sa foi, était le chef ou le colonel de cette fameuse légion connue sous le nom de légion fulminante ou thébéenne. L'empereur Dioclétien étant parvenu à l'empire, se trouva attaqué en même temps par différents peuples dont les plus puissants étaient ceux des Gaules qui habitaient vers Paris. Ce prince envoya contre eux Maximien Hercule, qu'il avait associé à l'empire, et il lui donna pour le soutenir cette légion de chrétiens, qui faisait trembler tous les ennemis de l'empire.

Maximien ayant passé les Alpes, et s'étant campé dans une belle plaine que traverse le Rhône, voulut se rendre favorables ses dieux, et se prépara à leur offrir un grand sacrifice. Il exigea de tous ses soldats un serment par lequel ils s'obligeaient de combattre les ennemis de l'État, et de détruire tous les chrétiens. Maurice, qui avait reçu le baptême des mains de l'évêque de Jérusalem, et qui, en passant par Rome, en avait renouvelé les vœux avec toute sa troupe aux pieds du pape saint Marcellin, s'éloigna du camp d'environ huit milles, afin de ne prendre aucune part aux sacrifices impies des païens.



L'empereur, informé de la démarche de Maurice, d'Exupère et de Candide, les premiers officiers de la légion, qui avaient été suivis de tous leurs soldats, donna ordre de décimer cette troupe. Maurice, qui aurait fait tête à une armée nombreuse, s'il avait voulu se défendre, loin de résister, ordonna à ses soldats de mettre bas les armes. « Mes chers compagnons, leur dit-il, nous avons jusqu'à ce jour combattu et vaincu pour notre empereur : il faut aujourd'hui mourir pour notre Dieu. Soldats de Jésus-Christ, versons pour lui notre sang; la victoire est aisée, et le plus glorieux triomphe nous attend. » Chaque soldat applaudit et s'offre généreusement au martyre. Ils estiment heureux ceux sur qui tombera le sort. Ces victimes volontaires baisent le glaive, et présentent leur tête. L'empereur, irrité d'une constance qui devait l'étonner et le toucher, ordonne qu'on les décime de nouveau. Exupère, instruit de ces ordres, prend la parole : « Braves chrétiens, je ne vous proposerai point d'autre exemple que celui de vos compagnons : voyez ce sang qui coule, il vous parle, il vous exhorte; suivez vos frères, ils triomphent maintenant. Ecoutez! les voilà qui vous appellent du haut du ciel. Nous vous suivons, chers amis... » A ces mots, les dixièmes volent au-devant de la main qui doit les frapper. Après cette seconde exécution, l'empereur confus ordonna qu'on passât au fil de l'épée toute la légion. Cette nouvelle remplit de joie ces invincibles héros de Jésus-Christ. Ils reçurent tous a couronne du martyre l'an 297. Sur le lieu même on a bâti une célèbre abbaye sous le nom de saint Maurice.

Les corps de saint Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune, plusieurs années après leur martyre, par Théodore, évêque d'Octodurum. Lorsque le roi Sigismond fit réparer le monastère d'Agaune, en 515, les corps de saint Maurice, de saint Exupère, de saint Candide et de saint Victor furent déposés dans l'église d'Agaune, bâtie par les libéralités de ce prince. Il est probable que les fidèles avaient enterré à part les principaux officiers de la légion. Il paraît que saint Théodore établit une communauté de prêtres pour desservir l'église d'Agaune, lorsqu'on fit la première découverte des saintes reliques. Le monastère d'Agaune (aujourd'hui de Saint-Maurice) est encore très-riche en reliques des saints martyrs, malgré les distributions qui en ont été faites. Il y a dans la cathédrale de Sion une magnifique chapelle dédiée en l'honneur de saint Maurice, qui est le principal patron de tout le Valais.

On trouva en 1489, au village de Schoz, qui est environ à deux lieues de Lucerne, deux cents corps des compagnons de saint Maurice. On y



avait fondé, longtemps auparavant, une chapelle connue par ses priviléges et par de grandes indulgences.

SAINTE THÈCLE,

VIERGE ET MARTYRE.

23 SEPTEMBRE.

Sainte Thécle, dont le nom a toujours été fort célèbre dans l'Eglise, et qui est appelée la première martyre de son sexe par saint Isidore de Péluse ainsi que par tous les Grecs, fut un des plus beaux ornements du siècle des apôtres. Elle était née dans l'Isaurie ou dans la Lycaonie.

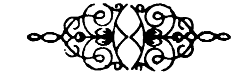
Suivant saint Augustin, saint Epiphane, saint Ambroise, etc., ce fut à Icône que saint Paul la convertit par ses prédications. Les discours de l'apôtre lui firent comprendre toute l'excellence de la virginité, et elle résolut de donner la préférence à cet état dans un âge encore tendre. Elle renonça sur-le-champ à un mariage avantageux que ses parents étaient sur le point de lui faire contracter.

Le jeune homme auquel elle avait été promise en mariage, pour se venger de l'affront prétendu qu'il s'imaginait avoir reçu, et ne pouvant vaincre sa résistance, la dénonça comme chrétienne aux magistrats, pour qu'ils la condamnassent à être dévorée par les bêtes Thècle resta toujours inébranlable; elle fut exposée dans l'amphithéâtre, mais l'ignominie dont on voulait la couvrir devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Tranquille au milieu des léopards, des lions et des tigres, elle attendait, avec une sainte impatience, le moment où elle allait être mise en pièces par ces redoutables animaux, dont les rugissements glaçaient d'effroi tous les spectateurs; mais les lions et les autres animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent à ses pieds et les léchèrent comme pour lui témoigner leur respect. On eut beau les exciter, ils se retirèrent sans avoir fait de mal à la servante de Jésus-Christ. Cette circonstance merveilleuse est rapportée par saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Méthode, saint Grégoire de Nazianze, et d'autres anciens Pères.

Une autre fois, sainte Thècle n'éprouva point les effets du feu par une protection visible du ciel, et sortit du milieu des flammes sans que son corps en eût été endommagé.

Thècle accompagna saint Paul dans plusieurs de ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection chrétienne sur un modèle aussi accompli. Saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, etc., lui donnent le titre de vierge et de martyre. Ses souffrances lui ont justement mérité le second de ces titres, quoique Bède dise, dans son martyrologe, qu'elle mourut en paix. Ce dernier sentiment a été adopté par plusieurs auteurs graves.

La sainte passa le reste de sa vie dans la retraite. Elle mourut dans l'Isaurie, et fut enterrée à Séleucie, capitale de ce pays. On bâtit une église sur son tombeau sous les premiers empereurs chrétiens, et cette église, qui portait son nom, fut visitée par sainte Marane et sainte Cyre, qui, l'une et l'autre, menaient la vie anachorétique, comme nous l'apprenons de Théodoret. Il y venait des pèlerins de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles, suivant le même auteur, saint Grégoire de Nazianze, etc. La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a gardé pendant longtemps une partie de ses reliques.





ÉVÊQUE DE CHONAD, EN HONGRIE, MARTYR.

24 SEPTEMBRE.

Saint Gérard, Vénitien de naissance, vint au monde vers le commencement du onzième siècle. Il quitta le monde de bonne heure pour se consacrer à Dieu dans l'état monastique. Au bout de quelques années, il demanda à ses supérieurs la permission de faire un pèlerinage au saint sépulcre de Jérusalem.

Lorsqu'il traversait la Hongrie, le roi saint Etienne eut occasion de le connaître. Ce prince tâcha de lui persuader que Dieu ne lui avait inspiré le désir de faire un pèlerinage à Jérusalem que pour le mettre à portée de travailler avec lui à détruire l'idolâtrie parmi les Hongrois. Gérard ne voulut jamais consentir à rester à la cour; mais, en 1080, il se bâtit un petit ermitage dans un désert, au diocèse de Vesprin. Il y passa sept années, avec un compagnon nommé Maur, dans la pratique du jeûne et de la prière.

Lorsque saint Etienne eut vaincu ses ennemis et rétabli la paix dans ses États, il tira Gérard de sa solitude pour l'appliquer aux fonctions du ministère. Notre saint prêcha l'Évangile avec beaucoup de fruit. Quelque temps après, il fut placé malgré lui sur le siége épiscopal de Chonad, mais en peu d'années son diocèse changea de face. La plus grande partie de ses diocésains étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Jésus-Christ y fut adoré, l'Évangile connu, et la loi divine observée.

Le saint roi Étienne, tant qu'il vécut, seconda le zèle de l'évêque de Chonad; mais Pierre, son neveu et son successeur, ne marcha point sur ses traces; il persécuta le saint. Ses cruautés et ses débauches l'ayant fait chasser par ses sujets en 1042, on mit sur le trône un seigneur Abas, qui était aussi d'un caractère très-cruel. Il fit mourir tous ceux de la noblesse qu'il soupçonnait n'avoir point été dans ses intérêts. Il voulut être couronné par saint Gérard, et le manda à la cour pour cette cérémonie. Le saint, qui regardait comme injuste le détrônement du roi Pierre, refusa de communiquer avec l'usurpateur, qui trouva d'autres évêques assez lâches pour le satisfaire; mais, deux ans après, il eut la tête tranchée sur un échafaud. On offrit alors le sceptre à André, fils de Ladislas, et cousin germain de saint Étienne, mais à condition qu'il détruirait le christianisme et rétablirait l'idolâtrie. André, que l'ambition aveuglait, promit d'exécuter la condition.

Gérard et trois autres évêques se rendirent à Albe-la-Royale, dans le dessein d'engager le nouveau roi à renoncer à la promesse sacrilége qu'il avait faite. Les quatre évêques étant arrivés à Giod, près du Danube, Gérard célébra la messe, et dit ensuite à ses compagnons : « Nous souffrirons tous le martyre aujourd'hui, excepté l'évêque de Bénétha. » Lorsqu'ils eurent un peu avancé, et qu'ils se préparaient à passer le fleuve, ils furent investis par une troupe de soldats qui avaient à leur tête le duc Vatha, l'un des plus zélés défenseurs de l'idolâtrie, et l'un des plus implacables ennemis de la mémoire de saint Etienne. Gérard fut assailli d'une grêle de pierres. Sa douceur et sa patience, loin de désarmer ses persécuteurs, ne firent que les aigrir. On le tira de son chariot pour le traîner par terre. Le saint, s'étant relevé sur ses genoux, fit la même prière que saint Etienne pour ceux qui lui ôtaient la vie; à peine l'eut-il achevée, qu'on le perça d'un coup de lance, dont il mourut au bout de quelques instants. Deux des autres évêques, nommés Bezterd et Buld, partagèrent avec lui la gloire du martyre. Le nouveau roi, étant arrivé sur ces entrefaites, tira le quatrième évêque des mains des soldats. Il se déclara depuis contre le paganisme, vainquit les Germains qui

voulaient envahir ses États, et régna avec gloire. Le martyre de saint Gérard arriva le 24 septembre 1046. On enterra son corps dans une église dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, près du lieu où il avait souffert; mais on le porta depuis dans la cathédrale de Chonad.

SAINT FIRMIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS, MARTYR.

25 SEPTEMBRE.

Saint Saturnin, qui était évêque de Toulouse vers le milieu du troisième siècle, eut, entre autres disciples, saint Honest de Nîmes. C'était un prêtre rempli de zèle, qui porta le flambeau de la foi dans la Navarre, et qui se distinguait autant par son savoir que par ses vertus. Il fut le maître de saint Firmin. Ce dernier, ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque. Il versa son sang pour la foi vers l'an 287. Nous apprenons de ses actes qu'il eut pour patrie la ville de Pampelune, dans la Navarre, où il est honoré comme principal patron. Un chrétien, nommé Faustinien, l'enterra, et saint Firmin, dit *le Confès,* bâtit, à l'endroit où était son corps, une église qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Amiens, à l'exception d'une partie que Dagobert Ier donna aux moines de Saint-Denis, et que l'on voit encore dans la célèbre abbaye de cette ville.

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Loup passa les premières années de sa vie dans le monastère de l'Isle-Barbe, près de Lyon, et en devint supérieur dans la suite. La réputation de sa sainteté y attira saint Lubin de Chartres. Il fut élevé sur le siége de Lyon après la mort de saint Viventiol. Quelques auteurs mettent, entre ces deux évêques, un saint Eucher, second du nom; mais leur sentiment ne paraît pas appuyé sur des fondements solides. Saint Loup eut beaucoup à souffrir des troubles qui suivirent la mort de saint



Sigismond, roi de Bourgogne. Il ne put remplir tranquillement ses fonctions que quand la ville de Lyon eut passé sous la domination française par le partage que Childebert et Clotaire firent entre eux du royaume de Bourgogne. Il assista, en 538, au troisième concile qui se tint à Orléans pour le rétablissement de la discipline, et il y souscrivit avant les autres métropolitains, ce qui porte à croire qu'il y présida. Il mourut, au plus tard, en 542. Son nom est marqué en ce jour dans le martyrologe romain. On dit qu'il fut enterré dans l'église du monastère, ou de l'ermitage de l'Isle-Barbe.

SAINT EUSÈBE,

PAPE.

26 SEPTEMBRE.

Saint Eusèbe fut le successeur du saint pape Marcel. Il sut maintenir avec force la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés durant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis. Héraclius, homme turbulent, se mit à leur tête, et lui suscita toutes sortes de contradictions, dont il triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et y mourut peu de temps après en 310. Il ne siégea, selon le calendrier de Libère, que quatre mois et seize jours. On lit dans le calendrier publié par Buchérius que sa mort arriva le 17 août; mais les anciens martyrologes font mention de lui sous le 26 septembre, jour auquel il est probable que son corps fut déposé dans les catacombes à Rome.

SAINTS COSME ET DAMIEN,

MARTYRS.

27 SEPTEMBRE.

Saint Cosme et saint Damien, tous deux frères, étaient Arabes de naissance; mais ils firent leur cours d'études en Syrie, et se rendirent fort habiles dans la médecine. Comme ils professaient le christianisme, et qu'ils étaient animés de cet esprit de charité qu'il inspire, ils exerçaient leur profession avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Ils sont



appelés *Anargyres* par les Grecs, parce qu'ils ne recevaient point d'argent de leurs malades. Ils vivaient à Eges dans la Cilicie. On les aimait et on les respectait universellement. Ils étaient connus par leur attachement à la religion chrétienne, à laquelle ils s'efforçaient tous les jours de faire de nouveaux prosélytes.

La persécution de Dioclétien s'étant allumée, il était difficile qu'ils ne fussent pas découverts des premiers. On les arrêta par l'ordre de Lysias, gouverneur de Cilicie, qui, après leur avoir fait souffrir divers tourments, les condamna à perdre la tête. Leurs corps furent portés en Syrie et enterrés à Cyr. Théodoret, qui était évêque de cette ville au cinquième siècle, dit qu'on y gardait leurs reliques dans une église de leur nom. Il leur donne le titre d'illustres athlètes et de généreux soldats de Jésus-Christ. L'empereur Justinien, qui commença à régner en 527, fit agrandir, orner et fortifier la ville de Cyr par respect pour les saints martyrs dont les sacrés ossements y reposaient. Voyant que leur église de Constantinople tombait en ruine, il en fit bâtir une magnifique en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri d'une maladie dangereuse par leur intercession. Pour satisfaire sa dévotion envers les mêmes saints, il construisit une seconde église à Constantinople sous leur invocation. On trouve dans la chronique de Marcellin et dans saint Grégoire de Tours le récit de plusieurs miracles opérés par leur intercession. Une partie de leurs reliques est présentement à Rome, dans l'église de leur nom, qui est un titre de cardinal-diacre.

SAINT EXUPÈRE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

28 SEPTEMBRE.

Saint Exupère, qui naquit dans l'Aquitaine selon l'opinion la plus commune, fut élevé sur le siége de Toulouse après la mort de saint Sylvius. Saint Jérôme, qui était en commerce de lettres avec lui, lui donne de grands éloges en plusieurs endroits de ses ouvrages; il loue surtout sa charité pour les pauvres; il souffre, dit-il, la faim pour nourrir ses frères; il se condamne à des privations volontaires, afin de pourvoir aux besoins des autres. La pâleur de son visage annonce l'austérité de ses jeûnes; mais sa pauvreté le rend véritablement riche. Cette pauvreté



est telle, qu'il se voit réduit à porter le corps du Seigneur dans un panier d'osier, et son sang dans un vase de verre. Sa charité pénétra au delà des mers; il en fit ressentir les effets aux solitaires de l'Egypte et des contrées voisines.

Ce fut sous son épiscopat que les Vandales, les Suèves et les Alains causèrent d'horribles ravages dans les Gaules. La tendresse avec laquelle il volait au secours des malheureux faisait verser des larmes de joie à saint Jérôme. Ce Père lui dédia ses commentaires sur le prophète Zacharie.

Saint Exupère ne fut point témoin de la prise de Toulouse par les barbares, Dieu lui ayant épargné ce sujet de douleur. Il vivait encore en 409, puisque saint Paulin de Nole, qui écrivait en cette année, le compte parmi les grands évêques qui illustraient alors l'église des Gaules. On ne sait ni le lieu ni l'année de sa mort.

Le pape Innocent lui adressa une décrétale qui est célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Elle est divisée en plusieurs articles qui ont pour objets divers règlements concernant la discipline.

Saint Exupère est honoré à Toulouse en ce jour. On y célèbre la fête de l'invention ou de la translation de son corps le 14 juin.

SAINTE EUSTOCHIE,

VIERGE.

Eustochie, dont la plume de saint Jérôme a rendu la mémoire si célèbre dans l'Église, était fille de sainte Paule, et se montra la fidèle imitatrice de celle dont elle avait reçu le jour. Sainte Paule, après la mort de Toxotius son mari, avait renoncé au faste, pour vivre dans la simplicité chrétienne, ainsi que dans les exercices de la pauvreté, de la mortification et de la prière. Eustochie entra dans ses vues, et fit paraître un égal mépris pour toutes les vanités du monde. Elle employait au soulagement des pauvres ce que d'autres personnes de son sexe faisaient servir à des usages profanes. Elle visitait souvent sainte Marcelle, la première femme de Rome qui embrassa les austérités de la vie ascétique. Persuadée que le moyen le plus efficace pour arriver à la perfection est d'avoir un guide éclairé, elle se mit sous la conduite de saint Jérôme vers l'an 382, et s'engagea, par un vœu solennel, à rester dans l'état de virginité.

On lit dans saint Jérôme, qu'Eustochie étant enfant, sa mère l'accoutuma à ne porter que des habits simples, et que Prétextate, sa tante, l'ayant un jour richement parée, crut voir en songe un ange qui lui reprochait d'une voix menaçante d'avoir osé porter les mains sur une vierge consacrée à Jésus-Christ, et d'avoir voulu inspirer la vanité à une âme que le Sauveur avait choisie pour son épouse.

Saint Jérôme ayant quitté la ville de Rome en 385, Eustochie accompagna sa mère dans les voyages qu'elle fit en Syrie, en Egypte et en Palestine. Elle vécut sous sa conduite dans son monastère de Bethléem. Sainte Paule étant morte en 404, elle fut élue supérieure de ce monastère. Elle profita tellement des leçons de saint Jérôme son maître, qu'elle acquit une parfaite intelligence de la langue hébraïque, sans parler de plusieurs autres connaissances qui ne se trouvent point ordinairement dans les personnes de son sexe. Le saint docteur lui dédia ses commentaires sur Ezéchiel et sur Isaïe ; il traduisit aussi en latin la règle de saint Pacôme, pour l'usage des religieuses du monastère de Bethléem.

En 416, les pélagiens brûlèrent ce monastère, et y firent mille outrages à celles qui l'habitaient. Sainte Eustochie et la jeune Paule, sa nièce, en informèrent Innocent Ier. Ce pape écrivit de la manière la plus pressante à Jean, évêque de Jérusalem, afin qu'il s'opposât aux violences des hérétiques. Si vous ne le faites, disait-il, j'emploierai d'autres moyens pour que l'on rende justice aux personnes lésées. Sainte Eustochie mourut vers l'an 419, et fut enterrée auprès de sa mère.

SAINT CHAUMOND,

ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR.

Saint Ennemond, vulgairement appelé *saint Chaumond*, était d'une illustre famille originaire des Gaules. Etant venu à Paris, le roi Clovis II, qui le respectait singulièrement à cause de ses vertus, le choisit pour être parrain de son fils aîné, qui fut depuis roi sous le nom de Clotaire III. Lorsque son zèle et sa piété l'eurent élevé sur le siége de Lyon, il remplit avec exactitude tous les devoirs d'un fidèle pasteur. Il acheva les bâtiments de la maison de Saint-Pierre, et y établit une communauté de vierges. Deux de ses sœurs lui furent fort utiles dans cet établissement. Les vierges dont il s'agit se consacrèrent particulièrement aux œuvres de charité. Le saint reçut, avec de grandes marques d'affection

et de respect, saint Benoît Biscóp et saint Wilfrid, qui passèrent par Lyon en allant d'Angleterre à Rome.

Clovis II étant mort, Ebroïn, maire du palais, qui craignait qu'il ne fît connaître les vexations dont il accablait le peuple de Lyon, résolut de lui ôter la vie. Il eut recours à la calomnie, et l'accusa de crime de lèse-majesté. Il n'eut pas plus tôt appris qu'il s'était dérobé par la fuite à ses poursuites, qu'il le fit massacrer par une troupe de soldats près de Châlon-sur-Saône. Sa mort arriva le 28 septembre 657. Saint Wilfrid, depuis évêque d'York, et les autres ecclésiastiques qui l'accompagnaient, rapportèrent son corps à Lyon, et l'enterrèrent dans l'église de Saint-Pierre.

On garde la plus grande partie de ses reliques chez les religieuses de Saint-Pierre de Lyon, lesquelles suivent présentement la règle de saint Benoît. Il y a dans le Forez une ville qui porte son nom.

SAINTE THÉODOTE,

MARTYRE.

29 SEPTEMBRE.

Sur la fin du règne de Licinius, il s'éleva une persécution à Philippes, ou Philippopolis, dans la Thrace. Le préfet Agrippa avait ordonné, à l'occasion d'une fête d'Apollon, que toute la ville se rassemblât pour offrir un sacrifice à cette prétendue divinité. Une femme nommé Théodote, qui avait fait autrefois le métier de courtisane, fut accusée de ne vouloir point participer à la cérémonie. On la conduisit devant le magistrat. Elle fit l'aveu de ses désordres passés; mais elle déclara en même temps qu'elle n'y mettrait point le comble en se souillant par un sacrifice sacrilége. Son exemple encouragea sept cent cinquante chrétiens, qui refusèrent, comme elle, d'obéir au préfet. Théodote fut renfermée dans une prison, où elle resta vingt jours. Elle employa tout ce temps à la prière. Lorsqu'on la mena de nouveau devant le juge, elle fondit en larmes en entrant dans le prétoire, demanda tout haut pardon à Dieu de ses anciens crimes, et le pria de lui inspirer la force et le courage dont elle avait besoin, afin de souffrir les tourments qui l'attendaient. Toute la réponse qu'elle fit au préfet, fut qu'elle avait eu le malheur d'être courtisane, mais qu'elle était devenue chrétienne, quoiqu'elle ne



C. Bail. Lith. Arbieu.



méritât point de porter ce nom sacré. Agrippa la condamna à être cruellement fouettée. Les païens qui étaient auprès d'elle furent touchés de commisération, et l'exhortèrent à se délivrer des tourments en se conformant à ce qu'ordonnait le magistrat. « Vos exhortations sont inutiles, disait-elle; jamais je n'abandonnerai le vrai Dieu, pour sacrifier à des statues inanimées. » Ayant été étendue sur le chevalet, on lui déchira le corps avec un peigne de fer. Pendant cet affreux supplice, elle remerciait tranquillement Jésus-Christ de ce qu'il l'avait jugée digne de souffrir pour son nom. Le juge, transporté de fureur, commanda aux bourreaux de la déchirer de nouveau avec le peigne de fer, et de verser ensuite du vinaigre et du sel sur ses blessures. « Je crains si peu vos tourments, lui dit la sainte, que je vous prie de les augmenter, pour que je puisse trouver miséricorde et obtenir une couronne plus glorieuse. » Enfin Agrippa lui fit arracher les dents les unes après les autres, et la condamna à être lapidée. Elle fut exécutée hors de la ville, l'an 642 de l'ère des Grecs, et le 318e de Jésus-Christ.

SAINT JÉROME,

PRÊTRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

30 SEPTEMBRE.

Saint Jérôme eut pour patrie la petite ville de Strinonium ou Sdrigny, voisine d'Aquilée. Il naquit vers l'an 331. Il eut un frère qui ne vint au monde que plusieurs années après lui, et qui se nommait Paulinien. Eusèbe, son père, jouissait d'une fortune assez considérable, et il en consacra une partie pour procurer une excellente éducation à son fils.

Jérôme apprit les premiers éléments des sciences dans la maison paternelle, après quoi il fut envoyé à Rome. Quand il eut atteint l'âge viril, il voulut parcourir les contrées où il pouvait se perfectionner dans les sciences. Les lettres florissaient alors dans les Gaules plus que partout ailleurs. Les Romains y avaient établi plusieurs écoles. Les plus célèbres étaient celles de Marseille, de Toulouse, de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Trèves. Saint Jérôme visita la plupart de ces écoles. On met son arrivée à Trèves peu après l'année 370. Il était accompagné d'un de ses amis nommé Bonose. Ce fut dans cette ville que se réveillèrent ses anciens sentiments de piété, qu'il renonça pour toujours aux



vanités qui l'avaient séduit, et qu'il prit la résolution d'embrasser l'état de continence perpétuelle. Il se retira ensuite à Aquilée, où il y avait alors des hommes d'un rare mérite.

Saint Jérôme, en se retirant dans le monastère d'Aquilée, s'était proposé de continuer ses études avec plus d'ardeur et de liberté. Ce ne fut qu'à regret qu'il se vit obligé d'en sortir. On ignore quelle fut la véritable cause de sa sortie ; on l'attribue communément à des raisons de famille.

Il retourna à Rome, bien résolu de vivre dans la retraite, et de ne s'occuper que de ses études. Peu de temps après son arrivée à Rome, il comprit que le séjour de cette ville n'était pas plus favorable que celui de sa patrie au dessein qu'il avait formé de vivre dans une entière solitude ; il résolut en conséquence d'aller s'ensevelir dans quelque lieu fort éloigné.

Il y avait alors à Rome un prêtre célèbre que les affaires de l'Église d'Antioche y avaient appelé. Il se nommait Evagre. Saint Jérôme ayant lié connaissance avec lui, et profitant de l'offre qu'il lui faisait de lui servir de guide, partit pour l'Orient, accompagné d'Innocent, d'Héliodore et d'Hylas.

En partant de Rome, il n'avait emporté avec lui que sa bibliothèque et l'argent nécessaire pour le voyage. Evagre, qui était riche, ne le laissa manquer de rien ; il lui facilita même les moyens de continuer ses études, en lui fournissant des secrétaires qui travaillaient sous ses ordres. Quelque temps après, il quitta Antioche pour se retirer dans un désert affreux qui séparait la Syrie de l'Arabie, et qui était sous la domination des Sarrasins. Ce désert s'appelait Chalcis, d'une ville de ce nom située en Syrie, et dans le diocèse d'Antioche. Il n'y avait que peu de temps que saint Jérôme y demeurait, lorsque la mort lui enleva Innocent et Hylas. Héliodore le quitta pour retourner en Occident ; pour lui, il passa quatre ans dans cette solitude, uniquement occupé de l'étude et des pratiques de la pénitence.

L'église d'Antioche fut alors exposée aux malheurs d'un schisme. Le patriarche étant mort, il fut question de lui donner un successeur. Les uns nommèrent Mélèce, les autres Paulin. La division devint encore plus grande lorsque les apollinaristes eurent élu, pour remplir le même siége, Vital, homme attaché à leur secte. Chacun se décida d'après l'impression qu'il suivait. Les moines du désert de Chalcis prirent aussi parti, et voulaient que saint Jérôme fît connaître ouvertement quels étaient ses véritables sentiments.

Fatigué cependant de toutes ces disputes, et pressé par le dérangement de sa santé, il résolut de quitter sa solitude, et de retourner à Antioche auprès d'Evagre; mais avant d'exécuter son projet, il écrivit au pape Damase, qui avait été élevé sur le saint-siége en 366, pour le consulter sur la dispute dont nous venons de parler.

Quoique nous n'ayons plus la réponse de Damase, il n'est pas moins certain qu'il reconnut, avec toute l'Église d'Occident, Paulin pour patriarche d'Antioche. Saint Jérôme le reconnut aussi, et ce fut de ses mains qu'il reçut le sacerdoce avant la fin de l'année 377. Il refusa d'abord son consentement lorsque Paulin voulut l'ordonner; mais il le donna ensuite, à condition toutefois qu'il ne serait attaché à aucune Église en particulier.

Peu de temps après son ordination, il se retira dans la Palestine, en visita les lieux saints, et fit sa principale demeure à Bethléem. Il eut recours aux plus habiles juifs du pays pour s'instruire de toutes les particularités relatives aux lieux dont il est parlé dans l'Écriture, et ne négligea rien pour se perfectionner dans la connaissance de la langue hébraïque.

Le désir de se perfectionner dans la connaissance des saintes Écritures fit entreprendre à saint Jérôme le voyage de Constantinople vers l'an 380. Saint Grégoire de Nazianze était alors évêque de cette ville. Notre saint témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages qu'il s'estimait heureux d'avoir eu pour maître ce grand homme, le plus éloquent et le plus instruit des docteurs de la loi du Seigneur. De Constantinople il retourna en Palestine. Peu de temps après, il fut invité à revenir à Rome, comme il le rapporte lui-même. Il en fit le voyage, en 381, avec saint Paulin d'Antioche et saint Epiphane, qui allaient au concile que le pape Damase venait de convoquer pour mettre fin au schisme d'Antioche. Ces deux évêques passèrent l'hiver à Rome, et retournèrent ensuite dans l'Orient. Pour saint Jérôme, il fut retenu par le pape, qui l'employa dans les plus grandes affaires de l'Eglise, et qui le chargea de répondre aux lettres que lui écrivaient les évêques pour le consulter. Il demeura pendant ce temps-là dans un monastère des faubourgs de Rome.

La sainteté de sa vie, son éloquence et son savoir, lui attirèrent bientôt l'estime et l'admiration des habitants de cette ville. La noblesse et le clergé s'empressaient de profiter de ses lumières pour se perfectionner dans la connaissance de l'Ecriture et dans la pratique des maximes de la piété. Il dirigeait en même temps plusieurs dames romaines re-



commandables par leur vertu, entre autres sainte Marcelle et Aselle sa sœur, avec Albine leur mère, l'illustre Mélanie, Marceline, Félicité, Lée, Fabiole, Læta, et Paule avec ses filles.

La généreuse liberté avec laquelle saint Jérôme avait souvent parlé contre l'avarice, la mollesse et la vanité des habitants de Rome, lui avait suscité des ennemis puissants. On comptait parmi eux plusieurs ecclésiastiques, qui s'étaient sans doute appliqué une partie des reproches du saint docteur. Mais tant que le pape Damase vécut, personne n'osa éclater; après sa mort, l'envie et la calomnie tramèrent la perte du serviteur de Dieu; elles mirent tout en œuvre pour noircir sa réputation. Non contents de blâmer sa simplicité, sa démarche, et jusqu'à ses gestes, ses ennemis voulurent faire suspecter sa liaison avec les dames romaines qui s'étaient mises sous sa conduite. Ni la haute vertu de ces saintes femmes, ni le soin extrême que saint Jérôme avait toujours apporté à écarter le moindre soupçon, ne purent contenir les langues perfides qui avaient juré sa perte.

Le saint crut devoir céder à l'orage, et, après avoir demeuré trois ans à Rome, il résolut de retourner en Orient pour y chercher une retraite paisible. Il s'embarqua à Porto au mois d'août de l'année 385, avec son frère Paulinien et le prêtre Vincent. Quelques autres personnes se joignirent à eux. Un grand nombre de gens de la plus haute qualité et d'une piété éminente sortirent de Rome pour les accompagner jusqu'au port. Le vaisseau ayant relâché à l'île de Chypre, saint Epiphane les reçut avec beaucoup de joie; de là ils allèrent à Antioche, et saint Paulin, qui était patriarche de cette ville, fit avec eux une partie considérable du chemin de la Palestine. Ils arrivèrent à Jérusalem au milieu de l'hiver.

Au printemps suivant, saint Jérôme passa en Egypte pour se perfectionner encore davantage dans la science des livres saints et dans la pratique des vertus monastiques. Il passa un mois à Alexandrie, où il profita beaucoup des leçons du célèbre Didyme. Il parcourut ensuite les principaux monastères de l'Egypte, et, de retour enfin en Palestine, il se fixa à Bethléem.

Sainte Paule, qui l'y avait suivi, lui fit bâtir un monastère; il mit en même temps sous sa conduite celui dans lequel elle avait rassemblé les religieuses qu'elle gouvernait. Le monastère qu'habitait saint Jérôme ne lui suffisant point pour contenir tous ceux qui voulaient être ses disciples, il fut obligé d'en augmenter les bâtiments, et il envoya Paulinien, son frère, en Dalmatie, pour vendre une terre qu'il avait encore

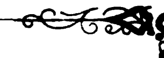
dans cette province. Il en destinait le prix à cette bonne œuvre. Quelques théologiens ont inféré de là que les moines des premiers siècles conservaient la propriété de leurs biens, même après la profession religieuse, quoiqu'ils renonçassent, par leurs vœux, à l'administration de ces mêmes biens, à moins que l'abbé ne leur en confiât le soin. Vers le même temps, saint Jérôme fit bâtir un hospice pour les pèlerins. La dévotion que l'on avait alors pour les lieux où le Sauveur avait opéré notre salut était si grande, qu'on voyait journellement arriver à Bethléem et à Jérusalem tout ce qu'il y avait de plus saint dans les différentes parties du monde chrétien.

Une grande partie de l'Orient se trouvait alors infectée de plusieurs opinions erronées que l'on s'efforçait d'appuyer sur l'autorité d'Origène. Jusque-là saint Jérôme avait été un des plus grands admirateurs de ce père; mais voyant qu'un grand nombre de moines et d'autres personnes avaient été entraînés dans l'erreur par le poids d'un nom si célèbre et par la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, il unit ses efforts avec ceux de saint Epiphane pour arrêter les suites du mal.

Presque dans le même temps, il fut informé par un certain Ctésiphon que les erreurs de Pélage faisaient des progrès considérables dans l'Orient : il en publia aussitôt une courte réfutation. Deux ans après, c'est-à-dire en 416, il reprit cette matière dans son dialogue contre les pélagiens.

Ses travaux contre les hérétiques ne l'occupaient pas tellement qu'il n'eût encore du temps à donner à ses commentaires sur l'Ecriture. Quoique son grand âge et ses fréquentes maladies ne lui permissent plus de suivre ce travail avec son activité ordinaire, il entreprit cependant de mettre la dernière main à son commentaire sur les prophètes, pour satisfaire Eustochium, qui le lui demandait.

Aux inquiétudes continuelles que lui causaient le danger des fidèles de l'Orient et les pertes que cette Église avait déjà essuyées de la part du schisme et de l'hérésie, vint se joindre la nouvelle des ravages que les troupes d'Alaric avaient faits dans l'Occident. Rome avait été pillée, saccagée et presque renversée de fond en comble l'an 410. Une affreuse famine avait achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres et sans argent. Les personnes les plus qualifiées de Rome furent réduites à la mendicité. Les hommes et les femmes, quittant leur patrie pour se soustraire à la mort ou à l'esclavage, s'enfonçaient dans les marais ou dans les déserts. Un grand nombre se réfugièrent à Bethléem. Saint Jérôme ne put rete-



nir ses larmes à la vue de tant de malheureux. Il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asile.

Tant de zèle pour la religion aurait suffi pour rendre à jamais célèbre dans l'Eglise la mémoire de saint Jérôme ; mais ses travaux sur l'Ecriture lui ont donné un bien plus grand lustre. Il a toujours passé pour le plus habile des Pères en ce genre, et on le regarde comme celui de tous les docteurs que le ciel semble avoir le plus favorisé par rapport à l'intelligence des divins oracles.

En 417, une troupe de bandits, envoyée par les hérétiques, vint à Bethléem pour ravager les monastères qui étaient sous la conduite de saint Jérôme. Il ne put s'échapper de leurs mains qu'en se retirant à la hâte dans une forteresse. Les bâtiments des monastères furent réduits en cendres. Les moines et des vierges prirent la fuite. Eustochium et la jeune Paule coururent le plus grand danger ; leur habitation devint la proie des flammes, et les personnes qui leur appartenaient souffrirent en leur présence toutes sortes de tourments.

Cette persécution ayant cessé, le saint reprit ses travaux pour l'Eglise. Tous les ennemis de la foi lui portaient une haine implacable ; mais il était aimé et respecté de tous les gens de bien. Enfin, après avoir triomphé des vices et des hérésies, et avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les travaux et la pénitence, il fut dégagé des liens du corps le 30 septembre 420. Une fièvre lente l'avait miné peu à peu, et son grand âge ne lui laissant aucune ressource, il succomba sous le poids de sa langueur. On l'enterra parmi les ruines de son monastère de Bethléem ; mais dans la suite son corps fut porté à Rome, et il s'y garde encore dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Sa fête est marquée dans le sacramentaire de saint Grégoire, ainsi que dans les martyrologes de Bède, d'Usuard, etc.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



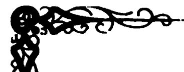
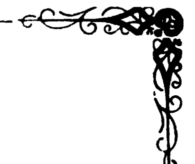



TABLE ALPHABÉTIQUE DES SAINTS

CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

A.

B.

C.



D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

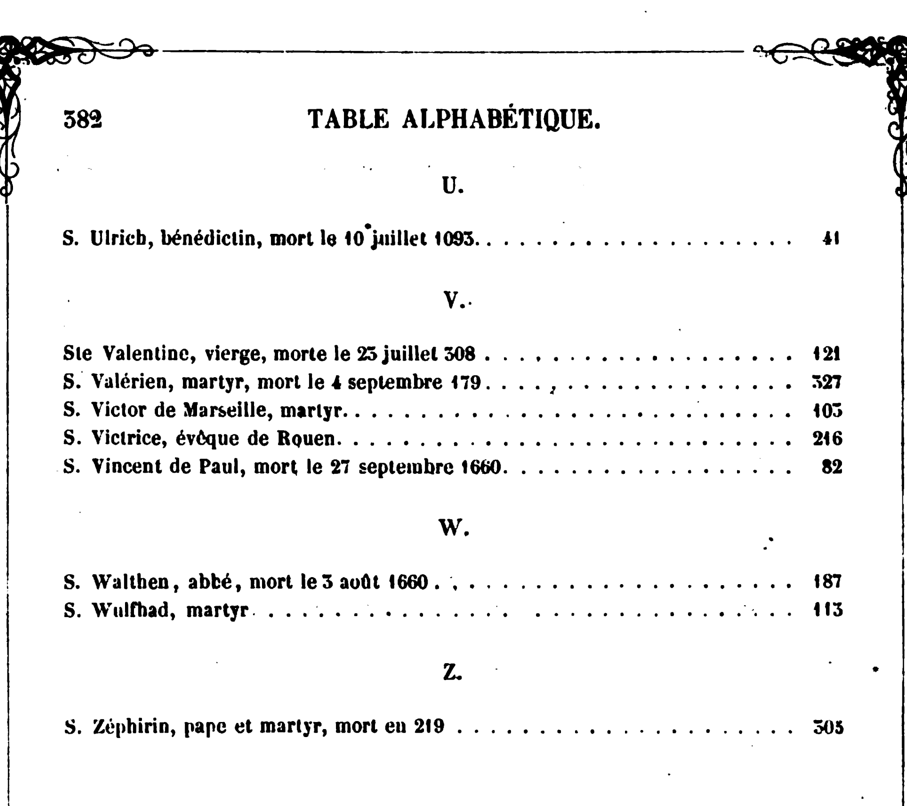
O.

P.

R.

S.

T.



U.

V.

W.

Z.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.





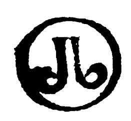
LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

VIE DES SAINTS.

IV.



TYPOGRAPHIE
LACRAMPE FILS ET COMP.
rue Damiette, 2.



